

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

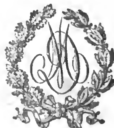
D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME VINGT-QUATRIÈME.





A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1822.



NOUVEAU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

RUCHAT (ABRAHAM), professeur de théologie à Lausanne, où il finit ses jours en 1750, était né à Grandcour, dans le canton de Berne. Il est principalement connu par son *Histoire de la réformation de la Suisse*, Genève, 1727 et 1728, 6 vol. in-8°, écrite d'un style lourd et incorrect, mais estimée pour l'exactitude des recherches. On sent qu'il n'aimait point les catholiques, et il n'oublie rien pour les rendre odieux. On a encore de lui *les Délices de la Suisse*, sous le nom de *Kipseter*, Leyde, 1714, 2 vol. in-8°. Il a fait d'autres compilations sous le nom de *Délices*, sur la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal, où l'on ne trouve aucune observation qui lui appartienne. On lui doit encore : I. Une *Grammaire hébraïque*. II. *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8°.

RUDBECK (OLAUS), né à Arosen dans le Westermanland, en 1630, d'une famille noble, fut professeur de médecine à Upsal, où il mourut en septembre 1702, dans sa 73e année. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitatio anatomica*, in-4°, à Leyde. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartholin la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur Jolife avait aperçu en Angleterre ces vaisseaux dans le même temps. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. II. *Atlantica, sive Manheim, vera Japheti posterorum sedes ac patria, opus suecicè et latinè conscriptum*, Upsaliæ, 1675, 1679, 1689, 1698 et 1702, 3 vol. in-fol. ; ouvrage très-rare. Il devait y avoir un quatrième tome qui est resté manuscrit. On y joint pour le tome 4 un *Atlas* de 43 cartes avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. Il y a trois titres différens au tome 1er de cet ouvrage; le premier est sans date, le second de 1675, et le troisième de 1679. Ce livre peu commun est rempli d'érudition, mais d'une érudition accablante; et l'auteur y soutient les paradoxes les plus étonnans. Il y prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure

des anciennes divinités du paganisme et de nos premiers pères; qu'elle est la véritable Atlantide de Platon; et que c'est de la Suède que les Anglais, les Danois, les Grecs, les Romains et tous les autres peuples sont sortis. Du reste, cet ouvrage est le plus savant et le plus beau qu'on ait fait sur les antiquités des pays septentrionaux, et surtout de la Suède. III. *Leges west-gothicæ*, Upsaliæ, in-fol., rare. IV. *Olavii, Rudbeckii filii, Campi Elysii liber primus, graminum, juncorum*, etc., figures, Upsaliæ, 1702, in-fol. V. *Campi Elysii liber secundus, nomina, et figuras bulbosarum plantarum continens*, etc., Upsaliæ, 1701, in-fol. VI. Un traité sur la comète de 1667. VII. *Olavii Rudbeckii filii nora Samoladsive Laponia illustrata, et iter per Uplandiam, Gestriciam*, etc., Upsaliæ, 1701, in-4°, figures. Cet ouvrage est attribué dans tous les catalogues à Rudbeck le fils. Il n'y donne que la description de l'Uplande; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé.

RUDBECK (Olaus), fils du précédent, médecin aussi savant que son père, a donné: I. *Dissertatio de hederâ*, 1716. II. *Catalogue des plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les Actes de l'Académie de Suède de l'an 1720, etc. III. *Specimen linguæ gothicæ*, 1717, in-4°. IV. *Ichthyologicæ biblicæ, pars I in quâ dissertat. de ave Selaï*, Upsaliæ, 1705, petit in-4°. C'est une dissertation sur l'oiseau Selaï de la Bible, dont se nourrissaient les Israélites dans le désert. *Voy.* l'art. qui précède.

RUDDIMAN (Thomas), descendant d'une respectable famille du comté d'Aberdeen, où il naquit en 1674, fut chargé en 1710 de la surveillance de l'imprimerie du roi à Edimbourg, et publia en 1711, une édition in-fol. de la traduction de l'*Enéide* de Virgile, de Gavin Douglass, à laquelle il joignit un *Glossaire* fait avec beaucoup de soin. En 1715, il publia la *Défense des droits légitimes de la famille des Stuarts, par le lord Torbat*. Il fut l'éditeur des *Œuvres de Buchanan*, 2 vol. in-fol., 1715, auxquelles il joignit des notes critiques, philologiques, historiques et explicatives. On lui doit encore un *Rudiment de la langue latine*, publié en 1720, fort estimé en Ecosse; des *Exercices de grammaire*, 1725; une *Grammaire latine* qui parut en 1732, à laquelle il ajouta des notes instructives en 1736; une édition du *Nouveau Testament grec*, 1740, in-12, réimprimée en 1750; enfin une édition élégante et soignée de *Tite-Live*, 1752, in-8° et in-12; 4 vol. Indépendamment de ces travaux, il fut l'éditeur du *Mercure Calédonien*, publié à Edimbourg. Ruddiman se distingua par son érudition, par la simplicité de ses mœurs, par un dévouement entier à la famille des Stuarts à laquelle il était attaché par principes. Il perdit l'usage de la vue dans ses dernières années, et mourut à Edimbourg en 1757, âgé de 84 ans.

RUDEL (Geoffroi), célèbre troubadour du 12e siècle, devint, sur le récit de deux pèlerins, amoureux d'une comtesse de Tripoli, qu'il chanta dans ses vers. En allant la voir, dit Pétrarque, il trouva la mort sur la côte d'Afrique.

RUDIUS (Eustache), célèbre professeur en médecine, s'établit à Padoue. Son pronostic sur les maladies était toujours certain ; ce qui établit en Italie le proverbe : « Dieu te garde du pronostic de Rudius. » Ce médecin mourut en 1612. Van der Linden a donné le catalogue des ouvrages de ce savant. Le premier de tous fut un traité *de virtutibus et vitiis cordis*, imprimé à Venise en 1587.

RUE (Charles de la), célèbre jésuite, né à Paris en 1643, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla dès sa jeunesse. Il se signala, en 1667, par un Poème latin sur les conquêtes de Louis XIV, poème que le grand Corneille mit en vers français. Celui-ci, en présentant sa traduction au roi, fit un éloge de l'original et du jeune poète, qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le P. de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinaient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale et de la cour. Il aurait peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan : « Mon père, lui dit-il, continuez à prêcher comme vous faites ; nous vous écouterons toujours avec plaisir tant que vous nous présenterez la raison ; mais point d'esprit. Tel de nous en mettra plus dans un couplet de chanson que la plupart des prédicateurs dans tout un carême. Le P. de la Rue était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux. Croirait-on qu'avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur? Il pensait qu'il valait autant lire un sermon que de le prêcher. Cette méthode ne nuisait point, selon lui, à la vivacité de l'action. Le prédicateur, rassuré par son cahier, n'en réciterait qu'avec plus de chaleur. Il ne perdrait pas un temps considérable à apprendre un discours, il ne risquerait pas de compromettre sa réputation devant la multitude, qui regarde comme un très-grand ridicule un moment d'absence de mémoire. Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il fit embrasser la religion catholique à plusieurs protestans, et la fit respecter aux autres. Il mourut à Paris le 27 mai 1725. Le P. de la Rue était aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. On a de lui: I. Des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, 3 vol. in-12, et des *Sermons* de morale qui forment un Avent et un Carême en 4 vol. in-8°. On les a réimprimés en quatre vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, l'observation des vices du grand monde, la véhémence du style et les graces de la facilité brillent dans quelques-uns de ses discours; alors il anime tout. Mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur, et il est inégal. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le sermon des *Calamités publiques*. On distingue aussi les discours du pécheur mourant et du pécheur mort. Souvent, dans la chaleur du débit, il enfantait

quantité de traits qui rendaient ses sermons encore plus intéressans. L'oraison funèbre du maréchal de Luxembourg est ce qu'il a fait de plus beau en ce genre. II. Des pièces de théâtre. Ses tragédies latines, *Lysimachus et Cyrus*, et celles intitulées *Lysimachus* et *Sylla* en vers français, méritèrent l'approbation de P. Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparaient secrètement à jouer cette dernière pièce; mais le P. de la Rue en étant informé, les arrêta par son crédit. (La tragédie de *Cyrus* a été imitée en vers français par Turpin.) On lui attribue encore l'*Andrienne* et l'*Homme à bonne fortune*, comédies publiées sous le nom de Baron, son ami. III. Quatre livres de poésies latines, à Paris, en 1680, in-12, à Anvers en 1693; on les a réimprimées à la fin du siècle dernier. Ces poésies, pleines d'esprit, de délicatesse et de sentiment, assurent à l'auteur un rang distingué sur le Parnasse latin moderne. IV. Une édition de Virgile avec des notes claires et précises, à l'usage du Dauphin, en 1 vol. in-4°, et en quatre volumes in-12.

RUE (Dom Charles de la), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie l'an 1684, fut élève du célèbre P. Montfaucon, et son rival pour la littérature grecque. De la Rue se fit un nom par sa nouvelle édition d'Origène; il en donna les deux premiers volumes, et le troisième allait paraître, lorsqu'il mourut à Paris le 5 octobre 1739. — Dom Vincent de la Rue, son compatriote et son neveu, acheva cette édition qui est en quatre vol. in-fol. Il avait partagé les travaux de son oncle, et mérité son estime. Il mourut le 29 mars 1762, à 55 ans, à Saint-Germain-des-Prés. L'édition d'Origène est faite avec soin. Les deux savans font à propos des notes sur les endroits qui en demandent, et ils doivent tenir un rang distingué parmi les bons éditeurs. L'oncle était un excellent ami. La mort de Dom Thierri Ruinart l'affligea tellement, que, depuis cette époque, sa santé fut toujours languissante. *Voyez* Sabbathier.

RUE (J.-B. de la), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Traité de la coupe des pierres*, Paris, imprimerie royale, 1728, in-fol. fig. Cette première édition est belle, et a plus de prix que celle qui a paru en 1764, grand in-fol.

RUEGG (J.-J.), né à Kaempten, dans le canton de Zurich, en 1622, mort à Lucerne le 20 novembre 1693, fut doyen du chapitre rural de Rhinthal en 1656, et curé de Stadel en 1669. Il se retira à Lucerne en 1676, et il y embrassa la religion catholique. On a de lui plusieurs traités de controverse, imprimés à Lucerne en allemand.

RUELLE (Mariano), savant carme déchaussé, né à Roveredo en 1699, et mort dans le couvent de cette ville en 1772, est auteur des ouvrages suivans : I. *Tre saggi della biblioteca italica carmelitana.* II. *Saggio dell' Istoria dell' indice romano de' libri proibiti.* On a encore de lui des dissertations relatives à l'histoire.

RUELLE (Jean), de Soissons, chanoine de l'église de Paris et médecin de François Ier, mort en 1537, à 65 ans, a publié : I. *De naturâ stirpium libri tres*,

Paris, 1536, in-fol. Cet écrit est encore assez recherché par les botanistes. II. *Veterinariæ medicinæ libri duo*, Paris, 1530, in-fol. Ce dernier ouvrage n'est qu'une compilation sans ordre. L'auteur, ne connaissant ni l'anatomie des bestiaux, ni les vertus des médicamens, n'offre ni méthode sûre, ni procédés soutenus par l'expérience. Dans le premier livre, Ruelle décrit assez bien la fièvre; et l'on prendrait, d'après cet article, une bonne opinion de l'écrivain, s'il ne la détruisait bientôt après en décrivant mal les autres maladies, ou en prescrivant des remèdes ridicules. Par exemple, pour la rupture des vaisseaux pulmonaires, il ordonne en breuvage le sang d'un poulain; pour la fureur utérine, il propose de conduire la jument malade au bord d'une rivière, afin que, voyant l'état où elle est, elle en soit si affectée, que la fureur se calme et se dissipe.

RUELLE (Joseph - René), né à Lyon, fut un très-habile teneur de livres, et forma dans son art un grand nombre d'élèves. L'Académie de sa patrie, rétablie en l'an 9 (1801), sous le nom d'Athénée, l'admit au nombre de ses membres. Il est mort deux ans après. On lui doit: I. *Traité des arbitrages de France*, 1769, in-8°. On en a fait une nouvelle édition en 1792. II. *Nouvelle méthode* pour opérer les changes de France avec toutes les places de sa correspondance, 1777, in-8°. III. *L'Art de tenir les livres en parties doubles*, an 8 (1799), in-4°.

RUEUS (François), médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité intitulé: *De gemmis, iis præsertim quarum D. Joannes in apocalypsi meminit*, etc, Paris, 1547; on le trouve aussi avec le traité *De occultis naturæ miraculis*, de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avait fait une étude particulière de l'histoire naturelle, et qu'il était versé dans les belles-lettres.

RUFEY (Richard de), président à la chambre des comptes de Dijon, a traduit en français l'*Éloge funèbre de La Monnaie*, composé en vers latins par le P. Oudin, jésuite. Ces pièces sont réunies dans la cinquième édition des *Noëls bourguignons* de cet académicien.

RUFFI (Antoine de), conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, sa patrie, remplit sa charge avec une intégrité singulière. N'ayant pas assez examiné une cause dont il était le rapporteur, il fit remettre à la partie qui avait injustement succombé tout ce que lui coûtait la perte de son procès: trait qu'on attribue aussi au fameux Desbarreaux. Ses vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller d'état en 1654. Il mourut en 1689 à 82 ans. On a de lui: I. Une *Histoire de Marseille*, dont la meilleure édition est celle de 1696, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui suppose une lecture immense, ne va que jusqu'en 1610; mais on y trouve tout ce qu'on peut dire sur cette ville jusqu'à ce temps-là. II. La *Vie de Gaspar de Simiane*, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12. III. Une *Histoire des comtes de Provence*, in-folio, 1655: ouvrage aussi exact que savant. IV. Une *Histoire* curieuse *des Généraux des galères*, dans le

Père Anselme. Le style de Ruffi est sec et décharné. Il avait plus de mémoire que d'imagination. Son *Histoire de Marseille*, 1643, n'était d'abord qu'en 1 vol. in-fol. Ce fut son fils Louis-Antoine de Ruffi qui y ajouta un second volume, lorsqu'il fit reparaître cet ouvrage. Celui-ci, né en 1657, à Marseille, se distingua par son érudition et sa profonde connaissance des antiquités de son pays, dont il a fait des recueils tant imprimés que manuscrits. Il mourut en 1724.

RUFFO (Giordano), naquit d'une noble famille, à Coïmbre, florissait vers l'an 1250. Il s'appliqua à l'art vétérinaire, et recueillit ses observations sur les maladies des chevaux dans un ouvrage intitulé *De curâ equorum*, dont il se fit plusieurs éditions à Venise. Ce livre aussi savant qu'utile fut traduit en français et en italien.

RUFIN, né de parens obscurs, à Eluse, ci-devant capitale de l'Armagnac, reçut de la nature un esprit souple et insinuant. Il se rendit à Constantinople à la cour de Théodose, et plut à ce prince. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de sa confiance, et le fit enfin consul avec son fils Arcadius. Rufin se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'était assez pour être son ennemi d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon, supérieur au sien, résolut d'usurper le trône. Il appela les Goths et d'autres barbares dans l'empire, afin que pendant cette désolation il pût s'en saisir ou le partager avec eux; mais il fut puni de ses perfidies. L'armée excitée par un capitaine Goth nommé Caynas, que Stilicon avait gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance et livrée aux outrages de la populace, irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Le poète Claudien se signala contre ce malheureux ministre par une invective remplie de traits fort piquans; mais il attendit pour la faire qu'il eût été victime de sa perfidie et de sa révolte.

RUFIN, né à Concordia, petite ville d'Italie, vers le milieu du 4ᵉ siècle, cultiva les belles-lettres et surtout l'éloquence. Le desir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appelait communément la *seconde Rome*. Il se retira ensuite dans un monastère de cette ville. Saint Jérôme, revenant de Rome, passa par Aquilée et se lia d'une étroite amitié avec Rufin; mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter son cloître pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Egypte, et visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de Sainte Mélanie l'ancienne, il la vit à Alexandrie. Les Ariens, qui dominaient sous le règne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il

fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et ensuite relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employait ses richesses à soulager les confesseurs qui étaient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, et se retira avec lui en Palestine. Étant arrivé dans ce pays, il employa son bien à bâtir un monastère sur le mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de solitaires. Il réunit à l'Église plus de 400 d'entre eux, qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs ariens à renoncer à leurs opinions. Il traduisit en latin divers ouvrages grecs. Son attachement au parti d'Origène le brouilla avec Saint Jérôme, qui non-seulement rétracta tous les éloges qu'il lui avait donnés, mais qui l'accabla encore de reproches piquans : leurs divisions, poussées jusqu'aux dernières extrémités, furent un grand scandale. Théophile, ami de l'un et de l'autre, les raccommoda ; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin, ayant publié à Rome une traduction des Principes d'Origène, fut cité par le pape Anastase ; mais il allégua quelques prétextes pour se dispenser de paraître ; il se contenta d'envoyer au pontife son apologie, où il s'expliquait d'une manière orthodoxe sur certaines opinions qu'on reprochait à Origène. Saint Jérôme écrivit contre la traduction des Principes, et Rufin fit une apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avait prétendu être que simple traducteur d'Origène, sans être le garant de ses systèmes. Saint Chromace d'Aquilée et Saint Augustin écrivirent à Saint Jérôme pour l'exhorter à la paix que la conduite indiscrète de Rufin avait troublée, en paraissant favoriser des opinions hétérodoxes. En 407, Rufin retourna à Rome; mais l'année suivante, cette ville étant menacée par Alaric, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui : I. Une Traduction des œuvres de l'historien Josephe. II. Celle de plusieurs Écrits d'Origène. III. Une Version latine de *dix discours de Saint Grégoire de Nazianze*, et de huit de Saint Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnait de liberté en traduisant. IV. Saint Chromace d'Aquilée l'avait engagé à traduire l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusèbe, et le continua depuis la 20ᵉ année de Constantin jusqu'à la mort du grand Théodose. Il s'y trouve plusieurs endroits qui paraissent écrits avec peu de soin, et des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires; il en a omis d'autres très-importans ; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'histoire suivie d'un temps où il s'était passé tant de choses remarquables. V. Un Écrit pour la défense d'Origène. VI. Deux Apologies contre Saint Jérôme. VII. Des Commentaires sur les bénédictions de Jacob, sur Osée, Joël et Amos. VIII. Plusieurs Vies des Pères du désert. IX. Une *Explication du Symbole*. C'est de toutes ses productions celle qui est la plus estimée. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1580, in-fol., par les soins de

Laurent de La Barre. (*Voyez* sa Vie et son Apologie en deux vol. in-12, par Dom Gervaise, Paris, 1724.) Dom Cellier, le cardinal Noris, Fontanini dans son Histoire littéraire d'Aquilée, et Cave ont peint Rufin d'une manière fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec RUFIN, qui, étant venu de la Palestine à Rome, inspira le premier à Célestius les opinions de Pélage. Celui-ci, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée.

RUFIN (T. VINIUS), favori de Galba. *Voyez* ce nom.

RUFIN (CORN. RUFINUS). *Voy.* FABRICIUS.

RUFUS. *Voyez* MUSONIUS et RUTILIUS.

RUFUS, médecin d'Éphèse, se fit une haute réputation sous l'empereur Trajan. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des noms grecs des parties du corps*, Venise, 1552, in-4°; un autre *des Maladies des reins et de la vessie*, Paris, 1554, in-8°; Londres, 1726, in-4°; et quelques fragmens sur les médicamens purgatifs; Guillaume Clinch les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4°. On les trouve aussi rassemblés dans les *Artis medicæ principia.*

RUFUS (CURTIUS). *Voy.* QUINTE-CURCE, à la fin.

RUGENDAS (GEORGE-PHILIPPE), peintre et graveur d'Augsbourg, né en 1666, et mort à 76 ans, élève d'Isaac Fisches, a gravé beaucoup de pièces de sa composition, où règne beaucoup de chaleur et de variété, représentant pour la plupart des marches, escarmouches et bivouacs de hussards. En général, c'est un des meilleurs peintres de batailles qui aient existé. Pendant le siége et bombardement de sa ville natale, il s'exposait aux plus grands dangers pour examiner les effets du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, les horreurs de l'assaut et du carnage.

RUGGERI (JULES), théologien et littérateur du 16e siècle, né à Reggio, envoyé en Pologne en qualité de nonce du Saint-Siége, en 1566 et 1567, fut un de ceux que le Tasse consulta sur son poëme de la Jérusalem délivrée. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et quelques livres de rhétorique. Ruggeri mourut à Rome, en 1587.

RUGGERI (DENIS), bon poète latin du 16e siècle, né aussi à Reggio, a publié des Pastorales et des Églogues, qui parurent à Bologne, en 1552, in-8°. On a encore de lui quelques Poésies latines dans le Recueil des poètes de Reggio, qui fut mis au jour par Vezzani.

RUGGERI (CONSTANTIN), célèbre littérateur, né à Arcangelo, dans le diocèse de Rimini, le 8 juin 1714, et mort à Rome, âgé de 49 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De rebus gestis B. Gregorii X, pontificis.* II. *De arcani disciplinâ dissertatio.* III. *De peculiari quodam Isidis sistro, deque Annubis sphærâ.* IV. Un grand nombre de Dissertations scientifiques et littéraires.

RUGGIERI (CÔME), astrologue florentin, vint en France dans le temps que Catherine de Médicis y gouvernait. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé, en Basse-Bretagne. Accusé, en 1574, d'avoir

conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné seulement aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il fut encore accusé, en 1597, d'avoir conspiré contre les jours de Henri IV, et il échappa aux poursuites par le crédit des femmes de la cour qui avaient recours à lui. Il commença, en 1604, à publier des almanachs. Cet astrologue mourut en 1615, devenu pensionnaire du roi, à la sollicitation du maréchal d'Ancre, son compatriote. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avait déclaré « qu'il ne reconnaissait d'autres dieux que les rois, et d'autres diables que ses ennemis. » Ruggieri, qu'on appelait aussi *Roger* en francisant son nom, se mêlait encore de poésies; mais ses vers contribuèrent moins à sa fortune que ses prédictions. On publia à son occasion, en 1615, l'Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le diable. Ruggieri était le premier, et un nommé César, le second.

RUGGIERI (Ferdinand), architecte italien, a laissé les deux ouvrages suivans : I. *Studio d'architettura civile, colle misure, piante*, etc., Florence, 1722-28, 3 vol. in-fol. II. *Scelta di architetture antiche e moderne della città di Firenze.*

RUGGLE (George), écrivain anglais, qui vivait sous le règne de Jacques Ier, mort en 1640, a composé en latin une fameuse comédie, intitulé *Ignoramus*, représentée à l'université de Cambridge, devant Jacques Ier, en 1614.

RUHNKEN (David), en latin *Ruhnkenius*, né à Stolp, dans la Poméranie prussienne, le 2 janvier 1723, mort à Leyde, le 14 mai 1798, professa, pendant 41 ans, la littérature latine, l'éloquence et l'histoire dans l'université de cette ville, et en fut nommé bibliothécaire en 1771, après Gronovius. On a de lui : I. *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos, Hesiodum, Callimachum et Apollonium Rhodium,* dont la première parut en 1749, et la seconde en 1781, et qu'il a réimprimées depuis. Elles furent suivies du *Timei sophistæ lexicon vocum Platonicarum*, Leyde, 1754, in-8°, dédié à Henri Gally, chanoine de Norwich et de Glocester, dont quatre ans auparavant il avait fait la connaissance aux eaux du Spa. Cet ouvrage fut réimprimé à Lyon, 1789, in-8°, et enrichi de nouvelles notes. Ce fut Gally qui procura à Ruhnken une copie faite de la main de Jean Capperonnier, du manuscrit de ce lexique, appartenant alors à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Trois ans après, appelé professeur à l'université de Leyde, Ruhnkenius s'y installa dans ses fonctions, le 16 mai 1757, par un discours *De Græciâ artium ac doctrinarum inventrice.* Dans ce discours, comme dans sa production précédente, il rend particulièrement hommage à son illustre maître, Tibère Hemsterhuis, un des plus grands philologues qui aient fleuri depuis la renaissance des lettres, et à la mémoire duquel Ruhnken a encore érigé, en 1768, un monument digne d'elle et de lui, dans son *Elogium Tiberii Hemsterhusii*, brochure in-8°, également recommandable, et par le sujet et par l'exécution. Ruhnken a donné plusieurs éditions d'auteurs classiques, soit seul, soit en société

avec d'autres aristarques : il fit aussi réimprimer, *P. Rutilius Lupus, de figuris sententiarum et electionis*, suivi des petits traités d'*Aquila Romanus*, et de *Julius Rufinianus* sur le même sujet, Leyde, 1768, in-8°. Ruhnken y a mis un excellent morceau de sa façon : on a de lui : I. *Historia critica oratorum græcorum*, 1 vol. in-8°. II. Des Notes sur Callimaque, jointes à l'édition d'Ernesti, Leyde, 1782, in-8°. III. *Homeri hymnus in Cererem*, Leyde, 1782, in-8°. IV. *De vitâ et scriptis Longini*, in-8°. V. Une édition de *Velleius Paterculus*, et de quelques autres écrits de philologie. Le savant Oudendorp avait fait un travail de trente ans sur Apulée, et il était mort avant d'avoir trouvé un libraire assez désintéressé pour le publier. Ruhnken en a donné le premier volume à Leyde, en 1788, in-4°, de 818 pages. Il contient les onze livres des Métamorphoses. Le débit de ce volume, dont l'impression avait traîné pendant seize ans, devait décider de l'impression du reste ; et nous ne croyons pas que le reste ait paru depuis, les conjonctures du temps ayant donné une autre direction aux esprits. En 1780, Ruhnken donna encore des soins au *C. Celsi medicina, ex recensione L. Tragæ*, et il l'enrichit d'une *Préface*, Leyde, 1 vol. in-4°. On a encore de lui une édition complète des *Œuvres de Muret*, Lyon, 1789, 4 volumes in-8°. Ruhnken laissa en mourant une nièce et une fille, toutes deux aveugles et indigentes; mais la république batave acheta sa bibliothèque pour une pension viagère à leur profit. Il avait recueilli à grands frais une collection complète des auteurs classiques, et des antiquaires, avec un grand nombre de manuscrits précieux, parmi lesquels on espère retrouver des copies de plusieurs ouvrages consumés dans le dernier incendie de Saint-Germain-des-Prés. Le professeur Wittenbach a publié la Vie de Ruhnken, dans laquelle on lira plusieurs faits intéressans, et une notice exacte de tous les ouvrages qu'a publiés ce savant, et des éditions qu'il a données. On a donné une édition complète des Œuvres de Ruhnken, sous ce titre : *Ruhnkenii opuscula, nunc primùm conjunctìm edita*, Lugd.-Batav. 1807, in-8°.

RUIL ou RULÆUS (Henri), ministre réformé à Amsterdam, écrivit avec amertume contre l'ouvrage de Gérard Brandt, intitulé *Histoire de la réformation des Pays-Bas*. Il lui reproche une partialité peu charitable, et une mauvaise foi audacieuse.

RUINART (dom Thierri), savant bénédictin, né à Reims, le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession en 1675. Il s'appliqua ensuite, avec tant de succès à l'étude des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le P. Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avait un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. Tels sont les caractères qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : I. Les *Actes sincères des martyrs*, en latin, Paris, in-4°, 1689. Il a enrichi ce livre de remarques savantes, et d'une préface judicieuse. Il s'y at-

tache particulièrement à combattre Dodwel, qui avait avancé dans une de ses Dissertations sur Saint Cyprien, « qu'il n'y avait que peu de martyrs dans l'Église. » Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois depuis, in-folio, avec des augmentations faites par les éditeurs. La plupart de celles qui se trouvent dans l'édition de Hollande, 1713, in-folio, sont de dom Ruinart, qui a, dit-on, été aidé dans ce travail par don Placide Porcheron. Il a été aussi traduit en français avec la préface par l'abbé Drouet de Maupertuy, et publié, pour la première fois, en 1708, Paris, 2 vol. in-8°. II. L'*Histoire de la persécution des Vandales,* composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4°. Dom Ruinart orna cette édition d'un Commentaire historique latin, d'un grand nombre de Remarques aussi savantes que solides, et de quelques monumens qui ont rapport à cette histoire. III. Une nouvelle édition des Œuvres de Saint Grégoire de Tours, avec une excellente Préface, 1699, in-folio. Elle commence à devenir très-rare. IV. *Abrégé de la Vie du P. Mabillon*, 1709, in-12. V. Une longue *Vie* latine *du pape Urbain II*, imprimée par les soins de dom Vincent Thuillier. V. *Œuvres posthumes de dom Jean Mabillon et de dom Thierri Ruinart*, bénédictins, publiées par dom Vincent Thuillier, Paris, 1724, 3 vol. in-4°. Dom Ruinart mourut dans l'abbaye de Hautvilliers en Champagne, le 29 septembre 1709.

RUINI (Charles), de Reggio, un des plus célèbres jurisconsultes de la fin du 15e siècle, et du commencement du suivant, fut professeur de droit à Pavie et à Bologne. Il a écrit : *In primam et secundam partem Digesti novi : in primum et secundum secundi voluminis Pandectarum : Consiliorum*, vol. 5, *in quatuor juris civilis postmeridianos tractatus, seu in primam et secundam Infortiati partem.* Ruini mourut à Bologne, en 1530. — Un autre Charles Ruini a laissé deux ouvrages d'hippiatrique, intitulés : *Dell' infirmita del cavallo, dell' anatomia del cavallo*, Bologne, 1598, 2 tom. en un vol. in-fol., fig. Ces ouvrages ont été plusieurs fois réimprimés ; mais l'édition que nous citons est la plus belle.

RUISCH. *Voyez* Ruysch.

RUISDAEL (Jacob), peintre, né à Harlem, en 1640, mort dans la même ville, le 16 novembre 1681, est mis au rang des plus célèbres paysagistes : ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau ou des tempêtes : ses sites sont agréables. Il les prend ordinairement des perspectives qu'offre la Hollande. « Chères campagnes, asile du repos, s'écrie l'un de ses admirateurs, vous avez fait sa gloire, et il agrandit la vôtre, en reproduisant votre charme enchanteur, en portant l'image de votre paisible magnificence au milieu du trouble et du tumulte des cités. » Ruisdael est un des peintres de paysages le plus vrai et le plus original. Sa manière de choisir la nature, de l'éclairer, de la colorer, n'est absolument qu'à lui. Il semble souvent l'avoir peinte après le coucher du soleil, lorsque les arbres paraissent d'un vert foncé, et se détachent d'une façon très-

prononcée sur l'espace clair et vaporeux du ciel..... On en voit beaucoup dans ses tableaux, et personne ne les a rendus avec plus de vérité et de force. Ce ne sont point ces rois des forêts si noblement sentis par le Poussin, et dont les cimes superbes, majestueusement balancées dans les airs, semblent toucher aux nues; ce sont des arbres peu élevés, vigoureux, dont le feuillage est épais, et dont les formes agrestes sont plus pittoresques que grandes. Il imite l'éclat et la transparence des eaux avec beaucoup d'exactitude; et sans doute il avait un grand plaisir à les peindre, puisqu'il en a mis dans tous ses ouvrages. Tantôt clairs ruisseaux, elles portent en paix l'abondance aux prairies; tantôt flots écumeux, elles font mouvoir de pesantes meules; souvent portées par des canaux, elles vont en cent façons différentes contribuer à l'utilité publique dans les villes et les campagnes.... Il aimait à peindre ces coins de bois, mystérieusement éclairés, favorables aux rêveries, où l'on se repose avec un livre bientôt laissé pour les pensées auxquelles on se plaît à s'abandonner. Quoiqu'en général Ruisdael n'ait guère imité que des campagnes de peu de profondeur, il en a fait aussi d'une grande étendue. On conserve au Muséum un de ses beaux paysages, dans lequel un pont traverse une petite rivière au milieu d'une vaste campagne. On y voit aussi deux autres *Paysages*, et une *Tempête* de cet artiste. On connaît de lui de très-belles marines, d'autant plus recherchées, qu'elles sont rares. On ne voit point dans ses tableaux les sites fiers et terribles des pays de montagnes; on n'y voit point de grands et pompeux édifices, les nobles débris d'une belle architecture : jamais de colonnes brisées, de chapiteaux renversés, de tristes souvenirs d'une grandeur évanouie : on y voit des terrains gras, couverts d'herbes abondantes; les vapeurs de l'air, les modestes habitations d'un peuple sage et riche par son industrie. » Les connaisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avait coutume de faire peindre ses figures par Van Ostade, Van Velde ou Wouwermans. On a gravé d'après lui. Il a aussi gravé quelques petits morceaux. Salomon, son frère, s'est pareillement distingué par ses paysages.

RUIZ (Antoine), est auteur d'un ouvrage, intitulé : *Tesoro de la lengua guarani, que se usa en el Perù, Paraguay, y Rio de la Plata*, Madrid, Jean-Sanchez, 1639, in-4°.

RULE (Gilbert), controversiste peu distingué, né en 1628, à Elgin, en Écosse, fut professeur de philosophie au collége du roi dans l'université d'Aberdeen, et en devint principal en 1659; mais s'étant attaché au parti des non-conformistes, il se vit dépourvu de tout moyen de subsister dans sa patrie. Il vint à Leyde, y étudia la médecine, et revint l'exercer à Édimbourg jusqu'au temps de la révolution, où les magistrats d'Édimbourg le nommèrent principal de l'université, et l'un des ministres de leur paroisse. Il s'occupa, dans ses momens de loisir, à écrire contre les épiscopaux; mais ses ouvrages, manquant de logique et de recherches historiques, ne méritent aucune attention. Il mourut à Édimbourg, en 1785, âgé de 77 ans.

RULH (Philippe), député du Bas-Rhin à l'Assemblée législative, et ensuite à la Convention nationale, fut envoyé en mission dans celui de la Moselle. Pendant la première de ces assemblées, il professa des principes républicains, et on le vit à chaque instant attaquer le roi, les ministres, les princes, les émigrés et leurs parens, qu'il proposa de charger de plusieurs impositions particulières. Devenu membre de la Convention, il s'y montra plus exagéré; on le vit adopter le système d'anarchie. Le 27 octobre 1792, il prononça un discours violent pour prouver la nécessité de faire périr Louis XVI, ainsi que la gloire dont s'était couverte la nation anglaise par un pareil acte. Pendant les sept premiers jours de décembre, il fit un rapport continuel des pièces à la charge de l'accusé, trouvées aux Tuileries. En juillet 1793, il fut nommé secrétaire, et en mars 1794, président, puis membre du comité de sûreté générale. Mais ayant été, pendant cet intervalle, en mission dans le département de la Marne, à son passage à Reims, il brisa publiquement la bouteille de la sainte-ampoule, destinée au sacre des rois, et il en envoya les débris à l'assemblée. Quoique chaud montagnard, il survécut au 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), et échappa ensuite au coup qui frappa, en mars 1795, ses co-accusés, dont il fut sur le point de partager le sort; mais enfin, s'étant mis à la tête de l'insurrection du 20 mai 1795, il fut décrété d'arrestation le même jour, d'accusation le 23, et il se donna lui-même la mort le 29, s'attendant à être condamné par un conseil militaire.

RULHIÈRE (Claude-Carloman de), historien et littérateur distingué, chevalier de Saint-Louis, de l'Académie française, mort le 30 janvier 1791, avait beaucoup d'esprit et d'amabilité. Choisi par le ministre Breteuil pour l'accompagner dans son ambassade en Russie, il fut témoin de la fameuse révolution qui fit monter Catherine II sur le trône de ce vaste empire, et qui fut terminée par la mort du czar. Il écrivit en peu de pages l'*Histoire* de cette cruelle catastrophe; mais ces pages sont dignes de Salluste. « Quoique très-courte, dit Chenier, cette histoire est digne de beaucoup de louanges. Le style en est orné, mais rapide et plein de mouvement. C'était, avant l'histoire de Pologne, la meilleure production de Rulhière. » On prétend que Rulhière n'a tracé le portrait de Catherine que sous l'influence d'un ressentiment occasioné par une mortification qu'il avait éprouvée, et dont voici le motif. On assure que Rulhière, ayant abordé cavalièrement l'impératrice, dans une promenade, pour lui présenter un mémoire, elle lui avait dit avec fierté : « Monsieur, on ne m'aborde pas ainsi. » Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'Académicien français n'a pas ménagé l'impératrice de Russie, il a eu du moins la prudence de ne pas publier lui-même son ouvrage. Ce n'est en effet que quelques années après la mort de l'auteur, c'est-à-dire, en 1797, qu'il a paru. Après avoir voyagé avec le baron de Breteuil dans différentes cours de l'Europe, Rulhière accompagna le maréchal de Richelieu dans son gouvernement. C'est à cette époque qu'il débuta dans la car-

rière de la littérature par son excellente *Épître sur les disputes*, que Boileau n'aurait pas désavouée, et qui rappelle les beaux temps de la poésie française, et ceux de l'éloquence et de la raison, par l'harmonie du style et par le fonds des idées. Aussi, lorsque cette Épître parut, Voltaire disait à ses amis : « Lisez cela, c'est du bon temps. » Une *Épître sur le renversement de sa fortune*, adressée à Champfort, vint ajouter à sa réputation poétique, qu'il eut toujours l'adresse de ne pas compromettre, en rendant ses productions rares. Rulhière n'avait encore donné aucun ouvrage important, lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, en 1787. Son *Discours* de réception justifia le choix de cette Académie. De l'esprit, du goût, de l'élégance, des portraits tracés d'une manière large, et cependant avec vérité, des louanges données sans bassesse, des anecdotes piquantes, narrées avec grace, font de ce Discours un des meilleurs morceaux qui aient paru dans ce genre. Bientôt après Rulhière chercha encore à justifier le choix de l'Académie, en plaidant, avec chaleur, la cause des protestans dans un ouvrage qui parut sous le titre d'*Éclaircissemens historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestans en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, plein de recherches savantes et de discussions lumineuses, est remarquable par le style brillant et rapide de l'écrivain, l'originalité des portraits et l'adresse des rapprochemens historiques. Possesseur du manuscrit de l'abbé de Mably sur l'histoire de France, Rulhière l'a, non-seulement corrigé avec le plus grand soin, il l'a encore terminé, et la seconde partie est presque entièrement de lui. Tels sont les travaux littéraires connus de Rulhière jusqu'à l'époque de sa mort. Les ouvrages qui ont paru depuis, sont : I. *Histoire de l'anarchie de Pologne, et du démembrement de cette république, suivie des anecdotes sur la révolution de Russie en 1762*, Paris, 1808, 4 vol. in-8°. Une excellente notice qu'on lit à la tête de cette Histoire, expose, avec des détails très-curieux, la manière dont elle a été entreprise, suivie et publiée. Elle peint Rulhière, et fournit beaucoup d'éclaircissemens sur son talent et sur son caractère. On ne peut puiser dans cette production, que nous regardons comme un des morceaux les plus distingués de critique littéraire, les traits les plus propres à caractériser une histoire qui, pour l'exactitude des recherches, pour la noblesse et la pureté de la diction, pour la méthode et pour l'agrément même, n'a rien encore de supérieur dans notre langue. Les circonstances ajoutent sans doute beaucoup au grand effet qu'elle produit ; la malheureuse Pologne est aujourd'hui présente à tous les esprits. Chaque fois que l'auteur décrit les efforts tentés par cette nation fière et imprudente pour sortir de son anarchie, on s'anime d'une haine nouvelle contre ses oppresseurs. Rulhière a mis un grand soin à les faire connaître. C'est une intrigue qui fait tout le fonds de cette Histoire. La mort l'a empêché de peindre, et même de voir la dernière et terrible catastrophe qui

s'attache à l'événement qu'il a décrit : il s'arrête au premier partage de la Pologne, et n'a pu même compléter ce tableau. Combien il a agrandi ce sujet en peignant toutes les cours contemporaines ! Souvent on croit lire une histoire générale de l'Europe. Il revient avec un art, qui malheureusement paraît quelquefois pénible à l'état anarchique dont il fait présager le prochain anéantissement. Il écrivait pour Louis XVI, et il ne craint pas de lui représenter les vices et les désordres du gouvernement de Louis XV, l'ineptie et la lâcheté de la politique de la cour de Versailles. On le voit rarement s'emporter contre ceux dont il dévoile les manœuvres basses et coupables ; mais son flegme est sévère, et sa modération châtie tous ceux qu'elle paraît ménager. Il raconte une foule d'anecdotes, mais ce n'est point comme un historien qui se distrait de la stérilité de son sujet par des ornemens frivoles ; il s'y montre toujours observateur du cœur humain ; il en peint les faiblesses, et n'en exagère point la perversité. Le plus souvent son style est grave, et sa phrase nombreuse; on y sent quelquefois l'effort de l'écrivain ; il n'a pas eu le temps d'effacer les traces du travail : il serait injuste de lui reprocher des incorrections que son goût sévère eût fait disparaître. II. Les *Jeux de mains*, poème en 3 chants, suivi de son *Discours sur les disputes*, et de plusieurs autres *Pièces*, Paris, 1808, 1 vol. in-8°. « Avant que le poème des *Jeux de mains* fût rendu public, dit Chénier, on l'entendait quelquefois citer comme la meilleure production poétique de Rulhière. Il avait obtenu à de nombreuses lectures un succès que l'impression n'a pas confirmé. En composant de petits contes tournés d'une manière piquante, et surtout en écrivant la jolie satire *des Disputes*, Rulhière avait prouvé qu'à force d'esprit on peut s'approcher du talent; mais pour un poème d'action, le talent est indispensable. Que trouve-t-on dans le poème de Rulhière ? la composition la plus frêle : une société brillante se réunissant dans une maison de plaisance, et presqu'aussitôt repartant pour la ville par une suite de quelques jeux de mains qui brouillent des amis jusque-là comme inséparables : une Artémise, une Corinne, une Sylvie, un Dymas, et d'autres personnages que l'on voit passer devant soi, tels que des ombres chinoises, un merveilleux triste et mince ; le spectre de la peur apparaissant à la principale héroïne, sous les traits de l'abbesse de Bon-Secours ; quelques vers, plutôt bien arrangés que bien faits ; des images, plutôt esquissées que rendues; des plaisanteries, que l'on prendrait pour des énigmes; trois chants très-courts, mais encore plus vides, et plusieurs disgressions dans un opuscule. On a regret au tourment que l'auteur se donne pour montrer une imagination qu'il n'a pas. Son ouvrage ressemble à ces camaïeux au pastel, où les traits d'un pinceau effacé laissent à peine entrevoir les contours des figures, et même l'intention du peintre. Ne rappellons point ici le chef-d'œuvre du Lutrin. La *Boucle de cheveux enlevée*, présente des beautés d'un ordre moins inaccessible : elle offre de plus un sujet à peu près du même genre que le sujet

essayé par Rulhière; mais comme dans ce joli poëme, les incidens sont ménagés avec art! Comme le merveilleux est bien choisi, bien assorti aux personnages réels! comme il anime et domine aisément toute l'action! Que d'images dans cette poésie svelte et rapide, et pour ainsi dire aussi aérienne que les sylphes légers, qui protégent Belinde! sur le fonds le plus stérile en apparence, voilà ce que sait produire un poëte. Pope travaillait pour l'avenir, aussi travaillait-il long-temps. Les poëmes de société permettent une exécution plus expéditive : on les vante, on les croit même bons tant qu'ils restent en porte-feuille; mais leur réputation finit d'ordinaire le jour où leur publicité commence. » Une anecdote, qui serait assez insignifiante aujourd'hui, fait le fonds du poëme des *Jeux de mains*, où l'on trouve, au milieu d'un assez grand nombre de détails, cette manière travaillée qui était celle de l'auteur. On voit presque toujours que, trop peu maître de sa versification pour l'asservir à sa pensée, c'est la pensée qu'il tronque pour la renfermer dans le vers : d'où il résulte quelquefois une sorte d'obscurité fatigante, et qui se répand même ici sur le fonds du poëme, qu'on n'entend pas toujours sans un peu d'attention. Elle se rencontre dans ses pièces de vers les plus soignées; et il y en a beaucoup dans ce recueil, qui, bien que déjà connues, se feront retrouver avec plaisir : de ce nombre, sont *les Disputes, l'A-propos*, des Épîtres, quelques Épigrammes. Plusieurs pièces de vers de société, une entre autres où l'auteur dit : *j'ai tombé dans la mer*, pouvaient être supprimées; d'autres le devaient être certainement. L'éditeur nous apprend qu'il a retranché plusieurs contes trop libres d'un recueil qui devait être lu par des femmes; mais, d'après la manière dont il a composé ce recueil, il pouvait s'épargner cette peine. On a publié, en 1791, in-12, des *Œuvres posthumes* de Rulhière; mais il n'y a peut-être de lui dans ce recueil que des *Anecdotes sur le maréchal de Richelieu* : dans les autres morceaux on n'aperçoit point la tournure de son esprit. Nous terminerons cet article par le portrait un peu satirique qu'a fait Champfort de son ami Rulhière, portrait où il y a de l'esprit et de la vérité; mais avec toute l'exagération d'une jalousie secrète, et d'une mordante malignité. « Rulhière cachait un esprit très-délié sous un extérieur assez épais, très-malicieux avec le ton de l'aménité, très-intrigant sous le masque de l'insouciance et du désintéressement. Réunissant toutes les prétentions de l'homme du monde et du bel-esprit, il faisait servir ses galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et les lectures mystérieuses de ses productions à s'introduire chez les belles dames. Fort circonspect avec les hommes qui pouvaient l'apprécier, il était extrêmement hardi, à tous égards, auprès des femmes qui ne doutaient point de son mérite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en place, il n'évitait, dans son manége, que la bassesse qui l'aurait empêché de se faire valoir; souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec épanchement, fourbe avec délices, haineux et jaloux, il n'était jamais plus doux et plus mielleux que pour exprimer sa haine et ses pré-

tentions : superficiellement instruit, détaché de tous principes, l'erreur lui était aussi bonne que la vérité, quand elle pouvait faire briller la frivolité de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses que sous de petits rapports, n'aimait que les tracasseries de la politique, n'était éclairé que par des étincelles, et ne voyait dans l'histoire que ce qu'il avait vu dans les petites sociétés, etc. »

RULHIÈRE (A. J. DE), officier de la gendarmerie de Paris, en 1791, frère du précédent, commandait ce corps au 10 août 1792. Il employa tous ses moyens pour la faire servir à la défense de Louis XVI; mais tout ce qu'il put dire aux soldats devint inutile. Il se retira avec ses officiers, avant que les révoltés n'assiégeassent le château des Tuileries. Il fut ensuite arrêté et mis en prison à la Force, et il y devint une des victimes des horribles massacres des 2 et 3 septembre suivant.

RULLAND (MARTIN), médecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine, à Lawingen, en Souabe, et médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : I. *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un Dictionnaire des maladies avec des remèdes. II. Un petit livre de la *Scarification et des Ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen*, Bâle, 1596, in-8°. III. *Appendix de dosibus, seu justâ quantitate et proportione medicamentorum*. IV. *Curationum empiricarum et historicarum centuriæ decem*. V. *Thesaurus Rulandinus*, Rouen, 1650. C'est une collection de quelques-uns de ces ouvrages. VI. *Lexicon alchymiæ*, Nuremberg, 1671, in-4°. VII. *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8°. C'est un Traité des eaux minérales. La plupart des productions de ce médecin sont calquées sur les principes de chimie. Il mourut à Prague, en 1602, à 70 ans.

RULLAND (MARTIN), fils du précédent, né à Lawingen, en 1569, médecin de l'empereur, mort à Prague, l'an 1611, a donné : I. L'*Histoire d'une Dent d'or*, 1596. Il prétendit prouver qu'il était venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. II. *De perniciosæ luis Hungaricæ curatione*, Francfort, 1600, in-8°. III. *Propugnaculum chimiatriæ*, Leipsick, 1608, in-4°.

RUMBAUM (CHRISTOPHE), écrivain du 16e siècle, de Breslaw, suivant quelques-uns, et, suivant d'autres, de Javer en Silésie, a publié l'ouvrage suivant : *Exercitationes quædam de corporis humani partibus, quibus generatio, substantia, usus, sanitas, morbus et curatio illarum, exponitur*, Basileæ, 1586, in-4°. C'est une suite de remarques philosophiques, pathologiques et thérapeutiques sur chacune des parties du corps humain.

RUMFORT (Sir BENJAMIN-THOMPSON, comte DE), membre de l'Institut de France, naquit à Concord, petite ville d'Amérique. Il entra de bonne heure dans la carrière des armes, et se déclara en faveur de la Grande-Bretagne, dans la guerre de l'indépendance. Il se distingua sous les drapeaux anglais, par sa bravoure et par de grands talens, et parvint au grade de colonel. La paix ayant été conclue, il alla prendre du

service en Bavière, gagna la confiance de l'électeur Charles-Théodore, et rendit de grands services à ce pays. Il opéra de salutaires réformes dans les divers départemens du gouvernement, détruisit le fléau de la mendicité en Bavière, établit des manufactures pour faire travailler les pauvres; introduisit la culture des pommes de terre, et fit exécuter des cheminées propres à accroître l'intensité de la chaleur, et à diminuer la consommation du bois. Ces cheminées portent encore le nom de *cheminées à la Rumfort*. Il multiplia aussi les établissemens de soupes économiques. L'électeur le récompensa par le grade de lieutenant-général, et par le titre de comte. Rumfort retourna ensuite en Angleterre, et y propagea ses établissemens d'utilité publique. En 1799, il vint se fixer en France, où il fut nommé membre de l'Institut. Il est mort à Auteuil, près Paris, le 22 août 1814. Rumfort offrait une rare réunion de connaissances, et peu d'hommes se sont occupés avec autant de zèle et d'ardeur du bien-être de leurs semblables. Il avait publié le résultat de ses travaux et de ses recherches dans un ouvrage très-répandu intitulé : *Essai et expériences politiques, économiques et philosophiques.*

RUMPHIUS (George-Evrard), né en 1627, docteur en médecine dans l'université d'Hanau, et de l'Académie des Curieux de la nature, consul et marchand à Amboine, l'une des îles Moluques où il était allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier; et quoiqu'il n'eût jamais pris des leçons de cette science, il s'y rendit très-habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savait parfaitement reconnaître au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante. Il réunit en douze livres ce qu'il avait ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut en 1755: I. *Geor.-Ev. Rumphii herbarium Amboinense, edente Joan. Burmanno*, Amstelodami, 1741-55, 7 vol. in-fol., fig. Cet ouvrage est assez bien exécuté. II. *G.-Ev. Rumphii herbarii Amboinensis auctuarium*, Amstelodami, 1755, in-fol. On a réimprimé des frontispices pour ces ouvrages, en 1750. Les exemplaires qui portent cette date ne sont pas aussi estimés que ceux datés de 1741, parce que les épreuves des figures sont moins belles. III. *Cabinet des raretés de l'île d'Amboine*, par G.-Ev. Rumphius, en hollandais, Amsterdam, 1705, in-fol., fig. IV. *Description des coquilles et des productions qui se trouvent dans la mer d'Amboine et dans les îles adjacentes*, par François Valentin, pour servir de supplément à l'ouvrage de G.-Ev. Rumphius, en hollandais, Amsterdam, 1754, in-fol., figures.

RUNGIUS (David), théologien luthérien, né en Poméranie, l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne, en 1601. On a de lui des Commentaires sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Épître de Saint-Jacques.

RUNGIUS (Jean-Conrad), savant littérateur protestant, né

à Cappelle, dans le comté de la Lippe, en Westphalie, le 22 janvier 1686, obtint, en 1714, la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université d'Harderwyck; et, en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Franeker; il y mourut le 17 janvier 1723. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec une *Continuation*, depuis 1633 jusqu'à l'an 1710; et des *Tables généalogiques*, Leyde, 1710, in-8°. On a encore de lui plusieurs Oraisons académiques, imprimées séparément. Il y en a une, entre autres, intitulée *Oratio de Romanorum luxuriâ et corruptissimis moribus quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corruperunt et pessumdederunt*, Harderwyck, 1718, in-4°.

RUOLZ (Charles-Joseph de), né à Lyon, en 1708, exerça des fonctions distinguées dans la magistrature, et fut membre de l'Académie de sa ville natale. Il a publié une Dissertation intéressante sur la vie et les écrits de Louise Labbé, dans laquelle il s'efforce de la disculper des reproches faits à ses écrits par quelques historiens. Ruolz, ayant fait naufrage dans la rivière d'Ain près de Lyon, avec sa femme, avait gagné la rive; mais il se jeta de nouveau à l'eau pour sauver son épouse, et il périt victime de sa tendresse et de son courage, en 1756.

RUPERT (Charles-Louis), comte palatin, troisième fils du roi de Bohême et de la princesse Élisabeth, sœur aînée du roi d'Angleterre, Charles Ier. Au commencement de la guerre civile, il offrit son épée, quoiqu'il fût à peine en âge de la porter, à son oncle Charles; et durant toute la guerre il donna les plus grandes preuves d'intrépidité. Charles, en considération de ses services et de sa parenté, le nomma chevalier de la Jarretière; il fut ensuite naturalisé et créé pair d'Angleterre sous les titres de comte de Holderness et duc de Cumberland. Commandant d'une flotte pour soutenir la cause royale, il fut vivement poursuivi par la flotte supérieure du parlement, aux ordres de Popham et de Blake, et, pendant l'hiver de 1649, il fut bloqué dans le port de Kinsale. Il échappa par un effort hardi en poussant au travers de la flotte ennemie. Après la restauration, le prince Rupert fut invité à revenir en Angleterre, et pourvu de plusieurs offices. Dans deux guerres successives, il servit avec distinction contre les Hollandais, enfin il se retira à Windsor-Castle, dont il était gouverneur, et il s'y occupa principalement d'expériences physiques et chimiques, et de la partie pratique des arts mécaniques. Il passe pour avoir inventé la gravure en *mezzo tinto*, et exécuté lui-même la première planche en cette manière; on peut la voir dans la première édition de la *Sculptura* par Evelyn, et il y en a une copie dans la deuxième édition imprimée, en 1755. Il fit part d'autres inventions à la Société royale, dont il avait été créé membre en 1662. Le *métal du prince*, employé à la fonte des canons, fut nommé d'après lui. Il mourut dans sa maison de Spring-Garden, le 29 novembre 1682.

RUPERT (Saint), évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France,

prêcha la foi dans la Bavière sur la fin du 7e siècle, et y convertit Théodon, duc de Bavière. Quelque temps après, il fixa son siége épiscopal à Jevave, ville qu'on appelle aujourd'hui Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de St.-Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent près de Liége, et passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oostbourg près d'Utrecht. Il n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Écriture Sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, archevêque de Cologne, le tira de son cloître pour le faire abbé de Deutsch. Il mourut le 11 février 1135, à 44 ans. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1648, en 2 vol. in-fol.; et à Venise, 4 vol. in-fol., 1748 à 1752. On y trouve: I. Des Commentaires sur l'Écriture Sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'elle renferme aux œuvres des trois personnes de la Sainte-Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres et d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans cet ouvrage. II. Un Traité curieux et utile *des Offices divins.* III. Un de la *Trinité*, et plusieurs autres.

RUPERT (Christophe-Adam), savant commentateur, né à Altorf, en 1610, y fut pendant neuf ans professeur en histoire, et y mourut en 1747, à 37 ans. On a de lui: I. Des Commentaires sur *Florus, Velleius-Paterculus, Salluste, Valère-Maxime*, etc. II. *Mercurius epistolicus et oratorius.* III. *Orator historicus*, etc.

RUPERT. *Voyez* Robert, et Robert de Bavière.

RUREMONDE (Jean-Guillaume de), imposteur fanatique, fils d'un prêtre, se crut, vers l'an 1580, inspiré de Dieu pour rétablir l'anabaptisme, et renouveler la pure doctrine dans Munster. Il assura que dans peu le royaume de la nouvelle Jérusalem serait fondé, et que le peuple de Dieu (c'étaient les anabaptistes) s'emparerait des pays de ceux qui n'avaient pas de justes idées de la divinité, comme autrefois les Israélites s'étaient rendus maîtres des terres des Cananéens. Il composa un livre pour prouver qu'on devait accorder la pluralité des femmes, à l'exemple de Mahomet; et, afin qu'on pût les nourrir, il permettait les vols et les larcins. Pour colorer ce brigandage, il disait que tous les biens de la terre appartenaient à Jésus-Christ et à ses disciples; que Dieu l'avait envoyé pour en faire une distribution égale; et qu'il avait reçu pour cela l'épée de Dieu et de Gédéon. Conformément à cette doctrine, les maisons des nobles furent pillées, et plusieurs des possesseurs tués par ces fanatiques. Il y avait plus de cinq ans que ces désordres duraient sans qu'on pût y remédier, lorsque Ruremonde, fondateur de ce royaume imaginaire, fut pris et mis en prison dans la forteresse de Dislaken au pays de Juliers. Ce fanatique, ayant trouvé le moyen de corrompre ses gardes, vécut quelque temps dans la prison avec ses femmes dans la volupté, le luxe et l'abondance. Guillaume, duc de Clèves, fit resserrer plus étroitement le prisonnier, et lui fit faire son procès.

Il fut brûlé à petit feu, sans donner aucune marque de repentir. Deux de ses principales femmes subirent le même sort avec la même constance. Les autres firent abjuration.

RUSBROCK ou RUSBROECK (JEAN), prieur des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Val-Vert, près de Bruxelles, prit son nom du lieu de sa naissance, village sur la Sambre dans le Brabant. Il mourut le 2 décembre 1381, à 88 ans, avec les titres de *très-excellent contemplatif* et de *docteur divin*. Il enfanta un grand nombre d'ouvrages mystiques, pleins d'idées que les hommes peu familiarisés avec la vie contemplative trouveront extraordinaires. La meilleure édition de ses Œuvres, traduites du flamand en latin par Laurent Servius, chartreux, est celle de Cologne, 1692, in-4°. On y trouve sa Vie, composée par Henri de Pomère.

RUSCA (.......), général de division au service de France, était né à Dolce-Acqua dans les États du roi de Sardaigne. S'étant déclaré en faveur de la révolution française, il fut banni de son pays et dépouillé de ses biens, et se rendit aussitôt à l'armée française, où il obtint du service. Il donna des preuves de valeur et d'intelligence, et parvint en 1795 au grade d'adjudant-général. Il servit aussi avec beaucoup de distinction pendant la campagne d'Italie, en 1796, et prit lui-même la redoute de Saint-Jean de Muriatte. Il devint peu de temps après général de division, et obtint en 1802, le gouvernement de l'île d'Elbe, d'où il fut rappelé en 1805. Il fut tué en 1814, en défendant la ville de Soissons contre les ennemis.

RUSCA (ANTOINE), théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec Collius Viecconiès et Ferrari, dans la bibliothèque ambroisienne, par Frédéric Borromée, le fondateur de ce monument célèbre. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savans qu'il occupait, celle de l'enfer échut à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition, dans 1 vol. in-4°, divisé en cinq livres. Ce volume imprimé à Milan, en 1621, sous ce titre : *De Inferno et statu dæmonum antè mundi exitium*, est savant et curieux, et l'un des plus rares de ceux qui sont sortis des presses ambroisiennes. — Il y a eu un peintre de ce nom (Charles-François), né à Lugano en 1701, mort à Milan, en 1769. Il excellait dans le portrait.

RUSCELLI (JÉRÔME), auteur italien, né à Viterbe, mort à Rome, en 1565, étudia à Venise, et donna ensuite plusieurs ouvrages, dont les plus célèbres sont le *Rimario* (Dictionnaire des rimes), et l'*Impresse illustri* (les blasons des plus illustres familles). Ce *Rimario* a été depuis considérablement augmenté.

RUSCELLI. *Voyez* PIÉMONTOIS.

RUSCONI (JEAN-ANTOINE), originaire de Comasque, célèbre architecte du 16e siècle, a laissé *dix livres d'architecture*, suivant les principes de Vitruve, imprimés à Venise, en 1590 et 1660, in-fol., on ne fait aucun cas de la seconde édition. C'est tout ce que l'on sait sur cet architecte, dont très-peu de bibliographes font mention.

RUSCONI (CAMILLE), sculp-

teur milanais, mort à Rome, en 1728, étudia dans cette ville sous Hercule Ferrata et Carle Maratte. Il ne négligea cependant pas l'antique, et mit dans ses ouvrages beaucoup de délicatesse et d'expression. Clément XI faisait beaucoup de cas de cet artiste. Ses principaux ouvrages sont le tombeau de Grégoire XIII, celui de Sobieski, aux Capucins, et les anges de la chapelle de Saint-Ignace dans l'église del Giesu.

RUSCONI (Bernard de), abbé de Rheinau, né à Lucerne en 1700, mort le 28 août 1753, est auteur d'une *Histoire diplomatique* de son abbaye, en 3 vol. in-fol., qui n'a pas été imprimée.

RUSHWORTH (Jean), issu d'une bonne famille de Northumberland, en 1607, est l'auteur d'un recueil précieux de tout ce qui se passa dans le parlement depuis 1618 jusqu'en 1648, sous le titre de *Historical collections*. Présent à tous les débats, à toutes les solennités, à toutes les grandes transactions, sa plume recueillait, à l'aide d'abréviations, à mesure qu'ils étaient prononcés, tous les discours tenus dans le parlement. Pendant onze ans, depuis 1630 jusqu'en 1640, il assista aux travaux de la Chambre étoilée, de la Cour d'honneur, de la Chambre de l'échiquier, du conseil. Lorsque d'importantes affaires s'agitaient à une grande distance, il s'y transportait; et partout il s'attira une confiance qui le mettait à portée de retenir et de conserver tout. Lorsque le général Fairfax, son parent, fut appelé à commander les troupes parlementaires, Rushworth fut nommé son secrétaire, et lui rendit de grands services. Il remplit les mêmes fonctions, en 1677, auprès de sir Roland Bridgman, lord garde du grand sceau; lors de la dissolution du parlement d'Oxford, il se retira à Westminster, où il vécut obscurément dans sa retraite. Il avait eu, presque dans tous les momens de sa vie, l'occasion de s'enrichir, et soit par négligence, soit par dissipation, il ne sut pas même se procurer une existence honnête. Il fut arrêté pour dettes, et enfermé dans la prison du banc du roi, où il passa les six dernières années de sa vie dans la plus déplorable situation. Il mourut le 12 mai 1690. Ses *Recueils historiques* ont été successivement publiés à diverses époques, et forment 8 vol. in-fol. La première partie, depuis 1618 à 1629, parut en 1659. Elle avait été présentée à Cromwel; et Whitelock, qu'il avait chargé de l'examiner, y a fait quelques additions et quelques changemens. La seconde partie parut en 1680; la troisième en 1692; la quatrième et dernière, qui s'étend jusqu'à l'an 1648, fut publiée en 1701. Les 7 volumes ont été réimprimés en 1721, et on y a joint le procès du comte de Strafford, qui forme le huitième, et qui avait paru en 1680. Cette collection est vantée par les uns et déprisée par les autres. Les ennemis de Charles Ier, et ceux qui ont blâmé sa conduite, la louent excessivement; et ses partisans l'accusent d'une extrême partialité. Il ne paraît cependant pas que Rushworth ait omis volontairement, ou altéré les faits ou les discours qu'il présente. Il peut bien quelquefois n'avoir pas dit, comme l'exige la véracité de l'histoire, la vérité toute entière; mais au moins il est véridique et

sincère dans ce qu'il avance.

RUSPOLI (François-Marie), prince de Cerveteri, et poète italien, rassembla les membres de l'Académie des Arcadiens en 1707, et fit construire, pour leurs assemblées générales, sur le mont Aventin, un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre. Ils avaient toujours été errans depuis leur fondation en 1690, tantôt sur le mont Janicule, tantôt dans la plaine de la reine Christine, tantôt dans les jardins Farnèse et du prince Giustiniani. Leur nouveau fondateur, Ruspoli, mourut quelque temps après la construction de son palais.

RUSS (Melchior de Rubeis, ou), secrétaire d'état de la ville de Lucerne, où il naquit vers le milieu du 15e siècle, d'une famille noble et illustre, fut envoyé, en 1479, comme ambassadeur vers Mathias, roi de Hongrie, qui le fit chevalier. Il joua un grand rôle dans la guerre des Suisses, contre la ligue de Souabe, et y périt en 1499. Il a laissé en manuscrit une *Chronique de la Suisse*, dont l'autorité est respectable. Il s'étend beaucoup sur l'histoire de Guillaume Tell, et les détails qu'il donne sur ce héros, réfutent victorieusement l'incrédulité de quelques modernes qui ont voulu mal à propos confondre ses aventures avec celles de l'arbalétrier danois Toko, dont parle Saxon-le-grammairien. Etterlin a beaucoup profité de la Chronique de Russ pour faire la sienne.

RUSSE (Pierre), né à Middelbourg dans le 17e siècle, après avoir été reçu docteur en médecine, vint exercer sa profession dans sa ville natale, dont il sortit ensuite pour aller s'établir à Hulst, petite ville de la Flandre française, dont il fut nommé échevin. Il a écrit, en sa langue maternelle, un ouvrage sur les alimens et les boissons, dont le titre peut se rendre ainsi : *Le Trésor de la longue vie*, ou *description curieuse de tout ce qui peut être utile et dangereux en fait d'aliment et de boisson ; avec des observations sur les abus du thé, du café*, etc. ; Middelbourg, in-12. L'auteur a copié, dans la première partie, le *Trésor de santé de Beverwyck*, imprimé en 1642 ; dans la seconde, il attaque l'opinion de Bentekoé, sur l'usage du thé et du café, et vante beaucoup le chocolat.

RUSSEL (Jean), comte de Bedfort, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Téronane et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, et combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé ensuite dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome et en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils. Édouard VI étant monté sur le trône, envoya, la seconde année de son règne, Russel contre les rebelles de Devon, qu'il défit au pont de Fennyton : il secourut Exeter, tua six cents des rebelles, en prit quatre mille, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedfort. Il mourut en l'an 1555.

RUSSEL (lord Guillaume), troisième fils de Guillaume, cinquième comté et premier duc de

Bedfort, né en 1604, siégea fort jeune à la Chambre des communes, où il s'attacha au parti des whigs, et seconda de tout son pouvoir leurs efforts pour exclure le duc d'York de la succession au trône. Russel entra même dans plusieurs complots qui tendaient à ce but. On les considéra comme des actes de trahison. Son procès lui fut fait, et il eut la tête tranchée, le 31 juillet 1683; mais depuis, dans le temps de la révolution, le parlement ordonna, par un acte, la révision du procès: l'exécution de Russel fut déclarée un assassinat, et la mémoire de ce seigneur fut réhabilitée.

RUSSEL (Francis), duc de Bedfort, né le 22 juillet 1765, mort le 21 mai 1802, pair d'Angleterre, l'un des membres de l'opposition dans la chambre haute du parlement d'Angleterre. A la séance du 5 mai 1794, il vota contre le bill relatif à la levée des corps d'émigrés, en s'expliquant sur ce sujet avec beaucoup de réserve, et motivant son opinion plutôt sur l'intérêt de son pays que sur des sentimens de haine contre les émigrés français. Le 30, il fit une motion sur la paix, et l'appuya d'un long discours; il fut secondé par les lords Grafton, Lauderdale et Lansdowne, et combattu par les lords Aukland, Fitz-Williams, Mansfeld et Grenville. La motion fut ajournée par une majorité de 101 voix. En décembre 1796, le duc de Bedfort souscrivit pour une somme de 120 mille livres sterl., lors de l'emprunt des 10 millions sterl., le 18 février 1797, en s'opposant à une motion de lord Grenville; il attribua tous les malheurs de la guerre aux ministres, qu'il traita d'incapables et d'extravagans. Le 18 janvier 1800, on le revit combattre une adresse proposée par le même, relative à la guerre, faire un tableau du danger de l'Angleterre, par l'effet de sa confiance aveugle en des ministres qui, selon lui, ne la méritaient pas. Il développa et attaqua leur projet de rendre un roi à la France, et reprocha aux divers ennemis de la révolution française le partage de la Pologne, l'ambition de la maison d'Autriche, et la tyrannie que les Anglais eux-mêmes exercent dans l'Inde. L'année suivante il s'opposa à ce qu'on prolongeât de confiance la suspension de l'*habeas corpus*, et le bill sur les séditions. Il combattit vivement le bill d'abolition proposé en faveur des agens de l'autorité, comme tendant à assurer l'impunité aux ministres prévaricateurs. Ami de la philosophie et des systèmes d'innovations, le gouvernement de son pays repoussa ses plans en politique, mais sut profiter de ses connaissances utiles en agriculture. Ses fermes expérimentales ont imprimé à l'agriculture anglaise une tendance plus rapide à la perfection. Les sociétés économiques se sont empressées de consacrer, par des monumens, le souvenir de ses efforts et de ses travaux. Une médaille et une statue lui ont été décernées. La société de Lough, pour honorer à la fois sa mémoire, et suivre ses vues de perfectionnement, a institué un prix annuel, qui sera décerné à l'amélioration de quelques parties de l'économie rurale, et consistera en une médaille portant son image. Lui-même a laissé par son testament des fonds pour rendre perpétuelle la fête de l'agriculture, qu'il avait établie dans sa terre de Woburn-Abbey. Il

mourut le 21 mai de l'année 1802.

RUSSEL (Alexandre), médecin de la factorerie anglaise d'Alep, né à Édimbourg, fut envoyé à Alep, où il s'acquit une grande réputation dans l'exercice de sa profession. Francs, Grecs, Arméniens, Juifs, et les Turcs eux-mêmes, s'empressaient de recourir à lui. Il s'acquit auprès du pacha une faveur qui le mit à portée de rendre à la factorerie des services importans. On lui doit une excellente *Histoire d'Alep*, publiée d'abord en 1755, in-4°; réimprimée depuis plusieurs fois, et en dernier lieu par les soins de son frère. Elle a été traduite en plusieurs langues, et elle est précieuse par les observations qu'elle contient sur la peste, et qui peut-être ont contribué à éloigner les progrès de ce redoutable fléau. De retour en Angleterre, en 1759, Russel établit son séjour à Londres, et fut nommé médecin de l'hôpital de Saint-Thomas. Il y mourut en 1770. La Société royale, et la Société médicale de Londres, lui doivent la communication de plusieurs Mémoires importans.

RUSSEL, l'un des généraux des Irlandais-unis, ancien capitaine au 64e régiment d'infanterie anglaise, se trouvait en Irlande lorsque la révolution française éclata, et s'en montra hautement le partisan. Sa conduite et ses discours l'ayant fait arrêter en 1792, il fut conduit au château de Dublin, et mis en liberté quelque temps après : il se lia alors avec O'-Connor, lord Fitz Gérald, Emmet et quelques autres, et devint l'un des membres du directoire provisoire d'Irlande. Emprisonné de nouveau, il fut envoyé au fort Saint-George en Écosse, et de là déporté sur les rives de l'Elbe; mais toujours rempli de ses projets, il retourna à Dublin, y fut arrêté le 9 septembre 1803, condamné à mort, et exécuté quelques jours après. Il avait de l'instruction et un courage extraordinaire.

RUSSEL, Anglais, peintre de portraits au crayon de S. M. britannique et du prince de Galles, mort à Hull, le 20 avril 1806, était très-habile dans son art. Il est inventeur d'une nouvelle méthode de préparer les crayons. Son fils, qui habite Londres, a, dit-on, hérité de son secret et de ses talens.

RUSSELL (Jacques), membre du conseil de Massachussetts, né en 1715, à Charlestown, devint conseiller et juge, et remplit encore avec honneur d'autres emplois publics. Il mourut en 1798; il fut constamment l'ami des pauvres. — Son fils, l'honorable Thomas Russell, écuyer, un des premiers commerçans des États-Unis, s'est fait surtout distinguer par sa charité envers les pauvres. Il est mort en 1796, âgé de près de 56 ans.

RUSSELL (Ric.), médecin, est auteur des ouvrages suivans : I. *De tabe glandulari, sive de usu aquæ marinæ in morbis glandularum dissertatio*, Oxford, 1750, in-8°, fig. II. *Œconomia naturæ in morbis acutis, et chronicis glandularum*, Oxford, 1750, in-8°, fig.

RUSSINGER (Sixte), né à Strasbourg, entra dans l'ordre ecclésiastique, et fut le premier qui porta l'art de l'imprimerie à Naples. Il y fut considéré du clergé, de la noblesse et du roi Ferdinand. Les imprimeurs Jacobi et Locati, ses contemporains, étaient aussi prêtres, et en prenaient le

titre dans toutes leurs éditions.

RUST (George), élevé au collége de Christ à Cambridge, devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande; il mourut jeune en 1670. On a de lui un *Traité de la vérité*, Londres, 1682, in-8°; et quelques ouvrages sur des matières métaphysiques, genre dans lequel il était très-profond.

RUSTAING DE SAINT-JORRY (Louis), chevalier de Saint-Lazare, mort vers 1740, a fait trois pièces de théâtre: *Le Philosophe trompé par la nature; Arlequin camarade du diable; Arlequin en deuil de lui-même.* Il y a quelques scènes agréables.

RUSTICI (Jean-François), sculpteur florentin, vint, en 1528, à Paris, où François I[er] l'employa à des ouvrages importans. Il avait fait connaître dès l'enfance les talens qu'il avait reçus de la nature, par le plaisir qu'il prenait à faire de lui-même de petites figures de terre. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui était alors dans la même école, lui donna une vive émulation. Ses statues sont la plupart en bronze. Parmi ses ouvrages, on fait surtout mention d'une *Léda*, d'une *Europe*, d'un *Neptune*, d'un *Vulcain*, et d'un *Homme à cheval*, d'une hauteur extraordinaire. On croit qu'il mourut en France, et qu'il ne voulut plus retourner dans sa patrie, à cause des troubles qui l'agitaient.

RUSTICIENNE. *Voy.* Boèce.

RUTGERS (Janus), littérateur allemand du 17° siècle, né à Dordrecht, mort à La Haye, en 1625, à 36 ans, est connu: I. Par des *Poésies latines*, imprimées avec celles d'Heinsius, Elzévir, 1553, in-12, et 1618, in-8°. II. Par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels que Virgile, Horace, etc. III. Par ses *Variæ lectiones*, 1618, in-4°. Il avait été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suède. On voit dans ses *Lectiones Venusinæ*, ch. 8, que, dès l'âge de quatorze ans, il exerçait heureusement la critique. G. J. Vossius fut son maître; et il reconnaît, au même endroit, les grandes obligations qu'il lui avait. Il parle de son intimité avec Grotius, ib., c. 18.

RUTH, femme moabite, épousa Mahalon, un des enfans de Noémi et d'Élimélech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J.-C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaï, et aïeule de David. Le livre de Ruth, qui contient son histoire, est placé entre le livre des Juges et le premier des Rois, comme une suite de celui-là, et une introduction à celui-ci. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire: elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre; et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des Rois. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux qu'il y ait dans l'Écriture: les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. *Voyez* Noémi.

RUTH D'ANS (Paul-Ernest), né à Verviers, ville du pays de Liége, en 1653, d'une famille ancienne, vint à Paris, et se lia d'une étroite amitié avec Arnauld. Ayant été exilé dans les Pays-Bas

par une lettre de cachet, en 1704, Precipiano, archevêque de Malines, l'accusa d'hérésie. Il alla à Rome, pour se justifier auprès du pape Innocent XII, qui le reçut bien, le fit protonotaire apostolique, et voulut qu'il prît le bonnet de docteur en théologie au collége de la Sapience à Rome. Clément XI lui fut moins favorable. Cet écrivain mourut à Bruxelles, le 24 février 1728, aumônier de la duchesse de Bavière, chanoine de Sainte-Gudule, à Bruxelles, et doyen de l'église cathédrale de Tournai. C'est lui qui a composé le 10e et le 11e volume de l'*Année chrétienne* de Letourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages peu connus.

RUTHERFORTH (Thomas), théologien anglais, né en 1712, dans le comté de Cambridge, professeur de théologie dans cette université, et archidiacre d'Essex, a donné : I. Un *Essai sur la vertu, sa nature, et les obligations qu'elle nous impose*, 1744, in-8°. II. Un *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4°. III. Une *Lettre au docteur Middleton, sur les prophéties*, 1750, in-8°. IV. Un *Discours sur les Miracles*, 1751, in-8°. V. Des *Institutes du droit naturel*, 1754, 2 vol. in-8°; et plusieurs autres ouvrages moins importans. Il mourut le 5 octobre 1771.

RUTILIE, célèbre dame romaine, sœur de Publius-Rufus, qui souffrit si constamment l'injustice de son exil, et femme de Marc-Aurelius Cotta, consul, l'an 74 avant J.-C., eut un fils aussi recommandable par son esprit que par ses vertus. Elle l'aima tendrement ; il mourut à la fleur de son âge, et elle en supporta la perte avec beaucoup de constance. C'était un modèle de toutes les qualités qui honorent son sexe. Sénèque l'a proposée pour exemple, dans le livre qu'il écrivit, pendant son exil, pour consoler sa mère.

RUTILIUS-RUFUS (Publius), consul romain, l'an 105 avant Jésus-Christ, s'attira l'inimitié des chevaliers romains par son amour pour la justice Ayant été accusé de péculat et banni de Rome, il se retira en Asie, et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes lui offrirent, par leurs députés, une retraite sûre et honorable. Son exil eut l'air d'un triomphe. Un des envoyés de la ville de Smyrne, qui l'avait honoré du droit de bourgeoisie, lui ayant dit, pour le consoler, que Rome était menacée d'une guerre civile, et qu'elle se verrait forcée de rappeler tous les exilés : « Je ne souhaite pas, dit Rutilius, un retour qui me serait plus fâcheux que mon exil : j'aime mieux que ma patrie rougisse de l'un, que de la voir s'affliger de l'autre. » Sylla voulut le rappeler ; il refusa de revenir dans son ingrate patrie. Le temps de son exil fut donné à l'étude. Il composa *l'Histoire de Rome*, en grec ; celle de sa *Vie*, en latin, et plusieurs autres ouvrages. Rutilius, homme laborieux, savant et habile jurisconsulte (c'est ainsi que le peint Cicéron), avait étudié le droit sous Publ. Scævola et M. Manilius, et la philosophie sous Panætius. Il se piquait d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec

indignation : « Qu'ai-je besoin de ton amitié, si tu ne veux point faire ce que je te demande ? » — Eh ! repondit Rutilius, « qu'ai-je besoin de la tienne, s'il faut que je fasse quelque chose contre l'honnêteté, pour l'amour de toi ? »

RUTILIUS (Claudius Rutilius Numatianus Gallus), fils de Lachanius, né à Toulouse, à ce qu'on croit, ne se rendit pas moins célèbre que son père, par son esprit, sa politesse et ses grandes qualités. Il florissait dans le 5e siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome ; mais, quelque agrément qu'il trouvât dans la capitale du monde, il vola, en 416, au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer par sa présence, son crédit et son autorité, les maux que les barbares venaient d'y causer. On a de lui un *Itinéraire* en vers élégiaques : on l'a imprimé à Amsterdam, en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savans, et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 volumes in-12. Lefranc l'a traduit en français, avec des remarques. Ce qui nous reste de ce poète fait connaître la bonté de son esprit et l'étendue de son savoir ; mais il ne donne que des lumières très-médiocres sur la géographie. On trouve la traduction française de Lefranc de Pompignan, dans le *Mélange de traductions* de cet auteur, Paris, 1779, in-8°.

RUTILIUS (Claudius-Rutilius), père du précédent. *Voyez* Lachanius.

RUTILIUS-LUPUS (Publius), qui vivait du temps d'Auguste et de Tibère, a laissé un Traité *de Figuris sententiarum et elocutionis*, dont on doit une bonne édition à David Ruhnkenius, Leyde, 1768, in-8°. Rutilius n'était que traducteur et abréviateur de Gorgeas, rhéteur athénien.

RUTLIGE (le chevalier James de), mort dans les prisons, à Paris, vers la fin de 1796, fut un des partisans de la révolution française, et l'ennemi déclaré du général Lafayette. On le trouvait presque toujours au milieu des groupes populaires, qu'il haranguait, et dont il était pour ainsi dire l'orateur. M. de Lafayette, ordonnant de dissiper un rassemblement, somma Rutlige, qui s'y trouvait, de déclarer son nom. Ce dernier répondit : « Je me nomme *Moitié l'un et Moitié l'autre*, faisant allusion au nom de ce général, qui se nomme *Motier de Lafayette.* Rutlige est auteur de plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont eu du succès : I. *Le Babillard*, ouvrage littéraire, commencé en janvier 1778, jusqu'au 30 août de la même année, Paris, 4 vol. in-8°. Il eut de la vogue pendant quelque temps; il y a quelques morceaux bien pensés et bien écrits, parmi une foule d'autres très-médiocres. II. *Confessions d'un Anglais*, ou *Mémoires de sir Charles Simpson*, 1786, 2 vol. in-12. III. *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, comparées à celles des Anglais*, Londres, 1776, in-12. IV. *Essais politiques sur l'état actuel de quelques Puissances*, Londres, Genève, 1777, in-8°. V. *La quinzaine anglaise à Paris*, ou l'*Art de s'y ruiner en peu de temps*, traduit de Stearne, Londres, 1776, in-12. VI. *Supplément à la quinzaine anglaise*,

ou *Mémoires de M. de Provence*, Paris, 1787, 2 volumes in-12. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. VII. *Alphonsine*, ou *les Dangers du grand monde*, Paris, 1789, 2 vol. in-12. VIII. *Aventures de milord Johnson*, ou *les Plaisirs de Paris*, 1798, 2 vol. in-12. IX. *Le Bureau d'Esprit*, comédie en 5 actes et en prose, Londres, 1777, in-8°. X. *Les Comédiens*, ou *le Foyer*, comédie en un acte et en prose, représentée par les comédiens de la ville de Paris, au théâtre du Temple. XI. *Premier et second Voyages de Mylord de*** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise*, Yverdun, 1777, 2 vol. in-12; Londres, 1782, 2 vol. in-18. XII. *Le Valet-de-Chambre financier*, ou *Mémoires de M. de Provence*, Londres et Paris, 1788, 2 vol. in-12. XIII. *Le Vice et la Faiblesse*, ou *Mémoires de deux Provinciales*, Lausanne et Paris, 1785. 2 vol. in-12. XIV. *La Vie de M. Necker, directeur-général des finances*, 1789, in-8°. XV. *Le Retour du philosophe*, ou *le Village abandonné*, poëme imité de l'anglais, d'Olivier Goldsmith, Bruxelles, 1772, in-4°.

RUVIGNY. *Voy.* GALLOWAY.

RUYSBROOCK (JEAN), théologien mystique du 14e siècle, quoique de la classe des mitigés, et bien qu'il écrivit contre la piété insensée, et souvent immorale des autres, a donné un traité publié par Laurent Surius. Nous avons encore de lui un ouvrage *De verâ contemplatione*.

RUYSCH (FRÉDÉRIC), célèbre anatomiste, né à La Haye, en 1638, prit le bonnet de docteur en médecine à Francker. De retour dans sa patrie, il exerça son art avec d'autant plus de succès, qu'il était plus profond dans la botanique, et surtout dans l'anatomie. Il se rendit célèbre par la perfection extraordinaire qu'il a donnée aux moyens artificiels que l'anatomie emploie pour découvrir la structure intime des diverses parties du corps humain. Son principal secret fut celui des injections fines, dans lesquelles il n'a point été égalé : il savait faire pénétrer les liqueurs colorées, dans les vaisseaux les plus déliés, qu'il parvenait ainsi à rendre visibles. Un corps ainsi injecté, reprenait toutes les apparences de la vie, et était pour toujours à l'abri de la putréfaction. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la première fois, en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté, en voyant le cabinet de cet illustre anatomiste. Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore tout aimable, et qui semblait lui sourire. Le monarque ne pouvait sortir de ce lieu, ni se lasser d'y recevoir des instructions. Il dînait à la table très-frugale de son maître, pour passer les journées entières avec lui. Thomas, dans sa Pétreïde, a célébré le talent de Ruysch, à l'occasion des visites que lui rendit Pierre-le Grand. Voici ses vers :

Ruysch, de l'anatomie empruntant le secours,
Interrogeait la mort pour conserver nos jours.
La mort obéissant sous cette main savante,
Dévoilait à ses yeux la nature vivante,
Ces muscles, cet amas d'innombrables vaisseaux,
Du dédale des nerfs les mobiles faisceaux,
Organes où circule une invisible flamme,
Rapides messagers des volontés de l'ame.
Les corps inanimés, par ses heureux travaux,
Paraissent se survivre, échappés des tombeaux,
O prodige de l'art! dans leurs veines flétries,
Lorsque d'un sang glacé les sources sont taries,
Du cylindre odorant qui le tient enfermé,

Jaillit un sang plus pur de parfums embaumé.
Par le souffle de l'air la liqueur onctueuse
Poursuit, en bouillonnant, sa route tortueuse,
Se filtre, s'insinue et court à longs ruisseaux,
De l'aride machine inonder les vaisseaux
Soudain tout se ranime et la pâleur s'efface:
L'immobile beauté conserve encor sa grace;
Un nouvel incarnat a peint son front vermeil,
L'enfant paraît plongé dans le plus doux sommeil
On voit par le même art les plantes ranimées,
Déployer autour d'eux leurs tiges parfumées,
Et suspendre en festons leurs fleurs et leurs rameaux,
Tels on peint, chez les morts ces tranquilles berceaux,
Ce riant élysée, et sous des myrtes sombres,
Le silence éternel et le repos des ombres.
Pierre, dans cette enceinte où Ruysch guide ses pas,
Voit ces êtres nouveaux dérobés au trépas.
Il les voit, il s'arrête, il contemple, il admire,
A son œil étonné la mort même respire;
Chaque pas, chaque objet ajoute à ses transports.
« Feu céleste, dit-il, descendez sur ces corps,
Ils vivront. » Tout à coup dans un touchant délire,
Il baise un jeune enfant qui semblait lui sourire.

A son second voyage, en 1717, Pierre acheta le cabinet, et l'envoya à Péters-bourg : présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie. L'Académie des sciences de Paris choisit Ruysch pour un de ses associés étrangers. Il était aussi membre de l'Académie léopoldine des curieux de la nature, et de la Société royale d'Angleterre. Ruysch mourut le 22 février 1731, n'ayant eu, dans sa longue carrière, qu'environ un mois d'infirmités. Outre l'édition de la *Description du Jardin des Plantes d'Amsterdam*, par Commelin, 1697 et 1701, en 2 vol. in-fol., on a de lui divers ouvrages recueillis à Amsterdam, 1737, en 4. vol in-4°. Les principaux sont : I. *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis*. II. *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4°. III. *Epistolæ problematicæ sexdecim*. IV. *Responsio ad Godfredi Bidloï libellum vindiciarum adversariarum anatomico-medico-chirurgicorum, decades tres*, Amsterdam, 1717, in-4°. Bidloo l'avait traité de boucher subtil. Ruysch lui répondit qu'il aimait mieux être *Lanio subtilis* que *Leno famosus*. Le jeu des mots latins n'était pas assez bon pour qu'il attaquât aussi cruellement les mœurs de son adversaire. Il est vrai que celui-ci s'était oublié jusqu'à l'appeler *le plus misérable des anatomistes*. V. *Thesaurus animalium primus*. VI. *Thesauri anatomici decem*. VII. *Musæum anatomicum*. VIII. *Curæ posteriores* seu *Thesaurus omnium maximus*. IX. *Responsio de glandulis ad* cl. Boërhaave. X. *De musculo in fundo uteri observato, et à nemine antehàc detecto*, Amsterdam, 1728, in-4°. Dans ces différens livres, remplis de faits nouveaux, d'observations rares, de réflexions de théorie, de remarques de pratique, tout est écrit d'un style simple, concis, mais un peu negligé. L'auteur paraît n'avoir eu pour but que l'instruction. Il rapporte souvent ses découvertes à la Providence; et lorsqu'il traite des matières qui demandent une enveloppe, il écarte, autant qu'il peut, les images dangereuses. On a publié la collection de ses Œuvres, Amsterdam, 1737, in-4°, fig.

RUYSCH (Henri), fils du précédent, aussi savant que son père dans l'histoire naturelle et dans la botanique, a donné le *Johnston De Animalibus*, sous le titre de *Theatrum animalium*, 1728, 2 vol. in-fol., augmenté. Ruysch mourut en 1727,

après avoir exercé la médecine avec autant de sagacité que de bonheur.

RUYSCH (Rachel), née à Amsterdam en 1664, sœur du précédent, se sentit, dès son enfance, du goût pour la peinture. Elle eut pour maître Van Aelts, peintre de fruits et de fleurs, et ne tarda pas à le surpasser. Elle imitait la nature avec le plus grand succès. On trouve peu de ses ouvrages, parce qu'elle les consacrait tous à l'électeur Palatin. Elle mourut dans sa ville natale, en 1750, âgée de 86 ans.

RUYSDALL. *Voyez* Ruisdael.

RUYTER (Michel-Adrien), célèbre amiral hollandais, né à Flessingue, ville de Zélande, en 1607, n'avait que onze ans lorsqu'il commença de fréquenter la mer. Il s'y distingua dans les divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été mousse, matelot, contre-maître et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais, qui voulaient se rendre maîtres de Dublin et en chasser les Anglais. Huit voyages dans les Indes occidentales, et deux dans le Brésil, lui méritèrent, en 1641, la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il pénétra seul dans la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, suivi des capitaines corsaires, qui marchaient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée, l'an 1653, contre les Anglais, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée, vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat Armand de Dias, qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque danois l'anoblit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de quarante esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral et de lieutenant-amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée qu'il remporta sur les flottes de France et d'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais et les Hollandais combattirent comme deux nations accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. Cette bataille, donnée en 1672, dans le temps de la conquête de la Hollande, fit un honneur infini à Ruyter. Après cette journée, il fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel, défendant ainsi et enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait

de l'autre. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte hollandaise et les flottes française et anglaise. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux français, écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. » Ruyter n'en jouit pas longtemps ; il termina sa carrière devant la ville d'Agouste en Sicile, l'an 1676, dans un combat qu'il livra aux Français ; il y reçut une blessure mortelle, qui l'emporta peu de jours après. Son corps fut porté à Amsterdam, où les États-généraux lui firent élever un monument digne de lui. Le conseil d'Espagne lui donna le titre et les patentes de duc, qui n'arrivèrent qu'après sa mort. Ses enfans refusèrent ce titre. Louis XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de la perte de cet illustre marin. On lui représenta qu'il avait un ennemi dangereux de moins ; il répondit « qu'on ne pouvait pas s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme. » (*Voy.* l'art. Duquesne.) Ruyter réunissait toutes les qualités morales aux talens d'un grand capitaine. Toujours heureux, jusqu'à l'instant où la mort vint l'enlever sur le théâtre de sa gloire, Ruyter s'était trouvé dans cinquante combats, sans jamais avoir été blessé que très-légèrement. Plusieurs fois en mer, pendant les plus furieuses tempêtes, il eut le bonheur d'échapper à tous les dangers. On doit regretter, sans doute, que les relations que Ruyter nous a laissées de ses exploits, ne soient pas écrites d'une manière plus instructive pour ceux qui suivent la même carrière ; mais on se rappelle qu'à cette époque, la grande habitude de l'élément sur lequel on combattait, le courage, l'audace même, étaient les premières qualités d'un marin. L'art des signaux, encore dans l'enfance, ne permettait pas d'exécuter ces évolutions savantes, qui sont devenues en usage depuis qu'elles ont été perfectionnées. D'ailleurs, comme la construction des vaisseaux était favorable à l'abordage, on se battait ordinairement de plus près : le combat une fois engagé, les lignes se rompaient, les navires se mêlaient et se battaient corps à corps ; alors la valeur, et souvent même la témérité, décidaient seules de la victoire.

RUYTER (Nicaise de), graveur hollandais, né en 1646, a laissé quelques estampes. On distingue surtout le *Repos du Berger*, d'après Gérard Valck. On voit dans le lointain la déesse au bain : sur le devant, sont les nymphes avec du gibier.

RUZÉ. *Voyez* Effiat et Mesmes, à la fin de l'article.

RUZZANTE (le). *Voy.* Beolco et Calmo.

RYAN (Lacy), acteur anglais, né à Westminster, vers 1694, fut destiné d'abord à l'étude des lois, et ensuite à accompagner son frère dans les Indes orientales ; mais son goût pour le théâtre prévalut, et sir Richard Steele lui procura son admission dans la troupe de Hay-Market, où il se distingua dans le rôle de Marcus, dans le *Caton* d'Addison, qui, à cette époque, en 1712, était extrêmement couru. Ryan n'ayant encore que dix-huit ans et d'une figure avantageuse, plein de jugement, de justesse, doué d'une

sensibilité qu'il avait le talent de faire partager à ceux qui l'écoutaient, fit de rapides progrès, soit dans la tragédie, soit dans la comédie ; mais une voix aigre déparait en lui cette réunion de presque tous les talens qui forment un acteur du premier rang. Deux accidens vinrent ajouter à ce désavantage : un coup qu'il reçut sur le nez, et une blessure grave sur la bouche, altérèrent encore sa voix et sa prononciation, de manière à le rendre ridicule dans certains passages. Tel était néanmoins son empire sur la faveur publique, et la bienveillance qu'il dut à ses qualités sociales, qu'il fut encore long-temps applaudi et supporté par les spectateurs. Les liaisons intimes et constantes qui existèrent entre Quin et lui les honorèrent tous les deux. Ryan mourut à Bath, en 1760.

RYANTZ (Gilles de), chevalier, baron de Villerey dans le Perche, conseiller du roi en ses conseils privé et d'état, président au parlement de Paris, était d'une maison originaire de Dauphiné. Son père, Denis de Ryantz, avait été pendant plus de 15 ans avocat-général, ensuite président en la même cour. Gilles fit ses humanités sous Adrien Turnèbe. Après avoir soutenu ses thèses de droit public, il voyagea en Allemagne, pour se perfectionner dans cette science. De retour à Paris, il fréquenta le barreau, et plaida des causes, suivant l'usage de ceux qui aspiraient alors aux grandes places. Henri II lui donna l'office de maître des requêtes de son hôtel, et Henri III celui de président au conseil. Sous Charles IX, il avait été nommé président au parlement, à la place de Brisson ; et, en cette qualité, il fit des remontrances au roi à Chartres, sur l'aliénation des domaines de la couronne ; puis, à Fontainebleau, sur le paiement des gages de sa cour. Il mourut le 22 janvier 1597, âgé d'environ 53 ans. Son goût pour l'étude des auteurs grecs et pour la jurisprudence le rendit célèbre.

RYCKAERT (David), peintre, directeur de l'Académie de peinture d'Anvers, où il naquit en 1651, se fit un nom parmi les artistes célèbres. Il s'adonna d'abord au paysage, puis adopta le genre de Téniers. Après avoir peint long-temps des sujets rians, tels que les lui inspirait son caractère aimable, il changea de manière, et ne fit plus que des diableries, comme la *Tentation de Saint Antoine*, etc.

RYCKEL. *Voyez* Denis-le-Chartreux.

RYCKIUS (Théodore), avocat à La Haye, et ensuite professeur en histoire à Leyde, a donné une édition de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très-estimée ; de *Stephanus Byzantinus*, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa Dissertation *de primis Italiæ Colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut à Leyde, en 1690.

RYCKMANS (Nicolas), graveur, né à Anvers, en 1615, a laissé : l'*Adoration des Rois*, d'après Rubens ; *Achille chez Lycomède ; Jésus-Christ au tombeau ; la Sainte Famille*, et quelques autres morceaux.

RYCKX (Nicolas). L'opinion la plus commune est que ce peintre naquit à Bruges, vers l'an 1637 ; le maître sous lequel il étudia son art n'est pas connu ;

jeune encore, il voyagea beaucoup, et parcourut une partie de l'Orient ; son plus long séjour fut à Jerusalem et dans les environs, où il s'occupa constamment de son art ; il y dessina les lieux les plus fameux et les plus propres à orner ses tableaux ; il observa avec soin les caravanes, et se pénétra particulièrement du costume des habitans de ces contrées. A son retour à Bruges, il fut admis dans l'Académie des peintres, le 9 septembre 1667. Voilà tout ce que l'on sait de la vie de ce peintre. Pour ce qui concerne ses ouvrages, ils sont connus et estimés en Flandre. Il peignait avec beaucoup d'aisance ; sa manière approche un peu de celle de Van der Kabel; elle est cependant plus étendue et plus vigoureuse ; ses paysages sont d'un bon goût; presque tous ses tableaux représentent des caravanes et des vues de la Palestine : on pourrait dire de cet artiste, qu'il est le Châteaubriand de la peinture.

RYCQUIUS (Juste), né à Gand, en 1587, cultiva les belles-lettres et la science des antiquités. Il voyagea en Italie, et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia, lui procurèrent le titre de *Citoyen romain*, et l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1627. Il a donné un grand nombre de poésies, qui sont estimées. Son ouvrage *De Capitolio romano*, Gand, 1617, in-4°, atteste son érudition. Jacques Gronovius en a donné une édition à Leyde, en 1696, avec des notes.

RYE (Thomas de), né à Malines, vers l'an 1560, étudia la médecine, dans laquelle il se fit une telle réputation, qu'il devint premier médecin d'Ernest de Bavière. On a de lui une traduction intitulée *Philippi Gœringi fontium acidorum pagi Spa, et ferrati Tungrensis accurata descriptio, e gallicâ latina facta à Thoma Ryetio ; cujus etiam accesserunt in descriptionem, et super naturâ et usu eorumdem fontium observationes*, Leodii, 1592, in-12.

RYE (Ferdinand de), né en Franche-Comté, vers le milieu du 16e siècle, d'une famille noble, qui avait fourni plusieurs chevaliers de l'ordre de la Toison d'or, fit d'abord ses études à l'université de Dôle, puis alla à Rome, et y resta attaché à la cour, jusqu'à ce qu'étant pourvu de l'archevêché de Besançon, il vint en prendre possession en 1586. Le roi d'Espagne le fit maître des requêtes au parlement de Dôle, et lui confia le gouvernement de la province après la mort de Cleriadus de Vergy. Lorsque Dôle fut menacée d'un siége, il s'y enferma avec le parlement, présida à tous les conseils, partagea toutes les fatigues ; et, épuisé, il tomba malade, et reçut les sacremens le jour de l'Assomption 1636, jour même de la levée du siége. Peu de jours après, il mourut à Courte-Fontaine, et fut inhumé dans sa terre de Vuillafans, après 50 ans de résidence dans son diocèse. Ce prélat fit voûter, lambrisser les églises de son diocèse, et ériger des tabernacles dorés sur les autels. Il ordonna qu'on se pourvût partout de calices et de custodes d'argent. C'est sous son épiscopat qu'on annonça le miracle de la sainte hostie de Faver-

ney. Comme le mandement que cet archevêque donna à cette occasion est fort rare, nous allons en citer les principaux passages : « Déclaration authentique d'un insigne miracle du très-saint Sacrement de l'autel, advenu le 25 mai 1608, en l'église abbatiale de Notre-Dame de Faverney, au comté de Bourgogne. Nous Ferdinand de Longwi, dit de Rye, par la grace de Dieu, etc., la divine providence, qui dispose toutes les choses sagement, prévoyant qu'aux derniers siècles plusieurs séducteurs s'élèveraient, et l'iniquité abonderait... comme de fraîche mémoire sur ce sujet, ce grand Dieu a produit un miracle solemnel en cestui notre diocèse de Besançon, à la vue d'un grand nombre de fidèles... Nous, pendant qu'il était encore récent, et avant que la présomption humaine le vînt à déguiser, ou supposer en son lieu une chose pour une autre.... avons incontinent ordonné à nos procureur-général et avocat fiscal, avec le secrétaire de notre conseil, de se transporter sur les lieux et informer à plein de tout ce qui s'en serait passé ; ce qu'ayant fait, ils nous auraient rapporté leur besogne et procédure, avec la déposition de 52 témoins irréprochables, par lesquels il aurait suffisamment apparu qu'en l'ancienne église abbatiale de Faverney... le 24 mai de l'an présent 1608, aurait été dressé près des treillis de fer qui séparent le presbytéral du chœur, une table de bois en forme d'autel paré..., sur laquelle aurait été mis un tabernacle..., et dans ledit tabernacle .. un reliquaire d'argent pesant plus d'un marc..., au milieu duquel est un doigt de Sainte Agathe, et au-dessus est enté un cercle d'argent comprenant les deux vitres dans lesquelles était proposé le saint Sacrement en deux hosties consacrées ledit jour. Ce qu'ayant été fait, serait arrivé que la nuit du jour de Pentecoste, 25 de mai, le feu se print, et attacha tellement auxdits ornemens, que non-seulement il brûla les courtines... mais aussi le tabernacle... au milieu duquel feu et embrasement ledit reliquaire aurait été non-seulement conservé sans lézion, mais encore s'étant retiré de sa place d'environ une palme..., serait demeuré en sa même hauteur, suspendu en l'air, sans aucun soutien..., tout étant consumé dessoubs, sans estre supporté d'aucune chose que de la vertu divine ; et fut ledit reliquaire ainsi suspendu par l'espace de 33 heures ou environ, et en cette sorte vû de tout le peuple, tant de Faverney que des lieux circonvoisins qui y accoururent par milliers, et persista ainsi... jusqu'à ce qu'un sieur curé voisin, venu en procession avec son peuple..., célébra la sainte messe... ; et ledit reliquaire descendit de soi-même doucement, et se posa proprement sur un missel couvert d'un corporal, etc. etc. etc. » Sur la demande du parlement de Dôle, une des deux hosties fut transférée dans la ville de Dôle, et l'autre demeura dans l'abbaye de Faverney, où elle était exposée à l'adoration des fidèles. » Le procès-verbal, dont nous avons donné un très-court extrait est daté du 10 juillet 1608.

RYER (DU). *Voyez* DURYER.

RYLAND (JEAN), ministre anglais dissident, mort à Enfield, en 1792, tint une Académie, et desservit une congrégation à Northampton. Ryland était intime-

cle, et se rendit célèbre par sa prédleation. Il avait d'abord été chapelain de Charles Ier, à l'époque des troubles qui terminèrent son règne ; ses biens furent séquestrés et pillés ; mais, lorsque Charles II fut parvenu au trône, il obtint le doyenné de Windsor, et fut nommé secrétaire de l'ordre de la Jarretière. Il mourut en 1677. Indépendamment de ses Sermons, qui ont été imprimés, on a encore de lui : *Mercurius rusticus*, ou *Relation des funestes événemens de cette guerre sans exemple, qui ont désolé les campagnes.* Cet ouvrage commence au 22 août 1642, et la deuxième partie est l'*Histoire des sacriléges commis dans la destruction des cathédrales.* Après la guerre, il a été réimprimé d'abord en 1646, et ensuite en 1647. On a joint à cette dernière réimpression plusieurs pièces relatives aux maux particuliers que la guerre avait occasionés.

RZACINSKI (Gabriel), noble polonais, a donné une *Histoire naturelle de la Pologne*, curieuse et estimée, publiée à Sandomir, en 1721, in-4°. L'auteur y appelle sa patrie le *Grenier de l'Europe*. En effet, en 1392, elle fournit du blé à trois cents navires de France et d'Angleterre ; en 1415, elle nourrit les États d'Allemagne ; en 1491, elle préserva des horreurs de la famine Gênes, Rome et la Toscane. En 1626, l'ambassadeur d'Espagne voulut acheter pour son pays tout l'excédant des grains nécessaires à la Pologne. Rzacinski, regardé par les Polonais comme leur Pline, n'en a pas moins défiguré son ouvrage par une foule de contes absurdes et toutes les superstitions du 15e siècle. Cet auteur donna, en 1738, une Addition à son ouvrage intitulé *Auctuarium historiæ naturalis regni Poloniæ*, Gedani, in-4° ; cet ouvrage a été réimprimé à Dantzick, en 1742, 2 vol. in-4°. Il est mort au milieu du 18e siècle.

RZEWUSKI (Séverin), hetman et général de la couronne de Pologne, était encore jeune lorsqu'il suivit son père en captivité en Russie, où ils furent détenus pendant cinq ans. Étant revenu en Pologne, il se déclara pour le système électif des rois, et fut, après la promulgation du 3 mai 1791, l'un des auteurs de la funeste confédération de Turgowitz, qui prépara le dernier démembrement de la Pologne. Il refusa de prêter serment à la constitution, et, ayant été déclaré déchu de sa place comme rebelle, il se retira à Saint-Pétersbourg. Il reparut en Pologne, à la suite d'une colonne de troupes russes, et publia un manifeste, dans lequel il enjoignit aux Polonais de venir se joindre aux Russes, et de prêter serment à la confédération générale, sous peine d'être déclarés coupables de trahison. Malgré tous ses efforts pour gagner la confiance de l'impératrice de Russie, il fut disgracié en 1798, et ses biens furent séquestrés. Il ne les recouvra que quand la Pologne fut entièrement asservie. Il se retira dans sa terre en Gallicie, où il est mort il y a quelques années.

SA SAAS

SA ou SAA (Émanuel), jésuite, né à Condé en Portugal, prit l'habit de Saint-Ignace, en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre et à Rome, il se consacra à la chaire, et prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il mourut le 30 décembre 1596, à Arone au diocèse de Milan. Nous avons de lui : I. *Scholia in IV Evangelia*, Anvers, 1596; Lyon, 1610; Cologne, 1620. II. *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598; Cologne, 1651. III. *Aphorismi confessariorum*, Barcelonne, 1609; Paris, 1609; Lyon, 1612; Anvers, 1615; Rouen, 1617; Douai, 1627. Ses Notes sur la Bible sont courtes et littérales. On assure qu'il fut 40 ans à composer son livre des *Aphorismes des Confesseurs*, quoique ce ne soit qu'un petit volume in-12. Cependant le maître du sacré palais en fit retrancher ou corriger plus de 80 endroits, où les principes et les décisions ne s'accordaient pas avec l'Écriture et avec les règles des mœurs établies dans les écrits moraux des Pères de l'Église, ou dans les décisions des Conciles.

SA DE MIRANDA (François), chevalier de l'ordre de Christ, en Portugal, né à Coïmbre, en 1495, fut d'abord professeur en droit dans l'université de sa patrie. Il ne s'était adonné à la jurisprudence que par complaisance pour son père. Dès qu'il fut libre, il se livra entièrement à la philosophie morale et à la poésie. Il voyagea en Espagne et en Italie, et revint en Portugal avec des connaissances très-étendues. Le roi Jean III et l'infant Jean l'honorèrent de leurs bontés; mais Sa quitta la cour, et se confina dans une maison de campagne, où il mourut en 1558. Ses ouvrages poétiques consistent en Satires, en Comédies, en Pastorales. Ils ont été imprimés, en 1614, à Lisbonne, in-4°. Sa de Miranda est le premier poète du Portugal qui ait eu un nom; mais il n'en est ni le plus correct, ni le plus élégant. Il s'attachait à mettre en vers des maximes d'une morale utile.

SAA. *Voyez* Correa.

SAADI. *Voy.* Sadi.

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, mort en 943, à 50 ans, fut le chef de l'Académie des juifs établie à Sora près de Babylone. On a de lui : I. Un traité intitulé *Sepher Haëmaunoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des juifs. II. Une explication du *Jezirah*. III. Un commentaire sur *Daniel*. IV. Une Traduction, en arabe, de l'*Ancien Testament*, et d'autres ouvrages.

SAAS (Jean), né le 3 février 1703, à Franqueville, au diocèse de Rouen, et membre de l'Académie de cette ville, mourut le 10 avril 1774. Après avoir été secrétaire de l'archevêque et garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure

de Saint-Jacques sur Darnetal, en 1742, puis d'un canonicat de la métropole, en 1751. Ce fut un des plus habiles bibliographes de son temps. Jaloux de la gloire des lettres autant que de la sienne propre, il tâcha d'être utile aux autres, soit par des recherches longues et pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressans qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom, ou sous des noms empruntés (*voyez* Calentius), entre autres : I. *Catéchisme de Rouen*, in-12. II. *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4°. III. *Notice des manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12, et réimprimée en 1747. IV. *Lettres d'un académicien sur le Catalogue de la bibliothèque du Roi*, 1749, in-12. V. Plusieurs *Lettres critiques* sur le supplément de *Moreri*, 1735, in-12; sur l'*Encyclopédie*, in-8°, 1764; sur le *Dictionnaire de l'abbé Ladvocat*, 1762, in-8°. VI. *Abrégé de cosmographie*, ou *Almanach pour les années* 1753-1760, Rouen, 8 parties, in-24. VII. Une nouvelle édition du *Dictionnaire historique* de Chaudon, Rouen, 1769, 4 vol. in-8°. Cette édition, ou plutôt cette contrefaçon, que l'abbé Saas n'aurait pas dû favoriser, en fournissant à l'imprimeur quelques corrections et des articles très-maigres, prouvent que ce savant, qui dédaignait le travail des Dictionnaires, n'était guère en état de rédiger avec élégance un long article. On doit encore à l'abbé Saas une édition des *Fables choisies de Lafontaine*, traduites en vers latins par les PP. Vinot et Tissart, oratoriens, et d'autres pièces de poésie latine et française, avec une préface de sa façon, Anvers (Rouen), 1738, in-12, de 288 pages.

SAAVEDRA. *Voyez* Castillo.

SAAVEDRA. *Voyez* Cervantes.

SAAVEDRA-FAXARDO (Diego de), né le 6 mai 1584, à Algezarès, bourg du royaume de Murcie, d'une famille très-ancienne, fit ses études à Salamanque. En 1606, il passa à Rome avec le cardinal Gaspard de Borgia, ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siége, en qualité de son secrétaire, et assista avec ce ministre, aux conclaves tenus en 1621 et 1623, pour l'élection des papes Grégoire XV et Urbain VIII. Ses services et l'appui du cardinal lui valurent un canonicat dans l'église de Saint-Jacques; il paraît au reste qu'il ne fut jamais que simple clerc, et qu'il ne reçut point l'ordre de la prêtrise. Quelque temps après, il fut nommé chargé d'affaires d'Espagne auprès de la cour de Rome. En 1636, il assista, dans cette même ville, au congrès électoral, où l'empereur Ferdinand III fut élu roi des Romains; en Suisse, à huit diètes, et postérieurement à la diète générale de l'empire à Ratisbonne, en qualité de plénipotentiaire du cercle et de la maison de Bourgogne. Il se trouva aussi à Munich en qualité de ministre d'Espagne auprès de l'électeur de Bavière. Nommé, en 1643, membre du conseil suprême des Indes, il fut envoyé en Westphalie en qualité de plénipotentiaire d'Espagne auprès du congrès de Munster, pour la pacification générale de l'Europe. En 1646, de retour à Madrid, il fut nommé introducteur des ambassadeurs; mais il ne jouit pas long-temps de tous ces

honneurs. Il mourut le 24 août 1648, à l'âge de 64 ans, dans le couvent des augustins de Madrid, où il s'était fait bâtir une retraite. Saavedra, comme homme public, a rendu des services très-importans à son pays; comme écrivain, il en a enrichi et perfectionné la langue. C'est un de ces bienfaits que les nations doivent toujours aux génies qu'elles produisent. Celui de Saavedra a été généralement reconnu par tous les savans et littérateurs espagnols, qui l'ont placé au rang de leurs auteurs classiques. On peut dire qu'il a écrit l'espagnol comme Tacite a écrit le latin. On a de lui : I. *Emblèmes ou essai sur un prince politique et chrétien,* imprimés pour la première fois à Munster, en 1640, in-4°; réimprimés à Milan, en 1642, in-4°; cet ouvrage fut traduit en latin et imprimé à Bruxelles, en 1640, in-folio, et réimprimé à Amsterdam, en 1652, in-12. On en a fait aussi une traduction en italien, qui fut imprimée en 1648. II. *La république des lettres,* qui fut traduite en français et imprimée à Lausanne, en 1770, in-12. III. *La couronne gothique,* en 7 vol. in-12, dont deux seulement et partie du troisième sont de Saavedra; le surplus est de Nunez de Castro, son continuateur, mais non son égal pour le goût. Ses œuvres ont été publiées en 1708, 3 vol. in-fol.; à Anvers, 1739, 3 vol. in-fol.; et à Madrid, 1789-1790, 11 vol. petit in-8°. Cette dernière édition est la plus complète.

SABA (la reine de), puissante souveraine, qui ayant entendu parler de la haute sagesse de Salomon, voulut s'en convaincre par elle-même et entendre la vérité de sa propre bouche. Elle alla trouver ce prince, et lui proposa diverses questions, auxquelles il répondit sans difficulté. A la vue de sa cour pompeuse et magnifique, elle ne pouvait revenir de son étonnement. « Je ne voulais pas croire, lui dit-elle, tout ce qu'on m'avait rapporté de votre sagesse; mais ce que je vois ici surpasse encore la renommée. » Cette princesse, après avoir fait au roi de riches présens, retourna dans ses Etats, comblée elle-même de ses dons. Les opinions sont partagées sur la région qu'elle gouvernait : les uns prétendent qu'elle régnait en Ethiopie, d'autres en Arabie; ce dernier sentiment paraît plus vraisemblable.

SABADINO degli ARIENTI (Jean), Bolonais, contemporain de Boccace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses Contes. Sabadino fut de ce nombre; il s'en faut bien qu'il ait atteint la pureté et la naïveté du langage de l'original. Nous avons de lui soixante-dix Nouvelles ou Contes galans et libres, sous ce titre : *Settanta novelle, dette le Porrettane, con moralissimi documenti,* etc. Ce recueil est peu commun, surtout en France. Il fut imprimé d'abord à Bologne, in-folio, en 1483; et ensuite à Venise, en 1504, 1510 et 1531; Vérone, 1540. Ces deux dernières éditions renferment une Nouvelle de plus que les autres.

SABÆUS. *Voy.* Sabeo.

SABAS, hérésiarque, chef des Messaliens. Animé d'un desir ardent d'arriver à la perfection évangélique, il prit tous les passages de l'Evangile à la lettre : il se fit eunuque, puis vendit ses biens, et en distribua l'argent aux pauvres, parce que l'Ecriture or-

donne de renoncer aux richesses. Jésus-Christ dit à ses disciples : « Ne travaillez point pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure à la vie éternelle. » Sabas conclut de ce passage que le travail est un crime ; il se fit une loi de demeurer dans la plus rigoureuse oisiveté. L'Ecriture nous représente le démon comme un lion affamé, qui tourne sans cesse autour de nous. Sabas se croyait sans cesse investi par ces esprits malins : on le voyait au milieu de la prière s'agiter violemment, s'élancer en l'air, croire sauter par dessus une armée de démons, se battre contre eux, faire tous les mouvemens d'un homme qui tire de l'arc ; il croyait décocher des flèches contre les diables. Les Messaliens avaient fait des progrès à Edesse ; ils en furent chassés, vers l'an 380, par Flavien, évêque d'Antioche, et se retirèrent dans la Pamphylie. Ils furent condamnés par un concile, et passèrent en Arménie, où ils firent des prosélytes dans plusieurs monastères. Letorius, évêque de Mélitène, les fit brûler dans ces monastères mêmes ; ceux qui échappèrent aux flammes, se retirèrent chez un autre évêque d'Arménie, qui les traita plus humainement.

SABAS (Saint), abbé et supérieur général des monastères de Patine, naquit en 436, à Mutalloque, bourg situé dans le territoire de Césarée, en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûtèrent du monde ; il se confina dans un monastère à une lieue de sa patrie, défendit avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, sous le règne d'Anastase, et mourut le 5 décembre 531, plein de vertus et de jours.

SABATEL-SEVI. *Voy.* Zabathai.

SABATIER ou SABATHIER (André-Hyacinthe), ancien professeur d'éloquence au collége de Tournon, et depuis professeur de belles-lettres à l'école centrale du département du Var, né à Cavaillon, en 1726, et mort à Avignon, en 1806, est auteur de plusieurs ouvrages qui n'annoncent pas une grande érudition ; il n'ambitionna guère que le talent de la poésie, et quelques-unes de ses odes prouvent qu'il pouvait devenir poète. On a de lui : I. *Lettre sur le grand Rousseau.* II. *Epître à l'abbé Poule, sur la méthode de diviser les discours,* 1754, in-8°. III. *Lettres sur quelques difficultés de la grammaire.* IV. *Conseil d'un vieil auteur à un jeune, ou l'art de parvenir dans la république des lettres,* 1758, in-8°. V. *Poème sur la bataille de Lutzelbourg,* 1758, in-8°. VI. *L'enthousiasme,* ode, 1763, in-8° : cette ode renferme plusieurs strophes dignes d'être retenues. VII. *La beauté et la population,* ode, 1764, in-8°. VIII. *Le bonheur des peuples,* ode, 1766, in-4°. IX. *Odes* nouvelles et autres *Poésies,* 1766, in-12. X. *Discours sur les avantages et les désavantages des belles-lettres, relativement aux provinces,* Lyon, 1768, in-4°. XI. *Discours sur le préjugé qui note d'infamie les parens des suppliciés,* avec une *Lettre sur l'éloquence,* Lyon, 1769, in-4°. Ce discours est remarquable par la force de la logique et la précision des argumens de l'auteur. XII. *Oraison funèbre de Louis XV,* 1774, in-8°. XIII. *Humbert II,* ou *la réunion du Dauphiné à la France,* tragédie en

5 actes et en vers, 1774, in-8°. XIV. *La mort de Trajan*, ode, 1774, in-8°. XV. *Eloge de Marie Rabutin Chantal, marquise de Sévigné*, Avignon, 1777, in-8°. XVI. *Le couronnement de Pétrarque*, en un acte; 1782, in-8°. XVII. *Ode à la ville de Marseille, au sujet de la statue équestre du roi*, 1781. XVIII. *Ode à Pie VI, pour réunir les princes chrétiens dans une ligue contre les puissances barbaresques*, 1783, in-8°. XIX. Des Discours qui ont été imprimés au nom de l'école centrale où il était professeur.

SABATIER (Raphael-Bienvenu), chirurgien distingué, né à Paris, au mois d'octobre 1732, reçu maître chirurgien de cette ville, le 30 mai 1752, se distingua dans les places qu'il occupa, et qu'il ne dut qu'à son savoir, ses talens et ses succès. Il était censeur royal de l'Académie des sciences, professeur et démonstrateur aux écoles de chirurgie, commissaire pour les correspondances, chirurgien-major de l'hôtel des Invalides et membre de l'Institut. L'excellente éducation qu'avait reçue Sabatier le mit à même de faire des progrès rapides dans tout ce qu'il voulut apprendre. Il n'était pas seulement savant dans les langues grecque et latine, il avait cultivé avec un succès égal les langues anglaise, italienne et allemande : indépendamment de ses cours publics de chirurgie et d'anatomie, Sabatier se livrait à l'enseignement particulier ; une élocution facile compensait la faiblesse de son organe ; une méthode d'enseignement simple et lucide ; un ordre dans les idées sans lequel il n'y a point de véritable science; un ton admirable de politesse et d'urbanité qui lui était naturel et qu'il aimait à faire valoir, lui attiraient l'élite des élèves, et notamment ceux que les nations étrangères envoyaient à Paris. Les ouvrages qu'il a publiés sont : I. *Theses anatomico-chirurgicæ*, 1748, in-4°. II. *De variis cataractam extrahendi modis*, 1759, in-4°. III. *Abrégé d'anatomie du corps*, par César Verdier, avec des augmentations, 1768, 2 vol. in-12. IV. *Traité complet de Chirurgie*, par W. Mauquest de La Motte, 3ᵉ édition, augmentée avec des notes. V. *Traité complet d'Anatomie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°; 3ᵉ édit., 1791, 3 vol. in-8°. L'auteur avait agi par reconnaissance, en publiant un *Abrégé d'Anatomie* sous le nom de Verdier; mais, peu content de cet ouvrage, qu'il avait exécuté avec beaucoup de promptitude, il céda aux conseils de ses amis, en donnant un Traité plus complet sous son propre nom. Sabatier rend justice aux anatomistes qui l'ont précédé, et il avoue, avec toute la candeur de son caractère, qu'il en est peu qu'il n'ait mis à contribution. VI. *De la Médecine expectative*, 1796, 3 vol. in-8°. VII. *De la Médecine opératoire*, ou des *Opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment*, Paris, 1796, 3 vol. in-8°. On se récria beaucoup dans le temps sur ce titre, parce que peu de personnes ont des idées justes, même sur l'objet de leurs études. Sabatier a conservé le même titre à la tête de la dernière édition de cet ouvrage : il savait que la médecine est l'art de traiter les maladies, et que l'opération de la main est un des moyens les plus efficaces qu'elle emploie à ce traitement.

VIII. *Traité complet de Chirurgie*, contenant des observations sur toutes les maladies chirurgicales, et sur la manière de les traiter, augmenté de notes, 2 vol. in-8°. IX. Un grand nombre de Mémoires particuliers. Sabatier est mort à Paris, le 21 juillet 1811. Il avait conservé, jusqu'au dernier moment, malgré la faiblesse excessive de ses organes, la force de sa pensée et la vigueur de son esprit. Il était humilié de son état de défaillance : « Cachez-moi à tout le monde, disait-il à son épouse et à son fils; soyez les seuls témoins de la dégradation à laquelle je succombe. » A la suite d'un secours officieux que son fils venait de lui rendre, il tomba dans ses bras, et on crût qu'il était mort; cependant on parvint à le ranimer; et, haussant la voix : « Contemplez, mon cher fils, dit-il, l'état d'anéantissement où la nature vient de me plonger, et apprenez à mourir. » Soixante-dix-neuf ans d'existence et de travaux n'avaient point ralenti l'ardeur, ni aucunement altéré les facultés intellectuelles de Sabatier ; aucune jouissance ne l'avait jamais détourné de ses travaux ; il n'avait presque jamais eu pour récompense que la satisfaction de remplir ses devoirs : Napoléon le nomma l'un de ses chirurgiens consultans, et le décora de la croix de la Légion d'honneur dès la première promotion. Délicat et compatissant avec les honorables victimes des accidens de la guerre confiés à ses soins, il savait préparer la disposition morale du malade, lorsqu'il s'agissait d'une opération douloureuse. « Pleurez, lui disait-il ; pleurez! plus vous exhalerez le sentiment de vos souffrances, plus je me rendrai attentif à les abréger. » Expression sublime et qui fait son éloge.

SABATIER (DE CASTRES l'abbé ANTOINE), né à Castres en 1742, et mort à Paris, le 15 juin 1817, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Ses *trois Siècles de la littérature française*, ou *Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier, jusqu'en 1772*; 1772, 3 vol. in-8°, 4 vol. in-12; 1775, 4 vol. in-12; quatrième édition, 1779 et 1781, 4 vol. in-8°, l'ont rendu fameux : en attaquant de grandes réputations, il voulut s'en faire une. Ce livre eut la plus grande vogue, et il a le droit de plaire toutes les fois qu'il n'est pas dicté par l'esprit de parti ; mais malheureusement cet esprit est celui qui a souvent inspiré l'auteur, et qui lui a fait quelquefois oublier toutes les règles de la justice envers des hommes qui ont honoré la littérature française. Son style est recherché et plein d'afféterie ; il est semé d'antithèses pénibles, qui fatiguent le lecteur sans le dédommager, par la grandeur et la richesse des pensées. Ses autres ouvrages sont : I. *Les eaux de Bagnères*, comédie en prose, 1763, in-8°. II. *Lettre d'une dame de province à une dame de la cour*, 1763. III. *L'Ecole des pères et des mères*, ou *les trois Infortunés*, 1767, in-12; nouvelle édition, 1769, in-12. IV. *Les Quarts-d'heure d'un joyeux solitaire*, ou *Contes de M****. V. *La Ratomanie*, ou *le Songe moral et critique d'un jeune philosophe*, 1767, in-8°. VI. *Betsi*, ou *les Bizarreries du destin*, 1769, in-12; nouvelle édition, 1788, 2 vol. in-12. VII. *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, ou *Recueil*

des meilleurs morceaux de morale-pratique, tirés des auteurs anciens et modernes, étrangers et nationaux, 1769, 2 vol. in-12. VIII. *Dictionnaire de littérature dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poésie et aux belles-lettres*, 1770, 3 vol. in-8°. IX. Additions aux *trois siècles de la littérature française*, 1773, in-8°. X. *Abrégé historique de la vie de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, et de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-8°. XI. *Derniers sentimens des plus illustres personnages condamnés à mort*, 1775, 2 vol. in-12. XII. *Les siècles payens*, ou *Dictionnaire mythologique, héraldique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité payenne*, 1784, 9 vol. in-12. XIII. Des *Lettres* dans les journaux sur différens sujets. On lui attribue *le Tocsin des politiques*, 1791; seconde édition, 1791, in-18. *Sur la révolution française*, Aix-la-Chapelle, 1792, in-8°. *Pensées et observations morales et politiques*, Vienne, 1794, in-8°. On trouvera une notice très-étendue de ses écrits dans le *Journal de la librairie*, année 1817, pag. 429 et 535.

SABBATHIER (D. Pierre), bénédictin de Saint-Maur, né à Poitiers en 1682, mort à Reims, le 24 mars 1742, remplit toute l'idée qu'on doit avoir d'un parfait religieux et d'un vrai savant. On a de lui : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ*, Reims, 1743, 3 vol. in-fol. : cette Bible, qui occupa D. Sabbathier pendant vingt ans, comprend toutes les versions latines des livres sacrés, rassemblées et réunies sous un seul point de vue. Il ne publia que le premier volume ; D. Charles de la Rue fut l'éditeur des deux autres.

SABBATHIER (François), né à Condom, le 31 octobre 1735, fit d'excellentes études chez les oratoriens de cette ville. Il vint ensuite à Orléans, où il fut chargé d'une éducation particulière. Appelé en 1762, au collége de Châlons-sur-Marne, il y professa la quatrième et ensuite la troisième classe pendant 16 ans, ce qui lui valut la pension d'émérite. Son *Essai sur la puissance temporelle des papes*, couronné par l'Académie de Prusse, commença sa réputation littéraire. Il était alors âgé de 28 ans; mais il avait adressé précédemment à l'Académie des belles-lettres de Paris, une *Dissertation* sur les limites de l'empire de Charlemagne. Membre honoraire de l'Académie des sciences et belles-lettres de Prusse, il devint associé de l'Institut national de France. La ville de Châlons lui doit la création de son Académie dont il fut le secrétaire pendant trente ans: il obtint pour elle des lettres-patentes. Sabbathier eut une correspondance avec différens souverains de l'Europe, et reçut du roi de Prusse et de celui de Suède de glorieux témoignages d'estime. Le ministre de France Choiseul, qui avait de l'amitié pour lui, encouragea son goût pour l'étude. Ayant amassé un peu de fortune, il chercha à l'accroître par une entreprise qu'il médita long-temps. Il établit une papeterie à l'instar de celle de Hollande, et fit venir, à grands frais, des ouvriers de ce pays; mais il eut le sort de presque tous les

fondateurs d'établissemens ; il opéra sa ruine, et prépara la fortune de ses successeurs. Sabbathier est mort dans un village près de Châlons, le 11 mars 1807, âgé de 72 ans. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Essai historique-critique sur l'origine de la puissance temporelle des papes*, Châlons, 1764, in-12; réimprimé en 1765. II. *Le Manuel des enfans*, ou *les Maximes des Vies des hommes illustres de Plutarque*, Châlons, 1769, in-12. III. *Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'histoire de France*, Châlons, 1778, in-12. IV. *Les mœurs, coutumes et usages des anciens peuples, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, Châlons, 1770, 3 vol. in-12. Ce livre présente en raccourci, ce que l'histoire de l'antiquité offre de plus curieux dans un grand nombre de volumes peu à la portée de la jeunesse. V. *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Châlons, de 1766 à 1814, 37 vol. in-8°, et 2 vol. de planches avec des explications sur les antiquités égyptiennes, grecques, romaines, judaïques, etc. Cet ouvrage, quoique beaucoup trop volumineux, n'est pas complet. Les troubles de la révolution avaient empêché d'en continuer l'impression. On en resta au 36e volume, qui n'allait qu'à la lettre R. On a donné fort peu d'étendue aux derniers articles de ce dictionnaire. Le surplus de l'alphabet a été renfermé en un seul vol. Si l'auteur avait su élaguer de cette grande collection d'articles, tous ceux qui la surchargent inutilement, il en eut fait un bon livre à consulter ; quoi qu'il en soit, il tient lieu de plusieurs autres dictionnaires, et doit se trouver dans les bibliothèques de collèges. Sabbathier de Castres a fait, dans la préface de ses *Siècles payens*, une critique raisonnée de ce livre, dont il relève plusieurs erreurs.

SABBATINI (Joseph), savant augustin ; né à Ravenne ; il occupa les principales chaires de théologie dans son ordre, fut conservateur de la bibliothèque de Saint-Ange à Rome, et mourut vers la fin du 17e siècle. Ses ouvrages sont : I. *Monachatus D. Aurelii Augustini, et originis familiæ eremitarum vindiciæ*, Viennæ-Austriæ, 1650. II. *Requesenius ad examen, seu contritio et attritio pro Lupo libellus apologeticus*, Aquilæ, 1675. III. *Vita Christiani Lupi*, Lovanii, 1682, et ailleurs.

SABBATINI (Julien), clerc régulier des écoles pies, puis évêque de Modène, né à Fano, le 7 janvier 1684, étudia la littérature et la philosophie chez les jésuites, prêcha dans plusieurs villes d'Italie, et se fit associer aux plus célèbres académies de Rome. En 1725, Rinaldo Ier, duc de Modène, l'envoya à Vienne en qualité de conseiller du prince Jean-Frédéric, son fils. Sabbatini y acquit si bien l'estime de Charles VI, que Rinaldo le nomma lui-même ministre de la cour d'Allemagne. Benoît XIV le fit évêque d'Apollonie, et le duc François III le rappela à Modène et lui donna le titre de conseiller d'état. Sur la fin de 1741, il l'envoya comme ambassadeur à la cour de France. Ce savant prélat

mourut à Modène, le 3 juin 1767. Tout ce qui nous reste de lui a été recueilli en 5 vol. in-4°. On y trouve des Sermons, des Panégyriques, des Homélies et des Poésies diverses, latines et italiennes.

SABBATINI DI ALBANO (Louis), frère mineur, mort à Rome en 1809, a composé divers ouvrages estimés sur la musique, entre autres les *Elémens théoriques de la musique*, Rome, 1789; la *Manière facile et sûre de composer les fugues*, Venise, 1802.

SABBATINI (Andrea), peintre de l'école napolitaine, né à Salerne, vers 1480, mourut vers 1545. Il était élève du célèbre Raphaël. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant *la Vierge visitant Sainte Elisabeth*. Le peintre a peint la dernière princesse de Salerne, sous la figure de la Vierge; et sous celle de Zacharie, Bernardo Tasso, père de l'auteur de la *Jérusalem délivrée*.

SABBIONETTA (Gérard de), l'un des plus célèbres astrologues du 13e siècle, naquit à Crémone. Nous n'avons de lui qu'une *Théorie des planètes*. Les circonstances de sa vie nous sont inconnues.

SABELLICUS (Marcus-Antonius Cocceius), historien, naquit à Vicovaro sur le Téverone, vers 1436. Des écrivains adulateurs l'ont fait descendre des anciens Cocceius de Rome, et le satirique Paul Jove a pris le contre-pied, en lui donnant pour père un pauvre maréchal. L'une et l'autre origine sont également fausses : il dut le jour à une famille noble, et prit le nom de Sabellicus lorsqu'il fut couronné poète. Il alla fort jeune à Rome. Ses talens lui procurèrent la chaire de professeur de belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva en 1484 à cette ville, pour lui confier la bibliothèque de Saint-Marc; mais ses débauches lui causèrent une maladie, dont il mourut le 18 avril 1506, laissant un fils naturel. Comme il n'avait pas suivi les maximes de sagesse qu'il étalait dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit l'épitaphe suivante :

Quid juvat humanas scire atque evolvere causas;
Si fugienda facis et facienda fugis?

On a de lui : I. Une *Histoire universelle* très-inexacte, en 2 vol. in-fol., depuis Adam jusqu'en 1503; elle est divisée en sept ennéades, et contient soixante-trois livres. II. *l'Histoire de la république de Venise*, remplie de flatteries basses et de mensonges révoltans, Venise, in-fol., 1487; et dans le recueil des historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4°. La continuation en fut confiée par le sénat de Venise, à André Navagero, disciple de Sabellicus. La traduction en vénitien par Matthieu Visconti, est rare. III. *Epistolæ familiares necnon orationes et poemata*, 1502, in-fol. IV. *De Venetis magistratibus*, Venise, 1488, in-4°. Plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, imprimés en 1560, en 4 vol. in-fol.

SABELLIUS, chef d'une secte qui porte son nom, né à Ptolémaïde en Lybie, et disciple de Noëtus de Smyrne, vivait dans le 3e siècle. Il ne mettait d'autre différence entre les personnes de

la Trinité que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose. Lorsqu'il considérait Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, et résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardait comme *Père*. Lorsque ce même Dieu descendait sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffrait et mourait sur la croix, il l'appelait *Fils;* enfin, lorsqu'il considérait Dieu comme déployant son efficace dans l'ame du pécheur, il l'appelait *Saint-Esprit*. Selon cette hypothèse, il n'y avait aucune distinction entre les personnes divines. Les titres de *Père*, de *Fils* et de *Saint-Esprit*, n'étaient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Ses opinions anathématisées dans plusieurs conciles, et, en particulier, dans celui d'Alexandrie en 261, ne laissèrent pas de se répandre en Italie et en Mésopotamie. Saint Denis d'Alexandrie composa d'excellens Traités contre Sabellius, dont les sectateurs furent appelés Sabelliens.

SABELLUS, poète latin, contemporain de Domitien et de Nerva, a laissé quelques ouvrages un peu libres. Martial en parle ainsi dans le douzième livre de ses épigrammes :

Odi te quia bellus es, Sabella,
Res est putida bellus et Sabellus,
Bellum denique malo quam Sabellum,
Tabescas utinam, Sabelle belle!

SABEO (Fauste), poète latin, né près de Brescia, dans l'Etat de Venise, de parens honnêtes, se fit connaitre dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il fut bibliothécaire du Vatican, sous six papes, à compter de Léon X. Il s'appliqua dès lors à l'étude des Pères, et ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un recueil d'*Epigrammes* latines, imprimé à Rome en 1556. Il y en a plusieurs qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'édition d'*Arnobe*, Rome, 1542, in-fol. : elle est préférée aux éditions postérieures, quoique plus amples. Henri II, auquel il dédia ses Epigrammes, lui fit présent d'une chaine d'or. Il mourut âgé de 80 ans, vers 1558.

SABIN. *Voyez* Sabinus.

SABIN (George), homme d'Etat et historien, né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son poëme intitulé : *Res gestæ Cæsarum Germanicorum*, qu'il mit au jour, âgé seulement de 20 ans, lui valut les éloges des savans et la protection des princes. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, recteur de la nouvelle Académie de Konigsberg, et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut anobli à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder, le 2 décembre 1560. On a de lui diverses poésies latines, 1597, in-8°, parmi lesquelles on distingue ses Elégies, qui ont quelque mérite.

SABINE (JULIA SABINA), femme de l'empereur Adrien, était petite-nièce de Trajan et fille de Matidie. L'impératrice Plotine, qui favorisait Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage, fait contre le gré de Trajan, fut très-malheureux. Adrien devenu empereur, conçut un amour déréglé pour Antinoüs, et traita son épouse comme une esclave. Sabine réunissait cependant la beauté, les graces et la dignité; son esprit était élevé, ses mœurs graves, et sa vertu ne se démentit jamais. Mais elle mettait un peu trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisait à son époux; reproches bien pardonnables, puisqu'elle lui avait apporté l'empire en mariage. Sabine, regardant son mari comme son tyran, se vantait de n'avoir pas voulu lui donner des enfans, dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur père. La mésintelligence augmenta tellement, qu'Adrien, frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie, pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna, l'an 138 de J.-C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode-le-Grand, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains, furent repoussés, et le trésor pillé. Les vaincus s'étant assemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au-devant de celui-ci, se justifièrent et se plaignirent de la conduite de Sabinus qui disparut.

SABINUS (JULIUS), seigneur gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de César au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille aux Séquaniens qui étaient restés fidèles aux Romains, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, et feignit de vouloir livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, et ne retint que deux affranchis en qui il avait confiance. Ensuite il mit le feu à la maison, et se retira dans un souterrain inconnu à tout autre qu'à lui et à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Eponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit, par un de ses affranchis, que cette tendre épouse avait déjà passé trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle y vint, le consola dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après avoir resté ainsi cachés pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfans. En vain Eponine sollicita la compassion de Vespasien, en se jetant à ses pieds, et lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrain; il eut la cruauté de la faire mourir avec Sabinus. L'amour héroïque et les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet

de tragédie à divers poëtes; mais il a été traité sans un grand succès, et surtout dans le siècle dernier par Chabanon. L'Institut le proposa pour sujet de son prix de peinture, remporté, en 1803, par Alexandre Menjaud.

SABINUS (Aulus), poëte latin, mort jeune, était ami d'Ovide. Il avait composé plusieurs *Lettres* ou *Héroïdes*; mais aucune n'est parvenue jusqu'à nous. Quelques critiques lui attribuent, sinon en tout au moins en partie, les six héroïdes suivantes parmi celles d'Ovide, savoir: *Pâris à Hélène, Léandre à Héro, Aconitus à Cydippe*, et leurs réponses. Il paraît, par ces vers d'Ovide, que Sabinus avait fait d'autres ouvrages, que sa mort ne lui permit pas d'achever:

Quinque suam Trœzen, imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus.

SABINUS (Franciscus-Floridus), savant qui fleurit après la restauration des lettres dans l'Occident, et mourut en 1547. Vossius en parle comme d'un écrivain estimable, et ses contemporains le représentent comme un critique doué de goût, d'un grand discernement et d'une érudition peu commune. Ses principaux ouvrages sont: I. *In calumniatores Plauti et aliorum linguæ latinæ scriptorum apologia*, Basileæ, 1540. II. *Lectionum successivarum libri III*, Francfort, 1602, in-8°.

SABINUS. *Voy.* Julie, Aquilius et Héraclien.

SABIRIUS POLLO, fabricateur et falsificateur de lettres attribuées à Euripide et à Aratus. (*Voyez* Bentley, Dissertations sur les lettres prétendues de Phalaris et autres, p. 80 et suiv.) Les noms de Sabirius et de Pollo étant inconnus chez les Romains, Bentley suppose qu'il faut lire peut-être Sabidius Pollio, et il rappelle l'épigramme de Martial: *Non amo te, Sabidi.*

SABLE (du). *Voy.* Arena.

SABLE. *Voy.* Laval.

SABLE (Guillaume du), dont on ignore le lieu et la date de la naissance, a publié un poëme intitulé: *la Muse chasseresse*, imprimé à Paris, en 1611, in-12. Cet ouvrage n'a pas été mis dans le commerce.

SABLIER (Charles), auteur dramatique, né en 1693, mort en 1786, fils de Charles Sablier, contrôleur des trésoriers de la maison du roi et d'Elisabeth Tiaudière, fut d'abord destiné à la chicane; il prit ensuite un emploi à la compagnie des Indes, et finit par se livrer tout entier à la littérature. En 1719, il fit imprimer avec La Chaussée, son ami, une critique des *Fables* de La Mothe, sous le titre de *Lettre de Madame la marquise de....* Il travailla ensuite pour le théâtre Italien, et y donna en 1728 la *Jalousie sans amour*, et, six mois après, les *Effets de l'amour et du jeu.* La Chaussée fit jouer aux Français, sous le nom de Sablier, à qui il voulait procurer ses entrées, sa pièce du *Préjugé à la mode.* En 1744, le duc d'Aumont chargea Sablier de l'éducation du duc Mazarin, son fils, et il eut lieu d'en être content. En 1759, les comédiens Français jouèrent avec peu de succès sa comédie de *la Suivante généreuse*, imitée de *la Serva amorosa de Goldoni.* En 1761, il donna en 2 vol. in-12, *Variétés sérieuses et amusan-*

tes, qui reparurent en 4 vol. en 1769. En 1777, il parut de lui un *Essai sur les langues*. On desire depuis long-temps une histoire critique de la langue française, et on trouvera de bons matériaux dans l'ouvrage de Sablier. L'auteur s'est préservé de la prétention, si vaine et si générale, d'offrir un système sur la formation des langues et sur l'idiome primitif. On risquera toujours de se perdre dans des chimères, quand on voudra découvrir dans quel langage les premiers hommes se sont communiqué leurs idées. Sablier se contente d'observer les rapports évidens entre plusieurs idiomes de nations éloignées, et de chercher les raisons les plus vraisemblables de ces rapports. Sa marche est toujours mesurée, et n'en est que plus sûre. Son livre d'ailleurs, qui suppose beaucoup d'érudition, n'en a pas l'inutile étalage; ce sont des résultats clairs et précis. Il jette un coup-d'œil rapide sur les écrivains qui ont fixé la langue chez les nations policées; et en général, ses jugemens sont sages. Une singularité de l'ouvrage, c'est que l'auteur le publia à 82 ans. A la mort de Voltaire, il fit imprimer un poème d'environ 250 vers. Il est encore auteur d'une traduction de *Lettres choisies* de Sénèque, imprimée en 1770. Doué d'une mémoire heureuse, et né avec l'amour du travail, il s'était exercé dans tous les genres, et il a laissé un grand nombre de manuscrits.

SABLIÈRE (Antoine de Rambouillet de la), auteur de madrigaux, mort à Paris en 1680, âgé de 65 ans, se distingua par un esprit aisé, naturel et délicat. Nous n'avons de lui que des madrigaux, publiés in-12, par son fils, après sa mort. Ils lui ont fait beaucoup d'honneur, par la finesse des pensées et par la délicate naïveté du style; on peut les proposer pour modèles en ce genre.

SABLIÈRE (Hesselin de la), épouse du précédent, et regardée à juste titre comme une des femmes les plus spirituelles de son siècle, n'a jamais composé aucun des vers qu'on lui attribue. Ceux qui ont fait imprimer sous son nom les madrigaux de son mari, se sont mépris grossièrement. Ces madrigaux, adressés à des Cloris, à des Iris ingrates et cruelles, indiquent assez qu'elle n'en est pas l'auteur. Lafontaine qui lui a prodigué des éloges dans plusieurs de ses Fables, dans le beau Discours, entre autres, où il réfute le système de Descartes sur l'ame des bêtes, ne l'a jamais louée sur le talent des vers; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si elle en avait été douée. On sait qu'elle retira chez elle ce père de la fable, et qu'elle eut le bonheur de posséder vingt ans dans sa maison, celui qu'elle appelait si ingénument son *Fablier*. Mad. de La Sablière fut en liaison avec tous les beaux-esprits de son temps. On a joué dernièrement au théâtre Français, une petite comédie intitulée *Lafontaine chez Madame de la Sablière*.

SABLON (Vincent), auteur, natif de Chartres, vivait dans le 17e siècle. On a de lui un *Abrégé* de l'ouvrage de Rouillard, sur la *Cathédrale de Chartres*, imprimé à Orléans, en 1671, in-12. Cet abrégé fut réimprimé quatre fois à Chartres, en 1683, 1697, 1707 et 1714, et ne méritait pas cet honneur. On lui doit encore

une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1671, 2 vol. in-12, qui n'a pas joui du même avantage. La traduction en est mauvaise, et la poésie plate; mais il y a de petites figures dans le goût de Leclerc, qui la font rechercher.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE (Charles-François), avocat, mort à Paris, en 1781, préféra les lettres à la jurisprudence. Il a laissé : I. *Constitution* des jésuites, avec les déclarations, 1762, 3 vol. in-12. C'est une traduction de l'*Institutum societatis Jesu*, imprimé à Prague, en 1757. II. *Manuel des Inquisiteurs*, 1762, in-12. C'est l'*Abrégé* de l'écrit d'Eméric, auquel le traducteur a joint des notes. III. Il s'est rendu recommandable par une traduction des anciens ouvrages latins, relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire, avec des notes, 1774, 6 vol. in-8°. Saboureux avait auparavant publié à part l'Économie rurale de Columelle.

SABUCO (Oliva de Nautès de), savante espagnole, née dans la ville d'Alcala, vivait sous le règne de Philippe II. Renommée pour ses connaissances en histoire naturelle et en anatomie, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine que l'on enseignait alors dans les écoles étaient pleines d'erreurs. Avant Descartes, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siége de l'ame, sans la renfermer exclusivement dans la glande pinéale. Suivant elle, ce n'est point le sang qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation, c'est le fluide qui passe du cerveau dans toutes les parties nerveuses. Ce système fut embrassé avec enthousiasme par les médecins anglais.

SABUNARUS, capitaine de la garde prétorienne de Trajan, ne mérite une place dans l'histoire que parce qu'il donna lieu à une belle parole de cet empereur. En l'installant dans sa charge, ce prince lui présenta l'épée, et lui dit : « Reçois cette épée, et emploie-la pour mon service dans tout ce que je t'ordonnerai de juste; mais n'hésite pas à t'en servir contre moi, si jamais je te commande quelque chose d'injuste. »

SACCA (Louis), jurisconsulte, né à Parme, d'une famille noble, le 12 mai 1530, après avoir terminé ses humanités et sa philosophie, il passa à Bologne, où il étudia la jurisprudence sous Gabriel Paleotti, depuis cardinal. Chargé par ses souverains de diverses missions honorables, il s'en acquitta avec succès. On a de lui : *Responsorium juris*, Parme, 1607, 1 vol.

SACCHERI (Jérôme), jésuite, né à Saint-Remi, florissait vers l'an 1710. Dès l'âge de 9 ans, il possédait à fond la science des nombres. Il professa les mathématiques à Pavie, et y publia divers ouvrages, entre autres preuves de son génie actif et merveilleux, on dit qu'il disposait en même temps trois jeux d'échecs, et que, sans voir les échiquiers, il dirigeait ses jeux divers de manière à donner bientôt échec et mat à ses trois adversaires au même moment. Ses principaux ouvrages sont : I. *Neostatica*, Mediolani, 1708. II. *Euclides ab omni ævo vindicatus*, ibid., 1733, in-4°.

SACCHETTI (François de Benci), conteur italien, né à Flo-

rence, en 1335, passa ses premières années dans le commerce, et remplit ensuite plusieurs charges dans sa république. Il écrivait facilement en vers et en prose; et ses *Nouvelles*, publiées à Florence, 1724, 2 vol. in-8°, et Londres (Livourne), 3 vol. petit in-8°, prouvent qu'il avait une partie du génie de son compatriote Boccace. Il mourut en 1408, après avoir été marié trois fois.

SACCHETTI (JEAN-BAPTISTE), célèbre architecte du 18e siècle, né à Turin, fut disciple de Juvara, et continua après lui, la reconstruction du palais royal de Madrid, dévoré par les flammes en 1734. *Voy.* JUVARA, à la fin.

SACCHI (ANDRÉ), peintre, né à Rome, en 1599, également connu sous le nom d'ANDREUCCIO, ou le PETIT ANDRÉ, qui lui fut donné à l'occasion du prix qu'il avait remporté à l'âge de douze ans à l'Académie de Saint-Luc, sur des compétiteurs beaucoup plus âgés que lui, se perfectionna sous l'Albane, après que son père lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages les graces et le coloris tendre qu'on admire dans les tableaux de son illustre maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin : ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées sont nobles, et sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi surtout dans les sujets simples, et l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois sans avoir consulté la nature. Ce peintre était fort singulier dans ses mœurs, et se permettait tant de liberté dans sa critique, que les bons peintres, ses contemporains, furent presque tous ses ennemis. Il fut extrêmement jaloux de la réputation de Pierre de Cortone, et du cavalier Bernin, son contemporain. On rapporte que ce dernier l'ayant invité à venir voir, avant de la montrer au public, la chaire qu'il avait exécutée dans le chœur de l'église de Saint-Pierre, vint le prendre en voiture pour l'y conduire. Quoi qu'il pût dire à Sacchi, il ne put lui persuader de s'habiller. Sacchi le suit avec dédain en pantoufles et en robe de chambre, et arrivé à Saint-Pierre se tient à une très-grande distance de la chaire, sous le prétexte qu'il était au point d'où il fallait la voir. Il l'examine avec attention, et s'écrie à très-haute voix : « Ces figures devraient être plus hautes d'une palme, » et sort sans proférer d'autres paroles. Bernin sentit la justesse de sa critique, mais ne voulut pas recommencer son ouvrage. Les dessins de Sacchi sont précieux; une belle composition, des expressions vives, beaucoup de facilité, les ombres et les clairs bien ménagés, les caractérisent. Les principaux ouvrages de ce grand peintre sont à Rome, où il mourut en 1661. Parmi les élèves qu'il fit, on compte le célèbre Carle Maratte et Jean Miel. *Voy.* ce dernier mot.

SACCHI (P. D. JUVÉNAL), clerc régulier des barnabites, savant littérateur, né d'une famille honnête de Milan, le 22 novembre 1726, après avoir terminé ses études, fut nommé professeur de rhétorique à Lodi. A la connaissance des langues anciennes et des mathématiques, il joignait celle de la musique. Il passa au collége des nobles de Milan, où il professa pendant quarante ans. La mort le surprit le 27 septembre 1789. On voit dans la galerie de l'Insti-

tut de Bologne son buste avec ces vers :

En tibi, quem sacra extinctum flevêre Camœnæ,
Ille animo Saccus purus ut eloquio.

On a de lui : I. *Du nombre, de la mesure et de la correspondance des cordes musicales*, Milan, 1761. II. *De la nature et de la perfection de la musique chez les Grecs*, Milan, 1778.

SACCHI. *Voyez* Platine.

SACCHINI (François), jésuite, né dans le diocèse de Pérouse, mort à Rome, le 26 décembre 1625, à 55 ans, fut, pendant plusieurs années, professeur de rhétorique à Rome, et secrétaire de son général Vitelleschi pendant sept ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *La continuation de l'Histoire de la société des jésuites*, en 4 vol. in-folio. Cet ouvrage, écrit d'un style noble, intéressant, et quelquefois emphatique, est celui d'un homme partial en faveur de son ordre. (*Voyez* Jouvenci.) II. *De ratione libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours : *De vitandâ librorum moribus noxiorum lectione.* Ces deux écrits offrent des réflexions sensées. Sa *Parænesis ad magistros*, est pleine d'excellentes vues pour l'instruction de la jeunesse, et bien propre à réunir les leçons de religion, de sciences et de vertu; moins étendue que le traité du père Jouvenci sur le même sujet, elle est écrite avec plus de nerf et de rapidité.

SACCHINI (Antoine-Marie-Gaspard), l'un des plus célèbres musiciens de ce siècle, né à Naples, le 11 mai 1735, fut destiné de bonne heure à la musique. Ses parens honnêtes, mais peu riches, le placèrent dans le conservatoire de Sainte-Marie de Lorette, ensuite à Naples, où il étudia sous le fameux Durante. Il fit des progrès rapides, et s'attacha principalement au violon, sur lequel il devint très-fort. Il passa ensuite à Rome, où il eut de grands succès, et à Venise, où il fut à la tête d'un conservatoire. C'est dans cette ville qu'il développa ses talens pour la musique d'église ; et sans confondre ce style avec celui du théâtre, sans s'écarter de la sévérité qu'il exige, il sut y adapter un chant aimable et facile. Sa renommée croissant chaque jour, il visita quelques cours d'Allemagne, entre autres celles de Brunswick et du Wittemberg, où il succéda au célèbre Jomelli. Il parcourut ensuite la Hollande, et se rendit enfin aux vœux de l'Angleterre. Pendant les onze années qu'il passa dans cette île, il en travailla six pour le théâtre de Londres, et y fut constamment applaudi. C'est dans ces diverses contrées qu'il composa les opéras de *Sémiramis ;* d'*Artaxerce ;* du *Cid ;* d'*Andromaque* de *Crésus ;* d'*Armide ;* d'*Adrien ;* de *Tamerlan ;* d'*Antigone ;* de *Persée ;* de *Montézume* et d'*Eriphile.* Le climat n'étant pas favorable à sa santé, il se rendit en France. Il fut accueilli à Paris avec transport, et ne fut pas moins bien reçu à Versailles, où le roi lui fit une pension de six mille livres. La cour paraissant desirer que ce célèbre compositeur fît quelques ouvrages pour la France, il y produisit successivement six opéras. L'*Olympiade* fut représenté au théâtre Italien sur le refus de l'Opéra de s'en charger. Lorsque cette pièce,

commençant par un chœur superbe, eut excité une ivresse générale, l'Opéra obtint un ordre qui défendait aux Italiens de la jouer, par respect pour son privilége exclusif, accordant à lui seul la représentation des pièces à grands chœurs. *Renaud*, qui parut ensuite n'eut qu'un succès médiocre. A l'exception de deux ou trois morceaux, où l'on retrouve le caractère d'un grand maître, la musique en est faible; il est vrai que le poëme, dénué de tout intérêt, n'y prêtait pas. *Dardanus*, opéra de La Bruère, et dont Rameau avait fait les airs, fut ensuite remis en musique par Sacchini; elle fut applaudie, mais les accompagnemens en parurent négligés. Les opéras qui obtinrent un succès général, furent *Chimène*, représentée à Fontainebleau, au mois de novembre 1785. *Œdipe à Colonne*, et *Arvire et Evelina*, qu'il n'eut pas la consolation de voir exécuter. Il mourut même avant d'avoir achevé ce dernier ouvrage. Un de ses admirateurs a fait placer son buste à Rome dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde. Le style de Sacchini se distingue surtout par la grâce, la douceur, l'élégance soutenue de sa mélodie. Son harmonie est pure, correcte, et d'une clarté remarquable; son orchestre toujours brillant, toujours ingénieux, suivant Grétry, quoiqu'il n'ait point d'idées neuves, son chant vague et pur, plaît parce qu'il est d'instinct. Ailleurs il dit que son chant est vague, mais angélique. Quoiqu'il ait une manière à lui, on voit que Hasse et Galuppi furent ses modèles. Il évitait les tournures communes; mais il craignait encore plus ce qui avait l'air de la recherche. Ses modulations les plus inattendues n'étonnent jamais l'oreille; elles coulent naturellement de sa plume. Avec un chant si facile et une grande sensibilité, il était impossible qu'il n'eût pas beaucoup d'expression; mais, comme il avait en même temps un goût sûr, jamais son expression n'est exagérée. Un de ses mérites particuliers était de saisir le goût des nations différentes : la musique qu'il fit en Italie ne ressemblait point à celle qu'il donna en France. Il faut convenir cependant que son génie ne se pliait pas aux différens genres, comme aux différens goûts des peuples; et que parmi ses opéras bouffons, il y en a peu qu'on puisse citer. Son ame, disposée naturellement à la tendresse et à la mélancolie, perdait son originalité dans les scènes comiques. Aussi l'opéra de *la Colonie* offre-t-il des airs plus remplis d'expression et de mélodie que de gaité. Le pathétique s'y trouve réuni à tout ce que l'art a de plus brillant. Il y a surtout dans cette pièce l'air d'une amante abandonnée : *Oui, je pars, ô désespoir*, où tous les accens, tous les cris de la douleur et de l'amour se succèdent avec une rapidité de mouvement qui imite ceux de la passion et de la nature. Cet opéra fut donné aux Italiens, dans l'été de 1775. M[lle] Colombe, jusqu'alors actrice froide, animée par la musique de Sacchini, chanta le rôle de Bélinde avec autant d'ame que de noblesse, et acquit dès lors un nom parmi les actrices distinguées. Sacchini jouait supérieurement du violon; aussi ses accompagnemens font-ils briller cet instrument, et il s'est attaché à donner de l'effet aux seconds violons même de son orchestre.

Cet habile compositeur portait dans la société la sensibilité qui régnait dans ses ouvrages. Généreux, bienfaisant à l'excès, il n'était touché que du plaisir de donner, et il se serait procuré ce plaisir plus souvent, s'il avait moins négligé ses affaires. Il était bon parent, bon ami, bon maître; peu de temps avant de rendre le dernier soupir, il dit d'une voix mourante à un domestique : «Pauvre Laurent, que deviendras-tu?» Il vécut toujours célibataire, et mourut à Paris, le 8 octobre 1786.

SACCO (Joseph-Pompée), fut professeur en médecine à Parme, sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappela, en 1702, dans sa capitale, et l'y retint par l'emploi de premier professeur. Sacco pratiqua et écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont: I. *Medicina theorico-practica*, Parme, 1707, in-fol. II. *Novum systema medicum ex unitate doctrinæ Antiquorum et Recentiorum*, 1693. in-4°. III. *Medicinæ rationalis practica Hippocratis*. IV. *Nova methodus febres curandi*, Venise, 1705, in-8°. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise, en 1730, in-folio. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide et de l'alcali, avait établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans, et mourut en 1718.

SACCONAY (Gabriel de), chanoine de l'Eglise de Lyon, fut aimé de Henri II, et passa sa vie à écrire contre les calvinistes. Ses ouvrages sont : I. *Vraie idolâtrie* du temps présent. II. *Discours* sur les premiers troubles arrivés à Lyon, Lyon, 1569, in-8°. III. *Histoire des Albigeois*. IV. *Du seul différend* de la religion chrétienne avec la religion des protestans. V. *Réfutation* de Calvin. VI. *Du vrai corps de Jésus-Christ*, Lyon, 1567. La famille des Sacconay a fourni 18 chanoines à Lyon. Celui-ci est mort en décembre 1580.

SACHEVERELL (Henri), théologien anglais, élevé à Oxford, dont la vie présente un exemple frappant de la facilité avec laquelle la folie de l'esprit de parti peut porter au plus haut degré de popularité un individu obscur, était né avec de médiocres talens. Le jeune Sacheverell ne se distingua dans ses études que par une grande régularité, et fut lié assez intimement avec Addisson, son condisciple. En quittant l'université, il fut placé en qualité de ministre dans le comté de Stafford, et nommé prédicateur de Saint-Sauveur dans Southwarck. Il se rendit célèbre par un sermon dans lequel on prétend qu'il attaqua lord Godolfin, sous le nom de Volpone; il dut à cette circonstance une persécution violente, qui fut l'origine de sa monstrueuse réputation. Accusé auprès de la Chambre des communes, deux de ses Sermons furent condamnés au feu, et ses fonctions suspendues pendant trois ans. Il les employa à parcourir une partie de l'Angleterre, et parvint à se faire de nombreux partisans. Le premier des sermons qu'il prêcha, lorsque le temps de son interdiction fut expiré lui valut cent livres sterling (environ 2,300 fr.), et il s'en vendit, dit-on, 40 mille exemplaires en très-peu de temps. Il mourut en 1724, léguant 500 livres sterling à l'évêque Atterbury, qui avait écrit en sa faveur, lorsque

le procès intenté contre lui fut porté à la Chambre des pairs. La duchesse de Marlborough dépeint Sacheverell comme un incendiaire impudent et comme un homme méprisé par ceux mêmes qui l'employaient pour servir leurs vues; Burnet en parle sur le même ton : « C'était, dit-il, un homme audacieux et insolent, sans instruction, sans bon sens, également dépourvu de piété et de religion. Ses railleries contre les dissidens et le bas clergé dans des libelles sans pudeur, lui procurèrent une popularité passagère et une grande fortune. »

SACHS (Jean), de Fraustadt, en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un Traité intitulé : *De Scopo Reipublicæ Polonicæ*, 1665, contre Herman Conringius, sous le nom de François Marinis. Cet auteur mourut à l'âge de 30 ans, comme il se préparait à passer dans l'île de Ceylan, par où il voulait commencer ses voyages, qui faisaient toute sa passion.

SACHS (Philippe-Jacques), médecin de Breslau, de l'Académie des curieux de la nature, se fit un nom dans son temps par divers ouvrages savans et utiles : I. *Consideratio vitis viniferæ*, Lipsiæ, 1661, in-8°. II. *De cancris*, 1665, in-8°. III. *Oceanus macro-microcosmicus*, Vratislaviæ, 1674, in-8°. IV. *De mirâ lapidum naturâ*, ibid. Sachs prouve la circulation du sang dans cet ouvrage par la circulation des eaux. Il mourut en 1672, à 44 ans.

SACHSE (Jean), cordonnier de Nuremberg, puis maître d'école et de chant, mort en 1567, à 81 ans, laissa un grand nombre de poésies allemandes, que George Weiler a fait imprimer. Leur mérite est superficiel.

SACHT-LEEVEN (Herman), excellent paysagiste de Rotterdam, né en 1609, eut d'abord pour maître Van Goyen, puis alla se perfectionner en Italie; de là il revint s'établir à Utrecht, où il termina sa carrière, en 1685. Les morceaux les plus distingués de sa main sont : les *quatre Saisons*; un *Paysage avec deux éléphans*.

SACKVILLE. *Voyez* Dorset.

SACRATI ou SACRATO (Paul), l'un des meilleurs écrivains latins du 16° siècle, né en 1514, à Ferrare, étudia d'abord dans sa patrie, et passa à Padoue, sous le célèbre Lazare Bonamici. Ayant perdu son père, il retourna à Ferrare, pour prendre soin de ses frères, au nombre de dix-sept, et ne laissa pas de cultiver l'éloquence et la philosophie. Il fut chanoine dans sa ville natale, où il mourut le 27 février 1590. On a de lui : I. *Epistolarum libri quinque*, Ferrariæ, 1759. II. *Commentarium in psalmos pœnitentiæ*

SACROBOSCO (Jean de), mathématicien, appelé aussi Holywood, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui était le lieu de sa naissance, dans le diocèse d'York, étudia dans l'université d'Oxford. Il vint à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, surtout pour son siècle : l'un *de Sphærâ mundi*, 1472; l'autre *de Computo Ecclesiastico*. On les trouve réunis dans 1 vol. in-8°, Paris, 1560.

SACY (Louis-Isaac le Maistre, plus connu sous le nom de),

frère d'Antoine le Maistre, né à Paris, en 1613, fit d'excellentes études sous les yeux de l'abbé de Saint-Cyran, et fut élevé au sacerdoce, en 1648. Ses vertus le firent choisir aussitôt après pour diriger les religieuses et les solitaires de Port-Royal-des-Champs. La réputation de jansénisme qu'avait ce monastère fournit des prétextes de persécution à ses ennemis. Le directeur fut obligé de se cacher en 1661, et en 1666 il fut enfermé à la Bastille. C'est dans cette prison qu'il composa les *Figures de la Bible*. De là, suivant les molinistes, les allusions qu'on y fait aux traverses que les jansénistes avaient à souffrir. Si l'on en croit un auteur jésuite, MM. de Port-Royal et ceux qui combattent leurs erreurs sont représentés dans la figure 92; les premiers par David, et les seconds par Saül. Le *Roboam* de la figure 116, la *Jézabel* de la figure 130, l'*Assuérus* des figures 148 et 150, et le *Darius* de la figure 162, sont, dans l'intention de l'auteur, le roi Louis XIV. L'écrivain qui nous fournit ces anecdotes, que nous ne garantissons point, ajoute que, quand Sacy veut dire à ses persécuteurs quelque injure, c'est toujours par les saints Pères qu'il la leur fait dire. Si c'est là la clef des portraits énigmatiques et des allusions dont on prétend que ce livre est rempli, ce n'est pas assurément la charité qui l'a trouvée. D'ailleurs, il n'est pas certain que ce livre soit de Sacy; il est plus vraisemblablement de Nicolas Fontaine, son compagnon de captivité. Celle de Sacy procura au public la traduction de toute la Bible. Ayant recouvré sa liberté, après deux ans et demi de détention, il fut présenté au roi et au ministre, à qui il demanda pour toute grace d'envoyer plusieurs fois l'année à la Bastille, pour examiner l'état des prisonniers. Le Maistre demeura à Paris jusqu'en 1675, qu'il se retira à Port-Royal, d'où il fut obligé de sortir en 1679. Il alla se fixer à Pompone, et y mourut, le 4 janvier 1684. On a de lui: I. La traduction de la *Bible*, avec des explications du sens spirituel et littéral, tirées des saints Pères, dont du Fossé, Huré et Le Tourneux ont fait la plus grande partie. Cette version, la meilleure qui eût encore paru, est en 32 volumes, in-8°, Paris, 1682, et années suivantes. C'est l'édition la plus estimée. L'auteur refit trois fois la traduction du Nouveau Testament, parce que la première fois le style lui en parut trop recherché, et la seconde fois trop simple. On a contrefait l'édition des 32 vol. in-8°, à Bruxelles, en 40 vol. in-12. Les meilleures éditions de cette version ont été faites à Bruxelles, 1700, 3 vol. in-4°; à Liége, 1702, 3 vol. in-fol.; à Amsterdam, sous le nom de Paris, 1711, 8 volumes in-12; à Paris, 1713, en 2 vol. in-4°; et, en 1717, avec des notes et concordes, 4 vol. in-fol.; Paris, 1748, 1750, 14 vol. in-4°, réimprimés à Avignon, 1767, 1773, 17 vol. in-4°. II. Une Traduction *des Psaumes*, selon l'hébreu et la vulgate, Paris, 1696, 3 vol. in-12. III. Une Version des *Homélies* de Saint Chrysostôme sur Saint Matthieu, en 3 vol. in-8°. IV. La Traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, (sous le nom de Beuil, prieur de Saint-Val), Paris, 1663, in-8°; souvent réimprimée. V. Les *Fables de Phèdre en latin et*

en français, avec des notes, Paris, 1658 et 1699, in-12 (sous le nom du sieur de Saint-Aubin). On trouve de bonnes remarques sur cette traduction dans les éditions de Phèdre données par Lefèvre de Saumur, à dater de l'année 1666. On les a réimprimées à Hambourg et à Amsterdam. VI. Les *Comédies de Térence*, traduites en français, et rendues très-honnêtes, en y changeant fort peu de chose, Paris, 1647, in-12. On doit aussi à Le Maistre la traduction des 4e *et* 6e *livres* de l'*Enéide de Virgile* (avec le texte à côté), Paris, 1666, in-4° (sous le nom de M. de Bonlieu). VII. Celle des *Lettres de Bongars* (sous le nom de Brianville). VIII. Du Poème de Saint Prosper *sur les ingrats*, en vers latins, Paris, 1698, in-12, avec la traduction française, in-12, en vers et en prose. IX. Les *Enluminures de l'almanach des jésuites*, 1654, in-12; réimprimées en 1733. Il parut, en 1653, une estampe qui représentait la déroute du jansénisme foudroyé par les deux puissances, et la confusion des disciples de l'évêque d'Ypres, qui vont chercher un asile chez les calvinistes. Cette estampe irrita beaucoup les solitaires de Port-Royal. Sacy crut la faire tomber par ses *Enluminures*, dont Racine s'est moqué dans une de ses lettres. Il est assez étrange, en effet, que des gens de goût et de piété pussent écrire des satires qui blessaient l'un et l'autre. « Quel dommage, dit d'Alembert, que ces écrivains de Port-Royal, ces hommes d'un mérite si supérieur, aient perdu tant d'esprit et de temps à des controverses ridicules sur la doctrine bonne ou mauvaise de Jansenius, sur les discussions interminables du libre-arbitre et de la grâce, et sur tant d'autres bagatelles sacrées, suivant l'expression de La Chalotais! Que de lumières n'auraient-ils pas ajoutées à celles dont ils avaient déjà éclairé leur siècle, s'ils n'avaient été entraînés par ces malheureuses et pitoyables distractions! » X. *Heures de Port-Royal*, que les jésuites appelaient *Heures à la janséniste*, in-12. XI. *Lettres de piété*, Paris, 1690, 2 vol. in-8°. Pour bien connaître le mérite de Sacy, *voyez* les Mémoires de Port-Royal, par Nic. Fontaine, Cologne, 1738, 2 vol. in-12.

SACY (Louis de), avocat au parlement de Paris, et l'un des quarante de l'Académie française, mort à Paris, le 26 octobre 1727, à 73 ans, parut dans le barreau avec éclat. Sa voix était touchante, sa physionomie était heureuse, sa mémoire fidèle, son esprit juste et pénétrant. Il avait tout pour réussir dans cette profession, qu'il exerça avec autant de noblesse que d'applaudissement. Il ne laissa néanmoins à ses enfans que l'honneur d'avoir eu un père illustre. On a de lui: I. Une bonne traduction française des *Lettres de Pline-le-Jeune*, et du *Panégyrique de Trajan*, en 3 vol. in-12. La traduction des Lettres, aussi agréable à lire que l'original, est moins fatigante, parce que le traducteur, en rendant toute la finesse de Pline, est plus simple que lui. Celle du Panégyrique, quoique bonne en son genre, est moins lue que les *Lettres*, parce que le soin soutenu de montrer toujours de l'esprit, répand sur cet éloge une monotonie qui finit par fatiguer un

peu le lecteur. II. *Traité de l'Amitié*, in-12, réimprimé à Rouen, 1779, in-12. Cet ouvrage, estimable à plusieurs égards, n'a pourtant paru, selon d'Alembert, ni assez tendre pour les ames sensibles, ni assez pensé pour les philosophes. Il offre plutôt l'image pure d'une affection douce, que le tableau animé d'une affection vive, ou la peinture énergique d'un sentiment profond ; il est écrit avec pureté, et il est plein de raisonnemens solides. III. Un *Traité de la gloire*, in-12, qui eut moins de lecteurs que le précédent. Enfin, un recueil de *Factums* et d'autres *Pièces*, en 2 vol. in-4°. Son style est élégant et pur ; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées et de noblesse dans ses sentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, et de donner trop dans l'antithèse. Sacy était de la société de la marquise de Lambert, qui avait pour lui l'amitié la plus tendre. Le commerce des Lamotte, des Fontenelle, n'était qu'agréable à cette dame illustre ; celui de Sacy était bien plus pour elle ; il lui était nécessaire. « Si l'esprit des premiers (dit d'Alembert) lui offrait plus d'agrémens et de ressources, elle trouvait dans le second une sensibilité qui allait plus à son cœur, et une ame qui répondait mieux à la sienne. » Sacy mérita des amis parmi ceux mêmes qui ne paraissaient pas devoir l'être. Il avait plaidé, dans une affaire importante, contre un académicien distingué, et avait relevé, dans ses *Mémoires*, des faits peu agréables. L'offensé sentit que son estimable agresseur ne lui avait porté ces coups que pour le seul intérêt de son client. Non-seulement il ne sut pas mauvais gré à l'avocat de ses attaques, mais, quand il se présenta à l'Académie, celui contre lequel il avait écrit fut un de ses plus ardens solliciteurs.

SADE (.... DE), abbé d'Ebreuil, mort en 1780, dans un âge assez avancé, est connu par ses *Mémoires pour la vie de Pétrarque*, en 3 volumes in-4°. (*Voy.* PÉTRARQUE.) Ce livre ne se borne pas à faire connaître le poète italien ; c'est un tableau de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du 16e siècle. Aucun événement important qui n'y soit indiqué et quelquefois développé, aucun personnage un peu célèbre dont l'auteur n'ait fait mention. L'historien répand beaucoup de jour sur des événemens altérés par ses prédécesseurs. S'il y a quelque chose à lui reprocher, c'est d'interrompre sa narration par des Pièces galantes de Pétrarque, qu'il a traduites en mauvais vers.

SADELER (JEAN), graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur et de ciseleur que son père exerçait ; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin et à la gravure. Il parcourut la Hollande, pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. Le duc de Bavière se fit un plaisir de répandre ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnaissance, fit pour son protecteur des ouvrages qui ajoutèrent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, et y perfectionna ses talens. Il présenta quelques-unes de ses gravures au pape Clément VIII ; mais sa sainteté ne lui fit que quelques complimens stériles. Cet accueil engagea Jean Sa-

deler à se retirer à Venise, où il mourut peu de temps après son arrivée. On a de lui et de son frère, dont l'article suit, un *Recueil d'estampes d'après Raphaël, le Titien, Carrache*, etc., contenant plus de cinq cents estampes, Paris, 1748, 2 vol. in-fol.

SADELER (RAPHAEL), graveur, frère de Jean, son disciple et son collaborateur. Sa vue, qu'un travail assidu et la grande application nécessaire dans son art avait affaiblie, lui fit quitter quelque temps la gravure. Il s'adonna à la peinture par délassement; mais son goût le rappela à son premier exercice. Il s'y distingua par la correction du dessin, et par le naturel qu'il répandait dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome, à Venise, et mourut dans cette dernière ville. On ne sait point la date de sa naissance, ni celle de sa mort. On trouve des estampes de lui dans un Traité *De Opificio mundi*, 1717, in-8°.

SADELER (JUSTE), fils de Jean Sadeler, et neveu du précédent, apprit le dessin de son père, et la gravure au burin, de Raphaël, son oncle. Après avoir séjourné quelque temps à Venise, il en partit en 1620 pour visiter les principaux ateliers des graveurs d'Amsterdam; mais la mort le surprit à Leyde, au milieu de sa course. On a de lui quelques estampes au burin qui se distinguent par beaucoup de fraîcheur et d'agrément. Il mit au jour quelques cartes géographiques, et un livre intitulé: *Quadrupedum omnis generis veræ delineationes*, etc.

SADELER (GILLES), graveur et peintre, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu et disciple de Jean et de Raphaël, qu'il surpassa par la correction et la sévérité de son dessin, par le goût et la netteté de ses gravures. Il fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talens distingués le firent desirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Ses *Vestigj delle antiquità di Roma*, Rome, 1660, in-folio, sont recherchés.

SADES (A., le marquis DE), auteur de deux romans fameux par l'affreux cynisme et par l'épouvantable immoralité dont ils sont infectés, était issu d'une ancienne famille du comtat Venaissin. Il était colonel de cavalerie avant la révolution, et s'était déjà fait connaître par une conduite scandaleuse et par des productions infâmes et même criminelles. Indignés d'avoir parmi eux un homme de cette trempe, les officiers de son régiment le chassèrent, et il vint à Paris, où il se livra à des orgies d'un genre si horrible, qu'un ordre de la cour le fit enfermer à la Bastille, au commencement de février 1789. Il fut ensuite transféré à Vincennes, et il n'obtint sa liberté que lors de la suppression des lettres de cachet. Il avait composé pendant sa détention un roman horrible, intitulé: *Justine ou les malheurs de la vertu*, lequel fut suivi, deux ans après, d'une production mille fois plus épouvantable encore, qui pouvait être regardée comme le complément de la première, et qui parut sous le titre de *Juliette*. Un biographe moderne parle de ces romans en ces termes: Tout

ce que l'imagination la plus délirante, la plus obscène et la plus sanguinaire peut rêver de plus monstrueux et de plus révoltant, semble avoir été réuni dans ces deux ouvrages, dont les principes sont en parfaite analogie des tableaux, et dont la seule conception doit être regardée comme un attentat contre l'ordre social. » Le marquis de Sades a tour à tour avoué et désavoué, en 1799, ces deux exécrables productions. Il avait eu précédemment l'inconcevable audace d'en adresser un exemplaire, sur papier vélin, à chacun des membres du Directoire exécutif. La police le fit arrêter de nouveau en 1804, et il fut d'abord renfermé à la Force, puis transféré à Charenton, où il faisait jouer des comédies de sa composition par des fous convalescens. Il jouissait dans cette maison d'une assez grande liberté, et recevait même des visites de beaucoup de femmes. Ces visites inspirèrent des soupçons; la police fit visiter sa chambre, et on acquit la certitude que cet homme abominable, joignant l'exemple au précepte, se livrait du fond de sa prison aux monstrueuses et sanguinaires débauchés qu'il avait décrites dans ses ouvrages. On trouva, dit-on, les instrumens de sa féroce lubricité dans les matelas et les paillasses de son lit, encore tachés de sang. Il fut alors conduit, par ordre supérieur, à Bicêtre, où il est mort depuis quelques années. Il avait alors soixante-trois ans.

SADI ou SAADI, poëte et philosophe persan, né à Shiras, capitale de la Perse proprement dite, l'an 1193 de J.-C., quitta sa patrie que les Turcs désolaient, et voyagea pendant quarante ans. Les Francs le firent prisonnier dans la Terre-Sainte, et il fut condamné à travailler aux fortifications de Tripoli. Il fut racheté par un marchand d'Alep, qui lui donna sa fille en mariage avec une dot de cent sequins. Cette fille, de mauvais caractère, lui causait des chagrins continuels : comme il s'en plaignait, elle lui dit un jour: « N'es-tu pas celui que mon père a racheté pour dix pièces d'or ? — Oui, lui répondit-il, mais il m'a vendu pour cent sequins. » Ce sage avait un ami qui fut tout à coup élevé à une grande place, et auquel tout le monde alla faire compliment, mais lui n'y alla point. Comme on en paraissait surpris, il dit : « La foule va chez lui à cause de sa nouvelle dignité, on m'y verra quand il ne l'aura plus, et je crois qu'on m'y verra seul. » On cite de Sadi plusieurs moralités intéressantes. «Un jour, dit-il, que je me promenais à midi sous un berceau de verdure impénétrable aux rayons du soleil, je vis l'injuste sur le gazon; il dormait. Grand Dieu ! m'écriai-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc point le repos de l'injuste ? Un ami qui était avec moi me dit : Dieu accorde le sommeil au méchant afin que les bons soient tranquilles. » Etant au bain, je reçus de ma bien-aimée un morceau de terre odoriférante. Je lui demandai : « Es-tu du musc ou de l'ambre, car ton parfum délicieux m'a enivré ? Je ne suis, me répondit-il, qu'une misérable argile, mais j'ai passé tout mon temps avec les roses. » Le fils d'un avare était dangereusement malade, et ses amis lui disaient qu'il fallait, pour fléchir le ciel, ou distribuer des aumônes, ou lire

l'alcoran auprès de son lit. Le vieillard fut de ce dernier avis : « Il a pris ce parti, disait Sadi, parce que l'alcoran est sur ses lèvres, et que son or est dans ses entrailles. » Un homme avait quitté la société des derviches, et s'était retiré dans celle des sages. « Quelle différence, demandait-on à Sadi, trouvez-vous entre un sage ou un derviche ? Tous deux, répondit-il, traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères. Le derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément et arriver seul au rivage; le sage, au contraire, nage avec la troupe, et tend quelquefois la main à ses frères. » Un homme opulent disait par dérision devant le poète Sadi, que l'on voyait souvent l'homme d'esprit à la porte de l'homme riche, et jamais l'homme riche à la porte de l'homme d'esprit. « C'est, répondit le philosophe, parce que l'homme d'esprit connaît le prix des richesses, et que le riche ignore le prix des lumières. » Voici ses maximes les plus connues : « Les sujets sont toujours de la religion de leurs maîtres, et les vices qui plaisent au souverain deviennent autant de vertus. Chaque instant voit s'écouler une partie de notre vie, et l'on ne s'en aperçoit qu'au moment où elle va finir. Celui qui arrive bâtit une maison ; il s'en va, et il a travaillé pour un autre qui a de nouvelles fantaisies, et personne ne finit la maison commencée. La vie est comme la neige exposée aux rayons du soleil; elle fond peu à peu, et bientôt il n'en reste plus. Mets toi-même dans ta tombe des provisions de voyage, et envoie devant toi ce qu'on ne t'enverra pas après ton départ. Avant d'entrer quelque part, songe à la sortie. » Sadi laissa trois ouvrages ; le premier est intitulé *Gulistan*, qui parut en vers et en prose en 1258. Quelque temps après, il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi bien qu'un autre de ses ouvrages qui porte le nom de *Molamâat*. Le mot *Gulistan* signifie proprement, en langue persane, un jardin ou parterre de roses, et celui de *Bostan* se prend pour un jardin de fruits ; celui de *Molamâat* signifie en Arabe des étincelles, des rayons, des échantillons. Il mourut à l'âge de 116 ans. Voltaire faisait peu de cas de ses poésies ; mais comme il ignorait absolument la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le poète persan beaucoup d'énergie et d'élévation. Voici comme il parle de Dieu :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il sème de rubis les masses des montagnes ;
Il prend deux gouttes d'eau, de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide ;
Qu'il parle, et l'univers repasse en un instant,
De l'abime du rien dans les plaines de l'être.

Son *Gulistan* a été traduit en français par l'abbé Gaudin, 1791, in-8°. Il y en a une du P. du Ryer, 1635, in-8°, et de Dalignl, Paris, 1704, in-12. Gentius a publié une traduction latine de Gulistan, avec le texte persan à côté, en 1641, à Amsterdam, in-fol., sous le titre de *Rosarium politicum*, et en 1689, on en a

fait une petite édition in-12, ornée de planches. On a aussi donné les Traductions orientales, ou Mémoires de Sadi, 1762, in-12.

SADLER (sir Ralph), descendait d'une ancienne famille établie à Hackney, dans le comté de Middlesex, où il naquit en 1507. Etant parvenu à se faire connaître de Henri VIII, il obtint la faveur de ce prince, qui l'envoya plusieurs fois en ambassade en Ecosse, le nomma par son testament parmi les seize membres de son conseil privé, qui étaient désignés pour régens du royaume pendant la minorité de son fils Edouard VI. En 1540, et 1543, il fut encore envoyé en Ecosse en qualité d'ambassadeur. Il se trouva à la bataille de Musselbourg en Ecosse, en 1547, y combattit sous les ordres d'Eduuard, duc de Sommerset, avec tant de bravoure, qu'il fut créé chevalier banneret. Sous la reine Elisabeth, il fut, pendant la première année de son règne, son conseiller privé, et, quelques années après, nommé chancelier du duché de Lancastre, place qu'il a occupée jusqu'à sa mort, arrivée le 30 mars 1687.

SADLER (Antoine), théologien anglais, né en 1610, à Chilton, au comté de Wilt, mort en 1650, fut nommé, à la restauration, chapelain du roi. Il a écrit : I. *La Mascarade du ciel*; dédiée au général Monk. II. Plusieurs Sermons. III. Des Traités sur différentes matières.

SADLER (Jean), né en 1615, d'une ancienne famille établie dans le Shropshire, se livra avec succès à l'étude des lois. En 1644, il fut nommé rapporteur de la chancellerie, et publia, en 1649, un livre intitulé : *les Droits du royaume, ou coutumes anciennes concernant les devoirs, le pouvoir, l'élection et la succession de nos rois et de nos parlemens, la liberté civile, le pouvoir législatif des trois Etats*, etc. ; ouvrage réimprimé en 1682, et constamment estimé. Cromwel en faisait beaucoup de cas, et lui offrit la place de justicier en Irlande, qui lui donnait un revenu de 1000 liv. sterling (environ 22,000 fr.) ; il la refusa. Ce fut par son intervention que les juifs obtinrent la permission de bâtir une synagogue à Londres. Il fut successivement choisi pour représenter au parlement la ville de Cambridge et celle de Yarmouth; mais, après la restauration, il perdit toutes ses places, n'ayant pas voulu prêter le serment qu'exigeaient les lois d'alors. Bientôt après, un incendie lui enleva plusieurs maisons qu'il possédait à Londres; et celle qui lui servait d'habitation dans Shropshire ayant eu le même sort, il se retira dans un bien que sa femme possédait à Warnuvell, où il mourut en avril 1674.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, qui fut substitué à Achimélech ou Abiathar, de la race d'Ithamar, fut mis à mort par les ordres de Saül. Le fils de cet Achimelech s'étant réfugié vers David, fut revêtu du sacerdoce par ce prince, tandis que Sadoc en faisait les fonctions auprès de Saül. Après la mort de ce malheureux roi, David ayant conservé cette dignité à ce dernier, quoiqu'il eût suivi le parti de Saül, il y avait dans Israël deux grands-prêtres : Sadoc, de la famille d'Eléazar; et Abiathar, de celle d'Ithamar. Le premier demeura toujours fidèle à David,

Lorsqu'Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son père pour se faire déclarer roi, Sadoc donna l'onction royale à Salomon; ce prince le déclara seul souverain pontife après la mort de David, l'an 1014 avant Jésus-Christ, et dépouilla de sa dignité Abiathar. Il ne faut pas le confondre avec Sadoc II, grand-prêtre des Juifs, vers l'an 670 avant Jésus-Christ, du temps du roi Manassès. (*Voy.* l'Histoire de l'Ancien Testament.)

SADOC, fameux docteur juif, et chef de la secte des saducéens, vivait près de deux siècles avant J.-C. Il eut pour maître Antigone, qui enseignait « qu'il fallait pratiquer la vertu pour elle-même, et sans la vue d'aucune récompense. » Sadoc en tira ces conséquences, qu'il n'y avait donc ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie. Cette doctrine eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de saducéens, formèrent une des quatre principales sectes des Juifs. Ils niaient la résurrection et l'immortalité de l'ame, et ne reconnaissaient ni anges ni esprits. Ils rejetaient aussi toutes les traditions, et ne s'attachaient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils niassent la Providence, les prophètes et les miracles, puisqu'ils admettaient les livres de l'Ancien Testament; qu'ils pratiquaient la loi de Moïse et le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josephe, étaient fort sévères; et il est remarquable que Jésus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux pharisiens. Les saducéens n'étaient donc pas, comme l'ont assuré quelques incrédules modernes des épicuriens juifs. Ce fut plus par esprit de parti que par libertinage qu'ils furent entraînés dans leurs opinions. » Les pharisiens et les saducéens, toujours ennemis, dit l'abbé de Condillac, faisaient deux partis dans l'Etat, comme deux sectes dans la religion. Ils devaient donc se contredire plus par haine que par principes, et tomber, par conséquent, d'erreur en erreur. Ainsi, comme les pharisiens proposaient des récompenses pour des œuvres de surérogation, les saducéens, qui ne voulaient pas de ces œuvres, dirent d'abord : « Ne soyez pas comme des esclaves, n'obéissez pas à votre maître simplement par la vue des récompenses; obéissez sans intérêt, et sans espérer aucun fruit de vos travaux. » Cet excès de spiritualité est déjà une erreur; car, il n'est pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt, et Dieu n'exige pas de nous un culte entièrement désintéressé, puisqu'il nous offre lui-même des récompenses. Cependant les saducéens, au lieu de reculer, avancèrent encore. Pour prouver que nous ne devons pas agir dans la vue des récompenses, ils assurèrent qu'il n'y en a pas après cette vie. En conséquence, ils nièrent l'immortalité de l'ame et la résurrection; et, parce que vraisemblablement on voulut leur prouver que l'ame pouvait être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils nièrent encore l'existence des anges. Enfin, les esséniens avaient soumis au destin jusqu'aux actions des hommes, et les pharisiens, convenant de l'influence de la Providence, avaient soutenu que nous agissons avec elle, comme elle avec

nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou de ne pas faire des actions de justice. Il restait un troisième sentiment : c'était de dire que le libre arbitre se suffit, et qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les saducéens l'embrassèrent. » Leur doctrine ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, et même à la souveraine sacrificature. Leur secte subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

SADOLET (Jean), savant jurisconsulte, naquit à Modène, vers 1440. Envoyé à l'université de Ferrare pour faire ses études, il mérita l'estime de ses maîtres et la protection de Borso, depuis duc de Ferrare. En 1485, il fut professeur de droit à Pise, et appointé de 400 florins. Trois ans après, il passa à Ferrare avec le même titre, et y mourut le 22 novembre 1512. On a de lui quelques *Répétitions légales.*

SADOLET (Jacques), cardinal, fils du précédent, né à Modène, en 1478, eut son père pour précepteur. Il se rendit à Rome ; le cardinal Olivier Caraffa, protecteur des gens de lettres, le logea chez lui. Léon X, aussi ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtait à toutes les matières : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignait à un rare savoir une modération et une modestie singulières. Il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter, en 1517, l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocèse, et partagea son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Il chérissait ses diocésains comme ses propres enfans. « J'aime, disait-il dans une de ses lettres, cette église et cette ville de Carpentras, pour épouse spirituelle et pour patrie. J'ai une tendresse de père pour mes peuples, et ce n'est qu'avec une répugnance extrême que je me suis séparé d'eux. » Clément VII le rappela à Rome; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retournerait dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet; mais Paul III le fit revenir bientôt à Rome, et l'honora de la pourpre en 1536. Sadolet ne prévoyait ni ne souhaitait un tel honneur : les lettres qu'il écrivit à ce sujet en sont la preuve. Il disait à Bembo, depuis cardinal : « Je vous prie de m'aimer toujours. Vous m'en estimerez moins depuis que j'ai accepté le chapeau, mais croyez que ce n'est pas ma faute. » Le nouveau cardinal se trouva, en 1538, à l'entrevue que le pape eut près de Nice avec Charles-Quint et François Ier. Sadolet, toujours porté pour la paix, remontra aux deux monarques rivaux « qu'il était temps de finir leurs longues dissensions; qu'ils devaient secourir l'Eglise, menacée plus que jamais par les armes des infidèles, au lieu de troubler l'Europe; que la paix serait le plus bel héritage qu'ils pussent laisser à leurs enfans; que les autres biens étaient frivoles et peu durables, au lieu que celui-ci procurait les bénédictions de la terre et les récompenses du ciel. » Une trêve de dix ans fut le fruit de cette entrevue et de ces exhortations; mais le calme ne dura pas même la moitié du temps qu'on avait stipulé. Une nouvelle guerre s'alluma en 1543, entre l'empereur et le roi de France. Paul III

députa Sadolet à François Ier, avec le titre et les pouvoirs de légat. L'évêque de Carpentras engagea le monarque français à vouloir bien qu'on parlât de paix; mais Charles-Quint fit naître des difficultés insurmontables. La mission du cardinal Sadolet ayant été inutile, il retourna à Carpentras; et, quelque temps après, il fut rappelé à Rome, où le pape avait besoin de ses conseils dans les fréquentes congrégations tenues durant le concile de Trente. Il était septuagénaire et infirme. Il mourut bientôt, en 1547, regretté des catholiques et des protestans. Il était en commerce avec les savans de l'une et de l'autre religion, estimant le mérite partout où il le trouvait. Sadolet ne posséda jamais que son évêché de Carpentras, depuis même que Paul III l'eut nommé cardinal: conduite bien rare dans un siècle où la pluralité des bénéfices les plus incompatibles était si commune. S'il souhaitait quelquefois d'être plus riche, ce n'était que pour avoir le moyen de faire du bien aux gens de lettres. Mais, lorsqu'il réfléchissait sur les avantages inestimables de la médiocrité, il préférait sa situation à celle des prélats les plus opulens. François Ier l'ayant voulu appeler auprès de lui, il répondit « qu'il préférait le repos et le silence de sa solitude au tumulte des cours et à l'embarras des affaires. » La belle littérature était un de ses plus chers délassemens dans cette solitude. Il s'était adonné dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun, il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style en vers et en prose respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains romains. Il s'était formé sur Cicéron; on pourrait même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le 15e siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone, en 4 volumes in-4°. Les principaux écrits de ce recueil sont: I. Divers Discours, dont le principal mérite est dans le style. II. Dix-sept livres d'*Épîtres*, les unes intéressantes, les autres moins agréables. III. Une interprétation des *Psaumes* et des *Épîtres* de Saint Paul; et d'autres ouvrages de théologie, écrits avec plus de politesse que de profondeur. IV. Des Traités de morale philosophique, sur l'éducation des enfans, sur les consolations dans les malheurs; et quelques autres écrits de ce genre, dont les raisonnemens sont quelquefois trop subtils et trop embarrassés. V. Plusieurs Poëmes, parmi lesquels son *Curtius* et son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur dans ses vers copie quelquefois Virgile, et Cicéron dans sa prose; mais, à travers les efforts d'une imitation servile, il laisse échapper de temps en temps des traits de son esprit. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui était l'expression de son caractère. Il osa même écrire à Paul III « qu'il était étonnant qu'on poursuivît avec acharnement les nouveaux hérétiques, tandis qu'on laissait vivre en paix les juifs, dont la haine irréconciliable contre le nom chrétien était connue, et qui d'ailleurs jouissaient de grandes richesses, dont ils dépouillaient les chrétiens par leurs exactions et leurs usures. » Lorsque les habitans de Cabrières,

poursuivis par le parlement de Provence à cause de leurs opinions, envoyèrent leur profession de foi à Sadolet, ce cardinal, « suivant son naturel plein de douceur et de bonté, dit le continuateur de Fleury, reçut très-bien ceux qui la lui portèrent, et leur dit que toutes les choses qu'on publiait d'eux n'avaient été inventées que pour les rendre odieux, qu'il n'en avait rien cru; mais qu'ils devaient penser à réformer leur doctrine, qui n'était pas celle de l'Eglise; que dans les endroits où ils parlaient du pape et des évêques, il y avait trop d'aigreur et d'animosité; qu'il fallait se soumettre et parler d'un style plus modéré; qu'au reste il conservait toujours pour eux beaucoup d'affection, et que ce ne serait jamais par son avis qu'on les opprimerait; qu'il irait bientôt dans sa maison de Cabrières, où il s'informerait plus particulièrement de toute l'affaire, et qu'il empêcherait les troupes du vice-légat de continuer leurs hostilités: en quoi il réussit. » Son indulgence toutefois n'était pas de l'indifférence : dans les premiers temps de la réforme, il écrivit aux Genevois une lettre qui respirait tout à la fois la politesse d'un courtisan et le zèle d'un évêque. Quoiqu'il fût très-lié avec Erasme, il blâmait quelquefois les libertés qu'il se donnait de temps en temps en matières de religion. Aux ouvrages qu'on a cités de Sadolet, il faut ajouter ses Lettres et celles des savans avec lesquels il était en correspondance, publiées à Rome, en 1764, in-12, 3 vol., ainsi qu'un autre recueil imprimé en 1759, in-12, qui contient ses Lettres écrites au nom de Léon X, Clément VII et Paul III, avec un abrégé de la Vie de l'auteur, écrite par Florebelli, son contemporain... *Voy.* SACRATO.

SADUCÉENS. *Voyez* SADOC.

SÆMUND-SIGFÚSSON, ancien écrivain islandais, est regardé comme l'auteur de l'*Edda*, livre qui contient les dogmes et la mythologie des Scandinaves et autres peuples du Nord. Il fut écrit en islandais, peu de temps après l'abolition du paganisme, vers l'an 1057. Résénius en a donné une édition, à laquelle un prêtre islandais, nommé Etienne Osaï, a ajouté une version latine. *Voyez* RÉSÉNIUS.

SAENREDAM (JEAN), célèbre graveur, vivait à la fin du 15e siècle et au commencement du suivant. Les estampes de ce maître sont très-goûtées des curieux. Il a surtout travaillé d'après Goltzius, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On desirerait à la vérité plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAENZ. *Voyez* AGUIRRE.

SAGAREL. *Voyez* SEGAREL.

SAGE (JEAN), théologien écossais, né en 1652, au comté de Fife, mort en 1711. Après la révolution, Sage fut sacré par les épiscopaux, qui l'avaient élu évêque d'Edimbourg; mais il fut repoussé et persécuté toute sa vie par les presbytériens. Cet évêque a écrit en faveur des épiscopaux un livre intitulé : *Principes du siècle de Saint Cyprien*, et quelques autres ouvrages.

SAGES (les Sept), de la Grèce. *Voyez* BIAS; CHILON; CLÉOBULE; PÉRIANDRE; PITTACUS; SOLON, et THALÈS.

SAGINAHOR (Joseph), rabbin juif, mort dans le 16e siècle, a publié une interprétation chaldaïque, ou Thargoon, sur le livre de Job.

SAGITTARIUS (Gaspard), théologien luthérien, historien du duc de Saxe, et professeur en histoire dans l'université de Halle, naquit à Lunebourg, en 1645. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités, lui étaient très-familières. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Dissertations* sur les Oracles, sur les Souliers, in-4°, et sur les Portes des Anciens, in-8°. II. *La Succession des Princes d'Orange* jusqu'à Guillaume III. III. L'*Histoire de la ville d'Hardewick*, in-4°. IV. L'*Histoire de Saint Norbert*, qu'il publia en 1683. V. *Historia antiqua Noribergæ*, in-4°; savante et judicieuse. VI. *Les Origines des ducs de Brunswick*, in-4°. VII. *Histoire de Lubeck*, in-4°. VIII. *Les antiquités du royaume de Thuringe*, in-4°; ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut voir la liste dans sa Vie composée en latin par Schmidius, Iéna, 1713, in-8°. IX. Une *Histoire* exacte et curieuse des marquis et des électeurs de Brandebourg, in-4°, etc. Il mourut le 9 mars 1694.

SAGON (François de), mauvais poète du 16e siècle, a laissé : I. Le *Chant de la paix de France*, Paris, 1549, in-8°. II. La *Complainte des trois gentilshommes français, occis et morts au village de Carignan*, Paris, 1544, petit in-8°. III. *Discours de la vie et mort accidentelle de noble homme Guy Morin*, Paris, 1544, in-8°, etc.

SAGRAMOSO (Alexandre-Ignace), né d'une illustre famille, de Vérone, le 2 juin 1690, entra, en 1704, chez les jésuites de Bologne. Il se consacra à la prédication, et se fit admirer dans les principales villes d'Italie. Il mourut à Venise, le 8 décembre 1760. Quatre ans après sa mort, le P. Lombardi, son concitoyen, fit imprimer son *Carême posthume*.

SAGREDO (Jean), procurateur de Saint-Marc, d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, et qui a produit de grands hommes, fut élu doge de la république en 1675; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1691 il fut provéditeur-général dans les mers du Levant. Il devint ensuite ambassadeur dans les plus grandes cours de l'Europe, et fut enfin élevé à la dignité de procurateur de Saint-Marc. Cet habile homme publia, en 1677, in-4°, à Venise, une Histoire de l'empire ottoman, sous le titre : *Memorie istoriche de' Monarchi Ottomani.* L'auteur commence à l'an 1300, et continue son histoire jusqu'en 1644, sous le règne d'Ibrahim, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien, sage et impartial, était très-instruit de la matière qu'il avait entrepris de traiter. Son style est serré, dans le goût de Tacite ; et l'auteur sème, dans sa narration, des réflexions solides et judicieuses. Cette Histoire de l'empire ottoman, traduite de l'italien de Sagredo, en français par Laurent, a été imprimée à Paris, en 1724, en 6 vol. in-12.

SAGTLEVEN, excellent paysagiste hollandais, dont les tableaux et les dessins sont recherchés et peu communs. Il vivait dans le

17e siècle; nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort.

SAGUNDINO (Nicolas), littérateur du 15e siècle, né à Négrepont, accompagna l'empereur grec à Ferrare, lors du concile, et servit d'interprète aux Pères de l'Eglise. Il passa ensuite à Venise, où il fut nommé secrétaire ducal. Un voyage qu'il fit à Négrepont lui devint funeste; il vit engloutir dans les flots, à son retour, sa femme, ses enfans, et tout ce qu'il possédait. La république de Venise, pour l'indemniser de ses pertes, lui fit compter 600 ducats, et lui rendit la charge de secrétaire, qu'il avait abandonnée. Il passa ensuite au service de Pie II, et mourut à Rome, le 23 mars 1463. Il a écrit plusieurs Lettres, donné des Traductions d'ouvrages grecs, et la *Généalogie* des princes turcs.

SAHIM-GHERAI, kan de Crimée, succéda à Dewlet-Gherai dans le gouvernement de sa patrie; il avait été ambassadeur de ce dernier à la cour de Russie. Cette cour, profitant des troubles de la Crimée, fit élire Sahim, dont elle connaissait le caractère facile, à la place de Dewlet, qui avait quitté son pays et s'était attaché au parti des Turcs. Ce dernier ayant pris la fuite dans une action, les Turcs indignés firent nommer à sa place Sélim-Gherai, qu'ils abandonnèrent encore par le traité signé à Constantinople, le 21 mars 1779, pour reconnaître Sahim. Ce prince, faible et doux, aimait les arts de l'Europe. La Russie profita de son goût pour lui faire connaître les jouissances du luxe et l'asservir. Bientôt il dédaigna les mœurs de son pays; au lieu de monter sans cesse à cheval, il ne paraissait plus que dans une magnifique berline qu'on lui donna. On lui fit abandonner son ancienne manière de manger, pour prendre un cuisinier russe et de la vaisselle plate. Les Tartares commencèrent à murmurer contre ce changement dans les usages de leur nation, et contre l'attachement de leur kan à la Russie. Deux de ses frères, dont l'un était gouverneur de Kuban, se révoltèrent et faillirent à le faire prisonnier dans la ville de Kaffa, où il résidait. Le prince Potemkin, à la tête d'une armée russe, vola à son secours, le rétablit, et fit mourir treize des principaux rebelles. Quelque temps après, sous le même prétexte de défendre Sahim contre l'invasion des Turcs, le général Balmaire surprit Kaffa, et força le kan et les principaux myrzas du pays à prêter serment à l'impératrice. On promit à Sahim une pension annuelle de 800 mille roubles : ce traitement assura son avilissement et le joug de sa patrie. On refusa bientôt de payer sa pension. Relégué à Kalouga, dans le plus extrême dénûment, il fut forcé de quitter le pays où il avait donné des lois, pour se réfugier auprès de ses ennemis dans la Moldavie. Les Turcs ne furent pas assez généreux pour respecter son malheur; ils se saisirent de sa personne et le transportèrent dans l'île de Rhodes, où, malgré les prières et les démarches du consul de France, il fut étranglé en 1787.

SAHUGUET (Jean-Joseph-François-Léonard Mazille-Laroche), né le 8 octobre 1756, entra dans les mousquetaires le 30 avril 1773, fut réformé en 1776, prit rang de sous-lieutenant dans le régiment de Conti,

dragons, le 8 décembre de la même année, et celui de capitaine dans le 7e régiment de cavalerie, le 28 avril 1778. Il obtint le brevet de capitaine titulaire le 3 septembre 1784, et fut nommé successivement lieutenant-colonel du 14e régiment de dragons, le 25 juillet 1791, colonel, le 7 juin 1792, et général de brigade le 28 septembre de la même année. Il avait fait sa première campagne lorsqu'il fut envoyé à l'armée des Pyrénées, en 1793. Le 31 mars, il fit son entrée, sur deux colonnes, dans la ville d'Aran, se rendit maître de Boussuart, de Vielha et de plusieurs villages espagnols. Le 20 septembre il s'empara d'Estery, malgré la plus vive résistance. Suspendu de ses fonctions en 1794, il fut quelque temps après envoyé à l'armée d'Italie, avec le titre de général de division; il s'y distingua dans plusieurs affaires importantes, et fut chargé du blocus de Mantoue. Après la reddition de cette ville, le commandement de la Romagne lui fut confié. Réformé pendant les années 1798 et 1799, il fut remis en activité au commencement de 1800, et employé à une expédition maritime dans le cours de cette année et la suivante. Le 26 septembre 1801, il obtint le commandement des troupes françaises dans la Ligurie. Nommé capitaine-général de Tabago, il occupa en 1802, le fort King-Georges, remis par le lieutenant-gouverneur de l'île pour le roi d'Angleterre. Il administrait avec succès cette colonie, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui termina ses jours.

SAILLANT (..... DU), gentilhomme du Gévaudan, fut d'abord page du roi, et servit ensuite pendant plusieurs années. Au commencement de la révolution il s'entoura, au château de Jalès, près de Mende, de quelques adversaires du nouveau régime; et, sous le prétexte d'une fédération, il parvint à rassembler près de vingt mille hommes de gardes nationaux, et conçut l'espoir de les faire marcher contre Paris. Cet espoir fut bientôt déçu, les fédérés l'abandonnèrent. Du Saillant, réuni à un petit nombre de gens, ne s'empara pas moins de Banne; mais son rassemblement manquant d'armes, de discipline, d'argent, conduit par un chef plus téméraire que courageux, fut dispersé par le régiment de Hainaut; et du Saillant, fait prisonnier, fut conduit aux Vans, et massacré sur la place publique avec quatre personnes de sa suite.

SAINCTES (CLAUDE DE), en latin *Sanctesius*, né dans le Perche, se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Cheron près Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit au collége de Navarre. Il fut reçu docteur de Sorbonne, en 1555, et entra ensuite dans la maison du cardinal, son bienfaiteur, qui l'employa au colloque de Poissy, en 1561, et le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. Ce fut lui et Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes, chez le duc de Nevers, en 1566. De Sainctes fit imprimer, deux ans après, les Actes de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, et son zèle contre les hérétiques, lui firent obtenir l'évêché d'Evreux, en 1575. Il assista l'année suivante aux Etats de Blois, et

au concile de Rouen, en 1581. Sa fureur pour la Ligue le jeta, dit-on, dans des excès monstrueux. Il fut pris dans Louviers par les gens du roi Henri IV. On trouva dans ses papiers un écrit où il prétendait justifier l'assassinat de Henri III, et où il excitait à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations intentées par les calvinistes ne furent pas prouvées démonstrativement. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il aurait subi le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui. Il fut donc, à leur prière, condamné à une prison perpétuelle, et renfermé dans le château de Crève-Cœur, au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable et le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-folio, chargé de citations, et qu'on ne lit plus aujourd'hui. Le seul de ses ouvrages qui soit recherché, à cause des choses curieuses et intéressantes qu'il renferme au sujet de la messe de l'Église romaine, est intitulée : *Liturgiæ Jacobi Apostoli, Basilii Magni, Joannis Chrysostomi*, etc., Anvers, 1560, in-8°; et la même année, à Paris, in-fol. On joint ordinairement cet ouvrage au Traité sur la messe latine de Fraucowitz, parce qu'ils ont beaucoup de rapport entre eux.

SAINCTYON (.. DE), né à Paris, où il mourut, en 1723, a donné une comédie en cinq actes, intitulée les *Façons du temps*. De société avec Dancourt, il a fait le *Chevalier à la mode* et les *Bourgeoises à la mode*, comédies qui ont eu quelque succès.

SAINT-ADON. *Voy.* PICART.

SAINT-AIGNAN (FRANÇOIS-HONORAT DE BEAUVILLIERS, duc DE), membre de l'Académie française, né en 1607, remporta le prix fondé à Caen pour l'Immaculée Conception. Il s'était distingué dans plusieurs batailles; et ce fut en sa faveur que Louis XIV érigea en duché-pairie la terre de Saint-Aignan. Chargé souvent de diriger les fêtes de la cour, il en traçait les plans et les faisait exécuter avec autant d'intelligence que de goût. Il a laissé plusieurs pièces de vers, qu'on n'a pas recueillies, et qui mériteraient de l'être. Elles se trouvent éparses dans les anciens Mercures, dans les œuvres de madame Deshoulières, et de Scarron. Il mourut le 16 juin 1687. — Son fils aîné, Paul, duc de BEAUVILLIERS, chevalier de l'ordre du roi, premier gentilhomme de sa chambre, ministre d'état, et chef du conseil royal des finances, avait été gouverneur du duc de Bourgogne, père de Louis XV, et mourut en 1714, à 66 ans. Il inspira à son élève l'amour des hommes et le desir de les rendre heureux. A la cour, il fut vrai, et parla toujours en faveur des peuples. L'Académie française s'est honorée en proposant son éloge pour sujet d'un de ses prix. L'évêque de Beauvais, son frère, mourut le 19 août 1751, dans une abbaye de prémontrés, après s'être démis de son évêché. On a de lui quelques *Livres de piété*, et un *Commentaire sur la Bible*, en français, in-4°, qui n'est pas fini.

SAINT-AIGNAN (PAUL-HIPPOLYTE DE BEAUVILLIERS, duc DE), troisième fils du précédent, devenu le chef de sa famille par la

mort de son frère aîné, était né le 15 novembre 1684, et mourut le 22 janvier 1776. Il fut honoré du grade de lieutenant-général, du collier des ordres du roi, et membre de l'Académie française. On a de lui des *Amusemens littéraires* et un *Mémoire* dans le tome 17e de l'Académie des inscriptions, *sur la cession d'André Paléologue à Charles VIII, de ses droits sur l'empire de Constantinople et de Trébisonde*. Aux services qu'il avait rendus à sa patrie, dans des ambassades et des négociations, il joignit des talens agréables. Il a laissé des enfans.

SAINT-AMAND (Marc-Antoine-Girard de), rimeur du 17e siècle, fils d'un chef d'escadre, né à Rouen, passa sa vie à voyager et à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. L'abbé de Marolles voulut le fixer, en lui procurant sa charge de gentilhomme ordinaire de la reine de Pologne; mais l'humeur inconstante de Saint-Amand ne pouvait se prêter à ces offres. Il retourna à Paris, où il fut sifflé. Il se montra à la cour, et n'y fut pas mieux reçu. Boileau, dans sa première satire, a fait, en douze vers, l'histoire de la vie de ce poète, dont la conduite et les écarts prêtaient une ample matière aux sarcasmes du législateur du Parnasse :

Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage,
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;
Un lit et deux placets composaient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avait rien.
Mais quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune;
Et, tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
Il en revint couvert de honte et de risée;
Et la fièvre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.

Ce fameux satirique ne le traita pas mieux dans son Art Poétique; car, en recommandant d'éviter les détails bas et rampans, où Saint-Amand était tombé dans son *Moïse sauvé*, il dit :

N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Toutes les productions de Saint-Amand, recueillies en 3 volumes in-12, sont pleines des défauts que Despréaux reproche au *Moïse sauvé*, qui fut publié à Leyde, 1654, petit in-12. Sa meilleure pièce est son ode intitulée *la Solitude*; le reste ne mérite pas d'être cité. Saint-Amand mourut de chagrin, en 1661, âgé de 68 ans, parce que Louis XIV n'avait pu supporter son poème de *la Lune*, dans lequel il louait ce prince de savoir bien nager. Au reste, ce poème de *la Lune* était très-peu de chose. Boileau disait qu'il s'était formé du mauvais de Régnier. Si Saint-Amand faisait mal les vers, il avait du moins le talent de les bien lire; et Gombault, qui n'avait pas le même talent, lui adressa l'épigramme suivante à ce sujet :

Tes vers sont beaux quand tu les dis;
Mais ce n'est rien quand je les lis :
Tu ne peux pas toujours en-dire;
Fais-en donc que je puisse lire.

SAINT-AMAND. *Voy.* Tristan.

SAINT-AMOUR. *Voy.* Amour.

SAINT-ANDRÉ (Jacques, marquis de Fronsac), dont le nom était d'Albon, descendait d'une

ancienne famille du Lyonnais. Henri II, qui l'avait connu étant dauphin, et qui n'avait pu le connaître sans l'aimer, tant à cause de sa valeur que des agrémens de son caractère et de sa figure, le fit maréchal de France, en 1547, et premier gentilhomme de sa chambre. Il avait donné des preuves de son courage au siége de Boulogne, et à la bataille de Cérisoles, en 1544. François de Bourbon, comte d'Enghien, qui commandait l'armée, jaloux des louanges qu'on donnait à la bravoure de Saint-André, acharné à poursuivre les ennemis, dit à ses officiers: « Qu'on le fasse retirer, ou qu'on me permettre de le suivre. » Le maréchal s'illustra encore plus en Champagne, où il eut le commandement de l'armée, en 1552 et 1554. Il eut beaucoup de part à la prise de Marienbourg; il ruina Câteau-Cambrésis, et se couvrit d'une gloire immortelle à la retraite du Quesnoi. Il se distingua à la bataille de Renti, et fut moins heureux à celle de Saint-Quentin, en 1557, où il fut fait prisonnier. Il contribua beaucoup à la paix de Câteau-Cambrésis. Ce maréchal, sur la fin de ses jours, se jeta dans le parti des Guises, et combattit avec eux, en 1562, à la bataille de Dreux, où il fut tué d'un coup de pistolet par un nommé Bobigni de Mézières, qu'il avait eu autrefois à son service, et qui l'avait depuis quitté, non-seulement à cause des railleries piquantes dont il l'accablait, mais parce qu'il l'avait dépouillé de ses biens. Le maréchal avait eu un pressentiment de sa mort. « Le matin, avant la bataille, dit Brantôme, il vint trouver M. de Guise dans sa chambre; et en entrant, il demanda au brave Tranchelion, qui en sortait, ce que M. de Guise faisait. Il lui dit qu'il venait d'ouïr la messe et faire ses pâques. — Ah Dieu, dit-il, que n'en ai-je fait autant, et que ne me suis-je mieux préparé! car le cœur me dit que j'aurai aujourd'hui je ne sais quoi. » Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, l'appelaient l'*Arquebusier du ponant*. Adonné à tous les plaisirs, il n'en était pas moins, un jour de bataille, capitaine et soldat. Il fut un des triumvirs qui, après la mort de Henri II, furent les maîtres du gouvernement quatre ou cinq ans, malgré Catherine de Médicis. Il n'eut, de son mariage avec Louise de Lustrac, qu'une fille, morte fort jeune au monastère de Longchamp, dans le temps qu'on la destinait à épouser Henri de Guise, qui depuis fut tué à Blois. La veuve du maréchal d'Albon avait espéré d'épouser en secondes noces le prince de Condé, auquel elle donna sa terre de Valery. Mais ce prince ayant donné la préférence à une sœur du duc de Longueville, elle se remaria à Charles de Caumont, marquis de Castelnau, dont elle eut une fille. Antoine d'Albon, parent du maréchal, fut comme lui gouverneur de Lyon, et s'y distingua par son zèle contre les calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, et devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut le 24 septembre 1574.

SAINT-ANDRÉ (Simon Renard de), peintre, né à Paris, en 1614, fut membre de l'Académie royale. Il a aussi gravé 46 *estampes des peintures et sculptures de la galerie d'Apollon au Louvre*, d'après Lebrun.

SAINT-ANDRÉ. *Voy.* FERRANVILLE.

SAINT-ANGE (FABIOT DE), traducteur d'Ovide, professeur d'éloquence et de poésie aux écoles centrales de Paris, membre de l'Institut de France, né à Blois, en 1752, et mort à Paris, sur la fin de 1810, peu de mois après sa nomination à l'Institut, est auteur des ouvrages suivans : I. *Epître à Daphné*, qui concourut pour le prix de l'Académie française, 1774, in-8°. On y remarque quelques beaux vers. II. Commencement de l'*Iliade*, en vers, qui concourut pour le prix de la même Académie, 1776, in-8°. III. L'*Homme sensible*, traduit de l'anglais de Brook, Paris, 1775, in-12. Cette traduction n'est pas son meilleur ouvrage. IV. L'*Homme du monde*, roman moral, traduit de l'anglais, 1776, in-12. V. Les *Métamorphoses d'Ovide*, nouvelle traduction en vers français, tome 1, 1778 et années suivantes; nouvelle édition, 1785; livre 4°, 1787; livre 6°, 1789. L'édition complète des mêmes *Métamorphoses*, avec des commentaires, a paru en 2 vol. in-8°, et renferme tous les fragmens indiqués ci-dessus, et nouvellement refaits. Cette traduction, n'est pas exempte de défauts. On y trouve cependant de beaux vers et des imitations heureuses; mais l'auteur ne se soutient pas toujours. « M. de Saint-Ange, dit Chénier, a rempli la tâche pénible qu'il s'était imposée. Or il fallait pour la remplir imiter la souplesse d'Ovide, et prendre comme lui tous les tons que permet la poésie noble; il fallait encore se tenir en garde contre Ovide lui-même ; car il est séduisant jusque dans ses défauts, et les ornemens qu'il prodigue ne seraient pas tous admis par un goût sévère. Ce n'est pourtant pas de la recherche que l'on serait en droit de reprocher à M. de Saint-Ange ; ce serait peut-être l'excès contraire. Mais si des mots, des tours familiers déparent quelquefois l'élégance de sa diction, si même il lui arrive de corriger des abus d'esprit par un naturel trop facile et trop simple, on doit, suivant le conseil d'Horace, excuser les fautes peu nombreuses dans un long ouvrage, où d'ailleurs les beautés abondent. C'est ainsi qu'a pensé le public. Aussi la traduction des Métamorphoses d'Ovide a-t-elle obtenu par degré un succès qui s'accroît chaque jour, et que le temps doit augmenter encore. Elle vient immédiatement après la traduction de M. Delille; elle en approche, et restera dans notre langue comme un des bons ouvrages poétiques de la fin du 18° siècle. C'est le fruit de 30 ans d'études; c'est le produit d'un talent aussi laborieux qu'estimable et qui mérite à la fois des éloges et des récompenses. » Ce fut à l'occasion de cette traduction qu'un poète fit le vers :

Et l'amant de Corinne a trouvé son Delille.

VI. L'*Ecole des Pères*, comédie en 3 actes et en vers, 1782, in-8°. VII. Les *Fastes d'Ovide*, traduits en vers français, Paris, 1804. Il a aussi donné des *Pièces* dans l'*Almanach des Muses*; des *Notices* de livres et *Morceaux* dans le *Journal Encyclopédique* et dans le *Mercure de France*.

SAINT-ANGEL. *Voyez* BALOUFEAU.

SAINT-AUBIN (JEAN DE), médecin de Metz, qui florissait

dans le 16e siècle, fut intimement lié avec le célèbre Foës, qu'il aida dans sa traduction d'Hippocrate. Il avait commencé un Traité sur la peste; mais la mort l'empêcha de le finir. Son manuscrit fut donné à Bucelot, son confrère, qui le fit imprimer sous ce titre : *Nouveau conseil et avis pour la préservation et guérison de la peste*, par Saint-Aubin, 1598, in-8°.

SAINT-AUBIN (Augustin de), né en 1736, graveur de la bibliothèque du Roi et de l'ancienne Académie de peinture, mort à Paris, au mois de novembre 1807, fut l'un des derniers élèves de Cars, et se fit une réputation justement méritée dans le genre du portrait, où il a excellé par l'esprit et la finesse de sa touche. Ceux de Necker, de Lekain, d'Helvétius et de Fénélon, sortis de son burin, sont faits pour fixer l'attention des amateurs.

SAINT-AUBIN (Camille), né dans le duché de Deux-Ponts, professa d'abord le droit public en Allemagne. Il vint en France au commencement de la révolution dont il embrassa les principes, et se fit connaître par l'établissement à Sens d'un lycée pour les langues vivantes. Ayant été atteint par la loi des suspects, il resta en prison jusqu'au 9 thermidor, et se fixa à Paris, où il devint professeur de législation aux écoles centrales. Saint-Aubin s'occupa beaucoup de matières de finances, et se fit de la réputation par les ingénieux pamphlets qu'il publia. Il fut appelé au tribunat en l'an 8, sous le gouvernement consulaire, et se fit remarquer par ses talens et par son opposition courageuse. Il combattit le projet du code civil, et parla avec force pour l'abolition du droit d'aubaine. Il fut éliminé en mars 1802, et se livra tout entier à ses cours de finances et à la composition de ses brochures. Depuis la restauration, l'opposition le compta parmi ses écrivains les plus distingués. Il est mort le 8 décembre 1820, âgé de 68 ans Nous n'entreprendrons pas de donner la liste de tous ses écrits; nous ne citerons que les suivans : I. *Théorie des lois pénales, par J. Bentham*, traduit de l'anglais (à la suite de l'édition du *Traité des délits et des peines de Beccaria*), traduit par Morellet, Paris, 1797, in-8°. II. *Annales de la session de 1817 à 1818*, Paris, 1818, in-8° (avec M. B. Constant). III. *Essai sur la contrainte par corps*, Paris, en 1818, in-4°, etc. Il a donné aussi des articles dans plusieurs journaux. (Voyez l'*Annuaire nécrologique* de l'année 1820.)

SAINT-AUBIN. *Voy.* Legendre et Guedier.

SAINT-AULAIRE (François), sieur de la Renaudie en Périgord, a publié sur la *Fauconnerie*, un ouvrage in-4°, Paris, 1619, dont la rareté fait aujourd'hui tout le mérite.

SAINT-AULAIRE (François-Joseph de Beaupoil, marquis de), poëte aimable, né dans le Limousin, d'une famille connue dans le 15e siècle, porta les armes pendant sa jeunesse. Il les quitta pour se livrer aux plaisirs et aux lettres. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit tous les délices pendant quarante ans. Ce fut pour cette princesse qu'il fit, en jouant au secret, l'impromptu si connu :

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,

Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse,
Elle serait Thétis.... et le jour finirait.

« Anacréon, moins vieux, fit de moins jolies choses, » dit Voltaire. C'est une circonstance bien singulière, que les vers les plus délicats qu'on ait de lui, aient été faits dans le temps qu'il était plus que nonagénaire. La duchesse du Maine appelait Saint-Aulaire son *vieux berger*. Un jour qu'elle lui demandait son sentiment sur l'attraction de Newton qu'elle rejetait, et sur les tourbillons de Descartes auxquels elle était fortement attachée, Saint-Aulaire lui répondit par cet impromptu charmant, sur un air connu :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes ;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes,
Des cartes,
Des cartes.

Cet aimable poète, reçu à l'Académie française, en 1706, mourut à Paris, le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans, ne laissant qu'une petite-fille mariée au duc d'Harcourt. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien, d'une manière assez dure. Le satirique fondait son refus sur la pièce même qui le fit admettre :

O Muse légère et facile, etc.

Il répondit à ceux qui lui représentaient qu'il fallait avoir des égards pour un homme de cette condition ; « Je ne lui dispute pas ses titres de noblesse ; mais je lui dispute ses titres au Parnasse. » Un des académiciens ayant répliqué que de Saint-Aulaire avait aussi ses titres au Parnasse, puisqu'il avait fait de fort jolis vers : « Eh bien ! Monsieur, lui dit Boileau, puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens. » Le marquis de Saint-Aulaire répondant à l'Académie française, au duc de la Trimouille, qui remplaçait le maréchal d'Estrées, dit ingénieusement : « Il me convient d'arroser de larmes la respectable cendre que vous venez de couvrir de fleurs. La différence des hommages que nous lui rendons est assortie à celle de nos âges. » Les poésies de Saint-Aulaire sont répandues dans différens recueils, et n'ont pas encore été réunies ensemble. *Voyez* Destouches.

SAINT-BONNET (Jean de), né à Lyon, et mort dans cette ville à 63 ans, en 1705, se fit jésuite, s'appliqua aux mathématiques, et se distingua dans la partie de cette science qui a beaucoup de rapport à la physique et aux arts. Ami intime de Dominique Cassini, celui-ci lui conseilla de faire bâtir l'observatoire de Lyon. Le consulat de cette ville lui accorda une somme à cet effet. Saint-Bonnet y réunit la pension annuelle qu'il retirait de sa famille : ainsi s'éleva un édifice utile, renversé à la fin du dernier siècle par les bombes lancées pendant le siége de Lyon, et qui coûta la vie à son auteur. Saint-Bonnet ayant suivi les ouvriers sur un échafaud, la corde d'une grue en se détachant, lui cassa la cuisse, et il en mourut. Il a laissé quelques écrits sur les mathématiques, et particulièrement dans les porte-feuilles de l'Académie de Lyon, dont il était membre.

SAINT-BONNET. *Voy.* Toiras.

SAINT-CESARI (Henri de), gentilhomme et poète provençal du 15ᵉ siècle, a fait des Poésies

estimées de son temps. Il a continué l'histoire des poëtes provençaux, que le moine des îles d'Or avait commencé.

SAINT-CHAMOND (Claire-Marie Mazarelli), femme auteur, née à Paris, en 1731, et morte dans cette ville, vers le commencement de ce siècle, est du petit nombre des femmes qui ont consacré leur plume à des ouvrages dignes d'honorer le cœur autant que l'esprit. On a d'elle : I. Un *Eloge de Sully*, 1764, in-8°, qui concourut pour le prix de l'Académie. Il est écrit avec une noble simplicité, qui n'est rien moins qu'ennemie de l'élégance. II. *Camédrice*, roman, 1765, in-12. C'est une production ingénieuse, assaisonnée de tout ce que la connaissance du monde et celle du cœur humain peut offrir d'instructif et de piquant. La morale en est d'autant plus facile à saisir qu'elle s'y trouve en action. III. *Eloge de René Descartes*, 1769, in-8°. IV. *Lettre à J.-J. Rousseau*, in-12. V. *Les Amans sans le savoir*, comédie en trois actes et en prose, 1771, 1 vol. in-12.

SAINT-CYR (Tanneguí du Bouchet, dit), gentilhomme poitevin, et l'un des braves capitaines des calvinistes sous le règne de Charles IX, fut un des chefs de la conspiration d'Amboise, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Moncontour, en 1569, à 85 ans. « Lorsque la bataille fut perdue, dit l'historien d'Aubigné, ce vieillard ayant rallié trois cornettes au bois de Mairé, et reconnu que par une charge il pouvait sauver la vie à mille hommes, son ministre, qui lui avait aidé à prendre cette résolution, l'avertit de faire un mot de harangue. A gens de bien courte harangue, dit le bon homme; frères et compagnons, voici comme il faut faire. Là-dessus, couvert à la vieille française d'armes argentées jusqu'aux grèves et solerets, le visage découvert, et la barbe blanche comme neige, âgé de 85 ans, il donna vingt pas devant sa troupe, mena battant tous les maréchaux-de-camp, et sauva plusieurs vies par sa mort. »

SAINT-CYR. *Voy.* Giry.

SAINT-CYRAN (Jean du Vergier de Hauranne, plus connu sous le nom de l'abbé de), naquit à Baïonne, en 1581, d'une famille noble. Après avoir fait ses études avec le plus grand succès en France et à Louvain, il fut pourvu en 1620 de l'abbaye de Saint-Cyran (ou plutôt Saint-Siran, *Sigirannus*, selon l'abbé Châtelain), par la résignation de Henri-Louis Châtaigner de La Roche-Posay, évêque de Poitiers, dont il était grand-vicaire. L'abbé de Saint-Cyran s'appliqua à la lecture des Pères et des conciles, et crut y trouver le germe d'un nouveau système sur la grace, qu'il s'efforça d'inspirer à Jansenius et à un grand nombre de théologiens. Ce système n'était point de lui; il croyait pouvoir après Baïus assigner un fil dans le labyrinthe de la toute-puissance divine et de la liberté. Après la mort de Jansenius, l'abbé de Saint-Cyran, inconsolable de la perte de son ami, tâcha de répandre sa doctrine. Paris lui parut le théâtre le plus convenable à son zèle. Il fit usage de ses talens pour accréditer l'Augustin de l'évêque d'Ypres. Son air simple et mortifié, ses paroles douces et insinuantes lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïques, des femmes de la ville et de la cour, des religieux

et surtout des religieuses, adoptèrent ses idées. Voici quelles elles étaient, suivant Morénas, qui n'est que l'écho du père d'Avrigny, d'Abelli, de Collet, qui ont tous écrit avec trop de passion sur l'abbé de Saint-Cyran pour que leur temoignage ne paraisse pas suspect. « Suivant la déposition de l'abbé de Prières, il disait pouvoir marquer clairement l'époque de la destruction de l'Église dont Dieu même était l'auteur. Selon lui, il était inutile de s'accuser des péchés véniels; que la pratique en était nouvelle; que c'était un acte d'humilité qui pouvait se faire à tout laïque. Il n'était pas plus nécessaire de marquer le nombre de péchés mortels ou les circonstances qui marquent l'espèce. La confession n'était qu'une œuvre de surérogation. L'absolution n'étant qu'un signe qu'ils sont pardonnés ne remettait point les péchés. Il exigeait, comme une disposition essentielle à la confession, une contrition parfaite, et il voulait que la satisfaction précédât l'absolution. Il trouvait la communion beaucoup plus propre à effacer les péchés que la confession; et l'invocation du saint nom de Jésus aussi efficace pour cet effet que la communion. De tous les sacremens, la confirmation était celui dont il avait la plus haute idée. Il la préférait au baptême, jugeait ses effets plus vifs et plus prompts. Ce sacrement n'exigeait point d'autres dispositions, selon lui, que le baptême; il voulait qu'on pût le recevoir en demandant seulement pardon à Dieu des péchés mortels dont on s'était rendu coupable. Il débitait une infinité d'autres maximes qu'il croyait également fondées sur l'antiquité; et méprisant souverainement les sentimens des théologiens qui lui étoient opposés, il disait en savoir plus qu'eux. Il n'avait pas plus de respect pour Saint Thomas et pour le concile de Trente. Cependant il ne développait ses sentimens qu'avec précaution; et pour fermer la bouche aux délateurs, il disait qu'il nierait tout: c'est ce que déposa l'abbé de Prières, à qui il en fit confidence en 1635. Comme il exigeait le secret de ceux à qui il parlait de vive voix, il ne le recommandait pas moins dans ses lettres, et on le voit par quelques-unes qui sont restées.» Mais on n'y voit pas les erreurs que Morénas lui attribue ici, d'après l'odieuse déposition d'un homme qui avait dévoilé les secrets ou les prétendus secrets qu'on lui avait confiés. Cependant on fit passer l'abbé de Saint-Cyran pour un homme dangereux, et le cardinal de Richelieu, fâché, dit-on, d'ailleurs de ce qu'il ne voulait pas se déclarer pour la nullité du mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine, le fit renfermer en 1638. On dit que Saint Vincent de Paul ne se contenta pas de partager la douleur de sa détention; ce saint prêtre interrogé par Laubardemont sur la conduite d'un homme que le cardinal premier ministre voulait perdre, rendit un témoignage authentique à l'innocence de l'abbé de Saint-Cyran. C'est ce qu'assure D. Clémencet dans son Histoire de Port-Royal, tome 2, page 19; et c'est ce que nie Collet, dans ses Lettres critiques, publiées sous le nom du prieur de Saint-Edme, page 23. « Il est faux que Saint Vincent ait jamais comparu devant le magistrat. J'ai une copie authentique de sa procédure; il n'y

manque rien de ce qui peut être à la décharge do Saint-Cyran. Les témoignages de messieurs Le Maître, Séricourt, Singlin, etc. y sont tout au long. Il ne s'y trouve pas un seul mot de Vinceut de Paul.» Collet ajoute qu'il fit demander le témoignage authentique de Colbert, évêque de Montpellier, qui l'avait cité le premier en 1630. Ce prélat répondit qu'il était à Paris. Collet le demanda à Paris; on lui dit qu'il était à Montpellier. Quoi qu'il en soit, Saint-Cyran sortit de prison après la mort du cardinal de Richelieu; mais il ne jouit pas long-temps de sa liberté, étant mort à Paris, le 11 octobre de l'année 1643. On a de lui : I. *La Somme des fautes et faussetés capitales contenues en la somme théologique du père François Garasse.* Il devait y avoir quatre volumes; mais il n'en a paru que les deux premiers et l'abrégé du quatrième, 1626, 3 volumes in-4°. II. *Des Lettres spirituelles*, 2 vol. in-4° ou in-8°; réimprimées à Lyon en 1679, en 3 vol. in-12. On y ajouta un quatrième volume qui renferme plusieurs petits Traités de Saint-Cyran, imprimés séparément, savoir: la *Théologie familière*, ou *Briève explication des principaux mystères de la foi; les Pensées chrétiennes sur la pauvreté.* Wallon de Beaupuis a extrait de ces Lettres les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. Arnauld d'Andilly a augmenté ce recueil, et l'a publié in-8° et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de de M. Saint-Cyran.* III. *Apologie pour M. de La Roche-Posay, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, imprimé en 1615, in-8°. Les ennemis de Saint-Cyran ont appelé cet ouvrage l'*Alcoran de Poitiers.* Il tâche d'y prouver qu'un évêque a pu prendre les armes, parce que Saint Michel les prit contre Lucifer, et qu'Abraham tua plus d'hommes pour défendre son neveu Loth, qu'il ne tua de victimes pour les sacrifier à Dieu. IV. Un petit traité publié en 1609, sous le titre de *Question royale*, où l'on examine *en quelle extrémité le sujet pourrait être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne*, 1 vol. in-12; contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, le dernier surtout. Les jésuites l'annoncèrent partout comme un apôtre du suicide, et d'Avrigni donna un extrait fort malin de ce livre dans ses Mémoires. Mais il est évident que Saint-Cyran veut prouver seulement qu'il est des occasions où l'on peut sacrifier sa vie à ses amis ou à sa patrie. V. Un gros volume in-folio, imprimé aux dépens du clergé de France sous le nom do *Petrus Aurelius.* L'assemblée de 1641 en fit faire une édition en 1642, que les jésuites firent saisir, mais qui n'a pas laissé d'être distribuée sur les remontrances du clergé. On a dans cette édition deux écrits: *Confutatio collectionis locorum quos jesuitæ compilârunt, et convitia petulantiæ*, qui ne se trouvent pas dans la troisième édition ; laquelle parut aussi aux frais du clergé en 1645. Mais à la tête de cette même édition, on lit l'éloge que Godeau, évêque de Vence, a fait de l'auteur par ordre du clergé. Ce livre d'ailleurs aurait pu être meilleur et mieux fait.... A son talent près pour la

parole et la direction, l'abbé de Saint-Cyran était un homme ordinaire; écrivain faible et diffus, en latin comme en français, sans agrément, sans correction et sans clarté: il avait quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le goût le jetait quelquefois dans le phébus. La plus grande gloire de Saint-Cyran est d'avoir fait du monastère de Port-Royal une de ses conquêtes, et d'avoir eu les Arnauld, les Nicole et les Pascal pour disciples..... *Voyez* LANCELOT.

SAINT-DIDIER (HENRI DE), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Traité contenant les secrets de l'épée pour se défendre et offenser*, Paris, 1573, in-4°, fig. Ce traité est beaucoup plus rare que recherché.

SAINT-DIDIER ou SAINT-LEIDIER (GUILLAUME DE), troubadour du 13° siècle, nous a laissé quinze pièces. Crescimbeni lui donne pour fils Gausserand, troubadour, comme son père. Une note manuscrite suppose Gausserand fils de la fille de Guillaume, et il paraît que leurs poésies ont été confondues ensemble.

SAINT-DIDIER. *Voyez* LIMOJON.

SAINT-EVREMOND (CHARLES MARGOTELLE DE SAINT-DENIS, seigneur DE), né à Saint-Denis-le-Guast, à 3 lieues de Coutances, le premier avril 1613, d'une maison noble et ancienne de Basse-Normandie, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au droit, il prit le parti des armes, et servit au siége d'Arras en 1640, comme capitaine d'infanterie. Une politesse assaisonnée de tous les agrémens du bel-esprit, une bravoure éprouvée dans les actions générales et dans quelques combats singuliers, attirèrent à Saint-Evremond l'estime des militaires les plus distingués de son temps. Le prince de Condé fut si charmé de sa conversation, qu'il lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Saint-Evremond ne conserva pas long-temps sa faveur. M. le Prince avait la faiblesse de plaisanter sur le ridicule des hommes, et n'en était que plus sensible à la raillerie. Saint-Evremond ne le ménagea point dans quelques entretiens secrets. Le duc d'Enghien le sut, et lui ôta la lieutenance de ses gardes : on dit pourtant que ce prince eut la générosité de lui pardonner dans la suite. Une première disgrace ne corrigea pas Saint-Evremond de son humeur caustique. Il fut mis trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se réconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, Saint-Evremond fut fidèle au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3,000 livres. Le traité des Pyrénées mit fin à toutes ces hostilités. Cette paix déplut à beaucoup de gens ; Saint-Evremond écrivit à ce sujet au maréchal de Créqui, et sa lettre était la satire du traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mit à la Bastille. Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, et se retira en Angleterre, où Charles II l'accueillit très-bien. Plusieurs amis illustres employèrent tout leur crédit pour obtenir son rappel. Leurs soins n'eurent de succès que dans le temps où Saint-Evre-

mont, trop âgé, ne voulut plus profiter de la bonne volonté des ministres, et « aima mieux, comme il le disait lui-même, rester avec des gens accoutumés à sa loupe. » (Il en avait une au front.) La duchesse de Mazarin s'étant brouillée avec son mari, quitta la cour de France, voyagea en différens pays, et passa enfin en Angleterre. Saint-Evremond la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assemblaient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Sa vieillesse fut saine et heureuse; il écrivait à la célèbre Ninon de Lenclos :

Je vis éloigné de la France,
Sans besoins et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.
J'aime la vertu sans rudesse;
J'aime le plaisir sans mollesse,
J'aime la vie et n'en crains pas la fin.

Ce philosophe mourut le 20 septembre 1703, et fut enterré dans l'église de Westminster au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive, un jugement solide et une mémoire heureuse. Il avait un fonds d'enjouement, qui, au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembla prendre de nouvelles forces. Il aimait la compagnie des jeunes gens, et se plaisait au récit de leurs aventures. L'idée des divertissemens qu'il n'était plus en état de goûter occupait agréablement son esprit. Il était très-sensible au plaisir de la table, et il se distingua par son raffinement dans la bonne chère; mais il recherchait moins la somptuosité et la magnificence, que la délicatesse et la propreté. Il ne se piquait point d'une morale rigide; cependant il avait toutes les qua-

lités d'un homme d'honneur. Il était équitable, généreux, reconnaissant, plein de douceur et d'humanité. Dans un portrait qu'il fit de lui-même en 1676, il se peint comme un homme qui n'a jamais senti la nécessité, et qui n'a jamais connu l'abondance. « Il vit, dit-il, dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il fallait du bien pour les commodités d'une longue vie; vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à être misérable. Il se loue de la nature; il ne se plaint point de la fortune; il hait le crime; il souffre les fautes; il plaint les malheureux; il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier. Il trouve ce qu'ils ont de ridicule, pour s'en réjouir; il se fait un plaisir secret de le reconnaître; il s'en ferait un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchait. La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de livres, et charger sa mémoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement. Il ne s'attache point aux écrits les plus savans pour acquérir de la science; mais aux plus sensés pour fortifier sa raison: tantôt il cherche les plus délicats pour donner de la délicatesse à son goût; tantôt les plus agréables pour donner de l'agrément à son génie. » Il a paru sous son nom un livre peu religieux, qui a pour titre : *Elémens de la Religion*, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement; mais on ne

croit pas qu'il soit de lui. Il aimait passionnément la musique, et n'ignorait pas la composition. On a de lui plusieurs ouvrages différens, recueillis à Londres, 1709, en 3 vol. in-4°; à Amsterdam, 1739, et à Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1753, 12 vol. petit in-12. Il y a eu une édition contrefaite à Rouen, en 7 vol. in-12, avec la Vie de l'auteur par des Maiseaux. Si l'on excepte ce que Saint-Evremond a écrit sur le génie des Grecs et des Romains, sur les choses qui sont d'usage dans la vie, sur la paix des Pyrénées, sur la retraite du duc de Longueville dans son gouvernement de Normandie, et la conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye, tout le reste ne mérite guère d'être lu. Il n'y a ni intérêt, ni comique dans ses comédies. Ses vers, ses poésies légères, sont plutôt d'un bel-esprit que d'un poète. Sa prose vaut mieux : elle respire, en certains endroits, la profondeur d'un philosophe, la finesse et la délicatesse d'un homme du monde; mais elle est trop chargée d'antithèses et de pointes. Cet auteur n'avait proprement que de l'esprit. Cependant ses productions avaient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payait des auteurs pour lui faire du *Saint-Evremond*. Comment se fit-il, dans son siècle, une réputation prodigieuse? Laharpe a indiqué très-bien les causes de sa renommée. « Saint-Evremond, dit-il, était d'abord un homme de beaucoup d'esprit; un écrivain agréable, délicat et ingénieux : c'était en même temps un homme de cour, un homme de très-bonne compagnie. Le rôle qu'il avait joué dans la Fronde, guerre de plume aussi bien que d'intrigue; ses satires contre le cardinal Mazarin; ses différens écrits polémiques, qui ne manquaient ni de finesse ni de gaîté, et qui empruntaient un nouvel intérêt de celui des affaires publiques, le mirent à la mode, comme un des hommes qui possédaient le mieux la raillerie, l'une des armes alors le plus en usage. D'ailleurs, soit par insouciance, soit par une espèce de vanité que l'on sait avoir été dans son caractère, et qu'il ne cache pas dans ses écrits, il n'imprimait jamais rien, regardant comme au-dessous d'un homme de condition le titre d'auteur, en même temps qu'il désirait la réputation du talent. Ses ouvrages, circulant d'abord dans les sociétés qui donnaient le ton, y acquéraient cette sorte de renommée, la plus facile et la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir tout ce que le monde n'a pas, par l'indulgence qu'on a toujours pour les manuscrits, et par la disposition de juger d'autant plus favorablement un homme du monde, qu'on lui suppose moins de prétentions, et qu'on exige moins de lui. De plus, rien de ce qu'il faisait n'avait la forme et l'importance d'un ouvrage : c'étaient des morceaux détachés qui paraissaient de temps en temps par l'officieuse infidélité de quelque ami. On se les arrachait de toutes parts; et ce qu'ils avaient de mérite excitait moins de jalousie, soit parce que l'auteur était éloigné, soit parce que lui-même avait l'air d'abandonner tout ce qu'il écrivait à ceux qui voulaient s'en emparer. Nous avons vu depuis beaucoup d'exemples de cette existence mixte de bel-esprit et d'homme du monde; et

nous avons vu que l'un de ces deux titres adoucissait extrêmement la sévérité que l'on a d'ordinaire pour l'autre.» Ses poésies consistent principalement en *stances*, *élégies*, *idylles*, *épigrammes*, *épitaphes* qu'on ne lit plus, et à peine aujourd'hui lit-on sa prose. Cependant, dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain* dans les temps de la république, dans ses Observations sur *Pétrone*, *Salluste* et *Tacite*, dans son Morceau *sur la vieillesse*, dans celui *sur la dévotion*, qu'il appelle *le dernier des Amours*, on trouve des passages dignes de nos meilleurs écrivains. Mais, en général, il y a, dans ses écrits, plus de finesse que de profondeur, et plus d'élégance que de précision. *Voyez* COTOLENDI. Deleyre a donné, en 1761, l'*Esprit de Saint-Evremond*, 1 vol. in-12, qu'on lit avec plaisir.

SAINT-FELICE. *Voyez* SAN-FELICE.

SAINT-FOIX (GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE), gentilhomme breton, né à Rennes, le 25 février 1703, avait la bravoure et la vivacité de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il passa près de douze ans en Turquie, où il apprit l'arabe. De retour à Paris, il y cultiva les muses, et s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même temps notre histoire, et ses connaissances en ce genre lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. Sa probité contribua, autant que ses lumières, à lui faire des protecteurs illustres. Il était d'un caractère droit et généreux, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il avait servi dans un temps où les militaires se faisaient un honneur de battre le guet et de se battre entre eux. Ce caractère turbulent lui attira des aventures désagréables. Il était très-attaché à ses opinions, et on ne pouvait les combattre sans exciter sa bile et sa colère. On a recueilli ses ouvrages en 6 v. in-8°, Paris, 1778, et Maëstricht, 1778, 6 vol. in-12. Les principaux sont : I. Les *Lettres turques*, espèce de roman épistolaire, dans le goût des Lettres persanes, écrit d'une manière piquante, et plein de traits de satire fins et délicats; mais fort inférieur cependant à l'ouvrage de Montesquieu. Ces lettres turques firent naître quelques doutes sur sa religion; mais il ne tarda pas à se déclarer contre les nouveaux philosophes. « Petits aigles, dit-il, qui planez si dédaigneusement au-dessus de vos chétifs compatriotes, nouveaux phénomènes dans la littérature, je prends la liberté de vous considérer dans votre apogée, et je crois m'apercevoir que les rayons de votre gloire ne sont composés que de paradoxes, d'idées singulières, de traits contre votre nation, et d'un vernis d'irréligion..... Ne serait-il pas plaisant qu'en blutant, ressassant et commentant des ouvrages méprisables de toute façon, on s'imaginât que la philosophie des mœurs fait, depuis quelques années, de grands progrès parmi nous?... Il me semble que la vieille morale de l'Évangile vaut bien celle de la nouvelle philosophie. » II. *Essais historiques sur Paris*, publiés séparément en 7 vol. in-12; livre instructif et agréable, mais sans ordre, et dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses qui n'ont pas

rapport à son titre. Le 7e volume n'a été publié qu'après sa mort. Il offre, comme les précédens, quelques réflexions détachées sur nos usages et nos mœurs, dont quelques-unes sont neuves, et dont plusieurs ne sont que des vérités rebattues, qui ne méritaient pas d'être redites. Le volume est terminé par des discussions historiques sur le fameux masque de fer, que l'auteur conjecture être le duc de Montmouth, ses preuves ne sont pas démonstratives. III. *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, 3 vol. in-12; compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre. Cet ouvrage prouve que l'auteur était un homme instruit, judicieux, et capable de recherches; il a su adoucir la sécheresse des détails généalogiques, par des traits piquans de valeur ou de bienfaisance. IV. Des *Comédies*. A 23 ans, il donna la première, intitulée *Pandore*, dont il n'a laissé qu'une simple analyse, ainsi que de la *Veuve à la mode*, comédie jouée aux Italiens en 1726. Celles qui ont eu le plus de succès, sont les *Graces*, jolie pièce qui semble inspirée par elles; l'*Oracle*, production d'un esprit fin; le *Sylphe* et les *Hommes*, qui méritent le même éloge. Ce sont des tableaux agréables; mais il ne faut pas comparer ce petit genre, fondé tout entier sur les prestiges de la féerie, aux bonnes comédies puisées dans la nature, et très-supérieures à tous les romans dialogués. Ajoutons que les pièces de Saint-Foix sont toutes jetées dans le même moule. Toutes sont des surprises de l'amour, comme la plupart des comédies de Marivaux; mais avec cette différence, disait Marivaux lui-même, « que dans les pièces de Saint-Foix, c'est un amour naissant qui ne se connaît pas lui-même, et dans les miennes, un amour adulte et tout formé, qui craint et refuse de se reconnaître. » Dans les comédies de Saint-Foix, dit d'Alembert, il y a plus de naturel, mais moins d'esprit et de finesse que dans celles de Marivaux. Les premières, ajoute-t-il, doivent aux acteurs la plus grande partie de leurs succès, et les secondes à l'auteur même. Les comédies de Saint-Foix se ressemblent encore plus que celles de Marivaux. Celui-ci a mis dans ses pièces, toute la variété que pouvait leur permettre le cercle étroit qu'il s'était tracé; au lieu que Saint-Foix ne peint jamais que l'amour d'une jeune personne ingénue et naïve. » Il a cependant le mérite d'avoir écrit les siennes avec pureté, quelquefois avec délicatesse, et d'avoir trouvé quelques situations neuves dans un genre qu'on regardait comme épuisé. Grandval le comédien, comparant un jour le dialogue élégant et doux de Saint-Foix, avec son caractère âcre et inquiet, disait que « la muse de cet auteur était une abeille qui déposait son miel dans le crâne d'un lion. » L'abbé de Voisenon le comparait à un encrier qui répandait de l'eau-rose. » Outre les pièces que nous avons citées, Saint-Foix a fait encore la *Colonie*, comédie en trois actes, dont l'intrigue roule entièrement sur le déguisement d'un valet en fille, qu'un paysan veut épouser; le *Rival supposé*, comédie froide, jouée en 1749, et quelques autres pièces réunies dans son *Théâtre*, imprimé au

Louvre, en 3 vol. in-12, qui contiennent autant que l'édition en 4 vol. Il mourut à Paris, le 26 août 1776.

SAINT-GELAIS (OCTAVIEN DE), poète médiocre, né à Cognac, vers 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Montlieu et de Sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la poésie et à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il y acquit les bonnes graces du roi Charles VIII, qui le fit nommer par le pape Alexandre VI à l'évêché d'Angoulême, en 1494. Il alla résider dans son diocèse, en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, de l'Écriture sainte et des SS. Pères. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1502. On a de lui des *Poésies*; une *Vie de Louis XII*, et d'autres ouvrages en français. Le *Vergier d'honneur* fut imprimé séparément, in-8°, in-4° et in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. La *Chasse d'amours*, et *le Départ*, 1533, Paris, in-4°. La traduction de six comédies de Térence, vit le jour en 1538, in-fol., et les *Héroïdes* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'honneur*. On a encore de lui *le Trésor de noblesse*, Paris, à Verand. S. D., in-fol., goth.

SAINT-GELAIS (MELLIN DE), poète latin et français, né l'an 1491, fils naturel du précédent, à ce que prétendent tous les biographes; mais cette opinion n'est pas universellement adoptée. Dès son enfance, on présagea ses talens. Après avoir étudié à Poitiers et à Padoue, le droit, la théologie et les mathématiques, il se consacra à la poésie, et fut surnommé l'*Ovide français*. Il ressemble à ce poète par le peu de précision de son style: il a autant de facilité, moins de naturel et de naïveté. Quelques phrases louches, plusieurs termes impropres, des tours obscurs, rendent la lecture du poète français beaucoup moins agréable que celle du poète latin. Ses talens lui donnèrent accès à la cour, et il devint abbé de Réclus, aumônier et bibliothécaire du roi. Lorsque Ronsard y parut, la crainte de se voir éclipsé par cette muse naissante lui suggéra les procédés les plus indignes. Henri II souhaitant de voir une pièce du jeune poète, Saint-Gelais se chargea de lui en faire la lecture. Pour dépriser cette pièce, il tronqua la plupart des vers et récita les autres à contre-sens; de sorte que la curiosité de ce monarque fut très-mal satisfaite. Ronsard, instruit de cette indignité, s'arma des traits les plus piquans de la satire. Saint-Gelais reconnut son tort: son ennemi lui pardonna, et devint même son ami. Saint-Gelais mourut à Paris, en 1558. Il a réussi dans l'épigramme: on lui a même fait l'honneur de le mettre, dans ce genre, au-dessus de Marot et de du Bellay. Il aimait à railler: de là vint l'ancien proverbe: « Gare à la tenaille de Saint-Gelais. » Ses poésies sont des Élégies, des Épîtres, des Rondeaux, des Quatrains, des Chansons, des Sonnets et des Épigrammes. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La dernière édition de ces différens ouvrages, est celle de Paris, in-12, 1719. Quoique plus ample que les précédentes, elle a des défectuosités, et l'ordre n'y est pas

bien observé dans la distribution des pièces. — Il y a eu un autre Saint-Gelais (Charles de), qui est auteur *des excellentes, magnifiques et triomphantes chroniques de très-valeureux prince Judas Machabeus, un des neuf preux, et aussi de ses quatre frères, translatées du latin en français*, Paris, 1514, in-folio, goth.

SAINT-GENIEZ (Jean de), en latin *San-Genesius*, né à Avignon, en 1607, d'une famille noble, cultiva de bonne heure les muses latines. Il se fit prêtre, et obtint un canonicat à Orange, où il mourut en 1663. On a de lui des poésies pleines de feu et de génie, et remplies d'excellens vers, quoique le poète laisse beaucoup à desirer pour la pureté du style. Elles ont été recueillies à Paris, in-4°, sous ce titre : *Joannis San-Genesii poemata*, Parisiis, *sumptibus Augustini Courbe*, 1654. On y trouve : I. Quatre Idylles, dont la 3ᵉ et la 4ᵉ contiennent une défense de la Poésie. II. Huit Satires, remplies d'excellens avis, et d'une critique judicieuse sans fiel et sans passion. III. Sept Élégies. IV. Un livre d'Épigrammes. V. Un livre de Poésies diverses. Chapelain, dans ses Mélanges, dit qu'il a écrit fort agréablement en prose latine.

SAINT-GEORGE (François-Jacques-Thomas-Marie de), avocat à Bordeaux, né à Auxerre, membre des sociétés littéraires d'Orléans et d'Agen, décapité à Bordeaux, le 28 germinal an 2 (le 16 juin 1794). Les Mémoires qu'il a publiés dans la cause d'un prétendu complice d'un fameux assassin (Camalet), font honneur à son courage et à son humanité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été écrits. Les principaux sont : I. *La Dindonnière*, ou *Lettre sur le Musée de Bordeaux*, Agen, 1783, in-8°. II. *La Cour du roi Pétau*, 1789, in-8°. III. *Généalogie curieuse et remarquable de M. Peixotto*, Avignon, 1789, in-8°. IV. *Les Parlemens à tous les diables*, in-4°. V. Des brochures de circonstances, des Mémoires, des Plaidoyers et Consultations dans plusieurs affaires, et divers articles dans les journaux.

SAINT-GEORGE (.... dit le chevalier de), né à la Guadeloupe, vint très-jeune à Paris, où, de Boulogne, son père, fermier-général, lui fit donner une éducation distinguée; il entra d'abord dans les mousquetaires, fut ensuite écuyer de Mᵐᵉ de Montesson, duchesse d'Orléans, puis devint capitaine des gardes du duc de Chartres; son intimité avec ce prince, son adresse dans l'art de l'escrime, des talens pour la musique, contribuèrent à faire de lui un personnage célèbre dans la capitale. A l'époque de la révolution, il participa à toutes les intrigues politiques, dont le foyer était au Palais-Royal; il leva ensuite un corps de chasseurs à cheval dont il fut le colonel, et qu'il conduisit à l'armée du Nord; servit sous Dumouriez, qu'il dénonça ensuite, à l'époque de sa défection; revint à Paris, y fut arrêté comme suspect, puis mis en liberté le 27 juillet 1794, et mourut en 1801. Saint-George n'était pas sans mérite, et avec les talens agréables qu'il possédait, il aurait pu jouer un autre rôle dans le monde, et se rendre

recommandable dans la société à d'autres titres que ceux qu'il y avait obtenus.

SAINT-GEORGE. *Voyez* SAN-GIORGIO.

SAINT-GÉRAN. *Voyez* GUICHE.

SAINT-GERMAIN (ROBERT, comte DE), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Lons-le-Saulnier, en Franche-Comté, en 1708, d'une famille noble et ancienne, entra d'abord chez les jésuites, qu'il quitta pour prendre les armes. Une affaire d'honneur avec un homme de qualité, qu'il tua, l'obligea de passer en Allemagne, où il prit du service chez l'électeur de Bavière, qui parvint à la couronne impériale, sous le nom de Charles VII, et y resta jusqu'en 1745 : il alla ensuite en Prusse, puis à Francfort, d'où il écrivit au maréchal de Saxe, qui le fit entrer au service de France comme maréchal-de-camp, avec un régiment étranger. Il se distingua sous les maréchaux d'Estrées, de Richelieu, de Contades et de Soubise, dans les guerres de 1756 et 1757. Ayant eu des mécontentemens dans sa patrie, il alla servir en Danemarck. Il fut mis, par la cour de Copenhague, à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et nommé chevalier de l'ordre de l'Eléphant. Il y jouit de la considération et du repos qu'il pouvait desirer, jusqu'en 1772, époque de la catastrophe tragique qui finit par la mort des comtes Struensée et Brandt. Le comte de Saint-Germain, naturellement droit et franc, n'ayant pu ramener les choses au dénouement qui lui paraissait le plus conforme à la justice, se retira avec les cent mille écus stipulés dans le traité qu'il avait fait avec le roi de Danemarck. Établi à Hambourg, il confia son argent à un banquier qui fit banqueroute. La perte de la plus grande partie de sa fortune l'obligea de repasser en France. Après avoir séjourné quelque temps à Bordeaux, il alla résider dans une petite terre près de Lauterbach, en Alsace, où, comme Dioclétien, il cultivait son jardin. Peu de temps après l'avénement de Louis XVI à la couronne, le maréchal de Muy, ministre de la guerre, étant mort, le comte de Saint-Germain fut tiré de sa retraite, pour être mis à la tête de ce département. Il fit plusieurs réformes, les unes très-applaudies, les autres très-déplacées ; mais on ne peut que le louer d'avoir augmenté la paie du soldat, et corrigé divers abus introduits par le luxe et l'indiscipline. Il reçut un placet d'un officier, qui lui exposait ses services et ses besoins. « Monsieur, lui dit le ministre, je m'occuperai de vos demandes; mais vous sentez que j'ai un grand nombre d'affaires très-pressées. » — M. le comte, répondit l'officier, « il n'y en a point de plus pressée que la mienne ; je meurs de faim, et hier je n'ai point dîné ! — Oh ! vous avez raison, dit alors le ministre ; vous dînerez aujourd'hui avec moi, et demain je ferai en sorte que vous ayez de quoi dîner ; comptez sur la Providence : j'en suis un grand exemple. » Il y a de la noblesse à relever ainsi l'aveu humiliant de cet officier, pour le rapprocher de lui. La suppression des corps militaires à priviléges, tels que les mousquetaires, les grenadiers à cheval, les gendarmes et les chevau-

légers ; ses projets de subordination graduelle et de discipline, lui attirèrent une foule d'ennemis. La mauvaise santé du comte de Saint-Germain, et les contradictions qu'il éprouvait le déterminèrent à prendre pour adjoint, de Montbarrey, et ensuite à quitter le ministère. Il mourut peu de temps après, le 15 janvier 1778. C'était un homme d'une valeur éprouvée, d'un désintéressement rare, d'une fermeté peu commune ; il avait de grandes vues pour l'administration ; mais son esprit était un peu systématique, et son caractère ardent, inquiet et jaloux ; et il souffrait difficilement d'être contrarié dans ses idées. On a de lui des *Mémoires*, 1779, 1 vol. in-8°, dont le fonds lui appartient, mais qui ont été altérés par une main étrangère. Quoi qu'il en soit, ces Mémoires sont curieux, et sont propres à donner des éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire de France dans le dix-huitième siècle.

SAINT-GERMAIN (.... comte DE), adepte, obtint quelque célébrité par son charlatanisme et ses secrets. Il prétendait avoir vécu deux mille ans. Une érudition immense et une mémoire prodigieuse, lui aidèrent à tromper le vulgaire. Il n'a avoué à personne son origine, le lieu de sa naissance et son âge. Il disait souvent, avec simplicité, qu'il avait beaucoup connu Jésus-Christ, et qu'il s'était trouvé à côté de lui aux noces de Cana, lorsqu'il changea l'eau en vin. Cet imposteur, après avoir resté quelque temps à Hambourg, a passé les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel. Il est mort à Sleswig, au commencement de l'année 1784.

SAINT-GERMAIN. *V.* MOURGUE et VERGNE.

SAINT-GERMAIN. *Voy.* SAN-GERMANO.

SAINT-GERY (JOSEPH), d'une illustre famille, né en 1590, au château de Magnas, prit de bonne heure le parti des armes, et suivit le comte de Candale, en 1612, dans la campagne que ce duc fit en mer sur les galères de Florence, contre les Turcs. S'étant attaché, dès sa jeunesse, à Jean-Louis de la Valette, duc d'Epernon, il obtint en 1637, de ce duc, le commandement de son régiment de Guienne, et devint son lieutenant au gouvernement de Lectoure. Mais après la mort de son parent, en 1642, il se retira du service, et alla dans sa terre de Magnas, où il composa plusieurs ouvrages sur la physique : I. *Disquisitiones physicæ de motu cordis et cerebri*, Paris, 1663, in-4°. II. *Disquisitio physica de finibus corporis et spiritûs*, idem, 1663. Tous ses ouvrages ont été réunis en 1 v. in-4°, intitulé : *Les Essais de messire Joseph de Saint-Géry*, Paris, 1663. Saint Géry mourut en 1674.

SAINT-GILLES (....), sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires du roi, né en 1680, mourut en 1736 dans un couvent de capucins, où il s'était retiré. Son imagination gaie, et quelquefois libertine, réussissait particulièrement dans les sujets obscènes. Quelques-uns de ses Contes et plusieurs de ses Chansons offrent de l'esprit et de l'agrément. Son Poëme sur *l'Origine des oiseaux* n'en manque pas. La plus grande partie de

ses Poésies a été imprimée en un volume, intitulé la *Muse mousquetaire*, et se trouve dans les recueils de Ballard. Cette muse a de l'enjouement, et l'air libre que son titre annonce, mais peu de correction, peu de finesse. —St.-Gilles avait un frère qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci était auteur d'*Ariarate*, tragédie qui n'eut aucun succès.

SAINT-GLAIN (.....), né à Limoges, vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec plus de liberté la religion prétendue réformée, pour laquelle il était fort zélé. Les armes et les lettres l'occupèrent tour à tour. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque temps à la Gazette de Hollande. La lecture des livres de Spinosa changeant ensuite ce protestant zélé en athée opiniâtre, il s'entêta si fort de la doctrine de ce subtil incrédule, qu'il crut rendre service au public en le mettant à portée de la connaître plus facilement. Il traduisit en français le fameux *Tractatus theologico-politicus*. Cette traduction parut d'abord sous ce titre : *La clef du sanctuaire*, Leyde, 1678, in-12 de 531 pag. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit paraître avec le titre de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*, Amsterdam, 1678; et enfin il l'intitula : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut*. Il est difficile de trouver cette traduction, imprimée à Cologne en 1678, in-12, avec ces trois titres réunis. Quand ils se trouvent dans le même volume, ils en augmentent la valeur.

SAINT-GLAS (Pierre de), prieur de Saint-Ussans, a fait une comédie des *Bouts-rimés*, représentée en 1682.

SAINT-GRÉGOIRE. *Voyez* San-Gregorio.

SAINT-HILAIRE (.....), lieutenant-général d'artillerie, distingué dans les armées de Louis XIV, montrait en 1675, à Turenne, une batterie qu'il venait de placer près du village de Saltzbach, lorsqu'un boulet de canon lui emporta le bras, et tua Turenne. Le fils de Saint-Hilaire, voyant son père blessé, courut à lui, et fit un cri de douleur. « Mon fils, lui dit-il (en lui montrant le corps de Turenne), ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme qui n'est plus, et dont la France ne réparera pas facilement la perte. »

SAINT-HILAIRE. *Voyez* Bon de Saint-Hilaire..., et Courtilz.

SAINT-HILLIER (Jean-Simon de), médecin de Verdun, se distingua dans cette ville au commencement du 17e siècle. Il a laissé un ouvrage intitulé : *l'Osmologie contenant les causes, signes, pronostics et remèdes contre la peste*, Pont-à-Mousson, 1623, in-12.

SAINT-HUBERT (Dominique de), avocat et membre de plusieurs Académies, né à Béziers, le 5 août 1709, mort sur la fin du 18e siècle, a donné : I. *Histoire abrégée de Montpellier*. II. *Relation du voyage de Mesdames en Lorraine*. III. *Plusieurs Mémoires sur la nécessité d'augmenter les portions congrues*. IV. Il a aussi travaillé à un *Dictionnaire historique*,

topographique, etc. de la France.

SAINT-HYACINTHE (Themiseul de), dont le vrai nom était Hyacinthe Cordonnier, naquit à Orléans, le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, et d'Anne-Marie Mathé. Sa mère étant veuve, se retira à Troyes avec son fils. Elle y donnait des leçons de guitare, et son fils en donnait d'italien. Celui-ci avait pour élève une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame; et ces leçons ayant eu les mêmes suites que celles d'Abailard à Héloïse, il fut forcé de quitter Troyes, où Bossuet, évêque de cette ville, l'accueillait très-bien. Il s'occupait peu à détromper le public sur l'opinion ridicule qui lui donnait le grand Bossuet pour père; opinion qu'autorisaient ses liaisons avec le prélat neveu de ce grand homme, et la multitude de noms sous lesquels il masquait le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il s'établit à Breda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut à Genecken, en 1746. Nous ignorons les autres aventures de sa vie. Voltaire, son ennemi, « dit qu'il avait été moine, soldat, libraire, marchand de café, et qu'il vivait du profit de biribi. (*Lettres secrètes*, Lettre 50e)... Il n'a guère vécu à Londres, dit-il ailleurs, que de mes aumônes et de ses libelles. » Voici, suivant de Burigny, ce qui avait attiré à Saint-Hyacinthe ces injures et ces calomnies. Cet écrivain fit un voyage à Paris, vers l'an 1719. Il y fut très-bien accueilli des gens de lettres, et fit connaissance avec Voltaire. On représentait alors Œdipe, où toute la ville courait. « Je me souviens, dit de Burigny, que de Saint-Hyacinthe, se trouvant à une de ces nombreuses représentations près de l'auteur, lui dit, en lui montrant la multitude des spectateurs : Voilà un éloge bien complet de votre tragédie. A quoi Voltaire répondit très-honnêtement : Votre suffrage, monsieur, me flatte plus que celui de toute cette assemblée. » Ces deux écrivains se voyaient quelquefois, mais sans être fort liés. Peu d'années après, ils se retrouvèrent en Angleterre, et ce fut alors que leur haine commença, pour durer le reste de leur vie. Saint-Hyacinthe, disent les auteurs du Journal encyclopédique, a dit et répété plusieurs fois à Burigny, que Voltaire se conduisit très-irrégulièrement en Angleterre; qu'il s'y fit beaucoup d'ennemis par des procédés qui ne s'accordaient pas avec les principes d'une morale exacte. « Il est même entré avec moi, ajoute Burigny, dans des détails que je ne rapporterai point, parce qu'ils peuvent être exagérés. Quoi qu'il en soit, Saint-Hyacinthe fit dire à Voltaire, que, s'il ne changeait de conduite, il ne pourrait s'empêcher de témoigner publiquement qu'il le désapprouvait : ce qu'il croyait devoir faire pour l'honneur de la nation française, afin que les Anglais ne s'imaginassent pas que les Français étaient ses complices et dignes du blâme qu'il méritait. On peut bien s'imaginer que Voltaire fut très-mécontent d'une pareille correction. Il ne fit réponse à Saint-Hyacinthe que par des mépris; et celui-ci de son côté blâma publiquement et sans aucun ménagement la conduite de Voltaire. » Ce poëte, depuis cette

époque, ne cessa de marquer sa haine à Saint-Hyacinthe. « La bile de celui-ci s'enflamma, et il résolut de se venger par un trait qui offenserait vivement son adversaire. Il faisait dans ce temps-là une nouvelle édition de Mathanasius, à laquelle il joignit l'Apothéose ou la déification du docteur Masso : il y inséra la relation d'une fâcheuse aventure de Voltaire, qui avait été très-indignement traité par un officier français, nommé Beauregard. Cette édition de Mathanasius, augmentée de l'Apothéose, ne fit pas grande sensation à Paris, où elle n'avait pas été imprimée; mais l'abbé Desfontaines ayant fait imprimer, dans sa Voltairomanie, l'extrait qui regardait Voltaire, on recommença à parler beaucoup de sa triste aventure, qui était presque oubliée. » Voltaire se plaignit vivement à de Burigny, qui engagea Saint-Hyacinthe à écrire au poète, pour désavouer le procédé de l'abbé Desfontaines; mais cette lettre ne le satisfit nullement. (*Voyez* la Lettre de Burigny, sur les démêlés de Voltaire avec Saint-Hyacinthe, in-8°, 1780; et l'extrait qui en a été donné dans le Journal encyclopédique du 1er juin 1780.) Nous avons de lui : I. *Le Chef-d'œuvre d'un inconnu*, Lausanne, 1754, 2 vol. in-8° et in-12. C'est une critique assez fine des commentateurs qui prodiguent l'érudition et l'ennui; mais elle est trop longue pour une plaisanterie. La déification du docteur Aristarchus Masso, qui est dans le 2e volume, mérite encore moins d'attention, quoiqu'elle soit du même auteur. A l'exception de la tirade contre Voltaire, qui est plaisamment tournée, et de quelques morceaux où il y a de la gaîté, le reste est assez maussade; d'ailleurs son héros, qui était un pédant de Hollande, est inconnu à presque tous ses lecteurs; et la plupart des traits qu'il dirige contre lui sont perdus pour eux. II. *Mathanasiana*, La Haye, 1740, 2 vol. in-8°. Ce sont des Mémoires littéraires, historiques et critiques, qui ne sont pas fort recherchés. III. Plusieurs *Romans* très-médiocres : celui du prince *Titi* est le seul qu'on lise; on y trouve de l'intérêt et de l'esprit.

SAINT-JACQUES DE SYLVABELLE, directeur de l'observatoire de Marseille, mort dans cette ville le 10 février 1801, âgé de 79 ans, se distingua, dès 1703, par des *Recherches de théorie*, insérées dans les Transactions philosophiques, et ensuite par des observations utiles.

SAINT-JEAN. *Voy.* BOLINGBROKE et MANNOZZI.

SAINT-JEAN (.....), employé dans les fermes, se retira à Perpignan et y mourut. C'est de lui que Regnard a dit :

Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers :
Saint-Jean ne sait pas lire, et veut faire des vers.

Saint-Jean est auteur de l'opéra d'*Ariane*, dont Marais fit la musique, et qui fut représenté en 1696. L'auteur prit son sujet dans la tragédie de Corneille, et dans le Mariage d'Ariane et de Bacchus, comédie de Visé.

SAINT-JORRY (PIERRE DUFAURE DE), premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie, en prononçant un arrêt l'an 1600, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens

de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit sont : I. *Dodecamnon, sive de Deinomine et attributis*, 1588, in-8° ; écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés. II. Trente-trois livres latins des *Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 et 1630 ; plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. III. *Des jeux et des exercices des Anciens ;* traité aussi savant que le précédent, in-fol., 1595. Dans ces différens ouvrages il se trouve de l'instruction ; mais il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'en est pas agréable.

SAINT-JOYRE (René - Gros de), gentilhomme de Lyon, recueillit, en 1614, les ouvrages du poète Guichard, sous le nom de *Fleur de poésie morale*, et présenta à Louis XIII ce volume écrit en lettres d'or. Ce sont des quatrains sur les vanités du monde et sur le caractère des empereurs romains.

SAINT-JULIEN de BALEURE (Pierre de), né aux environs de Tournus, d'une famille noble, chanoine et doyen de Châlons-sur-Saone, a donné : I. *De l'Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol. ; dans lequel il y a une bonne histoire de la ville de Tournus. II. *Gemelles* ou *pareilles, recueillies de divers auteurs, tant grecs, latins, que français*, Lyon, 1584, in-8°. III. *Mélanges historiques*, 1589, in-8°. Ces trois productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées. Cet écrivain mourut en 1593. *Voyez* Hermant.

SAINT-JURE (Jean - Baptiste de), né en 1588, mort à Paris en 1657, entra chez les jésuites en 1604, à l'âge de 16 ans, et s'y distingua par ses travaux. On remarque surtout *le livre des élus*, ou *Jésus crucifié* (qu'il ne faut pas confondre avec *Jésus-Christ* crucifié de Duguet), Paris, 1771, in-12. *La connaissance et l'amour de Jésus-Christ ;* réimprimé à Paris en 1791, in-12.

SAINT-JUST (Louis - Léon), fameux révolutionnaire, né à Blérancourt, près de Noyon, avait reçu de la nature un de ces caractères ardens qui ouvrent le cœur à toutes les impressions fortes, et précipitent dans un abime de déréglemens, lorsqu'ils ne sont pas contenus par des principes. L'enthousiasme de la nouveauté, aliment ordinaire d'une ame active et remuante, le lança de bonne heure dans la carrière révolutionnaire, et lui fit desirer d'y figurer dans les grandes scènes qui se préparaient. Quelques talens et une fausse apparence de dévouement à la cause de la liberté le firent nommer à la Convention par le département de l'Aisne ; il avait alors 24 ans. Son premier soin fut de se rallier à Robespierre, avec lequel il avait entretenu une correspondance de flatterie. Il fut accueilli par celui-ci, et bientôt après admis dans ses confidences. Quelques preuves que l'on ait données de l'insuffisance des moyens de Robespierre pour conspirer, il en avait du moins un, bien puissant et bien efficace : c'était de savoir choisir les instrumens de sa tyrannie. Saint-Just, dont l'enthousiasme révolutionnaire ne connaissait pas de bornes, dont l'humeur atrabilaire et vaporeuse n'é-

tait propre qu'à enfanter les idées les plus sombres, dont les demi-principes étaient si faciles à égarer; Saint-Just parut à Robespierre l'homme qui convenait le plus à ses desseins. Les premiers pas de ce nouveau Séide dans la carrière politique ne furent marqués par aucun de ses succès brillans qui présagent la célébrité, et deviennent le gage d'une influence future ; les agitations de la Convention nationale, dans ses premières époques, semblèrent l'effrayer ; il paraissait attendre en quelque sorte le triomphe de Robespierre pour se montrer son partisan, et marcher audacieusement avec lui vers la tyrannie. On le connaissait à peine, lorsqu'après le 31 mai il parut à la tribune avec ce langage d'audace qui ne le quitta plus : le premier rapport d'un grand intérêt qu'il fit, eut pour objet de faire déclarer traîtres à la patrie les députés de la Gironde qui avaient fui, et de faire décréter d'accusation ceux qui avaient été arrêtés : dès lors la tâche d'envoyer à l'échafaud ses collègues, lui fut spécialement affectée. Souvent en mission, il semblait ne reparaître à la tribune que pour y désigner des conspirateurs et les livrer à la hache des bourreaux. Après avoir couvert de sang et de cachots les départemens confiés à son activité révolutionnaire, il revenait seconder à Paris les sombres fureurs de Robespierre, et dénoncer avec une audace, sans exemple, ceux de ses collègues que ce tyran avait proscrits. C'est ainsi qu'il se chargea du fameux rapport qui précipita Danton, Hérault-Séchelles, Phélippeaux et Camille-Desmoulins, etc., sur l'échafaud. Saint-Just nourrissait un ressentiment contre Camille, qui avait imprimé dans un des numéros de son Vieux-Cordelier « que Saint-Just portait sa tête comme un Saint-Sacrement. » L'intrépidité qu'il mit dans cette lutte, qui était vraiment le coup de force de Robespierre, et l'atroce perfidie qu'il employa pour accélérer le jugement et le supplice de ces hommes dont les réclamations vigoureuses pouvaient si fort compromettre le tyran, lui valurent les honneurs du triumvirat. Dès lors il entra dans tous les secrets de la conspiration de Robespierre ; et celui-ci lui en confia un des principaux ressorts, en partageant avec lui la surveillance de la police générale. Dans la querelle qui s'éleva au comité de salut public entre Robespierre et les autres membres qui le composaient, Saint-Just fut un des plus zélés défenseurs de Robespierre; ce fut lui qui, le 9 thermidor (27 juillet 1794), monta le premier à la tribune pour y dénoncer ses collègues. Saint-Just y composa longtemps sa contenance; et après avoir déroulé un papier qui renfermait son discours, il parla à peu près ainsi : « La tribune dût-elle devenir pour moi la roche Tarpéienne, je n'en dirai pas moins mon opinion : je ne suis d'aucune faction. Je viens vous dire que les membres du gouvernement ont quitté la route de la justice. Les comités de salut public et de sûreté générale m'avaient chargé de faire un rapport sur les causes qui, depuis quelque temps, semblent tourmenter l'opinion publique.... Mais je ne m'adresse qu'à vous.... On a voulu répandre que le gouvernement était divisé.... Il ne l'est pas....

A ces mots, il fut interrompu; et alors s'engagea la terrible discussion qui finit par la chute du tyran et de ses complices. Pendant qu'elle dura, Saint-Just ne quitta pas un instant la tribune; il laissait la place libre aux orateurs qui s'y succédaient rapidement pour ou contre Robespierre; mais il s'en réservait constamment un coin, toujours prêt à reprendre la parole, et à continuer son discours si les chances de la discussion le lui permettaient. Nonchalamment appuyé sur un des côtés de cette tribune, il paraissait presque insensible aux grandes scènes qui se passaient autour de lui, et dont il était le premier moteur. De temps en temps, il lançait des regards de dédain sur les principaux acteurs de cette journée; mais jamais il ne reprit la parole; et le décret d'arrestation était lancé contre lui, sans qu'il eût opposé la moindre résistance aux accusations qui le motivèrent. Echappé aux suites de ce décret, il se rendit à la maison commune, où il se constitua le chef du comité d'exécution qui devait préparer la mort et l'échafaud aux auteurs de la révolution du 9 thermidor. Mais il ne jouit pas long-temps de l'espoir de la vengeance; il fut arrêté dans le lieu même où il en méditait les moyens. Ceux qui l'ont vu dans ce moment, assurent qu'il était d'un sang-froid étonnant; il n'opposa aucune résistance à ceux qui les premiers se saisirent de sa personne; il demanda seulement qu'on ne lui fit pas de mal, assurant que son intention n'était pas de se défaire. Le lendemain, 10 thermidor, sur la fatale charrette, il fut presque le seul dont la contenance était calme, et dont l'aspect n'offrait rien de hideux. Les malédictions que cent mille bouches lui adressaient à la fois et de toutes parts, n'ébranlèrent en aucune manière son intrépidité; il considérait tout avec des yeux où le calme se peignait; la vue de l'échafaud ne lui causa aucun effroi; et encore tout dégouttant du sang de l'innocence, il reçut la mort comme un homme vertueux, dont le sentiment d'une conscience tranquille et sans remords serait la consolation et l'appui. Si l'on veut avoir l'idée de tout ce que peut enfanter d'extravagant l'esprit humain, livré aux déréglemens de l'ambition et d'une ignorance présomptueuse, il faut lire les sentences morales et les maximes politiques que débitait Saint-Just à la tribune de la Convention. Il semble que la tâche particulière de ce conspirateur fût de faire disparaître à jamais du sein des Français les principes de la morale sociale, pour les plonger dans l'abrutissement des habitans des forêts; il faut l'entendre, en effet, proscrivant toutes les bienséances, comme n'étant favorables qu'à l'aristocratie. Parlant de la révolution comme d'un coup de foudre qui devait anéantir en un instant tous les ennemis de l'égalité; comme d'un fatal niveau qui devait se promener sur les têtes, semblable à peu près à celui de ce tyran qui étendait sur son lit de cinq pieds tous les voyageurs, et les faisait réduire à la mesure de ce lit. A peine échappé de la poussière de l'école, tout gonflé de son érudition, Saint-Just avait lu dans un grand homme, qu'il n'entendait pas, sans doute, qu'un peuple s'était laissé corrompre par le luxe, enfant des

arts et du commerce; et voilà qu'aussitôt il conçoit le projet d'anéantir les arts, le commerce et le luxe; et que d'un ton de suffisance, qui n'aurait été que comique, s'il n'eût pas été atroce, il annonce à la tribune « que ce n'est pas le bonheur de Persépolis, mais celui de Sparte, qu'il doit donner à la France : » Ailleurs, il n'admet plus de foi privée; une foi publique lui suffit; et on la possède dès qu'on est membre d'une société populaire. Ailleurs, il détruit le ressort de la sensibilité : les larmes versées sur la tombe d'un père, d'un frère, ou d'un ami, sont un vol fait à la cité. C'était un crime que de s'attendrir en particulier; et ne pas pleurer généralement, c'était conspirer. La loi agraire était visiblement le but de son système. Il prophétisait avec emphase le temps où chaque Français, ayant sa chaumière et sa charrue, n'envierait plus les jouissances de la richesse, et se reposerait dans les seuls besoins de la nature. Un des traits qui peignent le mieux peut-être son caractère tranchant et destructeur, est un arrêté par lequel il ordonne de raser les maisons de quiconque serait convaincu d'agiotage. On a de lui : *Esprit de la révolution et de la constitution de France*, 1791, in-8°; un grand nombre de Rapports faits à la Convention nationale, que l'eprit de parti faisait proclamer dans le temps, comme des chefs-d'œuvre d'éloquence. On lui attribue : Le Poème d'*Organ*, imitation de la Pucelle; et d'autres pièces en vers, 1801. On a imprimé ses *Œuvres posthumes*, contenant ses travaux sur les institutions : cet ouvrage incomplet, mais plein de recherches, est propre à donner une idée de son génie, et surtout de son caractère.

SAINT-JUSTE (Jean de), Français de naissance, est auteur d'un livre intitulé par son éditeur *Diarium itineris Philippi IV, regis Francorum; è tabulis fagineis ceratis autographis Joannis de Sancto-Justo excerptum ab Antonio Cocchio Mugellano*. Ce livre, tout-à-fait singulier, est écrit sur des tablettes de bois de hêtre enduites de cire, et consistant en 14 de ces tablettes, dont la première et la dernière ne sont enduites que d'un côté, ce qui réduit tout le volume à 26 pages. Il contient le journal d'un voyage fait par la cour de France, sous le règne de Philippe-le-Bel, depuis Paris jusqu'à Gand et Bruges, et de son retour par la Picardie, la Normandie, l'Orléanais et le Blésois, au château de Vincennes, depuis le 28 avril 1301, jusqu'au 29 octobre de la même année. Ce rare et singulier manuscrit, peu intéressant par sa matière, puisqu'il ne traite que de la dépense journalière faite pendant ces six mois, est néanmoins fort curieux, tant par sa fabrique que par les noms de quelques seigneurs et grands-officiers de cette cour; après avoir appartenu à plusieurs particuliers, il passa dans la bibliothèque de Jean Gaston, grand-duc de Toscane, qui l'avait reçu en présent de Camille Visconti. Pour en donner connaissance au public, Antonio Cocchi, natif de Mugello, médecin de profession, en fit, à la demande de Pompeo Neri, une description intitulée, *Lettera critica sopra un manoscrito in cera*, contenant ce journal presqu'en-

tier, accompagné de ses observations tant critiques que médicinales, et imprimé *in Firenze, nella stamperia all'insegna d'Apollo*, 1746, petit in-4°. Ce sont onze feuilles de gros caractère et de fort petites pages, dont la dernière, imprimée en hauteur, est une copie figurée de la disposition des comptes que renferme ce journal singulier,

SAINT-LAMBERT (Jean-François), poète descriptif, membre de l'Académie française, et ensuite de l'Institut, né à Nanci, le 16 décembre 1717, acquit de bonne heure la réputation d'un poète distingué et d'un littérateur aimable. Elevé par les jésuites au collége de Pont-à-Mousson, il fut toujours pour eux un disciple reconnaissant, et leur adressa longtemps après ces jolis vers :

> Indulgente société,
> O vous, dévots plus raisonnables,
> Apôtres pleins d'urbanité,
> Le goût polit vos mœurs aimables :
> Vous vous occupez sagement
> De l'art de penser et de plaire ;
> Aux charmes touchans du Bréviaire,
> Vous entremêlez prudemment
> Et du Virgile et du Voltaire.

Dans sa jeunesse, Saint-Lambert entra dans le corps des gardes lorraines, et suivit la carrière militaire ; mais il la quitta en 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, pour s'attacher à la cour de Lunéville, formée par Stanislas, roi de Pologne, qui avait rassemblé des femmes aimables et spirituelles, et les hommes de lettres les plus distingués. Madame du Châtelet brillait par son esprit; Saint-Lambert s'attacha à elle, et en fut aimé. Lié avec Voltaire, il le flatta, et en obtint à son tour des éloges ; mais on a regardé avec raison comme une sorte de blasphême littéraire, de la part de Saint-Lambert, d'avoir élevé ce dernier au-dessus de Corneille et de Racine, dans ce vers exagéré :

> Vainqueur des deux rivaux qui partagent la scène.

La révolution française respecta les jours de Saint-Lambert, et ils n'ont fini que le 9 février 1805, chez madame d'Houdetot, son amie, qui lui prodigua dans ses dernières années les attentions les plus assidues et les plus généreuses, quoique Saint-Lambert, tombé dans une sorte d'enfance, ne cessât de se plaindre d'elle. Lorsqu'on apprit à madame d'Houdetot qu'il venait d'expirer : « Hélas ! s'écria-t-elle, j'ai perdu l'ami de ma vie ; mais depuis longtemps je ne puis regretter que les soins que je lui rendais. » Les ouvrages de Saint-Lambert sont : I. *Essai sur le luxe*, 1764, in-8°. II. *Le Matin et le Soir*, poème, 1769, in-8° ; il offre autant de fraîcheur que de graces. III. *Les Saisons*, poème qui parut en 1769 ; il a obtenu un grand nombre d'éditions. C'est l'ouvrage le plus remarquable de l'auteur : les vers en sont quelquefois un peu froids, mais toujours élégans et corrects ; on y trouve une teinte de monotonie dans les épisodes ; mais les tableaux en sont bien coloriés, et plusieurs détails intéressent le lecteur. Voltaire a comparé ce poème à celui de Thompson, et a accordé la préférence à celui de Saint-Lambert. Ce dernier s'est comparé lui-même au poète anglais d'une manière trop précise pour ne pas la rapporter : « Thompson, dit-il, n'était pas obligé de ramener souvent son lecteur au but moral que je me suis proposé. Il chantait la nature chez un peuple qui la connaît et

qui l'aime, et je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Thompson parle à des amans de leurs maîtresses ; il est sûr de leur plaire ; je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, et je montre son portrait : Thompson veut qu'on admire la nature, et je voudrais la faire aimer. » On trouve dans le poëme de Saint-Lambert des morceaux descriptifs de première force, entre autres la description de l'orage, qui est un chef-d'œuvre. Son poëme est souvent suivi de plusieurs contes en prose, intitulés : IV. *Zimeo*, *l'Abénaki*, *Sara*. Ceux-ci respirent une sensibilité douce. On a publié, en 1795, in-4°, une édition superbe du poëme des *Saisons*. V. *Fables orientales*, 1772, in-12. Un grand nombre sont originales ; d'autres offrent un extrait concis et bien fait de ce qui se trouve de plus agréable dans la Bibliothèque de d'Herbelot. Thomas en faisait le plus grand cas ; en effet, la morale en est pure, les expressions fines, le ton asiatique, quoique très-naturel, les images douces, quoique brillantes. VI. *Discours de réception à l'Académie française*, in-4°. L'auteur y fut reçu en 1770, après la publication du poëme des *Saisons*. VII. *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*, in-8°. L'auteur passa un grand nombre d'années de sa vie à méditer cet ouvrage, achevé en 1789 ; mais, resté long-temps imprimé, il n'a pas obtenu tout le succès qu'il mérite. On y trouve parmi les principes d'honneur et d'équité qui animèrent l'auteur, et que sa conduite privée ne démentit jamais, des propositions hasardées, des paradoxes, et un esprit de philosophisme qui s'écarte souvent de ces mêmes principes. On trouve une analyse rapide de ce catéchisme dans *le Tableau de la littérature du 18e siècle*, par Chénier. VIII. *Mémoires de la vie de Mylord Bolingbroke* ; ils sont piquans et variés. L'auteur y a très-bien peint les divers littérateurs et politiques anglais sous le règne de la reine Anne. IX. Plusieurs *articles* dans l'Encyclopédie, parmi lesquels on doit distinguer ceux intitulés *Génie*, *Luxe* et *Législateurs*. X. Un grand nombre de *Pièces fugitives* répandues dans l'Almanach des muses et les journaux. L'une des dernières ayant pour titre *les Consolations de la vieillesse*, est encore pleine d'images gracieuses, et fait oublier le grand âge de l'auteur. « Saint-Lambert, a dit Gaillard, sans rien mépriser, sans rien rechercher, sans rien affecter, fut à la fois homme de cabinet et homme du monde. Placé au centre de la meilleure compagnie, il avait senti tout ce qu'elle a de charmes ; il avait pris ce qu'elle a de bon, et se l'était rendue propre. Il soutenait dans le monde la dignité des lettres par celle de son caractère, de ses mœurs, de ses manières ; et il fournissait aux gens de lettres un modèle de tout ce que l'usage du monde peut ajouter à leur mérite. »

SAINT-LAZARE. *Voyez* MALINGRE.

SAINT-LÉGER. *Voyez* MERCIER (DE).

SAINT-LUC (TIMOLÉON D'ESPINAY, sieur DE), servit sur terre et sur mer. Il commandait la première escadre, avec rang de vice-

amiral, à la défaite des Rochelois, en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu ; cependant, comme ils n'étaient point assez grands pour élever Saint-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne s'était démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre voulait avoir. Saint-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France et la lieutenance du roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs, et mourut à Bordeaux, le 12 septembre 1644. — Son père, François D'ESPINAY, dit *le Brave Saint-Luc*, l'un des favoris de Henri III, passait pour le cavalier le plus accompli de la cour. Les historiens disent qu'il avait peu de pareils en valeur, et aucun en générosité, en esprit et en politesse ; mais il ne savait pas garder un secret. Henri III, aimant tendrement une fille de qualité, et n'en étant pas moins aimé, en fit confidence à Saint-Luc, et lui recommanda fortement de n'en jamais parler. Saint-Luc le lui promit ; mais, quelques momens après, il alla tout dire à sa femme, qui s'en servit pour faire sa cour à la reine. Henri fut si irrité de l'indiscrétion de la femme et du manque de parole du mari, que, Saint-Luc eût couru grand risque s'il ne se fût enfui à propos. Ce fut lui que le comte de Brissac envoya, en 1594, à Henri IV, qui était à Senlis, pour traiter de la réduction de Paris, et pour aller ouvrir les portes de la capitale à son roi légitime. D'Espinay fut tué au siége d'Amiens, en 1597.

SAINT-LUC. *Voyez* TOUSSAINT et SAN-LUCANO.

SAINT-MARC (CHARLES-HUGUES LE FEBVRE), né à Paris, en 1698, fut tenu sur les fonts de baptême par le marquis de Lyonne, dont son père était secrétaire. Sa famille, originaire de Picardie, avait possédé la terre de Saint-Marc près de Moreuil, dont il a toujours conservé le nom. Ses parens l'avaient d'abord destiné à la profession des armes ; il servit, pendant quelque temps, dans le régiment d'Aunis ; mais, en 1718, il prit le petit-collet, et s'attacha particulièrement à l'histoire ecclésiastique du siècle dernier. Les matériaux qu'il ramassa lui donnèrent lieu de débuter, dans la littérature, par le supplément au Nécrologe de Port-Royal, qui parut en 1735. Il travailla encore à l'Histoire de Pavillon, évêque d'Aleth. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, et vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondait sa fortune, il fit successivement plusieurs éducations distinguées ; et tous ses élèves restèrent ses amis ; enfin, rendu à lui-même, il se fit diverses occupations conformes à son goût. La première édition des Mémoires du marquis de Feuquières, en 1734 ; la dernière édition de l'Histoire d'Angleterre, par Rapin Thoiras, en 1749 ; la nouvelle édition des Œuvres de Despréaux ; la lettre sur la tragédie de Mahomet II, en 1739 ; la Vie de Philippe Hecquet, célèbre médecin ; les éditions d'Etienne Pavillon, de Chaulieu, de Chapelle et Bachaumont, de Malherbe, de Saint-Pavin et de Charleval, de Lalane et de Montplaisir, sont des fruits de sa vie littéraire. On lui reproche d'avoir chargé ces éditions de beaucoup de pièces et de remarques inutiles ; les 17e et

18[e] tomes du Pour et Contre, et partie du 19[e] sont encore de lui, et n'ont ni la variété, ni les agrémens des volumes donnés par l'abbé Prévost; enfin, il entreprit l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*, dont le premier volume parut en 1761, in-8°, et qu'il a continué jusqu'au 6[e], qui parut en 1770, après la mort de l'auteur. On promettait la continuation, reduite à 3 vol., dont le dernier devait comprendre la table générale. Saint-Marc aimait la poésie française, et l'avait même cultivée. C'est de lui qu'est le *Pouvoir de l'Amour*, ballet en 3 actes avec un *Prologue*, qu'il fit jouer en 1735. Il mourut à Paris, le 20 novembre 1769. *Voyez* son *Eloge* historique à la tête du 6[e] volume de l'Abrégé chronologique de l'Histoire générale d'Italie. Cette Histoire, très-savante, et qui suppose de grandes recherches, est d'une lecture un peu fatigante, soit par rapport à la singularité de l'orthographe, soit par rapport au grand nombre de colonnes dont elle est chargée. Le style en est d'ailleurs un peu pesant et sans coloris.

SAINT-MARC. *Voyez* San-Marco.

SAINT-MARCELLIN (........ Fontanes, plus connu sous le nom du chevalier de), né en 1790, était neveu de l'illustre Fontanes, littérateur et homme d'état distingué. (*Voyez* ce nom.) Il fit ses études au lycée impérial, passa ensuite à l'école militaire de Fontainebleau, et fit, en qualité de sous-lieutenant, la campagne de Russie, en 1812, sous les ordres du prince Eugène Beauharnais. Il se distingua à la bataille de la Moskowa, où il reçut plusieurs blessures à la tête. Il fut nommé sur-le-champ, chef d'escadron et officier de la légion d'honneur. En mars 1815, il suivit le roi à Gand, et accompagna ensuite le général Donadieu dans la Vendée. Il fut arrêté à Bordeaux, par l'ordre du général Clausel, qui le fit conduire à Paris pour être jugé. A Angoulême, Saint-Marcellin parvint à se soustraire à ses gardiens, et se rendit à Paris, au moment où le Roi venait d'y rentrer, en 1815. Il obtint alors de l'emploi dans la garde royale. Il est mort au commencement de février 1819, d'une blessure grave, qu'il avait reçue en duel. Saint-Marcellin cultivait la littérature avec beaucoup de succès. Plusieurs théâtres lui doivent des productions qui donnaient de belles espérances. On lui attribue *Wallace, ou le Ménestrel écossais*, opéra-comique représenté avec succès, le 24 mars 1817. Cet opéra, dont la musique est de M. Catel, présente le phénomène unique d'une œuvre lyrique sans intrigue amoureuse.

SAINT-MARD. *Voyez* Rémond de Saint-Mard.

SAINT-MARTIN (l'abbé de). *Voyez* Porée.

SAINT-MARTIN de BOLOGNE. *Voyez* Primatice.

SAINT-MARTIN. *Voyez* San-Martino.

SAINT-MARTIN (Madame de), a publié la *Reine de Lusitanie*, roman assez insipide, mais qui offre une allusion à plusieurs événemens du siècle de Louis XIV. On ignore l'année de la mort de l'auteur.

SAINT-MARTIN (Joseph de), savant jurisconsulte de Bordeaux, sa patrie, où il est mort en 1780, avait une profonde connaissance du droit romain, qu'il professa

long-temps avec distinction dans cette ville. Il avait composé, à l'usage des étudians de l'université, un *Cours* élémentaire de jurisprudence, conçu avec méthode et écrit avec clarté. Il est intitulé *Scholastico-forenses Justiniani Institutiones*, Bordeaux, 1771, in-4°. Il a laissé plusieurs *Mémoires* sur des questions majeures, et dans le Lapeyrère de 1749, dont il a été l'éditeur.

SAINT-MARTIN (Louis-Claude), né à Amboise, le 18 janvier 1743, d'une famille distinguée par ses services militaires, obtint une lieutenance dans le régiment de Foix. Son caractère tranquille, son amour pour la solitude, son recueillement presque continuel ne pouvaient s'accorder avec l'activité des camps et le tumulte des armes; aussi, après cinq ou six ans de service, il demanda et obtint sa retraite. A cette époque, il réunissait à la connaissance des langues anciennes celle des principaux idiomes de l'Europe, et il en profita pour voyager en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et en Italie. Livré tout entier aux idées métaphysiques, il resta trois ans à Lyon, où il vécut solitaire, presqu'inconnu, gardant le silence, et ne le rompant qu'avec un très-petit nombre d'amis. Il se retira ensuite à Paris, où sa vie paisible et obscure le mit à l'abri des fureurs de la révolution. Elle le trouva impassible; sans crainte, comme sans enthousiasme, n'approuvant ni ne blâmant rien avec excès; son ame, repliée sur elle-même, ne parut jamais oublier un moment les idées philosophiques qui lui étaient chères. Une grande douceur, l'exercice de la bienfaisance, une simplicité de mœurs extraordinaire, des connaissances variées, le goût de la musique et des autres arts, le don d'intéresser sans paraître y prétendre, lui acquirent des amis et même des admirateurs. Il est mort à Aunai, dans la maison du sénateur Le Noir-la-Roche, à l'âge de près de 60 ans. Saint-Martin doit sa réputation au livre intitulé *des Erreurs et de la vérité*, ou *les hommes rappelés au principe universel de la science*. Quelle est cette science? Elle est inconnue, incompréhensible pour des lecteurs vulgaires; mais ses disciples appelés *Martinistes*, du nom de leur maître, l'entendent sans doute, puisqu'ils la révèrent. Tout au moins, l'auteur pourra passer pour le Lycophron de la métaphysique. Les profanes ont cherché à donner diverses explications de ce livre, qui parut en 1775, in-8°; et il en est même qui ont prétendu qu'il traitait de la constitution et de l'extinction des jésuites, et que, par le mot cause universelle, il fallait entendre leur père général. On a imprimé à Londres, en anglais, un ouvrage en 2 vol. comme une suite de celui de Saint-Martin; mais ce dernier n'y a eu aucune part, et cette prétendue suite, dit-on, n'a aucun rapport avec la base du système et les opinions de l'auteur. Saint-Martin a encore publié: I. Un volume in-8°, sous le titre de *Tableau de l'ordre naturel*. Comme il était un peu moins obscur que le précédent, il a obtenu moins de succès; car les énigmes sont toujours recherchées par un grand nombre de lecteurs. II. *De l'esprit des choses*. III. *Ministère de l'Homme-Esprit*. IV. *Eclair sur l'association humaine*; dans cet écrit,

l'auteur, se plaçant hors de la nature, cherche les fondemens du pacte social dans le régime théocratique, et les communications entre Dieu et l'homme. V. *Le Livre rouge.* VI. *Ecce Homo.* VII. *L'homme de desir.* VIII. *Le Cimetière d'Amboise.* IX. *Le Crocodile, ou la Guerre du bien et du mal arrivée sous le règne de Louis XV*, poème épico-magique en 102 chants, dans lequel il y a de longs voyages sans accidens qui soient mortels; un peu d'amour sans aucune de ses fureurs; des grandes batailles sans une goutte de sang répandu; quelques instructions sur le bonnet de docteur, par un amateur de choses cachées, 1799, in-8°. Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de l'obscurité; vainement en connaît-on la clef, et sait-on que madame *Jof* est la Foi, *Sedir* le Desir, *Ourdeck* le Feu : il ne reste pas moins inintelligible. X. L'auteur a encore traduit de l'allemand en français les *Principes*; l'*Aurore naissante*, et autres ouvrages de Bœhm. M. Tourlet a interprété les idées générales de Saint-Martin. Il ne voit point tout en Dieu comme Malebranche; au contraire, Dieu voit tout en l'homme qui est son image, et l'homme actuel ne connaît Dieu qu'en réformant sa propre image dégradée. Saint-Martin se plaisait à lire Rabelais pour son amusement, et Burlamaqui pour son instruction. Il dit qu'il avait puisé dans cet auteur, dès sa jeunesse, le goût de la méditation, qu'il conserva toujours. La meilleure de ses maximes, ou du moins la plus claire, était celle-ci : « Il est bon de jeter continuellement les yeux sur la science, pour ne pas se persuader qu'on sait quelque chose; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable; sur toutes les vertus, pour ne pas penser qu'on les possède. »

SAINT-MARTIN DE LA MOTTE (le comte FÉLIX DE), né à Turin, d'une famille distinguée du Piémont, fut reçu de bonne heure docteur en droit et membre du collége de cette faculté à l'université de Turin, où il devint membre de l'Académie des sciences. Il s'occupa beaucoup de botanique et de littérature, et fit insérer un grand nombre d'Observations dans la *Biblioteca oltramontana*, tome 12, page 260. Partisan zélé de la révolution française, Saint-Martin prêta son appui à la révolution qui s'opéra dans son pays, en 1799; et il fut, à cette époque, nommé membre du gouvernement provisoire. En septembre 1802, Bonaparte, alors consul, le nomma préfet du département de la Sesia, et l'appela ensuite au sénat. Lors des événemens de mars 1814, il vota l'établissement d'un gouvernement provisoire, et, n'ayant pas été appelé à la Chambre des pairs, il se retira dans sa patrie en 1816, et y mourut l'année suivante. Il avait de grandes lumières en administration.

SAINT-MAURICE. *Voyez* D'HOZIER.

SAINT-MAYOLLE (madame DE), morte au milieu du 18° siècle, a traduit, de l'italien en français, l'ouvrage intitulé : *La République de Naples.*

SAINT-MESGRIN (PAUL STUERT DE), l'un des mignons de Henri III. S'étant vanté d'être dans les bonnes graces de la duchesse de Guise, le duc, son époux, le fit assassiner à coups de pistolet, comme il sortait du Louvre, le

21 du mois de juillet de l'année 1578.

SAINT-MICHEL. *Voy.* SAN-MICHELI.

SAINT-NECTAIRE. *Voyez* MIRAMONT.

SAINT-NON (JEAN-CLAUDE-RICHARD DE), conseiller-clerc au parlement de Paris, mort en cette ville, le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans, a donné au théâtre *Julie* ou *le bon Père*, comédie en 3 actes et en prose, et a publié un *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, en 5 vol. in-fol., qui renferment 417 planches. Cet ouvrage, publié en 1781, fit recevoir l'auteur à l'Académie de peinture et de sculpture. Pour qu'il soit complet, il faut que le second volume renferme l'estampe des *Phallum antiques*, et que la seconde partie du tome 4 ait les 14 planches des médailles des anciennes villes de Sicile.

SAINT-OLON. *Voy.* PIDOU.

SAINT-OURS, peintre, correspondant de la 4e classe de l'Institut de France, mort à Genève, en 1809, à l'âge de 57 ans, n'eut pour maître, jusqu'à 16 ans, que son père, excellent dessinateur. A cette époque, il fut envoyé à Paris, où il entra dans l'école de Vien. Ses progrès furent rapides. En 1772, il remporta la première médaille à l'Académie, et, en 1780, le grand prix de peinture. Le sujet de ce tableau était l'*Enlèvement des Sabines*, sujet souvent traité par les plus grands maîtres. Il profita, pendant son séjour à Rome, des beautés qu'offre cette ancienne patrie des arts, et donna successivement plusieurs ouvrages dont le principal est un tableau représentant le *Combat de la lutte aux jeux Olympiques*, remarquable par la richesse de la composition et par le mérite de l'exécution. En 1792, il vint se fixer dans sa patrie, où il s'occupa de plusieurs belles compositions historiques et de très-beaux portraits. Le principal de ses ouvrages de ce temps est un *Tremblement de terre*, scène dans laquelle l'auteur déploya les ressources d'une imagination féconde et d'un pinceau plein de vigueur et d'expression.

SAINT-PAVIN (DENIS SANGUIN DE), né à Paris, d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands, embrassa l'état ecclésiastique, et n'eut point d'autre passion que celle des belles-lettres et de la poésie. Ses talens auraient pu lui procurer les plus hautes dignités de l'Eglise; mais il sacrifia son ambition à ses plaisirs. L'abbaye de Livri, à laquelle il fut nommé, fut pour lui une retraite voluptueuse, où, loin des courtisans et des grands seigneurs, il faisait ce qu'il voulait et disait ce qu'il pensait. Il parlait de la religion avec beaucoup de liberté; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles.

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Saint-Pavin lui répondit par un sonnet qui finissait ainsi :

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Despréaux s'en vengea par cette épigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles:
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Saint-Pavin ne fut pas ferme dans

ses principes. Adrien de Valois dit qu'il se convertit au bruit d'une voix effrayante qu'il avait cru entendre à la mort du poète Théophile, son maître. Mais il vécut encore long-temps dans l'irréligion après l'époque qu'on assigne à ce prétendu avertissement. Dans sa vieillesse, il changea d'opinion et mourut comme un chrétien, en 1670. Fieubet, maître des requêtes, décora son tombeau de cette épitaphe :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin ;
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être ?
Pleure ton sort, pleure le sien.
Tu n'en fus pas? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

Voici comme Saint-Pavin se peint lui-même :

Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse ;
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair
Fait en pointe comme un clocher.
Mes bras d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même ;
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.
. . . .

Je hais toutes sortes d'affaires ;
Je ne me fais point de chimeres ;
Je ne suis point homme borné ;
Mon esprit n'est pas mal tourné ;
Je l'ai vif dans les reparties,
Et plus piquant que les orties.
Je ne laisse pas, en effet,
D'être complaisant et coquet.
Je suis tantôt gueux, tantôt riche.
Je ne suis libéral ni chiche ;
Je ne suis ni fâcheux, ni doux,
Sage, ni du nombre des fous.

La coutume, à qui l'on défère
Comme l'enfant fait à sa mère,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît :
Le repos et la liberté
Sont le seul bien que j'ai goûté.

Le jeu, l'amour, la bonne chère,
Ont pour moi certain caractère
Par qui tous mes sens sont charmés ;
Je les ai toujours bien aimés.
Pour me divertir, je compose
Tantôt en vers, tantôt en prose ;
Et quelquefois assez heureux,
Je réussis en tous les deux.

Nous avons de Saint-Pavin plusieurs pièces de poésie, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des Sonnets, des Epîtres, des Epigrammes et des Rondeaux. On y trouve de l'esprit et de la gaîté. Mais ce n'est ni l'imagination douce et brillante de Chaulieu, ni cette fleur de poésie que respirent les aimables productions des Voltaire et des Gresset. Celles-ci sont les filles des Graces et d'Apollon, et les autres ne le sont que du plaisir et de la débauche. Parmi les épigrammes de Saint-Pavin, on distingue celle-ci :

Thyrsis fait cent vers en une heure ;
Je vais moins vite et n'ai pas tort :
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort.

Ce madrigal a de la grace :

Iris tremble que dans ce jour
L'Hymen, plus puissant que l'Amour,
N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre :
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût suivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

SAINT-PHALIER (Françoise-Thérèse Aumèle de), femme auteur, épouse d'Alibard, donna au théâtre Italien *la Rivale confidente*, comédie en trois actes, jouée en 1752. On lui doit encore un Recueil de poésies in-12, et deux Romans intitulés *le Porte-feuille rendu*, et *les Caprices du sort*, ou *Histoire d'Emilie*. Elle est morte à Paris, en 1757.

SAINT-PHILIPPE (Don Vincent Baccalar y Sanna, marquis de), né dans l'île de Sardaigne, d'une ancienne famille originaire d'Espagne, s'est fait un nom dans la littérature par son érudition, et dans le monde par les emplois im-

portans dont Charles II et Philippe V le chargèrent en Sardaigne. Après la mort de Charles II, don Vincent servit utilement le duc d'Anjou, son successeur. Lorsque la Sardaigne se révolta contre ce prince, il se comporta en sujet fidèle et en homme habile. Philippe V le récompensa en le faisant marquis de Saint-Philippe. Il mourut à Madrid, en 1726, aimé et estimé du prince et des sujets. Ses principaux ouvrages sont : I. Une savante *Histoire de la monarchie des Hébreux*, traduite en français, en 2 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Philippe V*, depuis 1699 jusqu'en 1725, 4 vol. in-12. Ces Mémoires, quoique écrits par un homme d'état, ne peuvent, en général, être goûtés que par des militaires. On y trouve pourtant plusieurs particularités curieuses. Nous en avons une traduction française assez bonne.

SAINT-PIERRE (Eustache de), en son temps le plus notable bourgeois de Calais, se signala par sa générosité héroïque, lorsque cette ville fut assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre, en 1347. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne voulait point les recevoir à composition, à moins qu'on ne lui en livrât six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairait. Comme leur conseil ne savait que résoudre, et qu'ainsi toute la ville demeurait exposée à la vengeance du vainqueur, Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple, il s'en trouva aussitôt d'autres qui remplirent le nombre, et s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemise, porter les clefs à Edouard. Ce prince voulait absolument les faire mourir : il avait déjà fait mander le bourreau pour l'exécution ; et il fallut toute la force des larmes et des prières de la reine son épouse pour les soustraire à son ressentiment. Du Belloy a tiré de ce sujet sa tragédie intitulée *le Siége de Calais*. « Nos historiens (dit Voltaire, qui affaiblit nous ne savons pourquoi une si belle action), s'extasient sur la grandeur d'ame des six habitans qui se dévouèrent à la mort. Mais au fond, ils devaient bien se douter que si Edouard III voulait qu'ils eussent la corde au cou, ce n'était pas pour la faire serrer. Il les traita très-humainement, et leur fit présent à chacun de six écus d'or qu'on appelait *Nobles à la Rose*. S'il avait voulu faire pendre quelqu'un, il aurait été en droit peut-être de se venger ainsi de Geoffroy de Charni, qui, après la prise de Calais, tenta de corrompre le gouverneur anglais, par l'offre de 20,000 écus, et qui fut pris en se présentant aux portes, avec le chevalier Eustache de Ribaumont, lequel, en se défendant, porta le roi Edouard par terre. Ce prince donna un festin le même jour à l'un et à l'autre, et fit présent à Ribaumont d'une couronne de perles, qu'il lui posa lui-même sur la tête. Il est donc injuste d'imaginer qu'il eut jamais l'intention de faire pendre six citoyens qui avaient combattu vaillamment pour leur patrie..... » Mais le récit que nous avons fait de l'action héroïque de Saint-Pierre, d'après les meilleurs historiens, réfute ces réflexions de Voltaire. Edouard, revenu à lui même, a pu être généreux envers ceux qu'il voulait faire périr ; mais son premier mouvement pouvait leur être funeste ; et c'était beaucoup

de s'exposer volontairement à la colère du vainqueur. Les belles actions sont assez rares dans l'histoire, pour qu'on ne doive pas atténuer celles qui s'y trouvent consacrées. Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance et le pensionnaire d'Edouard; et cette faveur, qu'il eût peut-être dû refuser, a été une tache à sa mémoire. (Art de vérifier les dates, p. 554, deuxième colonne.)

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée Castel de, plus connu sous le nom de l'abbé de), né au château de Saint-Pierre-Eglise en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurèrent la place de premier aumônier de Madame, et l'abbaye de Sainte-Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695, il avait eu une place à l'Académie française. Le cardinal de Polignac, instruit de ses lumières sur la politique, l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, il fut unanimement exclu de l'Académie française, pour avoir préféré, dans sa *Polysinodie*, l'établissement des conseils faits par le régent, à la manière de gouverner de Louis XIV. Il avait mis à la tête de son livre ce passage de Salomon: *Ubi multa consilia salus.* Il avait raison à certains égards; mais il fut obligé de convenir lui-même qu'il était également nécessaire que quelque homme éclairé préparât les questions soumises aux conseils, et que l'autorité se décidât lorsque les affaires étaient pressées, ou que les affaires avaient été mûrement discutées. Quoi qu'il en soit, le cardinal de Polignac fit une brigue pour son exclusion, et il n'y eut que Fontenelle qui s'y refusa; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée le 29 avril 1743. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, son confrère, empêcha qu'on ne prononçât, à sa mort, son éloge à l'Académie. L'abbé de Saint-Pierre était véritablement philosophe; il ne cessa de vivre bien avec ceux même qui l'avaient exclu. Ses mœurs étaient décentes, quoique ses idées sur le célibat ecclésiastique ne lui en aient pas toujours fait respecter les lois. Sa probité était d'une exactitude rigoureuse. Il établit divers orphelins, auxquels il donna des métiers. Il est faux qu'il les destinât de préférence à celui de perruquier, « parce que les têtes à perruques ne manqueront jamais. » Il comptait beaucoup plus sur les arts de première nécessité, tels que ceux de boulanger, de tailleur, de cordonnier. La devise de l'homme vertueux est renfermée dans ces deux mots, *Donner* et *Pardonner;* c'était celle de l'abbé de Saint-Pierre. On ne doit pas oublier qu'il créa le mot *bienfaisance*, dont il connut toute sa vie l'application et l'étendue. Outre ses connaissances politiques, qui étaient fort étendues, il avait dans la mémoire beaucoup de faits et d'anecdotes, les contait bien, quoique très-simplement, et surtout avec la plus exacte vérité; car il se serait fait un scrupule d'en altérer la moindre circonstance, même pour y ajouter plus d'agrément ou d'intérêt. « On n'est pas, disait-il, obligé d'amuser; mais on l'est de ne tromper personne. » Entendant un jour une femme aimable s'exprimer avec beaucoup de grace sur un sujet frivole: Quel dommage, dit-il,

qu'elle n'écrive pas ce que je pense ! » Pour le trouver agréable, il fallait le mettre sur ce qu'il savait. Une dame, qui ne le connaissait que depuis peu, le trouva plus amusant qu'on ne l'avait peint. Dans la première visite qu'il lui fit, elle fut enchantée de son esprit, et elle le remercia, en sortant, du plaisir qu'elle avait pris à l'entendre. Le modeste philosophe lui répondit avec son ton et son air simple : « Je suis un instrument dont vous avez bien joué. » Ses principaux ouvrages sont : I. *Projet de paix universelle entre les potentats de l'Europe*, en 3 vol. in-12 ; projet dont Jean-Jacques a fait un extrait. L'abbé de Saint-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diète européenne, qu'il voulait établir pour pacifier les différends, avait été approuvée et rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettait cette fiction, pour mieux faire goûter son projet. Il a rapporté avec bonne foi la lettre par laquelle le cardinal de Fleury répondit à ses propositions : « Vous avez oublié, monsieur, pour article préliminaire, de commencer par envoyer une troupe de missionnaires pour disposer le cœur et l'esprit des princes. » Malgré le peu de succès que l'abbé de Saint-Pierre espérait de son zèle, il se croyait obligé de proposer ses vues utiles, dussent-elles rester sans exécution. Quand on lui disait, d'après Malherbe, « qu'il ne faut pas se mêler du gouvernail d'un vaisseau où l'on n'est que passager : — Oui répondit-il, si l'on n'est point en état de donner des avis à un pilote mal habile; mais s'il conduit mal le vaisseau, il est sans doute permis aux pauvres passagers de lui dire qu'il va les noyer. *Laisser aller le monde comme il va*, est, ajoutait-il, la règle de ceux qui préfèrent leur bien-être à la chose publique. » Si on lui citait ce mot d'un Ancien : « Deux lois gouvernent le monde; celle du plus fort, et celle du plus fin : Je n'ai, répondait-il, que trop reconnu par l'expérience cette triste vérité ; mais, j'aurais beau vivre des siècles, je ne pourrais jamais m'y faire; et je ne m'accoutumerai point à ne voir dans ce malheureux monde que des tyrans ou des esclaves, des trompeurs ou des dupes. » Aussi, quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur sa diète européenne, il ne cessa, jusqu'à la mort, d'insister sur le bien qu'elle pourrait produire. Il n'était pas cependant despotique dans ses opinions. Il avouait « qu'il y a bien peu de nos jugemens où il n'entre autant de nos préjugés qu'il y a de drogues dans la thériaque. C'est pour cela, disait-il encore, qu'il ne faut presque jamais soutenir qu'on a raison, mais dire avec modestie : « Je suis de cette opinion quant à présent. » L'intolérance, même à l'égard des fanatiques intolérans, lui paraissait une fausse mesure. « Il ne faut point, disait-il, faire mourir les charlatans, mais seulement les empêcher de vendre leurs drogues et de décrier celles des bons médecins. » II. *Mémoire pour perfectionner la police des grands chemins*. III. *Mémoire pour perfectionner la police contre le duel*. IV. *Mémoire sur les billets de l'Etat*. V. *Mémoire sur l'établissement de la Taille proportionnelle*, in-4°; ouvrage très-utile, qui con-

tribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire. Il écrivit et agit en homme d'Etat sur cette matière. VI. *Mémoire sur les pauvres mendians.* VII. *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*, qui contient beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un système d'orthographe, qu'il suivait lui-même, et qui rend la lecture de ses ouvrages fatigante. VIII. *Réflexions critiques sur les travaux de l'Académie française.* Cet écrit offre des vues utiles. IX. Une édition du *Testament* attribué au cardinal de Richelieu. X. Un très-grand nombre d'autres Ecrits. Le recueil de ses Ouvrages forme 18 vol. in-12, imprimés en Hollande en 1744. L'amour du genre humain les a dictés. On y trouve quelquefois de la vérité, de la raison, de la justesse de la netteté, et plus souvent des idées singulières, des projets impraticables, des réflexions trop hardies, et des vérités triviales qu'il ne cesse de rebattre; mais, au milieu de ces chimères, on voit le bon citoyen : aussi le cardinal Dubois disait, « que c'étaient les rêves d'un homme de bien. » La plupart de nos livres ne lui paraissaient qu'une étoffe mesquine élégamment et légèrement brodée. « Dans les miens, ajoutait-il, l'étoffe est bonne et solide, mais la broderie manque. » On n'a pas parlé dans ce catalogue du *Traité de l'anéantissement futur du mahométisme*, dans lequel il se trouve plusieurs traits que l'auteur semble vouloir faire rejaillir sur le catholicisme ; ni des *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 et in-8°, 1757, dans lequel l'auteur déprime ce monarque. L'abbé de St.-Pierre a rassemblé dans cet ouvrage toutes les idées, bonnes ou mauvaises, qu'il avait répandues dans ses autres écrits. Il voulait rendre les ducs et pairs, les sermons, les Académies, utiles à l'Etat, donner toutes les places par élection, diminuer les pensions, abréger les procès, anéantir le célibat ecclésiastique, etc., etc. Mais la plupart de ses réflexions sont écrites grossièrement, et ne répondent pas à la bonté de ses intentions. Il dit dans ce livre qu'on lui avait imputé des Lettres qui parurent en 1737, contre les jansénistes, et qu'un religieux, homme d'esprit, mais d'un zèle outré, lui fit compliment sur la manière dont ces lettres violentes et satiriques étaient écrites. « Mon père (lui répondit l'abbé de Saint-Pierre, à ce qu'il rapporte lui-même), j'aime sur toutes choses la paix, la tranquillité dans l'Etat et dans l'Eglise; ainsi, je suis très-éloigné de l'opinion de celui qui a écrit ces lettres persécutantes et séditieuses. Je suis à la vérité de l'opinion de Molina sur la liberté, mais non pas moliniste; c'est un terme de parti persécutant : or la bienfaisance ne permet jamais d'être d'aucun parti persécutant, elle ne vise qu'à l'union et à la concorde. — Mais, monsieur, dit le religieux fort étonné, vous ne vous souciez donc pas de sauver la vérité des artifices de l'erreur? — Non, mon père, lui dis-je, quand pour soutenir la vérité on est forcé de perdre la charité bienfaisante, envers ceux qui prennent l'erreur pour la vérité. La vérité ne se noie jamais; on a beau la plonger, elle surnage toujours. L'homme qui ne la con-

nait pas aujourd'hui la connaître demain ; au lieu que la charité bienfaisante se perd toujours par les marques de mépris et de haine, et par les persécutions mutuelles et injustes qu'inspire toujours l'esprit de parti persécutant, surtout à ceux qui se piquent de paraître fort zélés pour leur parti. » L'abbé de Saint-Pierre faisait imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étaient en état de profiter de ses réflexions, ou de contribuer à la réussite de ses projets. On a publié un bon extrait de ses différens écrits, sous le titre de *Rêves d'un homme de bien*, in-8°. *Voy.* Castel.

SAINT-PIERRE. *Voyez* Bernardin et Sampieri.

SAINT-POL (François de Bourbon, comte de Chaumont et de), né en 1491, de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan en 1515. Le brave Bayard, ayant fait chevalier François Ier après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mézières, assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon, Bapaume, et battit les Anglais au combat de Pas. A la bataille de Pavie, en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers, se sauva, et fut repris en 1528, par Antoine de Lèvre, qui le surprit à Laudriano, à cinq lieues de Milan. Les Lansquenets et les Italiens l'avaient abandonné dans ce péril, et sa cavalerie s'était sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Reims, le 1er septembre 1545, à 55 ans.

SAINT-POL. *Voyez* Chatillon; Luxembourg..., et Louis XI.

SAINT-PREUIL (François de Jussac d'Embleville, seigneur de), gouverneur d'Arras et maréchal-de-camp, seigneur plein de bravoure et de graces, fut favorisé par l'amour ; il lia une intrigue avec une dame, auprès de laquelle il eut pour rival La Meilleraie, depuis maréchal de France, qui lui voua une haine éternelle. Saint-Preuil fut d'abord capitaine aux gardes. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorenci, à la fameuse journée de Castelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu, et les récompenses de la cour. Mais, aussi généreux que brave, il s'employa près du cardinal pour obtenir la grace de son prisonnier. Richelieu, choqué de sa témérité, jetant sur lui un regard menaçant ; « Saint-Preuil, lui dit-il, si le roi vous rendait justice à vous-même, vous auriez la tête où vous avez les pieds. » Il signala ensuite son courage à Corbie, qu'il défendit, en 1636, contre les Espagnols, et facilita, en 1640, la prise d'Arras, dont il fut fait gouverneur. L'année suivante, étant allé en parti, il rencontra la garnison ennemie qui sortait de Bapaume, et allait à Douai : il l'attaqua sans la connaître ; et le trompette du roi qui la conduisait ne s'étant point fait annoncer, il la défit et la pilla ; mais quoiqu'il eût cessé de combattre, dès qu'il l'eut reconnue, et qu'il eût fait rendre tout le butin qu'on avait enlevé, cette infraction d'une capitulation servit de prétexte pour le faire arrêter. Il y avait quelque temps que le maréchal de La Meilleraie cherchait à aigrir les esprits contre lui. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, et on lui reprocha un

grand nombre de violences, entre autres d'avoir enlevé une jolie meunière à son époux, qui se déclara son accusateur. Saint-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires, nommés par la cour, lui firent son procès. Pour se laver du reproche de concussion, il produisit une pièce qui prouve combien le peuple avait alors à souffrir de la rapacité des gens de guerre. La voici : « Brave et généreux Saint-Preuil, vivez d'industrie ; plumez la poule sans la faire crier ; faites ce que font beaucoup d'autres dans leurs gouvernemens. Tranchez, coupez ; tout vous est permis. » A cette étrange lettre, qui lui avait été adressée de la cour, il en joignit d'autres semblables de Louis XIII, et du secrétaire d'état Desnoyers, en réponse à ses représentations sur le peu de moyens qu'il avait pour soutenir la magnificence que ses prédécesseurs, plus riches que lui, avaient étalée : ces pièces ne lui servirent de rien, parce que des ennemis implacables avaient juré sa perte. Il eut beau se justifier sur l'affaire de Bapaume ; il eut beau prétendre que les fautes commises avant qu'il fût gouverneur d'Arras, étaient censées pardonnées par les provisions de ce gouvernement, et faire voir qu'il avait été autorisé dans les concussions dont on l'accusait, il n'en fut pas moins décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens, le 9 novembre 1641 ; il était dans sa quarantième année. *Voy.* le Journal du cardinal de Richelieu ; son Histoire, par Leclerc, 1753, 5 vol. in-12 ; et l'Histoire de Louis XIII, par Le Vassor.

SAINT-PRIEST (le comte FRANÇOIS-EMANUEL GUIGNARD DE), ancien ministre sous Louis XVI, pair de France, né le 12 mars 1735, d'une famille originaire d'Alsace, fut d'abord destiné à l'état militaire, et devint successivement colonel et maréchal-de-camp. Il entra ensuite dans la carrière diplomatique, et fut nommé, en 1768, ambassadeur auprès de la Porte ottomane. Plus tard il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, auprès des États-généraux des Provinces-Unies, et après la révolution du 14 juillet 1789, il fut nommé ministre de la maison du roi, en remplacement du baron de Breteuil. Le ministre de la maison du roi remplissait alors les fonctions attribuées depuis à celui de l'intérieur. Ce fut par l'influence de l'assemblée des États-généraux, que Saint-Priest fut porté à ce poste éminent. Le 10 octobre, Mirabeau le dénonça à la tribune, comme ayant dit aux femmes de Versailles, qui demandaient du pain : « Vous n'en manquiez pas quand vous n'aviez qu'un roi : allez-en demander à vos douze cents souverains. » Le ministre écrivit alors à l'assemblée pour se disculper d'avoir tenu ce propos ; mais peu après, il parut bien qu'on ne l'avait pas oublié. Il fut l'objet de plusieurs accusations, et le comité des recherches voulut l'impliquer dans l'affaire de Bonne-Savardin, et le faire déclarer coupable du crime de lèze-nation. De Saint-Priest donna sa démission en 1790, et quitta la France. Plus tard il accompagna Louis XVIII à Mittau, et demeura en Russie jusqu'en 1814. Etant rentré en France à cette époque, il fut nommé pair de France l'année suivante. Il est mort dans les premiers mois de 1821.

SAINT-QUENTIN (Mlle DE),

femme auteur, née à Paris, au milieu du 17ᵉ siècle, reçut une éducation soignée de son père, qui exerçait avec distinction la place d'avocat au parlement. Elle a publié un ouvrage curieux et assez rare, intitulé *Traité sur la possibilité de l'immortalité corporelle.*

SAINT-RÉAL (César-Vichard de), historien distingué, fils d'un conseiller au sénat de Chambéry, sa patrie, vint à Paris de bonne heure. Les agrémens et la vivacité de son esprit le firent rechercher. De retour dans sa patrie, en 1675, Charles-Emanuel II le chargea de l'*Histoire d'Emanuel Iᵉʳ*, son aïeul; mais on ignore s'il l'écrivit. La duchesse de Mazarin, s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de Saint-Réal, et l'emmena avec elle en Angleterre. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint jouir de la tranquillité à Paris. Il y vécut en philosophe jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéry, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avait une imagination vive, de la profondeur dans l'esprit; mais son goût n'était pas toujours sûr. Le fameux romancier Varillas, auprès duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé ses papiers; mais cette imposture n'altéra point l'idée que le public avait de sa probité. On lui reprochait seulement d'être d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent, en 1745, à Paris, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. Les principaux sont : I. *Sept Discours sur l'usage de l'Histoire*, pleins de réflexions judicieuses, mais écrites sans précision. II. *Histoire de la Conjuration que les Espagnols formeront en 1618 contre la république de Venise.* Ce morceau est romanesque sur quelques points, tels que le projet de massacrer le sénat, d'incendier la ville, et autres incidens; mais le fonds en paraît vrai. Il y a du sens dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits, et un choix heureux dans les faits. « Saint-Réal, qui plus d'une fois porta le roman dans l'histoire, dit Chénier, acquit une renommée durable, par son élégant récit de la conjuration de Venise, où pourtant il n'est point l'égal de Salluste, quoiqu'on l'ait souvent affirmé. » III. *Don Carlos*, nouvelle historique, dont plusieurs circonstances tiennent du roman, est d'ailleurs assez bien écrite. IV. *La Vie de Jésus-Christ*, qui montre beaucoup moins de talent dans l'auteur pour le sacré que pour le profane. V. *Éclaircissement sur le Discours de Zachée à Jésus-Christ.* VI. *Discours de remercîment*, prononcé, le 13 mai 1680, à l'Académie de Turin, dont il avait été reçu membre dans un voyage qu'il fit, cette année, en cette ville. VII. *Relation de l'Apostasie de Genève.* Cet ouvrage curieux et intéressant, est une nouvelle édition du livre intitulé : *Levain du Calvinisme*, composé par Jeanne de Jussis, religieuse de Sainte-Claire à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le style, et le fit paraître sous un autre titre. VIII. *Césarion*, ou *divers Entretiens curieux.* IX. *Discours sur la Valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de St.-Réal. X. *Traité de la Critique.* XI. Traduction des *Lettres de*

Cicéron à Atticus, avec des remarques, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que deux livres des Epîtres à Atticus, avec la deuxième lettre du premier livre à Quintus. Elle est écrite quelquefois d'une manière lourde et embrouillée. Il s'y trouve même quelques expressions burlesques : il traduit *Tulliolam meam*, ma Tulliette. XII. Plusieurs lettres. Son style est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Pérau donna une nouvelle et jolie édition de toutes les Œuvres de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avait donnée en 1755. M. de Neuville a donné l'*Esprit de St.-Réal*, in-12.

SAINT-RENÉ (Théodoric de), carme des Billettes, à Paris, a publié des *Remarques historiques à l'occasion de la Sainte Hostie miraculeuse, conservée en l'église de Saint-Jean-en-Grève*, Paris, 1725, 2 vol. in-12. Ouvrage rempli d'une très-bonne critique.

SAINT-ROMUALD. *Voyez* Pierre.

SAINT-SAIRE. *Voyez* Boulainvilliers.

SAINT-SÉVERIN. *Voyez* San-Severino.

SAINT-SIMON (Louis de Rouvroi, duc de), né à Paris, le 16 juin 1675, essaya d'abord de l'art militaire, et fit ses premières armes en 1692. Ses talens étant plus décidés pour la diplomatie, il se tourna de ce côté. Il fut nommé, en 1721, ambassadeur en Espagne, pour faire la demande de l'infante, future épouse de Louis XV. Le régent, qui l'aimait et l'estimait, le consulta sur les affaires les plus épineuses, il s'en trouva bien ; du moins lorsqu'il eut assez de force dans le caractère pour suivre ses conseils. Saint-Simon, naturellement porté à trouver les hommes méchans, croyant peu à la probité, ne se guérit pas de sa méfiance par le spectacle des bassesses, des trahisons, des jalousies dont il fut témoin à la cour du duc d'Orléans. Retiré dans ses terres, où il mourut dans un âge avancé, il y fit beaucoup de bien. Ce fut là qu'il composa ses *Mémoires sur le règne de Louis XIV, et sur la régence*. Le caractère de l'auteur s'y montre à chaque page ; il peint presque toujours en noir, mais il appuie ses portraits de faits et d'anecdotes : il n'y a pas jusqu'à Fénélon qu'il n'accuse d'artifice. Son penchant pour le jansénisme et l'austérité de ses mœurs et de sa morale égalèrent quelquefois son pinceau ; mais, en général, il paraît aimer la vérité, et il la dit sans crainte. Son style est énergique, souvent incorrect, obscur, entortillé. Il n'était pas exempt lui-même de certains défauts qu'il reproche à quelques-uns de ses personnages. Il se montre jaloux des priviléges de la pairie et de la noblesse de sa race, jusqu'à la petitesse. Cette jalousie l'accompagna même dans sa retraite. Ses Mémoires existèrent long-temps en manuscrit. On en publia d'abord un abrégé tronqué et mutilé par les censeurs, en 1788, en 3 vol. in-8°, auquel on ajouta l'année d'après un supplément un peu plus libre, en 4 vol. Enfin, en 1791, ils parurent à Strasbourg avec toute l'originalité et le piquant de l'auteur, en 13 vol. in-8°. Le titre est : *Œuvres complètes de Louis de Saint-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres*

du roi, publiées par l'abbé Soulavie, l'aîné. Ce recueil intéressant renferme : I. *Les Mémoires d'Etat et militaires du règne de Louis XIV*. II. *Les Mémoires secrets de la régence de Philippe d'Orléans*. III. *L'Histoire des hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur. IV. *Mémoires relatifs au droit public de la France*. Cette édition est ornée de différentes pièces originales, qui servent à expliquer des choses confuses, à étendre des faits trop concis, à modifier des récits trop exagérés, à confirmer des anecdotes douteuses, ou à en rectifier d'autres mal présentées. Les *Mémoires* de Saint-Simon avaient besoin de ces correctifs : son esprit ombrageux lui a fait voir trop souvent des empoisonnemens dans des morts très-naturelles, et des motifs d'ambition et de cupidité dans des choses même honnêtes.

SAINT-SIMON (le marquis DE), aide-de-camp du prince de Conti, mort en 1794, est auteur des ouvrages suivans : I. *Des Jacinthes : de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in-4°. II. *Histoire de la guerre des Alpes*, ou *Campagnes de 1744*, 1770. III. *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains*, d'après César, etc., 1770, in-folio. IV. *Essai de traduction* littérale et énergique de l'*Homme*, d'Alex. Pope, Harlem, 1771, in-8°. V. *Temora*, poème épique, traduit d'après l'édition anglaise de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8°. VI. *Pharsale* de Lucain, *pars libri* 11, Amstelodami, 1793, in-8°. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

SAINT-SORLIN. *Voyez* DESMARETS.

SAINT-URBAIN (FERDINAND DE), nommé aussi simplement Urbana, se distingua par son goût et sa correction dans le dessin. C'est le graveur moderne le plus célèbre pour les coins de médailles. Il mourut à Rome, en 1720, après avoir recueilli une suite nombreuse d'estampes et de dessins estimés.

SAINT-VALLIER. *Voyez* POITIERS (Diane de), et COCHET.

SAINT-VAST (OLIVIER DE), jurisconsulte, né à Alençon, le 30 décembre 1724, et mort en 1804, a publié un *Commentaire sur les Coutumes du Maine et d'Anjou*, 4 vol. in-12, qui était estimé et recherché.

SAINT-VERAN. *Voyez* MONTCALM.

SAINT-VINCENT (GRÉGOIRE DE), né à Bruges, en 1584, se fit jésuite à Rome, à l'âge de 20 ans. Disciple de Clavius pour les mathématiques, il les professa avec réputation, et fut appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II. Philippe IV, roi d'Espagne, le voulut avoir pour enseigner cette science au jeune prince Jean d'Autriche, son fils. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures, en confessant les soldats blessés ou mourans. Il mourut à Prague, le 27 janvier 1667. On a de lui, en latin, trois savans ouvrages de mathématiques, dont le principal, et le plus connu, est intitulé : I. *Opus geometricum quadraturæ circuli, et sectionum coni, decem libris comprehensum*, Anvers, 1647, en 2 vol. in-folio. Quoiqu'il ne démontre pas cette quadrature, son livre contient un grand nombre

de vérités et de découvertes importantes. Le père Léotaud, jésuite, a publié une Critique de cet ouvrage, Lyon, 1654, in-4°. II. *Theoremata mathematica*, Louvain, 1624, in-4°. III. *Opus geometricum posthumum*, Gand, 1668, in-folio. Le père Grégoire a enrichi la géométrie d'un grand nombre de vérités nouvelles, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'élève au-dessus de Galilée et de Cavalieri du côté de l'invention. Auteur vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problèmes qui avaient arrêté les anciens géomètres; et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le P. Castel, qui était exagérateur, disait qu'en possédant bien les ouvrages de Grégoire de Saint-Vincent, on savait tout Newton, et que le géomètre anglais s'était enrichi des dépouilles du géomètre flamand. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le jésuite ne fut pas inutile à Newton.

SAINT-VINCENT (Faure de). *Voyez* Faure.

SAINT-YON (.....), jurisconsulte de Paris, a publié, en 1610, le *Recueil des édits et ordonnances sur les eaux et forêts*.

SAINT-YON (...), passe pour être le principal auteur du *Chevalier à la Mode*, et des *Bourgeoises à la Mode*, de Dancourt. Il descendait, dit-on, des fameux bouchers de ce nom, qui ont joué un si grand rôle dans les troubles du règne de Charles VI; mais il n'avait pas hérité du caractère violent de ses ancêtres. C'était un homme doux et timide, qui vivait en sage, sans ambition et sans intrigue. Avec un génie très-enjoué et très-comique, il connaissait peu le théâtre, et n'entendait pas bien la conduite d'une pièce. On en peut juger par la comédie des *Façons du Temps* qu'on lui attribue, et qui fut jouée à Paris avec quelque succès en 1685; imprimée depuis en Hollande, sous le nom de *Palaprat*, et sous le titre des *Mœurs du Temps*. On peut supposer qu'un homme de ce caractère ayant présenté à Dancourt ses pièces du *Chevalier* et des *Bourgeoises à la Mode*, l'habile comédien en aura tiré parti, en les faisant représenter sous son nom. Saint-Yon osa cependant réclamer les *Bourgeoises à la Mode*, et s'en déclarer le père, mais en avouant avec beaucoup de politesse qu'il devait le succès de cet ouvrage aux agrémens que Dancourt avait su y répandre. Pourquoi ne revendiqua-t-il pas de même l'autre pièce? Le dialogue de l'une et l'autre est du même ton, du même goût et de la même manière que celui des autres pièces reconnues pour être de Dancourt. Ce qui, dans le temps, confirma l'opinion que le *Chevalier à la Mode* n'était pas entièrement de Dancourt, ce fut la phrase équivoque du Mercure. « Cette comédie a été accommodée au théâtre par Dancourt. »

SAINT-YVES (Charles), habile oculiste, né, en 1667, à la Viette près Rocroi, entra dans la maison de Saint-Lazare, à Paris, en 1686, et s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligèrent de quitter cette maison; il se retira chez son frère, et eut bientôt une foule de malades. C'était un grand abatteur de cataractes, mais zélé partisan des Anciens : dans le seul printemps

de 1708 il en abattit 571. Ne pouvant suffire à traiter tous les malades, il choisit un jeune homme, Étienne Léofroi, pour le seconder et le suppléer dans ses opérations. L'adresse et la bonne conduite de cet élève gagnèrent son cœur ; il lui permit de porter son nom, le maria avec sa gouvernante, et le fit son légataire universel. Il mourut en 1736. Son *Traité des Maladies des Yeux*, 1722, in-4°, Amsterdam, 1736, in-8°, est très-estimé. Le traité fut attaqué par Mauchard, qui fit paraître dans le Mercure une *Lettre* critique de cet ouvrage, et une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALBINE. *Voyez* Rémond.

SAINTE-ALDEGONDE. *Voy.* Marnix.

SAINTE-AMARANTE (J. F. L. Demier de), pleine de graces et d'amabilité, native de Saintes, domiciliée à Cercy, département de Seine-et-Oise, fut condamnée à mort le 29 prairial an 2 (17 juin 1794), comme conspiratrice et complice de l'assassinat de Collot-d'Herbois, et conduite à l'échafaud en chemise rouge. Un scélérat, nommé Annaud, que Mad. de Sainte-Amarante feignit de ne pas connaître lorsqu'elle fut emprisonnée, se vengea de ce dédain, en la faisant comprendre, avec ses deux enfans, sur la liste des prétendus assassins de Collot. Cette famille intéressante fut pleurée par tous les détenus, qui furent surtout attendris des transports des deux enfans, lorsqu'ils apprirent qu'ils étaient portés sur la même liste de mort que leur mère. « Ah ! maman, lui disaient-ils, en la pressant dans leurs bras, nous allons mourir avec toi ! » Le scélérat Fouquier-Tainville, témoin de leur départ pour l'échafaud, fut indigné de la fermeté des deux femmes. « Voyez, dit-il, comme elles sont effrontées ! il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront ce caractère, dussé-je me passer de dîner. »

SAINTE-BEUVE (Jacques de), naquit à Paris, en 1613. Après avoir fait ses études et achevé sa théologie, il soutint une expectative avec tant de succès, qu'en considération de cet exercice, la faculté lui accorda la dispense d'âge pour être bachelier. Il fit sa licence avec éclat, et fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, en 1638. Quelque temps après il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne, place qu'il perdit pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld. On lui défendit de prêcher, en 1656, sous prétexte de jansénisme ; mais, en 1670, l'assemblée du clergé lui assigna 1,000 livres de pension annuelle. Il vécut depuis fort retiré à Paris, occupé à décider les cas de conscience qu'on lui adressait de toute part. Son frère Jérôme, appelé le prieur de Sainte-Beuve, recueillit, après sa mort (arrivée le 15 décembre 1677), ses *Décisions*, en 3 vol. in-4° et in-8°. Cette collection décèle beaucoup de sagesse, de savoir, de jugement et de droiture. Tout y est fondé sur l'Écriture, la tradition et les Pères. On a encore de lui deux Traités en latin, l'un de la *Confirmation*, et l'autre de l'*Extrême-Onction*, qu'il fit imprimer en 1686, in-4°.

SAINTE-CROIX (Guillaume-Emanuel-Joseph-Guilhem de Clermont-Lodève de), né à Mormoiron, près de Carpentras, dans

le comtat Venaissin, le 6 janvier 1746, d'une famille noble ; après avoir achevé ses études chez les jésuites de Grenoble, partit en 1761 pour les îles du Vent ; repassa ensuite en France, et servit six ou sept ans dans le corps des grenadiers de France ; il ne le quitta que pour se livrer entièrement à son goût pour l'étude. La lecture réfléchie des principaux auteurs grecs et latins, fut le fondement de cette vaste et solide érudition, dont il fit un usage si heureux. L'histoire, dans toute son étendue, et avec toutes ses branches, devint le domaine à la culture duquel il se consacra tout entier ; il fut reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1777, et devint ensuite membre de l'Institut pour la classe des langues anciennes et l'histoire. Les principaux ouvrages de Sainte-Croix, qui ont obtenu un égal succès en France, et chez les nations les plus éclairées de l'Europe, sont : I. *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, Paris, 1775, 2e édition; *ibid.*, 1805, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1772, prouve dans l'auteur un jugement fin, une critique exercée, une connaissance approfondie de la chronologie et de la géographie, une éloquence dictée par la noblesse des sentimens et par l'élévation de l'ame. En paraissant ne considérer que les historiens d'Alexandre, Sainte-Croix devient véritablement l'historien lumineux et profond de l'une des plus brillantes époques des temps anciens, et de l'un des plus grands hommes de tous les siècles. « Les lecteurs qui aiment la précision, dit Chénier, en parlant de ce livre, seront peu satisfaits : car le style, d'ailleurs assez correct, est d'une abondance qu'un censeur sévère appellerait prolixité. Ceux à qui l'érudition suffit, doivent être contens. Outre les passages cités, qui forment plus d'un tiers du volume, il n'est guère de phrases qui n'aient deux ou trois autorités pour escorte ou pour appui : sans être trop rigoureux, on pourrait desirer une critique plus judicieuse. » II. *L'Ezour-Vedam, ou ancien commentaire du Vedam*, trad. du Samscretan, par un brame (le marquis de Sainte-Croix), *contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens*, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12. Sainte-Croix, en publiant *l'Ezour-Vedam*, et en mettant à la tête des observations préliminaires, s'était proposé de montrer combien était douteuse l'antiquité si vantée des dogmes religieux, et des livres sacrés des Indiens. III. *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie (Paris), 1779, 1 vol. in-8°. On y remarque quelques observations dignes d'attention, et plusieurs réflexions dont la révolution française n'a que trop prouvé la vérité. IV. *Observations sur le traité de paix conclu en 1763 entre la France et l'Angleterre*, Yverdun, 1782, 1 vol. in-12. V. *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, Paris, 1784, 1 vol. in-8°. Ce traité, dû à un concours proposé par l'Académie des belles-lettres, fut traduit en allemand en 1790, et le traducteur a sup-

primé toutes les additions que l'auteur avait désavouées. VI. *Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, Yverdun, 1782; 2me édition, Paris, 1786, 2 vol. in-12. C'est un excellent ouvrage, et à consulter sur une question qui aujourd'hui n'est pas indifférente. VII. *Des anciens Gouvernemens fédératifs, et de la Législation de Crète*, Paris, 1798, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage est formé de la réunion de deux Mémoires que Sainte-Croix lut à l'Académie des belles-lettres, peu de temps avant la suppression de cette Académie. Le premier et le plus important des deux, a pour objet de prouver que la Grèce n'eut jamais de constitution fédérative avant la ligue des Achéens; le second fait connaître l'origine des Crétois, leur législation, et le rapport des institutions de Sparte avec celles de Crète; l'un et l'autre sont accompagnés de divers éclaircissemens, où l'auteur traite plusieurs points de critique et d'histoire avec sagesse et érudition. VIII. Des Dissertations en grand nombre, insérées dans le Recueil de l'Académie des belles-lettres, dans le Magasin encyclopédique; et beaucoup d'autres ouvrages qui attestent les vues profondes et la vaste érudition de cet écrivain, qui est mort à Paris, le 12 mars 1809, généralement estimé des savans.

SAINTE-CROIX (Don ALVAREZ DE BASSANO, marquis DE), célèbre amiral espagnol, était fils d'Alvarez de Bassano, général des troupes de Ferdinand-le-Catholique dans la guerre de Grenade, et d'Anne de Guzman. Après avoir fait plusieurs campagnes sur mer avec autant d'habileté que de bonheur, il fut nommé général des galères par Charles-Quint; et fit, en 1530, des conquêtes sur les Maures. Il n'eut pas moins de succès dans les différens combats qu'il livra, tantôt à des vaisseaux français, tantôt à des corsaires de Barbarie. Les côtes de l'Espagne furent assurées, par son courage, contre les ennemis étrangers. En 1571, il se signala dans la fameuse journée de Lépante contre les Turcs, contribua beaucoup à la victoire, et reçut trois blessures. Philippe II ayant voulu se rendre maître du Portugal, l'amiral Bassano défit, en 1583, la flotte française envoyée pour retarder ou empêcher cette conquête; mais il ternit la gloire de tant de belles actions par les cruautés qu'il commit contre les prisonniers. En 1586, il attaqua, près du cap de Sainte-Hélène, l'escadre anglaise, commandée par Édouard Drake, remporta un grand avantage; et fit ce général prisonnier. Enfin on lui donna la charge de grand-amiral de la flotte surnommée l'*invincible*, et destinée contre l'Angleterre. Mais l'empereur Philippe II lui ayant fait des reproches qu'il ne méritait point, il en mourut de douleur. Philippe le regretta extrêmement; et, après la défaite de cette dernière flotte, il ne put s'empêcher de dire : « Les choses auraient été autrement, si le marquis de Sainte-Croix ne fût pas mort. » En effet, cet amiral était un homme de tête et de main; actif, ferme et intrépide.

SAINTE-CROIX. *Voyez* BRINVILLIERS, et SANTA-CROCE.

SAINTE-FOI. *Voyez* JÉRÔME, et SANTA-FEDE.

SAINTE-MARTHE, en latin *Sammarthanus*. C'est le nom d'une famille recommandable qui,

depuis le 15e siècle jusqu'au commencement du 17e, n'a cessé d'être féconde en hommes distingués, particulièrement dans les lettres. Le premier, Gaucher de SAINTE-MARTHE, eut un fils nommé Charles, né en 1512, qui fut médecin de François II, et se fit remarquer par son éloquence. La reine Marguerite de Navarre et la duchesse de Vendôme l'honorèrent d'une estime particulière, et le comblèrent de bienfaits. Il leur donna un témoignage public de sa gratitude en prononçant, à l'époque de leur mort, en 1650, leur *Oraison funèbre;* celle de la reine est en latin, et celle de la duchesse de Vendôme en français. Charles de SAINTE-MARTHE s'est fait connaître par quelques poésies latines et françaises. Il mourut en 1555.

SAINTE-MARTHE (GAUCHER DE), trésorier de France, dans la généralité de Po tiers, plus connu sous le nom de SCÉVOLE DE STE.-MARTHE, né en 1536, exerça des emplois considérables sous les règnes de Henri III et de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime, et fut intendant des finances dans l'armée de Bretagne sous le duc de Montpensier. Il se signala par sa fidélité et son courage aux Etats de Blois, en 1588, où Henri III l'avait appelé. Ce prince l'envoya ensuite en Poitou, pour y désarmer la Ligue et le calvinisme par son éloquence, et il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidèle à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit ensuite les intérêts dans l'assemblée des notables tenue à Rouen. Après avoir passé presque sa vie dans les emplois publics et les éplacs des guerres civiles, il alla terminer tranquillement sa carrière à Loudun, où elle finit le 29 mars 1623. Le fameux Grandier prononça son Oraison funèbre, et le Parnasse français et latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de lui: I. des Eloges intitulés *Gallorum doctrinâ illustrium, qui suâ patrumque memoriâ floruêre Elogia*, Isenaci, 1622, in-8°. Colletet les traduisit assez platement en français, 1644, in-4°. II. Un grand nombre de Poésies latines; trois livres de la *Pædotrophie*, ou *de la manière de nourrir et d'élever les enfans à la mamelle;* deux livres de Poésies lyriques; deux de Sylves et un d'Elégies; deux d'Epigrammes; des Poésies sacrées. III. Plusieurs Pièces de vers français, qui sont fort au-dessous des latines, qui eurent tous les suffrages; l'enthousiasme alla même si loin, qu'on osa dire qu'il avait imité la majesté de Virgile dans sa *Pædotrophie;* la douceur de Tibulle et d'Ovide dans ses élégies; la gravité de Stace dans ses sylves; le piquant de Martial dans ses épigrammes; et, dans ses odes, le génie d'Horace, et même celui de Pindare. Mais ces éloges sont outrés. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'auteur, sans avoir l'imagination de Virgile, avait quelque chose de l'élégance et de la pureté de son style. Ses Œuvres furent recueillies en 1632 et 1633, in-4°. Son Poëme latin de la *Pædotrophie* fut imprimé séparément avec la Traduction française qu'en a donnée son petit-fils, Abel de Sainte-Marthe, 1698, in-8°. Ce dernier était garde de la bibliothèque du Roi, et est mort en 1706.

SAINTE-MARTHE (Abel de), fils aîné du précédent, chevalier seigneur d'Estrepied, conseiller d'État et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1652 à 82 ans, avait un génie facile et heureux pour la poésie latine; il est cependant inférieur à son père. Ses poésies sont : le *Laurier;* la *Loi Salique;* des Élégies, des Odes, des Épigrammes, des Poésies sacrées, des Hymnes; elles ont été imprimées in-4° avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages moins connus que ses vers. Il laissa un fils, nommé Abel comme lui. (*Voyez* la fin de l'article précédent.)

SAINTE-MARTHE (Gaucher de, plus connu sous le nom de Scévole; et Louis de), frères jumeaux, fils de Gaucher de Sainte-Marthe, naquirent à Loudun, le 20 décembre 1571. Ils se ressemblaient parfaitement de corps et d'esprit; leur union fut un modèle pour les parens et pour les amis. Ils furent l'un et l'autre historiographes de France, et travaillèrent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms très-célèbres. Gaucher, chevalier, seigneur de Meré-sur-Indre, mourut à Paris, le 7 septembre 1650, et Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut le 29 avril 1656. On leur fit une épitaphe commune, dans laquelle on dit :

In geminis unum, geminos agnovit in uno,
Ambos qui potuit doctus adire senes.

On a de ces deux illustres jumeaux : I. *Histoire généalogique de la Maison de France,* 1647, en 2 vol. in-fol. II. *Gallia christiana,* publiée par les fils de Scévole de Sainte-Marthe, en 1666, en 4 vol. in-fol. III. *Histoire généalogique de la Maison de Beauvau,* in-folio, etc. Ils avaient été mariés l'un et l'autre; mais Louis se sépara de sa femme, qui devint supérieure des religieuses de Notre-Dame de Poitiers, tandis que son époux entrait dans les ordres sacrés.

SAINTE-MARTHE (Claude de), fils de François de Sainte-Marthe, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de Scévole de Sainte-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, né à Paris, en 1620, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier au soulagement et à l'instruction des pauvres et des affligés. Il fut pendant long-temps directeur des religieuses de Port-Royal, emploi qu'il exerça avec beaucoup de zèle; mais, la cour l'ayant arraché à cette solitude, il se retira à Courbeville en 1679, et y mourut le 11 octobre 1690. On a de lui : I. Une Lettre à l'archevêque de Paris, Péréfixe, au sujet du formulaire. II. *Traités de piété,* en 2 vol. in-12. III. Un *Recueil de Lettres* en 2 v. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit et son caractère. IV. Un *Mémoire sur l'utilité des petites écoles.*

SAINTE-MARTHE (Denis de), fils de François de Sainte-Marthe, seigneur de Chandoiseau, et général des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il était entré en 1667, naquit à Paris, en 1650, et y mourut le 30 mars 1725. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la confession auriculaire,* Paris, 1685, in-8°, contre le ministre Daillé, où il a rassemblé tous les passages des Anciens qui y ont rapport, ainsi que les faits remarquables qui la prouvent. II. *Réponse aux plaintes des pro-*

testans, etc. III. *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange*, dédiés au roi Jacques II, et qui n'ont rien d'intéressant. IV. Quatre Lettres à l'abbé de Rancé, où il y a de l'esprit, mais trop de vivacité. L'abbé de la Trappe y est peu ménagé. Il eut le crédit de faire déposer l'auteur, qui était alors prieur de Saint-Julien de Tours; ou du moins sa déposition fut accordée à la prière des personnes puissantes attachées au réformateur de la Trappe. Les lettres du père de Sainte-Marthe roulent sur les études monastiques, et sur quelques points de la règle de St.-Benoît. V. *Vie de Cassiodore*, in-12, 1705. VI. *Histoire de St. Grégoire-le-Grand*, 1697, in-4°. Ces deux ouvrages sont savans et curieux. VII. Une édition des Œuvres de Saint Grégoire, 1705, 4 vol. in-fol. Il avait entrepris, à la prière de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition du *Gallia christiana*, in-fol.; et il en fit paraître 3 volumes avant sa mort. Il y en a douze à présent.

SAINTE - MARTHE (ABEL-LOUIS DE), général des pères de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, et mourut l'année suivante, à 77 ans, à Saint-Paul-aux-Bois, près de Soissons. Il laissa divers ouvrages manuscrits de théologie et de littérature. Il était fils de Scévole de Sainte - Marthe, mort en 1650. — Son frère aîné, Pierre SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller et de maître d'hôtel. On a de lui : I. Un ouvrage, intitulé *Etat de l'Europe*, en 4 volumes in-12. II. *Traité historique des armes de France*, in-12; dans lequel il y a des recherches. III. *Histoire de la Maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE (LOUIS-MARIE, comte DE), premier écuyer du roi, maréchal - de - camp en 1740, mort le 14 septembre 1763, à 63 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Délassemens du cœur et de l'esprit*, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

SAINTE-MAURE. *Voy.* MONTAUSIER (duc DE).

SAINTE - PAGNIN. *Voyez* SANTA-PAGNINO.

SAINTE-PALAYE (JEAN-BAPTISTE DE LA CURNE DE), savant philologue, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, né à Auxerre, en 1697, se dévoua de bonne heure à des recherches savantes sur la langue française et sur les antiquités. Il fut secondé, dans ce pénible travail, par de la Curne, son frère. Ils étaient nés jumeaux; leur tendresse commença dès l'enfance, et ne finit qu'à la mort. Une même demeure, un même appartement, les mêmes sociétés les réunirent constamment. M. de la Curne mourut le premier, et M. de Sainte-Palaye ne cessa de pleurer un frère qui veillait tendrement sur sa personne, sur ses besoins, sur sa santé, qui le débarrassait de tous les soins domestiques, et qui était le dépositaire de tous ses sentimens, de toutes ses pensées, de tous ses plaisirs et de toutes ses peines. Ce vertueux et savant académicien mourut le premier mai 1781. A 80 ans, il fit de très-jolis vers adressés à une dame qui lui avait brodé une veste. Laharpe les rapporte dans le tome 1er de sa correspondance. On a de lui : I.

Mémoires sur l'ancienne chevalerie, considérée comme un établissement politique et militaire, 1781, 3 vol. in-12. Les mœurs et les usages des anciens chevaliers sont peints dans ce livre avec autant de vérité que d'intérêt. L'institution politique et militaire de la chevalerie fut formée dans des siècles de brigandage, de confusion et d'anarchie. « C'est dans ces temps orageux que des nobles oisifs et guerriers, dit Thomas, s'associèrent pour réprimer les brigands, et pour faire ce que la force publique ne faisait pas ou faisait mal. » Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrasins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne; d'assurer la vie et les propriétés des voyageurs en France, et surtout de défendre l'honneur et les droits du sexe le plus faible contre le sexe impérieux qui souvent l'outrage et l'opprime. Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution héroïque. Chaque chevalier, en se dévouant aux périls se soumit aux lois d'une souveraine de son cœur. C'était pour elle qu'il attaquait, qu'il défendait, qu'il forçait des châteaux et des villes; c'était pour l'honorer qu'il versait son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers décorés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses combattaient en champclos, pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêlait au courage; l'amour était inséparable de l'honneur; les femmes, fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoraient des grandes actions de leurs amans, et partageaient les passions nobles qu'elles inspiraient. » C'est sur les *Mémoires* de Sainte-Palaye que Millot a rédigé l'Histoire des Troubadours, en 3 vol. in-12. II. Il avait fait le projet d'un *Glossaire français universel*, bien plus étendu que celui de du Cange, en 40 vol. in-fol., et il a laissé en manuscrit deux ouvrages intéressans; l'un est une *Histoire des variations successives de la langue française*; l'autre un *Dictionnaire des Antiquités françaises*. Un bel-esprit a dit que c'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher des cailloux dans de vieilles masures, quand on a des palais modernes : on pourrait lui répondre qu'il est agréable, pour un philosophe, de voir comment nous sommes parvenus à changer ces vieilles masures en palais.

SAINTE-SOPHIE. *Voyez* SANTA-SOFIA.

SAINTE-SOPHIE (MARSILE DE), d'une famille distinguée de Padoue, cultiva la médecine avec succès. Après avoir parcouru les plus célèbres écoles d'Italie, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Pavie, et ensuite à Plaisance, où celle de Pavie avait été transportée. Ce fut Jean Galéas, premier duc de Milan, qui l'attira en Lombardie, et qui l'y fixa par une forte pension. Sur la fin de ses jours, Marsile se retira à Bologne, où il mourut en 1405, professeur de médecine. Ce célèbre docteur avait été élevé par son père, Nicolas, qui avait professé avec distinction dans l'université de Padoue, depuis 1311 jusqu'en 1350, année de sa mort. On a de Marsile un *Traité des fièvres*, Venise, 1514; et Lyon, 1517. — Jean de SAINTE-SOPHIE, son frère, enseigna à Padoue et à Bologne,

et publia une *Pratique de la médecine*, et des *Commentaires* sur Avicenne. — Galéas, fils de Jean, occupait la chaire de logique, tandis que son père remplissait celle de médecine à Bologne. Appelé à enseigner cette dernière science à Vienne en Autriche, il y fit plusieurs élèves distingués. Dans sa vieillesse, il se retira à Padoue, sa patrie, et y professa la médecine jusqu'à sa mort. On a de lui un *Traité des fièvres*, imprimé à Venise, en 1514, et à Haguenau, en 1533. Le quatorzième et le quinzième siècles produisirent en Italie, plus qu'en aucun autre pays de l'Europe, de nouvelles lumières en médecine; et, parmi les professeurs de cette science, aucun n'eut plus de réputation que les docteurs dont nous venons de parler.

SAINTES. *Voyez* SAINCTES.

SAINTONGE (LOUISE-GENEVIÈVE GILLOT DE). *Voyez* GILLOT.

SAINTRAILLES (JEAN POTRON DE), grand-sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI et Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay; et le comte d'Arundel à celle de Gerberoy, en 1435. Il se distingua dans toutes les expéditions qui affranchirent la Normandie et la Guienne du joug des Anglais. Il eut en 1454 le bâton de maréchal de France, qui lui fut ôté en 1461 par Louis XI, l'ennemi des plus zélés serviteurs de son père. Il mourut deux mois après au château Trompette, dont il avait le gouvernement. Son courage était comme son caractère, franc, noble et décidé.

SAISSET (BERNARD), premier évêque de Pamiers, fut envoyé par Boniface VIII auprès de Philippe-le-Bel, qui, ayant eu à se plaindre de sa hauteur et de ses intrigues, le fit emprisonner en 1300. Cette correction le rendit plus sage. Il retourna dans son diocèse, et mourut en 1314.

SAIX (ANTOINE DU) est auteur d'un ouvrage intitulé : l'*Esperon de discipline pour inciter les humains aux bonnes lettres*, 1532, 2 parties, 1 volume, petit in-4° gothique; il y a deux autres éditions de ce livre, Paris, 1538, 2 parties en 1 vol. in-16; et 1539, in-16, figures.

SAJA (NONNIUS MARCELLUS), de la Roche en Lucanie, vécut dans le 16ᵉ siècle. Il a écrit des *Raisonnemens sur la sphère céleste*, en italien; un court *Traité de la sphère matérielle*, et un *Commentaire sur les Psaumes de la Pénitence*.

SAJANELLI (P. D. JEAN-BAPTISTE), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, naquit à Crémone, le 5 octobre 1700. Nicolas Poli, son oncle maternel, prit soin de sa première éducation. Il fit ensuite son cours de belles-lettres chez les jésuites de Crémone, professa la philosophie dans l'université de cette ville, et à Venise. On lui confia les principales dignités de son ordre, dont il devint général en 1758. Il mourut le 28 avril 1777. On a de lui une *Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme*, Venise, 1758, 3 vol. in-folio; et d'autres ouvrages inédits.

SALA (ANGE), un des premiers chimistes de son temps, né à Vicence, vers la fin du seizième siècle, exerça la médecine en Suisse et en Hollande, et fut nommé médecin du duc de Meckelbourg à Gustrow, où il vivait encore en 1639. Boërhaave fait un

grand éloge de cet écrivain, comme très-exact dans le choix et la préparation des médicamens. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés sous le titre d'*Opera medico-chimica quæ exstant omnia*, Francofurti, 1647, 1680, 1712, in-4°; Rothomagi, 1650, in-4°.

SALA (Jean-Dominique), médecin, et l'un des plus célèbres professeurs de l'université de Padoue, né en 1583, mort en 1644, a laissé trois ouvrages intitulés: I. *Ars medica, in quâ methodus et præcepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, Patavii, 1614, 1641, 1659, in-4°; Venetiis, 1620, in-4°. II. *De naturâ medicinæ libellus*, Patavii, 1628, in-4°. III. *De alimentis et eorum rectâ administratione liber*, ibid., 1628, in-4°.

SALA (Bornéo de), jurisconsulte, né à Bologne, et mort dans cette ville, le 13 août 1469, professa le droit dans sa patrie. Il fut intimement lié avec Ambroise de Camaldoli, le cardinal Piccolomini, et autres savans de son siècle. Le pape Pie II étant venu à Bologne en 1459, Sala fut choisi pour le complimenter, et s'en acquitta avec honneur. On a de lui plusieurs ouvrages pleins de goût et d'érudition. On estime surtout son traité *De patientiâ*.

SALADIN ou SALAH EDDYN, fameux sultan d'Egypte et de Syrie, était Curde d'origine. Il se mit avec son frère au service de Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils montrèrent tant de talent et de courage, qu'Adad, calife des Fatimites en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyait en Egypte de plus habiles généraux que ces deux capitaines curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir et de général de ses armées. Adad étant mort quelque temps après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte; et Noradin ne lui ayant pas long-temps survécu, il se déclara tuteur de son fils. Le commencement de son règne fut marqué par des établissemens utiles; il réprima la rapacité des juifs et des chrétiens employés dans les fermes des revenus publics et dans les fonctions de notaires. Après avoir donné des lois sages, il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, et marcha vers Jérusalem, qu'il voulait enlever aux chrétiens. Renaud de Châtillon ayant traité avec le dernier mépris les ambassadeurs que le prince musulman lui avait envoyés pour redemander quelques prisonniers, Saladin jura de venger cette insulte, et livra bataille aux chrétiens, en 1187, auprès de Tibériade, avec une armée de plus de 50,000 hommes. Il fut vainqueur, et fit plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels était Gui de Lusignan, roi de Jérusalem. Le monarque captif, qui ne s'attendait qu'à la mort, fut surpris de se voir traité avec la plus grande humanité. Le vainqueur lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans de la neige. Le roi, après avoir bu, voulut donner sa coupe à Renaud de Châtillon; mais Saladin, fidèle à son serment, lui abattit la tête d'un coup de sabre. Il marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation le 2 octobre de la même année. Sa générosité y éclata de diverses manières : il permit à la femme de Lusignan de se retirer où elle voudrait, et

n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères, qui étaient captifs. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. Saladin fit laver avec de l'eau-rose, par les mains même des chrétiens, la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avait travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : « Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains. » Il établit des écoles musulmanes. Malgré son attachement à sa religion, il rendit aux chrétiens orientaux l'église du Saint-Sépulcre; mais il voulut en même temps que les pèlerins y vinssent sans armes, et qu'ils payassent certains droits. Il déchargea plusieurs milliers de pauvres de la taxe portée par la capitulation, fournit de ses trésors aux besoins des malades, et paya à ses troupes la rançon de tous les soldats chrétiens. Cependant le bruit de ses victoires avait répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III excitait la France, l'Angleterre et l'Allemagne à s'armer contre lui. Les chrétiens, qui s'étaient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean d'Acre, battirent les musulmans, et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposaient à tenter le siége de Jérusalem; mais la dissension s'étant mise entre eux, Richard, roi d'Angleterre, fut contraint de conclure, en 1192, avec le sultan, une trève de trois ans et trois mois, par laquelle Saladin laissa jouir les chrétiens des côtes de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas long-temps à ce traité, étant mort un an après, en 1193, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, et environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils qui partagèrent entre eux ses Etats. Ce prince était encore plus estimable par son humanité et par sa probité que par sa bravoure. Assisté de ses cadis, il tenait lui-même son divan tous les jeudis, soit à la ville, soit à l'armée. Les autres jours de la semaine, il recevait les placets, les mémoires, les requêtes, et jugeait les affaires pressées. Toutes personnes, sans distinction de rang, d'âge, de pays, de religion, trouvaient un libre accès auprès de lui. Son neveu, Teki-Eddyn, ayant été cité en jugement par un particulier, il le força de comparaître. Un certain Omar, marchand d'Ackhlat, ville indépendante de Saladin, eut même la hardiesse de présenter une requête contre ce monarque devant le cadi de Jérusalem, à l'occasion d'un esclave dont il réclamait la succession que le sultan avait recueillie. Le juge étonné avertit Saladin des prétentions de cet homme, et lui demanda ce qu'on devait faire. « Ce qui est juste, répondit le sultan. » Il comparut au jour nommé, défendit lui-même sa cause, la gagna; et loin de punir la témérité de ce marchand, il lui fit donner une grosse somme, le récompensant d'avoir eu assez bonne opinion de son intégrité, pour oser réclamer la jus-

tice contre lui, sans craindre qu'elle fût violée. Ses sujets connaissaient sa bonté; ils ne craignaient pas de l'importuner, à quelque heure que ce fût, de leurs querelles particulières. Un jour, ce prince, après avoir travaillé tout le matin avec ses émirs et son ministre, s'était écarté de la foule pour prendre quelque repos. Un esclave vint dans cet instant lui demander audience : Saladin lui dit de revenir le lendemain. « Mon affaire, répondit l'esclave, ne souffre aucun délai; » et il lui jeta son mémoire presqu'au visage. Le sultan ramassa ce papier sans s'émouvoir, le lut, trouva la demande équitable, et accorda ce qu'on sollicitait.... Une autre fois, tandis qu'il délibérait avec ses généraux sur les opérations de la guerre, une femme lui présenta un placet. Saladin lui fit dire d'attendre. « Et pourquoi, s'écria-t-elle, êtes-vous notre roi, si vous ne voulez pas être notre juge ? — Elle a raison, répondit le sultan; » il quitta l'assemblée, s'approcha de cette femme, écouta ses plaintes, et la renvoya satisfaite...., La modération de ce prince a fourni à l'histoire un de ces petits faits que Plutarque n'aurait pas négligé de recueillir. Deux Mamelucks se disputant à quelques pas de lui, l'un d'eux jeta sa pantoufle à l'autre; celui-ci ayant esquivé le coup, la pantoufle alla frapper le sultan. Mais ce prince, feignant de ne s'en être pas aperçu, se tourna d'un autre côté, comme pour parler à un de ses généraux, afin de n'être pas forcé de punir l'auteur de cette action.... Dans le temps que le sultan était le plus irrité contre les Européens, à cause de la cruauté de Richard, roi d'Angleterre, et qu'il faisait trancher la tête à tous ceux qu'on prenait dans les combats, on traîna dans sa tente un officier chrétien, saisi d'une frayeur mortelle. Saladin lui ayant demandé le motif de sa peur : « Je tremblais, lui dit l'officier, en approchant de votre personne; mais j'ai cessé de craindre en vous voyant; un prince, dont l'aspect n'annonce que la bonté et la clémence, ne peut avoir la cruauté de me condamner à la mort. » Le sultan sourit, et lui donna la vie et la liberté. Ce prince judicieux avait une idée juste des grandeurs humaines : il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard de la mort criait à haute voix : « Voilà tout ce que Saladin, vainqueur d'Orient, emporte de ses conquêtes. On dit qu'il laissa, par son testament, des distributions égales d'aumônes aux pauvres mahométans, juifs et chrétiens, voulant donner à entendre, par cette disposition, que tous les hommes sont frères, et que pour les secourir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent. Marin a donné, en 1757, en 2 vol. in-12, une Histoire de ce grand homme, pleine de recherches intéressantes, bien faite et bien écrite. Il y fait valoir la vertu généreuse de Saladin; mais elle se dementit une fois d'une manière bien remarquable et bien cruelle : quelques centaines de chevaliers ayant été pris au siége de Tibériade, il leur donna le choix de l'abjuration de leur foi ou de la mort; et, sur leur refus, il les fit tous massacrer.

SALADIN, médecin distingué d'Ascoli, dans le Picenum, florissait en 1458, et fut médecin du prince de Tarente. On a de lui *Compendium aromatariorum*, Venetiis, 1527, in-fol., et un *Traité de la peste*, écrit en latin.

SALADIN (Jean-Baptiste-Michel), membre de la Convention nationale, était avocat à Amiens avant la révolution. Il fut d'abord député par son département à l'Assemblée législative, où il prononça plusieurs discours, qui se ressentaient de l'incertitude de ses principes politiques. Appelé à la Convention en 1792, il y vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Après avoir long-temps voté avec le parti de la Montagne, il l'abandonna, fut proscrit et demeura emprisonné pendant quinze mois. Il rentra à la Convention le 8 décembre 1794, et devint membre du comité de législation, où il rendit de nombreux services aux émigrés. Dès lors il se montra contraire à la cause républicaine. Il suivit la même marche au conseil des Cinq-cents, et fut accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec un espion anglais, nommé Harderberg. Il fut porté sur les listes de déportation des 4 et 5 septembre 1797; mais il parvint à s'y soustraire. Il exerça ensuite la profession d'homme de loi à Paris, où il est mort depuis plusieurs années.

SALAGNAC ou SALANAC (Étienne de), religieux dominicain, né dans le lieu même dont il porte le nom, vers 1210, entra vers 1230 dans l'ordre de St.-Dominique à Limoges. Après avoir occupé les postes les plus honorables de son ordre, il revint dans cette ville, où il mourut vers l'an 1290. On a de lui : I. *Tractatus brevis et devotus de votis quatuor in quibus Deus prædicatorum ordinem insignivit* : 1° *De bono ac strenuo duce Sancto Dominico*; 2° *De glorioso nomine prædicatorum*; 3° *De illustri prole*; 4° *De securitaia professionis*. II. *De tribus gradibus prælatorum ordinis prædicatorum: de ordinis magistris; de prioribus provincialibus, præsertim provinciæ Provinciæ; de prioribus conventualibus dictæ Provinciæ*. III. *Collectio Actorum omnium capitulorum generalium, et capitulorum etiam provincialium Provinciæ ad annum* 1278.

SALANDO (Joseph), médecin de Bergame, mort à Salo, en 1630, âgé de plus de 100 ans, fut le premier interprète d'Avicenne dans l'université de Padoue. Il voyagea dans toute l'Italie, et passa en Styrie, où il acquit tant de réputation, que Ferdinand Ier le fit venir à sa cour, et qu'il y devint par la suite premier médecin de Maximilien II. On a de lui un volume de *Réponses médicinales*, imprimé à Milan, et un autre de la *Panacée*, publié à Venise. Ferdinand, son fils, mourut dans la même année que son père, dont il n'égala pas les talens. Il a laissé un ouvrage intitulé *Tractatus de purgatione*, Veronæ, 1607, in-4°.

SALANDRI (l'abbé Pellegrin), poète italien, membre de plusieurs Académies, né à Reggio, le 30 avril 1723, d'une famille peu fortunée, et mort à Rome, en 1771, fit ses études dans le séminaire de sa patrie, et passa à Modène, où il fut précep-

teur des enfans du comte Beltrame Christiani. Il suivit ce ministre à Milan, en qualité de secrétaire, et l'accompagna depuis dans tous ses voyages. Il laissa divers ouvrages très-estimés.

SALAROLI (Charles), savant ecclésiastique, né à Bologne, en 1678, d'une famille noble, déjà illustrée par d'autres sujets distingués, fit ses études au collége Clémentin à Rome, et voyagea ensuite dans toute l'Europe; il mourut le 25 avril 1751, après avoir publié, sous le nom anagrammatique de *Lasarola*, *L'Origine de toutes les rues, carrefours et places de Bologne*, Bologne, 1743.

SALAS (Don Gregorio-Francisco de), poète espagnol, naquit dans l'Estramadure, vers l'année 1740, et mourut à Madrid, en 1808. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne et moderne, il se retira dans une retraite à la campagne, où il s'occupa de la poésie pastorale. Ce fut dans cet asile qu'il composa *Observatoire rustique, où l'on fait une description de la vie de la campagne et de ses avantages*, Madrid, 1772; Valence, 1773; Madrid, 1777 et 1779. Quelques critiques ont prétendu que l'auteur a copié trop servilement la nature. On a encore de lui: I. *Dalmiro y Silvano, Eglogue en faveur de la vie de la campagne*, Madrid, 1780, in-8°. Le style de cette églogue est exempt des défauts que l'on attribue au premier ouvrage. Ici le pinceau, sans cesser d'être vrai, embellit encore la nature. II. *Songes poétiques adressés aux Académies royales et à celle des beaux-arts*, Madrid, 1778, in-8°. III. *Poésies nouvelles, renfermant les éloges des grands hommes espagnols morts dans le siècle présent*, Madrid, 1776. IV. *Hymne à la Paix*, Madrid, 1785, in-8°. Il a laissé aussi un ouvrage en prose, imprimé à Madrid, en 1786. C'est une espèce d'avis aux prédicateurs. Salas était membre correspondant de plusieurs Académies.

SALAS. *Voy.* Barbadillo.

SALAT (Jean), secrétaire de la ville de Lucerne, où il naquit dans le 15e siècle, a écrit l'*Histoire des guerres de religion que se firent les Cantons en* 1529 *et* 1531. Elle n'a pas été imprimée. II. *La vie de l'ermite Nicolas de Flue*, 1636, Lucerne, en allemand. Salat fut emprisonné pendant quelque temps à Lucerne, pour avoir composé, en vers allemands, une satire contre les villes de Berne et de Zurich.

SALATHIEL, fils de Jéchonias, et père de Zorobabel, prince des Juifs, qui, sous la captivité de Babylone, présida au rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Il mourut à Babylone. Voyez l'*Histoire de l'Ancien Testament*.

SALATO (Erasme), savant médecin du 17e siècle, né à Trapani, exerça sa profession à Naples et à Palerme, où il mourut, en 1640. On a de lui des *Commentaires sur Galien*, Naples, 1642 et 1647.

SALAZAR (Ferdinand), jésuite espagnol, connu en France par un *Traité de la fréquente communion*, qui a été traduit par un dominicain, fut accusé d'avoir prêché devant le roi, en 1622, qu'un souverain était maître absolu des biens et de la vie de ses sujets.

SALAZAR (PEDRO), historien espagnol du 16e siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *Cronicadelemperador D. Carlos Quinto, en laqual se strata la guerra que tuvo contra los rebeldes del imperio*, Séville, 1552, in-fol. goth. II. *Historia enque se cuentan muchas guerras succedidas entre cristianos y infideles desde el anno* 1546-65, Medina-del-Campo, 1570, in-fol. III. *Monarquia de Espana, escrita por el doctor don Pedro Salazar*, Madrid, 1770-71, 3 vol., petit in-fol., ouvrage posthume, publiée par D. Barth. Ulloa. Cet ouvrage est important pour l'histoire d'Espagne et est souvent consulté des savans.

SALCEDE (NICOLAS), accusé d'avoir voulu assassiner le duc d'Alençon, à l'instigation du duc de Parme, fut écartelé à Paris, le 26 octobre 1582. Son père, quoique bon catholique, avait été massacré à la Saint-Barthélemi ; mais il était l'ennemi déclaré des Guise.

SALCHLI (JEAN-RODOLPHE), né à Zoffingen, en 1680, mort à Berne, le 2 juin 1746, y professa le grec avec succès. Il est auteur de plusieurs Dissertations estimées sur l'Ancien Testament. Jean-Jacques, son frère, professeur de théologie à Lausanne, en 1726, a laissé plusieurs dissertations théologiques, et une traduction latine du commentaire d'Aben-Ezra, sur la Genèse. — Jean, fils de ce dernier, professeur d'hébreu à Lausanne, en 1755, a mis au jour : *Specimen arabicum, seu analysis grammatica et notæ in Suratam Corani*, Berne, 1742, in-12 ; et quelques *Lettres* sur le déisme, Lausanne, 1756, 1 vol. in-12.

SALDEN (GUILLAUME) né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celle de La Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont : I. *Otia theologica*, in-4°. Ce sont des dissertations sur différens sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. II. *Concionator sacer*, in-12. III. *De libris, variorumque eorum usu et abusu*, Amsterdam, 1688, petit in-8°. Cailleau, dans son Dictionnaire bibliographique, tome 3, a donné une notice très-détaillée de cet ouvrage, qui mériterait d'être plus connu. Salden avait du jugement et du savoir.

SALE. *Voyez* SALLE.

SALE (GEORGE), un des principaux membres de la société qui nous a donné l'*Histoire universelle*, mourut à Londres, le 14 novembre 1736, regardé comme un savant du premier ordre. On a de lui une excellente traduction anglaise de l'*Alcoran*, imprimée à Londres, en 1734, in-4°. Il a mis à la tête de cette version une Introduction curieuse, qui a été traduite en français, in-8° ; on l'a insérée aussi dans l'édition de l'Alcoran, en français, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. On y trouve encore des notes, dont plusieurs n'ont pas paru justes à tout le monde. « Je suis fâché (dit Porter, l'homme le mieux instruit de la religion musulmane), d'être obligé de dire que souvent il montre trop d'empressement à faire l'apologie du Koran, et qu'il cherche plutôt à pallier les extravagances sans nombre qu'il y rencontre, qu'à les exposer dans leur véritable point de vue. Il résulte du moins

un avantage de cette partialité, c'est qu'on peut être assuré qu'il n'a pas ajouté une seule absurdité à celles qui y sont réellement, et qu'il n'a point chargé le ridicule qu'elles ont dans l'original. » (*Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, Neufchâtel, tome 2, 1770, pag. 22 et suiv.) Le caractère des écrits de Sale est celui de la société dont il était membre; beaucoup d'érudition, mais peu de goût, peu d'élégance, peu de précision. *Voy.* MAHOMET.

SALÉ, fils d'Arphaxad, et père d'Heber, ou, selon les Septante et Saint-Luc qui les a suivis, fils de Caïnam, et petit-fils d'Arphaxad, mourut âgé de 433 ans, en 1878 avant J.-C.

SALEL (HUGUES), de Casals dans le Querci, s'acquit l'estime du roi François Ier, qui le fit son valet-de-chambre, et lui donna l'abbaye de Saint-Chéron, près de Chartres, avec une pension. Salel fit, par ordre de ce prince, une traduction en vers français des 12 premiers livres de l'*Iliade* d'Homère, 1574, in-8°, et mourut à Saint-Chéron, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un recueil de poésies. Son style est obscur, louche et traînant. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1539, in-8°; et à Lyon, en 1573, in-16. On ne trouve pas, dans ces deux éditions, un autre ouvrage du même auteur, intitulé: *Dialogue non moins utile que délectable, auquel sont introduits les dieux Jupiter et Cupidon disputant de leur puissance*, in-8°.

SALERNE (JEAN-BAPTISTE), jésuite et cardinal, préfet des études au collège grec à Rome, et décoré de la pourpre par Clément XI, le 29 novembre 1719, naquit à Cosenza dans la Calabre, le 24 juin 1670. Il mourut à Rome, le 30 janvier 1729, laissant un ouvrage, ayant pour titre: *Specimen orientalis ecclesiæ à concilio Nicæno*; etc., Romæ, 1705, et ailleurs.

SALERNE (FRANÇOIS), médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, et travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matière médicale* de Geoffroi. Ils donnèrent le *Règne animal*, et ensuite l'*Histoire naturelle des animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de Salerne: I. Une traduction de *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'Histoire naturelle des oiseaux*, ou Traduction *du Synopsis avium* de Ray, *augmenté de Recherches critiques et d'Observations curieuses sur les oiseaux de nos climats*, Paris, 1767, in-4°. II. Le *Manuel des Dames de charité*, in-12. Ce médecin mourut en 1760.

SALERNITANO (THOMAS), Napolitain, célèbre jurisconsulte du 16e siècle, président de la Chambre royale, fut employé sous le règne de Philippe II, aux affaires les plus délicates. Il mourut à Naples, en 1584, après avoir été régent de la chancellerie. On a de lui *Decisiones supremorum tribunalium regni Neapolitani*, etc.

SALERNO (FRANÇOIS), ecclésiastique, né à Biccari, dans le royaume de Naples, en 1597, mort en 1654, protonotaire apostolique, a écrit un ouvrage intitulé: *Consiliorum sive respon-*

sorum juris matrimonii valor.

SALES (Saint François de), né au château de Sales, diocèse de Genève, le 21 août 1567, d'une maison noble et ancienne, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévôt d'Anneci, ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier, son oncle, en 1602. Son zèle pour la conversion des zwingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Église plus de soixante-dix mille ames, depuis 1592, jusqu'en 1602, qu'il fut évêque: il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal Duperron disait « qu'il n'y avait point d'hérétique, qu'il ne pût convaincre, mais qu'il fallait s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir.... Quel dommage, disait Henri IV, qui alla jusqu'à lui offrir le chapeau de cardinal pour le fixer dans ses États, quel dommage qu'un homme de ce mérite soit relégué dans les montagnes! Il institua, l'an 1610, l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avait fait renoncer aux plaisirs du monde, fut la première supérieure. Il voulut qu'on y admit les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. La *Visitation* est, selon le père d'Avrigny, le chef-d'œuvre de l'évêque de Genève. Il l'appelait lui-même *sa joie et sa couronne.* Les contradictions qu'il essuya d'abord ne le rebutèrent pas. « Je sais, dit-il dans une de ses *Lettres*, que j'attirerai des contrôlemens sur moi; mais je ne m'en soucie pas; car, qui fit jamais le bien sans cela? Cependant plusieurs ames se retireront auprès de Notre-Seigneur, qui, sans cela, demeureraient engagées avec les autres grenouilles dans les marais et paluds. » Le nouvel institut se répandit avec tant de rapidité, que madame de Chantal en vit, avant sa mort, quatre-vingt-sept maisons fondées en France et en Savoie, d'où il pénétra en Italie, en Allemagne et en Pologne. Le fondateur fut obligé, en 1618, de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier. Le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêché en France, et qui refusa, vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition, 1° qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse; 2° que, quand il ne ferait point sa charge, il n'en recevrait point les appointemens. « Vous avez, lui dit la princesse, des scrupules déplacés. Si je veux vous donner vos appointemens lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez-vous de les accepter? — Madame, répondit-il, je me trouve bien d'être pauvre; je crains les richesses, elles en ont perdu tant d'autres! elles pourraient bien me perdre aussi. » La princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions; et, sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit

présent d'un diamant de grand prix, en lui disant: « C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. — Je vous le promets, madame, lui répondit-il, à moins que les pauvres n'en aient besoin. — En ce cas, dit la princesse, contentez-vous de l'engager, et j'aurai soin de le dégager. — Je craindrais, madame, repartit François, que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abusasse enfin de vos bontés.... » Quand il fut de retour dans son diocèse, son économe lui annonça qu'il avait gagné un procès considérable contre plusieurs gentilshommes qui lui disputaient des droits. Il lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. « Dieu me garde, répondit-il, d'en agir ainsi avec qui que ce soit, et encore moins avec mes diocésains, qui sont mes enfans! » L'économe insista, en lui disant que ces dépens montaient à une grosse somme, dont il avait besoin pour se dédommager des frais qu'il avait faits à la poursuite de ce procès. « Et comptez-vous pour un petit gain, repartit François, de regagner des cœurs que ce procès a peut-être rendus mes ennemis? Pour moi, je le compte pour tout. » A l'heure même, il envoya chercher ces gentilshommes, et leur remit les dépens. Il passait souvent les journées entières au confessionnal. On a vu des gens venir de cent vingt lieues pour se confesser à lui. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il y mourut le 28 décembre. Son corps fut porté à Annecy, et son cœur demeura à Lyon, dans le monastère de la Visitation. Alexandre VII le canonisa en 1665. M. de Cosnac, archevêque d'Aix, alors très-vieux, apprenant que l'on venait de canoniser Saint François de Sales: « Quoi! s'écria-t-il, M. de Genève, mon ancien ami? Je suis charmé de la fortune qu'il vient de faire: c'était un galant homme, un aimable homme, et même un honnête homme, quoiqu'il trichât au piquet, où nous avons souvent joué ensemble. » Mais, Monseigneur, lui dit-on, est-il possible qu'un Saint friponne au jeu? » — Ho! répliqua l'archevêque, il disait pour ses raisons que ce qu'il gagnait était pour les pauvres. » Ses écrits, pleins de candeur et d'onction, portent tous l'empreinte de son caractère. Les principaux sont: I. *Introduction à la vie dévote*, dont le P. Jean Brignon, jésuite, a donné une bonne édition, à Paris, 1709, in-12. Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seulement faite pour les cloîtres. On ne s'arrêta point aux injustes censures de ceux qui voulurent y trouver des opinions relâchées sur le bal, et sur les bons mots qu'on dit dans la société. L'auteur répondit à ces critiques dans la préface du livre suivant. II. Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, jésuite, en 3 vol., et abrégé en un seul par l'abbé de Tricalet, Paris, imprimerie royale, 1651, in-8°, et Paris, 1756, in-12. III. Des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété. Ses œuvres ont été recueillies à Paris, 1641, en 2 vol. in-fol. St. François de Sales y paraît un des mystiques les plus éclairés de ces derniers temps. Son style est simple, naïf, doux, touchant et souvent ingénieux. Les lec-

teurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus peuvent lire sa Vie, élégamment écrite par l'abbé Marsollier, en 2 vol. (Cienfuegos et Cotolendi en ont aussi fait chacun une); et son *Esprit*, par Lecamus, évêque de Belley, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par un docteur de Sorbonne à un gros vol. in-12. *Voyez* MERCŒUR.

SALESBURY (GUILLAUME), grammairien gallois, qui vécut au commencement du 17e siècle, avait été destiné à la profession d'avocat; mais on n'a pas d'ouvrages de lui sur la législation. Ses œuvres sont: I. Un *Dictionnaire gallois*. II. Un *Traité de la Rhétorique*. III. Des *Poésies*. IV. Il a eu part à la traduction du Nouveau Testament en gallois, publiée par l'évêque Davien, en l'année 1620.

SALIAN ou SAILLAN (JACQUES), jésuite d'Avignon, recteur du collége de Besançon, mourut à Paris, en 1640, dans un âge avancé, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, et des *Annales de l'Ancien Testament*, Paris, 1625, 6 vol. in-fol. en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition.

SALICET (GUILLAUME DE), médecin du 13e siècle, natif de Plaisance, exerça sa profession à Bologne et à Venise. Il est le premier praticien qui ait donné à ses malades des remèdes tirés de la chimie; il excella aussi dans les opérations chirurgicales: ce qui le fit injustement enlever à la médecine, pour le ranger exclusivement dans la classe de la chirurgie. Sa méthode, en général, est préférable à celle des auteurs qui l'ont précédé. Son style est original, quelquefois un peu barbare. On a de lui une *Pratique*, long-temps recherchée sous le nom de *Guillelmia*, et qui est actuellement connue sous ce titre: *Summa conservationis et curationis*, Venetiis, 1475, in-fol.; Lipsiæ, 1495. Il a aussi donné *Cyrurgia*, Venetiis, 1502. Ce second ouvrage a été traduit en français, par maistre Nicole Prévost, docteur en médecine, Lyon, 1492; édition très-rare.

SALICET (RICHARD DE), savant jurisconsulte de Bologne, qui florissait dans le 14e siècle, professa le droit avec succès dans sa ville natale, et se distingua dans les affaires politiques. Il fut envoyé en ambassade auprès du pape et de plusieurs autres souverains. Il mourut à Plaisance, en 1389. Son fils Robert exerça la même profession que son père.

SALICET (BARTHÉLEMI), jurisconsulte de Bologne, neveu du précédent, professa le droit à Bologne, en 1363, et passa à Padoue au bout de quelques années. Sa patrie le réclama bientôt, et le nomma ambassadeur auprès du pape Grégoire XI. Sa gloire fut un peu obscurcie en 1389, lorsqu'on découvrit qu'il avait quelque part à un traité par lequel on devait livrer Bologne à Jean Visconti. Il se retira à Ferrare, où le marquis Albert lui donna une chaire dans l'université qu'il avait fondée. Salicet mourut dans cette ville, le 28 décembre 1412. Outre un Commentaire sur neuf livres du Code, auquel il employa 18 ans de travail; on a de lui quelques autres ouvrages, recueillis en 6 volumes.

SALIER (JACQUES), religieux minime, professeur en théolo-

gia, provincial et définiteur, mourut à Dijon, le 10 août 1707, âgé de 92 ans. La théologie scolastique fut sa principale occupation. Nous avons de cet auteur: I. *Historia scholastica de speciebus eucharisticis*, in-4°, 3 vol., Lyon, 1687; et Dijon, 1692 et 1704. II. *Cacocephalus, sive de plagiariis opusculum*, 1694, in-12. III. Des *Pensées sur l'ame raisonnable*, Lyon, in-8°.

SALIER. *Voyez* SALLIER.

SALIEZ. *Voyez* SALVAN.

SALIGNAC (BERTRAND DE), est auteur d'un ouvrage intitulé: *Le siége de Metz*, en 1552, Paris, Charles Estienne, 1552, in-4°. — Un Barthélemi de SALIGNAC a publié un *Itinéraire de la Terre Sainte*, en latin, Lyon, 1525, in-8° goth., avec fig. Cet écrit a été réimprimé avec celui de Brochard ou Brocard, moine allemand du 13e siècle.

SALIGNAC. *Voyez* FÉNÉLON.

SALIMBENI (VENTURA), peintre d'histoire, né en 1557, à Sienne, mort en 1613. On a de cet artiste un très-beau tableau à Wilton; il représente la *Descente du Saint-Esprit sur les apôtres*.

SALIN (MAURICE), sculpteur distingué, mort à Lyon, le 22 juin 1809, âgé de 49 ans, était né en Savoie, d'où il était sorti très-jeune pour exercer le métier de ramoneur, qu'il quitta bientôt pour apprendre celui de fondeur, et ensuite l'état de sculpteur. Toujours guidé par son seul instinct, il parvint à se faire remarquer par son talent. Il savait par cœur son Homère, Pline, Hérodote et Strabon. Il savait tout ce qu'on peut savoir de l'antiquité.

SALINAS ou SALINES (FRANÇOIS DE), natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de dix ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il mourut en 1590. Il compta parmi ses protecteurs le pape Paul IV, et le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. On a de lui: I. Un excellent *Traité de Musique*, en latin, Salamanque, 1577, in-fol. II. Une Traduction en vers espagnols de quelques *Epigrammes* de Martial.

SALINAS (BONAVENTURA DE SALINAS et CORDOVA), religieux capucin, né au Pérou, étudia dans l'université de Lima, y mit en ordre les archives, les livres et les monumens, fut nommé premier secrétaire du gouvernement, se fit capucin, enseigna successivement les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie. Définiteur de son ordre, et procureur, il fut envoyé à Rome pour la béatification et la canonisation du P. F. Solano, et élu général. Rappelé en Espagne pour s'y reposer et jouir de la récompense qu'il avait si bien méritée, il éprouva des désagrémens et fut en butte à des calomnies, qui n'amortirent pas son zèle. Il fit bâtir des hospices, et mourut le 15 novembre 1653, dans le couvent de Guernavaca. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont les suivans: *Monumenta historiæ novi orbis Peruani merita et decora civitatis Limensis*, Limæ, 1630, in-4°. — 1639, in-4°. *Memoriale testimonium, seu apologia pro se natisque in Americâ Hispanis parentibus vulgò* Oriolos. *De novis missionibus franciscanorum apud*

Sinas et Tartaros. Des *Traités théologiques*, *des Panégyriques*, *et des Sermons*, etc. etc.

SALINATOR. *Voyez* Livius.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare l'an 1195. Il devint si puissant, qu'il méprisa l'autorité du légat du pape, celle du marquis Azzo d'Este, et qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étaient de leur parti. Le marquis d'Este, voulant s'en venger, leva une armée, et assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, et le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Este s'étant montré un peu trop difficile sur les conditions, en fut honteusement chassé avec tous ceux qui l'avaient accompagné. Cependant il y entra depuis, et Salinguerra mourut prisonnier à Venise l'an 1240, âgé de 80 ans.

SALIO (Joseph), littérateur du 18e siècle, gentilhomme de Padoue, et secrétaire perpétuel de l'Académie des réfugiés, mort à la fleur de son âge en 1737, a publié : I. *Pénélope*, tragédie, Padoue, 1724. II. *Othon*, tragédie, Padoue, 1736. III. *Examen critique de quelques écrivains*, Padoue, 1738. IV. *Dieu rédempteur*, poème en six chants.

SALIS (Ulysse de), capitaine de l'illustre maison des barons de Salis, dans le pays des Grisons, né en 1594, se signala d'abord au service des Vénitiens. Il porta les armes pour sa patrie dans les troubles de la Valteline, puis pour la France en qualité de colonel. Son régiment ayant été réformé, il leva une compagnie entière au régiment des gardes-suisses, et l'amena au service de Louis XIII, tandis que ce prince assiégeait La Rochelle. Il acquit beaucoup de gloire à ce siége, et en 1629, à l'attaque du Pas-de-Suze. Il leva un nouveau régiment grison en 1631, pour le secours de sa patrie que les Autrichiens voulaient subjuguer. Il servit à la tête de ce corps avec la plus grande distinction, en 1635, sous le duc de Rohan. Etabli, par ce général, gouverneur de toute la Chiavenne, il refusa les offres avantageuses du comte de Serbellone, général des Espagnols, et remporta, le 4 avril 1635, une victoire complète sur ces derniers, au mont Francesca. Salis fut le dernier des Grisons qui ne voulurent point souscrire au traité par lequel les ligues grises se réconciliaient avec les deux branches de la maison d'Autriche. Il continua de servir la France, fut nommé, en 1641, maréchal-de-camp, se signala cette même année au siége de Coni, dont il devint gouverneur, et prit, le 19 octobre suivant, le château de Demon. Il mourut dans le pays des Grisons en 1674. Il y avait quelque temps que sa mauvaise santé l'avait forcé de quitter le service.

SALIS (Baptiste de), grison, cordelier de la province de Gênes, vivait au milieu du 15e siècle. On a de lui : *Summa casuum*, Gênes, 1749 ; et Nuremberg, 1788, 1 vol. in-fol.

SALIS-SAMADE (le baron de), fils aîné de M. de Samade, colonel du régiment suisse de ce nom, qui comptait soixante ans de service à l'époque du licenciement. Il y avait deux régimens du nom de Salis, celui de Samade et celui de Salis-Marchelins. De plus, Henri de Salis-Zizers était capitaine de la compagnie suisse qui fut presque entièrement détruite

le 10 août, à la grille du château des Tuileries, où elle était postée : son frère, le baron Rodolphe de Salis-Zizers, aide-major du régiment des gardes, accompagna Louis XVI à l'assemblée, et fut conduit avec l'état-major dans les prisons de l'Abbaye, où il fut massacré dans la nuit du 2 au 3 septembre, avec le lieutenant-colonel des gardes. Salis-Samade avait été major du régiment de Châteauvieux, et s'était trouvé à l'affaire de Nanci. Son attachement à l'ordre, le maintien de la discipline, avait conservé ce régiment dans le devoir jusqu'au jour où M. de Malseigne quitta Nanci pour aller joindre les carabiniers à Lunéville. Les agitateurs, furieux de ce départ, entraînèrent les autres, les révoltés vinrent tous ensemble arrêter leurs officiers pour les désarmer; ils les emmenèrent à la place royale, et se jetèrent sur eux avec emportement. Un des plus animés s'avance près du major : « N'approchez pas, lui dit M. de Salis, ce n'est qu'avec ma vie qu'on aura mon épée. » En disant ces mots, il se met en défense. Les soldats étonnés restent un moment interdits; mais, ranimés de nouveau, ils allaient se jeter sur lui, lorsque le lieutenant-colonel lui crie : « Que faites-vous, major ? Nous sommes tous ici prisonniers; rendez votre épée. — Vous êtes mon chef, vous me commandez; mais je ne la remettrai qu'à vous. » Au moment où M. de Salis se présentait pour la remettre, mille voix s'écrient : « Il est trop brave; qu'il garde son épée. » En effet, il fut le seul qui la conserva. Ce fait est consigné dans le Mémoire du régiment de Châteauvieux, adressé à l'Assemblée nationale, signé de tous les officiers. Cette conduite courageuse le fit nommer lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach, en garnison à Lille, et c'est là que M. de Salis eut de nouvelles occasions de déployer sa fermeté lors du massacre de Dillon. Les désordres continuèrent jusqu'au 8 septembre 1792, qui fut l'époque où son régiment fut licencié avec tous les régimens suisses. Cette famille recommandable comptait alors au service de la France sept officiers supérieurs de ce nom. Rien ne retenant plus de Salis en France, il se retira dans sa patrie avec sa famille, et l'estime générale l'y suivit. Après dix ans d'absence, il revint en France ramasser les débris de sa fortune. Ses chagrins avaient altéré sa santé. Il mourut à Montargis, en 1803, d'une maladie épidémique, laissant deux filles et une veuve qui ne l'avait jamais quitté, et avait, dans toutes les occasions, partagé ses peines et ses dangers.

* SALISBURY (Jean-Petit, dit de), en latin *Sarisberiensis*, né en Angleterre vers l'an 1110, vint en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugène II, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime de Thomas Becquet, grand-chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbéry, Jean le suivit et l'accompagna dans tous ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église, l'an 1170, Salisbury voulant parer un coup qu'un des assassins portait sur la tête du prélat, le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu

évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu et par sa science, et y mourut l'an 1182. C'était un des plus beaux esprits de son siècle. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé *Polycraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Leyde, 1639, in-8°. Cet ouvrage fut traduit en français l'année suivante, in-4°, par Mézeray, sous le titre de *Vanités de la cour*. On y trouve beaucoup de lieux communs sur les grands. Les réflexions de l'auteur, aujourd'hui triviales, durent beaucoup plaire de son temps. On a encore de lui des *Lettres*, une *Vie de Thomas Becquet*, et un *Traité de logique et de philosophie*.

SALIVET (Louis-George-Isaac), jurisconsulte, né à Paris le 9 décembre 1757, y fit d'excellentes études, et obtint le bonnet de docteur en droit. Reçu avocat au parlement de la même ville, il exerça cette profession jusqu'en 1790. Nommé accusateur public près le quatrième tribunal criminel provisoire, il s'y montra toujours magistrat intègre. Après la suppression des tribunaux criminels provisoires, il fut nommé juge de paix de la section de Beaurepaire; il exerça peu de temps ces fonctions importantes, et comme il avait des connaissances étendues dans les arts mécaniques, l'administration générale des armes portatives lui confia la direction d'un de ses bureaux, et lui donna ensuite une mission dans deux départemens pour suivre les procédés relatifs à la fabrication des pierres à fusil. Il s'en acquitta avec succès, et il a laissé, sur cette matière, des détails très-intéressans. Après la dissolution de l'administration des armes portatives, il fut nommé chef-adjoint de l'un des professeurs à l'Académie de législation, où il exposa en 1802 l'histoire et les antiquités du droit romain, et en 1803 et 1804, les institutes de Justinien. Dès sa jeunesse, il avait montré un goût particulier pour le tour, et s'était monté un laboratoire considérable, où il a exécuté plusieurs modèles de mécanique. Il a publié en 1792 un *Manuel du tourneur*, en 2 vol. in-4°, avec 71 planches. Cet ouvrage contient beaucoup de nouvelles méthodes, et indique les moyens d'exécuter une foule d'objets qui n'avaient pas été tentés jusqu'alors. C'est à lui qu'on est redevable de la composition de l'article *Etoffes* dans la première Encyclopédie. Il a aussi coopéré avec dom Bevy à l'*Histoire des inaugurations*, ouvrage plein de recherches curieuses, et qui peut être avantageusement consulté pour les mœurs et les coutumes de chaque siècle. On a encore de lui plusieurs éditions de livres classiques, et, entre autres, celle de Plutarque, traduction de Dacier, en 14 vol. in-12, avec des notes. Il avait aussi commencé la traduction du *Legum delectus* de Domat, que sa mort, arrivée en 1805, l'empêcha d'achever.

SALIUS (Hugues de), docteur en médecine de la faculté d'Angers, né à Beaune en 1632, mort à Meursauld, âgé de 78 ans. Ses ouvrages consistent en différentes pièces de littérature, telles qu'une nouvelle édition de la *Défense du vin de Champagne contre le vin de Bourgogne*, Dijon, 1704, in-4°, et une lettre

contre Moreau de Mautour *sur la ville de Bibracte.*

SALLE (Antoine de la), écrivain franc-comtois, florissait, selon Gollut, dans le 15ᵉ siècle, depuis 1422 jusqu'en 1459. La Croix du Maine le fait naître dans le 14ᵉ siècle. Il voyagea en Italie, où il contracta le goût des nouvelles romanesques. Il s'attacha à René d'Anjou, roi de Sicile, duc de Lorraine, dont il devint secrétaire. Les lettres qu'il avait cultivées de bonne heure, furent pour lui un amusement plutôt qu'une occupation. Entraîné par le goût qui régnait alors, il composa en 1459 un roman intitulé *Histoire plaisante et chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles-cousines*, imprimée en 1517, petit in-fol. gothique. Thomas-Simon Gueulette en donna une nouvelle édition, Paris, 1724, 3 vol. in-12, qu'il enrichit de notes critiques, historiques et chronologiques, d'une préface sur l'origine de la chevalerie et des anciens tournois, et d'un avertissement pour l'intelligence de l'histoire. Quelques esprits bizarres ont prétendu trouver dans ce roman des vérités et des allusions historiques. Autrefois il se vendait très-cher; mais aujourd'hui que la saine critique a pris le dessus, cet ouvrage n'est plus regardé que comme un roman ignoré, qui n'offre que la grossière ingénuité des temps passés. On a encore de lui un livre intitulé *la Salade, laquelle fait mention de tous les pays du monde, du pays de la belle Sibille*, etc., Paris, 1521, in-fol. Il y fait mention de tous les pays du monde, de la figure de la mer et de la terre, et l'a dédié au prince d'Anjou. On connaît aussi de lui un *Livre de la noblesse, et de l'office des hérauts et Roi d'armes.*

SALLE (Simon-Philibert de l'Etang de la), conseiller au présidial de Reims, mort à Paris le 20 mars 1765, a laissé deux ouvrages qui ont eu du succès I. Les *Prairies artificielles*, petit vol. in-8°, qui a été réimprimé deux fois. II. *Manuel d'Agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernement*, in-8°; ouvrage dicté par l'amour du bien public, et par une expérience constante de 30 années.

SALLE (Jean-Baptiste de la), fondateur de l'Institut des écoles chrétiennes, qui ont été rétablies en France depuis la restauration, était fils d'un conseiller au présidial de Reims, né le 30 avril 1651; il fut pourvu d'un canonicat à l'âge de 17 ans, admis à la prêtrise, en 1678, et promu au grade de docteur en théologie, à Paris, en 1681. De retour à Reims, il fut chargé de l'établissement des maîtresses d'école, et s'en acquitta avec un zèle éclairé. En 1679, il avait commencé à établir, pour les garçons, des écoles gratuites, où l'on enseignait les principes de la religion et des lettres. Il en logea d'abord les maîtres chez lui, leur acheta ensuite une maison, vécut avec eux, les dirigea dans l'administration des écoles, et leur donna de sages règlemens. Plusieurs villes voulurent se procurer ces nouveaux instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Reims, de là à Paris, et enfin à Rouen, où il acquit la maison de Saint-Yon, dans le faubourg Saint-Sever. En 1683, craignant que ses occupations ne lui permissent pas de remplir ses obligations

avec assez d'exactitude, il résigna son canonicat à un prêtre que sa piété seule lui fit choisir. En 1684, il distribua son patrimoine aux pauvres. Livré tout entier au soin de former et de diriger sa congrégation naissante, il la vit s'accroître et s'étendre avec rapidité. En 1717, il força ses disciples d'accepter sa démission de la supériorité, et se fit nommer un successeur. Il mourut en 1719 à Saint-Yon-lès-Rouen. Il a laissé, pour l'usage des écoles, plusieurs ouvrages remplis d'onction et de piété. Ses disciples, réunis sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes*, obtinrent des lettres-patentes pour leur maison de Saint-Yon, en 1724; et Benoît XIII approuva leur institut. De nouvelles lettres-patentes, données en 1778, leur accordèrent dans tout le royaume les mêmes prérogatives et priviléges dont jouissaient les autres corps religieux.

SALLE (Philippe de la), né en 1723, à Seyssel, près Gex, et mort à Lyon, en 1804, réunit à un haut degré les talens d'un dessinateur élégant et d'un mechiniste ingénieux et profond. Il avait une grande habileté à peindre les fleurs, et à les faire exécuter en étoffes brochées. Ce fut lui qui fut l'inventeur du grand genre des étoffes pour meubles, et fit à la navette des tableaux d'animaux admirables; il réussit même à produire les portraits de Louis XV, et de l'impératrice Catherine II. Les meubles en soie de cette Impératrice furent fabriqués sur les dessins et dans les ateliers de cet artiste. L'art des étoffes brochées, tel qu'on le pratiqueit alors, obligeait d'employer plusieurs mois pour disposer les fils avec lesquels on lève certaines parties de la chaîne, afin de passer les diverses trames coloriées. Quand cette opération était faite, on fabriquait le nombre d'aunes d'étoffes que l'on croyait pouvoir débiter, et le métier était démonté ensuite. De la Salle imagina un moyen de conserver toutes les cordes dans le même état, et de les remettre en place en peu de minutes; de telle sorte qu'à chaque demande nouvelle on allait choisir les dessins numérotés avec leurs cordes prêtes à opérer: on les accrochait au métier; et au lieu d'attendre deux mois la reprise du travail, on pouvait en cinq minutes recommencer le nouveau tissu. Turgot, si éclairé sur l'économie des capitaux et du temps, fut vivement frappé de tous les avantages de cette invention. Il fit donner à de la Salle 6000 fr. de pension et le cordon de Saint-Michel. Sous le ministère de Necker il fut permis à de la Salle de placer ses machines dans le château des Tuileries, et il y déposa les premières navettes volantes pour faire des gazes et d'autres étoffes de toute largeur. Cette heureuse découverte est reproduite aujourd'hui comme anglaise. Il est juste d'en rendre l'honneur à Philippe de la Salle. « Enfin c'es de la Salle, dit un rapport fait au conseil de commerce de Lyon, qui sut le premier répandre avec une noble profusion et un choix plein de goût, l'émail de nos fleurs sur nos étoffes; les plantes semblaient y conserver le mouvement de la végétation, par l'élégance du jet et par la pureté des formes; les oiseaux, les insectes animaient ses compositions; de frais paysages signalaient sous sa main la puissance de l'art; et l'on vit les

tissus embellis par ses dessins; recherchés par les souverains de l'Europe pour l'ornement de leurs palais. — Un métier ingénieux qui facilite la main-d'œuvre et offre les moyens d'exécuter toutes les conceptions du dessinateur, et d'autres inventions utiles en mécanique, lui obtinrent en 1775 le prix des artistes; c'était alors le cordon de Saint-Michel. La révolution vint altérer le bonheur et la fortune de de la Salle; il se retira dans une maison de campagne près de Lyon, d'où il ne sortit, dans les derniers jours de sa vieillesse, que pour venir donner à cette ville, qu'il avait adoptée pour patrie, les matrices de ses machines, les modèles d'un métier propre à mieux fabriquer la soie, ceux d'un tour et d'un moulin pour l'ouvrer, d'un hamac ingénieux qu'il fit exécuter, et qui offre le moyen de présenter tous les mouvemens et toutes les situations que le chirurgien peut desirer pour le pansement des estropiés.

SALLÉ (Jacques-Antoine), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né le 4 juin 1712, mort le 14 octobre 1778, a publié : I. *L'Esprit des Ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 volumes in-4°. II. *L'Esprit des Ordonnances de Louis XV*, in-4°, 1759. La clarté, la lumière et le savoir règnent dans ces deux excellens commentaires. Le premier n'a pour objet que celles qui ont été rédigées par le chancelier d'Aguesseau. III. *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, 1760, 2 vol. Sallé était associé de l'Académie de Berlin; titre qu'il dut à des observations critiques sur le Code Frédéric.

SALLÉ. *Voyez* Salé.

SALLEBRAI (......), auteur dramatique très-médiocre, a donné au théâtre quatre mauvaises Pièces : *le Jugement de Pâris*, 1639; *la Troade*, 1640; *la belle Égyptienne*, 1642; et l'*Amante ennemie*. On ignore sa patrie et le temps de sa mort.

SALLENGRE (Albert-Henri de), historien et antiquaire, conseiller du prince d'Orange, né à La Haye, en 1694, fit paraître dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour les belles-lettres, qu'il cultiva toujours avec succès. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit, et soutint publiquement des *Thèses* contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes. Il vint à Paris après la paix d'Utrecht, visita les bibliothèques et les savans, et profita des lumières des uns et des richesses des autres. Il voyagea en Angleterre, et y fut reçu membre de la Société de Londres, en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Histoire de Pierre de Montmaur*, professeur royal de langue grecque, Paris, 1715, 2 vol. petit in-8°; 1717, 2 vol. in-12. C'est le recueil des satires enfantées contre ce fameux parasite. II. *Mémoires de littérature*, 1725, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmollets. Le premier but de Sallengre avait été de faire connaître les livres imprimés depuis long-temps, recommandables ou par leur mérite, ou par leur succès, ou par leur rareté. III. *Novus Thesaurus antiquitatum Romanarum*, La Haye, 1716, 3 vol. in-

fol.; recueil contenant beaucoup de pièces fugitives, qui avaient échappé aux recherches de Grævius, et qui étaient extrêmement rares. IV. *L'Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12. C'est une assez mince compilation, et un mauvais jeu d'esprit. V. *Essai sur l'Histoire des Provinces-Unies*, 1728, in-4°; ouvrage posthume. VI. Une édition des Poésies de Lamonnoye, 1716, in-12.

SALLES (J.-B.), médecin à Vezelise, député du tiers-état de Nanci aux États-généraux, en 1789. Il se montra partisan de la révolution, parut peu à la tribune pendant les premières années, et fut accusé d'être l'un des auteurs des troubles de Nanci; il s'opposa, en août 1789, à ce que le roi eût le *veto* absolu, et proposa en septembre de déterminer par une loi le cas et le mode par lesquels l'Assemblée nationale pourrait être dissoute. Il fit un rapport en mai 1790, sur les troubles d'Alsace, et accusa MM. Diétrich, l'abbé d'Eymar et autres, d'y exciter l'opposition aux décrets. Le 13 novembre, il défendit la société populaire de Dax, inculpée par la municipalité, fut élu secrétaire, le 26 févier 1791, combattit, en mai, le projet de diviser le Corps législatif en quatre sections, et fit décréter dans le même temps la poursuite des auteurs des troubles religieux suscités à Colmar. En juin on le vit combattre avec force et en détail l'avis de ceux qui voulaient enlever à Louis XVI l'inviolabilité; on remarqua même dans son discours cette phrase: « On me poignarderait plutôt que de me faire souffrir que le gouvernement passât entre les mains de plusieurs. » Le 22 juillet il fit un long rapport contre les pétitionnaires du Champ-de-Mars, qu'il présenta comme des ennemis de la patrie, et approuva la conduite de la municipalité et de M. de Lafayette qui les avait dispersés. Il proposa la création des tribunaux extraordinaires pour poursuivre et juger les adversaires de la royauté. Pendant le cours des travaux de la révision, il continua à se prononcer dans le même sens, et à effacer de la constitution ce que la première ferveur révolutionnaire y avait introduit de plus populaire. Cependant, après le renversement de la monarchie, au 10 août, il accepta, en septembre 1792, la place de député de la Meurthe à la Convention nationale, et devint l'un des fondateurs de la république. Il fit tous ses efforts pour engager la Convention à rapporter le décret par lequel elle se constituait juge de Louis XVI, ou au moins à renvoyer la ratification du jugement par-devant les assemblées primaires. Le 26 février 1793, il dénonça Marat, comme excitant le peuple au meurtre, au pillage, et comme l'ayant engagé, notamment dans son journal, à pendre les accapareurs à la porte de leurs magasins. Il l'avait, dès le mois de septembre précédent, accusé de demander un dictateur; et, le 8 février, il s'opposa de toutes ses forces à ce que l'on suspendît les poursuites contre les assassins de septembre. Les montagnards le firent décréter d'arrestation le 2 juin, et mettre hors la loi, le 28 juillet. Il s'enfuit d'abord à Evreux avec Guadet et autres; mais, forcé d'abandonner cette ville, il traversa la Bretagne, s'embarqua à Quimper, et vint à Bordeaux. Là, après avoir erré long-temps d'a-

sile en asile, de caverne en caverne, il fut saisi, le 19 juin 1790, chez le père de Guadet, traduit à Bordeaux, et exécuté le lendemain. Il était âgé de 34 ans.

SALLES. *Voyez* SALES.

SALLIER (CLAUDE), prêtre, garde de la bibliothèque du Roi, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, né à Saulieu, diocèse d'Autun, le 4 avril 1685, mourut à Paris, en 1761. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il prit les ordres sacrés, et vint à Paris, où il se chargea de l'éducation du fils de la comtesse de Ruppelmonde. Cela ne l'empêcha point de se livrer avec beaucoup d'ardeur à la littérature ancienne. Il s'appliqua surtout à l'étude de la langue grecque, et il faisait ses délices de Platon. Il ne négligea point les langues orientales, et y fit assez de progrès pour être en état de remplir la place de professeur d'hébreu au collége royal, dont il fut pourvu en 1719. Il enseigna cette dernière langue au duc d'Orléans, fils du régent; et on sait combien ce prince s'y rendit habile. On a de lui : I. L'*Histoire de Saint Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol., en société avec Melot. II. De savantes Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres; des recherches utiles et curieuses, soutenues d'une critique exacte, des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet, voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. On lui doit encore des *Notes* latines sur les lexiques grecs de Thomas Magister, de Phrynicus, et de Mœris l'Atticiste, qui ont été insérées dans les dernières éditions de ces trois grammairiens. Il a travaillé aussi au catalogue de la bibliothèque du Roi, dont nous avons 10 vol. in-fol.; quatre sur les manuscrits; trois des ouvrages théologiques; deux des belles-lettres; un pour la jurisprudence. Ce catalogue est précédé d'un discours curieux, sur l'histoire de la bibliothèque du Roi.

SALLO (DENIS DE), seigneur de la Coudraye, né à Paris, en 1626, d'une très-ancienne noblesse, originaire de Poitou. Après avoir fait ses humanités, il soutint publiquement des thèses de philosophie en grec et en latin. Il passa ensuite à l'étude du droit, et fut reçu conseiller au parlement de Paris, en 1662. La littérature l'occupait alors autant que la jurisprudence. Il lisait sans cesse, et toutes sortes de livres, dont il faisait des extraits raisonnés. En 1652, Paris ressentit une assez grande disette. Sallo fut attaqué au détour d'une rue par un homme qui, lui présentant un pistolet d'une main mal assurée, lui demanda sa bourse. Après la lui avoir donnée, Sallo suivit le voleur; il le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain qu'il porta ensuite à un quatrième étage à une femme et à quatre enfans. « Mangez ce pain, leur dit leur père; il me coûte l'honneur, et me coûtera peut-être la vie. » Sallo entra aussitôt, et, rassurant l'homme effrayé, il lui remit 300 livres pour acheter un fonds de commerce, qui arracha cet infortuné au crime, et sa famille à l'indigence. L'application de Sallo à l'étude lui causa une maladie qui le mit hors d'état de marcher pour le reste de ses jours. Ce fut alors qu'il conçut le premier pro-

jet du *Journal des Savans*, qu'il publia en 1665, sous le nom d'*Hédouville*, l'un de ses domestiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, que quelques savans firent éclater leur haine contre le journaliste, censeur impartial de leurs plagiats et de leurs inepties. Ils trouvèrent un appui dans les grands, amis de l'ignorance ou indifférens pour les lettres ; ils firent proscrire le Journal au treizième mois. Ses ennemis non contens de faire supprimer l'ouvrage, contestèrent à l'auteur la gloire de l'invention. Mais il y a une extrême différence entre la *Bibliothèque* du savant patriarche de Constantinople et les Journaux. Photius n'a eu d'autre intention que de nous laisser des analyses de tout ce qu'il avait lu dans son ambassade de Perse. Les journalistes nous parlent des livres à mesure qu'ils paraissent; ils nous les annoncent ; ils nous disent en quel pays, et en quel format ils sont imprimés ; ils en développent légèrement les sujets : ils rassemblent tout ce qui peut intéresser les savans : nouvelles découvertes, recherches curieuses, phénomènes extraordinaires. Ce plan, lorsqu'il est rempli par un homme instruit et impartial, est bien audessus de celui qu'avait conçu Photius, dont les vues étaient certainement bien plus bornées. Sallo, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs, ni les ouvrages. L'abbé de la Roque, du diocèse d'Albi, lui succéda en 1675, et eut luimême pour successeur le président Cousin. Le soin du Journal fut confié ensuite à quelques savans choisis par le chancelier. Il a disparu en 1792, dans les orages de la révolution. Les années 1707, 1708 et 1709 ont chacune un vol. de supplément. Il a été imprimé en Hollande, in-12. On y a ajouté des observations tirées du journal de Trévoux. Il a une table en 10 vol. in-4°, exécutée avec soin et avec intelligence par M. l'abbé de Claustre. Toutes les nations de l'Europe se sont empressées d'imiter le dessein de Sallo ; et il faudrait un volume pour donner la liste des différens ouvrages qu'on publie en ce genre dans toutes les parties du monde littéraire. Sallo mourut à Paris, en 1669, de la douleur d'avoir perdu cent mille écus au jeu. C'est du moins ce que rapporte Vigneul-Marville ; mais l'abbé Gallois, son successeur dans la composition du journal, a traité ce fait de calomnie. Son humeur satirique lui fit beaucoup d'ennemis. Ils fermèrent les yeux sur les agrémens de son caractère, sur la générosité de son cœur, sur la clarté de son style, sur la justesse de sa critique, et ne virent en lui qu'un gazetier amer qui s'érigeait en *Aristarque*, et qui disait du mal de tout le monde dans ses *Feuilles hebdomadaires*. Le P. d'Avrigny, en marquant l'époque de l'établissement du *Journal des Savans* à Paris, fait quelques réflexions aussi judicieuses que piquantes. Le lecteur curieux ne les trouvera pas étrangères à l'article de Sallo; et elles serviront à mieux juger cet écrivain ainsi que ses nombreux imitateurs. « Un journaliste, dit l'annaliste jésuite, exerce, dans la république des lettres, une espèce de dictature, qui rend tous les auteurs ses justiciables. Le public, qui

s'est reposé sur lui du soin d'examiner la matière et la forme d'un livre exige des décisions précises, un jugement positif qui puisse déterminer le sien. Une simple analyse ne l'instruit pas assez ; une critique outrée le blesse ; un éloge excessif l'indispose. La paresse ou l'ignorance produit les extraits secs et déchargés. On ne peut parler qu'en gros et en général d'un livre, lorsqu'en quelque sorte dépaysé par la matière qu'il traite, on sent qu'à chaque pas on peut s'égarer, ou que content de jeter les yeux sur le titre des chapitres et d'en parcourir quelques pages à la hâte, on s'est épargné le dégoût d'une lecture attentive et d'un examen sérieux. La malignité enfante la satire : on décrie des ouvrages dont on croit avoir intérêt de décrier les auteurs ; la flatterie dicte la plupart des éloges ; les écrivains sont délicats et l'on craint des représailles. On a des amis parmi eux, on l'on veut s'en faire ; on loue pour être loué. De là, dans un grand nombre de journaux, ces inutilités qu'on n'y cherche pas, ce fiel qui révolte, cet encens qui dégoûte ; de là, en un mot, tant d'extraits vides où l'on n'apprend rien, tant de critiques amères et outrées, tant de panégyriques faits au profit du libraire, et aux dépens du public. En bonne justice, un journaliste est obligé à réparation d'honneur, s'il fait tomber un bon livre ; à restitution, s'il en fait acheter un mauvais.

SALLONSTALL, gouverneur du Connecticut, né en 1666 à Haverhill, état de Massachussetts, gradué en 1684, au collège d'Harvart, fut ordonné, en 1691, ministre de New-London, où il demeura plusieurs années. En 1707, à la sollicitation du clergé, il se chargea de la direction des affaires civiles de la colonie, et fut annuellement nommé gouverneur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1724. C'était un profond théologien et un homme d'état consommé. Il unissait à une imagination vive un jugement sûr. Comme orateur, il est placé au premier rang.

SALLUSTE (Caius-Caisbus Sallustius), célèbre historien latin, né d'une famille plébéienne, l'an 85 avant J.-C., à Amiterne, ville d'Italie, nommée aujourd'hui San-Vittorino, fut élevé à Rome, où il étudia sous le fameux grammairien Prætextatus, avec lequel il fut toujours lié d'une étroite amitié. S'étant mis sur les rangs pour obtenir des emplois, il parvint à la charge de questeur, et ensuite à celle de tribun du peuple. Ses mœurs étaient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie, et dégradé du rang de sénateur. Milon, l'ayant surpris en adultère, il fut fouetté et condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avait embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et le mena avec lui en Afrique, où il alla faire la guerre contre le beau-père de Pompée. Lorsqu'elle fut terminée, il lui donna le gouvernement de la Numidie, où Salluste amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Du fruit de ses déprédations, il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et arranger des jardins, qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*. Jamais personne ne s'était élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice et les autres vices de son temps, et ja-

mais personne n'eut moins de vertu. « Salluste, dit le président Debrosses, l'un de ses traducteurs, fut élevé dans une capitale où le luxe triomphait, son cœur en prit toute la mollesse. Les exemples de corruption dont sa jeunesse fut entourée, le séduisirent sans l'aveugler. Il eut toujours des lumières très-justes sur le bien et sur le mal; mais réservant toute sa sévérité pour ses discours, il mit une entière licence dans ses mœurs. Censeur impitoyable des vices d'autrui, il se permettait à lui-même des choses très-malhonnête. » Il mourut l'an 35 avant J.-C., méprisé des gens de bien. Eusèbe prétend qu'il épousa Térentia, femme de Cicéron, que celui-ci avait répudiée. Salluste avait composé une *Histoire romaine*, qui commençait à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragmens (*Voy.* Brosses (Charles de.) Nous avons de lui deux ouvrages entiers : *Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle des *guerres de Jugurtha, roi de Numidie*. Ce sont deux chefs-d'œuvre : Martial les goûtait à tel point, qu'il appelait l'auteur *le premier des historiens romains*. Son style est plein de précision, de force et d'énergie. Il pense fortement et noblement, dit Rollin, et il écrit comme il pense. On peut le comparer, dit-il, à ces fleuves qui, ayant leur lit plus resserré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cet écrivain, ou des descriptions, ou des portraits, ou des harangues, car il réussit également dans toutes ces parties. Quelques auteurs lui reprochent, 1° d'avoir chargé ses Histoires de préfaces qui n'y ont aucun rapport, et qui, dans les traductions françaises, paraissent des lieux communs un peu insipides; 2° de se permettre des digressions qui font perdre de vue l'objet principal; 3° d'avoir mis de la partialité dans les récits de plusieurs faits, soit en omettant ce qui pouvait être favorable à ceux qu'il n'aimait point, soit en portant des jugemens qui sentent la passion; 4° de s'être servi trop souvent d'expressions usées, de mots nouveaux, de métaphores hardies et de phrases purement grecques. On a souvent comparé Salluste avec Tacite; ils diffèrent pourtant assez, pour que des yeux attentifs puissent le remarquer. Entraîné par son caractère particulier vers le genre d'écrire de Salluste, Tacite paraît avoir pénétré plus avant que lui dans la connaissance du cœur humain. La différence qu'on trouve entre ces deux écrivains, peut être attribuée en partie à la différence des temps où ils ont vécu. Dans un siècle de servitude, de dissimulation et de perfidie, Tacite a dû creuser les intentions secrètes des hommes, beaucoup plus que Salluste, qui vivait dans une république, parmi des citoyens libres, que rien n'obligeait à cacher leurs vices. Les mœurs étaient déjà fort dépravées au temps de Salluste; mais les Romains étaient bien loin de ce degré de corruption où ils parvinrent sous les empereurs. Aussi l'indignation de Salluste n'est-elle pas aussi vive ni aussi profonde que celle de Tacite; son coloris n'est pas si noir et si sombre, parce que les objets qu'il avait à peindre n'étaient pas à beaucoup près aussi odieux. « On ne saurait contester à Sal-

luste, dit Chénier, une éminente place parmi les historiens latins ; mais il fut apprécié très-diversement à Rome. On lui reprochait, de son vivant, l'affectation de rajeunir des mots vieillis. Tite-Live, qui peut-être le juge avec la sévérité d'un rival, prétend qu'il est fort inférieur à Thucydide, et qu'il le gâte en l'imitant. Tacite lui donne la palme de l'histoire latine, palme aujourd'hui que nous décernons à Tacite. Quintilien, critique si judicieux et si mesuré, vante avec complaisance cette rapidité admirable qui distingue Tacite, et que Tite-Live, ajoute-t-il, a su atteindre par des qualités différentes. Il s'en réfère au jugement de Servilius Noninus, qui déclarait ces deux émules plutôt égaux que semblables. On a peine à concevoir que d'autres Romains, Cassius Severus, par exemple, et même Sénèque, aient trouvé les harangues de Salluste plus faibles que ses narrations. Dans la guerre de Catilina, les discours de ce chef de conjurés, ceux de Caton et de César, ne sont-ils donc pas des morceaux d'un rare mérite ? Et quel historien, sans exception, nous a laissé une harangue plus éloquente que celle de Marius contre les patriciens, dans la guerre de Jugurtha ? Il y a de beaux discours de Salluste, jusque dans les fragmens qui nous sont restés de sa grande histoire, ouvrage dont nous devons vivement regretter la perte, puisqu'il renfermait la longue rivalité de Marius et de Sylla, la dictature entière du dernier, enfin tous les temps écoulés entre la guerre numidique et la conjuration de Catilina. » (*Voy.* aussi l'article Thucidide.) Le P. Dotteville, de l'Oratoire, Beauzée, de l'Académie française, et en dernier lieu Dureau de la Malle, l'ont traduit en français. Ce dernier traducteur est un de ceux qui ont le plus réfléchi. Cependant, quoiqu'il aspire à rendre la nerveuse rapidité de son modèle, sa version pourrait gagner encore, du côté de la couleur et de l'énergie. Cette traduction a paru à Paris, en 1808, in-8°, et 2 vol. in-12. Dans la traduction du second, on trouve tous les fragmens qu'on a recueillis des livres de l'historien latin, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Beauzée n'a cependant pas joint à ces morceaux une misérable déclamation, contre Cicéron, attribuée à Salluste, parce que de bons critiques croient qu'elle n'est pas de lui, et qu'elle ne seroit pas plus digne d'être traduite, quand elle serait de cet auteur. L'orateur romain y est cruellement maltraité ; et il faut avouer qu'il paraît, par la conjuration de Catilina, que Salluste ne cherchait pas à le faire valoir. Les plus anciennes éditions de cet historien, sont, celle de Florence, 1740, in-fol., et une autre in-4°, de la même ville. On cite comme les meilleures, les suivantes : d'Elzevir, 1634, in-12. *Cum notis Variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8° ; *Ad usum Delphini*, 1679, in-4° ; Cambridge, 1710, in-4° ; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°. Celle qui a été donnée par Philippe, 1744 et 1761, à Paris, in-12, est fort estimée. *Voyez* Putschius Pomponius-Lætus et Cassagnes. La traduction que Dureau de la Malle a donnée des Œuvres de Salluste, à Paris, 1808, 1 volume in-8° et 2 volumes in-12, malgré de légers défauts et quelques inexac-

titudes, a le mérite d'être fidèle; le sens de l'auteur y est rarement blessé, et la manière d'écrire y est conservée avec autant d'esprit que de vérité. En 1809, il a paru deux autres traductions de Salluste, qui ont été favorablement accueillies; une donnée par M. Mollevaut, 2 volumes in-16; l'autre par M. Lebrun, juge en la cour d'appel de Paris, 2 vol. in-12. On doit aussi à M. Billecoq, avocat, une bonne traduction de la conjuration de Catilina, Paris, in-16, 1795. M. Eusèbe Salverte a traduit les *Lettres de Salluste à César*, qui ont été publiées à Paris, an 6 (1798), en 1 vol. in-16. (*Voyez*, pour de plus grands détails bibliographiques, le *Manuel de la Librairie*, de M. Brunet.)

SALLUSTE, fils adoptif du précédent, et petit-fils de sa sœur, fut l'héritier de son nom, de ses biens, et de son goût pour la magnificence et les plaisirs. Il ne voulut point d'autre rang que celui de chevalier, dans lequel il était né. Son esprit agréable et quelques talens, lui donnèrent la seconde place dans la faveur d'Auguste, tant que Mécène vécut, et la première après la mort de ce favori. Après la mort de cet empereur, il obtint auprès de Tibère la même confiance qu'Auguste avait eue pour lui. Le nouvel empereur se servit de Salluste pour engager un centurion à aller assassiner Marcus-Julius Agrippa-le-jeune. Ce prince cruel et dissimulé, voulait faire retomber ce crime sur Salluste, qui se hâta d'aller trouver Livie, complice de ce crime. Il lui dit « que Tibère, qui voulait le faire juger par le sénat, ruinerait son pouvoir, s'il s'en rapportait pour toutes les affaires à cette compagnie, et qu'il n'y avait d'empire qu'autant que la puissance était dans la main d'un seul; que d'ailleurs, certains secrets de famille devaient être ensevelis dans le plus profond silence. » On ne parla donc plus d'Agrippa ni de sa fin tragique, jusqu'à ce qu'un de ses esclaves s'avisa de se faire passer pour son maître. L'Italie commençait à être agitée par cette imposture; mais Salluste employa des gens adroits, qui s'emparèrent du faux Agrippa, et le livrèrent à l'empereur. Salluste mourut quatre ans après, dans un âge assez avancé, l'an 19 de J.-C. Il avait cultivé les arts avec succès, et imité l'airain de Corinthe, par le mélange de différens métaux. On appela ce nouveau métal, *l'airain sallustien*. La délicatesse de son esprit, et son goût pour la volupté, le lièrent avec Horace, qui lui adressa la 2ᵉ ode de son 2ᵉ livre.

SALLUSTE, grammairien latin, fit passer dans sa langue le *K*, qu'il prit dans la langue grecque; mais la première pouvait bien s'en passer comme la nôtre, où il n'est presque d'aucun usage. Aussi d'Ablancourt, dans son Dialogue des Lettres, fait-il dire au *K* qu'on a souvent délibéré de le chasser de la langue française, et de le reléguer dans les pays du nord, où il n'est presque employé que dans les noms propres.

SALLUSTE (SECUNDUS-SALLUSTIUS PROMOTUS), capitaine gaulois, ami de l'empereur Julien, se distingua autant par sa valeur et par sa probité, que par son habileté dans les affaires. Julien, déclaré Auguste en 360,

le fit préfet des Gaules; et, en 363, il le prit pour collègue dans le consulat. C'était une chose rare, qu'un prince consul avec un patricien; mais Salluste méritait cette distinction par sa vertu. On ne sait en quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux et du Monde*, Rome, 1638, in-12; grec et latin, Leyde, 1639; in-12; et dans les *Opuscula mythologica-physica* de Th. Gale, Cambridge, 1671; Amsterdam, 1688. Formey en a donné une traduction dans son *Philosophe payen*, 1759, 2 vol. in-12.

SALLUSTE. *V.* BARTAS (DU).

SALMAGGIA (ÉNÉE), célèbre peintre de Bergame, plus connu sous le nom de Talpin, apprit les principes de son art à Crémone, et les pratiqua à Milan, dans l'école de Procaccini. Bientôt après, pénétré de la plus vive admiration pour les chefs-d'œuvre de Raphaël, il passa à Rome pour les étudier, et enrichit cette ville de productions estimées. La plus grande partie de ses ouvrages orne les églises de Bergame et de Milan. Ce peintre est mort dans sa ville natale, le 23 février 1626.

SALMANASAR, roi d'Assyrie, fils de Teglath-Phalassar, succéda à son père, l'an 728 avant Jésus-Christ. Ce prince ayant subjugué la Syrie, vint dans la Palestine, et obligea Osée, roi d'Israël, à lui payer tribut. Osée lui demeura assujetti pendant trois ans; mais se lassant bientôt de ce joug, il prit des mesures avec Sua, roi d'Egypte, pour le secouer. Salmanasar l'ayant appris, vint avec une armée formidable fondre sur Israël. Osée s'étant renfermé dans Samarie, sa capitale, Salmanasar y mit le siége, qui dura trois ans. La famine et la mortalité firent périr le plus grand nombre de ses habitans. Le roi d'Assyrie prit la ville, la détruisit jusqu'aux fondemens, passa tout au fil de l'épée, chargea Osée de chaînes, et transféra le reste du peuple en Assyrie, à Hala et à Habor, villes du pays des Mèdes, près de la rivière de Gozan. Ainsi finit le royaume d'Israël, ou des dix tribus, à la place desquelles on envoya dans le pays des colonies de peuples barbares et idolâtres; en sorte qu'Israël cessa pour lors d'être un peuple visible et subsistant à part, ce qui en restait paraissant confondu avec des nations étrangères. Ces dix tribus ne furent jamais rappelées de leur exil pour reprendre la forme de leur gouvernement; parce que, dit l'Écriture, se séparant de la maison de David, elles s'engagèrent dans l'idolâtrie du veau d'or, qu'elles ne quittèrent jamais depuis ce temps-là. Cependant, à la faveur de l'édit de Cyrus, qui permit aux Juifs de retourner à Jérusalem, plusieurs Israélites des différentes tribus revinrent dans le pays qu'avaient habité leurs pères, et se fondirent dans la tribu de Juda, pour ne faire avec elle qu'un seul état. Salmanasar ayant terminé son expédition, entreprit la guerre contre les Tyriens, et s'empara d'abord de presque toutes les villes de Phénicie; mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, et y mourut l'année d'après, 714 avant Jésus-Christ.

SALMASIUS. *Voy.* SAUMAISE.

SALMERON (Alphonse), l'un des premiers membres de la compagnie de Jésus, né à Tolède, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à Saint Ignace de Loyola, et fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. Salmeron voyagea ensuite en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas, en Irlande. Il parut avec éclat au concile de Trente, et contribua beaucoup à l'établissement du collége de Naples, où il mourut le 13 février 1585, à 69 ans. On a de lui des Questions et des Dissertations sur les Évangiles, sur les Actes des Apôtres, et sur les Épîtres canoniques, imprimées en 8 vol. in-fol., 1612, et années suivantes. Les livres de Salmeron sont écrits avec trop de prolixité; on y trouve peu de critique, de justesse et de discernement. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est plein de propositions fausses sur les droits des papes, sur celui de détrôner un prince hérétique, etc., etc.

SALM-KIRBOURG (Frédéric, rheingrave de), né à Limbourg dans la Belgique, se jeta dans le parti patriote, lors de la révolution de Hollande, en 1787, dans l'espoir de chasser le prince d'Orange pour se mettre à sa place, dit un publiciste. Il persuada, à La Haye, qu'il avait beaucoup de crédit à Versailles; et à Versailles, qu'il en avait un considérable en Hollande. Salm plut par son esprit souple, ses manières aisées, à Calonne, et obtint, par le moyen de ce ministre, le brevet de maréchal-de-camp, avec des appointemens de 40 mille livres. Mais craignant que, vu l'état des finances de France, cette somme annuelle ne lui fût pas long-temps payée, il demanda le capital, et il reçut 400 mille liv. De retour en Hollande, voyant que le parti républicain réclamait la médiation de la France, et que cette médiation, coupant court aux troubles, serait un obstacle à ses projets, il envoya des émissaires à Amsterdam et dans les autres villes, afin de s'opposer à tout projet de médiation, dans l'espoir d'être nommé généralissime de la force armée, et d'être revêtu d'une espèce de dictature. D'un autre côté, dans la crainte que le parti stathoudérien ne triomphât, il entretenait des intelligences secrètes avec lui, et dit un jour au comte de Callamberg, saxon très-considéré du prince d'Orange: « Croyez, au reste, que je n'ai pas tellement le goût du citron, que je ne m'accommode très-bien aussi de l'orange. » L'invasion de la Hollande par les Prussiens, acheva de le démasquer. Chargé de défendre Utrecht, avec une garnison de huit mille hommes, il rendit, sans coup férir, cette place importante, qui, comme l'assurait M. de Bellonet, que la France y avait envoyé, pouvait se défendre pendant plusieurs semaines; il abandonna aussi le parti qu'il avait juré de servir, et disparut subitement. Salm demeura ensuite dans le bel hôtel qu'il avait à Paris; durant la révolution, dont il se montra partisan, fut commandant de bataillon; ce qui ne l'empêcha pas d'être, en 1794, arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 23 juillet 1794, comme complice d'une conspiration dans la maison d'arrêt des Carmes. Il

était âgé de 48 ans. Un décret du 17 septembre 1795, ordonna la restitution de ses biens à sa famille.

SALM-SALM (Émanuel, prince de), mort à Waloof, sur la rive gauche du Rhin, en 1793, dans la 66e année de son âge, était propriétaire du régiment de Salm avant la révolution, et quitta le service lorsque son régiment fut réformé. Il ne prit aucune part aux troubles intérieurs de la France, ni aux guerres extérieures qui se sont succédées depuis 1792. Ses amis et ses livres remplirent tous ses loisirs. Ses lettres familières et ce qu'il écrivait pour lui, pour ses amis, sur divers sujets de morale et de politique, sont remarquables par la grace du style et la pureté des sentimens.

SALMON (Guillaume), célèbre empirique anglais, qui a pratiqué pendant plusieurs années la médecine avec plus ou moins de succès. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de médecine. Le plus considérable est la *Médecine complète*, ou le *Magasin du droguiste ouvert à tout le monde*, in-8°, de 1207 pages. Un *Herbier*, in-folio. Son ouvrage, intitulé *Polygraphiæ*, est celui qui a eu le plus de débit : l'édition de Londres, 1701, est comptée pour la dixième.

SALMON (Thomas), frère cadet du précédent, mort à Londres en avril 1743, est auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre*, qui a été traduit en français, Paris, 1751, in-8°. Il a travaillé à l'*Histoire universelle d'une société de gens de lettres*, aussi traduite en français et imprimée in-4° à Amsterdam, dont on a fait une réimpression à Paris sous format in-8°; compilation trop souvent indigeste, mais qui offre des recherches curieuses.

SALMON (Nathaniel), entra au collége de Benet, en 1690, et prit les ordres quelques années après. Il obtint une cure dans le comté d'Hertford; mais, n'ayant pas voulu prêter le serment exigé par le roi Guillaume, il renonça au ministère ecclésiastique pour se vouer à la médecine. Il s'était attaché à l'étude des antiquités; et c'est sur cet objet que roulent ses ouvrages. On a de lui : I. *Description des antiquités romaines dans les comtés de l'intérieur de l'Angleterre*, 1726, in-8. II. *Description des stations des Romains dans la Grande-Bretagne, d'après leur itinéraire*, l'un et l'autre réimprimés et réunis en 1736, en 2 vol. in-8°. III. *Histoire du comté d'Hertford avec la description de ses anciens monumens*, 1728, in-folio, qui sert de continuation à l'Histoire de sir Henri Chauncey. IV. *Vie des évêques anglais, depuis la restauration jusqu'à la révolution*, 1733. V. *Les Antiquités de Surrey avec l'Histoire naturelle du comté*, 1736, in-8°. Il travaillait à l'Histoire et au Recueil des Antiquités d'Essex; mais sa mort survenue à peu près vers ce temps, l'empêcha d'y mettre la dernière main. Cet ouvrage a été publié à Londres, en 1740, in-fol. fig.

SALMON (François), docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, né à Paris, d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes et surtout dans l'hébreu, et mourut à Chaillot le 9 septembre 1736, à 59 ans. Cet homme, d'une vaste littérature, a donné : I. Un *Traité*

de l'étude des Conciles, imprimé à Paris, en 1724, in-4°. Ce Traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un Allemand, et imprimé en cette langue à Leipsick, en 1729. II. Un grand nombre d'autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits, et dont quelques-uns mériteraient de voir le jour.

SALMON (Jean), savant du 18e siècle, natif de Paris, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Histoire moderne géographique*, avec cartes et figures, 1767, 26 vol. in-8°, dans laquelle on peut encore puiser des renseignemens utiles.

SALMON. *Voy.* Macrin.

SALMUTH (George), né à Leipsick, en 1554, et mort à 50 ans, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, fut nommé médecin de la cour électorale de Saxe. On ne connaît de lui qu'un ouvrage imprimé en 1585, in-4°, sous le titre de *Quæsita quædam chirurgica*.—Il ne faut pas le confondre avec un médecin allemand, Philippe Salmuth, qui a laissé, *Observationum medicarum centuriæ tres posthumæ*, Brunsvigæ, 1648, in-4°.

SALNOVE (Robert de), page de Henri IV et de Louis XIII, lieutenant de la grande louveterie, et écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie, fut aussi gentilhomme de la chambre de Victor-Amédée, duc de Savoie. Sa *Vénerie royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 et 1665, in-4°, est un livre curieux et assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le-Grand, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Mariamne, sa femme, qu'il aimait passionnément, et les deux fils qu'il en avait eus, Aristobule et Alexandre. Salomé étant devenue veuve de deux maris (Joseph et Costobare), que ce prince barbare avait immolés à son ressentiment, elle tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en troisièmes noces à Alexas. Elle survécut peu à son frère.—Il ne faut pas la confondre avec Salomé, sa nièce, qu'Hérode avait eue d'Elpide, sa neuvième femme.

SALOMÉ. C'est le nom que l'on donne à la fille d'Hérodias, qui dansa un jour avec tant de grace devant Hérode-Antipas, que ce prince, dans l'ivresse de sa joie, lui promit de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait. Salomé, conseillée par sa mère, demanda la tête de Jean-Baptiste. *Voy.* ce mot.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, mère de St. Jacques-le-Majeur et de Saint Jean-l'Evangéliste, avait coutume de suivre Jésus-Christ dans ses voyages et de le servir. Elle demanda à Jésus-Christ que ses deux fils, Jacques et Jean, fussent assis, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, lorsqu'il serait arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jésus au Calvaire, et ne l'abandonna pas même à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent, pour cet effet, le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Salomé; ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

SALOMINI (Marius), juris-

consulte romain, vivait dans le 15e siècle. Léon X en faisait beaucoup de cas, et l'engagea à écrire sur le Digeste. Ce pontife mourut avant que Salomini ait pu mettre la dernière main à son ouvrage. Celui-ci lui dédia cependant un traité *De principatu.* Il a encore écrit *De bono et æquo ; De voluntario et involuntario.*

SALOMON, roi des Israélites, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant Jésus-Christ. Le Seigneur l'aima, dit l'Ecriture, et lui fit donner, par le prophète Nathan, le nom de *Jédidiach*, c'est-à-dire aimé de Dieu. Son père le fit couronner roi de Juda et d'Israël de son vivant, et il donna dès lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David, il s'affermit sur le trône, par la mort d'Adonias, de Joab et de Séméi. Il épousa quelque temps après la fille de Pharaon, roi d'Egypte : c'est, dit-on, à l'occasion de ce mariage que Salomon composa le *Cantique des Cantiques*, qui en est comme l'épithalame. Peu de temps après, Dieu lui apparut en songe, et lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitait. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter et à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit encore le plus riche de tous les rois. Salomon fit connaître cette sagesse extraordinaire dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle était la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Cependant le roi, jouissant d'une paix profonde, résolut de bâtir un temple au Seigneur et un palais pour lui. Dans cette vue, il fit alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins nécessaires pour l'exécution de son projet. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple, dont la magnificence et la beauté surpassaient celles de tous les édifices élevés jusqu'alors à l'Etre-Suprême. Cet édifice fut fait sur le modèle du tabernacle; mais tout était beaucoup plus grand et plus riche que dans ce temple portatif. Il consistait en plusieurs cours et bâtimens qui occupaient un grand terrain, capable de contenir tous les ministres et tout le peuple. Il y avait trois enceintes, dont la première s'appelait le parvis des gentils, et contenait de grandes galeries et de grandes cours. La deuxième s'appelait le parvis des Israélites : ce dernier, où le peuple entrait pour prier, était aussi environné de galeries magnifiques, soutenues par deux ou trois rangs de colonnes, dans lesquelles se trouvaient les logemens des prêtres et des lévites qui étaient de service, et des chambres où l'on renfermait tout ce qui était nécessaire au culte de Dieu. Au milieu du parvis du peuple était celui des prêtres, carré parfait, entouré aussi de galeries et de bâtimens pour le même usage. C'était au milieu de cette dernière enceinte que l'on voyait la partie proprement appelée le *Temple*, c'est-à-dire, le sanctuaire, le saint et le vestibule. Dans le saint, étaient le chandelier d'or, la table des pains de proposition, et l'autel d'or sur lequel on offrait les parfums. Il n'y avait dans le sanctuaire que l'arche d'alliance, qui renfermait les tables de la loi; il était orné par des

palmiers en relief, des chérubins de bois couvert de lames d'or, et d'autres ornemens d'un goût exquis. Tout le dedans du temple était aussi décoré de tout ce que l'art et les richesses avaient pu imaginer de plus somptueux. On avait répandu l'or avec profusion. Les tables, les chandeliers, les vases de toute espèce que l'on y avait mis en très-grand nombre, étaient de ce précieux métal. Après que tous ces ouvrages furent achevés, et que Salomon eut mis la dernière main à ce pompeux édifice, il en fit la dédicace avec solennité. Tous les anciens d'Israël et tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui et pour ses femmes; les murs de Jérusalem, la place de Mello, qui était entre le palais royal et le temple; plusieurs villes dans toute l'étendue de ses Etats, et en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Hétéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer tribut. Il étendit les frontières de ses Etats jusqu'à l'Euphrate, et équipa une flotte à Asiongaber, qu'il envoya à Ophir, d'où elle rapporta une grande quantité d'or. Les savans ne sont point d'accord sur la situation d'Ophir, que les uns ont mis en Amérique, et les autres en Asie. Ceux qui placent Ophir en Amérique, prétendent que c'est l'île Espagnole ou de Saint-Domingue, à l'entrée du golfe du Mexique; et c'était l'opinion de Christophe Colomb, qui, ayant le premier découvert cette île, avait la coutume de dire qu'il avait trouvé l'Ophir de Salomon. Ceux qui soutiennent ce sentiment font partir la flotte d'Asiongaber, la font entrer dans la mer des Indes, côtoyer la presqu'île en deçà du golfe de Bengale, reconnaître Malaca et Sumatra; et ensuite, après avoir doublé Madagascar et le cap de Bonne-Espérance, ils la font passer par le Brésil, d'où elle arrivait à l'île Espagnole. Ceux qui veulent qu'Ophir soit en Asie donnent ce nom à la Chersonèse d'or, connue aujourd'hui sous le nom de Malaca, à l'ancienne Taprobane, maintenant l'île de Ceylan, et aux royaumes de Siam, de Pégu et de Bengale. Les auteurs de cette dernière opinion se fondent sur ce que de tout temps les Ethiopiens avaient fait un grand commerce par mer avec les Indiens; que l'on trouvait dans ce pays toutes les marchandises dont les vaisseaux de Salomon revenaient chargés, et que le voyage pouvait durer trois ans. L'empire de Salomon s'étendait sur tous les royaumes, depuis le fleuve d'Euphrate jusqu'au pays des Philistins et jusqu'à la frontière d'Egypte. Ses revenus annuels montaient à 666 talens d'or, sans compter les subsides que fournissaient les Israélites, et les droits que payaient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. Nicausis, reine de Saba, vint lui rendre hommage, comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'était acquise. Son cœur s'ouvrit à

tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à la déesse des Sidoniens Astarté ; à Moloch, dieu des Ammonites ; à Chamos, idole des Moabites. Quelques Pères croient qu'il fit pénitence avant sa mort ; mais l'Ecriture s'exprime clairement sur sa chute, et ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste*, pour être un monument éternel de sa conversion ; mais c'en est un signe fort équivoque ; il n'y dit pas un mot de ses égaremens, dont il eût dû faire une réparation publique ; et il est plus probable qu'il composa ce livre dans le temps de sa sagesse. Quoi qu'il en soit de cette opinion, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il allait diviser son royaume, et qu'il donnerait dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 avant J.-C., après en avoir régné 40. Il nous reste de lui trois ouvrages reçus entre les livres canoniques : *les Proverbes*, *l'Ecclésiaste* et *le Cantique des Cantiques*. Voltaire a prétendu que les Proverbes n'étaient point de Salomon. «Il trouve peu vraisemblable, dit Palissot, qu'un roi se soit donné la peine de compiler ce recueil de *Sentences orientales*, et surtout qu'il ait dit que la terreur du roi est comme le rugissement du lion.» Il croit reconnaître évidemment dans ces paroles le langage d'un esclave accoutumé à trembler sous son maître, et non celui d'un monarque. Cependant l'empereur Marc-Aurèle a écrit, et l'on n'en doute pas : « La faveur des princes ne mérite presque jamais les peines qu'on se donne pour l'obtenir. Plus on s'approche d'eux, plus on se livre à des chaînes, qui, pour être dorées, n'en sont pas moins pesantes, etc. » Ne serait-on pas en droit, d'après un raisonnement tout pareil à celui de Voltaire, de soutenir qu'il n'y a pas d'apparence qu'un empereur se soit exprimé ainsi, et d'attribuer l'ouvrage de Marc-Aurèle à quelque courtisan désabusé et rassasié de dégoûts? Quant au jugement injuste que le même écrivain porte sur les *Proverbes de Salomon*, qu'il regarde comme un livre sans ordre, et plein d'images basses et d'expressions grossières, nous ne le réfuterons qu'en rapportant ce que Dupin pense de ce livre, dans sa *Dissertation préliminaire sur la Bible*. « Ce livre (dit cet habile critique) surpasse tout ce que les philosophes ont fait en ce genre, soit pour la justesse des pensées, soit pour la noblesse de l'expression, soit pour la variété surprenante et la grande étendue des matières, soit enfin pour la sagesse des maximes. On n'y trouve point de ces fausses lueurs, qui se rencontrent assez ordinairement dans les sentences où l'on cherche quelquefois le brillant sans s'attacher au solide. On n'y voit point de ces expressions basses, ou de ces pointes frivoles, dans lesquelles il est difficile que ne dégénèrent pas quelquefois les sentences communes. On n'y rencontre point de ces pensées guindées et de ces tours forcés, qui sont l'effet d'une imagination déréglée par trop de contention. Tout y est vrai, sublime, sage, simple, naturel, instructif. Il est à la portée de tout le monde ; il contient les devoirs de tous les états ; en un mot, c'est un livre très-propre à former le sage parfait.... » Dans l'*Ecclésiaste*, Sa-

lomon cherche en quoi consiste le bonheur des hommes; il rapporte les différens sentimens sur cette matière importante. Il semble quelquefois approuver l'opinion de ceux qui mettent leur félicité dans la jouissance des plaisirs; mais, après l'avoir exposée en détail, il la réfute et la condamne. Toutes ses réflexions le conduisent à ce résultat : « Que les créatures sont incapables de rendre l'homme heureux, et qu'il ne peut l'être que par l'amour de Dieu et l'observation de sa loi. » Les anciens Hébreux et les SS. Pères ne doutent point que l'auteur de ce livre ne soit Salomon, qui l'écrivit sur la fin de sa vie; et ce sentiment est fondé sur le titre du livre, qui dit que son auteur était fils de David, et roi de Jérusalem, et sur divers endroits qui ne conviennent qu'à ce prince. L'*Ecclésiaste* a toujours été mis au rang des livres canoniques, parce que les commentateurs juifs et chrétiens ont expliqué plus favorablement que des lecteurs épicuriens les passages qui semblaient renfermer la doctrine de ceux-ci. *Le Cantique des Cantiques* est non-seulement un épithalame, dans lequel on exprime les sentimens tendres, mais honnêtes, d'un époux et d'une épouse avec beaucoup de naïveté, d'agrément et de variété; cet ouvrage a, dit-on, un sens mystique, dont l'historique n'est que la base. Suivant le sens allégorique que de graves docteurs y ont trouvé, le Cantique des Cantiques célèbre l'union de Jésus-Christ et de son Eglise; union comparée dans l'Evangile à celle de l'époux et de l'épouse. Quoique cet ouvrage n'ait pas un arrangement très-régulier, on y distingue sept parties, d'églogues, qui répondent aux sept jours pendant lesquels les Anciens avaient coutume de célébrer leurs noces. Les Juifs regardant ce livre comme fort au-dessus de la portée commune des hommes, n'en permettaient la lecture que dans un âge de maturité, c'est-à-dire, au moins à 30 ans. Les SS. Pères ne le mettaient pas non plus entre les mains de tous les fidèles. Ils attendaient qu'ils eussent acquis par l'âge, par l'exercice de la vertu et de la prière, l'esprit de piété nécessaire pour en pénétrer le sens, sans courir le risque de se blesser à l'écorce. En effet, l'esprit licencieux de quelques jeunes gens aurait pu abuser des images naïves et des idées tendres qu'emploient l'époux et l'épouse. Le Cantique des Cantiques a toujours été mis au nombre des livres canoniques par les juifs et les chrétiens. L'Ecriture marque que Salomon avait aussi composé 3,000 *Paraboles* et 1,500 *Cantiques*, et qu'il avait fait des *Traités* sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces ouvrages ne sont point venus jusqu'à nous. Les autres livres qu'on attribue à Salomon ne sont point de lui, et ont été composés dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom sont : I. Les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens. II. *De Lapide philosophorum*, dans le Recueil de Rhénanus, Francfort, 1625, in-8°. III. Les *Dits de Salomon, avec les Réponses de Marcon*, petit ouvrage licencieux, en rimes françaises, in-16, sans date, gothique, en sept feuil-

lets; rare. Indépendamment de ces livres, les rabbins ont mis la plupart de leurs rêveries sous le nom de ce roi, le plus sage des hommes. Nous ne parlons pas du livre de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique*, qu'on lui a attribués mal à propos. Le premier a été composé par un Israélite grec, qui l'a écrit plutôt à la manière des philosophes de son pays, qu'avec la noble simplicité des écrivains hébreux. « *Stylus ipse*, (dit S. Jérôme) *græcam eloquentiam redolet.* » L'auteur de l'*Ecclésiastique* était un juif, Jésus, fils de Sirach, qui cherche à imiter Salomon. Il a pris plusieurs de ses pensées, et a suivi la méthode du sage monarque dans les *Proverbes*, d'enseigner la morale par sentences ou par maximes; mais ses expressions, dit Dupin, n'ont ni la même force ni la même vivacité. Cependant ces deux ouvrages, placés dans le canon des Ecritures, renferment d'excellens avis sur les illusions dont les hommes se nourrissent, et sur les véritables moyens de parvenir à la sagesse. Le P. Bourthaud, jésuite, a publié à Paris, en 1729, 1749, 2 vol. in-12, les *Conseils de la Sagesse*, ou *Recueil des Maximes de Salomon, avec des Réflexions.* Mylius, dans sa *Bibliothèque des Ecrivains anonymes et pseudonymes*, attribue cet ouvrage au surintendant Fouquet. Cette opinion a eu en effet quelques partisans, mais aujourd'hui elle est généralement abandonnée. L'*Ecclésiaste* a été traduit de l'hébreu en latin et en français par les PP. Louis de Poix, Jérôme d'Arras, et Séraphin de Paris. Allamand et Sacrelaire ont traduit du latin de Schultens, les *Proverbes* de Salomon, imprimés à Leyde, 1752, in-4°.

SALOMON BEN VIRGA, rabbin espagnol, et savant médecin, au commencement du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé *Schebet Juda.* On y trouve une Histoire des Juifs, depuis la destruction du temple de Jérusalem jusqu'au temps de ce rabbin. Gentins en a donné une traduction latine, à Amsterdam, en 1651, in-4°; et Basnage en a fait usage dans son Histoire des Juifs.

SALOMON (BERNARD). *Voyez* BERNARD.

SALOMON, musicien français, né en Provence, reçu à la musique de la chapelle du Roi, pour la basse de viole, dont il jouait bien, mourut à Versailles, en 1731, âgé d'environ 70 ans. Cet homme, simple à l'extérieur, semblait n'avoir de talent que pour jouer avec justesse et avec précision; on a cependant de lui des motets et deux opéras. Lorsqu'il composa celui de *Médée et Jason*, qui fut fort goûté, il se trouva incognito aux premières représentations, confondu avec les spectateurs, et vit avec tranquillité applaudir et critiquer son ouvrage. *Théonée* est le nom de son autre opéra.

SALOMON BEN GHAVIROL, c'est-à-dire, fils de Ghavirol ou Gabirol, rabbin du 11e siècle, natif de Saragosse, mort à Valence, en 1070, composa en vers hébraïques, un poème intitulé : *Quecter malchout*, ou *Couronne du royaume*, dans lequel, à travers quelques erreurs astronomiques on trouve des idées profondes exprimées en vers élégans. Le but de l'auteur est de chanter la grandeur de Dieu et sa toute-puissance dans la création de l'univers. Venture en a donné une

traduction française; ensuite ce poëme a été traduit en vers italiens, par un israélite de Livourne, Michel Bolaffi, sous ce titre : *Teodia o sia nino filosofico a dio odi semilibere*, etc., in-8°, Livourne, 1809. Ces odes, au nombre de quatre, attestent le talent de l'auteur et du traducteur; précisément à la même année, un autre Israélite, Molnie, en a publié une traduction libre en vers français, sous ce titre : *La Création*, etc., suivi d'un hymne à l'Éternel, traduit du même auteur, in-8°, Paris, 1809.

SALOMON. *Voy.* Jarchi.

SALOMONI (P. Jacques), savant dominicain, né à Candie, en 1626, d'une famille noble, passa une partie de sa vie à Padoue, où on le nomma recteur du collége théologique, directeur de conscience, théologien du cardinal B. Grégoire Barbarigo, et enfin professeur de théologie dans le séminaire que ce prélat établit à Padoue. Salomoni mourut en 1710. On a de lui : I. *Agri Patavini inscriptiones sacræ et profanæ*, Patavii, 1696, in-4°. II. *Urbis Patavinæ inscriptiones*, ibid., 1701, in-4°.

SALOMONI (Pierre-Marie), jésuite et savant philosophe, né le 29 avril 1696, enseigna quelque temps la philosophie à Prato en Toscane, et y mourut bibliothécaire, en 1765. Nous avons de lui : I. *Dissertationum compendia de fontium origine*, Florentiæ, 1747. II. *Selectæ theses ex logicâ et physicâ*, ibid., 1748. III. *Compendiaria dissertatio de coloribus*, ibid., 1740. IV. *Selecta problemata ex cosmographiæ elementis*, ibid., 1753; et plusieurs *Dissertations* astronomiques et mathématiques, assez estimées.

SALONIN (Publius-Licinius-Cornelius-Saloninus), fils aîné de l'empereur Gallien et de Salonine, fut fait César par Valérien, son aïeul, en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules, avec Albinus, son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans les provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitans de Cologne de lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce prince avait environ dix ans.

SALONINE (Julia-Cornelia), femme de l'empereur Gallien, joignit à une beauté régulière et à une figure noble toutes les vertus de son sexe. Sans faste, sans orgueil, remplie de zèle pour le bien public, elle procura l'abondance dans Rome, et ne fut occupée que du soin de faire des heureux. Elle favorisa les savans, et fut savante elle-même. Sa philosophie lui fit voir sans dépit les infidélités de Gallien, qui d'ailleurs la respecta toujours, et qui se loua plusieurs fois de ses conseils. Née avec un courage héroïque, elle arrachait son époux du sein des voluptés, pour le faire combattre contre les tyrans qui déchiraient l'empire. Elle l'accompagnait dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée au retour auprès de Milan, où le tyran Auréole avait levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, et périt dans la même nuit que son époux et les princes de la famille impériale, le 20 mars 268. Salonine avait obtenu

au philosophe Plotin la permission de bâtir une ville qui se gouvernerait selon les lois de la république de Platon; elle devait s'appeler Platonopolis. Mais ce projet ne s'exécuta point: quelques-uns disent même que Gallien, qui était disposé à le favoriser, en fut détourné par son conseil, et lui fit sentir qu'il était ridicule et impraticable.

SALONIUS, évêque de Vienne ou de Genève, fils de S. Eucher l'Ancien, qui fut depuis évêque de Lyon, fut élevé dans le monastère de Lérins avec son frère Veran. Tous deux en sortirent pour remplir des siéges épiscopaux. Verun eut celoi de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius: on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange, l'an 441. Nous avons de cet évêque deux ouvrages: I. Une *Explication morale sur les Proverbes*, en forme de dialogue entre les deux frères. II. Un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*; l'un et l'autre imprimés à Haguenau, 1532, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères.

SALPION, sculpteur d'Athènes. C'est à lui qu'on attribue ce beau *vase* antique qu'on voit dans la grande église de Gaëte (ville maritime du royaume de Naples), où il sert pour les fonts de baptême. Ce superbe morceau de sculpture avait été construit, à ce qu'on pense, pour contenir l'eau lustrale dans quelque ancien temple des païens.

SALTZMANN (Jean-Rodolphe), médecin de Strasbourg, premier professeur de la Faculté de cette ville, mort en 1656, à 85 ans, a laissé: *Consultatio medica de curando melancolico*, Argentorati, 1611, in-8°. — *De diæta fractorum ossium*, Oppenheimi, 1611, in-8°. — *De anatomicis quibusdam observationibus epistola*, Ulmæ, 1628, in-4°.

SALUCES (Joseph-Ange de), chef de l'illustre famille de ce nom, ancien général au service de Sardaigne, chancelier de la seizième cohorte de la Légion d'honneur, directeur de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Académie de Turin, mort dans cette ville, le 16 juin 1810, âgé de 75 ans, a publié, de concert avec M. de Laplace et Cigna, les *Mélanges de l'Académie de Turin*, qui ont étonné l'Europe savante, et attiré les regards de Frédéric II.

SALUTATI (Coluccio), secrétaire de la république florentine, de 1375 à 1406, jouissait de son temps d'une réputation telle, que Galéas Visconti disait de lui, qu'il redoutait plus l'effet d'une de ses lettres, que deux mille hommes d'armes envoyés par son gouvernement. Il était l'ami particulier de Pétrarque et de Boccace. Quelques-unes de ses Poésies latines se trouvent dans le Recueil de celles des illustres poètes italiens, volume 8. D'autres ont été insérées dans l'ouvrage de Zaccaria, intitulé: *Iter litterarium*. Son livre intitulé: *De nobilitate legum ac medicinæ*, fut publié à Venise en 1542. Il mourut à Florence, le 4 mai 1406.

SALVA (le docteur Francisco), savant médecin espagnol, membre des Académies de médecine et des sciences naturelles de Barcelonne, né à Tortose dans la Catalogne en 1730, et mort en 1797, fut un de ceux qui contri-

buèrent le plus à propager l'inoculation de la petite-vérole dans son pays. Il était si convaincu des avantages qui en résulteraient pour l'Espagne, qu'il n'épargna aucuns moyens pour réussir; tout occupé de son idée, il publia: 1° *Le procès de l'inoculation présenté au tribunal des gens éclairés*, Barcelonne, 1777, in-4. Cet ouvrage renferme tout ce que l'on peut dire en faveur de l'inoculation. 2° *Réponse à l'ouvrage écrit contre l'inoculation, par Antoine Haen, médecin de S. M. l'empereur d'Autriche*, Barcelone, 1777, in-4°. Cette réfutation contient beaucoup d'observations très-justes sur l'inoculation, qui ne se trouvent dans aucun autre auteur. 3° *Réfutation de l'ouvrage publié contre l'inoculation, par Jayme Menos, médecin des armées de S. M. C.*, Barcelonne, 1786. 4° *Lettre adressée à don Vicente Ferrer, sur l'inoculation*; Barcelonne, 1785. 5° *Dissertation sur l'influence du climat dans la guérison des maladies*, 1777. 6° *Dissertation sur la salubrité des fruits*, Barcelonne, 1777. 7° *Description et explication d'une nouvelle machine pour filer le chanvre et le lin, inventée par don Francisco Salva et don Francisco Santpons*, imprimée par ordre du roi, Madrid, 1784. (*Voyez* l'article SANTPONS). Salva remporta en 1787, le premier prix proposé par l'école de médecine de Paris sur les moyens de blanchir le chanvre, de le tremper et de le sécher sans porter atteinte à la santé. Il est également auteur de beaucoup de *Mémoires* et de *Dissertations* savantes, imprimées dans les journaux littéraires de Madrid, dont plusieurs ne portent pas son nom.

SALVADOR (ANDRÉ), poète italien sous Grégoire XV et Urbain VIII, est un des moins mauvais auteurs qui aient travaillé pour le théâtre Italien. Les principales de ses pièces sont: *Medore*, *Flore*, et *Sainte-Ursule*. La dernière est la meilleure. Salvador s'y est rapproché des bons modèles.

SALVAGGIO ou SALVATICIS. *Voyez* PORCHETTO.

SALVAING. *Voyez* BOISSIEU.

SALVAN DE SALIEZ (ANTOINETTE DE), née à Albi en 1638, de l'Académie des Ricovrati de Padoue, morte le 14 juin 1730, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les lettres, et en particulier pour la poésie française. Veuve d'Antoine de Fontvielle, seigneur de Saliez, viguier d'Albi, elle consacra la liberté que lui donnait le veuvage aux muses et à l'amitié. Elle forma, en 1704, une compagnie qui s'assemblait une fois la semaine, sous le titre de Société des chevaliers et chevalières de la Bonne-Foi. Le premier statut de cette société nouvelle, était celui-ci:

Une amitié tendre et sincère,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère
Des chevaliers de Bonne-Foi.

Cette dame a fait des *Paraphrases* sur les Psaumes de la Pénitence, et diverses *Lettres* et *Poésies*, dont une grande partie sont imprimées dans la Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du règne de Louis-le-Grand. Nous avons encore d'elle l'*Histoire de la comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVEMINI (JEAN-FRANÇOIS),

illustre mathématicien et littérateur, né à Castiglione en Toscane, en 1708, ayant quitté l'Italie, voyagea dans la Suisse et la Hollande, et fut appelé à la cour de Frédéric II, roi de Prusse, qui le nomma membre de l'Académie de Berlin, et maître de mathématiques au collége d'artillerie, où il mourut au mois d'octobre 1791. Pendant qu'il professait l'astronomie et les mathématiques à Utrecht, il y publia : *Arithmetica universalis;* une Traduction italienne de l'Essai sur l'Homme, de Pope, et quelques autres ouvrages moins considérables. Il fit paraître à Berlin des *Observations* sur le livre intitulé : Système de la nature; la *Vie d'Apollonius de Thyane;* et les *Livres académiques de Cicéron*, traduits en françois.

SALVETTI (Madeleine). *Voy.* Acciaioly.

SALVI (Jean-Baptiste), célèbre peintre, né en 1605 au château de Sassoferrat dans l'Etat d'Urbin, mort en 1690, apprit les principes de son art sous Tarquin, son père, et passa à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre de Raphaël. Son dessin se fait admirer par le clair-obscur.

SALVI (Nicolas), mathématicien et architecte, naquit à Rome en 1699. C'est surtout dans cette dernière profession qu'il s'est acquis beaucoup de réputation. Il eut pour maître Antoine Cannevari, qui lui fit étudier Vitruve. Le plus beau de ses ouvrages est la *Fontaine de Trévi*, construite par ordre du pape Clément XII. L'envie qui se déchaîna contre lui, le força souvent d'interrompre cette entreprise; et ce ne fut pas sans peine qu'il en triompha. Son architecture, sans être exempte de défauts, est agréable et élégante. Cet artiste mourut à 52 ans.

SALVIANI (Hippolyte), de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome, et y mourut en 1572, à 59 ans. On a de lui, entre autres : I. Un Traité latin des *Poissons*, Rome, 1554, in-fol., fig.; ouvrage bien exécuté, recherché, quoiqu'il soit plein de détails plus amusans qu'instructifs. Il y en a une autre édition, Venise, 1600, in-fol. II. Un autre intitulé : *De crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1558. On y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui une comédie, intitulée la *Ruffiana*, estimée et imprimée plus d'une fois. Salviani lui-même imprimait ses ouvrages. En 1556 il fit paraître, in-fol., *ex Officinâ Salvianâ*, une nouvelle édition corrigée des *Vies de Saint Jean Colombin*, et de quelques autres jésuites, composées par Belcaci.

SALVIATI (le chevalier Léonard), célèbre littérateur, né à Florence en 1540, d'une famille noble, fut, en 1569, honoré de la croix de Saint-Étienne; à 26 ans il fut consul de l'Académie de Florence; chargé en plusieurs occasions de parler en public, il s'en acquitta avec le plus grand succès. Ses principaux ouvrages sont : I. *Dialogue sur l'amitié*, Florence, 1584, 2 vol. in-4°. II. *Discours*. III. *Avis sur le Décaméron*, Florence, 1584, 2 v. in-4°. IV. Deux Comédies et une critique du Tasse, intitulée *Infarinato*. V. *Il Granchio e la Spina*, comédie, Florence, chez les Juntes, 1606.

SALVIATI (Joseph), Florentin, membre de l'Académie de

peinture, a enrichi de notes quelques parties de Vitruve, et a publié en 1552, à Venise, la *Règle pour la volute et les chapiteaux ioniques*. Cet ouvrage a été traduit en latin par le marquis Poleni, et parut dans les *Exercices* de Vitruve, Padoue, 1739.

SALVIATI (BERNARD), d'une des plus illustres familles de Florence, chevalier de Malte, devint prieur de Capoue, puis grand-prieur de Rome, et amiral de son ordre. Il rendit son nom redoutable à l'empire ottoman; il ruina entièrement le port de Tripoli, entra dans le canal de Fagiera, et réduisit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage et à ses armes. Devenu général de l'armée de la religion, il prit l'ile et la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, brûla l'ile de Scio, et emmena divers esclaves. Paul-Jove dit que le grand-prieur Salviati était *constanti compositoque ingenio vir, militiæ maritimæ assuetus*... Salviati embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Saint-Papoul, en France, et celui de Clermont en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand-aumônier, et lui procura un chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome en 1568. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens, leurs vertus et leurs dignités éminentes.

SALVIATI (FRANÇOIS ou CECCO), peintre, dont le nom de famille était Rossi, naquit à Florence en 1510. Il s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste donna à Rome, à Florence, à Bologne et à Venise, des preuves de l'excellence de ses talens dans la peinture; mais son inconstance ne lui permit ni de se fixer long-temps dans le même lieu, ni de faire de grandes entreprises. Beaucoup d'estime pour lui-même, et un air de mépris pour les autres, nuisirent à sa fortune et à sa réputation. Son esprit inquiet l'amena en France, et l'en fit sortir au temps que le Primatice y florissait. Il mourut en 1563. Salviati était bon dessinateur; ses carnations sont d'une belle couleur; ses draperies, légères et bien jetées, laissent entrevoir le nu qu'elles couvrent. Il inventait facilement et avec agrément; mais il peignait de pratique; on aurait désiré que ses contours fussent plus coulans. Les dessins de Salviati sont assez dans le goût du Palme : des airs de tête maniérés, des coiffures et des attitudes extraordinaires, les font surtout distinguer.

SALVIATI. *Voyez* PORTA.

SALVIATI, en latin, *Salvianus*, prêtre de Marseille, devait le jour à des parens illustres de Cologne, de Trèves ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise. Elevé au sacerdoce, vers l'an 430, il déplora les déréglemens dont il était témoin avec tant de vivacité, qu'on l'appela le *Jérémie du 5e siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des évêques*. Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : I. Un *Traité de la Providence de Dieu*. II. Un autre *contre l'Avarice*. III. Quelques *Epîtres*. Ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, touchant, agréable, mais quelquefois un peu affecté. Le savant

Baluze en a donné une belle édition en 1684, in-8°. On estime aussi celle de Conrad Rittershusius, 1625, deux vol. in-8°, et de Galesinius, Rome, 1564, in-folio. Nous en avons une bonne traduction française par le père Bonnet de l'Oratoire, 1708, 2 vol. in-12; et une autre par le P. Mareuil de la même congrégation, 1734, in-12. J. B. Maupertuy a aussi traduit de lui le *Traité de la Providence*, et un autre intitulé *Timothée*.

SALVINI (Antoine-Marie), professeur célèbre en langue grecque à Florence, sa patrie, né d'une famille noble, était savant et laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence, en 1729, à 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il a traduit en vers italiens : I. L'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, Florence, 1723, en 2 vol. in-8°. II. *Hésiode*, Padoue, 1747, in-8°. III. *Théocrite*, Venise, 1717, in-12. IV. *Anacréon*, Florence, 1695, in-12. V. Divers poètes grecs, tels que les poëmes d'*Aratus*; de *Musée*, les *Hymnes* d'*Orphée*; les *Poésies de Callimaque*; *Oppien*; quantité d'*Epigrammes* grecques; le poëme astrologique de Manéthon; une partie de *Nicandre*; les *Nuées* et le *Plutus* d'Aristophane; les *Vers dorés* de Pythagore; *Théognis* et *Phocylide*. VI. Quelques *Satires* d'Horace, avec l'*Art Poétique*. VII. Les deux premiers livres des *Métamorphoses d'Ovide*, et les six *Satires* de Perse, auxquelles le savant abbé joignit une traduction du *Traité de la Satire*, par Casaubon. VIII. Une partie du livre de *Job*, et dix *Lamentations de Jérémie*. IX. L'*Art Poétique* de Boileau, avec une de ses Satires. X. La tragédie de *Caton*, par Addison. Outre ces traductions, nous avons de lui : I. Un vol. in-4°, de *Sonnets*. II. Un autre de *Proses sacrées* et de *Proses toscanes*. Florence, 1715, 2 vol. in-4°. III. Cent *Discours Académiques sur diverses questions proposées par l'Académie des Apatisti*, 1695, 1712 et 1733, 3 vol. in-4°. IV. L'*Oraison funèbre d'Antoine Magliabecchi*, prononcée dans l'Académie de Florence, et imprimée dans la même ville en 1715, in-folio. V. Des notes sur le Poëme de Lippi. VI. Une traduction en prose de la *Vie de Saint François de Sales*, par Marsollier. L'abbé Salvini était de l'Académie de la Crusca, et il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire* de cette compagnie qui parut à Florence, 1729, 6 vol. in-fol. Jules-Benoît Lorenzini, compatriote et ami de Salvini, a écrit en italien sa Vie jusqu'à l'an 1690, qui est fort curieuse. Cette Vie n'a jamais été imprimée; le manuscrit original était dans la bibliothèque de Nani, où se trouve aussi un Commentaire de Salvini sur ses propres Sonnets, lequel n'a pas été imprimé non plus.

SALVINI (Salvino), littérateur italien, né à Florence, fit de grands progrès dans les belles-lettres et dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'Antoine-Marie Salvini, son frère aîné. Ses talens lui méritèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie, et les Académies de l'Italie s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. En 1745, il fut fait archiconsul de l'Académie de Florence, titre qui avait

encore été donné au cardinal Quirini et au célèbre Muratori. Il mourut dans un âge avancé, le 29 novembre 1751. L'Académie de Florence fit frapper des médailles avec son portrait et une inscription honorable. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est intitulé : *Fasti consolari dell' Accademia fiorentina*. On a encore de lui *la Vita di Lorenzo Magalotti*, et de *Benedetto Migliorucci*, dans le journal de littérature d'Italie. Il a laissé plusieurs manuscrits intéressans.

SALVINO DEGLI ARMATI, de Florence, passa en Italie pour le premier inventeur des *lunettes*. C'est du moins ce que porte son épitaphe, rapportée par Landi. Il mourut en 1317. On croit qu'il trouva ce secret vers l'an 1295. Salvino ne voulant pas en faire part au public, Alexandre Spina tâcha de le deviner, et y réussit. (*Voyez* SPINA.) L'abbé de Fontenai prétend que les lunettes étaient connues en France dès la fin du siècle précédent. D'autres écrivains ont cru que les Anciens avaient des lunettes, ou quelque chose d'approchant. Mais lorsqu'on examine attentivement les passages qu'on cite à cet égard, on voit qu'ils n'ont aucun rapport avec les véritables lunettes. Quelques-uns ont donné le mérite de cette découverte à Roger Bacon; mais cet ingénieux franciscain proposa seulement de mettre sur les lettres un fragment de sphère de verre ou de cristal pour les agrandir : c'est ce que pratiquaient les Anciens, qui se servaient aussi pour lire de petites bouteilles sphériques de verre remplies d'eau. Il est singulier qu'une invention aussi importante, qui rend, pour ainsi dire, la vue aux vieillards, ait paru si tard dans le monde, et qu'on ne soit point encore d'accord sur son véritable auteur.

SALVIUS (ALEXANDRE), jurisconsulte napolitain du 16e siècle, a publié un *Traité sur le jeu des échecs*.

SALVIUS. *Voyez* OTHON, et CHRISTINE, reine de Suède.

SALVOISON ou SALVAZON (JACQUES DE), gentilhomme périgourdin. Après s'être voué dans sa première jeunesse à l'état ecclésiastique, et avoir fait de bonnes études à Toulouse, il quitta l'Eglise pour les armes, et commença par servir en qualité de chevau-léger sous d'Essé, au voyage d'Ecosse, en 154... Fait prisonnier par les Anglais dans un combat, la réputation de savant qu'il s'était acquise (qualité qui était alors une espèce de phénomène dans un homme de guerre), inspira au roi Edouard la curiosité de le voir, et lorsqu'il l'eut entretenu, il desira le garder près de lui; mais, malgré les offres avantageuses du prince, Salvoison s'excusa sur la fidélité qu'il devait à son roi et à sa patrie, et le supplia de le mettre à rançon. Edouard, touché de la noblesse de ses sentimens, le renvoya sans rançon. De retour en France, il passa en Piémont pour y servir sous le maréchal de Brissac. Il s'y distingua surtout par une adresse singulière à surprendre les places; et il avait en ce genre un génie si inventif, que les soldats de l'armée de Brissac lui croyaient un esprit familier. Entre autres entreprises, rien de mieux imaginé, et de plus adroitement concerté, que celle qu'il fit sur le château de Milan, en 155....,

et qui ne manqua que parce que les échelles se trouvèrent trop courtes de quelques pieds. Il avait eu l'art de conduire de l'armée de Piémont, à travers un pays ennemi, 100 ou 120 soldats destinés à son expédition, jusque dans les fossés de ce château, sans être découvert. Il se retira de même, ayant disposé sa troupe en pelotons, qui, dans leur retour, suivirent différens chemins; aussi ce ne fut que par un hasard impossible à prévoir, qu'il fut fait prisonnier à plusieurs lieues de Milan, avec quelques-uns de ses compagnons. Le détail très-curieux de cette entreprise, trop long pour trouver place ici, se trouve dans l'histoire des guerres de Piémont, de Boivin du Villars..... Salvoison était mestre-de-camp de l'infanterie française en Piémont, et gentilhomme de la chambre du roi, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, encore jeune, en 1558, à l'âge de 37 ans.

SALVUCCI (SALVUCCIO), conteur italien, a laissé un ouvrage intitulé : *Novelle, distinte particolarmente in dodici mesi dell' anno*, Florence, 1591, in-4°. « Il faut, dit M. Brunet, que ces nouvelles soient fort rares, puisque M. Borromeo dit, dans son Catalogue, qu'il n'en a pu trouver un seul exemplaire. »

SALVUS-SELANUS, professeur d'anatomie de l'école de Naples, où il naquit vers le commencement du 16e siècle, publia sur Hippocrate et Galien des ouvrages estimés alors, sous ces titres : *Commentaria in aphorismos Hippocratis*, Venetiis, 1579, 1585, in-4°. *Commentaria in tres libros medicinalis artis Galieni*, ibidem, 1597, in-4°.

SALY (JACQUES), sculpteur du roi, né à Valenciennes, s'établit à Copenhague, où il fit la statue équestre du souverain, qui le combla d'honneurs. Il revint mourir à Paris, en 1776, à 59 ans. Nous avons de lui une suite de 30 vases, gravés à l'eau forte, et 4 dessins de tombeaux, qui sont recherchés par les amateurs.

SALZA (HERMAN DE), un des hommes les plus distingués de son temps, fut, depuis 1210 jusqu'en 1230, chef de l'ordre Teutonique, fondé en 1190. L'histoire de cet ordre fameux, qui dut à Salza ses premiers accroissemens, a été écrite par Aban, de Stuttgard, en 1780, et postérieurement encore par M. le baron de Wal.

SAMANIEGO (don FÉLIX-MARIA), seigneur des villes et de la vallée d'Arraya, dans la Biscaïe, né vers l'année 1740, et mort en 1805, joignit à la connaissance des langues un goût exquis dans la littérature, et une érudition peu commune aux seigneurs espagnols; mais ce qui le fit surtout connaître, ce fut son recueil de fables, qui lui mérita le nom de Lafontaine espagnol; c'était le plus grand éloge que ses compatriotes pouvaient en faire. Ce nom lui était d'autant plus justement mérité, qu'il a été le premier qui publia en Espagne des fables d'une morale simple et à la portée des enfans. Ce recueil fut publié à Madrid, en 1787, 2 vol. in-8°, sous ce titre : *Fables en vers espagnols à l'usage du séminaire royal Bascongado*. Il renferme beaucoup de fables tirées d'Esope, de Phèdre, de Lafontaine et de Gay; mais celles de l'invention de Samaniego sont aussi estimées.

SAMARITAINE (LA). C'est sous ce nom qu'est connue la

femme à qui Jésus-Christ demanda à boire en passant par Sichem, ville de Samarie, pour retourner en Galilée. Les disciples du Christ étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé par la soif, il s'arrêta près d'un puits, où il vit une femme qui puisait de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif daignât lui parler (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains, qu'ils regardaient comme hérétiques), elle en marqua sa surprise. Jésus-Christ la prêcha et la convertit.

SAMBIASI (Jean-Baptiste), de Padoue, élève de Paul de Castro, fut un des plus profonds jurisconsultes du 15ᵉ siècle; son mérite lui fit obtenir la charge d'assesseur de Dominique Trevisano, bailli de Brescia. On a de lui plusieurs questions juridiques, résolues avec sagacité. Il mourut le 6 février 1492.

SAMBLANÇAY (Jacques de Beaune, baron de), surintendant des finances sous François Iᵉʳ, les régit à la satisfaction de ce prince, jusqu'à ce que Lautrec eût laissé perdre le duché de Milan, faute d'avoir touché les sommes qui lui avaient été destinées. Le roi lui en faisant de vifs reproches, il s'excusa en disant que le même jour que les fonds pour le Milanais avaient été préparés, la reine-mère était allée elle-même à l'épargne pour lui demander tout ce qui lui était dû de ses pensions, et des revenus du Valois, de la Touraine et de l'Anjou, dont elle était douairière, l'assurant «qu'elle avait assez de crédit pour le sauver s'il la contentait, et le perdre s'il la désobligeait. » Le roi ayant fait appeler sa mère, elle avoua qu'elle avait reçu de l'argent; mais elle nia qu'on lui eût dit que c'était celui destiné pour Milan. Samblançay fut sacrifié. La reine-mère poursuivit sa mort avec tant d'ardeur, qu'il fut pendu, en 1527, au gibet de Montfaucon, pour crime de péculat. Il fut longtemps à l'échelle avant d'être exécuté, attendant toujours sa grace; mais il l'espéra en vain. Lorsqu'on lui eut annoncé qu'il fallait mourir, il s'écria : « J'ai bien mérité la mort, pour avoir plus servi les hommes que Dieu. » Cependant il faut convenir que Samblançay n'était pas tout-à-fait innocent. Pouvait-il, sans crime, préférer sa fortune à celle de l'État, et donner à une princesse les fonds destinés pour la guerre? Devait-il, dans la crainte de perdre son crédit en irritant une femme impérieuse, garder le silence sur un point si important? Cependant en général on regarda sa mort comme la suite d'une intrigue de cour. Le public ne faisait pas difficulté de le dire, et les poètes de l'écrire. On connait cette épigramme de Marot :

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'ame rendre,
A votre advis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre;
Et Samblançay fut si ferm vieillart,
Que l'on cuidoit pour vray qu'il menast pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

La mémoire de ce ministre fut rétablie quelque temps après sa mort. Amelot de La Houssaye dit, dans ses Mémoires, que « René Gentil, premier commis de l'épargne, avait rendu à la reine-mère les quittances qu'elle avait remises à Samblançay en recevant l'argent de l'armée d'Italie. » Ce fut là peut-être une des causes de son desastre. Gentil fut pendu à son tour quinze ans après; et celui-ci le méritait bien.

SAMBUC (Jean), médecin, né à Tirnau en Hongrie, l'an 1531, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Ses talens le firent jouir de beaucoup d'agrémens à la cour des empereurs Maximilien II, et Rodolphe II, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut à Vienne en Autriche, le 13 juin 1584. On a de lui : I. Les *Vies des Empereurs romains*. II. Des *Traductions latines*, plus fidèles qu'élégantes, d'Hésiode, de Théophylacte, et d'une partie des Œuvres de Platon, de Xénophon et de Thucydide. III. Des *Commentaires* sur l'Art Poétique d'Horace, et des *Notes* sur plusieurs auteurs grecs et latins. IV. Une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfini. On y trouve une partie du règne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, et d'autres fragmens considérables. Elle est exacte et bien écrite. V. *Emblemata*, 1576, in-16. Il en a paru une traduction en vers français, Anvers, 1567, in-16. VI. *Icones medicorum*, Leyde, 1603, in-folio. Ce recueil contient 67 portraits de médecins et de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs Vies. Sambuc s'était fait à grands frais un riche cabinet de médailles, et s'était donné beaucoup de peine pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnaît l'homme savant et l'homme de bien. On peut consulter l'excellente *Histoire littéraire de Hongrie*, par le père Alexis Horanyi, Presbourg, 1777. La manière dont Sambuc voyageait était singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues, dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS (Henri), jésuite, né près de Marche, en Famène, dans le duché de Luxembourg, confesseur de l'infortunée Marie Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie, mourut à Luxembourg, en 1610, à 70 ans. Il était très-versé dans l'histoire ecclésiastique, et surtout dans la chronologie. On a de lui : *Chronologia sacra ab orbe condito ab Christum natum*, Anvers, 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes, échappées à différens auteurs.

SAMMONICUS (Q. Serenus), célèbre médecin du temps de l'empereur Caracalla. Quelques écrivains prétendent qu'il était espagnol ; mais cette opinion est combattue par Nicolas Antoine, auteur de la Bibliothèque espagnole. Sammonicus nous a laissé un poëme didascalique, ou plutôt un recueil de poésies relatives à la médecine. Macrobe rapporte divers fragmens d'autres ouvrages de cet auteur. Il fut indignement massacré par Caracalla au milieu d'un festin.

SAMON, marchand français, étant allé négocier vers l'an 630 chez les Esclavons, les trouva engagés dans une guerre contre les Abares. Il combattit avec eux, rallia leur armée, fut victorieux, et parvint à la couronne. Il épousa douze femmes de la nation, et il en eut 22 fils et 15 filles. Son règne fut glorieux, et dura 35 ans. Des marchands français ayant été insultés par des Esclavons, Dagobert envoya des ambassadeurs demander justice. Ceux-ci s'étant

permis d'appeler les Esclavons chiens et païens, Samon leur répondit : « Si nous sommes des chiens, nous nous efforcerons de vous mordre. » Trois armées envoyées contre lui furent vaincues, et leur défaite assura sa gloire.

SAMONAS. *Voyez* Léon.

SAMPIETRO. *Voyez* Sanpietro.

SAMPSON (Guillaume), auteur anglais, qui vivait sous le règne de Charles Ier, a composé une pièce intitulée *Le Vœu rompu;* il a aussi eu part à la tragédie d'*Hérode et Antipater* de Markham. Ces productions méritent peu d'être recherchées.

SAMPSON (Henri), né dans le comté de Northampton, et élevé à Cambridge, se voua d'abord au ministère ecclésiastique. Après la restauration, il voyagea dans le continent, où il étudia la médecine, et prit ses degrés dans cette faculté. De retour à Londres, il se livra à sa nouvelle profession, et il l'exerça avec succès. Il mourut en 1705. Il était très-instruit, et donna en latin une nouvelle édition de l'ouvrage de Porter *sur la Grace divine,* qu'on ne lit plus aujourd'hui.

SAMSON, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit, dit l'Écriture, d'une manière miraculeuse, d'une mère qui d'abord était stérile, vers l'an 1155 avant Jésus-Christ. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué. Il n'avait que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, et pria son père de lui permettre de l'épouser. Manué et sa femme allèrent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson, qui était un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux. il le saisit, quoiqu'il fût sans armes, et le mit en pièces. Il obtint la fille qu'il souhaitait; et, quelque temps après, retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avait tué; il y trouva un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Il fit là-dessus l'énigme suivante : « La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort. Les habitans de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adressèrent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Sur-le-champ elle l'alla découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros juif. En même temps « l'esprit du Seigneur le saisit, » et il vint à Ascalon, ville des Philistins, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avaient expliqué l'énigme ainsi qu'il leur avait promis. Ensuite il se retira chez son père, laissant sa femme, dont il était mécontent, et qui fut donnée à l'un des jeunes gens qui l'avaient accompagné dans la cérémonie de ses noces. Quand il eut appris ce nouvel outrage de la part des Philistins, il jura qu'il s'en vengerait sur toute la nation. Il prit 300 renards qu'il lia deux à deux, leur attachant à chacun un flambeau à la queue, et les lâcha ensuite au milieu des blés des Philistins, déjà mûrs et prêts à être coupés : les blés étant consumés, le feu passa aux vignes; il en fut de même de tout ce qui était dans la campagne. Les Philistins, apprenant que Samson était l'auteur de tout ce dégât, brûlèrent son beau-père, sa femme et ses parens.

Cependant le courageux Israélite tuait tous les Philistins qu'il rencontrait, et se retirait sur un roc très-fort, appelé Etam, dans la tribu de Juda. Ses ennemis levèrent une grande armée, et entrèrent sur les terres de la tribu qu'il habitait, menaçant de tout mettre à feu et à sang, si on ne leur livrait leur vainqueur. Ceux de cette tribu, effrayés, prirent Samson, le lièrent et le menèrent aux Philistins. Ils le mirent au milieu de leur camp, en dansant autour de lui. Samson cassa sur-le-champ ses cordes, se jeta sur eux, et avec une mâchoire d'âne, qu'il rencontra par hasard, en tua mille, et mit le reste en fuite. L'ardeur de ce combat lui causa une si grande soif, que si Dieu ne l'eût secouru promptement par une source d'eau claire, qu'il fit sortir d'une dent de la mâchoire, il en serait mort. Les Philistins n'osant plus attaquer Samson ouvertement, cherchèrent à le surprendre. Un jour qu'il était allé dans la ville de Gaza qui leur appartenait, les habitans fermèrent vite les portes, et y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva sur le milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, et les déposa sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avait pu le terrasser, l'amour le vainquit. Dalila, femme philistine, qu'il aimait éperdûment, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormait, et le livra aux Philistins. On lui creva les yeux; on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux, 3,000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon, le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenaient le temple, il les ébranla, et le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J.-C.

SAMSON (S.), né dans le pays de Galles, cousin-germain de St. Magloire et de St. Malo, vint en Bretagne, où il prêcha l'Evangile, et bâtit un monastère à Dol; il mourut sur la fin du 6e siècle. Les Dolois l'honorèrent long-temps comme leur premier évêque.

SAMSON. *Voy.* SAXSON.

SAMUEL, fils d'Elcana et d'Anne, de la tribu de Lévi, fut prophète et juge d'Israël pendant plusieurs années. Anne, sa mère, était stérile depuis long-temps, lorsque, dit l'Ecriture, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut et mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J.-C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo à la maison du Seigneur, et le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant, les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli et sur ses enfans, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu; il avait alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance: mais il allait de temps en temps dans différentes villes pour y rendre la justice. Étant devenu vieux, il établit Joël et Albia, ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçaient cette charge dans Betsabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur père, ils laissèrent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les au-

ciens d'Israël allèrent trouver Samuel à Ramatha pour demander un roi. Avant de leur répondre, le prophète consulta Dieu, qui le chargea de déclarer aux Israélites quel serait le droit du roi qui les gouvernerait : « Il vous ôtera vos fils pour en faire ses serviteurs; il prendra vos esclaves et vos bêtes. Il prendra vos meilleures terres; il vous fera payer la dîme de vos blés pour avoir de quoi donner à ses officiers, et vous serez ses esclaves, etc. » Les Israélites, sans être effrayés des suites de leur demande, s'obstinèrent à vouloir un roi, et Samuel fut contraint de leur en choisir un. Il sacra donc Saül, l'an 1095 avant J.-C. Ce prince s'étant rendu par sa désobéissance indigne de la couronne, Samuel sacra David en sa place; et, voyant que Dieu avait rejeté Saül qu'il aimait, il ne vit plus ce malheureux prince. Il lui apparut long-temps après sa mort, arrivée l'an 1057 avant Jésus-Christ, à 98 ans, lorsque la pythonisse évoqua son ombre. Samuel lui prédit qu'il mourrait avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle a cru trouver dans le discours que prononça l'ombre du Samuel un artifice de ventriloque; sentiment contraire à l'historien sacré. Ceux qui ont cru que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophète, contredisent également le récit des livres saints. Le corps de Samuel fut transporté de la Palestine à Constantinople, sous l'empereur Arcade. S. Jérôme dit dans son livre contre Vigilance, qu'on plaça les cendres de ce prophète dans un vase d'or enveloppé de soie, et que les évêques et les peuples les reçurent partout en foule avec des honneurs infinis. Le martyrologe romain place la tête de Samuel au 20 août. On attribue à ce prophète le livre des *Juges*, celui de *Ruth* et le premier des *Rois*, du moins les 24 premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près; lesquelles paraissaient y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée. Cependant quelques remarques qui ne peuvent être du temps de Samuel, font conjecturer qu'Esdras ayant eu en main les originaux de Samuel et des anciens écrivains du temps de David, a rédigé et retouché le premier livre des Rois, ainsi que les trois autres; ce qui concilie les contrariétés qu'on pourrait trouver dans le texte de ce livre. Samuel commence la chaîne des prophètes, qui n'a plus été interrompue depuis lui jusqu'à Zacharie et Malachie... *Voyez* Agag.

SAMWEL (David), chirurgien anglais, né à Nantglyn, au comté de Denbig, mort en 1799, était chirurgien du vaisseau la *Découverte*, que montait le capitaine Cook. Samwel, témoin de la mort de ce célèbre navigateur, a donné le *Récit très-circonstancié de cet événement*, 1 vol. in-4°. Il est auteur aussi de quelques poésies galloises.

SANABALLAT, d'Oronaïm, chez les Moabites, gouverneur des Cuthéens, fut un grand ennemi des Juifs. Lorsque Néhémie vint pour rebâtir le temple et les murs de Jérusalem, avec l'approbation du roi de Perse, Sanaballat, Tobie l'Ammonite, et Gossen d'A-

rabie, s'opposèrent vivement à son entreprise. Néhémie, informé de tous leurs desseins, les fit toujours évanouir; Sanaballat ne pouvant réussir par la force, employa la ruse, et tâcha d'attirer son ennemi à une conférence. Il l'accusa d'aspirer à la royauté, afin que la crainte d'encourir la disgrace du roi de Perse, le fit renoncer à son projet, il corrompit même des faux prophètes pour l'intimider; mais Néhémie, victorieux de tous ses stratagèmes, acheva tranquillement son ouvrage. On croit que ce Sanaballat est le même qui donna sa fille à Manassès, fils du grand-pontife Jaddée, et que Néhémie obligea de sortir de la ville et de se réfugier à Samarie.

SANADON (Noel-Etienne), jésuite, né à Rouen en 1676, professa les humanités à Caen; il fut chargé ensuite de la rhétorique au collége de Paris, et de l'éducation du prince de Conti, aprés la mort du P. Ducerceau. En 1728 il devint bibliothécaire de Louis-le-Grand. Il mourut le 21 septembre 1733. On a de lui: I. Des Poésies latines, 1715, in-12, et réimprimées in-8°, 1754. Les vers du P. Sanadon respirent le goût des poëtes du siècle d'Auguste. On y trouve de la force, de la pureté, de l'harmonie, de la délicatesse; ce sont le plus souvent des traductions ou des imitations. Il a fait des Odes, des Elégies, des Epigrammes et d'autres poésies sur différens sujets. II. Une traduction des *Œuvres* d'*Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4°, Paris, 1727. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre n'ont pas été corrigés, et sont préférés par les curieux. On la trouve aussi en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance et avec goût; mais il n'a pas atteint l'élévation de son original dans les Odes, ni son énergie et sa précision dans les Epîtres et dans les Satires. En général, sa version est une paraphrase qui affaiblit le texte. Plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise de faire des changemens considérables dans l'ordre et dans la structure même des Odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière; et ce qu'il dit pour en faire l'apologie n'a pas satisfait. III. Des Discours prononcés en différens temps, et dont on a un recueil. IV. *Prières et Instructions Chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12 et in-18, livre rempli d'onction et d'une piété solide. V. Une traduction du *Pervigilium veneris*, Paris, 1728, in-12.

SANCARA, philosophe indien, dont le célèbre William-Jones vante singulièrement le mérite, a écrit un Commentaire sur le *Vedanta*, lequel, en même temps qu'il éclaircit chaque parole du texte, contient un exposé des systèmes de toutes les écoles philosophiques de l'Indostan. Jones assure que l'histoire générale de la philosophie restera incomplète, jusqu'à ce que nous ayons une traduction de cet ouvrage.

SANCASSINI (Denis-André), médecin, né dans le Modénais en 1659, exerça son art dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il s'établit à Spolette, et y mourut l'an 1737. On a de ce médecin: I. *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. II. *Aphorismes généraux de la*

manière de guérir les plaies selon la méthode de Magatus, Venise, 1713, in-8°, en italien; et plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zèle, pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus.

SANCERRE (Louis de Champagne, comte de), seigneur de Charenton, etc., maréchal de France en 1369, et connétable en 1397, était issu d'une famille descendante des comtes de Champagne. Il rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglais, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosebecq, et mourut le 6 février 1402, à 60 ans, avec la gloire d'avoir été un des trois plus grands généraux du règne de Charles V; les deux autres étaient Duguesclin et Clisson. L'abbé Legendre prétend qu'il avait vieilli dans le service sans y briller; on ne laissa pas de l'enterrer à Saint-Denis, dans la chapelle de Charles V, en témoignage de l'estime que ce prince avait eue pour lui. *Voyez* aussi Bueil.

SANCHA. *Voyez* Ocna.

SANCHE II, dit *Le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son père Ferdinand avait fait de ses autres Etats à ses frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps; mais à la mort de la reine sa mère, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias était roi de Galice, et Alphonse roi de Léon : l'impitoyable Sanche détrôna le premier, et contraignit le second à s'enfermer dans un monastère. Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avaient été données pour dot. Il prit la ville de Toro sur la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenait à l'aînée. Mais ce prince téméraire et sans frein, au lieu d'un succès qu'il ne méritait pas, y trouva le terme de ses attentats et de sa vie, en 1072, ayant été tué en trahison, pendant qu'il en faisait le siége.

SANCHE-GARCIAS Ier, roi de Navarre, après l'abdication de Fortunio, défit, en 907, les Maures qui faisaient le siége de Pampelune, et les obligea de le lever. Il les battit dans diverses occasions. Accablé d'années et d'infirmités, il se retira en 919 dans un monastère, laissant le commandement des troupes à D. Garcias, son fils, mais sans lui céder la couronne. En 921 il se mit à la tête de ses armées, tailla en pièces celle d'Abderame, au retour de l'expédition qu'elle avait faite au-delà des Pyrénées, et lui enleva le butin dont elle était chargée. Sanche mourut en 926, regretté de ses sujets.

SANCHE. *Voyez* Aznar.

SANCHE-LE-GRAND, roi de Navarre, vers l'an 1000, épousa la sœur de Don Garcias, comte de Castille, qui venait d'être assassiné, et par cette alliance il obtint la Castille, dont il fit un royaume. Il attaqua ensuite Bermude et Vérémond, roi de Léon, et lui enleva une partie de ses Etats. Le prince dépouillé n'ayant pas d'enfans, les deux rois firent un traité par lequel Sanche devait conserver ses conquêtes, à condition que son fils Ferdinand épouserait la sœur de Vérémond. Ainsi les trois royaumes d'Espagne furent le partage de la maison de Navarre. Sanche-le-Grand mourut en 1625, après avoir par-

tagé ses Etats entre ses enfans. *Voy.* Birmide.

SANCHEZ (François), *Sanctius*, de Las-Brocas, en Espagne, regardé comme le père de la langue latine, et le docteur de tous les gens de lettres (c'étaient les titres qu'on lui donna dans son pays), professa long-temps la rhétorique dans l'université de Salamanque, et montra dans ses écrits plus de philosophie et moins de préjugés que ses contemporains et surtout ses compatriotes. On a de lui : I. Un excellent Traité, intitulé : *Minerva, sive de causis linguæ latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8°. Il fut publié, pour la première fois, en 1587. Ce livre est rempli de vues neuves et d'une analyse exacte des vrais principes. MM. de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur Méthode de la langue latine (*Voyez* Garcias, et Lancelot). II. *L'Art de parler, et de la manière d'interpréter les auteurs.* III. Plusieurs autres ouvrages sur la grammaire. Sanchez mourut en 1600, à 77 ans.

SANCHEZ (Thomas), né à Cordoue en 1551, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, et mourut à Grenade en 1610. On a de lui : I. Quatre vol. in-fol. sur le *Décalogue*, sur les *Vœux monastiques*, et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence, traitées d'une manière diffuse. II. Un traité *de Matrimonio*, imprimé la première fois à Gênes en 1592, in-folio. L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage toutes les questions que l'imagination peut faire naître sur ces matières scabreuses. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'étude de ces sujets délicats ne fit pas la moindre impression sur ses mœurs qui étaient austères. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Dans toutes les autres, l'ouvrage a été purgé, à ce qu'on prétend, de plusieurs choses dont des hommes moins bien intentionnés que Sanchez auraient pu abuser. On a dit que si les questions délicates qu'il contient ne firent jamais impression sur l'auteur, elles ont paru en avoir fait beaucoup sur les censeurs, puisque leur approbation porte ces mots : *Legi, perlegi maximâ cum voluptate.* Mais ce plaisir dont parlent les censeurs ne leur fut sans doute inspiré que par l'érudition de Sanchez : ce jésuite en avait effectivement beaucoup. Ils ne voyaient d'ailleurs dans son livre que des matières qui devaient être uniquement destinées aux directeurs et aux confesseurs.

SANCHEZ (François), médecin portugais, établi à Toulouse, et mort en cette ville en 1632, âgé de 70 ans, était chrétien, et né de parens juifs. Il avait, dit Patin, beaucoup d'esprit et de philosophie. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera medica; his juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. On distingue entre ces traités celui qui est intitulé : *Quod nihil scitur liber*, Lyon, 1581, in-4°; Francfort, 1618, in-8°; Rotterdam, 1649. Ulric Widdins a donné une réfutation étendue du *Scepticisme* de Sanchez, Leipsick, 1661.

SANCHEZ (Gaspard), jésuite, né à Cifuentes sur la Ragnua, entra dans la compagnie de Jesus,

en 1571. Après avoir professé les humanités en divers colléges, et enfin à Madrid, il remplit la chaire d'Ecriture Sainte à Abrala. Dans le cours de treize années, il donna sur l'*Ancien Testament* des *Commentaires* estimés, même des protestans, et qui sont devenus fort rares. Ce ne fut que près de 50 ans environ après la mort du P. Sanchez qu'on embrassa sa méthode, en soumettant le sens littéral à la critique et à une érudition sagement ménagée.

SANCHEZ (Philippe), mort en 1696, bâtit à Guadalaxara, dans l'église de Saint-François, le fameux *Panthéon*, ou la chapelle sépulcrale de l'illustre famille de l'Infantado. Cet ouvrage fit sa réputation.

SANCHEZ (Antonio Nunez Ribeiro), savant médecin portugais, né le 7 mars 1699, embrassa l'état de médecin contre le gré de son père, et fit ses premières études en médecine à Coïmbre et ensuite à Salamanque où il prit en 1724 le grade de docteur. Il avait voulu se fixer à Londres où il passa deux années; mais le climat étant peu favorable à sa constitution naturellement faible, il repassa sur le continent, et vint continuer ses études à Leyde sous le célèbre Boërhaave. Cet illustre médecin, sur la demande de trois sujets propres à cet état, pour l'impératrice de Russie, Anne, jeta d'abord les yeux sur le docteur Sanchez. A son arrivée à Saint-Pétersbourg, le docteur Bidloo, alors premier médecin de l'impératrice, plaça Sanchez à l'hôpital de Moscou, où il resta jusqu'en 1734. A cette époque il fut nommé médecin de l'armée, se trouva en cette qualité présent au siége d'Azoph, où il fut attaqué d'une fièvre violente, et perdit à la fois ses papiers et ses effets. En 1740, désigné médecin de la cour et consulté par l'impératrice sur une maladie invétérée dont on n'avait pu lui assigner la cause, Sanchez donna au premier ministre son opinion sur la maladie de l'impératrice, qui ne pouvait admettre d'autre traitement que celui des palliatifs, et qu'il attribuait à une pierre dans les reins. Anne mourut six mois après, et l'ouverture de son corps justifia la vérité de la conjecture de Sanchez. Le régent lui conféra le titre de premier médecin; mais la révolution de 1742, qui plaça Elisabeth Petrowna sur le trône, le priva de toutes ses places. A peine se passait-il un jour qu'il n'apprît la mort de quelqu'un de ses amis conduit à l'échafaud; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à obtenir la permission de s'éloigner de la Russie. Il disposa, moyennant une rente, de sa bibliothèque, qui valait environ 50,000 fr., en faveur de l'Académie de Pétersbourg dont il était membre honoraire. Pendant son séjour en Russie, il avait mis à profit le crédit dont il jouissait à la cour pour établir une correspondance avec les jésuites de la Chine, qui, en retour des livres d'astronomie qu'il leur envoyait, lui faisaient passer des graines et d'autres objets d'histoire naturelle. C'est du docteur Sanchez que Pierre Collinson a reçu les premières semences de la vraie rhubarbe. En 1747 il vint s'établir à Paris, et y séjourna jusqu'à sa mort. Il y fut accueilli par les savans et les philosophes, et admis au nombre des associés étrangers de la société royale de médecine qui s'établissait alors. Ses services en Russie, oubliés pen-

dant seize ans, n'échappèrent pas à la vigilance de l'impératrice Catherine; elle lui fit une pension de mille roubles : il en obtint une de la cour de Portugal et du prince Gallitzin ; il en employa le produit en grande partie à obliger des amis ou des parens. Il succomba le 14 octobre 1783 à une maladie dans les voies urinaires, dont il était attaqué depuis long temps. Ses ouvrages sur l'origine du mal vénérien et d'autres sujets de médecine sont très-connus de ceux qui exercent cet art. Le docteur Sanchez ne se borna pas à ses connaissances médicales; il possédait une vaste érudition, et était particulièment très-profond dans les connaissances politiques.

SANCHEZ (le docteur Pedro-Antonio), chanoine de l'église cathédrale de Saint-Jacques, professeur de théologie dans l'université de ladite ville, et membre de plusieurs sociétés, né à Vigo, en Galice, en 1740, et mort à Saint-Jacques, en 1806, enseigna la théologie avec réputation, et fut l'un des plus célèbres prédicateurs espagnols du 18e siècle. Il s'appliqua avec une grande assiduité à toutes les fonctions de la vie apostolique, et consacra ses momens de loisir à l'étude de l'Histoire ecclésiastique de son pays. On a de lui : I. *Summa theologiæ sacræ*, Matriti, 1789, 4 vol. in-4°. II. *Annales sacri*, Matriti, 1784, 2 vol. in-8°. III. *Histoire de l'église d'Afrique*, Madrid, 1784, in-8°. C'est une histoire très-estimée par les savantes recherches dont elle est pleine. IV. *Traité sur la tolérance en matière de religion*, Madrid, 1785, 3 vol. in-4°. V. *Discours sur l'éloquence sacrée en Espagne*, Madrid, 1778, in-8°. C'est l'histoire de l'éloquence sacrée parmi les Espagnols dans plusieurs siècles, avec les noms des auteurs nationaux qui pourraient servir de modèle. Il attribue la restauration de l'éloquence espagnole aux bons livres français, tels que ceux de Bossuet, Massillon, Bourdaloue, etc. VI. Recueil de sermons publiés par le docteur Sanchez, Madrid, 3 vol. in-4°. Ce recueil très-estimé des Espagnols, fut traduit la même année en italien, et imprimé à Venise, en 4 vol. in-4°. VII. *Mémoire lu dans la société patriotique de Madrid en 1782, sur les moyens d'encourager l'industrie en Galice*, Madrid, 1782, in-8°. Sanchez né et élevé dans cette province, s'était occupé constamment de la rendre industrieuse, et eut la satisfaction de voir annuler, à sa sollicitation, quelques lois abusives qui retardaient les progrès de son industrie. Il était si bienfaisant et de mœurs si douces, qu'on l'appelait le père des malheureux : né riche et ayant joui plus de 20 ans d'un canonicat qui valait 80,000 fr., à peine à sa mort trouva-t-on chez lui de quoi subvenir aux premiers frais de ses funérailles.

SANCHEZ (Don Thomas-Antoine), savant biographe espagnol, et bibliothécaire de S. M. C., né vers l'année 1730, et mort à Madrid, en 1798, s'est fait un nom parmi les savans, par quelques ouvrages et par ses recherches sur l'histoire littéraire d'Espagne et la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens, qu'il a enrichis de notes très-savantes. On a de lui : I. *Apologie de Cervantes, en réponse à la*

Lettre publiée dans le journal intitulé Courrier de Madrid; Madrid, 1788, in-8°. II. *Lettre adressée à Don Joseph Berni, sur sa Dissertation en faveur du roi don Pierre, surnommé le Cruel*, Madrid, 1778, in-8°. III. *Collection de poésies castillanes antérieures au 15e siècle, précédées des Mémoires relatifs à la vie du premier marquis de Santillana, et de la Lettre adressée au connétable de Portugal, sur l'origine de notre poésie, enrichie de notes*, Madrid, 1779, 1780, 1782 et années suivantes, 5 vol. in-8°. Ce recueil est précieux, par des notes pleines d'érudition de Sanchez, sur l'histoire littéraire de la nation dans les siècles les plus obscurs de la langue. Elles sont préférées aux Mémoires écrits par le Père Sarmiento, sur l'Histoire de la poésie et des poètes espagnols, ouvrage d'ailleurs très-estimé. Ces deux savans biographes n'ayant suivi dans leurs Mémoires sur l'histoire de la poésie espagnole, d'autre guide que la Lettre du marquis de Santillana, adressée au connétable de Portugal, se sont tellement trouvés d'accord sur les points principaux de leurs ouvrages, qu'on dirait qu'ils se sont copiés, tandis qu'il est constant qu'ils ignoraient leurs ouvrages respectifs.

SANCHO (Ignace). Ce nègre dont l'histoire a dans le temps intéressé le public, et qui sous ce rapport peut fixer l'attention de quelques lecteurs, naquit en 1729, à bord d'un vaisseau qui faisait la traite des nègres sur la côte de Guinée. Il perdit sa mère par les suites du changement de climat. Son père se donna la mort pour se soustraire aux maux de l'esclavage, et il reçut le baptême des mains de l'évêque de Carthagène. Son maître l'ayant amené en Angleterre, âgé d'un peu plus de deux ans, en fit présent à trois vieilles filles, sœurs, et vivant en communauté à Greenwick. Imbues de l'idée que l'ignorance dans laquelle on retient les esclaves d'Afrique est le gage le plus sûr de leur obéissance, et que la culture de leur esprit équivaut à une émancipation complète, elles se conduisirent en conséquence, et lui donnèrent le nom de *Sancho*. Le petit Ignace se fit remarquer du duc de Montaigu, auquel il plut par une franchise que la servitude n'avait point encore altérée, et qu'une éducation peu soignée laissait paraître dans toute sa naïveté. Il le faisait venir quelquefois chez lui, favorisa son goût pour la lecture, recommanda à ses maîtresses de cultiver les heureuses dispositions qu'il annonçait, mais ne parvint point à toucher leur inflexibilité. Le jeune Sancho ayant atteint l'âge d'aimer, conçut une passion qui ne le réconcilia point avec la sévérité de leur humeur et l'austérité de leurs principes; il s'enfuit de chez elles. Leduc, son protecteur, venait de mourir: il alla se jeter aux pieds de la duchesse, qui repoussa ses sollicitations. Désespéré de ne pouvoir jouir de sa liberté, et réduit à n'avoir d'autres ressources que les cinq derniers schellings qu'il possédait, il voulut suivre l'exemple de son père, et se donner la mort. Tous les efforts pour l'en détourner furent employés en vain; mais la duchesse qui admirait en secret l'énergie de son caractère, ayant consenti à le recevoir, il resta chez elle en qualité

de sommelier, jusqu'au moment où elle mourut. A cette époque, possesseur de soixante-dix livres sterling, et d'un revenu annuel de trente livres qu'elle lui avait légué, il se livra dans sa nouvelle fortune à tous ses goûts, avec cet emportement qu'inspire le climat ardent de son pays. Prodigue envers les femmes, auxquelles il s'adonnait avec fureur, il eut bientôt épuisé sa bourse. La passion du jeu s'empara de lui pendant quelque temps; mais il en fut heureusement corrigé par un juif qui gagna jusqu'à ses habits. Le goût du spectacle l'entraînait à tel point, que son dernier schelling fut dépensé à Drurylane pour voir jouer Garrick, et qu'il fit, mais en vain par le vice de sa prononciation, la tentative d'être admis à remplir les rôles d'Othello et d'Orsonoko. A la fin, privé de toute ressource, il entra au service du chapelain de la maison de Montaigu, et ensuite du dernier duc de Montaigu. Devenu sage à force de sottises, astreint à une vie plus régulière, il quitta le service pour épouser une jeune Américaine: aidé par la bienveillance de ses protecteurs, il établit avec elle un magasin d'épiceries, où leur industrie et leur économie réciproques les mirent à portée d'élever décemment une famille très-nombreuse, et de donner l'exemple des vertus domestiques. Sancho mourut en 1780. On a cru devoir ces détails à l'empressement extraordinaire avec lequel le public a accueilli les lettres de cet homme singulier, qui ont été imprimées plusieurs fois: elles furent d'abord publiées par souscription; et depuis le Spectateur d'Addison, on n'a point eu l'exemple d'un ouvrage publié par cette voie qui ait eu un plus grand nombre de souscripteurs. Malgré leurs défauts, elles annoncent un très-grand talent épistolaire, une conception rapide, beaucoup de philantropie, et justifient la bienveillance des protecteurs de Sancho. On assure qu'elles ont valu jusqu'à cinq cents livres sterling à sa veuve. Les occupations mercantiles de Sancho ne le détournèrent point de la culture des lettres; il étudiait et imitait les poètes. Il a publié une *Théorie de la musique*, qu'il dédia à la princesse royale, et il avait, en fait de peinture, un tact et un goût si sûrs, que les artistes eux-mêmes s'empressaient de le consulter.

SANCHONIATHON, historien de Phénicie, né à Béryte, écrivit dans sa langue une histoire en neuf livres. Il y rendait compte de la théologie et des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit une version grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans Porphyre et dans Eusèbe, traduite en anglais par Richard Cumberland, Londres, 1720, in-8°. Dodwell et Dupin rejettent ces fragmens comme supposés; mais Fourmont, et quelques autres érudits, les adoptent comme authentiques. On ne sait en quel temps il vivait; les uns le mettent sous Sémiramis, et les autres sous Gédéon, juge d'Israël.

SANCIO ou SANCHEZ (RODRIGUE), savant prélat espagnol, né à Santa-Maria-da-Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404. Son mérite le fit élever aux évêchés de Zamora, de Calahorra et de Palencia; mais, abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome,

où il fut gouverneur du château Saint-Ange. Il se distingua par ses négociations, et par divers ouvrages historiques et ascétiques. Les principaux sont : I. *Historia Hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusqu'à la mort de Henri VI, en 1474. On l'a mise dans la Collection des Historiens d'Espagne, de Schot, 4 vol. in-fol. II. *Speculum vitæ humanæ*, in-fol., Romæ, 1648. C'est un des premiers monumens de l'art de la typographie, et pour cette raison il est infiniment recherché, fort rare et fort cher. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ*, avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-folio, sans date, de 63 feuillets.) Il y en a deux traductions françaises: l'une de Julien Matho, Lyon, 1477, in-fol. ; l'autre du P. Farget, Lyon, 1482, in-folio. Sancio mourut à Rome, le 4 octobre 1470, à 66 ans.

SANCROST (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, né en 1616, à Fresingfield, au comté de Suffolk, mort dans cette même ville, en 1693, élève du collége Emanuel à Cambridge, où il obtint une bourse, qui, en 1649, lui fut ôtée, parce qu'il était resté fidèle au parti du roi. Après la restauration, Sancrost fut chapelain de l'évêque de Durham, qui lui donna la riche cure de Houghton-le-Spring, et un canonicat de sa cathédrale. En 1677, Sancrost fut placé sur le siége de Cantorbéry, première place de l'Eglise d'Angleterre, qu'il gouverna avec autant de zèle que de lumières. Ce prélat fut un des sept qui furent envoyés à la Tour par Jacques II. A la révolution, il sortit de prison ; mais il refusa de prêter le serment. Cette conduite lui fit ôter son évêché, et il se retira à Fresingfield, où il mena une vie retirée et toute consacrée à la dévotion. Sancrost est auteur d'un petit *Dialogue en latin contre les calvinistes*, ouvrage très-curieux, qui est intitulé le *Voleur prédestiné*. Il a donné encore un autre ouvrage intitulé la *Politique moderne tirée de Machiavel*, et quelques Sermons. Les manuscrits de ce prélat ont été achetés par l'évêque Tanner, qui en a enrichi la bibliothèque Bodléïenne à Oxford.

SANCTA-CRUX. *Voy*. Santa-Crux.

SANCTAREL. *Voyez* Santarel.

SANCTES-PAGUINUS. *Voy*. Pagnino.

SANCTIUS. *Voyez* Sanchez.

SANCTORIUS. *Voyez* Santorius.

SANCY (Nicolas Harlay de), né en 1546, successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des cent-suisses, premier maître d'hôtel et surintendant des finances. N'étant encore que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil de Henri III lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue, et proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savait que le roi n'avait pas un sou, se moqua de lui. « Messieurs, dit Sancy, puisque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui lèverai cette armée. » On lui donna sur-le-champ la commission et point

d'argent, et il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière : d'abord il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France ; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point. Il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea, de plus, à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie; ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi l'on vit, pour la première fois, les Suisses donner des hommes et de l'argent. Après l'assassinat de Henri III, Henri IV étant reconnu roi par la plus grande partie des seigneurs de son royaume, manquait néanmoins d'argent. Ce fut Sancy qui engagea de nouveau les Suisses à rester au service de ce monarque, au moyen des sommes qu'il emprunta sur un très-beau diamant, qu'il alla mettre en gage chez les juifs de Metz. C'est ce même diamant qui, après avoir passé par différentes mains, fut enfin racheté par le duc d'Orléans, régent, lequel le joignit aux bijoux de la couronne, sous le nom du Sancy... Sancy se fit catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il fallait être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que d'Aubigné composa l'ingénieuse et sanglante satire intitulée : *La Confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le Journal de Henri III. Gabrielle d'Estrées, qui ne l'aimait point, lui fit ôter la surintendance des finances, dont Sully fut revêtu. Sancy mourut le 13 octobre 1629. On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4°. On y voit bien des particularités sur les règnes de Henri III et Henri IV. Les Mémoires de Villeroi renferment plusieurs de ses *Remontrances* à la reine Marie de Médicis.

SAND (Charles-Frédéric). *Voyez* Kotzebue.

SANDÆUS ou SANDE (Maximilien van den), jésuite, né à Amsterdam, en 1578, entra dans la compagnie de Jésus à Rome, en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1653, in-12.

SANDE (Frédéric), célèbre jurisconsulte, né à Arnheim, vers l'an 1577, bourgmestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, curateur de l'Académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'Assemblée des Etats-généraux à La Haye, lorsqu'il mourut en 1617, a donné : I. *Commentarius in Gelriæ et Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4°. III. *Commentatio in consuetudinem Gelriæ de Effestucatione*, Arnheim, 1638. Ses ouvrages ont été imprimés avec ceux de son frère.

SANDE (Jean van den), frère du précédent, né en 1579, conseiller de la cour provinciale de Frise, et professeur de Pandectes à Franeker, est auteur d'une Con-

tinuation de l'*Histoire Belgique* d'Everhard Reidanus ou Van Reid, depuis 1601 jusqu'à la mort de Henri-Casimir de Nassau, en 1641; Leuwarde, 1650, in-fol. Cette édition renferme un second supplément jusqu'en 1644. Il a encore écrit un *Abrége de l'Histoire des Pays-Bas*, jusqu'à l'an 1638, continuée ensuite jusqu'en 1648, Amsterdam, 1650, in-12. Ces Histoires ne sont bonnes à consulter que pour renseignemens. Sande mourut en 1638.

SANDEMAN (Robert), né à Perth en Ecosse, en 1723, et élevé dans l'université de Saint-André, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique; mais ayant épousé la fille de Glass, fondateur de la secte qu'on nommait en Ecosse des *Glassistes*, et en Angleterre des *Sandemoniens*, il adopta également les opinions de son beau-père, et devint un de ses sectateurs. Sa fortune étant bornée, il s'adonna quelque temps au commerce. En 1757, il publia, en 2 vol., une réponse à l'ouvrage d'Hervey, intitulé, *Theron et Aspasio*, qu'on estime comme l'un des écrits les plus forts qui aient été publiés contre le calvinisme. Il vint à Londres, en 1752, s'y fit quelques partisans, et y établit une congrégation; mais ses principes étaient si abstraits, qu'à peine ils étaient entendus. Quelques années après, il passa en Amérique, où l'on construisit pour lui une maison propre aux assemblées des non-conformistes. Il y prêcha l'obéissance au gouvernement, et, à ce sujet, s'exposa à de cruelles persécutions. Il mourut dans la Nouvelle-Angleterre, en 1772, âgé de 79 ans.

SANDEN (Henri van), médecin, né à Kœnigsberg, le 28 juillet 1672; après avoir étudié la médecine en Hollande, revint dans sa patrie se faire recevoir docteur. Il fut membre de l'Académie royale de Berlin, et deux fois recteur de l'université de Kœnigsberg. On a de lui un volume in-4°, intitulé: *De prolapsu uteri inversi ab excrescentia carneo-fungosâ in fundo ejus interno, ex potu infusi crepitûs lupi enatâ*, Lipsiæ, 1722. Il a joint à cet ouvrage diverses remarques anatomiques et chirurgicales. Sanden mourut le 10 août 1728.

SANDERS (Robert), écrivain anglais, né en Écosse, vers 1727, avait été fabricant de peignes; mais, n'ayant pas réussi, il mit à profit l'éducation qu'il avait reçue et la mémoire prodigieuse dont il était doué, pour embrasser la profession bien moins honorable encore d'écrivain mercenaire. Il vint à Londres après avoir parcouru la partie septentrionale de l'Angleterre, et y publia, en 1761, sous le nom emprunté de Spencer, un ouvrage intitulé *le Voyageur anglais*, rédigé d'après ses propres observations et celles des autres, en un volume in-folio. Il compila en 5 ou 6 volumes in-8°, un ouvrage avec figures, intitulé *le Calendrier de Newgate*, ou *Mémoires des malheureux qui ont expié à Tyburn l'atteinte dont ils se sont rendus coupables envers les lois de leur pays.* On voit que l'auteur n'a ni cherché des lecteurs dans les classes les plus relevées de la société, ni choisi des héros bien recommandables. Son ouvrage le plus important est *Gaffer Barbe-grise*, en 4 vol. in-12; production satirique dans la-

quelle il trace avec beaucoup de liberté le caractère des théologiens les plus célèbres parmi les non-conformistes. Sanders fut l'auteur de notes sur la Bible, attribuées à Henri Southwel, à qui il avait vendu son nom pour cent guinées: tandis que le malheureux et famélique rédacteur recevait à peine une guinée par semaine. Sanders enfin a été le compilateur en sous-ordre des productions volumineuses, sorties de la plume féconde de Guthrie. Son *Histoire Romaine, en forme de lettres d'un père à son fils*, en 2 vol. in-12, n'est pas sans mérite. Vers la fin de sa vie, il avait formé le plan d'une Chronologie générale de toutes les nations; mais sa mort, arrivée le 19 mars 1783, en empêcha l'exécution.

SANDERSON (Robert), théologien casuiste, né à Sheffield, dans le comté d'York, en 1587, d'une ancienne et bonne famille, mort le 29 janvier 1663, fut chanoine de l'Eglise de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Pendant les guerres civiles d'Angleterre, il fut privé de ses bénéfices, et eut beaucoup à souffrir: mais, peu de temps après le rétablissement de Charles II, il obtint l'évêché de Lincoln. Ce prélat était bon antiquaire, et passait surtout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont: I. *Logicæ artis compendium*, Oxford, 1618, in-8°. II. Des Sermons prêchés et imprimés en différentes occasions, recueillis et précédés de la Vie de l'auteur, par Walton, 1681, in-fol. Charles Ier, qui se plaisait à l'entendre, disait à son occasion qu'il ouvrait ses oreilles pour écouter les autres prédicateurs, et qu'il scrutait sa conscience en entendant Sanderson. III. *Juramenti promissorii obligatione prælectiones septem in scholâ theol.* Oxon., 1646, Londres, 1647, 1670, 1676 et 1683, in-8°. Ces leçons, traduites en anglais par le roi Charles Ier, pendant le séjour qu'il fit dans l'île de Wight, furent imprimées à Londres, en 1655, in-8°. IV. *Physicæ scientiæ compendium*, Oxford, 1671, in-8°. V. *Pax Ecclesiæ*, etc. VI. *L'Histoire de Charles Ier*, in-folio en anglais. VII. *Les Cas de conscience*. VIII. *Leçons de Théologie données à Oxford*, etc., etc.

SANDERSON (Robert), écuyer, huissier de la chancellerie en Angleterre, et clerc de la chapelle des archives, fut un savant antiquaire, et adjoint à M. Rymer pour la publication de son grand ouvrage intitulé: *Fœdera, conventiones, litteræ, et acta regum Angliæ*. Il en a été le continuateur depuis le 16e volume, qui finit en 1715, jusqu'au 20e, qui porte la date du 21 août 1735. Son adjonction au travail de Rymer est du mois de mai 1707. La première édition, en 17 volumes, achevée en 1717, fut probablement épuisée par les souscripteurs et les bibliothèques publiques. Il en parut une nouvelle, en 1727, à laquelle Sanderson ajouta trois nouveaux volumes; le 18e, publié en 1726, et dédié à George Ier, a été réimprimé en 1731, avec des retranchemens, dont le vide est assez considérable, puisqu'il a fallu 56 feuilles un quart pour le remplacer; on ne peut juger de ces retranchemens et de leur remplacement que par la comparaison des deux éditions. Le 19e, dédié à George II, fut publié en 1732; le 20e a paru

en 1735. Sanderson mourut le 25 décembre 1741. *Voyez* RYMER.

SANDERSON. *Voyez* SAUNDERSON.

SANDERUS (ANTOINE), ou SANDERS, né en 1586, à Anvers, où ses parens se trouvaient par hasard, car ils étaient de Gand, fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, et théologal de Térouane. Il mourut à Afflighem, célèbre abbaye de Brabant, en 1664. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : I. *Flandria illustrata*, in-fol., 2 vol., 1641 à 1644 : réimprimé en 1735, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage est savant. La première édition de Cologne (réellement d'Amsterdam), fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Blaeu : le peu d'exemplaires qu'on en put sauver sont fort recherchés. Van Lom, qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ ; de Gandavensibus... de Brugensibus eruditionis famâ claris ; de Scriptoribus Flandriæ ;* ouvrages de Sanderus, qui avaient été imprimés séparément. II. *Chorographia sacra Brabantiæ*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol. ; et augmentée, La Haye, 1726, 3 vol. in-fol. C'est l'édition originale de cet ouvrage, qui est estimée pour son exactitude. III. *Bibliotheca belgica manuscripta*, Lille, 1641, 1644, 2 vol. in-4°. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, du Brabant, du Hainaut, et du pays de Liége ; le second volume est très-rare. IV. *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses Poésies, Oraisons, etc. V. *Elogia cardinalium*, Louvain, 1626, in-4°. VI. *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4°. Ces ouvrages, qui ne sont pas toujours bien digérés, prouvent que Sanderus était très-laborieux. Il possédait les langues grecque et latine, était poète et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur fit imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruina sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDERUS ou SANDERS (NICOLAS), né à Charlewood, dans le comté de Surrey, en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par Elisabeth, il se rendit à Rome, où il fit prêtre. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente et dans son ambassade de Pologne. A son retour, il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappela pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya en qualité de nonce en Espagne, et ensuite en Irlande, pour animer les catholiques qui avaient pris les armes. La crainte de tomber dans les mains des Anglais le fit errer pendant quelque temps dans les bois, où il mourut de faim et de misère, en 1580, suivant son neveu Pitseus. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Cène du Seigneur, et de sa présence réelle dans l'Eucharistie*, en anglais ; imprimé à Louvain, en 1566, in-4°. II. *Traité des Images*, contre les iconoclastes, in-8°. III. *De Schismate anglicano*, Cologne, 1628, in-8° ; livre écrit avec cha-

leur, et où l'on trouve des détails curieux sur le schisme d'Angleterre. L'auteur y montre pourtant quelquefois de la passion. Henri VIII y est peint comme un monstre de lubricité, qui avait épousé sa propre fille en donnant la main à Anne de Boulen. Ces bruits populaires pouvaient absolument être fondés ; mais un historien ne doit les rapporter que lorsqu'il en a des preuves certaines. Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1678, 2 vol. in-12. IV. *De Ecclesiâ Christi*, Louvain, 1571, in-folio. V. *De Martyrio quorumdam sub Elisabeth reginâ*, in-4°. VI. *De explicatione missæ ac partium ejus*, in-8°. VII. *De visibili monarchiâ Ecclesiæ*, Vireeburgi, 1592, in-folio ; dans lequel il adopte les principes des ultramontains sur la supériorité des papes sur les conciles.

SANDEUS (Félinus), savant jurisconsulte du 15e siècle, né en 1444, à Felina, dans le diocèse de Reggio, eut pour oncle maternel François Arioste. Il étudia à Ferrare sous Barthélemi Bellincini, de Modène. En 1465, il commença à enseigner dans cette ville avec tant de succès, qu'il fut choisi pour suppléant à l'université. En 1474, il devint professeur de droit canon à Pise, où Laurent de Médicis l'avait demandé. Il passa de là à Rome, et Innocent VIII le fit auditeur de rote. Alexandre VI, son successeur, le nomma évêque de Penna et d'Adria ; mais il ne jouit de cette dignité que pendant deux ans ; car la mort l'enleva en octobre 1501. Sandeus passa pour un des plus savans canonistes de son siècle, et laissa un grand nombre d'ouvrages imprimés et en manuscrit.

SANDHAGEN (Gaspard), théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'Histoire de J.-C. et des apôtres*, tirée des quatre Evangiles, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse ; ouvrage rempli d'érudition.

SANDIFORT (Edouard), professeur de médecine, à l'université de Leyde, né à Dordrecht, le 14 novembre 1742, mort le 22 février 1814, se distingua par ses cours de médecine et par les publications de plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivans : I. *Bibliothèque des sciences physiques et médicales*, La Haye, 1765-75, 4 vol. in-8°. II. *Observationes anatomico-pathologicæ*, 1778-81, 4 vol. in-4°, fig. III. *Descriptio musculorum hominum*, 1781, in-4°. IV. *Exercitationes academicæ*, 1785, etc. (Voyez les *Annales de l'Académie de Leyde*, 1815.)

SANDINI (Antoine), né dans le Vicentin, le 31 juin 1692, fut bibliothécaire et professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement, le 23 février 1751. Nous avons de lui : I. *Vitæ pontificum romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare, 1748. L'évêque d'Augsbourg, landgrave de Hesse-Darmstadt, l'a fait réimprimer la même année, sous le titre de *Basis historiæ ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond et plein de recherches. II. *Historia familiæ sacræ*. III. *Historia SS. apostolorum*. IV. *Disputationes XX ex historiâ ecclesiasticâ ad vitas pontificum romanorum*. V. Quelques *Dissertations* contre le P. Serry ;

c'est l'apologie de son *Historia familiæ sacræ*, que le P. Serry avait attaquée.

SANDIS. *Voyez* SANDYS.

SANDIUS (CHRISTOPHE), savant socinien, né à Kœnigsberg dans la Prusse, et mort à Amsterdam, en 1680, à 36 ans, publia divers ouvrages, qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : I. La *Bibliothèque des antitrinitaires ou sociniens*, en latin, 1684, in-8° ; livre recherché par ceux qui veulent connaître les opinions des disciples de Socin. II. *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli, 1669, in-8° ; dans lequel il rapporte tout ce que l'on trouve dans l'Histoire ecclésiastique concernant les ariens. III. *Interpretationes paradoxæ in Joannem*. IV. *De origine animæ*. V. *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*. VI. *Problema paradoxum de Spiritu-Sancto, an non per illum SS. angelorum genus intelligi possit*, Coloniæ, 1678, in-8° ; question oiseuse.

SANDRART (JOACHIM), peintre estimé, né à Francfort, en 1606, mort à Nuremberg, en 1683, est plus connu par les *Vies* des plus célèbres artistes qu'il a données, et par l'*Académie* qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il parait néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissaient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travaillèrent. Il se trouva en concurrence avec Le Guide, Le Guerchin, Josepin, Massini, Gentileschi, Pietre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin et le Poussin. On connait de ce peintre les *Douze mois de l'année*, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins, pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, et a fait beaucoup de portraits. Les principaux ouvrages de Joachim Sandrart sont : I. *Académie d'architecture, de sculpture et de peinture*, en allemand, deux parties, in-folio, Nuremberg, 1675, et 1679. II. *Academia artis pictoriæ*, traduction latine de l'ouvrage précédent, 1683, in-fol. III. *Admiranda sculpturæ veteris*, 1660, in-fol. IV. *Romæ antiquæ et novæ theatrum....*, 1684, in-fol. V. *Romanorum fontinalia*, 1685, in-fol. VI. *Iconologia deorum, et Ovidii metamorphosis*, 1680, in-fol., en allemand. Tous ces ouvrages prouvent combien cet auteur avait étudié les principes de son art, et sont recherchés par ceux qui s'y adonnent. On ne les trouve que difficilement rassemblés. Joachim eut une fille nommée Susanne SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son père. — Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance et de naïveté. Son burin est très-gracieux.

SANDRAS. *Voyez* COURTILZ.

SANDRI (JACQUES), chirurgien et anatomiste de Bologne, mort le 22 avril 1718, professa l'anatomie et la chirurgie dans les écoles publiques de sa ville natale. Il a publié, *De naturali et præternaturali sanguinis statu medica specimina*, Bononiæ, 1696. On y joint aussi un Traité *De ventriculis et emeticis*.

SANDRICOURT. *Voyez* MÉZERAY, vers la fin de l'article.

SANDROCOTTUS, Indien, de la suite d'Alexandre-le-Grand, qui se rendit maître d'une partie du pays échu à Seleucus après la mort de ce conquérant. On raconte que, tandis que Sandrocottus dormait, un lion lui avait léché les sourcils, et que l'Indien superstitieux en avait présagé sa grandeur future.

SANDVIG (CHRISTIAN BERTET DE), auteur danois, a fait imprimer quelques ouvrages historiques; il devint secrétaire de la société généalogique et héraldique, et membre de celle qui fut établie pour les progrès de la langue et de l'histoire de Danemarck. Il a terminé sa carrière en 1787.

SANDYS (EDWIN), prélat anglais, né en 1519, d'une famille noble, se distingua par son zèle pour la réforme, à la mort du roi Édouard, en 1553. Il fut nommé vice-chancelier de l'université de Cambridge, et ayant embrassé de bonne heure le protestantisme, il s'unit aux partisans de Jeanne Gray. Le duc de Northumberland, qui passa à Cambridge, marchant contre la reine Marie, l'engagea à parler dans sa prédication des titres de Jeanne à la couronne. Sandys n'eut pas de peine à répondre à son invitation : il parla d'une manière très-pathétique en faveur de la princesse, et fit imprimer son sermon. Peu de temps après, le même duc l'engagea à proclamer la reine Marie, dont le parti avait prévalu : Sandys s'y étant refusé, fut privé de toutes ses places et envoyé à la tour de Londres; mais, après sept mois de détention, il fut transféré à Marshalsea. A peine eut-il recouvré sa liberté, à la prière de quelques amis, qu'accusé auprès de l'évêque Gardiner d'être le plus grand hérétique d'Angleterre, et d'avoir perverti l'université de Cambridge, il devint l'objet des recherches les plus sévères. Il sut s'y soustraire, et vint établir sa demeure à Strasbourg, d'où, quatre ans après la mort de la reine Marie, il fut rappelé en Angleterre, où il retourna en 1559. Le conseil de la reine Elisabeth le plaça au nombre des neuf théologiens protestans qui devaient disputer, en présence des deux chambres du parlement à Westminster, contre pareil nombre de théologiens catholiques romains. Il fut l'un des commissaires qui devaient s'occuper de la rédaction de la liturgie, et nommé au siége de Worcester lorsque les prélats catholiques furent renvoyés. Ses connaissances dans les langues anciennes le firent placer au nombre des évêques chargés d'une nouvelle traduction de la Bible, et il obtint successivement le siége de Londres et l'archevêché de Cantorbéry. La sévérité de son humeur et l'acharnement qu'il montra contre les catholiques, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis et de traverses; il termina une vie continuellement agitée, en 1588. Plusieurs de ses écrits ont été insérés dans différens ouvrages, et notamment dans l'Histoire de la réformation de Burnet. Ses *Sermons*, dont le style le place fort au-dessus des écrivains de son temps, ont été recueillis au nombre de vingt-deux, et imprimés en 1616, en un volume in-4°. Ils sont recherchés par les protestans.

SANDYS (sir EDWIN), second fils du précédent, et prébendier

de l'église d'York, né vers 1561, dans le comté de Worcester, après avoir fait ses études à Oxford, parcourut les différentes contrées de l'Europe en observateur habile et avide de s'instruire. Pendant son séjour à Paris, il s'occupa d'un ouvrage ayant pour titre : *Europæ speculum*, qu'il finit en 1599, et dont il parut, en 1605, une édition d'après une copie volée, qui bientôt fut suivie d'une réimpression, sans que ni l'une ni l'autre fussent reconnues par l'auteur. N'ayant pu réussir à les faire supprimer, il en donna une nouvelle peu de temps avant sa mort, sous le titre d'*Europæ speculum*, ou *Examen de l'état de la religion dans l'Occident, où l'on dévoile la politique de la cour de Rome et de l'Eglise*, etc., La Haye, 1629. Cette édition contient une préface qui n'a point été insérée dans celles qui ont suivi, et dont l'édition de 1687 ne renferme que quelques passages. Sandys résigna, en 1602, sa prébende, et fut nommé chevalier par Jacques Ier, qui l'employa dans plusieurs affaires d'importance. Appelé dans la chambre des communes, il s'y montra patriote ardent, et s'opposa avec vigueur aux mesures du ministère dans le parlement de 1621. Il fut à cette époque mis avec Saldem sous la garde du shérif de Londres, et détenu pendant un mois; au grand ressentiment de la chambre, qui regardait sa détention comme une atteinte à ses immunités ; mais ses plaintes cessèrent, lorsque sir George Calvert, secrétaire d'état, eut déclaré que ni l'un ni l'autre n'avaient été détenus pour affaires relatives au parlement. Sandys mourut en 1629, et légua 1500 liv. sterling à l'université d'Oxford pour la fondation d'une chaire de métaphysique.

SANDYS (GEORGE), frère du précédent, le septième et dernier des fils d'Edwin Sandys, archevêque d'York, naquit en 1577; et, en août 1610, époque remarquable par le meurtre de Henri IV, roi de France, il quitta l'Angleterre pour parcourir l'Europe et une partie du Levant. Il a publié, en 1615, une relation de ses voyages, dont la 7e édition, datée de 1673, porte le titre suivant : *Voyages de Sandys, contenant l'état actuel de l'empire turc, les dogmes et les cérémonies de la religion de Mahomet ; une description de Constantinople, de la Grèce, de ses mœurs ; un exposé de la religion qui y est suivie ; un Voyage sur le Nil ; l'Etat de l'Egypte; de ses antiquités ; l'Exposé des rites, des coutumes et de la religion des Egyptiens ; la Description de l'Arménie, du grand Caire, de Rhodes, d'Alexandrie, de la Terre-Sainte et de Jérusalem ; enfin, de l'Italie et des îles qui l'avoisinent, avec beaucoup de figures et de cartes*, in-fol. Sandys s'est fait, comme poète, une grande réputation par sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, dont il avait déjà publié une partie, et qu'il fit imprimer en 1632, in-fol., à Oxford, avec des figures. Il donna, en 1636, une *Paraphrase des Psaumes de David*, en 1 vol. in-8°, qui fut réimprimée deux ans après. On n'a aucun détail sur les événemens de sa vie, qu'il termina en 1643. Il fut regardé comme le premier des poètes de son siècle; et Dryden ainsi que Pope ont

confirmé le témoignage de ses contemporains.

SAN-FELICE (Ferdinando), noble napolitain, né en 1675, entra d'abord dans l'école du célèbre Solimène; il s'adonna ensuite à l'architecture, et se rendit fameux par le grand nombre d'escaliers bizarres qu'il construisit dans divers palais de Naples. Il donna les dessins de beaucoup d'églises et maisons royales. Cette famille a produit encore deux hommes célèbres : Jean-François San-Felice, qui a écrit : *Supremorum tribunalium regni neapolitani decisiones*, Lugduni, 1675, in-4°; et Joseph San-Felice, de qui nous avons : I. *Jansenii doctrina*, Neapoli, 1728, in-4°. II. *Réflexions morales et théologiques sur l'Histoire de Naples*, Rome, 1728, 2 vol. in-4°.

SANGA (Jean-Baptiste), poète latin du 15e siècle, né vers l'an 1495, à Rome, fut secrétaire du pape Clément VIII, et écrivit en son nom plusieurs lettres pleines de goût et de sentiment. On trouve quelques poésies latines de cet auteur, dans le Recueil des poètes. Il mourut à la fleur de l'âge. On prétend qu'il fut empoisonné. Il était intimement lié avec plusieurs savans, tels que Sadolet, Molza, etc.

SANGALLO (Julien-Giamberti da), architecte florentin, fils de François Giamberti, mort en 1517, à 74 ans, présenta au roi de Naples le modèle d'un palais qu'il voulait faire bâtir auprès du château neuf, et ne voulut pour toute récompense que quelques morceaux antiques, dont il fit présent à Laurent de Médicis. Après avoir bâti un grand nombre d'édifices à Florence, et principalement le palais nommé Impérial, il fut appelé à Milan, où il jeta les fondemens d'un superbe palais pour le duc; mais la guerre l'empêcha de le terminer. On lui doit la coupole de Notre-Dame-de-Lorette. Sangallo servit au siége de Pise, sous Pierre Soderini, en qualité d'ingénieur. Son talent ayant été souvent méconnu, il se dégoûta de travailler. Ce ne fut que dans un âge très-avancé que Léon X lui offrit la conduite des travaux de l'église de Saint-Pierre; mais il ne voulut pas l'accepter. Il eut un frère, Antoine, qui se distingua aussi dans l'architecture, et mourut en 1534. Il était inspecteur-général des fortifications de Florence.

SANGALLO (Antoine Giamberti da), de la même famille que le précédent, né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais, s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avait dans cette ville, il s'adonna sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, et parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII, et Paul III, l'employèrent beaucoup. Il fut architecte de l'église de Saint-Pierre, après Le Bramante, et chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendait très-bien. Cet artiste se distingua particulièrement par la solidité de ses constructions. On lui doit la *Forteresse de Civita Castellana*, et le *Château Saint-Ange*, qu'il fit par ordre du pape Alexandre VI. Sangallo mourut en 1546, laissant un fils (Antoine-Baptiste), architecte comme lui. On voit, à Rome, un modèle en bois que le

père avait fait pour l'église de Saint-Pierre, qu'on dit avoir coûté 4184 écus romains; mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

SANGATA, philosophe hétérodoxe de l'Inde, florissait, suivant la chronologie de sa nation, il y a environ 5,000 ans, dans une ville de la province de Behar. Il résulterait de quelques renseignemens recueillis par l'anglais Wilkins, que Sangata ne croyait qu'à l'existence des choses visibles et matérielles, ou qui peuvent être ramenées à une cause de ce genre, et qu'il écrivit en langue samskrite plusieurs livres pour prouver l'obscurité de la religion des Bramines. Il soutenait que toutes les actions humaines sont récompensées ou punies dès ce monde. Selon lui, les animaux ayant le même droit à l'existence que l'homme, il n'était permis à l'homme de les tuer, ni pour ses plaisirs, ni pour ses besoins.

SAN-AUGUSTINO (le Père GASPARD DE), est auteur d'un ouvrage estimé, intitulé: *Conquista de las islas Philipinas*, Madrid, 1698, in-fol.

SAN-GERMANO (RICCARDO DA), né dans un bourg du même nom, en Sicile, était notaire de profession. Il florissait dans le 13e siècle. On a de lui une *Histoire de Sicile, depuis* 1189. *jusqu'en* 1243, et quelques poésies. Mais il était meilleur historien que poète.

SAN-GIORGIO (GIAN-ANTONIO DA), cardinal, né à Milan, en 1459, d'une illustre famille, originaire de Plaisance, après avoir achevé ses études à l'université de Paris, ouvrit une école publique de droit canon, qui fut extrêmement fréquentée. Sixte IV le nomma évêque d'Alexandrie, et auditeur de rote. Alexandre VI, son successeur, le fit cardinal, puis évêque de Parme; il gouverna ainsi successivement diverses églises, et mourut à Rome, le 26 mars 1509. Il était versé dans la jurisprudence, et mit au jour quelques Opuscules de droit.

SAN-GIORGIO (BENVENUTO DA), chevalier de l'ordre de Jérusalem, né à Montferrat, qui florissait vers la fin du 15e siècle, et au commencement du 16e, étudia la jurisprudence, et devint vicaire-général de l'évêque de Casal. Cependant il servit dans les armées, et se distingua au siége de Rhodes. Boniface, marquis de Montferrat, l'envoya en ambassade à Rome, lors de l'élection du pape Alexandre VI, et ce fut lui qui adressa la parole au nouveau pontife. Il fut encore ambassadeur à la cour de Maximilien Ier, et se fit beaucoup d'honneur dans cette députation. Après la mort du marquis de Montferrat, il fut chargé de la tutelle de ses enfans, et devint président du sénat de Casal. Il mourut le 8 septembre 1527. Nous avons de lui: I. *La généalogie des marquis de Montferrat.* II. *Discours au pape Alexandre VI*, Rome, 1493. III. *De origine guelphorum et gibellinorum*, Basileæ, 1519.

SANGIURE (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Metz sur la fin du 16e siècle, mort dans un âge avancé, a laissé divers ouvrages ascétiques. Les principaux sont: I. *Trésor de la vie chrétienne*, Venise, 1757, 5 tomes in-12. II. *Réflexions sur les principales vérités de la religion.* III. *Le livre des élus*, 1750, in-12.

SAN-GREGORIO (Stefanoda), augustin déchaussé, vivait dans le 17e siècle. On a de lui : *l'Arithmétique pratique; De justitiâ et jure; De sacramentis.*

SANGRINO (Angelo), bénédictin, né dans l'Abruzze, mort en 1593, a écrit plusieurs poèmes : *De ineffabili Jesu nomine; De misericordiâ.*

SANGRO (Oderic de), bénédictin du 12e siècle, cultiva la littérature avec succès. Le pape Paschal le nomma cardinal et diacre de la Sainte-Eglise. Callixte II lui donna l'abbaye du Mont-Cassin. Il a laissé : I. *Sermones ad festa totius anni.* II. *Sermones de beatâ Virgine.*

SANGUIN (Antoine), dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il était seigneur de ce lieu, dont il fit commencer le château, fut évêque d'Orléans, cardinal, et enfin, en 1543, grand-aumônier de France : c'est le premier qui ait porté ce titre. Il jouit d'une grande faveur sous le règne de François Ier, qui lui donna aussi le gouvernement de Paris. Il dut en partie son élévation à la duchesse d'Etampes, fille de sa sœur; mais après la mort de François Ier, son crédit diminua. Il fut forcé de se démettre de sa charge de grand-aumônier, et de passer en Italie. En 1553, il obtint l'archevêché de Toulouse, et mourut en 1559. Il était d'une maison ancienne de cette capitale, anoblie vers l'an 1400. Elle s'éteignit vers la fin du 16e siècle.

SANGUIN (Claude), rimeur français du 17e siècle, natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître-d'hôtel du roi et du duc d'Orléans. Il fit paraître des *Heures* en vers français, Paris, 1660, in-4° : tout le Psautier y est traduit, et assez mal. On a de lui ce Placet ingénieux, présenté à Louis XIV :

Sire, il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce serait un peu trop de curiosité ;
Cependant l'autre jour, songeant à mes misères,
Je calculais le bien de votre majesté.
Tout bien compté (j'en ai la mémoire récente),
Il doit vous revenir cent millions de rente,
Ce qui fait à peu près cent mille écus par jour :
Cent mille écus par jour, en font quatre par heure.....
Pour réparer les maux pressans
Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,
Ne pourrai-je obtenir, Sire, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre temps?

Cette pièce lui valut mille écus, gratification qu'il demandait. Il mourut à la fin du 17e siècle.

SANLECQUE (Jacques de), imprimeur, et célèbre fondeur de caractères d'imprimerie, s'illustra par la gravure des caractères de la Polyglotte de Lejay, et excella surtout dans les syriaques, les samaritains, les arméniens, les chaldéens et les arabes. Il inventa aussi trois caractères, propres à l'imprimerie de la musique, et qu'il distingua par *petite*, *moyenne* et *grosse* musique. Ces trois caractères sont un chef-d'œuvre de précision dans les filets, et de grace dans les traits obliques qui lient les notes. Il était né à Chaulen, dans le Boulonnais, et mourut à Paris, en 1648, à 90 ans.

SANLECQUE (Jacques de), fils du précédent, se distingua comme son père dans la gravure des caractères d'imprimerie, et mourut, en 1659, à 46 ans.

SANLECQUE (Louis de), fils du précédent, né à Paris en 1652, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et devint professeur

d'humanités dans leur collége de Nanterre, près Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem; mais le roi, sollicité par quelques personnes choquées de ses poésies, et surtout de sa *Satire contre les directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ces bulles, et l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque ayant perdu l'espérance d'être évêque, se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, qui fut une espèce de captivité pour lui. Il y mourut le 14 juillet 1714, emportant les regrets de ses paroissiens, qui étaient plus maîtres du revenu de sa cure que lui-même. Le caractère du P. Sanlecque tenait beaucoup de la bonté et de l'indolence qu'inspire le fréquent commerce des muses. On a dit qu'à mesure qu'il pleuvait dans la chambre où il couchait, il se contentait de changer son lit de place, et qu'il avait fait sur ce sujet une pièce qui était intitulée *les Promenades de mon lit;* mais cette pièce n'est pas de lui, et cette anecdote est absolument fausse. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé d'*Harlem*, en 1726, in-12. Elle contient deux *Epîtres au roi;* cinq *Satires;* trois autres *Epîtres;* un *Poème sur les mauvais gestes des prédicateurs;* plusieurs Epigrammes; des Placets et des Madrigaux, et un Poème latin sur la mort du père Lallemant, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Les vers du père Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu de verve dans l'expression, et le style nuit souvent aux pensées. Plusieurs eurent pour objet de solliciter des graces qu'il n'obtint pas toujours. On peut citer ceux-ci, adressés à Louis XIV, qui lui faisait espérer un bienfait :

Grand roi, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême;
Il ne faut pas non plus qu'il soit digne de toi:
Il te rendrait pauvre toi-même.

SAN-LUCANO (Novello da), architecte napolitain du quinzième siècle, étudia à Rome, et restaura à Naples l'église de Saint-Dominique. Il eut, en 1470, une occasion favorable d'exercer son talent. Robert, prince de Salerne, et grand-amiral du royaume, lui ordonna de bâtir le palais le plus riche qu'on eût jamais vu. L'ouvrage fut achevé en dix ans.

SAN-MICHELI (Michel da), célèbre architecte, né à Vérone, en 1484, apprit les élémens de sa profession de Jean, son père, et de Barthélemi, son oncle, tous deux excellens architectes. A 16 ans, il alla à Rome pour étudier l'antique, et ne tarda pas à s'acquérir un grand nom. Ses premiers ouvrages furent le *dôme de Montefiascone;* le *temple de Saint-Dominique* à Orviete, et quelques palais. Clément VII le nomma pour visiter toutes les places fortes de l'Etat pontifical. On doit à San-Micheli les *bastions triangulaires et pentagones avec des faces planes.* Sa réputation fut telle, que Charles-Quint, et François Ier, roi de France, l'engagèrent à venir dans leurs Etats; mais il ne voulut pas quitter sa patrie; il mourut à Vérone, en 1559. On a de lui les *cinq ordres d'architecture civile*, Vérone, 1735.

SANNAZAR (Jacobus Actius

Sincerus Sannazarius), célèbre poète latin et italien, né à Naples, en 1458, tirait son origine de Saint-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tésin. Il plut au roi Frédéric, qui lui donna des marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna, et demeura avec lui. De retour en Italie, après la mort de Frédéric, il partagea son temps entre les muses et la volupté. Son caractère le portait tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisait sous les habits et avec les airs et le ton d'un jeune courtisan. Ce poète, peu philosophe, conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avait ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie, dont il mourut en 1530. On assure qu'ayant appris, peu de jours avant sa mort, que le prince d'Orange avait été tué dans un combat, il s'écria : « Je mourrai content, puisque Mars a puni ce barbare ennemi des Muses. » Sannazar fut enterré près du tombeau de Virgile. Le cardinal Bembo dit, dans son épitaphe, qu'il n'est pas moins près de ce célèbre poète par ses talens que par le lieu de sa sépulture :

Da sacro cineri flores ; hic ille Maroni
Sincerus musâ proximus et tumulo.

On a de lui des poésies latines et italiennes. Les premières, ont été imprimées à Naples, en 1718, in-12 ; et à Venise, en 1746, in-8°. Les Aldes en avaient donné une édition à Venise, en 1535, in-8°. Grypho, à Lyon, en fit une portative en 1547, sous le format in-16. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1727, in-8°, avec les notes de Janus Broucknsius. (*Voyez* Giocondo et Platine.) On trouve dans ce recueil : I. Trois livres d'*Elégies*. II. *Une Lamentation sur la mort de Jésus-Christ*. III. Des *Eglogues*, Amsterdam, 1728, in-8°. IV. Un poème *De partu Virginis*, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre (en italien) : *Couches sacrées de la Sainte Vierge*, etc. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation de poète latin ; mais on le blâme d'avoir fait un mélange du paganisme et du christianisme. Tout y est rempli de Dryades et de Néréides. Il met entre les mains de la Vierge les vers des Sybilles. Ce n'est pas David, ni Isaïe, c'est le Protée de la Fable, qui prédit le mystère de l'Incarnation. Le nom de Jésus-Christ ne s'y trouve pas une seule fois, et la Vierge Marie y est appelée l'espoir des dieux. Ce poème, estimable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, lui mérita des brefs honorables de la part de Léon X et de Clément VII. Parmi ses pièces italiennes, la plus célèbre est son *Arcadie*, traduite en vers français par Pecquet, Paris, 1737, in-12. Il y en a une traduction plus ancienne ; elle est due à J. Martin, Paris, 1544, in-8°. Les vers et la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse et la naïveté des images et des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4°, en 1502, et réimprimé avec ses autres poésies italiennes, à Padoue, en 1723 ; et à Naples, in-fol., 1726, in-12. La république de Venise lui fit compter cent écus d'or pour chaque vers d'un sonnet italien qu'il avait fait en

l'honneur de cette ville. Le Duchat dit que Sannazar était éthiopien de naissance. Dans sa jeunesse, il fut fait esclave et vendu à un Napolitain savant et poli, nommé Sannazar, qui l'affranchit et lui donna son nom (*Ana*, tom. 2, pag. 359). Le Duchat renvoie sur ceci à *Alexandre ab Alexandro*. Quoi qu'il en soit, cette assertion de Le Duchat ne peut devenir une autorité, et doit passer pour une conjecture. La Vie de Sannazar a été publiée par Crispu: elle est intéressante et bien faite. On trouve des détails bibliographiques très-amples dans le *Manuel de la librairie*, de M. Brunet.

SANNAZARI (Giulio), de Pavie, jurisconsulte du seizième siècle, enseigna le droit canonique dans les écoles de sa ville natale, avec beaucoup de succès. Sa patrie le chargea souvent d'ambassades délicates. Il mourut en 1623. On a de lui : *Tractatus de sponsalibus et matrimoniis*. Cet ouvrage est assez estimé.

SAN-PIERI (Domenico), savant prélat, naquit à Bologne le 23 avril 1739, d'une famille noble et illustre. Ayant terminé son droit et sa philosophie, il devint avocat consistorial, puis prélat. Clément XIV, instruit de son rare mérite, le nomma successeur de Pisani, promoteur de la foi. Il s'acquitta de cette fonction avec une zèle exemplaire, et mourut le 12 janvier 1784, honoré de la charge de commandeur du Saint-Esprit. Nous avons de lui : I. *Dominici de Sancto Petro dissertatio de emancipationibus liberorum*, Romæ, 1767, in-4°. II. *Remarques au sujet de D. Jean de Palafox.*

SAN-PIETRO, fameux capitaine corse au service de France, surnommé *Bastelica*, du lieu de sa naissance, s'acquit une grande réputation sous les règnes de François Ier, Henri II et Charles IX, par une intrépidité peu commune. Après s'être avancé par degrés, il devint colonel-général de l'infanterie corse en France, et épousa, en 1548, Vanina d'Ornano, héritière d'une branche de cette maison, l'une des plus illustres de l'île. Il ne dut ce mariage qu'à la haute considération de sa valeur, étant de basse naissance : *ex infimo loco natus*, dit le président de Thou. La bardiesse de San-Pietro, son expérience, son courage, et l'affection que lui portaient les peuples de Corse, l'avaient rendu si redoutable, que les Génois, possesseurs de cette île, le firent mettre en prison à Bastia. Ils se disposaient à le sacrifier à leurs alarmes vraies ou fausses, lorsque le roi Henri II les menaça de faire pendre par représailles ceux de leurs nobles les plus qualifiés, qui étaient prisonniers en France. San-Pietro conçut dès lors une haine implacable contre les Génois. Deux fois il entra en Corse, deux fois il battit leurs troupes ; et lorsque le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, l'eut privé du secours des armes du roi, il alla à Constantinople en demander au Grand-Seigneur. Pendant ce voyage, Vanina d'Ornano, sa femme, qu'il avait laissée à Marseille avec ses deux fils, résolut de passer à Gênes pour y solliciter la grace de son mari, déclaré rebelle, et dont la tête avait été mise à prix. Cette pensée n'était certainement que louable ; néanmoins elle déplut si fort à cet homme emporté, que, quoique Vanina ne l'exécutât pas (parce qu'elle en avait été em-

pêchée par un ami de son mari au moment où elle partait), il lui dit en colère, « qu'il voulait laver dans son sang un dessein aussi imprudent. » Son épouse, sans s'effrayer et sans faire ni plaintes ni reproches, se prépara à la mort. San-Pietro, le chapeau à la main, un genou à terre, lui demanda pardon, à ce que rapporte de Thou, l'embrassa tendrement, l'appelant sa reine et sa maîtresse, puis l'étrangla avec un linge; action barbare, qui ternit les grandes actions de ce capitaine. Étant repassé en Corse, l'an 1564, accompagné seulement de 35 ou 40 hommes, il se trouva bientôt en état d'attaquer les Génois, par le grand nombre de mécontens qui vinrent se joindre à lui. La Corse fut alors un théâtre horrible de meurtres, de pillage et d'embrasemens. Mais enfin, après avoir échappé long-temps aux périls de la guerre, il succomba sous les coups de la trahison. Le 17 janvier 1566, dans une rencontre avec les Génois, il fut lâchement assassiné par derrière, d'un coup d'arquebuse que lui donna un de ses capitaines nommé Vitello. Il avait environ soixante-six ans... *Voyez* ORNANO.

SANREY, *Agnus-Benignus*, né à Langres, de parens pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de quatorze ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposait à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de sa majesté. Ayant été nommé à une des chapellines de Saint-Martin de Langres, il quitta Beaune où il était théologal, et retourna dans sa patrie. Il y mourut le 15 octobre 1659, à 70 ans. Il était habile non-seulement dans les belles-lettres grecques et latines, mais aussi dans l'histoire et la théologie. Il avait lu tous les SS. Pères, et fait une étude particulière de Saint Augustin, qu'il savait presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un Traité savant, curieux et rare, intitulé : *Paracletus seu de rectâ illius pronunciatione*, in-8°. Ce Traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot est *Paracletus*, fut attaqué, en 1669, par M. Thiers, qui voulait que ce fût *Paraclitus*. (Voy. à ce sujet, *Fragmens d'Histoire*, in-12, pag. 49 et suiv.) « Cet ouvrage est curieux, dit M. Brunet, quoique son titre semble n'annoncer qu'une dissertation d'un intérêt bien faible. On y trouve de savantes recherches sur plusieurs points d'érudition, relatifs aux langues en général et à la langue grecque en particulier. »

SANSAC (LOUIS PRÉVOT, baron DE), d'une maison noble de l'Angoumois, après avoir été page du connétable Anne de Montmorenci, fit ses premières armes en Italie sous l'amiral de Bonnivet, et se trouva, en 1525, à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il s'échappa, et revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois en Espagne vers François Ier par la reine-mère. Comme il était excellent homme de cheval, il fut choisi par le roi pour instruire les princes ses enfans dans cet exercice. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre les Espagnols et les

troupes du pape; il s'y couvrit de gloire par la bravoure avec laquelle il soutint un siége de huit mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier de l'ordre par Henri II, qui le nomma gouverneur de ses enfans. Ce brave officier se trouva à onze batailles rangées; et la fortune lui fut si favorable, qu'il ne fut jamais blessé qu'à celle de Dreux, où il était maréchal-de-camp sous le duc de Guise. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, et se retira dans sa maison, où il mourut âgé de 80 ans, « en titre de maréchal de France, dit Brantôme : non qu'il en ait été jamais pourvu, mais il en avait l'état, les gages et la pension. »

SANSEDONI (Grégoire), né à Sienne, d'une des premières familles de cette ville, florissait dans le 14ᵉ siècle. Pendant les troubles de sa patrie, il conserva les sentimens d'un véritable citoyen. Il fut, en 1364, un des quatre provéditeurs de la gabelle de Sienne, et prit, en 1368, la suprême magistrature. On le députa en ambassade à Viterbe auprès du pape Urbain VI, et des républiques de Florence, Lucques et Pérouse. Il était habile dans l'art militaire, et commanda les armées avec gloire. Il mourut vers l'an 1411.

SANSEVERINO (Gio-Alberto), savant médecin et philosophe, né à Parme, le 28 octobre 1553, acquit dès sa jeunesse une certaine réputation par ses conférences philosophiques et littéraires. Le duc Octave le nomma son médecin : il fut long-temps en butte aux traits de l'envie, et n'entra qu'en 1599 dans le collége des médecins, dont il avait été exclus, comme n'étant pas noble. Sanseverino guérit plusieurs princes de maladies mortelles, et obtint, en 1702, la première chaire de médecine dans sa patrie. Sa mort arriva le 5 mars 1622. On a de lui : I. *Censura in quâdam disputatione de aquâ in pericardio existente*. II. *De Acûs deglutione, ac post de ejusdem et lumbricorum missione*, dans le livre des Consultations médicales de Jules-César Claudini de Bologne, imprimé à Hanovre, en 1628, in-4°. III. *Lectiones dialecticæ et medicæ*.

SANSEVERINO (Carlo), orateur, philosophe et poète, né d'une famille noble de Plaisance, le 15 août 1700, entra chez les jésuites à 14 ans. Ayant achevé ses études avec succès, il fut nommé interprète public de l'Ecriture Sainte à Bologne, et occupa cette place plusieurs années. Il mourut vers 1773. Nous avons de lui : I. *Panégyrique de Benoît XIV*, Bologne, 1740. II. *Annibal*, tragédie, Bologne, 1750. III. *Cyrus à Babylone*, tragédie, Bologne, 1743. IV. *Dialogues sur la morale des anciens philosophes païens*, ibid., 1764, in-4°.

SANSEVERINO (Domenico), médecin et littérateur, né à Nocera dans le royaume de Naples, le 28 janvier 1707, fit ses cours de belles-lettres à Naples sous d'habiles maîtres, étudia ensuite la philosophie, la médecine, les mathématiques et le grec. En 1758, il fut nommé professeur ordinaire de physiologie dans cette ville. Charles de Bourbon, roi des Deux-Siciles, l'appela à une consultation médicale pour la maladie du roi Ferdinand, son frère. Sanseverino mourut le 23 juin 1760. On a de lui : I. *De fi-*

brarum sensibilitate atque irritabilitate, Bologne, 1757. II. *Observations sur un veau à deux têtes;* et une savante Préface sur un Mémoire de la Condamine.

SANSON (JACQUES). *Voyez* IGNACE DE JÉSUS.

SANSON (NICOLAS), de la même famille qu'Ignace de Jésus (*voyez* ce nom), né à Abbeville, en 1600, s'adonna pendant quelque temps au commerce; mais y ayant fait des pertes considérables, il le quitta et vint à Paris, en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur et de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur et de son géographe, avec 2,000 liv. d'appointemens. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, et lui donna un brevet de conseiller d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, « de peur d'affaiblir, disait-il, l'amour de l'étude dans ses enfans. » Il était regardé à la cour de France comme un homme illustre. Il eut l'honneur de montrer, pendant plusieurs mois, la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimait beaucoup, allait souvent chez lui pour s'y entretenir des sciences. Il mourut à Paris, le 7 juillet 1667. Il eut une dispute fort vive avec le P. Labbe, qui l'avait attaqué dans son *Pharus Galliæ antiquæ,* publié à Moulins, en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisitiones geographicæ in Pharum Galliæ*, etc., 1647 et 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs autres morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un nombre infini de cartes. On peut voir la liste de ses différens ouvrages dans la Méthode pour étudier la géographie de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il eut trois fils : l'aîné, Nicolas, fut tué aux Barricades, en 1648, en défendant le chancelier Séguier; les deux autres, Guillaume et Adrien, mirent au jour un grand nombre de cartes. Guillaume mourut en 1703, et Adrien en 1718. Celui-ci avait de la philosophie et faisait des vers. Dreux du Radier lui attribue le sonnet suivant, qui renferme de bons avis pour le bonheur :

N'être ni magistrat, ni marié, ni prêtre:
Avoir un peu de bien, en faire un bon emploi;
Et sans prendre le ton d'un docteur de la loi,
S'étudier bien plus à jouir qu'à connaître;
N'avoir pour son repos ni maîtresse ni maître:
Ne voir que rarement et la cour et le roi;
Même à son ennemi ne pas manquer de foi;
Se contenter du rang où Dieu nous a fait naître;
Avoir l'esprit purgé des erreurs du vulgaire;
De la religion respecter le mystère;
Etre bon citoyen; profiter du présent,
Des regrets du passé n'avoir point l'ame atteinte;
Ferme sur l'avenir, l'envisager sans crainte,
Fait attendre partout la mort tranquillement.

(*Voyez* BAUDRAND et BEAURAIN.) Quelque obligation qu'on ait à Delisle, il faut avouer qu'on en a de plus grandes aux Sanson. Ceux-ci, et surtout Nicolas, sont les véritables créateurs de la géographie parmi nous. Delisle l'a perfectionnée; mais le plus difficile était fait. « Ce géographe (dit un Mémoire inséré dans ceux de Nicéron), a-t-il trouvé, surtout dans l'Europe, des villes oubliées, des royaumes ou des Etats inconnus ? A-t-il même donné une figure nouvelle aux continens et aux îles? Non : excepté l'Asie, qu'il a seulement rétrécie, il n'a rien changé au reste, et il a bien fait. Les empires anciens de l'Orient et de l'Occident avaient déjà

été faits et tout dressés; toutes les cartes de l'Ecriture Sainte faites; l'ancienne géographie débrouillée et bien conciliée avec la moderne; toute l'Europe entièrement détaillée et éclaircie : il a donc travaillé sur un fonds très-riche et complet. que d'autres lui avaient acquis. Il l'a embelli, dira-t-on, et même augmenté. Tant mieux, si cela est; *Inventis addere facile est*..... » Voyez dans l'article DELISLE, la restriction qu'il faut faire à cette critique. « La géographie, dit dom Vaissette, a de grandes obligations aux Sanson, qui ont commencé à la débrouiller et à fixer les positions sur des règles plus assurées que celles que leurs prédécesseurs avaient suivies; mais elle a fait de grands progrès depuis leur mort. »

SANSOVINO (JACQUES FATTI, dit), sculpteur et architecte, né à Florence, en 1479, se rendit célèbre dans ces deux arts. Rome et Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talens. La Monnaie, la Bibliothèque de Saint-Marc, le palais Cornaro à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissait dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que, dans une taxe générale imposée par le gouvernement, Le Titien et lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570.

SANSOVINO (FRANÇOIS), fils du précédent, né à Rome, en 1521, étudia d'abord les belles-lettres à Venise, et prit ensuite ses degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant point de son goût, il se livra entièrement à sa passion pour la poésie, l'histoire et les belles-lettres, et leva une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages et ceux des autres. Les siens, en grand nombre, la plupart écrits avec négligence et médiocrement estimés, sont : I. Traduction de *Plutarque*. II. *Chronologie du Monde* jusqu'à l'an 1582. III. *Annales de l'empire Ottoman*. IV. *Orthographe italienne*. V. *Le Secrétaire*. VI. *Les principales familles d'Italie*. VII. *Description de Venise*. VIII. *Abrégé de l'Histoire de* Guichardin, avec la *Vie* de cet auteur. IX. *Description du gouvernement des républiques de Gênes, de Lucques et de Raguse*. X. Des *Lettres*. XI. *De l'Art oratoire*. XII. *Concetti politici*. XIII. Des *Notes* assez mutilées sur le Décameron de Boccace. XIV. Un recueil intitulé : *Cento Novelle scelte de' piu nobili Scrittori della lingua volgare*, dont les meilleures éditions sont celles de Venise, 1561, 1563, 1571, in-8°, et 1556, in-4°; les éditions postérieures quoique augmentées de 100 autres Nouvelles, sont moins estimées à cause des retranchemens qui y ont été faits. Il mourut à Venise, en 1586.

SANS-TERRE, surnom donné à un roi d'Angleterre : *voy*. JEAN; et à un duc de Calabre : *voyez* CECCO.

SANTABARÈNE (THÉODORE), abbé d'un monastère de Constantinople, vers l'an 877, était une des créatures de Photius, qui l'avait élevé au sacerdoce, et ensuite à l'archevêché de Patras. Ses mœurs étaient austères, et son air pénitent. Photius croyant que la réputation de piété qu'il s'était acquise lui donnerait de l'autorité à la cour de l'empereur Ba-

sile, le présenta à ce prince, qui le regarda bientôt comme un saint. Basile, inconsolable de la mort de son fils Constance, desirait au moins de le revoir encore une fois. Santabarène, après lui avoir fasciné l'esprit, fit paraître devant lui une espèce de fantôme, qui avait quelque chose de la figure de Constance. Ce prestige lui donna le plus grand crédit auprès de l'empereur, et il s'en servit pour décrier le patriarche Saint Ignace, et pour maintenir Photius, son compétiteur. Le jeune prince Léon, fils de Basile, ne partageait pas les sentimens de son père à l'égard de Santabarène, qui, pour s'en venger, lui donna les conseils les plus perfides. Il lui persuada de porter toujours un poignard, pour défendre la vie de son pere contre un inconnu qui avait résolu d'attenter sur ses jours. Le prince, trop crédule, donna dans ce piége. Alors le moine imposteur alla dire à Basile que le ciel lui avait révélé que le prince son fils voulait monter sur le trône par un parricide, et que, pour preuve de son crime, on le trouverait armé d'un poignard sous ses habits. Basile furieux, fit enfermer son fils, qui vint à bout, après quelques mois de prison, de faire connaître son innocence. Dès qu'il fut sur le trône en 886, il ordonna qu'on arrêtât Santabarène, qu'on le battit de verges et qu'on lui arrachât les yeux, après quoi, il le relégua dans le fond de la Natolie. Cependant il le rappela quelques années après, et lui assigna une pension. Il ne mourut que sous l'empire de Constantin Porphyrogenète, presque entièrement oublié, malgré le rôle que ses intrigues, son hypocrisie et ses liaisons avec Photius lui avaient fait jouer.

SANTA-CROCE (Prospera), évêque de Chisamo, né à Rome, dans le royaume de Candie, nonce du pape en France, puis cardinal, mourut en 1685. Il a laissé, entre autres ouvrages, trois livres sur les *Guerres intestines de la France.*

SANTA-CROCE (Girolamo da), peintre du 16e siècle, naquit à Sainte-Croix dans le Bergamasque. Quoiqu'il fût contemporain du Titien et du Giorgion, il travailla toujours dans le goût des Anciens, comme on le voit à Venise par les portiques de Saint-Jean, Saint-Paul, Saint-Julien, et par quelques autres ouvrages estimés.

SANTA-CROCE. *Voy.* Pippo.

SANTA-CRUX de MARZENADO (Don Alvaro de Navia-Osorio, vicomte de Puerto, marquis de), chef de la maison de Navia-Osorio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies (*Voy.* Strozzi), prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, et fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquit l'estime et la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant général, il fut envoyé à Ceuta contre les infidèles. Il s'y distingua et remporta sur eux divers avantages; mais il fut blessé à la cuisse, d'un coup de fusil, et renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avait été laissé, lui coupèrent la tête. On a de lui des *Réflexions politiques et militaires*, en 14 vol. in-4°, en espagnol. De Vergi a donné une tra-

duction française de cet ouvrage, en 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples et de traits de morale assez communs, on y trouve de bonnes leçons de politique, et des choses utiles aux militaires et aux négociateurs.

SANTA-FEDE, bon peintre napolitain, de l'école d'André Salerne, florissait vers 1565. On distingue parmi ses ouvrages une *Descente de croix* dans l'église de Sainte-Lucie, et la *Résurrection de J.-C.* dans l'église du Mont. Fabrice, son fils, plus habile que lui, comme on le voit par la *Sainte Trinité couronnant la Vierge* dans l'église Sainte-Marie-la-Neuve, fut aussi habile antiquaire et bon littérateur.

SANTANDER. *Voy.* Serna.

SANTAREL ou SANCTAREL, en latin, *Sanctarellus* (Antoine), jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il mourut vers 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia en 1625, in-4°, un Traité *de hæresi, schismate, apostasiâ, sollicitatione in sacramento Pœnitentiæ, et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*..... Santarel y enseigne des maximes contraires à l'indépendance des souverains, et y donne au pape un pouvoir exorbitant, non-seulement sur la couronne, mais sur la vie des princes. La Sorbonne le censura en 1626, et le parlement de Paris le condamna, le 13 mars de la même année, à être lacéré et brûlé par la main du bourreau. Plusieurs autres facultés du royaume suivirent l'exemple de la Sorbonne. Le fameux docteur Edmond Richer donna, en 1629, in-4°, la relation et le recueil des Pièces que cette affaire produisit. On a encore de ce jésuite un Traité, en italien, *du Jubilé de l'année sainte, et des autres Jubilés*, traduit en français par Matthieu de Saint-Jean (Jean de la Place), Paris, 1626, in-12.

SANTARELLI (Abate Giuseppe), célèbre musicien, né à Forli, fut quelque temps maître de la chapelle pontificale, et chapelain de l'ordre de Malte. Le duc de Glocester fut un de ses élèves. Il passa la majeure partie de sa vie à Rome, où il mourut en 1790. Ses connaissances étendues le firent estimer des étrangers. On a de lui quelques livres de musique assez estimés, entre autres *della musica del santuario e della disciplina de' suoi cantori*, en 1764. C'est le premier volume d'un traité de musique d'Eglise. L'auteur en composa un second; mais on ignore s'il a été imprimé.

SANTA-SOFIA (Niccolo), illustre médecin, né à Parme d'une famille noble, professa la médecine dans le 14° siècle. On a de lui un *Commentaire sur Avicenne;* trois livres *De diætâ;* deux *De curatione febrium pestilentium et acutarum;* et un *De morsu viperæ et de sinapismo.* Marsile et Jean, ses fils, enseignèrent tous deux la médecine à Padoue avec succès, et composèrent des ouvrages. Marsile passa de Padoue à l'université de Bologne, où il mourut. Jean eut pour fils Barthélemi, mort en 1448, duquel nous avons un traité: *De sulphure et nitro, et horum compositione medicinali; de phlebotomiâ*, etc.

SANTÉ (Gilles-Anne-Xavier de la), jésuite, né près de Rhe-

don en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort en 1762, professa les belles-lettres avec distinction au collège de Louis-le-Grand. Nous avons de lui : I. Des *Harangues latines*, 2 vol. in-12, où il y a de jolies choses. On y distingue l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, et celle qui décide de la palme littéraire entre les différens peuples de l'Europe : ces deux pièces ne sont pas indignes d'un bon orateur. II. Un Recueil de vers latins intitulé *Musæ rhetorices*, 2 vol. in-12. « On y voit partout (dit l'abbé Desfontaines) le savant et ingénieux père de la Santé. C'est toujours sa précision épigrammatique, sa vivacité antithétique, ses peintures quelquefois burlesques, et toujours spirituelles. Ceux qui aiment encore les vers latins modernes liront ceux-ci avec plaisir. Ils y trouveront quelquefois la noblesse de Virgile, et plus souvent la facilité d'Ovide. » En effet, la plupart de ses poésies sont élégantes, gracieuses, pleines d'esprit, de sel et de feu. On remarque parmi ses poésies, une pièce charmante intitulée le *Billard*; la voici :

Deliciæ juvenum, fratres vixêre gemelli,
Ambo pares annis, moribus ambo pares.
Ut simile ingenium, similis quoque forma duobus,
Candida frons vincit lilia, vincit ebur.
Vix aliam ex alio posses dignoscere fratrem;
Tam similis fratri, quàm sibi frater erat.
Unus utrique animus, decor unus, et una voluptas;
Sanguine conjunctos junxerat unus amor.
Sæpè leves tereti globulos agitare bacillo,
Perque virens pratum currere, ludus erat.
Dùm pueri ludunt, turbat discordia ludos,
(Esse comes ludo sæpiùs ira solet).
Parcite; fraternâ nihil est funestius irâ :
Ni sapitis, ludus causa doloris erit.
Vana loquor; pugnant, superaddunt ictibus ictus,
Non molli baculo mollia terga dolant.
Hic fugat, ille fugit : fugit hic, fugat ille vicissim :
Palma per alternas itque reditque manus.
Ille fatigatus vicina recessit in antra.
Hic profugum fratrem pergit in antra sequi.
Dùm sequitur, globulum quem fortè reliquerat alter
Corripit, et miseri fratris in ora vibrat.
Fit globulo vulnus, sequitur de vulnere sanguis;
Tinctaque fraterno terra cruore rubet.
Heu! puer expirat, fratrique ignoscit : ut ille
Pallidus, exanimis, fratre cadente, cadit.
Flent musæ, utque sui maneant monumenta doloris,
In globulos vertunt corpora bina duos.
More cicatricis, macula nigricante notatur
Verbere fraterno qui modò læsus erat.
Nunc quoque colludunt globuli, pugnamque cientes,
Ad nutum baculi percutientis eunt.
Mille legunt releguntque vias, mille orbibus orbes
Impediunt : globulis, ut priùs, antra patent.
Ecce tapes viridis prati viridantis imago est,
Candidus est globulis, qui fuit ante color.
Dulciculos fratres ut gens puerilis amabat,
Nunc etiam globulos gens puerilis amat.
Absit ut hunc damnem, modò sit moderatus, amorem :
Lude; sed in ludo sit amoris modus.
Ut sua sunt studio, sic sunt sua tempora ludo :
Tempore si ludas conveniente, licet.
Fac ludus recreet mentem, non occupet. Omnis
Qui nimius fuerit, fit vitiosus amor.

SANTÉ ou **SANTO** (MARIAN), habile chirurgien, né à Barletta dans le royaume de Naples, étudia sa profession à Rome, sous le célèbre Jean de Vigo, de Genève, et publia à 25 ans un *Compendium* de chirurgie. Il donna ensuite plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *De lapide renum, et de vesicæ lapide excidendo*, Venise, 1535. Il est le premier écrivain, qui ait décrit la méthode de sonder la pierre, appelée vulgairement *le grand appareil*. Il était rede-

vable de cette connaissance à Jean de Romanis, célèbre chirurgien de Crémone.

SANTEN (Laurent van), poète latin moderne, mort à Leyde, en 1797, était fils d'un négociant d'Amsterdam. Il s'appliqua à la poésie latine, et fut disciple et ami de Burmann. Santen a donné d'abord un Recueil de ses poésies, intitulé *Laurentii Santenii Batavi carmina juvenalia;* qui a été imprimé à Paris, et auquel l'auteur a ajouté depuis plusieurs Elégies dans le genre érotique, qui ont formé des suites. Santen préparait une édition de Terentius Maurus, quand il mourut. Il avait chargé Jacques Henri Hœufft, traducteur d'Anacréon, de recueillir ses poésies et de les faire imprimer.

SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre, né à Magny près Pontoise en 1651, entra dans l'école de Boullongne l'aîné. Les avis de cet habile maître, l'assiduité du disciple, son attention à consulter la nature, lui acquirent une grande réputation. Ce peintre n'a point fait de grandes compositions; son imagination n'était point assez vive pour ce genre de travail : il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, et principalement des têtes de fantaisie et des demi-figures. Cet excellent artiste avait un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche fine. Il donnait à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité : le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages. Parmi les tableaux qu'il a laissés, celui d'*Adam* et d'*Ève* est un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Il avait un Recueil de dessins de *Femmes nues* de la dernière beauté; il le supprima dans une maladie. Il mourut à Paris, le 21 novembre 1717, à l'âge de 66 ans.

SANTERRE (J.-F.-G.), l'un des hommes de la révolution, les plus malheureusement célèbres, brasseur et marchand de bière dans le faubourg Saint-Antoine à Paris, jouissant d'une fortune honnête, et de la confiance du peuple de son quartier, commença à figurer le 14 juillet 1789, à la prise de la Bastille, à la tête de la multitude de son faubourg. Lors de la formation de la garde nationale parisienne, il fut nommé commandant de bataillon. Dès cette époque la faction d'Orléans lui fit la cour, et lui persuada qu'il pouvait presque diriger la révolution par son influence sur les habitans du faubourg Saint-Antoine, peuplé de plus de cent mille individus. Dès ce moment, Santerre négligea son commerce et sacrifia sa fortune; il fut toujours en opposition avec le général Lafayette, qui l'accusa d'avoir tiré sur son aide-de-camp le jour où le peuple s'était porté au château de Vincennes pour le démolir. Il fut la même année décrété de prise-de-corps, à la suite du rassemblement du Champ-de-Mars, qui voulait la déchéance du roi; mais il prit la fuite. Ce fut en 1792 qu'il commença à obtenir une influence plus marquée. Le 20 juin il marcha, à la tête d'une partie du faubourg, au château des Tuileries, trouva la grille fermée, et la garde du roi sous les armes dans la cour du château. Cette multitude se saisit d'une poutre qui était sur la place du Carrousel, renversa la grille, et monta

dans les appartemens du château; et pour prouver que rien ne pouvait l'arrêter, monta une pièce de canon dans la grande galerie. Santerre dit à Louis XVI : « Sire, soyez tranquille, vous êtes au milieu de vos enfans qui se sacrifieront tous pour vous; mais je dois vous prévenir que ceux qui composent votre cour vous trompent, et vous abandonneront comme des lâches; vous ne serez en sûreté qu'avec le peuple. » Le roi répondit : « Je vous connais pour un brave homme, je mets toute ma confiance en vous. » Le lendemain de la fameuse journée du 10 août, Santerre fut nommé commandant général de la garde parisienne. Il se dévoua alors au parti républicain, et conduisit le roi au Temple avec sa famille. Malgré tout le zèle qu'il montra à la société des jacobins, il ne fut pas dans la confidence pour les horribles journées des 2 et 3 septembre. Marat qui présidait l'infâme comité d'égorgement, dit : « Nous avons un f.... commandant de la garde nationale, qui fera manquer cette mesure qui doit sauver la France. » Il fut en conséquence chargé, le 31 août, par la commune de Paris, d'aller à Versailles passer une revue, et il en revint le 4 septembre, en sorte qu'il n'assista, ni dans cette ville, ni à Paris, aux assassinats commis à cette époque. Le comité d'égorgement lui signifia que, s'il désapprouvait ce qui s'était fait en son absence, on serait forcé de le faire arrêter. Le 18 septembre il parut à la barre de l'Assemblée législative, et annonça que les assassinats provenaient des derniers efforts de l'aristocratie expirante. Peu après il fut nommé maréchal-de-camp; il offrit ensuite sa démission de commandant de la garde nationale, à l'occasion de l'insubordination de la portion de cette garde de service au Temple. Le 11 décembre il conduisit Louis XVI à la barre de la Convention pour l'instruction de son procès. Ce prince ne cessait de faire l'éloge de Santerre pour les égards qu'il avait pour sa personne. Le 16 décembre il remit à la Convention une lettre qu'on lui avait adressée pour le roi, et s'éleva à cette occasion contre les complots des royalistes. Le 21 janvier il commanda les troupes qui protégeaient l'exécution de l'infortuné Louis XVI; et ce fut lui qui l'interrompit, lorsqu'il essaya de parler au peuple du haut de l'échafaud, et qui fit couvrir sa voix par un roulement des tambours : sur le reproche que quelqu'un lui en fit, il dit : « Ma foi, je commençais à perdre courage. » Persuadé qu'il pouvait devenir un grand général, il remit, le 31 mai, à la Convention, un plan de campagne contre la Vendée, et partit, le 10 juin, avec 14 mille hommes pour aller combattre les royalistes; mais il fut continuellement malheureux. Les défaites, les déroutes se succédèrent; le bruit même se répandit qu'il avait été tué dans une affaire. A son retour, il fut mis en arrestation comme modéré. La journée du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794) lui rendit la liberté; mais il ne fut plus employé. En juin 1795, la section des Marchés l'accusa d'être l'homme de tous les partis, et plus particulièrement de celui d'Orléans. Le 19 fructidor an 3 (26 septembre 1795), au moment du triomphe du Directoire, Santerre se présenta au Luxembourg à la tête d'un grand

nombre d'hommes du faubourg, qui vinrent offrir leurs services alors inutiles. Il fut menacé d'être arrêté au 18 brumaire; mais depuis cette époque, il obtint sa retraite de général de division; et comme il avait perdu sa fortune, il chercha à la recouvrer en achetant le terrain de l'enclos du Temple où il fit bâtir; mais cette spéculation ne lui a pas plus réussi que celle sur les bâtimens de la cathédrale de Reims. Il mourut au commencement de 1810, dans un état d'imbécillité.

SANTES DE ARDOYNIS, médecin, né à Pesaro, dans le duché d'Urbin, exerça sa profession à Venise, vers le milieu du 15e siècle, et s'y distingua par son savoir. On a de lui un *Traité des poisons*, dans lequel il a inséré tout ce que les Grecs et les Arabes ont écrit sur cette matière. Il a paru sous ce titre: *Opus de Venenis*, Venetiis, 1492, in-4°, avec les *Commentaires* du cardinal Ferdinand Pozetti; Basileæ, 1552, 1592, in-fol., avec les corrections de Théodore Zwinger.

SANTEUL ou SANTEUIL (JEAN-BAPTISTE), célèbre poète latin, né à Paris, le 12 mars 1630, fit ses études au collége des jésuites. Quand il fut en rhétorique, le P. Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendrait un des plus grands poètes de son siècle; il jugeait surtout de ses talens par une pièce qu'il fit dès lors sur la bouteille de savon. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Son nom fut bientôt placé parmi les noms les plus illustres du Parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, et enrichit la ville de Paris de quantité d'inscriptions, toutes agréables et heureuses. En 1801, on a trouvé, dans les démolitions du grand Châtelet, celle-ci sur un marbre noir:

Hic pœnæ scelerum ultrices posuêre tribunal;
Sontibus undè tremor, civibus undè salus.

Bossuet l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mystères et les saints du christianisme. Il fit d'abord plusieurs hymnes pour le bréviaire de Paris. Les Clunistes lui en demandèrent aussi pour le leur; et cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation et le gratifia d'une pension. Quoique Santeul eût voué ses talens à des sujets religieux, il ne pouvait s'empêcher de versifier de temps en temps sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné ses Instructions pour les Jardins, Santeul les orna d'un *poème*, dans lequel les divinités du paganisme jouaient le principal rôle. Bossuet, à qui il avait promis de n'employer jamais les noms des dieux de la Fable, le traita de parjure. Santeul, sensible à ce reproche, s'excusa par une pièce de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyait à genoux, la corde au cou et un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espèce d'amende honorable. Ce poème satisfit Bossuet; mais le poète eut avec les jésuites une querelle qui fut difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, tous les grands poètes du temps s'empressèrent à faire son

épitaphe. Santeul ne fut pas le dernier; sa pièce déplut à plusieurs membres de la compagnie de Jésus. Pour désarmer leur colère, il se hâta d'adresser une *lettre* au P. Jouvenci, dans laquelle il donnait de grands éloges à la société, sans rétracter ceux qu'il avait donnés à Arnauld. Cela ne les satisfit point : il fallut faire une nouvelle pièce, qui parut renfermer encore quelque ambiguïté. L'incertitude et la légèreté du poète firent naître plusieurs pièces contre lui. Le père Commire donna son *Linguarium* ; un janséniste ne l'épargna pas davantage dans son *Santolius pœnitens.* Santeul, en voulant se ménager l'un et l'autre parti, déplut à tous les deux. Les deux princes de Condé, le père et le fils, étaient au nombre de ses admirateurs ; presque tous les grands du royaume l'honoraient de leur estime. Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menait ordinairement aux Etats de cette province. Santeul y trouva la mort le 5 août 1697, à Dijon. Dans un repas, son verre fut malignement infecté d'une forte dose de tabac d'Espagne ; et à peine l'eut-il avalé, qu'il fut saisi d'une colique violente qui l'emporta après quatorze heures de douleurs les plus aiguës. Un page étant venu, dans ses derniers momens, s'informer de son état de la part de son altesse monseigneur le duc de Bourbon, Santeul, levant les yeux au ciel, s'écria : *Tu solus altissimus !* Un jour étant à Notre-Dame, et s'amusant à regarder les anciennes figures en bas-relief de la porte de l'église, il dit à Charles Santeul, son frère, en touchant un pilier, et en faisant allusion à l'ancienneté du christianisme : « Mon frère, cela est bien vieux pour être faux. » Certains passages de l'Écriture le pénétraient d'une crainte qui se lisait sur sa figure. Tel est ce mot terrible du prophète Daniel à Balthasar : *Positus est in staterâ, et inventus est minus habens.* Son corps fut transporté de Dijon à Paris, dans l'abbaye de Saint-Victor. De là, il passa au collége Charlemagne. Enfin, le 21 février 1818, les restes de ce poète, qui depuis long-temps étaient en dépot dans ce collége, ont été transférés dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et descendus ensuite dans le caveau qui est au-dessous de la chapelle du Saint-Esprit. Rollin orna son tombeau de cette épitaphe :

Quem superi præconem, habuit quem sancta poetam
Relligio : latet hoc marmore Santolius.
Ille etiam heroas, fontesque, et flumina et hortos
Dixerat. At cineres quid juvat iste labor ?
Fama hominum merces sit versibus æqua profanis :
Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

Ci-gît, que la France regrette,
Du Parnasse chrétien le célèbre poète,
Santeuil, qui sut d'une brillante voix
Célébrer tour à tour les fontaines, les bois,
Les héros..... Mais que sert ce travail à ses mânes ?
L'estime des humains de son mérite épris,
Peut suffire à ses vers profanes :
Dieu de ses vers sacrés est seul le digne prix.

Un plaisant lui en fit une autre :

Ci-gît le célèbre Santeuil,
Muses et fous, prenez le deuil.

Quelques traits qui tenaient de

l'extravagance avaient pu lui mériter cette épitaphe. On raconte qu'ayant passé à Cîteaux, il pria un religieux de cette abbaye de lui montrer un appartement de la Mollesse, si bien décrit dans le Lutrin de Boileau. « Vous y êtes, répondit le bernardin; mais la Mollesse n'y est plus, la Folie a pris sa place. » La Bruyère l'a peint ainsi: « Voulez-vous quelqu'autre prodige? Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable; et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage; un enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu: quelle verve! quelle élévation! quelle image! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même: de Théodas, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate; et, du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brûle et qui réjouit. Disons-le sans figure; il parle comme un fou, et pense comme un homme sage. Il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables. On est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait. Ce sont en lui comme deux ames qui ne se connaissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manquerait un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens. Il ne serait pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas; car il est bon homme. » En effet, il recevait ordinairement les avis avec docilité; mais si l'on ne saisissait pas le moment favorable, il répondait avec aigreur. On prétend qu'un religieux de Saint-Victor, son confrère, lui montra des vers où se trouvait le mot *quoniam*, qui est une expression tout à fait prosaïque. Santeul, pour le railler, lui récita tout un psaume où se trouve vingt fois le mot *quoniam* (*Confitemini Domino*, quoniam *bonus*; quoniam *in sæculum misericordia ejus*; quoniam *salutare tuum*, etc.) Ce religieux piqué, lui répliqua sur-le-champ par ces mots de Virgile:

Insanire libet quoniam tibi.

Il n'accueillait pas mieux les avis sur ses mœurs que les censures de ses ouvrages. Bossuet lui ayant fait quelques reproches, finit en disant: « Votre vie est peu édifiante, et si j'étais votre supérieur, je vous enverrais dans une petite cure dire votre bréviaire. — Et moi, reprit Santeul, si j'étais roi de France, je vous ferais sortir de votre Germigni, et vous enverrais dans l'île de Pathmos faire une nouvelle Apocalypse. » Voici quelques-unes des anecdotes vraies ou fausses, qu'on cite sur son compte. Souvent pressé

de se faire ordonner prêtre, il ne fut jamais que sous-diacre. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un village, un jour que le prédicateur n'avait pu s'y trouver. A peine fut-il monté en chaire, qu'il perdit son sujet de vue, et se brouilla ; il se retira en disant : « J'avais encore bien des choses à vous dire ; mais il est inutile de vous prêcher davantage, vous n'en deviendriez pas meilleurs. » Santeul fit un jour des vers pour un écolier, et celui-ci demandant à qui il avait tant d'obligation, le victorin répondit : « Si on te demande qui a fait ces vers, tu n'as qu'à dire que c'est le diable. » Voici le sujet sur lequel travaillait l'écolier. Un jeune enfant, fils d'un boucher, prend dans un mouvement de colère un couteau, et égorge son cadet ; la mère, en furie, le jette dans une chandière d'eau bouillante. Hors d'elle-même, elle se pend ; et le père, saisi d'horreur de ce spectacle, en meurt de douleur. Il s'agissait d'exprimer cette affreuse aventure en peu de vers. Santeul la rendit ainsi :

Alter cum puero, mater conjuncta marito,
Cultello, lymphâ, fune, dolore cadunt.

Santeul n'attendait pas qu'on louât ses productions : il en était toujours le premier admirateur. Il disait que « quoiqu'il n'y eût point de salut hors de l'Église pour personne, il était excepté de cette règle, parce qu'il était obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant ses *Hymnes* avec trop de complaisance. » Boileau, témoin des contorsions et des grimaces qu'il faisait lorsqu'il déclamait ses hymnes, fit un jour cette épigramme :

A voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul nous lit ses hymnes vains ;
Dirait-on pas que c'est le diable
Que Dieu force à louer les Saints ?

Etant à Port-Royal, où l'on chantait ses hymnes, un paysan à côté de lui ne chantait pas, mais beuglait. « Tais-toi, lui dit Santeul, tais-toi, bœuf ! laisse chanter les anges.... » Ce poëte répétait souvent, dans son enthousiasme : « Je ne suis qu'un atome, je ne suis rien ; mais, si je savais avoir fait un mauvais vers, j'irais tout-à-l'heure me pendre à la Grève. » (*Voyez* Perrier et Rapin.) Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu néanmoins que l'invention de ses poésies n'était point riche ; que l'ordre y manquait ; que le fonds en était sec, le style quelquefois rampant ; qu'il s'y trouvait beaucoup d'antithèses puériles, de gallicismes, et surtout une enflure insupportable. Mais cette censure est trop forte. Quoiqu'il n'ait pas toujours dans ses vers héroïques la richesse de l'expression et du coloris de Rollin et de Commire, et qu'il ait quelques vers durs et des mots inconnus aux Anciens, on peut assurer qu'en général sa poésie est riante, naturelle, brillante. Il est vraiment poëte. Ses vers se font admirer par la noblesse et l'élévation des sentimens, par la hardiesse et la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie et la force de l'expression. (*Voyez* Coffin et Rabusson.) Il a fait des *Poésies profanes* et des *Poésies sacrées*. Les premières renferment des inscriptions, des épigrammes et d'autres pièces d'une plus grande étendue. Les secondes consistent dans un grand nombre d'*Hymnes*, dont quelques-unes renferment de

beaux élans de poésie. Cependant un homme d'esprit et de goût fait d'un de ses plus beaux ouvrages en ce genre une critique qu'on pourrait appliquer à quelques autres de ses Hymnes, plus remplies d'esprit et d'imagination que d'onction et de sentiment. Il trouve la première strophe de *Stupete, gentes*, chargée d'antithèses qui se succèdent de trop près ; ni Horace, ni Pindare n'ont aucune strophe qui soit dans ce goût. Mais ces poètes trouvaient dans la mythologie antique des images que notre religion interdisait à Santeul ; il est difficile de n'être pas frappé, dans cette même *Hymne* critiquée, de ce magnifique début d'un « Dieu devenu victime d'un législateur soumis à la loi. » Plusieurs de ses pièces ont été mises en vers français. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses Œuvres en 3 vol. in-12, Paris, 1729, sous ce titre : *Joannis Baptistæ* Santolii, *victorini, operum omnium editio tertia, in quâ reliqua opera nondùm conjunctim edita reperiuntur, apud fratres* Barbou, *viâ Jacobeâ, sub signo Ciconiarum : cum notis, curâ Andreæ Francisci* Bilhard, *magistri in artibus universitatis Parisiensis.* Ses *Hymnes* forment un 4ᵉ volume in-12. Elles ont été traduites en français, par l'abbé Saurin, Paris, 1699, in-12 ; par l'abbé Poupin, 1760, in-12. On a publié, sous le titre de *Santoliana*, ses aventures et ses bons mots. Ce recueil est de Lamonnoye. Il en a paru un autre en 1801, 1 vol. in-18, avec des notes et des remarques par M. Cousin d'Avalon, dans lequel sont consignées plusieurs anecdotes qui ne se trouvent point dans le premier de ces recueils.

SANTEUL (Charles), frère du précédent, né à Paris, en 1638, et mort dans cette ville, le 29 septembre 1684, demeura long-temps au séminaire de Saint-Magloire, en qualité d'ecclésiastique séculier, et se fit autant estimer par ses talens pour la poésie que par son érudition et sa piété ; ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus.* Il était aussi doux que son frère était impétueux. On a de lui de belles *Hymnes*, qu'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4° ; et une pièce de vers, avec les ouvrages de son frère.

SANTEUL (Claude), parent des précédens, marchand et échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris, 1723, in-8°. Si la facilité de faire des vers latins était héréditaire dans cette famille, le génie ne l'était point ; car les poésies de l'échevin n'ont ni la verve, ni l'enthousiasme de celles du chanoine de Saint-Victor.

SANTI (Jeanne), née à Carpi, le 24 janvier 1525, était fille de Sigismond Santi, secrétaire d'Albert Pie, et de Lucrèce Rubbi. Elle épousa Alexandre, gentilhomme de Bologne, et passa à Correggio : ce qui lui a souvent fait donner cette ville pour patrie. Elle composa quelques poésies estimées, publiées à Ferrare dans un recueil d'opuscules.

SANTI (Augustin de), théologien médiocre, né à Mosano dans la Calabre citérieure, mort de la peste, en 1656, professa quelque temps la philosophie et la théologie à Rome et à Malte. On a de lui un traité *De Trinitate ; de Angelis*, dans lequel l'auteur veut expliquer des choses

qu'il n'entend pas lui-même.

SANTINELLI (Stanislas), religieux de la congrégation des PP. Somasques, né à Venise, le 12 mai 1672, et mort le 8 novembre 1748, est auteur de deux volumes de *Sermons*, publiés en 1739; d'une Dissertation *de Veterum romanorum nobilitate*, Venise, 1707; *Dissertationes, Orationes, Epistolæ et Carmina*, Venise, 1734. Tous ces ouvrages, assez médiocres, ne méritent pas d'être consultés.

SANTINI (Charles), savant jésuite, né le 29 mai 1708, au château de Lama en Corse, étudia les belles-lettres à Rome chez les jésuites, et la philosophie chez les dominicains. Passionné pour la littérature, il approfondit les meilleurs poètes anciens et modernes, latins et italiens. A la fleur de l'âge, il composa un poëme épique, intitulé: *Constantin*, à l'imitation de la Jérusalem du Tasse. Son talent le fit nommer professeur de rhétorique au séminaire de Subiaco, puis à Florence, et enfin chez les jésuites à Rome. Il fut successivement préfet des exercices spirituels dans le collége germanique, et le collége romain. Ce fut dans ce dernier qu'il mourut, le 5 mai 1761. On a de lui quelques Poésies latines assez estimées.

SANTIS (Domenico de), aventurier de Venise, étant à Rome, se mit au service d'un seigneur indien qui, s'étant rendu dans cette ville, avait embrassé le christianisme et l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa pour y être vicaire apostolique, Domenico le suivit, et passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendait parfaitement le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Ispahan, où il fit connaissance avec le P. Rigordi, jésuite, et passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à la cour de Dresde qu'il connaissait à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur; et ces trois puissances y firent joindre le pape, pour rendre cette ambassade plus solennelle. Domenico était aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé, ce qui préjudicia à l'honneur des puissances qui faisaient faire l'ambassade. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas qu'on faisait de son ambassadeur, en envoya un second. Domenico, dépouillé de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avait eu avis qu'on l'épiait à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais ce dernier l'ayant mené jusqu'à la mer Caspienne, s'en défit adroitement. Le Vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, et de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise, vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le

mépris qu'il méritait. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne le lui témoignât par un châtiment sévère. (*Voyez* Tavernier, *Voyage de Perse.*) Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir donné un exemple éclatant des succès que peuvent se promettre l'impudence et l'effronterie secondée de quelques talens.

SANTONINI (le comte César), célèbre avocat, naquit à Venise, le 23 décembre 1714. Doué d'un génie subtil et pénétrant, il se fit long-temps admirer dans le barreau par la force de son raisonnement, l'énergie de son éloquence, la pureté de son style. Ses Conférences judiciaires, qui sont en grand nombre, attestent ses talens. Il mourut dans sa ville natale, le 26 mai 1774.

SANTORELLO (Antoine), médecin distingué, né à Nole, en 1581, enseigna la médecine à Naples, où il mourut en 1653. Son talent le fit rechercher par les universités de Pise, de Padoue et de Bologne. En 1648, le comte d'Onnatte, vice-roi, le rappela à Naples auprès de sa personne, et le nomma premier médecin du royaume. Nous avons de lui : I. *De sanitatis naturâ, libri* 24, Naples, 1643, in-fol. Vingt et un de ces livres traitent de la physiologie. Le style en est rebutant par les syllogismes et les enthymèmes que l'auteur a entassés les uns sur les autres, pour se conformer au langage de l'école. II. *Antepraxis medica in libros* 21 *distributa, in quibus ea omnia quæ praxim medicam aggressuris prænoscere est necessarium, summa brevitate examinantur*, Naples, 1622, in-4°, 1651, in-fol. III. *Post praxis medioa, seu de medicando defuncto liber unus*, Naples, 1629, in-4°. Il a laissé inédite, en deux volumes, l'*Histoire du collége de Naples.*

SANTORINI (Jean-Dominique), professeur en médecine, et démonstrateur d'anatomie à Venise, s'est distingué au commencement du 18ᵉ siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches, surtout sur les muscles, à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : I. *Opuscula medica de structurâ et motu fibræ, de nutritione animali, de hæmorrhoïdibus, de catameniis*, etc., Venise, 1740, in-8°; Roterodami, 1719, in-8°. Santorini composa ses *Opuscules* avant l'âge de 25 ans, et fit pressentir ce qu'il deviendrait un jour. II. *Observationes medicæ*, Venise, 1724, in-4°; Leyde, 1739, in-4°, avec figures. Il y a encore plusieurs éditions latines. Haller, qui parle avec éloge de Santorini, appelle ses observations, *minutas, doctas et divites.* III. XVII *Tabulæ*, publiées par Michaël Girard, Parme, imprimerie royale, 1775, petit in-fol., fig.

SANTORIUS ou SANCTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, né à Capo d'Istria, en 1561. Après avoir long-temps étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens, étant retenu dans le corps, produisait une foule de maladies. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. Ce fut ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les es-

prits de cette vérité. Il se mettait dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenait, et par ce moyen il tâcha de parvenir à déterminer le poids et la quantité de la transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader; parce que la diversité des climats et de la température des saisons, de même que celle des alimens, différencie extrêmement la transpiration insensible; et par là les conséquences qu'il tire de ses observations ne sont pas toujours exactes. Ce fut à ce sujet qu'il composa son petit traité, intitulé *de medicinâ staticâ Aphorismi*, à Venise, 1634, in-16. L'édition donnée par Noguez, en 1725, 2 vol. in-12, avec les Commentaires de Listère et de Baglivi, est la meilleure. On estime aussi l'édition de 1770, in-12, par Lorry. Cet ouvrage intéressant est tout fondé sur l'expérience. Il a été traduit en français par Lebreton, sous ce titre: *La Médecine statique de Santorius, ou l'Art de conserver la santé par la transpiration*, imprimé à Paris, en 1722, in-12. Il y en eut dans le même temps une traduction anglaise, avec d'amples observations, par le docteur Quincy, dont il y a eu plusieurs éditions, et à laquelle on a joint une médecine statique pour l'Angleterre, par le docteur Jacques Keil, et quelques autres ouvrages de médecine de Quincy. On a encore de ce médecin: *Methodus vitandorum errorum qui in arte medicâ contingunt*, etc., Venise, 1630, in-4°. *Commentaria in primam sectionem aphorismorum Hippocratis*, 1609. *Commentaria in artem medicinalem Galeni*, 1612. *Commentaria in primam partem primi libri canonis Avicennæ*, 1625. *De lithotomiâ seu calculi vesicæ sectione consultatio*, 1638. Tous ces ouvrages, imprimés séparément à Venise, y ont été réimprimés collectivement en 1660, en 4 vol. in-4°. C'est dans cette ville que mourut cet estimable auteur, en 1636, à 75 ans, après avoir légué un revenu considérable au collége des médecins de cette ville, qui, par reconnaissance, fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

SANTORIUS (Paul-Émile), prélat italien, de Caserta dans le royaume de Naples, neveu du cardinal Jules-Antoine Santorius, devint archevêque de Cosenza, puis d'Urbin, en 1623. Il a écrit en latin quelques *Vies* de Saints et une *Histoire du monastère de l'ordre de Saint-Basile*, Rome, 1601.

SANTOS (le P. Jean-François dos), est auteur d'un ouvrage intitulé: *Histoire de l'Éthiopie orientale*. Cet ouvrage, dont l'original est en langue portugaise, a été traduit en français par Gaëtan Charpy, Paris, 1684, ou 1688, in-12. L'original avait paru à Évora, en 1609, in-fol.

SANTPONS (Don Francisco), membre de plusieurs académies d'Espagne, naquit à Balbastro, dans le royaume d'Aragon, vers 1720. Il eut une grande part à l'établissement de l'École de médecine de Barcelonne, où il lut beaucoup de Mémoires sur des matières médicales. L'école de médecine de Paris ayant proposé un prix pour le meilleur mémoire qu'on lui présenterait sur les causes de la maladie des hôpitaux, appelés Muguet, Millet ou Blan-

chet : ce fut Santpons qui remporta ce prix, qui consistait en une médaille d'or de 400 francs. La faculté de Paris s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Il mourut en Catalogne, en 1797. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la médecine, la chirurgie et les accouchemens.

SANTRITTER (JEAN-LUCHE), savant vénitien, prit le nom d'*Hippodamas*, et leva l'une des premières imprimeries dans son pays natal. Les éditions qu'il publia remontent à 1480. Santritter fut tout à la fois mathématicien, astronome et poète. Il a publié divers opuscules.

SANUTO (MARIN), Vénitien, après plusieurs voyages dans la Palestine et dans l'Orient, présenta au pape Jean XXII, en 1321, quatre *Cartes géographiques*, l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre et de la mer, la troisième de la Terre-Sainte, et la quatrième de l'Égypte. Il présenta en même temps un ouvrage, intitulé *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ sanctæ recuperatione et conservatione*. Il y expose les motifs et la manière de conquérir la Terre-Sainte, et fait une description de ce pays. Il était zélé pour le recouvrement de ces provinces si chères aux chrétiens. On a encore les lettres qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats. Elles sont pleines d'un zèle vif pour la réunion des Grecs avec l'Église de Rome, et intéressantes pour l'histoire de ce temps. *Voyez* FLEURY, liv. 92 et 93.

SANUTO ou SANUTI (MARIN), dit *le Jeune*, historien, naquit à Venise, le 22 mai 1466, du sénateur Léonard, qui, après avoir occupé les premières places de l'État, mourut ambassadeur à Rome, en 1474. Homme de lettres et excellent orateur, Léonard cultiva l'éducation de son fils, et le recommanda en mourant aux soins de sa mère et de ses oncles. Dès sa jeunesse Sanuto annonça un talent supérieur, et s'acquit l'estime de tous les savans. En 1502, la république de Venise le chargea d'écrire l'histoire de son siècle, avec une pension annuelle de 150 ducats. Ses ouvrages sont estimés. Santorin Apostolo Zéno, Muratori en font le plus grand éloge. Ses principaux ouvrages sont : I. *De magistratibus urbis Venetæ ;* on n'a que le manuscrit. II. *De origine urbis Venetæ et vitâ omnium ducum ;* ouvrage écrit en langue vénitienne, et publié seulement par Ch. Muratori dans le liv. 22 des Écrivains d'Italie, Milan, 1733, in-folio. III. *Histoire et succès de l'Italie, qui commence à l'arrivée du roi de France Charles, en Italie*, 56 vol. IV. *Vie des papes, depuis Pierre jusqu'à Pie III* manuscrit. Il mourut en 1535.

SANUTO (PIERRE-AURÈLE), noble Vénitien, et religieux de l'ordre des augustins, mort en 1555, s'appliqua pendant toute sa vie à combattre les opinions de Luther. Il publia, en 1543, un ouvrage intitulé *Recens lutheranarum assertionum oppugnatio*.

SANUTO (LIVIUS), noble vénitien, fils du sénateur François Sanuto, florissait dans le 16ᵉ siècle. Envoyé par son père aux plus célèbres universités d'Allemagne, il étudia avec zèle les mathématiques. Il mourut à 56 ans. Nous avons de lui : I. *His-*

toire de l'Afrique, 1588, Venise. II. *La Géographie divisée en* 12 livres, Venise, 1588, in-folio. III. L'*Enlèvement de Proserpine*, par Claudieu, *traduit en vers libres*, Venise, 1551.

SANVITALI (Fortunian), né à Parme dans le 16e siècle, d'une illustre famille, s'appliqua dès sa jeunesse à la littérature latine et italienne, ainsi qu'à la peinture. Il entra ensuite en qualité de page chez Alphonse II, duc de Ferrare, et revint dans sa patrie, où il fut élu membre de l'Académie des anonymes. La mort de son père, arrivée en 1585, lui suscita quelques procès considérables, qui le détournèrent de ses occupations. Il lia une intime correspondance avec les premiers savans de son siècle, et surtout avec le chevalier Marini. Il mourut vers 1623, âgé de 60 ans. On a de lui : I. *La consolation de M. Tullius Cicero*, Parme, 1593. II. *Anvers conquis*, Parme, 1609, poème en cinq chants, en vers libres.

SANVITALI (Jacques), jésuite, né d'une noble famille de Parme, le 20 février 1668, entra à 16 ans chez les jésuites de Bologne. Après avoir achevé ses études, il enseigna la philosophie à Vérone, et passa à Ferrare, qu'il ne quitta plus. Il professa long-temps dans cette ville la théologie morale et scolastique, et mourut le 5 août 1753. Il a écrit et publié des ouvrages spirituels et des *Vies* de Saints, ainsi qu'un grand nombre de Traités de théologie.

SANVITALI (le comte Jacques-Antoine), né à Parme, en 1699, se consacra aux affaires civiles, et obtint l'estime des meilleurs capitaines pendant les temps orageux qui troublèrent les Etats de Parme et de Plaisance. Lorsque Philippe de Bourbon, infant d'Espagne, fut déclaré souverain de ces contrées, Sanvitali devint chevalier d'honneur de l'infante Louise, et ensuite grand majordome du roi D. Ferdinand. Vers la fin de ses jours, il renonça à toutes les charges, et se livra à l'étude. Il mourut en juin 1780. Nous avons de lui : I. *Poème parabolique, divisé en morale, politique et physique*, Venise, 1746, in-folio. II. *Créon*, tragédie.

SANVITALI (Frédéric), savant jésuite de Parme, né le 19 mai 1704. Ayant terminé avec succès ses études, il fut nommé professeur de mathématiques au collége de Sainte-Marie à Brescia, où il passa la majeure partie de sa vie. Il remplit les fonctions de bibliothécaire de l'institut jésuitique, et occupa les premières dignités de son ordre. Son érudition profonde et universelle se manifesta dans les traités qu'il écrivit sur l'arithmétique, la statique, l'hydrostatique, la géométrie, la physique, et divers autres sujets. Il était orateur et poète ; on peut juger de son éloquence par plusieurs discours improvisés que nous avons de lui. Il mourut à Brescia, en 1765. Ses ouvrages sont : I. *Arithmeticæ elementa adolescentium commodo*, Brescia, 1756. II. *Compendiaria arithmeticæ et geometriæ elementa*, Brescia, 1756. III. *Dissertation sur la manière d'enseigner aux muets à parler.* IV. *Elémens d'architecture civile*, Brescia, 1765, in-4°.

SANXAY (Jacques), est auteur d'un *Lexicon Aristophanicum, græco-anglic.*, Londres, 1754, in-8°. Ce petit lexique a été réimprimé à Oxford, en 1811,

in-8°, pour former le cinquième volume de la nouvelle édition de *l'Aristophanes* de Brunck, imprimé en 1810.

SANZ (...), dominicain espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine, en 1715, et y prêcha l'Evangile pendant 15 ans. Il fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires, en 1732, le P. Sanz se retira à Macao; il sortit de sa retraite, en 1738, et travailla de nouveau avec beaucoup de zèle. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres dominicains; ils furent maltraités d'une manière inouïe, et condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 25 mai 1747. Benoît XIV fit un discours touchant sur sa mort courageuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SAONA (Laurent-Guillaume de), a donné une *Rhetorica nova*, Saint-Alban, en 1480, in-4° goth. Ce livre est très-rare et est le premier qui ait été imprimé à Saint-Alban, avec une date. Plusieurs bibliographes anglais citent une édition du même ouvrage, imprimée à Cambridge, en 1478, in-folio, sans chiffres, ni réclames, ni signatures. On a lieu de croire que c'est la même édition.

SAPHIRA. *Voyez* Rhinsauld.

SAPHO, née à Mitylène, ville de l'île de Lesbos, florissait environ six siècles avant l'ère chrétienne; elle excella dans la poésie lyrique, et fut appelée la *dixième Muse*. Ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talens, firent graver son image sur leur monnaie. Douée d'une excessive sensibilité, qu'elle savait exprimer avec cette énergie, qui tenait autant de son caractère qu'au climat qu'elle habitait; enviée de toutes les femmes, humiliées de sa supériorité, ainsi que de la considération dont elle jouissait; en butte aux sarcasmes de ceux de ses disciples qui auraient voulu être l'objet de sa préférence, elle se vit calomniée dans ses mœurs avec un acharnement inconcevable. Sapho ne répondit que par des ironies, qui irritèrent ses ennemis à un tel point, qu'elle fut obligée de s'expatrier, et d'aller chercher sa tranquillité en Sicile. Quelques auteurs prétendent qu'elle ne quitta Mitylène que parce qu'elle en fut bannie, pour avoir participé à la conspiration qui eut lieu dans cette ville contre Pittacus. Il paraît aisé cependant d'accorder ces deux versions, en adoptant l'idée vraisemblable que cette accusation fut une suite de la haine de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, après un assez court séjour en Sicile, abandonnée de Phaon, qu'elle aimait tendrement, ayant fait de vains efforts pour le ramener sous ses lois, elle conçut un si grand dégoût de la vie, que pour se délivrer d'un amour qui faisait son tourment, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots. Elle avait été mariée à Cercale, riche habitant de l'île d'Andros. De toutes les poésies qui illustrèrent Sapho, il ne nous est parvenu que deux *Odes*, qui s'impriment ordinairement dans les Œuvres d'Anacréon: l'une est un *Hymne à Vénus*, qui nous a été conservé par Denis d'Halicarnasse; l'autre est intitulée *Ode à une maîtresse*; c'est Longin qui nous l'a fait connaître. Elles ont été imprimées séparément à

Londres, 1733, in-4°, avec les notes de Christian Wolfius. Ces deux morceaux ne déparent point les ouvrages de cet auteur ; ils sont dignes en tout des éloges que les Anciens ont donnés à ses productions. Ceux à qui le grec n'est pas familier, peuvent juger de la beauté de l'original par la belle traduction d'une de ces pièces donnée par Boileau Despréaux (Traité du Sublime) :

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du bonheur de t'entendre parler,
Et te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir dans tout mon corps sitôt que je te vois,
Et dans le doux transport où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus ; je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Le frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Delille a aussi donné une traduction de cette ode ; elle ne diffère guère de celle-ci que par le rhythme. Sapho peut être regardée comme celle de toutes les femmes de la Grèce qui a le plus honoré son sexe, sous le rapport des talens. Elle a fait des Odes, des Hymnes, des Elégies, en grande partie sur des rhythmes qu'elle avait imaginés : peu de poètes même purent lui être comparés. Heureux choix de sujets et d'expressions, graces séduisantes, goût parfait, harmonie ravissante, telles étaient les beautés qui caractérisaient les ouvrages de cette femme célèbre et malheureuse. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom. (*Voyez* le Parnasse des Dames, par Sauvigny.)

SAPOR Ier ou CHAPOUR, ou même CHAHPOUKR, selon l'orthographe moderne, roi de Perse, successeur d'Ardeschir ou Artaxercès, son père, l'an 238 de J.-C., et de la dynastie des Sassanides, ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire romain ; et sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se serait rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le jeune le contraignit de se retirer dans ses Etats ; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné Gordien, en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui, et eut le malheur d'être vaincu et fait prisonnier, l'an 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté. Nous ne répéterons pas ici les ignominies de toutes espèces dont il abreuva le royal prisonnier. Elles le conduirent au tombeau, et ses restes furent encore le jouet de l'insolent et implacable Sapor. Il le fit écorcher, et sa peau, teinte en rouge, fut recousue et empaillée, formant un hideux mannequin, qu'il fit suspendre dans un temple comme un monument de honte pour les Romains et comme l'épouvantail qu'il avait à leur offrir. Il n'était pas moins féroce à l'égard de leurs prisonniers, qu'il traînait toujours à la suite de son armée. Arrivé dans une retraite précipitée par une rivière assez profonde pour qu'on ne pût la passer à gué, il fit égorger un nombre considérable de ces malheureux, et ordonna que leurs corps, jetés dans cette rivière, serviraient de pont à son armée. (*Voyez* VALÉRIEN.) Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Ro-

mains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Garrhes et plusieurs autres places sur Sapor, qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pièces, enleva ses femmes et son trésor, et le poursuivit lui-même jusque sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guère à cete défaite ; il fut assassiné par les grands de son royaume, en 269, laissant après lui une mémoire odieuse et un règne d'environ 30 ans.

SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume d'Hormouz II, fut déclaré, en 310, son successeur, avant de naître, la couronne qui devait ceindre son front à sa naissance ayant été posée sur le ventre de sa mère. Il fit des courses dans l'empire romain, et prit la ville d'Amide, en 359. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les chrétiens. Les mages et les païens lui persuadèrent qu'ils étaient ennemis de l'Etat; et sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant, ce barbare faisait toujours des incursions sur les provinces de l'empire romain. Constance arrêta ses progrès. Julien le poursuivit jusque dans le centre de ses Etats; mais il y fut défait et blessé à mort, le 26 juin 363. Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe et plusieurs autres villes, ainsi que cinq provinces romaines. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie, et défit l'empereur Valens; enfin, il mourut sous l'empire de Gratien, en 380, redouté et détesté, après un règne de 70 années solaires, ce qui, selon les écrivains bisantins, correspond aux 72 années lunaires qui sont indiquées par la plupart des historiens persans.

SAPOR III, fils du précédent, succéda, en 384, à son oncle Artaxercès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie, ni la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose-le-Grand pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 ans et 4 mois de règne.

SAPORITI (Joseph-Marie), évêque de Genève, né dans cette ville, le 7 mars 1691, et mort en 1767, a publié : I. *Avertissemens au clergé de Genève*, 1746. II. *Instructions pastorales aux confesseurs de Genève, avec l'explication des cas réservés*, 1750.

SAPORTA (Antoine), né à Montpellier, au commencement du seizième siècle, et mort en 1573, successivement professeur, doyen et chancelier de la faculté de médecine de sa ville natale, a laissé un ouvrage imprimé après sa mort, sous ce titre, *De tumoribus præter naturam libri V*, Lugduni, 1624, in-4°.

SAPORTA (Jean), fils du précédent, mort en 1605, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, fut nommé vice-chancelier en l'absence d'André Dulaurens, médecin de Marie de Médicis. On a de lui un petit ouvrage, *De lue venereâ*, imprimé à Lyon, en 1624.

SAPPA (D. Alexandre), poète et bon littérateur, né d'une ancienne et noble famille d'Alexandrie, le 19 octobre 1717, fut envoyé à 14 ans par son père à Parme, et mis sous la direction des jésuites. Il se livra surtout à l'étude de la poésie, sans cependant négliger les autres sciences. Après avoir achevé ses études, il revint dans

sa patrie, et fut bien accueilli du roi Charles Emmanuel III, qui le nomma réformateur des écoles royales d'Alexandrie et de la province de Laumeline. Victor Amédée III lui donna la charge de majordome d'honneur, il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 13 mars 1783. On a de lui deux vol. de Poésies, in-4°, imprimés à Alexandrie, en 1787.

SAPRICE. *Voyez* NICÉPHORE.

SAQUIER (FRANÇOIS), docteur en médecine, né à Amiens, étudia d'abord à Paris, en 1547, sous Fernel et Jacques Sylvius, puis alla se perfectionner sous Rondelet à Montpellier, où il fut reçu docteur. On a de lui des *Notes* sur la *Pharmacie* de Fernel, qui parurent avec celles de Plancy sur le même ouvrage, dans l'édition de Hanau, 1605, in-12. Il mourut à 77 ans environ.

SARA, était nièce d'Abraham; son oncle l'épousa : elle avait alors 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissans, l'un d'Égypte, l'autre des Philistins; mais Dieu, dit l'Écriture, la protégea, et ne permit pas que ces deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Trois anges, envoyés sous la forme d'hommes à Abraham, pour lui renouveler les promesses divines, lui dirent que Sara aurait un fils; cette promesse s'accomplit, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans; et elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle était âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avait acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avait dans ce champ une caverne, dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. D. Calmet, examinant la conduite d'Abraham et de Sara auprès des rois d'Egypte et des Philistins, dit que l'époux semblait exposer Sara à l'adultère, et que la femme semblait y consentir en prenant le titre de sœur et non de femme d'Abraham. Origène prétend que ce patriarche non-seulement fit un mensonge, mais même qu'il trahit et abandonna la chasteté de son épouse. Fauste, le manichéen, appelle Abraham un infâme marchand de la pudeur de sa femme, qu'il vend à deux rois pour satisfaire son avarice. Saint Chrysostôme, en tâchant d'excuser Abraham et Sara, convient néanmoins que ce patriarche exposa Sara à commettre un adultère, et que Sara consentit à s'exposer à ce danger. Saint Augustin a été plus indulgent : il fait l'apologie d'Abraham, et soutient qu'il a pu, pour sauver sa vie, faire courir quelque risque à la pudeur de Sara. Bayle s'est montré plus rigoureux que lui, il a blâmé les deux époux.

SARA, fille de Raguël et d'Anne, de la tribu de Nephtali, avait eu successivement sept maris, qu'un démon, dit l'Écriture, avait tués l'un après l'autre aussitôt qu'ils avaient voulu consommer leur mariage. Elle épousa Tobie à qui elle avait été réservée, et que Dieu préserva : elle en eut plusieurs fils et plusieurs filles.

SARACO (ANDRÉ ASSARACUS), historien et poète latin, né à Vespolate, dans le territoire de Novare, florissait dans le 16e siècle. Il a écrit en vers latins une *Histoire de Milan*, depuis François Sforce jusqu'à François Ier, avec

une Histoire particulière des entreprises du célèbre général Jean-Jacques Trivulce. Cet ouvrage parut à Milan, en 1516. Les vers n'en sont pas heureux.

SARAINA (Torello), de Vérone, qui florissait dans le 16e siècle, publia en 1540, quatre dialogues latins sur l'ancienneté de sa patrie avec ce titre : *De origine et amplitudine civitatis Veronæ*. Il a écrit en italien l'*Histoire des Scaliger*. Jules Scaliger semble l'avoir désigné dans ces vers :

Acer judicio, ingenio Torellus amœno,
Legibus insignis, nobilis historiâ.

SARAINA (Gabriel), jurisconsulte de Vérone, disciple d'Alciat, passa plusieurs années à Paris, où il exerça la profession d'avocat. Il y composa les *Constitutions du royaume de Sicile*, en 1558. On a aussi de lui : *Annotationes in Philippum Decium de regulis juris*, Lyon, 1563. Il recueillit les auteurs qui avaient écrit sur le Syndicat, et les corrigea, comme on peut le voir dans la longue dédicace du volume intitulé *Singularia*, Venise, 1557.

SARASA (Antoine-Alphonse de), jésuite, né à Nieuport en 1618, de parens espagnols, et mort à Anvers en 1667, est auteur d'un ouvrage traduit en français sous ce titre : *L'Art de se tranquilliser dans tous les événemens de la vie*, Strasbourg, 1752, in-8°; l'original parut à Cologne, en 1676, in-4°, sous le titre d'*Ars semper gaudendi*. On prétend que Leibnitz y puisa l'idée de son meilleur monde.

SARASIN (Jean-François), poète français, né en 1604 à Hermanville-sur-Mer, dans le voisinage de Caen, avait une imagination brillante, et travaillait avec beaucoup de facilité. Il n'était jamais déplacé ; le tendre, le galant, l'agréable, l'enjoué, le sérieux, lui convenaient également. Toujours intéressant, il était recherché des femmes, des gens de lettres et des gens de la cour. Sarasin était secrétaire et favori du prince de Conti. Le maire et les échevins d'une ville étant venus pour haranguer le prince, l'orateur resta court à la seconde période. Sarasin saute aussitôt du carrosse où il était avec le prince de Conti, se joint au harangueur, et poursuit la harangue, l'assaisonnant de plaisanteries si fines et si délicates, et y mêlant un style si original, que le prince ne put s'empêcher de rire. Le maire et les échevins remercièrent Sarrasin de tout leur cœur, et lui présentèrent, par reconnaissance, le vin de la ville. Ce poète s'étant mêlé d'une affaire qui déplut au prince de Conti, encourut sa disgrace. On prétend qu'il en mourut de chagrin. Ce fut à Pézenas qu'il termina sa carrière, en 1654. Pélisson, son ami, passant par cette ville quatre ans après sa mort, se transporta sur sa tombe, l'arrosa de ses larmes, lui fit faire un service, fonda un anniversaire, tout protestant qu'il était alors, et célébra ses talens dans cette épitaphe :

Pour écrire en styles divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis pas plus ; car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Sarasin avait épousé une femme d'une humeur insupportable, et dont il se sépara ; aussi demandait-il souvent si l'on ne trouverait jamais le secret de perpétuer le monde sans femme. Le métier

de bel-esprit le fatiguait quelquefois : « J'envie, disait-il, le sort de mon procureur, qui fait fortune, et commence toutes ses lettres par ces mots : J'ai reçu l'honneur de la vôtre, sans que personne y trouve à redire. » On a de Sarasin des *Odes*, parmi lesquelles on distingue celles qu'il fit sur la bataille de Lens et sur la prise de Dunkerque ; des *Eglogues*, des *Elégies*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Vaudevilles*, des *Chansons;* des *Madrigaux*, des *Lettres;* un poème en quatre chants, intitulé *Défaite des bouts rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture ;* production qu'on a beaucoup vantée autrefois, et qui ne paraît aujourd'hui qu'un mélange bizarre de latin, d'espagnol, d'italien, de français moderne et de vieux français. En général il y a de la facilité dans ses poésies, et quelquefois de la délicatesse ; mais elles manquent de correction et de goût. Quelques-unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le curé*, sont licencieuses. Quelques morceaux de ses ouvrages offrent de vraies beautés, et respirent le bon goût de l'antique ; mais il ne se soutient pas assez. Despréaux jugeait bien de ce poète lorsqu'il disait que Sarasin avait eu lui la matière d'un excellent esprit, mais que la forme n'y était pas. Ses ouvrages en prose sont : I. *Histoire de la conspiration de Walstein*, production chargée d'antithèses et pleine d'esprit, manière qui ne convient pas au genre historique. II. *Traité du nom et du jeu des échecs*, dans lequel on trouve des recherches. III. *Histoire du siége de Dunkerque*, par Louis de Bourbon, prince de Condé. Ses Œuvres furent recueillies par Ménage, en 1656, Paris, in-4°, et 1685, 2 vol. in-12. Le Discours préliminaire est de Pélisson.

SARASIN ou SARRASIN (Jean), né à Genève en 1576, mort en 1632, fut syndic de la république, qui lui fit composer l'ouvrage suivant contre les prétentions du duc de Savoie : *Le citadin de Genève, en réponse au cavalier de Savoie*, Paris, 1606, 1 vol. in-8°.

SARASIN. *Voyez* Sarrasin.

SARAVIA (Adrien), théologien protestant, né à Hesdin en Artois, vers l'an 1530, ministre et professeur à Leyde, entra dans la conspiration qui devait livrer cette ville à Robert de Leicester. Il se sauva en Angleterre, où il fut nommé à un canonicat de Cantorbéry. Il y mourut en 1612. Ses ouvrages réunis en un vol. in-fol., imprimés en 1611, ont pour titre : *Diversi tractatus theologici*. Pierre Burmann représente Saravia comme un homme inconstant, avare et ambitieux.

SARAZIN (Jacques), peintre et sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris, et ensuite à Rome, pour se perfectionner dans son art. Le cardinal Aldobrandin l'employa à Frascati, où il fit un *Atlas* et un *Polyphème* d'une grande beauté. De retour en France, il fit à Lyon un *S. Jean-Baptiste* et un *S. Bruno* pour la Chartreuse de cette ville, et vint à Paris décorer plusieurs églises de sa palette et de son pinceau. Les plus beaux ouvrages qu'il ait faits dans cette capitale sont deux

anges d'argent, tenant chacun d'une main un cœur du même métal, qui renferme celui de Louis XIII, et le tombeau de Henri de Bourbon dans l'église des jésuites. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, nous ne citerons que *Rémus et Romulus allaités par une chèvre.* C'est encore cet artiste qui fit à Marly le groupe de deux enfans, qui sont l'objet de l'admiration générale. Sarazin mourut à Paris, le 4 décembre 1660. *Voyez* Goujon.

SARBIEWSKI (Mathias Casimir), en latin *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie, en 1595, de parens illustres, se fit jésuite, en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités et à la poésie. Quelques odes latines qu'il présenta à Urbain VIII, lui méritèrent l'honneur d'être choisi pour corriger les Hymnes que le Saint-Père voulait employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisait faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur Ladislas V, roi de Pologne, qui assistait la réception, tira l'anneau qu'il avait au doigt pour le lui donner, et le choisit, peu de temps après, pour son prédicateur. Ce prince prenait tant de plaisir à sa conversation, qu'il le mettait de tous ses voyages. Ce jésuite mourut en 1640. Nous avons de lui un Recueil de poésies latines : on en a donné une belle édition, à Paris, en 1759, in-12. Il y en a aussi une imprimée à Anvers, en 1632, in-4°. On y trouve quatre livres d'Odes, un livre d'Epodes, un de Vers dithyrambiques, un autre de Poésies diverses, et un d'Epigrammes. On estime surtout ses vers lyriques, quoiqu'on y trouve quelquefois des écarts ridicules, et que le style n'en soit pas toujours correct; mais il a de la chaleur et de l'élévation. Ses Epigrammes sont sans sel, et ses vers dithyrambiques manquent de goût et d'élégance. L'auteur avait commencé un poëme épique, intitulé l'*Eschiade*, qu'il avait déjà distribué en 12 livres comme l'*Enéide;* mais il n'eut pas le temps de l'achever.

SARCER (Érasme), théologien luthérien, né à Anneberg en Saxe, l'an 1501, et mort en 1559, fut surintendant et ministre de plusieurs églises. On a de lui : I. Des Commentaires sur une partie de l'Ancien Testament. II. Un *Corps de Droit matrimonial*, et plusieurs autres écrits recherchés de son temps.

SARCER (Régnier), fils du précédent, né à Solmonde, dans le comté de Buren, en 1540, fut pendant vingt ans lecteur de l'école hiéronymienne à Utrecht, où il forma d'excellens disciples; mais son attachement au système de l'Eglise de Rome lui fit perdre sa place, en 1586. Il est mort en 1597 et a laissé quelques Poésies latines.—Son frère, Guillaume Sarcer, était pasteur à Isleb.

SARDANAPALE, roi d'Assyrie, fameux par sa mollesse et ses débauches, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une troupe d'eunuques et de femmes débau-

chées, habillé et paré comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, en fut si indigné, qu'il forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres avec lui, entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles ; il fut enfin vaincu, et se sauva dans Ninive, bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même temps, les débordemens du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, s'enferma dans son palais, et fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors, vers l'an 770 avant J.-C., après un règne de vingt années. Du temps d'Alexandre on voyait encore près d'Anchiale le tombeau de ce prince avec une épitaphe rapportée par Arrien et par quelques autres écrivains de l'antiquité, écrite originairement en assyrien ; elle signifiait, suivant la version grecque, « Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a bâti Anchiale et Tarse en un même jour. Or toi, étranger, mange, bois, jouis ; car tout le reste ne vaut pas cela. » Le royaume d'Assyrie perdit tout son éclat sous ce prince. Cette décadence fut produite non-seulement par sa mollesse et sa négligence, mais encore par le pouvoir trop étendu qu'il donnait aux gouverneurs sur les grandes provinces. Ces gouverneurs devinrent d'autant plus facilement les maîtres, que les monarques assyriens, au lieu de s'exercer à l'art militaire et de soutenir leur autorité par eux-mêmes, remettaient les rênes de l'empire à des ministres pour s'endormir dans une oisiveté voluptueuse. Voilà ce que les Anciens racontent de Sardanapale ; mais quelques savans révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes hallenses*, une Dissertation en son honneur, intitulée : *Apologia Sardanapali ;* cette Apologie peut être comparée à l'Éloge de l'ivresse ou de la fièvre. Des débris de l'empire de Sardanapale se formèrent les royaumes de Médie, de Ninive et de Babylone.

SARDI (Gaspard), né à Ferrare dans le 15me siècle, d'une famille originaire de Vérone, et mort en 1564, recueillit avec soin tout ce qui lui parut utile à l'histoire, à l'antiquité, et aux arts. On a de lui douze livres de l'*Histoire de Ferrare*, Ferrare, 1646, in-4°, fig. ; quelques *Lettres* latines, et un Traité intitulé : *De triplici philosophiâ*. La Bibliothèque de Modène conserve encore de lui la *Toponomasie*, manuscrit, en dix-huit livres ; c'est un Lexicon de la géographie ancienne.

SARDI (Alexandre), littérateur, né à Ferrare en 1520. On n'a pas de notions certaines sur ses premières années ; on sait seulement qu'il étudia sous Marc-Antoine Antimaque, de Mantoue, professeur de grec à l'université de Ferrare ; qu'il cultiva particulièrement l'histoire, et recueillit soigneusement tout ce qui appartenait aux sciences. Sardi mourut le 28 mars 1588. Il a composé beaucoup d'ouvrages restés inédits ; mais on a imprimé : I. *Numinum et heroum origines*, Rome, 1775. II. *De moribus ac ritibus gentium*, Venise, 1557. III. *De inventoribus rerum*, Mayence, 1577. IV. *De nummis*

tractatus, Metz, 1579. V. Six Discours en langue italienne *sur la beauté et la noblesse de la poésie du Dante.*

SARDI (Louis), célèbre jurisconsulte du 15me siècle, né à Ferrare, enseigna dans l'université de Bologne vers 1425, et publia divers ouvrages de droit. Il mourut en 1445. On a de lui un Traité *De naturalibus Liberis, de legitimatione et successione eorum*, Lyon, 1544.

SARDI (Joseph) né à Morco, dans le diocèse de Côme, fut nommé architecte public et inspecteur des bâtimens par la république de Venise. On admire dans cette ville beaucoup de ses ouvrages, les principaux sont, la Façade des Carmes-Dechaussés sur le grand canal; celle de Sainte-Marie de Zobenigo, et l'Hôpital de l'Eglise des mendians. Il mourut en 1699.

SARDI (Pierre), de Rome, qui vécut dans le 17me siècle, a publié: I. l'*Artillerie en 3 livres*, Bologne, 1659, in-folio. II. *Architecture militaire*, Venise, 1618, in-folio. III. *Traité de fortification*, Venise, 1627.

SARESBERIENSIS (Jean), écrivain du 12me siècle, à qui on attribue un ouvrage intitulé: *Policraticus sive de nugis curialium, et vestigiis philosophorum, libri VIII, accedit huic editioni metalogicus*, Leyde, 1639; Amsterdam, 1664, in-8°. Cet ouvrage parut pour la première fois vers la fin du 15me siècle. On a une traduction française des six premiers livres du *Policraticus*, sous le titre de *Vanité de la cour*, par Mézeray, Paris, 1740, in-4°.

SARGET (Pierre), religieux augustin, né à Lyon, publia au commencement du 16me siècle, quelques écrits: I. L'*Abrégé des temps*, traduction du *Fasciculus temporum*. II. Le *Miroir de la vie humaine*, traduction de l'ouvrage espagnol de Rodéric, évêque de Zamora. III. *Les Fleurs des temps passés*. IV. *Bélial*. C'est un procès curieux entre Dieu et le Diable, pour savoir à qui appartiendra la souveraineté du monde. On y trouve des témoins, des arbitres, et toutes les formes judiciaires du temps. L'auteur du poëme de la *Christiade* paraît avoir employé plusieurs idées de ce singulier ouvrage.

SARISBERY. *Voy.* Salisbery.

SARJEANT (Jean), prêtre catholique romain, dont le véritable nom était Smith, né en 1621, mort vers 1670, élève de Cambridge, fut secrétaire de l'évêque de Durham; mais en 1642, il alla à Lisbonne et y changea de religion. En 1652, Sarjeant retourna en Angleterre, où il composa contre la religion protestante quelques livres, auxquels le docteur Tillotson a répondu.

SARIUS (Grégoire), de la congrégation de Saint-Benoît, né en Angleterre, étudia à Rome, et fut bientôt nommé professeur de théologie dans le célèbre monastère du Mont-Cassin. Il choisit ensuite pour habitation le monastère de Saint-George de Venise, où il termina sa carrière le 30 octobre 1602. On a de lui: *De Sacramentis; De Casibus conscientiæ; Flores decisionum; Clavis regia sacerdotum.*

SARLAT (Aimeri de), troubadour, n'a laissé que deux *Chansons*, qui prouvent qu'il avait de l'esprit, du goût et du sentiment, et qu'il n'était point dénué de grace ni d'imagination.

SARMIENTO (le père MARTIN), savant bénédictin espagnol, professeur de théologie à Madrid, se fit connaître par une érudition immense et par une grande modestie. Nommé pour examiner les ouvrages hardis du philosophe espagnol Feijoo, il eut le courage de donner son approbation. Cette circonstance le mit en butte aux attaques d'une foule d'auteurs, dont les écrits étaient pleins de satires injurieuses à la mémoire de ces deux grands hommes. Il publia à cette occasion un écrit en faveur du théâtre critique et universel du père Feijoo. Cette apologie a été imprimée à Madrid en 1732. Après sa mort arrivée vers l'an 1770, le couvent de Saint-Martin de Madrid publia un autre ouvrage de ce religieux sous le titre d'*OEuvres posthumes du père Sarmiento, Mémoires pour l'Histoire de la poésie et des poètes espagnols*, Madrid, 1775, in-4°. Ces ouvrages sont très-estimés et fort rares. Les journaux littéraires de Madrid ont donné des extraits d'autres ouvrages moins importans du père Sarmiento. On trouve dans le Journal espagnol, intitulé : Le *Courrier littéraire de l'Europe*, la liste de tous les ouvrages non imprimés de cet auteur par Jacques Faenz. Ce Journal contient aussi des extraits de quelques-uns de ces ouvrages.

SARNELLI (POMPÉE), né à Polignano, dans le royaume de Naples, en 1649, mort en 1720, évêque de Biseglia, a publié quelques ouvrages estimés sur les antiquités ecclésiastiques. Les principaux ont pour titre : I. *De la vie commune des clercs*, 1688. II. *Lettres ecclésiastiques*, 5 vol. in-4°.

SARNICIUS (STANISLAS), historien polonais du 6e siècle, est auteur de *Annales sive de origine et rebus gestis Polonorum et Lithuanorum libri octo*, Cracovie, 1587, in-folio; ouvrage fort rare en France.

SARNO. *Voyez* COPPOLA.

SARON. *Voyez* BOCHART.

SARPI (PIERRE-PAUL), historien du Concile de Trente, connu sous le nom de Fra-Paolo, ou de Paul de Venise, naquit dans cette ville le 14 août 1552. Un religieux servite, charmé de la pénétration et de la facilité de son esprit, le fit entrer dans son ordre en 1564. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie, et les papes, les cardinaux, les princes, lui donnèrent des marques de leur estime. On était surpris qu'un jeune homme faible et délicat pût savoir tant de choses. Outre qu'il possédait les langues, les mathématiques, la philosophie et la théologie, il avait fait de grands progrès dans la médecine et l'anatomie. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avait découvert le premier la circulation du sang. Son mérite le fit élever à la dignité de provincial de son ordre en 1579. Depuis un demi-siècle, les opinions de Luther avaient retrempé quelques esprits faibles, et donné une nouvelle énergie à ceux qui souffraient avec peine les prétentions de la cour de Rome; Fra-Paolo, philosophe éclairé, en soutenant le parti des Vénitiens contre le pape, dans le différend qui s'éleva au sujet des immunités ecclésiastiques, combattit avec force l'ambition du chef de l'Église, couvrit de ridicule les excommunications, et vengea, dans un ouvrage bien pensé, les droits des souverains, des foudres du Va-

tican. Le pape voulut le combattre avec des armes qu'il ne redoutait guère : il l'excommunia. Quelque temps après, en 1607, on le fit attaquer d'une manière plus dangereuse; cinq assassins le frappèrent de quinze coups de stylet; il guérit de ses blessures. Le sénat et la république lui montrèrent dans cette occasion tout l'intérêt qu'ils prenaient à sa vie : le bulletin de sa santé fut annoncé journellement au sénat; on promit des récompenses à ceux qui indiqueraient ses assassins. Après sa guérison, on lui permit de se faire accompagner par des gens armés, et l'on créa chevalier le médecin qui l'avait soigné. Depuis cet accident, Fra-Paolo vécut presque toujours dans la retraite. Il s'occupa alors de son immortelle *Histoire du Concile de Trente* qui a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Pour le style, l'ordonnance des matières, la justesse et la profondeur des réflexions, on peut regarder cet ouvrage comme le plus excellent morceau d'histoire qui soit sorti d'Italie. Fra-Paolo mourut comblé de gloire le 14 janvier 1623, à l'âge de 71 ans. Le P. Le Courayer, qui a traduit en français l'histoire du concile de Trente, et qui a écrit la vie de Fra-Paolo, s'exprime ainsi sur cet homme célèbre. « Il observait de la religion romaine tout ce qu'il pouvait pratiquer sans blesser sa conscience; ennemi des persécutions et des schismes, il desirait la réformation des papes, et non leur destruction; enfin, il était catholique en gros, et protestant en détail. Personne n'a développé avec plus d'art et de sagacité les intrigues de la cour de Rome, que l'historien du concile de Trente. » La meilleure édition de l'orlginal de cette Histoire, en italien, est celle de Londres, 1619, in-folio; et en latin, 1620, in-folio, de la version d'Adam Newton, écossais. Les autres éditions du texte sont d'Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°, et de Paris, 1751, 3 vol. in-4°. La traduction française du P. Le Courayer est de 1736, en 2 vol. in-4°, réimprimés en trois, et il y a ajouté des Notes encore plus hardies que le texte. Pour profiter de cet ouvrage curieux, intéressant, et semé d'anecdotes recherchées, il faut lire en même temps l'Histoire du même concile, par le cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de trois cent soixante erreurs dans les dates, dans les noms et dans les faits. Ils sont à la vérité d'accord pour l'essentiel; mais la manière dont ils présentent les événemens est bien différente. Quoi qu'il en soit, le talent des deux historiens est plus différent encore. L'Histoire de Fra-Paolo est, à l'égard de l'ordre, un modèle qu'on ne peut trop étudier et méditer; c'est le jugement qu'en porte l'abbé Mably. » Il s'agit, dit-il, de développer la politique tortueuse de la cour de Rome, les intrigues des légats, la servitude des évêques ultramontains; il s'agit de faire haranguer des théologiens dont la scolastique épouvante les oreilles et la raison; il s'agit de peindre l'obstination des novateurs, et de donner une idée des guerres fatales qui continuent, et des Etats qui craignent ou desirent les décisions du concile. Voyez avec quel art l'historien arrange et dispose les événemens qu'il met sous nos yeux; voyez avec quelle simplicité tout ce chaos se débrouille;

par quelles transitions naturelles l'auteur passe d'un objet à un autre, ne s'appesantit sur aucun, me donne cependant tous les éclaircissemens dont j'ai besoin, et me conduit à son dénoûment auquel je suis préparé. » On a encore du célèbre servite : I. Un ouvrage traduit par l'abbé de Marsy, sous le nom de *Prince de Fra-Paolo*. Cet écrit, extrêmement vanté par les Italiens, fait voir que ce moine entendait bien la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel. « S'il se trouve, dit-il, parmi les habitans de Terre-Ferme, des chefs de parti, qu'on les extermine ; mais s'ils sont puissans, qu'on ne se serve point de la justice ordinaire, et que le poison fasse plutôt l'office du glaive.» Quand on attenta sur sa vie, on ne fit que mettre ses maximes en pratique. II. *Considérations sur les Censures du pape Paul V, contre la république de Venise*. III. *Traité de l'Interdit*, traduit en français. IV. L'*Histoire particulière des choses passées entre le pape Paul V et la république de Venise*. V. *De Jure Asylorum*. VI. *Traité de l'Inquisition*, 1638, in-4°. VII. Un *Traité des Bénéfices*, estimé, et qui a été traduit en français, in-12, etc. Ces différens ouvrages, recueillis à Venise en 1677, 6 vol. in-12, donnent une idée avantageuse du génie et des connaissances de Fra-Paolo, et dénotent un caractère impétueux. Il y a deux autres éditions des Œuvres de Sarpi, Vérone, 1761-68, 8 vol. in-4° ; Naples, 1790, 24 vol. in-8°. On a publié à Venise, en 1766, des Mémoires sur la vie de cet écrivain.

SARRABAT (DANIEL), peintre, né à Paris, mort à Lyon, en 1747, à 80 ans, passa plusieurs années dans l'Académie de peinture établie à Rome par Louis XIV, et s'y perfectionna. Il voulut toujours rester dans sa ville natale, qu'il embellit d'un grand nombre d'ouvrages magnifiques. Sarrabat vint à Cluni, où il figura dans un grand tableau l'*Ouverture de la porte sainte*. Il serait difficile de compter ses ouvrages ; ils eussent été plus finis, s'il ne s'était borné qu'à la confection d'un petit nombre de tableaux.

SARRABAT (NICOLAS), jésuite, né à Lyon, le 9 février 1698, célèbre comme physicien et mathématicien, découvrit le premier à Nîmes la comète de 1709, et en instruisit l'Académie des sciences. Nommé professeur de mathématiques à l'école de Marseille, il publia deux *Mémoires*, qui furent couronnés par l'Académie de Bordeaux. Le premier offre une *Nouvelle hypothèse sur l'aiguille aimantée*; le second a pour objet la *salure de la mer*. On a encore de lui une *Dissertation sur la circulation de la sève dans les plantes*, Bordeaux, 1733, in-12. Sarrabat est mort à Paris, en 1737.

SARRASIN (JEAN-ANTOINE), né à Lyon, en 1548, professa la médecine à Genève, où il mourut en 1598. On a de lui un *Traité*, en latin, *de la Peste*, Genève, 1571, in-4°, et une édition de *Dioscoride*, grec et latin, avec des *scolies*, ibid., 1598. Son fils Jean, mort en 1632, à l'âge de 51 ans, déploya, comme négociateur, des talens précieux pour sa patrie, et a aussi laissé quelques écrits. Un autre fils, Philibert, a laissé quelques écrits de médecine;

son *Historia de latis lumbricis* est surtout estimée. Elle a été imprimée avec les Observations de Guillaume Hildanus, en 1611. Il eut aussi une fille, Louise, distinguée par son savoir dès l'âge le plus tendre, et qui épousa le médecin Offredi.

SARRASIN (Michel), né à Nuys en Bourgogne, et mort à Québec, âgé de 77 ans, professa la médecine et la chirurgie dans cette dernière ville avec succès. Il a laissé une *Histoire du castor*, qui se trouve dans le Recueil de l'Académie des sciences de Paris, et quelques *Observations d'Histoire naturelle.*

SARRASIN (François), fanatique, natif de Caen, d'abord calviniste, abjura ensuite le calvinisme. Toujours ennemi de la présence réelle, il attaqua, le 3 août 1670, l'hostie, l'épée à la main, au moment où le prêtre l'élevait dans l'église de Notre-Dame. En voulant percer l'hostie, immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite; mais ses blessures ne furent pas dangereuses. Le 5 août, Sarrasin fut condamné à faire amende honorable, ayant un écriteau devant et derrière, portant ces mots: *Sacrilége impie*: on lui coupa le poing, et il fut brûlé vif. Il ne donna aucun signe de repentir ni de regret de mourir. Il n'avait que 22 ans.

SARRASIN (Pierre), naquit à Dijon, d'une très-honnête famille. Son goût pour le théâtre l'engagea de bonne heure dans plusieurs sociétés qui en faisaient leur amusement. C'est de ces sociétés que Sarrasin passa au théâtre de la Comédie française, sans avoir joué ni dans les provinces, ni sur aucun théâtre public. Il y débuta, en 1729, par le rôle d'*Œdipe*, dans la tragédie de ce nom, de Pierre Corneille. Le succès de ce début lui mérita les rôles de rois, après la mort du célèbre Baron. Il fut gratifié de la pension de 1,000 livres, en 1756. Affligé, l'année suivante, d'une extinction de voix, il se retira du théâtre, en 1756, avec une pension de 1,500 livres. Il mourut en 1763. On se ressouvint long-temps des larmes qu'il avait fait verser dans beaucoup de rôles tragiques, et de l'attendrissement qu'il faisait éprouver dans les pièces de haut comique, où il jouait les rôles de père; mais il ne jouait jamais parfaitement un rôle entier; il ne rendait bien que les sentimens vifs ou pathétiques: il était fort attaché à Baron. Voltaire l'avait chargé du rôle de Brutus dans la tragédie de ce nom. On répétait la pièce au théâtre. La mollesse de Sarrasin dans une invocation au dieu Mars, le peu de chaleur et de grandeur qu'il mettait dans son rôle, impatienta Voltaire, qui lui dit: « Songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls de Rome; et ne parlez pas au dieu Mars comme si vous disiez: Ah! mon patron, faites-moi gagner à la loterie un lot de cent francs. » (*Voyez* la *Correspondance littéraire* de Grimm.)

SARRASIN. *Voyez* Sarasin et Sarazin.

SARRAU (Claude), originaire de Bordeaux, mort conseiller au parlement de Paris, en 1651. Lenglet-Dufresnoy lui attribue, dans ses *Tablettes chronologiques*, une édition des *lettres de Grotius*, et il ajoute que ses propres lettres ont été publiées par son

fils Isaac. Cet article est démenti par l'auteur des *Antiquités bordelaises*, Bernadeau, qui assure ne connaître aucun des ouvrages de Sarran.

SARROCHIA (Marguerite), savante napolitaine, morte à la fin du 17e siècle, employa sa fortune à recevoir avec distinction les gens de lettres ses compatriotes. Elle avait des connaissances en théologie, en philosophie et en littérature; mais trop d'amour-propre lui attira des envieux et des ennemis. On lui doit plusieurs Epigrammes en vers latins, et un Poëme en italien, ayant pour titre : *Scanderberg, roi d'Albanie.*

SARTI (P. D. Maur), savant camaldule, né dans le diocèse d'Imola, le 4 décembre 1709, après son cours de belles-lettres, passa à Ravenne, où, le 29 avril 1728, il revêtit l'habit monastique. Doué d'un esprit vif et d'une mémoire prodigieuse, il fit de rapides progrès dans les sciences. Il étudia la théologie, le droit canon et la langue grecque à Rome, ainsi que la poésie et les médailles. Il enseigna la philosophie dans les monastères de son ordre à Fabriano, dans celui de Sainte-Croix d'Avallana, et de Ravenne. En 1749, il devint professeur de théologie dans cette dernière ville, et théologien de l'archevêque Ferdinand Guiccioli. En 1753, il alla demeurer à Faenza, où il remplit les fonctions de chancelier de sa congrégation, sans négliger ses occupations littéraires. Appelé à Rome, en 1755, il fut nommé abbé du monastère de Saint-Grégoire, et mérita l'estime du pape Lambertini, qui le chargea d'écrire l'histoire du collége de Bologne. Clément XIII, successeur de ce pontife, le créa conseiller des rits de l'Eglise. L'année suivante il devint procureur de la congrégation. Il mourut au commencement d'août 1756. On a de lui : I. *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus*, Bologne, 1769, 2 tomes in-folio. II. *De antiquâ Picentum civitate*, Pesaro, 1748. III. *De Episcopis Eugubinis*, Pesaro, 1755.

SARTI (Giuseppe), compositeur italien, maître de chapelle de Saint-Pétersbourg, né à Faenza, en 1730, était membre de la chapelle à la cour de Copenhague, dès l'âge de 26 ans, et il y composa quelques opéras, qui eurent peu de succès. Il passa en Angleterre, en 1768, et revint en Italie, où il fut nommé maître de chapelle du conservatoire della Pieta à Venise. Dès-lors sa réputation s'étendit dans toute l'Europe, et, en Italie, on donna à ses compositions, le nom de musique divine. Celui de ses opéras qui eut le plus de vogue, est intitulé *Giulio Sebino.* Sarti devint, en 1782, maître de chapelle du dôme à Milan, et de là passa à Saint-Pétersbourg, où l'appelait l'impératrice de Russie. On rapporte que, lors de la prise d'Oczakow, il fit exécuter un *Te Deum,* auquel il ajouta des coups de canon, et ces canons étant de différens calibres, et placés dans la cour du château formaient la basse de certains morceaux, ce qui ne laissait pas de faire une étrange musique. En 1786, il donna, à Pétersbourg, son *Armide*, qui eut beaucoup de succès. Il mourut dans cette ville, en 1802, âgé de 72 ans. Le célèbre Haydn faisait beaucoup de cas de Sarti. Les compositions de ce musicien

se font remarquer par un style plein d'énergie et d'expression, et toujours bien adapté aux paroles. (*Voyez* le Dictionnaire des musiciens.)

SARTIANO (Albert de), théologien de l'ordre des frères mineurs et orateur éloquent, né en 1385, à Sartiano en Toscane, se consacra à la prédication, et devint l'un des meilleurs orateurs sacrés du 15e siècle. Le pape Eugène IV l'envoya deux fois en Orient pour réunir les peuples de ces contrées à l'Eglise romaine. A son second voyage il pénétra en Egypte, en Ethiopie et en Arménie, pour tâcher d'amener les schismatiques au concile de Florence, et eut un succès si heureux, que le patriarche des Arméniens envoya au synode ses ambassadeurs, et se soumit à la foi apostolique. Sartiano mourut à Milan, en 1450. On a de lui plusieurs lettres, et divers traités sur des matières théologiques.

SARTO (André del), peintre florentin. *Voyez* l'Annucchi.

SARTORIS (Jean-Pierre), conseiller d'état, en 1752, et, en 1763, syndic de la république de Gênes, homme non moins respectable par ses vertus que par ses connaissances, a publié : ***Élémens de la procédure criminelle, suivant les ordonnances de France, la constitution de Savoie, et les édits de Genève***, 2 vol. in-8°, 1774. Ses *Elémens de la procédure civile* sont restés en manuscrit. Il est mort en 1780.

SARTORIUS (Jean-George), né à Bamberg, vers le milieu du 17e siècle, et mort en 1696, fut reçu docteur en médecine à Altorf. On a de lui deux ouvrages intitulés : *Admiranda narium hæmorragia*, etc., Altdorfii, 1682, in-4°. *De morbo militari seu castrensi, vel, synopsis historico-physico-botanico-chymico-therapeuticæ*, Bambergæ, 1664, in-fol.

SARTORIUS. *Voyez* Schneider.

SARTRE (Pierre), écrivain janséniste, né à Montpellier, le 8 décembre 1693, docteur et prieur de Sorbonne, mort à Paris, le 22 juin 1771, signala son attachement au parti contraire à la bulle *unigenitus* par quelques lettres contre les jésuites, et surtout contre les PP. Hardouin et Berruyer. On a encore de lui : *Vie de Mlle de Joncoux, bienfaitrice de Port-Royal*, in-12.

SAS (Corneille), théologien, né à Turnhout, au quartier d'Anvers, l'an 1593, successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines, professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine, official et vicaire-général d'Ypres, mourut le 8 novembre 1656. Nous avons de lui : I. Un traité très-instructif, intitulé : *Œcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum fœminis extraneis vetito contubernio judicium*, Bruxelles, 1653, in-4°. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. II. *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, Rome, 1632, in-12.

SASBOUTH (Adam), cordelier, né à Delft, en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain, en 1553, était savant dans les langues hébraïque et grecque, et dans la théologie.

Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne, en 1568, in-folio. Le plus considérable est un commentaire sur *Isaïe*, et sur les *Epîtres de Saint Paul*.

SASSENUS (André-Dominique), né à Louvain, vers la fin du 17e siècle, fut médecin et apothicaire de sa ville natale, et y professa la chimie. Il n'était encore que bachelier, quand il publia un ouvrage intitulé : *Breves animadversiones in pharmacopœam Bruceellensem editam anno* 1702, Lovanii, 1704, in-12.

SASSETTI (Philippe), Florentin, après avoir fait plusieurs voyages de Florence à Lisbonne, et de Lisbonne aux Indes Orientales, mourut à Goa, en 1589. Il a écrit plusieurs lettres à Pierre Spina et autres savans, qui sont insérées dans la *Prose Florentine*. Il était membre de l'Académie de Florence.

SASSUOLO (Pierre de), orateur sacré de la province de Lombardie, né à Sassuolo, dans le duché de Modène, en 1722, fut professeur de philosophie, puis se livra à la prédication, et eut la réputation d'un des meilleurs orateurs de la religion. Il mourut à Sienne, en 1782. Nous avons de lui des Discours, imprimés à Bologne et à Viterbe.

SATIRUS et PITÉE, architectes de l'antiquité, florissaient 360 ans avant l'ère vulgaire. Ce furent eux que la reine Artémise chargea d'élever à Mausole, son époux, ce tombeau qui passa dans la suite pour une des merveilles du monde. Ce monument était composé de quatre façades, dont chacune fut exécutée par un architecte particulier. Au-dessus de la masse générale, Pitée éleva une pyramide de quatorze marches, surmontée du char du soleil. L'édifice, construit en marbre superbe, avait 140 pieds de haut.

SATIRUS et PHENIX, architectes de l'antiquité, florissaient sous Ptolémée Philadelphe. On sait seulement qu'ils firent un *Canal* de pierre, pour transporter à Alexandrie un obélisque construit par l'ordre de Nectanébo, roi d'Égypte.

SATIRUS et BATRACUS, tous deux Lacédémoniens, célèbres architectes de l'antiquité, construisirent à leurs frais quelques temples à Rome. N'ayant pas obtenu la permission d'y mettre leurs noms, ils gravèrent sur les piédestaux des colonnes, un lézard et une grenouille, dont le nom grec exprimait celui de leur auteur.

SATUR (Pierre-David), savant économiste et géomètre, né en 1739, à Montauban, d'une famille ancienne et distinguée, entra de bonne heure dans la maison du roi, et fit les campagnes de Hanovre; mais, entraîné par le goût des sciences, il renonça à la profession des armes, pour suivre la carrière du génie. Il venait de remporter le premier prix d'architecture, lorsqu'un passe-droit dont il crut avoir à se plaindre, le détermina à rompre, tout à coup, avec ses supérieurs, et le rendit à l'indépendance. Il voyagea dans les Antilles, à la suite du comte d'Emery, gouverneur général; et ses observations éclairèrent le gouvernement sur le régime et l'amélioration possible des colonies. Il conçut le projet d'une école théorique et pratique de marine, propre à rivaliser l'éducation maritime des Anglais;

son programme eut l'approbation de plusieurs marins éclairés; mais, comme la plupart des vues utiles, conçues sous une administration faible et insouciante, se réalisent rarement, son projet fut oublié. Il proposa ensuite de convertir les hospices d'enfans-trouvés en établissemens d'agriculture, de fabrique, de manœuvres navales et d'expéditions, fondés sur un régime économique essentiellement productif. Vers la même époque, quoique chargé par le secrétaire-général de l'Académie des sciences, d'Alembert, de l'examen des ouvrages d'analyse présentés à cette société, il n'en poursuivit pas avec moins d'ardeur la tâche qu'il s'était imposée, d'éclairer le gouvernement sur tous les objets d'amélioration qu'il découvrait dans l'économie intérieure et extérieure; et il soumit à l'Académie des sciences, en 1772, un moyen hydraulique de distribuer de l'eau de la Seine dans tous les quartiers de la capitale, moyen qui procurerait les avantages d'entretenir la salubrité et la propreté dans tous ces quartiers. Son retour en France fut marqué par la composition de plusieurs *Mémoires* d'économie publique intérieure; les approches de la révolution tournèrent ses méditations vers le crédit public; et dès l'année 1786, il publia son *Moyen proposé à la France pour rétablir l'équilibre dans ses finances*, ouvrage substantiel, où la science du crédit public est ramenée à un principe pour ainsi dire géométrique, où l'on trouve les bases d'un code hypothécaire, et un moyen simple et facile de dresser un cadastre, sans frais de confection. Cet ouvrage était à l'ordre de la discussion des notables, lorsque le roi leur fit défense de s'occuper d'autre objet que de celui de leur convocation. Ce contre-temps inespéré, dans un moment où le roi venait d'inviter tous les hommes éclairés de l'empire à lui communiquer leurs lumières, ne put ralentir son zèle patriotique; la révolution éclata, et sa coopération aux travaux de plusieurs membres de l'Assemblée constituante, du comte de Mirabeau, du marquis de Montcalm, de Rabaud de Saint-Étienne, le rendit créateur de plusieurs décrets sur la marine, les finances, les pensions militaires, etc., etc. On n'oubliera point que dans le temps un fameux tontinier, nommé Vauvineux, attirait tout Paris à sa banque, pour y changer des valeurs réelles, contre du papier fictif; le charlatanisme de cette opération avait séduit un grand nombre de personnes, et même une grande partie de l'assemblée. Un simple pamphlet, intitulé : *Analyse de la banque française*, dessilla tellement et si subitement les yeux de tous les citoyens, que la garde chargée de maintenir l'ordre parmi le public, porteur d'effets, fut doublée. La banque territoriale, adoptée dans un grand nombre de départemens, et défendue dans une société politique, par la dialectique d'un habile orateur (le chevalier de Rutlidge), ne put soutenir l'épreuve des grands principes d'ordre social à laquelle elle fut soumise; elle fournit un nouvel exemple de la faiblesse des théories partielles devant celui qui, dans sa tête, avait lié toutes les parties de la richesse publique à un principe élémentaire, placé sous la sauve-garde éternelle et

inviolable du travail. C'était par une suite de ses méditations sur l'économie politique qu'il était parvenu à se persuader que cette science, traitée jusqu'à lui d'une manière conjecturale, pouvait être portée à la précision rigoureuse d'une science exacte, et enrichir le domaine des sciences physico-mathématiques. Trois volumes environ d'*Essais manuscrits*, sur ce sujet, sont restés dans les mains de sa veuve. A la fin de 1792, il visita la Hollande, dont les affaires commençaient à se mêler avec celles de la France. De retour à Paris, il y fut atteint par le décret qui bannissait de la capitale tous les ci-devant gardes du roi. Sa santé s'affaiblit au milieu de ces déplacemens continuels et de ces traverses, et avec ses facultés, diminuèrent ses moyens d'existence; il avait été sur le point de quitter la France, en 1787, sur l'invitation de l'impératrice Catherine II, à l'occasion de son *Moyen proposé à la France*. Le comte de Vergennes l'en détourna, et lui refusa un passe-port, afin, lui dit-il, de conserver ses talens à sa patrie. Sans doute, la France aurait perdu, par cette retraite, un grand nombre d'idées nouvelles ajoutées à la masse des connaissances dans plusieurs branches de l'économie et des travaux publics; mais l'isolement et l'abandon dans lesquels il a passé les dernières années de sa vie, ont fait douter si lui-même y aurait perdu. Il est mort à Paris, le 23 février 1811.

SATURNIN (Publius-Sempronius Saturninus), d'une famille ignorée, embrassa le parti des armes, et fut élevé par Valérien au rang de général. Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les barbares, il fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Ce héros, haranguant ses soldats le jour qu'ils le revêtirent de la pourpre, leur dit: « Compagnons, vous perdez un assez bon commandant, pour vous donner un prince médiocre. » Il continua de se signaler par des actions éclatantes; mais comme il traitait ses troupes avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267.

SATURNIN (Sextus-Julius Saturninus), homme d'état, capitaine et orateur gaulois, cultiva d'abord la littérature et ensuite les armes. Aurélien le regardait comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures, et rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie le salua empereur en 280, la quatrième année du règne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé et tué peu de temps après son élection. Sa mort éteignit entièrement cette révolte passagère. Aux talens d'un grand capitaine, Saturnin joignit l'éloquence d'un orateur et la politique d'un homme d'état.

SATURNIN, d'Antioche et disciple de Ménandre, supposait, comme son maître, un Être inconnu aux hommes. Cet Être avait fait les anges, les archanges et les autres natures spirituelles et célestes. Sept des anges s'étaient soustraits à la puissance du Père de toutes choses, avaient créé le monde et tout ce qu'il contient, sans que Dieu le père en eût aucune connaissance. Dieu

descendit pour voir leur ouvrage, et parut sous une forme visible. Les anges voulurent la saisir ; mais elle s'évanouit; alors ils tinrent conseil, et dirent : « Faisons des êtres sur le modèle de la figure de Dieu. » Ils façonnèrent un corps semblable à l'image sous laquelle la divinité s'était offerte à eux; mais l'homme formé par les anges ne pouvait que ramper sur la terre comme un ver. Dieu fut touché de compassion pour son image, et envoya une étincelle de vie qui l'anima. L'homme alors se dressa sur ses pieds, marcha, parla, raisonna, et les anges formèrent d'autres hommes. Ces anges, créateurs du monde, en avaient partagé l'empire, et y avaient établi des lois. Un de ces sept esprits créateurs déclara la guerre aux six autres, et c'était le démon ou satan qui avait aussi donné des lois et fait paraître des prophètes. Pour délivrer de la tyrannie des anges et des démons les ames humaines, l'Etre suprême avait envoyé son Fils dont la puissance devait détruire l'empire du dieu des Juifs, et sauver les hommes. Ce Fils n'avait point été soumis à l'empire des anges, et n'avait pas été enchaîné dans des organes matériels. Il n'avait eu qu'un corps fantastique, n'était né, n'avait souffert et n'était mort qu'en apparence. Dans les principes de Saturnin, l'homme était un être infortuné, l'esclave des anges, livré par eux au crime et plongé dans le malheur. La vie était donc un présent funeste; et le plaisir qui portait les hommes à se perpétuer était un plaisir barbare qu'on devait s'interdire. Cette loi de continence formait un des points fondamentaux de l'hérésie de Saturnin ; pour l'observer plus sûrement, ses disciples s'abstenaient de vin et de viandes.

SATURNIUS LAZARONEUS, auteur du 16ᵉ siècle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan, composa, sous le titre de Mercure, dix livres d'*Institutions grammaticales*, imprimées à Bâle, 1546, et à Lyon en 1556. C'est un ouvrage bien écrit et plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de l'ancienne Rome, avait donné en six livres les élégances de la langue latine. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserrait dans des bornes trop étroites les lois de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feraient usage de cette langue en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assurait.

SATYRUS, philosophe péripatéticien, écrivit avec beaucoup de soin des Vies d'hommes célèbres. La seule Vie de Sophocle qui nous reste est tirée en grande partie ed l'ouvrage de Satyrus, dont on ne peut que regretter la perte.

SATYRUS, excellent acteur comique grec, vivait dans le 4ᵉ siècle avant notre ère. Il nous a laissé un trait mémorable de sensibilité et de générosité dans son intercession auprès de Philippe, roi de Macédoine, en faveur des deux filles d'Apollophanes, à l'époque du sac de la ville d'Olynthe.

SAUBERT (JEAN), savant critique et bon antiquaire du 17ᵉ siècle, publia en latin une *Histoire* de la bibliothèque de Nuremberg, avec le *Catalogue* des

premières éditions typographiques, 1643, in-4°. Il est encore auteur d'un Traité latin assez estimé, *sur les sacrifices des Anciens*, et d'un autre *sur les prêtres et les sacrificateurs hébreux*. Ces deux traités offrent des recherches et de l'érudition. Thomas Crenius en donna une édition corrigée, augmentée et éclaircie, sous ce titre : *De sacrificiis Veterum, et de sacerdotibus Hæbræorum commentarium*, Leyde, 1699, in-8°.

SAUGRAIN, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, attaché depuis dix-neuf ans à ce bel établissement, n'a cessé pendant ce temps d'y apporter tous ses soins; c'est à lui que l'on est redevable de la conservation de cette superbe bibliothèque, la plus belle et la plus considérable après la bibliothèque royale. Descendu d'une des familles les plus anciennes et les plus notables de la librairie, qui a donné un imprimeur-libraire à Henri IV, roi de Navarre, Saugrain, fut aussi libraire; mais il quitta le commerce avant la révolution, et fut nommé garde de la belle bibliothèque de M. de Paulmy, que venait d'acquérir M. le comte d'Artois. Pour augmenter encore cette collection, Saugrain fit acheter en totalité, au nouveau propriétaire, la seconde partie de la fameuse bibliothèque du duc de La Vallière. Dans les premiers orages de la révolution et le jour même de la prise de la Bastille, la partie du peuple mise en mouvement apprit qu'il existait dans l'Arsenal une bibliothèque appartenant à M. le comte d'Artois; il s'y porte aussitôt en foule pour la détruire. Saugrain, seul dans la bibliothèque, malgré le trouble qu'un pareil tumulte occasionait, eut la présence d'esprit d'ordonner au suisse de changer de livrée, et de prendre l'habit de la maison du roi. Après cela, le suisse ouvre la porte; et, à la vue de la livrée du roi, le peuple se retire, croyant qu'il s'était trompé. Ce fut à cette heureuse idée que l'on dut l'entière conservation de ce précieux dépôt. Pendant les temps les plus orageux de la révolution, étant encore seul chargé de la conservation de cette bibliothèque, il eut le courage de résister plusieurs fois à des ordres que l'on avait eu l'adresse d'arracher au gouvernement, et qui autorisaient le démembrement de la seconde bibliothèque de la France, pour former celles qu'il était question de disséminer dans de nouveaux établissemens. Cette fermeté qui, dans les époques qu'on vient de rappeler, a plusieurs fois compromis sa vie, était unie dans Saugrain, à un caractère doux et aimant, qui lui a concilié l'attachement et mérité les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Il est mort à Paris, en 1806, à l'âge de 70 ans, à la suite d'une maladie longue et douloureuse, avec une réputation d'honneur et de probité qui ne s'est jamais démentie.

SAUL (SAULUS), fils de Cis, homme riche et puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophète Samuel, l'an 1095 avant Jésus-Christ. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitans. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pièces, et délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül,

qui deux ans après marcha contre les Philistins. Ces ennemis des Juifs, irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avait eus sur eux, vinrent, dit l'Écriture, camper à Machmas avec 30,000 chariots, 6,000 chevaux et une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux, et les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, et y conserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag, leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, et qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. (*Voyez* MICHOL.) Ce mariage n'empêcha point le beau-père de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. David s'étant enfui pour échapper à ses poursuites, il l'envoya investir dans sa maison pendant la nuit. Michol, sa fille, femme de David, fit descendre son mari par une fenêtre; et, le lendemain, les archers ne trouvèrent dans le lit qu'une statue que Michol y avait mise. Il le poursuivit à Naïoth, où il s'était retiré au milieu d'une troupe de prophètes. Saül, sur le chemin, fut saisi d'un esprit prophétique; et, lorsqu'il fut arrivé, il continua de parler par l'inspiration divine. Ce miracle suspendit pour quelque temps la haine de Saül. Elle éclata bientôt après, lorsqu'il apprit par Doëg l'Iduméen, que le grand-prêtre Achimélech avait bien reçu David à Nobé, et lui avait donné des rafraîchissemens et une épée; car aussitôt il envoya chercher le grand prêtre et tous les prêtres de la même famille; et, après leur avoir fait d'injustes reproches, il les fit tous massacrer impitoyablement par Doëg, qui seul voulut servir de ministre à sa fureur; puis, emporté par sa colère, il alla à Nobé, où il fit tout passer au fil de l'épée, sans excepter les enfans qui étaient à la mamelle. Ayant appris que son ennemi était dans la ville de Ceila, il se préparait à l'y aller forcer; mais David se retira dans le désert. C'est dans une des cavernes de ce désert, que David se contenta de couper à Saül le bord de sa casaque, pour avoir en main de quoi le convaincre qu'il avait été le maître de sa vie; et Saül, sensible à cette marque de générosité, ne put retenir ses larmes. Il reconnut l'injustice de son procédé, l'innocence de David, et cessa pendant un temps de le poursuivre. Sa haine n'était que suspendue. Elle reprit bientôt le dessus. Il apprit que David s'était retiré dans le désert de Ziph, et courut le chercher. David ayant appris son arrivée, entra de nuit, par un mouvement de l'esprit de Dieu, dans la tente de Saül: et ayant trouvé tout le monde endormi, prit la coupe et la lance du roi, et sortit du camp. Ayant passé de là sur une hauteur un peu éloignée, il appela les gens de Saül, pour leur reprocher la négligence avec laquelle ils gardaient le roi. Ce prince s'éveillant au bruit, reconnut la voix de David; et frappé de ce nouveau trait de grandeur d'ame de la part d'un homme qu'il persécutait, il avoua encore ses torts, et promit de ne lui faire

aucun mal à l'avenir. Les Philistins entrèrent sur les terres d'Israël avec une puissante armée. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle serait l'issue du combat qu'il allait leur livrer, et Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite. Peu de temps après, son armée fut taillée en pièces; et croyant sa mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais, cet officier s'y étant refusé, Saül saisit lui-même son épée, se laissa tomber sur la pointe, et mourut ainsi l'an 1045 avant J.-C. Les Philistins ayant trouvé le corps de ce prince, lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent dans le temple de Dagon, et pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth. Il y a plusieurs tragédies, dont Saül est le héros. M. de Lamartine, jeune poète distingué, en a composé une avec des chœurs, qui n'a point été représentée. On trouve plusieurs des chœurs de sa tragédie dans les *Méditations poétiques*, qu'il a publiées en 1820. Une autre, de M. Sonnet, vient d'être jouée au second théâtre Français avec succès. *Voyez* SAMUEL.

SAUL (SAULUS.) *Voyez* PAUL.

SAULAT (JACOB), sieur des Marez, a publié un Recueil fameux parmi les bibliomanes, et surtout parmi les alchimistes, intitulé *Mutus liber, in quo tamen tota philosophia hermetica figuris hieroglyphicis depingitur, ter optimo maximo Deo misericordi consecratus, solisque filiis artis dedicatus, auctore cujus nomen est* ALTUS, Rupellæ, 1677, in-fol. Des figures hiéroglyphiques, pour la découverte de la pierre philosophale composent ce singulier volume. Il n'y a rien d'écrit que le frontispice. Cet auteur a caché son nom sous celui d'*Altus*; aussi n'est-il cité par aucun biographe. « L'auteur anonyme, dit M. Arcère, dans son Histoire de la ville de La Rochelle, tome 2, pag. 384, 1759, in-4°, pourrait être Jacob Saulat, sieur des Marez, lequel demanda un privilége pour ce manuscrit. Je crois cependant que le véritable auteur est Tollé, médecin de La Rochelle, grand chimiste. Le nom emprunté d'*Altus* le désigne assez. » Cela n'est qu'une conjecture.

SAULI (B. ALEXANDRE), dit l'*Apôtre de la Corse*, né à Milan d'une famille originaire de Genève, flurissait dans le 16e siècle. Il se fit remarquer par son érudition dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul. Ayant reçu la prêtrise, il devint président des études théologiques. Ayant 33 ans, il fut élu supérieur de son ordre, et géra cette place avec tant de zèle, que Saint Charles Borromée, le cardinal Sfondrati et Grégoire XIV le voulurent pour conseiller. Le pontife Pie V le nomma évêque d'Aleria en Corse, et ce fut par sa sagesse dans cette dignité qu'il mérita le surnom glorieux d'*Apôtre de la Corse*. Grégoire le transféra à l'église de Pavie, et il mourut au bout d'un an, dans la terre de Calolzo.

SAULI (ÉTIENNE), noble genevois, frère du cardinal Bandinello, florissait dans le seizième siècle. Il protégea les savans, et cultiva avec succès la littérature sérieuse et légère. Il fut intimement lié avec Grégoire Cortèse, et Paul Manuce. Ce dernier parle dans ses lettres d'un ouvrage de Sauli, intitulé *De homine christiano*, duquel il fait le plus grand éloge. Il fonda à Genève une cé-

lèbre Académie, qui compta parmi ses membres des hommes distingués.

SAULI (PHILIPPE), noble genevois et cousin du précédent, fut nommé à 21 ans évêque de Brugnate, et député plusieurs fois vers l'empereur Charles V; il excella dans le droit civil et canonique, et cultiva avec succès la langue grecque. En 1528, il renonça à son évêché, et se retira à Genève, où il mourut en 1531. Nous avons de lui une traduction des Commentaires d'Eutimius Zigabène sur les psaumes, Venise, 1530; un livre à l'usage des prêtres, imprimé à Milan, et adressé au clergé de son diocèse.

SAULI. *Voyez* LÉON.

SAULIER (GUI), médecin de Lyon, qui vivait en 1538, écrivit un Traité latin sur la *Stérilité des femmes*, et le *Guidon des barbiers*, que Jean Canaples, médecin, son compatriote, a traduit en français.

SAULT (JEAN-PAUL DU), bénédictin de la célèbre congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Sever, cap de Gascogne, en 1650, d'une famille noble, mourut en 1724, à 74 ans, au monastère de Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, dont il était prieur. On a de lui : I. *Entretiens de J.-C. dans le très-saint Sacrement de l'Autel*, in-12, 5 vol., Toulouse, 1701 et 1703; livre plein d'onction. On en a donné un abrégé, plusieurs fois réimprimé. II. *Avis et réflexions sur l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé*, 3 vol. in-12. III. *Le Religieux mourant*, ou *de la préparation à la mort pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux*, 2 vol. in-8°. On en a donné un abrégé in-12. Tous ces ouvrages édifians sont écrits d'une manière diffuse et incorrecte; on ne peut louer que ses bonnes intentions.

SAULX (MARIN LE), auteur du 16e siècle, a publié un ouvrage singulier, intitulé : *Théanthropogamie en forme de dialogues, par Sonnets chrétiens*, Londres, 1577, in-8°.

SAULX DE TAVANES. *Voyez* TAVANES.

SAUMAISE (BÉNIGNE DE), seigneur de Tailly, Bouze et Saint-Loup, et lieutenant particulier en la chancellerie de Sémur en Auxois, mourut doyen des conseillers du parlement de Dijon, en 1640. Dans les troubles de la Ligue, élevés en 1589, il se distingua par son attachement au service des rois Henri III et Henri IV. Il faisait bien des vers latins; mais le plus considérable de ses ouvrages est sa traduction en vers français de la géographie de Denys d'Alexandrie, publiée sous ce titre : *Denys Alexandrin de la situation du monde, nouvellement traduit du grec en français, et illustré de commentaires pour l'éclaircissement des lieux les plus remarquables, contenus en cette œuvre*, Paris, 1597, in-12; avec une épître dédicatoire à Henri IV. Cette traduction est le fruit de la jeunesse de l'auteur; il avait à peine 20 ans quand il la commença.

SAUMAISE (CLAUDE DE), célèbre critique, né à Sémur, en Auxois, l'an 1588, était fils du précédent. Le père de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque et latine. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il

fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son père, lieutenant particulier au bailliage de Sémur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisait du calvinisme l'empêcha d'en obtenir les provisions. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire après Scaliger. Le cardinal de Richelieu lui offrit une pension de 12,000 livres pour le fixer en France, mais Saumaise ayant su que c'était à condition qu'il travaillerait à l'histoire de ce ministre, répondit « qu'il n'était pas homme à sacrifier sa plume à la flatterie. » Pendant un voyage qu'il fit à Paris, en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller d'état; le fit chevalier de Saint-Michel; et depuis, étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6,000 livres. Saumaise se signala, en 1649 par son *Apologie de Charles Ier*, roi d'Angleterre. Il soutenait la plus belle cause; mais il l'affaiblit par le ton ridiculement ampoulé de son ouvrage. Voici comme il le commence: « Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule avec les couronnes, et qui vous servez des sceptres comme de marotte.... » L'année d'après il fit un voyage en Suède, où la reine Christine l'appelait depuis long-temps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, et mourut aux eaux de Spa, le 3 septembre 1653 Saumaise fut le héros des littérateurs de son siècle; mais il a beaucoup perdu de sa réputation. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre et présomptueux. Son érudition était immense; mais mal digérée. Il avait l'esprit très-vif : tous ses ouvrages étaient des impromptus. Lorsqu'on lui conseillait de travailler ses productions avec plus de soin, il répondait « qu'il jetait de l'encre sur le papier, aux heures que les autres jetaient des dés ou une carte sur une table, et qu'il ne faisait cela que comme un jeu.... » Quoique Saumaise écrivit avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il était doux et modeste avec ses amis. Ses affaires domestiques ne le dérangeaient point; il composait tranquillement dans le tumulte de son ménage, au milieu de ses enfans et à côté de sa femme, qui était une mégère. Elle le maîtrisait entièrement : aussi Christine disait-elle de lui qu'elle admirait moins son érudition que sa patience domestique. Ses principaux ouvrages, sont : I. *Nili archiepiscopi Thessalonicensis de primatu papæ romani libri duo*, avec des remarques, Hanovre, 1608, in-8°; à Heidelberg, 1608 et 1612. II. *Flori rerum Romanarum, libri IV, cum notis Gruteri; nunc primùm accesserunt notæ et castigationes Cl. Salmasii*, Paris, 1609, in-8°; et 1636, in-8°. III. *Historiæ Augustæ scriptores sex*, Paris, 1620, in-fol.; et depuis, Leyde, 1670 et 1671, in-8°. IV. *Plinianæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistoria; item Caii Julii Solini Polyhistor, ex veteribus libris emendatus*, Paris, 1629, 2 vol.; in-fol., et à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.; ouvrage estimé. V. *De modo Usurarum*, Leyde, 1639, in-8°. VI. *Dissertatio de fœnore trapezetico, in tres libros diviso*, Leyde, 1640, in-8°. VII. *Simplicii Commen-*

tarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus. VIII. *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, Elzevir, 1659, in-4°. IX. *De Hellenesticâ*, Leyde, 1643, in-8°. X. Plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans la bibliothèque des auteurs de Bourgogne.

SAUMAISE (Claude de), savant oratorien, parent du précédent, né à Dijon, en 1603, entra dans l'Oratoire, en 1635, et fut chargé d'écrire l'Histoire de sa congrégation. Il recueillit plusieurs matériaux ; mais l'ouvrage est demeuré imparfait. Le P. Saumaise mourut en 1680, à Paris, avant de l'avoir achevé. On a de lui une Traduction française des *Directions pastorales* de dom Jean de Palafox, 1671, in-12; et quelques *Pièces de vers* latins et français.

SAUMAISE. *Voyez* Somaise, et Brécy.

SAUMERY (....), Français de nation, se fit franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, partit de Londres au commencement de janvier 1719, et s'embarqua pour le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de trois ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie et la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre : mais, manquant de témoignage, il fut rejeté. Après cela, il vint à Liége, où il abjura le calvinisme, et vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il revint en Hollande, se fit de nouveau calviniste, et mourut, dit-on à Utrecht. On a de lui : I. *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyage au Levant*, Liége, Everard Kints, 1731, 5 vol. in-12. II. L'*Anti-chrétien, ou l'Esprit du calvinisme opposé à Jésus-Christ et à l'Evangile*, ibid., 1731, in-12. III. Les *Délices du pays de Liége*, 1738-1754, 5 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains. On en estime que les figures.

SAUNDERS (Charles), écrivain dramatique anglais, sous le règne de Charles II, était encore élève à l'école de Westminster, quand il composa une pièce de théâtre intitulée *Tamerlan-le-Grand*. On ignore l'époque de sa mort.

SAUNDERS (Richard), astrologue anglais et quaker, mort en 1680, a publié : I. *Le jugement et la pratique de la médecine astrologique*, in-4°, 1677. II. Un volume in-folio de *Physiognomie*, de *Chiromancie*, de *Signes*, de *Rêves*, etc.

SAUNDERSON (Nicolas), mathématicien anglais, né en 1682, d'une famille originaire de la province d'York, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite-vérole, totalement les yeux. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. Après qu'il eut employé quelques années à l'étude des langues, son père lui enseigna l'arithmétique; mais le disciple fut bientôt plus habile que son maître, et pénétra en peu de temps toutes les profondeurs des mathématiques. Le jeune géomètre s'étant rendu à Cambridge, y expliqua les œuvres de Newton, ses principes mathématiques de philosophie naturelle, son Arithmétique univer-

selle, et même ses ouvrages sur la lumière et les couleurs. Ce fait pourrait paraître incroyable, si l'on ne considérait que l'optique et toute la théorie de la vision s'expliquent entièrement par le moyen des signes, et qu'elles sont soumises aux règles de la géométrie. Saunderson obtint, en 1711, la chaire de mathématiques dans l'université de Cambridge. La Société royale de Londres se l'associa, et le perdit en 1739. Il laissa un fils et une fille. Il aimait passionnément le vin et les femmes. Ses dernières années furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant et vindicatif, il déchirait cruellement ses ennemis et même ses amis. Il était tout au moins incrédule. Le ministre Holmes, qui l'assista dans ses derniers momens, épuisa, pour le convaincre de l'existence de Dieu, toutes les preuves tirées des merveilles de la nature; mais ces preuves étaient insuffisantes pour un aveugle né, qui ne pouvait les connaître. Holmes en appela alors au témoignage de Clarke et de Newton, qui avaient admis une Intelligence suprême. Saunderson, déterminé par l'autorité de ces deux grands hommes, s'écria en mourant. « Reçois-moi dans ton sein, ô Dieu de Clarke et de Newton! » On a de lui des *Élémens d'algèbre*, en anglais, imprimés à Londres après sa mort, en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4°; ils ont été traduits en français par de Joncourt, en 1756, en 2 vol. in-4°. C'est à Saunderson qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, qui ont leurs sommets au centre, et pour base chacune de ses faces. Il avait aussi inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*, c'est-à-dire, une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'était une table élevée sur un petit châssis, afin qu'il pût toucher également le dessus et le dessous. Sur cette table étaient tracées un grand nombre de lignes parallèles, qui étaient croisées par d'autres, en sorte qu'elles faisaient ensemble des angles droits. Les bords de cette table étaient divisés par des entailles distantes d'un demi-pouce l'une de l'autre, et chacune comprenait cinq de ces parallèles. Par ce moyen, chaque pouce carré était partagé en cent petits carrés. A chaque angle de ces carrés ou intersection des parallèles, il y avait un trou qui perçait la table de part en part. Dans chaque trou on mettait deux sortes d'épingles, des petites et des grosses, pour pouvoir les distinguer au tact. C'était par l'arrangement des épingles que Saunderson faisait toutes les opérations de l'arithmétique. On peut en voir la description à la tête du premier volume de ses Élémens d'algèbre, dont les géomètres font cas. Saunderson avait le tact si parfait, qu'il discernait et montrait, avec une exactitude surprenante, la plus légère rudesse dans les surfaces, et dans les ouvrages les plus travaillés le moindre défaut de poli. Ce fut lui qui, dans le médailler de l'université de Cambridge, distingua les médailles romaines véritablement anciennes. Il avait un sentiment encore plus sûr: il apercevait et annonçait la plus légère variation dans l'atmosphère. Un jour, quelques savans faisaient dans les jardins de l'université des obser-

vations sur le soleil; Saunderson distingua jusqu'aux plus petits nuages qui se plaçaient sous le soleil, et interrompaient les observateurs. Toutes les fois qu'il passait, à une distance même assez éloignée, quelque corps devant son visage, il le disait, et assignait le volume de l'objet qui venait de passer. Lorsqu'il se promenait, il connaissait, quand l'air était calme, qu'il passait auprès d'un arbre, ou auprès d'un mur, d'une maison, etc., etc. Saunderson avait encore tant de justesse dans l'ouïe, qu'il distinguait exactement jusqu'à un cinquième de note ou de ton. Il s'était exercé dans son enfance à jouer de la flûte, et avait fait des progrès si rapides, qu'il eût été, s'il eût voulu, aussi habile joueur de flûte qu'il était profond mathématicien. Enfin, tous ceux qui l'ont connu, savent qu'introduit dans une chambre, il jugeait de son étendue sans erreur et à une ligne près, en se plaçant au milieu; et cela parce qu'il ne se méprenait jamais à la distance qui le séparait du mur.

SAUNIER (George), capitaine de vaisseau français, né à Toulon, le 10 octobre 1769, entra jeune encore dans la marine marchande. Il était enseigne sur la frégate *la Junon*, lorsque Toulon tomba au pouvoir des Anglais. Après la reprise de cette ville, il s'embarqua avec huit hommes sur un canot, et rencontra à deux lieues en mer un brick espagnol armé de six canons et monté de 18 hommes : il l'aborde pendant la nuit, s'élance seul le sabre à la main, s'en empare, et l'amène à Toulon; ce brick était chargé pour 500,000 fr. de munitions de guerre. Pour prix de cette action, il fut nommé lieutenant de vaisseau, et eut le commandement du brick *la Liberté*, de 24 canons. Il mérita, par de nouveaux succès, les grades de capitaine de frégate, puis de capitaine de vaisseau, et reçut en l'an 6 (1797) le commandement du *Guillaume-Tell*, sur lequel il combattit à Aboukir. Après ce malheureux combat il se rendit à Malte, où il commanda l'artillerie pendant les vingt mois que dura le siége. Le 29 mars 1799 il sortit du port, et fut attaqué par une frégate et deux gros bâtimens anglais. Après un combat qui dura toute la nuit, il tentait pour la troisième fois l'abordage, lorsqu'il fut atteint d'une balle à l'œil et forcé de se rendre; *le Guillaume-Tell* n'amena qu'après avoir perdu ses mâts. Rendu à sa patrie, il devint capitaine de vaisseau de première classe, et fut chargé de porter des renforts en Égypte. *L'Africaine* qu'il montait fut séparée par un coup de vent du reste de la division à ses ordres; et poursuivie par une frégate anglaise sur la côte d'Espagne; comme elle marchait mal, étant chargée de munitions et de troupes de débarquement, elle fut bientôt atteinte et attaquée. Saunier se défendit pendant 15 heures; presque tous ses marins, tués ou blessés, avaient été remplacés par des soldats et canonniers de l'armée de terre; tous les mâts étaient hachés, toutes les batteries étaient démontées, et Saunier continuait à se défendre, lorsqu'un boulet lui donna la mort, et força la frégate à se rendre; il était âgé de 30 ans. Le capitaine anglais, admirant cette belle défense, prit le sabre de Saunier, et promit de le porter toute la vie. Les consuls

accordèrent à sa veuve une pension de 600 fr., et à ses deux fils une place au Prytanée.

SAURIN (Élie), ministre de l'église wallone d'Utrecht, vit le jour en 1659, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce village, l'éleva comme un fils qui pouvait illustrer son nom. Le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talens le firent choisir en 1661 pour ministre de Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante il était sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portait le saint viatique. Saurin se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église wallone de Delft. Il y eut avec le ministre Jurieu des démêlés dont il se tira avec honneur. Il mourut à Utrecht, le 8 avril 1703, sans avoir été marié. On a de lui : I. *Examen de la théologie de Jurieu*, en 2 vol. in-8°, dans lesquels il a éclairci diverses questions importantes de théologie. II. Des *Réflexions sur les droits de la conscience*, Utrecht, 1697, in-8° : ce livre est en partie contre Jurieu, et contre le commentaire philosophique de Bayle. III. Un *Traité de l'amour de Dieu*, 1701, 2 vol. in-8°, dans lequel il soutient l'amour désintéressé. IV. Un *Traité de l'amour du prochain*, etc. Saurin fit honneur à sa secte par son érudition et son zèle. Ses écrits prouvent des connaissances.

SAURIN (Jacques), fameux sermonaire protestant, né en 1667, à Nîmes, d'un habile avocat de cette ville, fit d'excellentes études qu'il interrompit pendant quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servait en Piémont; mais le duc de Savoie ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Genève, et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla, en 1700, en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après, il retourna à La Haye; il s'y établit, et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Voici le témoignage que lui rendent des journalistes qui l'avaient souvent entendu. « A un extérieur tel qu'il le fallait pour prévenir son auditoire en sa faveur, Saurin joignait une voix forte et sonore. Tel de ses auditeurs était venu dans le dessein de critiquer, qui en perdait l'idée à proportion de l'attention qu'il employait à trouver quelque endroit susceptible de critique. Les Sermons imprimés, surtout ceux qui ont été publiés du vivant de l'auteur, font foi de la justesse des pensées, de la force du raisonnement, de la noblesse du style et des expressions, qui forment proprement le caractère distinctif de Saurin, et que les talens extérieurs étaient les moindres de ses talens. » (Bibliothéque française, tome 22, page 11.) La première fois que le célèbre Abbadie l'entendit, il s'écria : « Est-ce un ange ou un homme qui parle ? » Son élocution n'était pas exactement pure, elle sentait le réfugié; mais comme il prêchait dans un pays étranger, on y faisait peu d'attention; et son auditoire était toujours fort nombreux. Cet illustre réfugié mourut le 30 décembre 1730. Son penchant à la

tolérance, son amour pour la société, la douceur de son caractère et de ses mœurs, soulevèrent contre lui les hommes emportés de son parti. Ils s'efforcèrent d'obscurcir son mérite, et d'empoisonner sa vie par la persécution. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, et quelques autres aventures où sa vertu s'était démentie; mais ces erreurs furent effacées par de grands talens. Les ouvrages de ce célèbre ministre sont : I. Des *Sermons*, en 12 vol. in-8° et in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dont quelques autres sont négligés et faibles. On n'y trouve point ces imprécations que plusieurs calvinistes font quelquefois paraître dans leurs sermons contre l'Église romaine; et c'était une des raisons de la vexation des fanatiques. Il avait publié les cinq premiers volumes pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725; les derniers ont été donnés après sa mort. II. Des Discours historiques, critiques, etc., sur les événemens les plus remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont il publia les deux premiers volumes in-fol. Beausobre et Roques ont continué cet ouvrage, et l'ont augmenté de 4 vol., Amsterdam et La Haye, 1720 et années suiv. Une Dissertation du 2° vol., qui traite du Mensonge officieux, fut vivement attaquée par La Chapelle, et suscita de fâcheuses affaires à Saurin. III. Un livre intitulé : l'*État du christianisme en France*, 1725, in-8°, dans lequel il traite de plusieurs points importans de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame Lafosse à Paris. IV. *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8°. Saurin publia, deux ans après, un abrégé de cet abrégé; l'un et l'autre sont faits avec méthode, mais ne peuvent servir qu'aux protestans. L'abbé Pichon a publié : *Principes de la religion et de la morale*, extraits des ouvrages de Jacques Saurin, ministre du saint Evangile, Paris, 1768, 2 vol. in-12.

SAURIN (Joseph), géomètre, membre de l'Académie des sciences de Paris, naquit à Courteson dans la principauté d'Orange, en 1659. Son père, ministre à Grenoble, fut son premier précepteur. Il fit dans ses études des progrès rapides, et fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. Saurin s'étant emporté dans un de ses sermons, fut obligé de quitter la France en 1683. Il se retira à Genève, et de là dans l'état de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdun. Il était bien établi dans ce poste, lorsque quelques théologiens formèrent un orage contre lui. Saurin, dégoûté de la controverse, et surtout de la Suisse, où ses talens étaient enfouis, passa en Hollande. Il se rendit de là en France, et se mit entre les mains de Bossuet, qui lui fit faire abjuration en 1690. Ses ennemis doutèrent toujours de la sincérité de cette conversion. L'histoire qu'il en a donnée est une espèce de roman. On crut assez généralement que l'envie de cultiver les sciences à Paris avait eu plus de part à son changement que la conviction. Cependant Saurin avait trop d'esprit pour ne pas sentir que les réformateurs du 16° siècle avaient été trop loin;

« Désabusé (dit-il) du système dur de Calvin, je ne regardais plus ce réformateur, dont je m'étais fait une idole, que comme un de ces esprits excessifs qui outrent tout, et qui vont toujours au-delà du vrai. Tels me parurent en général les premiers auteurs de la réforme, et cette juste idée de leur caractère d'esprit me fit bientôt revenir d'une infinité de préjugés. Je vis sur la plupart des articles qui font le plus de peine à nos frères séparés (comme l'invocation des Saints, le culte des images, la distinction des viandes, etc.) qu'on avait fort exagéré les abus inévitables du peuple; que ces abus exagérés avaient été mis sur le compte de l'Eglise romaine, et donnés par les réformateurs pour sa doctrine; et que sa doctrine, même sur ces points séparés des abus, avait été mal prise, et tournée d'une manière odieuse. Une des choses dont je fus le plus frappé, quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir, ce fut de la fausse idée, quoique en apparence pleine de respect pour la parole de Dieu; de la fausse idée, dis-je, qu'on a dans la réforme sur la suffisance et la clarté de l'Écriture Sainte; et de l'abus manifeste des passages dont on se sert pour appuyer cette idée : car cet abus est un point qui peut être démontré. Deux ou trois articles faisaient encore une profonde impression dans mon esprit contre l'Église romaine, la transsubstantiation, l'adoration du Saint-Sacrement et l'infaillibilité absolue de l'Eglise. De ces trois articles, l'adoration du Saint-Sacrement m'obligeait à regarder l'Eglise romaine comme idolâtre, et m'éloignait infiniment de sa communion. » Saurin trouva le livre de Poiret, intitulé *Cogitationes rationales*, qui justifie l'Eglise romaine du crime d'idolâtrie, en distinguant, dans l'adoration du Saint-Sacrement, l'erreur de lieu de l'erreur d'objet. Le catholique adore dans l'Eucharistie Jésus-Christ, objet vraiment adorable; nulle erreur à cet égard. Jésus-Christ n'est-il point réellement dans l'eucharistie ? Le catholique qui l'y adore, l'adore où il n'est pas : simple erreur de lieu, nul crime d'idolâtrie. « Je fus étonné (continue Saurin) que cette pensée qui se présente si naturellement à l'esprit ne se fût pas encore offerte à moi; elle me troubla; et peu de temps après, l'Exposition de feu M. l'évêque de Meaux, ouvrage qui ne sera jamais assez dignement loué, et son Traité des variations, achevèrent de renverser toutes mes idées, et de me rendre la réforme odieuse. » Saurin ne se trompa point dans l'idée qu'il s'était faite, qu'il trouverait des protections et des secours en France. Il fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions de la cour, et fut reçu à l'Académie des sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisait alors son occupation et son plaisir. Il orna le Journal des Savans, auquel il travaillait, de plusieurs excellens *extraits*, et les Mémoires de l'Académie des sciences, de beaucoup de morceaux intéressans. Ce sont les seuls ouvrages qu'on connaisse de lui. On lui attribue mal à propos le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des couplets. Il se répandit en 1709, dans le café où Saurin allait prendre tous les jours son uni-

que divertissement, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venaient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut justifié par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que son accusateur était banni du royaume. Saurin, échappé à cette tempête, ne s'occupa plus que de ses études. Il mourut à Paris, le 29 décembre 1737. Il s'était marié en Suisse avec une demoiselle de la maison de Crousas, dont il eut un fils. (*Voyez* l'article suivant.) Le caractère de Saurin était vif, fier et impétueux, sa philosophie rigide; il pensait assez mal des hommes, et le leur disait souvent en face avec beaucoup d'énergie. Cette dure franchise lui fit beaucoup d'ennemis. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avait été pendant sa vie. On fit imprimer dans le Mercure suisse une prétendue Lettre écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouait coupable de plusieurs crimes qui auraient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes publièrent en 1757, deux ou trois brochures pour prouver que cette Lettre avait existé. Voltaire fit des recherches pour savoir si cette pièce, n'était point supposée. Il consulta non-seulement le seigneur de l'endroit où Saurin avait été pasteur, mais encore les doyens des pasteurs de ce canton. Tous se récrièrent sur une imputation aussi atroce. Mais il faut avouer que ce poète philosophe, en voulant, par haine pour Rousseau, défendre Saurin dans son Histoire générale, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géomètre sacrifia sa religion à son intérêt, et qu'il se joua de Bossuet, « qui crut avoir converti un ministre, et qui ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe. » Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN (Bernard-Joseph), auteur dramatique, avocat au parlement, membre de l'Académie française, mort à Paris, le 17 novembre 1781, était fils du précédent. Il ne cultiva pas la jurisprudence, quoiqu'il eût pris des grades, et s'attacha entièrement à la littérature et au théâtre. Sa tragédie de *Spartacus*, jouée en 1762, offre le caractère neuf d'un héros généreux, armée pour venger l'univers opprimé par les Romains; mais tous les personnages sont sacrifiés au rôle principal; et, quoiqu'on y rencontre de temps en temps des vers frappés, comme disait Voltaire, à l'enclume de Corneille, la plupart sentent réellement un peu trop l'enclume, et sont durs et prosaïques. *Blanche et Guiscard* (*Voyez* l'article Thompson) représentée en 1764, est plus touchante que *Spartacus*; mais la versification a les mêmes défauts. On y trouve ce beau vers qu'on cite souvent :

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille !

Aménophis, autre tragédie, jouée en 1750, ne réussit pas; elle offre cependant de belles tirades, telle que celle-ci :

Rarement on est grand au faîte des grandeurs;
A la cour de son père, entouré de flatteurs,
Et trop sûr de monter au rang de ses ancêtres,
L'orgueil et la mollesse auraient été ses maîtres !
Mais le sort, pour tout bien, lui laissant le danger
D'un trône à conquérir et d'un père à venger,
A toutes les vertus on exerça son ame,
De l'amour de la gloire on y porta la flamme,

On endurcit son corps aux plus rudes travaux:
Du prince on fit un homme, et de l'homme un héros.

Le drame de *Béverley*, joué en 1768, est une de ces tragédies bourgeoises, où l'on défigure à la fois Melpomène et Thalie. Elle eut cependant un grand succès, soit par la peinture des maux auxquels le jeu entraîne, soit par l'art singulier d'un des principaux acteurs. Elle a été reprise dans ces dernières années, et a été revue avec plaisir. Notre célèbre Talma y jouait le principal rôle. On a aussi de lui des comédies: I. *L'Anglomane*, en vers libres, d'abord en 3 actes, resserré depuis (1773) en un acte, et joué avec succès. II. *Le mariage de Julie*, pièce en un acte et en prose, non représentée; elle offre quelques jolies détails. On trouve à la suite de cette pièce diverses *Poésies* qui pèchent trop souvent par le ton prosaïque. III. La petite comédie des *Mœurs du Temps*, en prose, jouée en 1761, est un tableau agréablement peint des ridicules de la société d'alors: on y voit que l'auteur connaissait le grand monde, et qu'il copiait assez bien le ton des personnages qu'il voulait représenter. Il vivait dans ce grand monde, et savait s'y faire estimer. « Ses vers dit le duc de Nivernais, étaient sans faste; son commerce était sans épines. Une certaine pétulance dans la dispute donnait à sa société quelque chose de piquant, sans y mêler rien de fâcheux; c'était de la vivacité et non pas de l'orgueil. On dit que dans la jeunesse de Saurin, cette effervescence allait presque jusqu'à une espèce d'emportement; mais la raison l'avait réduite à n'être que de la vivacité, et sous cette forme plus douce, il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. Saurin, jouissant toujours d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudiait, composait avec succès à la fin de sa vie; comme on voit un chêne antique et courbé par les orages pousser encore des rejetons vigoureux et verdoyans. Son esprit et son caractère n'ont jamais rien perdu de leur force; et sachant allier à l'énergie la circonspection et la mesure, ce qui est si rare et si digne d'éloges, il n'a jamais rien outré, rien exagéré, même dans la culture de la sagesse et de la philosophie. » Il eut des amis illustres: Montesquieu; Voltaire, Helvétius, qui lui faisait mille écus de pension. et qui, lorsque Saurin se maria, lui fit présent du capital de cette pension. Quoiqu'il eût épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, il répondait souvent: « Je n'ai été heureux que depuis mon mariage. » La tendresse consolante d'une épouse aimable et sensible avait su, pour nous servir de sa propre expression: « le rattacher à la vie. » Le théâtre de Saurin a été imprimé en 1783, en 2 vol. in-8°. On a encore de ce poète, dans divers recueils; un assez grand nombre de Couplets bachiques et autres Poésies, remarquables par une gaîté piquante et originale, et un conte indien, intitulé *Mirza et Fatmé*, La Haye (Paris), 1764, in-12.

SAUSSAY (André du), docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris, sa patrie, official et grand-vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, né vers 1595, s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, et qui l'honora

de la mitre 1649. Saussay gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Toul le 9 septembre 1675. Il est auteur de divers ouvrages, et du *Martyrologium Gallicanum*, 1638, 2 vol. in-folio, dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais très-peu de critique et encore moins d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII. « Au jugement du père Papebroch (dit Baillet) ce martyrologe est l'ouvrage d'un jeune homme qui n'était pas assez préparé sur sa matière; qui avait trop de facilité et de précipitation; qui manquait d'exactitude et de discernement; qui donnait trop à son génie et à son imagination; et qui ne faisait pas scrupule d'altérer la vérité des faits; qui outrait la licence que permet la rhétorique, et qui faisait des amplifications plus qu'écolières. Il adopte presque toutes les fables des légendes, et se contente de les revêtir d'un beau latin, si toutefois on peut donner ce nom à un style plein d'affectation, dont toutes les richesses consistent en synonymes, en antithèses, en métaphores et en hyperboles. Il ne cite nulle part aucun auteur, et ne garantit rien de ce qu'il avance. Il fait souvent des bévues puériles; et quoiqu'il ait établi une classe à part pour les personnes que l'Eglise n'a point encore mises au catalogue des Saints, il ne laisse pas d'en confondre plusieurs de cette espèce, qu'il range sans scrupule dans la première classe parmi ceux qui sont publiquement reconnus et qui ont un culte réglé. Ainsi on n'est plus surpris que le public l'ait dispensé de quatre tomes de *Commentaires apodictiques* sur les Saints de France, et c'est ménager assez mal la dignité de l'Eglise gallicane, que d'honorer de son nom un tel martyrologe. » On lui donnait communément le nom de *Plaustrum mendaciorum*.

SAUSSAYE (Charles de la), écrivain ecclésiastique, né en 1565, d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de Saint-Jacques de la Boucherie, à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'Eglise de Paris; ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut le 21 septembre 1621. On a de lui *Annales Ecclesiæ Aurelianensis*, Paris, 1615, in-4°; ouvrage plein de recherches savantes. On y trouve un Traité *de Veritate translationis corporis Sancti Benedicti ex Italiâ ad monasterium Floriacense diœcesis Aurelianensis*. Ce Traité, qui a souffert quelques difficultés de la part des savans italiens, n'est pas toujours d'une critique exacte.

SAUSSOIR (... du), ou DUSAUSSOY, curé de Haucourt en Normandie, mort dans cette paroisse au mois d'octobre 1727, âgé d'environ 40 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *La Vérité rendue sensible à tout le monde, ou Entretiens familiers d'un curé avec un marchand sur les contestations dont l'Eglise est agitée, et en particulier sur la Constitution* Unigenitus, 1719, in-12; cinquième édition, 1724, avec une seconde partie qui commence à l'article VI; nouvelle édition, augmentée par Grillot, chanoine de Chablis, 1743, 2 vol. in-12.

SAUSSURE (Nicolas de), agronome distingué, né à Genève en

1709, membre du conseil des Deux-cents, se fit connaître par ses écrits sur l'agriculture. Il est mort vers 1790. On lui doit : I. *Manière de provigner la vigne sans engrais*, 1775, in-8°. II. *Essai sur les causes de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir*, 1776, in-12. III. *Autre sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780, in-8°. IV. *Le Feu, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres*, 1783, in-8°. V. Il remporta un prix à la société économique d'Auch, par un *Mémoire sur la manière de cultiver les terres;* et on en trouve d'autres de lui dans le recueil de la société de Berne.

SAUSSURE (Horace-Benedict de), célèbre botaniste et minéralogiste, fils du précédent, né à Genève le 17 février 1740, se lia dès sa jeunesse avec les savans qui illustraient sa patrie, tels que Pictet, Jalabert, Bonnet et Haller. Il prit avec eux le goût du travail, et un amour extrême pour l'étude de la nature. Saussure obtint, à 21 ans, la chaire de professeur de philosophie à Genève, et la remplit avec réputation durant 25 années. Il n'abandonna ses leçons que pour voyager. Il vint à Paris en 1768, et revint deux autres fois en France, d'abord pour y considérer les volcans éteints du Vivarais, du Forez et de l'Auvergne; ensuite, pour voir à Lyon la machine aérostatique de Mongolfier, et suivre tous les détails de cette célèbre expérience. Saussure visita la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. En 1772 il partit pour l'Italie, et y observa les productions de la nature avec l'œil du génie. Il s'arrêta en particulier dans l'île d'Elbe, célèbre par ses mines de fer; à Naples, où Hamilton monta avec lui sur le Vésuve; à Catane, où la vue majestueuse de l'Etna lui inspira le desir d'atteindre sa plus haute cime. Cette cime fut mesurée par de Saussure, le 5 juin 1773, et fixée par lui, au moyen du baromètre, à 1713 toises. Des neiges éternelles qui résistent aux feux du climat et à ceux du volcan, commencent à 1500 toises d'élévation; les pétrifications des productions de la mer s'y découvrent actuellement à 300 toises au-dessus de son niveau. Dans ses savantes courses, Saussure prit tantôt la minéralogie pour l'objet de ses recherches, et tantôt la botanique. Il découvrit plusieurs genres de lichens inconnus, et près des eaux thermales d'Aix, deux espèces de trémelles qui n'avaient point encore été décrites, et qui, dans leurs mouvemens d'oscillation, parcourent, comme l'aiguille d'une montre, un dixième de ligne par minute. Le génie inventif de Saussure ne se borna pas à ces découvertes. On lui doit une foule d'instrumens utiles aux sciences et aux arts. On peut citer, 1° le *cyanomètre* et le *diaphanomètre*, qui ont pour objet de graduer la transparence de l'atmosphère passant du bleu le plus clair au bleu le plus noir, et de fixer ainsi l'influence des matières terrestres qui troublent cette transparence. 2° Un instrument propre à mesurer la force de l'action du vent. 3° Un autre pour déterminer l'influence de la force magnétique dans différens lieux et à différentes températures. 4° Un nouveau plan de moulin, à l'abri des variations subites des vents. 5° L'*électromètre*, instrument exact et ingénieux, propre à déterminer

la nature et la force du fluide électrique, même dans un temps serein. Au moyen de cet instrument Saussure parvint à démontrer que les mouvemens violens de l'homme augmentent en lui la présence de ce fluide. 6° Un instrument qui fait découvrir la présence du fer dans les minéraux, et offre aux minéralogistes un moyen qui a tous les avantages d'une boussole portative, sans en avoir les inconvéniens. 7° L'*héliothermomètre*, inventé en 1767, et dont Buffon publia ensuite la description. Il sert, pour ainsi dire, à emmagasiner la chaleur. On sait qu'on a plus chaud dans une chambre ou une voiture, où le soleil pénètre au travers des carreaux de glaces, que lorsque ses rayons y entrent directement. Saussure fit construire cinq caisses carrées, de verre plat, s'emboîtant les uns dans les autres, et parvint dans la dernière à élever le thermomètre au 88° degré. Il pensa ensuite à adapter cette découverte aux usages économiques, et à remplacer ainsi le feu de nos foyers par la chaleur du soleil. 8° L'*hygromètre* à cheveu, propre à comparer les divers degrés de l'humidité de l'air, mérita surtout à Saussure les applaudissemens des physiciens, et ouvrit à son auteur une nouvelle carrière dans les sciences. Par le moyen de cet instrument, il mesura la quantité d'eau que l'air peut contenir dans diverses circonstances, et détermina les affinités des vapeurs avec les corps qui peuvent s'en charger. Spallanzani faisait à Pavie les expériences les plus curieuses sur les animalcules infusoires; Saussure, qui correspondait sans cesse avec lui, tâcha de l'aider dans ce travail, et prouva que la plupart de ces êtres imperceptibles se reproduisent à la manière des polypes, par des divisions transversales; que le milieu de leur corps offre un étranglement qui finit par se rompre et produire deux animaux semblables au lieu d'un; qu'ils jouissent, comme les grandes espèces, de tous les attributs de l'existence, éprouvent des plaisirs, sont sujets à des maux, et peuvent être foudroyés par l'étincelle électrique. Mais c'est principalement dans la géologie et la connaissance des montagnes que Saussure se montra véritablement législateur. En 1760, des Anglais avaient fait un voyage aux glaciers de Chamouni, que l'on avait toujours regardés comme inaccessibles, et qu'on nommait *Montagnes maudites*. Saussure entreprit de les visiter: rien n'ébranla son courage, ni ne troubla ses tranquilles observations. Depuis cette époque il prit la résolution de faire chaque année un voyage dans les Alpes, et il l'exécuta autant que sa santé le lui permit. En effet, il poursuivit leur chaîne jusqu'aux bords de la mer et dans toute leur direction. En 1779, il les avait traversées quatorze fois par huit endroits différens, et avait visité les mêmes points d'observation dans toutes les saisons. Il s'éleva le premier sur le mont Cramont en 1774, et s'essaya ainsi à gravir bientôt sur le Mont-Blanc, vers lequel Saussure observa que tous les sommets pyramidaux des monts voisins penchent et s'inclinent, « comme pour rendre hommage, dit M. Senebier, à ce dominateur de toutes les montagnes de l'Europe. » Saussure fixa la hauteur du Cramont à 150 toises. Il parvint quelque temps après

sur la cime la plus élevée du Mont-Rose, qui n'est inférieure que de 20 toises à celle du Mont-Blanc. Enfin ce dernier, que Saussure avait toute sa vie désiré escalader, le vit sur sa crête au commencement d'août 1787. L'année précédente, le docteur Paccard et Jacques Balmat, animés par de Saussure, y étaient parvenus après avoir bravé mille dangers. Ce dernier, loin d'en être effrayé, resta trois heures et demie sur le plus haut sommet, et y trouva le baromètre à seize pouces et une ligne; ce qui donne au Mont-Blanc 2450 toises d'élévation : le thermomètre était à deux degrés au-dessous de zéro. Saussure y respira à peine: l'action seule de boucler son soulier fut pour lui un travail presque au-dessus de ses forces. Au mois de juillet 1788, Saussure parvint, avec son fils aîné, sur le col du Géant, élevé de 1763 toises au-dessus du niveau de la mer, et y campa dix-sept jours pour y faire des observations. En interrogeant les flancs arides des rochers primitifs, les masses étincelantes de glaces, les couches successives de neiges, il a déterminé leur âge, et leur accroissement chronologique. Il conquit ainsi les monts célèbres qu'il parcourut et pénétra avec autant d'intelligence que de courage dans ces grands ateliers de la nature, où, au milieu des neiges, des torrens, des brouillards, et de l'image effrayante de l'antique chaos, se forment les principes de la fécondation et l'origine des fleuves et des mers. Dans ses savantes excursions, Saussure enrichit la lithologie de plusieurs pierres nouvelles, parmi lesquelles nous ne citerons que la byssolite qu'il trouva en 1777, et qui est couverte de poils d'une extrême finesse. Tant de travaux méritaient la gloire, et Saussure l'obtint. Associé de l'Académie des sciences de Paris et de plusieurs autres, sa maison reçut tous les étrangers illustres qui venaient à Genève pour le voir; et en 1778 l'empereur Joseph II lui fit l'accueil le plus flatteur. Saussure, fondateur de la société des arts dans sa patrie, contribua ainsi à y porter à un très-haut point de prospérité l'industrie locale. Membre du conseil des Deux-cents, il fut appelé ensuite à l'assemblée nationale de France, lorsque Genève fut réunie à la république. La révolution lui ôta la plus grande partie de sa fortune, et les secousses politiques navrèrent son cœur. Celui qui avait résisté à tant de fatigues, fut terrassé par le chagrin; il mourut au mois de janvier 1798. Ses ouvrages sont: I. *L'Eloge de Bonnet*, in-8°. L'auteur le publia lorsque Genève affligée de la perte de cet homme célèbre, dont il était neveu par alliance, lui érigea un monument public. II. *Dissertatio physica de igne*, 1759. Cette Dissertation, l'un des premiers ouvrages de l'auteur, établit par des expériences que les corps s'échauffent d'autant plus par l'action du soleil qu'ils sont plus noirs : aussi le vrai moyen pour les cultivateurs des Alpes, de hâter la fonte des neiges, est de répandre sur elles de la terre noire. III. *Recherches sur l'écorce des feuilles et des pétales*, 1762, in-12. Ce petit livre, dédié à Haller, offre autant de patience et d'exactitude que de finesse dans les observations. IV. *Dissertatio physica de electricitate*, 1766, in-8°. L'auteur y juge ente Franklin et Nollet, et

décide en faveur de la théorie du premier. V. *Exposition abrégée de l'utilité des conducteurs électriques*, 1771, in-4°. L'auteur fut le premier qui fit élever un paratonnerre à Genève, et cet écrit fut destiné à rassurer le peuple que cette innovation avait effrayé. VI. *Projet de réforme pour le collége de Genève*, 1774, in-8°. L'auteur veut qu'on conduise particulièrement par les sens les enfans à l'instruction; qu'on leur apprenne l'histoire naturelle par la vue des échantillons; l'histoire, par la peinture des événemens et celle des positions géographiques; les arts enfin, par la présentation des machines et des effets qu'ils ont créés. VII. *Description des effets électriques du tonnerre, observés à Naples dans la maison de milord Tilney*, in-4°. VIII. *Essais sur l'hygrométrie*, 1783, in-4°. Cet ouvrage est un modèle de précision. Il créa la science dont il traite, et qui fait l'une des principales branches de la météorologie. L'auteur y décompose l'eau et les vapeurs jusque dans leurs élémens primitifs; il y décrit tous les phénomènes de l'évaporation, et présente les sources des rosées, des brouillards, des neiges et des horribles tempêtes qui bouleversent l'atmosphère. IX. *Défense de l'hygromètre à cheveu*, 1788, in-8°. X. *Voyages dans les Alpes, précédés d'un Essai sur l'Histoire naturelle des environs de Genève*, 4 vol. in-4°, avec figures: le premier parut en 1779, le second en 1786, et les deux derniers en 1796. Les mêmes Voyages ont paru à Genève en 1787-96, 8 vol. in-8°, fig. C'est le plus grand et le plus important ouvrage de l'auteur, il offre l'histoire nouvelle de contrées inconnues, mais dont la connaissance peut faire deviner un jour la véritable théorie de la terre. Descartes, sur les Alpes, médita de grandes pensées; Saussure y poursuivit la nature et sut la peindre. Il assure que les Alpes et les plaines qui les avoisinent ont été respectées par les volcans, soit parce qu'elles ne renferment point dans leur sein l'aliment qui en nourrit les feux, soit parce que le temps de leur développement n'est pas encore arrivé. XI. Saussure publia, dans les Journaux et les Mémoires des sociétés savantes, une foule d'écrits dont plusieurs sont des Traités complets. On peut distinguer ceux qu'il a faits sur la constitution physique de l'Italie; la géographie physique de cette contrée; les *Lagoni di monte Cerboli;* l'histoire physique du ballon lancé à Lyon le 19 janvier 1784; les tourmalines du Saint-Gothard; les moyens de se garantir des mauvais effets du charbon embrasé dans les lieux fermés; la mine de fer de Saint-George de Maurienne; les deux dents d'éléphant trouvées près de Genève; les collines volcaniques du Brisgaw, les variations de hauteur et de température des eaux de l'Arve; le moyen de souder à de petits tubes de verre les fragmens de minéraux qu'on veut faire fondre au feu du chalumeau, et l'usage enfin de cet instrument dans la minéralogie. Ce dernier Mémoire surtout, inséré dans le Journal de physique de l'an 3 (1795), offre des résultats aussi neufs que bien observés. Saussure, suivant M. Senebier, qui a consacré à la mémoire de son compatriote un écrit éloquent et où tous les ouvrages de celui-ci sont

justement appréciés, s'exprimait avec chaleur et clarté. La société des arts de Genève a placé son portrait dans la salle de ses séances.

SAUTEL (Pierre-Juste), poète latin, jésuite, né à Valence en Dauphiné en 1613, mort à Tournon le 8 juillet 1661 ou 1662, cultiva la poésie latine de bonne heure. De tous les poètes latins modernes, il est celui dont la versification approche le plus de celle d'Ovide; mais il est encore plus diffus que son modèle; néanmoins il rend les petits sujets intéressans, par la manière ingénieuse et délicate dont il les décrit. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la première *Elégie de ses Jeux allégoriques, sur une Mouche tombée dans une terrine de lait.* Mais cette pièce serait encore plus estimable si l'auteur avait su modérer son imagination et s'arrêter où il fallait. A l'exemple d'Ovide qu'il semble avoir pris pour modèle, il a souvent trop d'abondance; ses digressions trop longues, ses moralités insipides, quelques expressions qui ne sont pas latines, prouvent que son goût n'était pas aussi sain que son génie était heureux et facile. « En le lisant (dit avec raison un critique), vous commencez par le plaisir, vous continuez par la satiété, vous finissez par le dégoût. » Les préceptes qui suivent chacun de ses Jeux offrent à la jeunesse un petit cours de morale. Les autres sujets de ses Jeux allégoriques, sont: un *Essaim d'Abeilles distillant du miel dans le carquois de l'Amour*; la *Plainte des Mouches*; un *Oiseau mis en cage*; la *Mouche prise dans les filets de l'Araignée*; le *Perroquet qui parle*, etc. On a encore de lui sur tous les jours de fêtes de l'année des épigrammes assez fades qu'il a intitulées l'*Année sacrée poétique*, ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16. Les Jeux allégoriques l'avaient été à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre: les *Jeux sacrés* et les *Pieuses larmes de la Madeleine.* La latinité en est agréable; mais les pensées n'en sont pas naturelles.

SAUVAGE (Jean), en latin *Ferus*, cordelier de Mayence, mourut en 1554, à 60 ans. Ses *Prédications*, qui ont été imprimées en plusieurs volumes in-8°, et ses *Explications de l'Ecriture Sainte*, publiées aussi en différens temps, in-8°, prouvent qu'il connaissait peu le véritable goût de l'éloquence. Dupin trace ainsi le caractère de cet auteur: « Ferus, dit-il, parlait avec facilité, et jugeait sainement des choses. Il avait bien lu les commentaires des Pères; il les suit et les imite. Il n'était point prévenu des maximes de la cour de Rome. Ses sentimens, assez libres, lui ont attiré des adversaires, et ont fait mettre ses ouvrages à l'index. Ses Commentaires sur l'Ecriture ne sont pas des notes sèches, mais des discours étendus et éloquens, dans lesquels il explique néanmoins le sens littéral. On ne peut nier que ses Commentaires ne soient d'un grand usage à ceux qui veulent avoir un commentaire où la morale et la doctrine soient naturellement jointes à l'explication de la lettre. » Il y a de l'exagération dans ce portrait.

SAUVAGE (Denis), seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit le sieur du Parc, né en

Champagne, était historiographe du roi Henri II. Il traduisit en français les histoires de Paul Jove, la *Circé* de Gelli, la *Philosophie d'Amour* de Léon Juda, et donna des éditions d'un grand nombre d'histoires et de chroniques. Son édition de Froissart, Lyon, 1559, en 4 vol. in-folio, et celle de Monstrelet, Paris, 1572, 2 vol. in-folio, sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une Chronique de Flandre, qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435; mais il n'a presque fait que copier Froissart et Monstrelet. Son style est celui du 16e siècle. Cet auteur était plus propre à compiler qu'à écrire.

SAUVAGE (....), célèbre maître écrivain, dut son talent au célèbre calligraphe Alais, et devint lui-même le maître de Rossignol. Les pièces de Sauvage se vendent à très-haut prix. *Voy.* ROSSIGNOL.

SAUVAGÈRE (DE LA), chevalier de l'ordre de Saint-Louis, directeur en chef du génie militaire, de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle, a publié les ouvrages suivans: I. *Recherches sur la nature et l'étendue d'un ancien ouvrage des Romains, appelé communément le* briquetage de Marsal, avec un abrégé de l'histoire de cette ville, et la description de quelques antiquités de *Tarquinpol*, in-8°, Paris, 1740. Cet ouvrage mit l'auteur en correspondance avec les principaux savans de son temps, et particulièrement avec D. Calmet qui en a fait l'éloge et en a publié quelques extraits. II. *Recueil d'antiquités trouvées dans les Gaules, pour servir de suite aux antiquités du comte de Caylus*, in-4°, Paris, 1770. Ce volume comprend l'écrit qui vient d'être indiqué sur le briquetage de Marsal, avec des additions, et en outre, des recherches sur Saintes, Sels-Saint-Mars, Vannes, Bablia, et sur des antiquités égyptiennes trouvées au château d'Ussé, près de Tours. III. *Recueil de dissertations, ou recherches historiques et critiques sur le temps où vivait le solitaire Saint Florent, au Mont Glonne, en Anjou;* sur quelques ouvrages des Romains, découverts dans cette province et en Touraine; sur l'ancien lit de la Loire, de Tours à Angers, et celui de la rivière de la Vienne; sur le prétendu tombeau de Turnus à Tours; l'assiette de Cæsarodunum, première capitale des Turones, sous Jules-César, etc. etc., 1 vol. in-8°, Paris, 1776.

SAUVAGES (FRANÇOIS BOISSIER DE), médecin, né à Alais en 1706, fit les plus grands progrès dans son art, et devint professeur royal de médecine et de botanique en l'université de Montpellier, membre de la Société royale des sciences de la même ville, de celles de Londres, d'Upsal, de la physico-botanique de Florence, des Académies de Berlin, de Suède, de Toscane, des Curieux de la nature, de Bologne. Il était consulté de toutes parts, et on le regardait comme le Boerhaave du Languedoc. Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée, et sa *Nosologia methodica sistens morborum classes, juxtà Sydenhami mentem et botanicorum ordinem*, Lyon, sous le nom d'Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8°, et 1768, 2 vol. in-4°.

Elle a été traduite en français par M. Nicolas, Paris, 1771, 3 vol. in-8°, *Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, et suivant le système de Sydenham et l'ordre des botanistes*. Gouvion en publia une autre traduction plus exacte, Lyon, 1772, 10 vol. in-12. On a joint à cette traduction les *Genera morborum* de Linné ; on y trouve tout à la fois un dictionnaire universel et raisonné des maladies, et une introduction générale à la manière de les connaître et de les guérir. C'est un livre vraiment classique. On reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On croit aussi que ses vues eussent été plus sûres, et d'une utilité plus générale, s'il avait eu moins de penchant pour certains systèmes, et en particulier pour celui de Stahl, touchant le pouvoir de l'ame sur le corps. C'est ce système qui, selon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans des opinions singulières qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria Febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'ame pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses dissertations. « On conviendra, dit Zimmermann, que le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvemens que nous appelons communément volontaires; mais l'ame paraît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité : c'est ce que l'expérience journalière peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses. » Du reste, on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie avec des modifications qui démentent également la manière absolue avec laquelle son adversaire la nie. Sauvages était profond dans les mathématiques ; mais il en fit un trop grand usage dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algèbre les plus rigoureux, et aux démonstrations de la plus sublime géométrie. On a encore de lui : I. *Physiologiæ mecanicæ Elementa*, Amsterdam, 1755, in-12. II. *Methodus foliorum*, etc., La Haye, 1751, in-8°. On y trouve le catalogue d'environ 500 plantes qui manquent dans le Botanicum Monspeliense, publié par Magnol. III. Un grand nombre de *Dissertations* et de *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des Académies, ont été recueillis sous le titre de *Chefs-d'œuvre* de M. de Sauvages, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. IV. Traduction de la *Statique des animaux*, de Hales, Genève, 1744, in-4°. Cet habile médecin mourut à Montpellier, vivement regretté, le 19 février 1767. *Voyez* son Eloge historique à la tête de la Nosologie française, 3 vol. in-8°.

SAUVAL (Henri), avocat au parlement de Paris, mort en 1770, est auteur d'un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé *Histoire et Recherches des Antiquités de la ville de Paris*, Paris, 1724. Cet ouvrage est peu recherché. Il employa vingt années à faire des recherches sur les agrandissemens de cette ville, sur les changemens des lieux les plus considérables, sur les aventures singulières qui y sont arrivées, sur les céré-

monies extraordinaires, sur les priviléges et sur les anciens usages et coutumes qui y ont été observés. Il puisa ses matériaux, tant au trésor des chartes et dans les registres du parlement, que dans les archives de la ville, dans celles de Notre-Dame, de la Sainte-Chapelle, de Sainte-Geneviève, dans les manuscrits de Saint-Victor. Cet ouvrage vaut mieux pour le fond des choses que pour la manière dont elles sont rendues. L'auteur mourut sans avoir eu le temps de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia et suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi; et l'ouvrage ne fut publié qu'en 1724. On en a donné une édition en 1733. Pour l'avoir complète, il est nécessaire que le cahier concernant les Amours des rois de France n'en soit pas détaché. Il parut séparément (Hollande, 1738) en 2 vol. in-12; Paris, 1 vol. petit in-8° avec figures, sous le titre des *Galanteries des rois de France.*

SAUVÉ DE LA NOUE. *V.* NOUE.

SAUVEUR (JOSEPH), géomètre, né à La Flèche le 24 mars 1653, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrassèrent que lentement et par degrés, et ne furent jamais bien libres. Dès lors Sauveur était machiniste; déjà il construisit de petits moulins; il faisait des siphons avec des chalumeaux, des jets d'eau, et d'autres machines. Il apprit sans maître la géométrie, et se trouva ensuite assidûment aux conférences de Rohault. Ce fut en ce temps qu'il se consacra tout entier aux mathématiques. Il enseigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, et eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé la Bassette était à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre de lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la Dauphine, qui en faisait beaucoup de cas. Le grand Condé eut aussi de la bienveillance et même de l'amitié pour Sauveur. Lorsque ce prince ne pouvait pas l'avoir près de lui, il l'honorait de ses lettres. Les fréquens voyages que ce savant faisait à Chantilly, lui inspirèrent le dessein de travailler, vers ce temps-là à un *Traité de Fortifications;* et pour mieux y réussir, il alla en 1691, au siége de Mons, où il monta tous les jours la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, et à son retour il devint le mathématicien ordinaire de la cour. Il avait déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collége royal, et il fut reçu de l'Académie des sciences en 1696. Enfin, Vauban ayant été fait maréchal de France en 1703, il le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'examinateur des ingénieurs; le roi l'agréa, et lui donna une pension. Sauveur mourut le 9 juillet 1716. Il était sans présomption, et disait souvent que « ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi. » On a de lui plusieurs ouvrages dans les Mémoires de l'Académie des sciences. Les principaux sont: I. Des *Méthodes abrégées des grands calculs.* II. Des *Tables pour la dépense des jets d'eau.* III. Le *Rapport des poids et des mesures de diffé-*

rens pays. IV. Une *Manière de jauger avec beaucoup de facilité et de précision toutes sortes de tonneaux.* V. Un *Calendrier universel et perpétuel.* VI. On a encore de lui une *Géométrie*, in-4°, et plusieurs manuscrits importans concernant les mathématiques.

SALVIGNY (l'abbé Edme-Louis Billardon de), curé de Jarnac, diocèse d'Angoulême, mort en 1809, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on desirerait plus de correction et moins d'emphase. Les principaux sont : I. *Epître à un homme de lettres retiré en campagne*, 1777, in-8°. II. *Panégyrique de Saint Louis, prononcé à l'Oratoire*, 1780, in-8°. Il y a quelques mouvemens oratoires assez bien développés ; mais l'auteur n'a pas su tirer un parti avantageux de son sujet. III. *Oraison funèbre de Marie-Thérèse, impératrice*, 1781, in-8°. IV. *César et Pompée*, poème, 1782. On y remarque quelquefois de la verve ; mais en général la versification est lâche et diffuse. V. *Œuvres choisies de Bossuet, évêque de Meaux*, 10 vol. in-8°, 1785 et années suivantes. VI. *Vie de Saint Grégoire, évêque de Tours*, 1785, in-8°. Cette vie est écrite avec trop de partialité. VII. *Discours sur les devoirs des sujets envers les souverains*, prononcé dans le chapitre du Louvre, en présence de MM. de l'Académie française, le 25 août 1786, suivi d'une *Ode sur le prince de Brunswick*, qui n'a point concouru pour le prix, 1786, in-8°. VIII. *Histoire de Henri III, roi de France et de Pologne*, 1787, in-8°. IX. *Essais historiques sur les mœurs des Français*, Paris, 1785, 5 vol. pet. in-8°, fig. Il a aussi rédigé le Journal du concile national, en 1797.

SAUX, fils aîné d'Amurat Ier, était fort aimé des troupes. Impatient de succéder à son père, dont la longue vie contrariait ses vues ambitieuses, il résolut de se rendre maître des provinces européennes. Il fonda l'espoir du succès sur la haute valeur et sur l'amitié d'Andronic, fils de l'empereur grec, Jean Paléologue. Ayant donc concerté secrètement leur entreprise, ils décidèrent qu'ils prendraient tous deux les titres de souverains ; qu'Andronic serait empereur de Constantinople, et Saux sultan d'Andrinople. La fortune les mit bientôt à même d'exécuter leurs desseins criminels. Quelques peuples de l'Asie s'étaient soulevés contre Amurat. Celui-ci partit avec Jean Paléologue ; avant l'expédition ils avaient nommé leurs fils pour gouverner pendant leur absence. Les deux princes profitèrent de cette occasion pour s'emparer du trône. Le bruit de leur conspiration vint aux oreilles d'Amurat, lorsqu'il était encore peu éloigné. Il s'en plaignit amèrement à Paléologue, l'accusa même de complicité avec son fils, et n'en fut dissuadé que quand ce monarque lui eut fait le serment solennel de punir son fils comme il punirait lui-même Andronic. Amurat ne laissait pas d'être inquiet sur l'événement de cette campagne.... Il avait alors deux guerres à soutenir, et craignait que, tandis qu'il marcherait contre l'un de ses ennemis, l'autre accrût ses forces, et devint très-redoutable. Il tourna enfin ses pas vers l'Asie, et ne tarda pas à calmer la rébellion. Il revint aussitôt avec Paléologue, et un appa-

reil de guerre beaucoup plus formidable qu'auparavant; il trouva tous les passages interceptés par les troupes ennemies; car les deux rebelles, sachant que leurs pères n'avaient pas de flotte, avaient fermé toute issue par terre. Ce contre-temps ne découragea pas Amurat; il s'embarqua sur un gros bâtiment, et transporta à diverses reprises un corps de troupes assez considérable au-delà du Bosphore où étaient campés les ennemis. Avant de tenter le sort des combats, il voulut employer la séduction; il s'approcha la nuit du camp de son fils, fit à voix basse des reproches très-énergiques aux Turcs, et leur jura par Mahomet d'oublier le passé, s'ils revenaient à lui. Son discours fit sur eux une vive impression; ils désertèrent presque tous la nuit suivante, et l'armée d'Amurat se trouva presque doublée. Les deux princes se réfugièrent à Didymotique avec une poignée de soldats. Amurat les suivit, et les contraignit par la famine de se rendre. Il fit crever les yeux à son fils, qui mourut de cette exécution; tous les Grecs furent précipités du haut des murailles, et les Turcs passés au fil de l'épée. Jean Paléologue, craignant son allié, condamna son fils à perdre la vue, mais il n'en mourut pas.

SAVAGE (Richard), fils naturel du comte de Rivers et d'Anne, comtesse de Macclesfield, né en 1608, aurait été regardé sans difficulté comme le fils légitime du comte de Macclesfield, si sa mère, qui voulait obtenir sa séparation d'avec son époux, n'eût elle-même, pour y parvenir, avoué publiquement son adultère. Elle n'eut pas plus tôt mis au monde le malheureux fruit de son crime, qu'il devint pour elle l'objet de la haine la plus implacable. Elle le fit élever par une pauvre femme engagée à le faire passer pour son fils; elle empêcha son père, le comte de Rivers, de lui faire un legs de 6000 liv. sterling, en lui persuadant qu'il n'existait plus; elle essaya de le faire passer secrètement dans les colonies; et décidée à l'ensevelir dans l'obscurité de l'indigence, elle le mit en apprentissage chez un cordonnier. La femme qui l'avait élevé étant morte, le jeune Savage trouva dans ses effets qu'il regardait comme son bien propre, des lettres qui lui dévoilèrent le secret de sa naissance et les motifs qui la lui avaient fait cacher. Il renonça aussitôt à l'état qu'il avait embrassé, et chercha vainement à émouvoir la tendresse d'une mère dénaturée dont l'inconcevable dureté le réduisit à tous les malheurs de l'indigence. Il dut à lady Mason, mère de la comtesse, l'éducation incomplète qu'il reçut à l'école de Saint-Alban; et cédant à l'impulsion de son génie, il se fit auteur. Sa première production, dont il rougit ensuite, fut une *Satire* contre Hoadley, évêque de Bangor. Il essaya d'écrire pour le théâtre, avec peu de succès; mais cette tentation lui procura la connaissance de Richard Steele et de Wilks. Bientôt après, plus heureux, il fit recevoir au théâtre une tragédie: *Sir Thomas Overbury* en était le sujet; elle lui rapporta 200 liv. sterling (environ 4800 fr.), et lui concilia l'estime et la bienveillance de plusieurs personnes de rang, étonnées d'apprendre que pendant le temps qu'il travaillait à cet ouvrage, il était sans logement, sans pain, composant dans les champs, au

milieu des rues, écrivant dans la première boutique où il empruntait de l'encre et du papier, le morceau qu'il venait de produire. A peine était-il parvenu à s'attirer, par ce succès, quelque considération, qu'un malheureux événement faillit à lui faire perdre la réputation et la vie. Il se trouva de nuit dans un café fort mal famé, dans lequel un homme fut tué à la suite d'une querelle; le malheureux Savage, et celui qui l'accompagnait, furent emprisonnés, jugés, et convaincus du meurtre. L'implacable comtesse porta l'inhumanité jusqu'à employer tous ses efforts pour lui enlever les espérances qu'il pouvait conserver d'obtenir sa grace auprès de la reine. Il ne la dut qu'à la générosité et à la compassion de la comtesse d'Hertford qui intercéda pour lui. Savage, rendu à la liberté, retomba dans la plus profonde indigence, et s'attacha à l'idée qu'il pourrait obtenir de sa mère, par une *Satire* violente, les secours que sa dureté lui refusait. Cet expédient lui réussit en effet; et lord Tyrconnel, sur la parole que lui donna Savage de renoncer à son dessein, le reçut dans sa maison, le traita comme son égal, et lui fit allouer une pension de 200 liv. sterling par an. Ce fut à cette époque, la plus heureuse de sa vie, que Savage, au sein de l'abondance et des plaisirs, composa son poëme intitulé *Te Wanderer* (le Vagabond), qui eut le suffrage de Pope, et que l'auteur regardait lui-même comme son chef-d'œuvre. Sa mauvaise conduite et son imprudence ne lui permirent pas de jouir longtemps de cet avantage, et forcèrent lord Tyrconnel à le renvoyer. Alors, se croyant dégagé de l'engagement qu'il avait pris de ne point dévoiler la cruauté de sa mère, il publia un poëme qu'il intitula *Le Bâtard*, dont le succès fut tel, que partout on en citait des passages, et que la comtesse, qui alors était à Bath, fut obligée de fuir et de se cacher. Peu de temps après, un mouvement de reconnaissance le porta à célébrer l'anniversaire de la reine, dans un poëme qui lui valut, de la part de cette princesse, un présent de 50 liv. sterling, et l'assurance d'une gratification annuelle de la même somme. A peine eut-il obtenu cette faveur qu'il disparut, ignoré de ses amis les plus chauds, et ne rentra sur la scène du monde qu'après avoir dépensé son dernier schelling. Son indigence habituelle, et les agrémens de son esprit, lui procuraient de nouveaux amis à mesure que sa conduite éloignait les anciens; et sa détresse croissant toujours, il ne dînait plus que par accident, lorsque la pauvreté de son extérieur ne l'excluait pas de la table de ses connaissances. N'ayant ni feu ni lieu, il passait souvent la nuit dans les réduits obscurs ouverts aux plus vils vagabonds, couchant, en hiver, avec la plus vile canaille dans les cendres des verreries; en été, au coin des rues. Cet avilissement semblait ne point l'humilier; son orgueil le soutenait dans ses malheurs. Il se croyait toujours de niveau avec les personnes du plus haut rang, n'admettait point de familiarité grossière, et ne voulait être traité par les grands que d'égal à égal. La mort de la reine ayant aggravé sa position par la perte de sa pension, ses amis se cotisèrent pour lui faire un revenu de 50 livres dont il vivrait dans une petite ville

moins dispendieuse que la capitale; mais son insouciance et l'irrégularité de sa conduite, rendirent encore ce bienfait inutile. Il languissait dans la misère et dans l'avilissement du mépris, lorsqu'il fut arrêté pour une dette modique de 8 livres, et conduit en prison à défaut de caution; il y mourut le premier août 1743, âgé de 46 ans. Telles furent la vie et la fin malheureuse d'un homme qui, né avec des talens marqués, et aidé d'une éducation soignée, eût paru dans le monde avec quelqu'avantage. Il joignit à de grandes vues quelques qualités estimables, et les ternit toutes par sa monstrueuse ingratitude. Les ouvrages de Savage, long-temps dispersés dans les journaux et les magasins, ont été recueillis et publiés en 2 vol. in-8°, et réimprimés dans la collection de Cazin, à Paris, en 2 vol. in-12.

SAVAGE (Jean), théologien anglais, bénéficier de Clothall, dont il fit rebâtir le presbytère, s'était attaché au comte de Salisbury, avec lequel il fit, dans sa jeunesse, le voyage d'Italie; et, jusqu'aux derniers temps de sa vie, il conserva un tour d'esprit plaisant et facétieux, qui le firent appeler l'Aristippe de son temps. Un jour qu'il assistait au lever, George Ier lui demanda *combien il avait resté de temps en Italie?* et sur la réponse qu'il lui fit, le roi ajouta : *Et comment dans cet espace de temps n'avez-vous pas essayé de convertir le pape? — Sire*, répondit Savage, *c'est que je n'avais rien à lui offrir qui pût le tenter.* Il mourut en 1747, regretté de ses amis et surtout des élèves de l'école de Westminster, à laquelle il était extrêmement attaché.

SAVANI (François), bon peintre, né à Brescia, en 1723, se fortifia dans le dessin à l'école d'Ange Paglia et de François Monti. Il laissa plusieurs de ses ouvrages dans les églises de sa patrie. Ruiné par une femme qu'il aimait, il mourut de misère à l'hôpital, le 4 mai 1772.

SAVARON (Jean), natif de Clermont en Auvergne, issu d'une bonne famille de cette province, fut président et lieutenant-général en la sénéchaussée et siége présidial de sa patrie. Il se trouva aux États-généraux tenus à Paris, en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, et y soutint avec fermeté les droits de son ordre contre la noblesse et le clergé. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits. Les principaux sont : I. *Sidonii Apollinaris opera*, 1609, in-4°, avec des notes. II. *Origines de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, Paris, 1662, in-fol. Pierre Durant a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de ce même ouvrage, aussi savant qu'exact. III. *Traité contre les duels*, avec l'édit de Philippe-le-Bel, de l'an 1306, Paris, 1610, petit in-8°. On trouve ordinairement réunis à ce traité d'autres ouvrages du même auteur. IV. *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8°; ouvrage curieux et peu commun. V. *Chronologie des États-généraux*, in-8°, pour montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux États-gé-

néraux, et y a eu entrée, séance et voix délibérative. L'auteur s'appuie d'une foule de citations. VI. Il a donné aussi une édition de Cornelius-Nepos, avec des notes, Paris, 1602.

SAVARY (François). *Voyez* Breves.

SAVARY (Jacques), né à Doué en Anjou, le 22 septembre 1622, d'une famille originairement noble, et dont la branche cadette s'était vouée au commerce dès le milieu du 16e siècle, vint de bonne heure à Paris, et y embrassa cette utile profession. Reçu dans le corps des merciers, il se livra au négoce des marchands en gros; et, ayant fait en peu de temps une fortune considérable, il se retira des affaires avec le projet d'acquérir une charge de secrétaire du roi. Ses liaisons avec Fouquet le déterminèrent à se jeter dans les finances; mais la disgrace du surintendant ayant rejailli sur ses créatures, Savary eut le malheur de ne pouvoir obtenir le remboursement des avances qu'il avait faites dans la régie des domaines du roi, et qui étaient assez considérables pour endommager la fortune qu'il s'était acquise dans le commerce. La réputation distinguée dont il jouissait à juste titre, le firent appeler, en 1670, à travailler à la réforme que l'on méditait, et à la rédaction du code marchand de 1673. Pussort, président de la commission, n'appelait ordinairement cette ordonnance que le *Code Savary*. Sa publication fut l'époque à laquelle Savary composa, à l'invitation de Pussort et des autres commissaires, son *Parfait négociant*, dont la première édition, en 1 vol., est de 1675. La seconde parut avec des augmentations, en 1679. Celle de 1713, dont Jacques Savary des Brulons, son fils, fut l'éditeur, et qu'il enrichit de nouvelles additions, est la septième. Celle de 1721, donnée par Philémon-Louis Savary, un autre de ses fils, est la huitième. Celles que nous citons sont toutes de Paris; dans le même intervalle, il en parut quatre à Lyon, dont on ignore les dates; et les éditions n'ont cessé de se multiplier jusqu'à celle de Paris, 1763, que nous croyons être la dernière. Cet ouvrage utile, long-temps cité dans le barreau, fut traduit en allemand, en 1676; en hollandais, en 1683; et il y en a eu deux autres traductions: l'une à Londres en anglais, l'autre en italien à Milan. Les consultations qui lui étaient adressées de toutes parts sur des questions de commerce, donnèrent lieu à l'ouvrage qu'il publia en 1688, sous le nom de *Parères*, dont il a paru en 1715 une réimpression augmentée de 59 *parères*, et qui, depuis sa publication a été constamment jointe à toutes les éditions qui ont paru du *Parfait négociant*. Savary mourut le 7 octobre 1690. Il avait eu dix-sept enfans, onze garçons et six filles. Il n'y en eut que onze qui lui survécurent.

SAVARY (Jacques et Philémon), tous deux fils du précédent, marchèrent avec succès dans la carrière que leur père avait parcourue. Jacques, sieur des Brûlons, nommé, en 1686, inspecteur-général de la douane à Paris, s'était fait pour son propre usage une nomenclature alphabétique de tous les termes de manufactures et de commerce, et y avait joint de courtes définitions, avec quelques explications succinctes: il l'avait intitulée *Manuel mer-*

cantile, sans songer à la rendre publique. Les magistrats qui présidaient au conseil de commerce, en ayant eu connaissance, l'invitèrent à l'étendre d'après le plan qu'ils lui tracèrent. Des Brûlons se rendit à leur invitation ; mais, n'ayant que peu de loisir, il s'associa son frère Philémon, chanoine de Saint-Maur, pour y travailler de concert avec lui ; et Jacques étant mort en 1716, deux ou trois ans après, Philémon conduisit l'ouvrage à sa fin. Il parut à Paris, en 1723, sous le titre de *Dictionnaire de commerce*, en 2 vol. in-folio. Animé par le succès de l'ouvrage, Philémon s'appliqua à l'étendre et à le perfectionner. Il y ajouta en forme de supplément un 3ᵉ volume qui parut en 1729, deux ans après sa mort, arrivée en 1727. La dernière édition de cette utile compilation a été donnée à Paris, en 1748, en 3 vol. in-folio; il y en a eu une postérieurement imprimée à Genève sous le nom de Copenhague, et l'abbé Morellet en préparait une nouvelle édition, dont le public regrettera de ne pouvoir jouir.

SAVARY (Jacques), natif de Caen, mort le 21 mars 1670, à 64 ans, poète latin, a fait quatre poëmes : I. Sur la *Chasse du lièvre*, 1655, in-12. II. *Du Renard et de la Fouine*, 1658, in-12. III. *Du Cerf*, etc., 1659, in-12, et un quatrième sur le *Manége*, 1662, in-4°, où l'on remarque de l'invention. Ce fut Huet qui l'engagea à les publier : ils sont devenus très-rares. On ne les trouve guère que dans les bibliothèques publiques. On a encore de lui, l'*Odyssée*, en vers latins ; les *Triomphes de Louis XIV, depuis son avénement à la couronne; Album Hipponæ, sive hippodromis leges*, Cadomi, 1662, in-4° ; et un volume de Poésies mêlées, dans lequel il y a plusieurs pièces faibles.

SAVARY (Jacques), médecin de la marine, à Brest, mort en 1768, a traduit le *Traité de l'hydropisie*, de Monro, 1760, in-12 ; et celui du *Scorbut*, de Lind, 2 vol. in-12, 1776.

SAVARY (Nicolas), voyageur et antiquaire, né à Vitré en Bretagne, fit ses études au collége de Rennes avec distinction ; il en sortit en 1775, et partit en 1776 pour l'Egypte, où il séjourna près de trois ans. Trois choses occupèrent sans relâche le jeune voyageur : l'étude de la langue arabe, la recherche des monumens antiques, et l'examen des mœurs nationales. Après avoir quitté l'Egypte, il parcourut pendant dix-huit mois les îles de l'Archipel en observateur intelligent et curieux. De retour en France, en 1780, il publia : I. Le *Coran*, traduit de l'arabe, avec un abrégé de la *Vie de Mahomet*, 1783, 2 vol. in-8°. II. *La Morale de Mahomet*, ou *Recueil des plus pures maximes du Coran*, Paris, 1784, in-18. III. *Lettres sur l'Egypte*, Paris, 1798, 3 vol. in-8°. Le public l'accueillit d'abord de la manière la plus flatteuse ; mais bientôt on éleva des doutes sur l'exactitude de l'auteur, et sur la solidité de son érudition ; on lui reproche avec raison de peindre les Egyptiens et l'Egypte moderne trop en beau. Le voyage de M. de Volney dans cette même contrée, qui suivit de près celui de Savary, fit du tort à celui-ci. Ce voyageur travaillait à un dictionnaire arabe ; la grammaire qu'il devait y joindre était finie ; elle a été pu-

bliée par M. Langlès, Paris, imprimerie royale, 1813, in-4°. Il rédigeait aussi son *Voyage en Grèce*, quand une mort prématurée l'enleva aux lettres le 4 février 1788, à la fleur de son âge. Un esprit vif et cultivé, un cœur sensible et bon, une imagination riante, une mémoire heureuse, une gaité douce et franche, et le talent de raconter, rendaient sa société agréable et utile. Quoiqu'il ne fût point ennemi des éloges, il fuyait par goût tout éclat, tout appareil. Il se répandait peu dans le monde, et n'en remplissait que mieux les devoirs de fils, de frère et d'ami.

SAVASTANO (François Eulalius), jésuite napolitain, né en 1657, prêcha avec succès, et occupa au collége de Naples les chaires de rhétorique, de philosophie et de théologie scolastique. Il mourut le 23 octobre 1717. On a de lui un poème latin, intitulé *Botanicorum seu institutionum rei herbariæ libri quatuor*, Naples, 1712, in-8°. Ce poëme, que l'on peut comparer avec celui des *Jardins*, du P. Rapin, a été traduit en vers libres par le célèbre Bergantini, et imprimé à Venise, en 1749.

SAVERIEN (Alexandre), ingénieur de la marine, membre de l'Académie de Lyon, né à Arles, le 16 juillet 1720, mort le 28 mai 1805, est auteur des ouvrages suivans: I. *Discours sur la navigation et la physique expérimentale*, in-4°. II. *Discours sur la manœuvre des vaisseaux*, 1744, in-4°. III. *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1746, in-8°. IV. *Recherches historiques sur l'origine et les progrès de la construction des navires des Anciens*, 1747, in-4°. V. *La mâture discutée et soumise à de nouvelles lois*, 1747, in-8°. VI. *L'art de mesurer sur mer le sillage des vaisseaux*, 1750, in-8°. VII. *Description et usage des globes célestes et terrestres*, Paris, 1752, in-12. VIII. *Traité des instrumens pour observer les astres sur mer*, 1752, in-12. IX. *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, 1753, 2 vol. in-8°. X. *Histoire critique du calcul des infiniment petits*, 1753, in-4°. XI. *Dictionnaire d'architecture*, par d'Aviler, avec des augmentations, 1755. XII. *Lettre sur la pesanteur*, 1757, in-12. XIII. *Dictionnaire historique, théorique et pratique de marine*, 1758, in-8°; nouvelle édition, 1781, 2 vol. in-8°. XIV. *Histoire des philosophes modernes, avec leurs portraits gravés dans le goût du crayon*, 1760-69, 8 parties en 4 vol. in-4° et in-12. XV. *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent*, 1769, in-8°; nouvelle édit., 1776, 4 v. in-8°. XVI. *Histoire des philosophes anciens jusqu'à la renaissance des lettres, avec leurs portraits*, 1771, 5 v. in-12. Saverien était un écrivain laborieux et très-instruit.

SAVERY (Roland), peintre, né à Courtrai, en 1576, mort à Utrecht, en 1639, fut élève de Jacques Savery, son frère, et travailla dans son genre de peinture et dans sa manière. Roland a excellé à peindre le paysage; et comme il était patient et laborieux, il mettait beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connaisseur, exerça long-temps cet artiste, et

l'engagea à étudier les vues riches et variées que les montagnes du Tyrol offrent aux yeux du spectateur. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, et sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entre autres son *Saint Jérôme dans le désert.*

SAVI (Jean-Jacques), médecin de Bologne, professeur de médecine dans sa ville natale, mort le 28 juillet 1559, a donné *In præsagiorum Hippocratis libros, deque ordine librorum ejusdem prælectio*, Bologne, 1625, in-4°, et quelques autres ouvrages estimés de son temps.

SAVI (Pierre), jésuite, élégant écrivain, a laissé une traduction italienne de la *Conjuration de Catilina par Salluste*, imprimée à Turin, en 1765. On a encore de lui une traduction italienne de la lettre du P. Ferrari, *De institutione adolescentiæ*, qui parut à Milan, en 1750, ainsi qu'une autre, *De rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia bello Italico et bello Pannonico*, du père Ferrari, Milan, 1754.

SAVIARD (Barthélemi), chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, excellent lithotomiste, né à Marolles-sur-Seine, en 1656, et mort en 1702, fit sur son art des observations précieuses, que ses occupations journalières ne lui permirent pas de publier. Ce ne fut qu'après sa mort que Devaux les mit en ordre, et les fit imprimer sous ce titre : *Nouveau Recueil d'Observations chirurgicales*, Paris, 1702, in-8°. On a encore de Saviard une *Réponse* qui roule sur les Accouchemens, qui parut au sujet de ce qui avait été dit dans le Journal des Savans du 26 novembre 1696.

SAVIGNY (Christophe de), seigneur de Savigny et de Piment, en Rethelois, philosophe trop peu connu, le premier qui, avant les encyclopédistes modernes qui ne l'ont jamais cité, et avant les encyclopédistes anglais qui ont joui de l'honneur de l'invention, assujettit les sciences et les arts en tableaux généalogiques et méthodiques. C'est lui qui le premier employa le mot *encyclopédie* pour en exprimer la pensée. La première de ses planches, grand in-folio, gravée en bois, est intitulée *Encyclopédie ou la suite et liaison de tous les arts et sciences.* Tous y sont déduits, en effet, résultent et sont engendrés les uns des autres, suivant leur analogie et leurs alliances naturelles. L'idée encyclopédique est trop profonde et trop philosophique pour laisser à l'étranger l'idée de la première invention, au préjudice de l'histoire des sciences en France. Bacon, il est vrai, la perfectionna, et d'Alembert y ajouta les sciences que les progrès de l'esprit humain multiplièrent; mais le premier avait été fait en France, et Bacon n'eut qu'à ajouter ce que son esprit pénétrant lui montra dans la marche de l'esprit. « Bacon, dit d'Alembert, commença par envisager d'une vue générale les divers objets de toutes les sciences naturelles; il partagea les sciences en différentes branches. » D'Alembert devait

ajouter qu'elles étaient classées en France par Savigny, qui en avait élagué les sciences théologiques, et que Bacon en avait changé les embranchemens. Après avoir exposé la généalogie des arts et des sciences dans sa première planche, Savigny prend en particulier chacun d'eux, et lui donne une planche gravée en particulier pour en développer les connaissances qui en dépendent. La grammaire occupe la seconde planche; la rhétorique est la troisième, la dialectique est la quatrième. L'arithmétique et la géométrie occupent les cinquième et sixième planches. Sous ce nom sont comprises les sciences mathématiques, ainsi nommées en ce temps-là. L'optique est comprise dans la septième. La musique, la cosmographie, l'astrologie, la physique, la médecine, l'éthique ou morale, la jurisprudence, l'histoire terminent l'ouvrage. Si Savigny en avait élagué la théologie, un avocat, Bergeron, y suppléa, en faisant graver cette dernière planche de la collection, qu'il a intitulée : La Science de Dieu, des choses divines, la Métaphysique, première philosophie et souveraine sapience. Bergeron avait deviné que la science encyclopédique tenterait d'étouffer un jour la science théologique qu'il voulut réhabiliter et placer en tête des connaissances humaines. L'ouvrage de Savigny, extrêmement rare, est de format grand in-fol.; il a eu diverses éditions, une avec une gravure en bois où il est représenté offrant son ouvrage moitié imprimé et moitié gravé en bois, au duc de Nevers. Une autre édition avec des changemens a été publiée par Jean Libert, qui l'a dédiée à François de Gonzague, pair de France, etc. « Ce livre, lui dit-il, a été tellement recherché en sa première impression, qu'il est extrêmement rare... ce qui me fait espérer qu'il serait aussi bien reçu en ce siècle qu'il l'avait été auparavant; et bien que les originaux et les planches fussent très-difficiles à recouvrer, et qu'il se trouvât peu de gens qui voulussent travailler à leur restauration, les empêchemens n'ont pas eu assez de force pour arrêter mon dessein; l'auteur le dédia premièrement à mon seigneur votre grand-père; et moi, renouvelant l'impression, j'ai cru le devoir à votre grandeur. » Cette édition est intitulée : *Sacra Parisiorum ancora*, 1619. On dirait que Savigny prévoyait que les sciences seraient la force des Parisiens. Le titre continue en ces termes : *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux, contenant brièvement et clérement par singulière méthode de doctrine, une générale et singulière partition desdits arts, amassés et réduits en ordre pour le soulagement et profit de la jeunesse.* L'auteur a fait graver ses armoiries en tête avec ce cri : *Tôt ou tard, près ou loing, a le fort du foible besoing.* Ces différentes éditions, extrêmement rares, sont conservées dans les monumens de l'histoire de France, en estampes en bois, recueillies au nombre de vingt-deux mille par M. Soulavie. Il paraît que l'art de la gravure en bois avait fait de grands progrès en France vers le milieu du 16e siècle. Les ornemens des tableaux de l'optique, de la musique, de la cosmographie, de l'astrologie, de la médecine, de la jurisprudence, de l'histoire, de la théo-

logie, y sont exécutés suivant les règles du dessin, et avec beaucoup d'esprit.

SAVILE (Henri), théologien anglais, né à Bradley, province d'York en 1549, et mort à Oxford en 1621, fut un des principaux ornemens de l'université de cette dernière ville. Il s'était consacré de bonne heure à la littérature grecque et latine, sacrée et profane. On doit à ses travaux des commentaires sur *Euclide* et sur *Tacite*, et une édition en grec des *Œuvres de Saint Jean-Chrysostôme*, Etonæ, 1613, 8 volumes in-folio. Savile n'épargna aucune dépense pour donner le texte grec de S. Chrysostôme dans sa pureté. On prétend que les dépenses pour la recherche, la transcription des variantes et la collation de tous les manuscrits qu'il a consultés, s'élèvent à près de 8,000 liv. sterling (environ 180,000 fr.) Il a mis en marge les diverses leçons, et quelquefois ses conjectures. « Mais après tout (dit Simon, lettre IX), bien que son édition soit exempte des fautes grossières qui sont dans les éditions de Vérone et de Heidelberg, elle n'est pas si exacte que quelques-uns le prétendent. Elle peut être redressée en plusieurs endroits sur les éditions de Paris et de Commelin; et c'est ce que le P. Labbe a très-bien remarqué dans sa Dissertation sur les écrivains ecclésiastiques. D'ailleurs Savile a fait entrer dans une édition plusieurs pièces qui ne sont pas de S. Chrysostôme. Cette édition, qui est toute grecque, ajoute-t-il, ne peut-être à l'usage d'une infinité de personnes; et c'est pour cela qu'elle n'a pas eu un grand cours parmi nous, si l'on excepte chez quelques savans, de qui elle est fort estimée. » On a prétendu faussement que Fronton du Duc, qui publia dans le même temps que lui ce Père de l'Eglise, donna une édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement d'Angleterre. L'ouvrage qui a le plus fait connaître Savile est le Traité de Bradwardin contre les pélagiens, dont il donna une édition à Londres en 1618, in-folio. Ce Traité curieux et peu commun est sous ce titre : *De causâ Dei contra Pelagium.* On a encore de lui : *Rerum Anglicarum scriptores post Bedam*, Londres, 1596, in-folio. Cette collection a été réimprimée à Francfort, 1601, in-folio, avec un index. Jacques Ier, qui avait pour Savile beaucoup d'estime et d'affection, le créa chevalier à Windsor, en 1604; ce fut à peu près dans le même temps qu'il eut le malheur de perdre son fils unique, et dès lors il prit la résolution de consacrer sa fortune à l'avancement et au progrès des lettres. Il fonda à Oxford deux chaires, l'une de géométrie et l'autre d'astronomie, et fit à l'université des legs considérables.

SAVILE (sir George), marquis d'Hallifax, l'un des hommes d'état les plus distingués de son temps, descendait d'une ancienne famille du comté d'York, et naquit vers 1630, autant qu'on peut le conjecturer d'après l'époque du retour de ses voyages. Il favorisa la restauration de tout son pouvoir, déploya de grands talens, et fut créé pair en considération de ses services et de ceux de son père. En 1668 on le nomma l'un des commissaires réunis à Brook-Hall pour l'examen des dépenses de la guerre de Hollande. En avril 1672 il fut admis au conseil

privé, et envoyé en juin suivant en Hollande, en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire pour traiter de la paix avec la France. Il prit une part très-active dans les affaires que susritèrent les troubles religieux qui survinrent. Créé comte et ensuite marquis en août 1682, bientôt après il obtint le sceau privé et la présidence du conseil à l'accession du roi Jacques, sous le règne duquel, à raison des débats qui s'élevèrent au sujet du test, il fut obligé de renoncer à toutes ses fonctions publiques. On le voit reparaître dans le parlement de la convention, en qualité d'orateur de la chambre des lords. Il s'éloigna de la cour en 1689, et fut opposé à toutes les mesures du gouvernement jusqu'à sa mort, arrivée en avril 1695. « C'était dit Burnet, l'un des hommes les plus aimables de la cour d'Angleterre; son génie le portait à la plaisanterie et à la satire. Ce tour d'esprit le fit soupçonner d'athéisme, quoiqu'il fût persuadé qu'il ne pouvait exister d'athée. Inconstant et versatile, il changea souvent d'opinion dans sa conduite publique, et s'attira par là la méfiance de tous les partis. Son imagination l'emportait sur son jugement, et son penchant à la plaisanterie le mettait quelquefois en contradiction avec lui-même. Il méprisa le monde auquel il cherchait à plaire; il regardait les titres et les honneurs comme des jouets d'enfans, et il les vit avec complaisance s'accumuler sur sa tête. » On a de lui plusieurs *pamphlets* politiques, des *Avis à sa fille*, des *Maximes d'état*, qui ont été réunis et imprimés après sa mort. La troisième édition est de 1717, in-8°. Depuis on a publié sous son nom le portrait de *Charles II*, avec les Maximes d'état, 1750, in-8°, le portrait de l'évêque *Burnet* à la suite de l'Histoire de son temps. Tous les ouvrages de Savile sont écrits avec beaucoup d'esprit et de goût.

SAVIOLI (Jean), né à Roveredo en 1594, apprit les élémens des sciences à Trente, sous les jésuites, et s'adonna à la jurisprudence dans le collège de Padoue. De retour dans sa patrie, il cultiva la littérature avec succès, et mourut à Vérone en 1640. Il a donné : I. *Famulæ divini amoris cum Epigrammatibus*, etc. Trente, 1638. II. *Epigrammatum sacrorum liber primus*, Trente, 1640.

SAVIUS (Aurèle-David), de Genève, jurisconsulte du 16e siècle, fut si estimé, que ses avis passaient pour autant d'oracles. Il a écrit : *De verborum et rerum significatione*. Il mourut le 3 décembre 1562, à Turin.

SAVIUS (Jean), Vénitien, vécut dans le 16e siècle. On a de lui, *Apologie pour la défense du fidèle pasteur*. Il mourut à Padoue, âgé de 23 ans.

SAVOIE (Philippe, comte de), frère de Pierre III, archevêque de Lyon, en 1246, grand-gonfalonier de l'Eglise, et 4e frère d'Amédée IV, de Thomas II et de Pierre, succéda à ce dernier dans la souveraineté de Maurienne, par le titre de comte de Savoie, et mourut sans enfans en 1279, après onze ans de règne.

SAVOIE (Amédée V, comte de), né en 1285, régna en 1279. Il était le second fils de Thomas II, comte de Savoie, de Maurienne et de Piémont. Ce prince, dit *le Grand*, défendit, en 1315, l'île de Rho-

dés contre les Turcs, qui voulaient la reprendre. Ce fut en mémoire de cette expédition qu'Amédée et ses descendans ont pris pour armes une croix de Malte, avec cette devise en quatre lettres, F. E. R. T., qu'on explique ainsi *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit.* On dit que ce prince fit trente-deux siéges, et qu'il fut toujours vainqueur. Il mourut à Avignon, en 1323. Il s'était rendu dans cette ville pour porter Jean XXII à faire prêcher une croisade contre les infidèles, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui épousa sa fille.

AMÉDÉE VI, surnommé *le Comte Vert*, parce qu'il parut à un tournoi avec des armes vertes, fut comte de Savoie, en 1343. Il alla en Grèce secourir Jean Paléologue, et l'arracha des mains du roi de Bulgarie. Il donna du secours au roi de France contre celui d'Angleterre. On le regarda comme l'arbitre de l'Italie et le défenseur des papes. Il mourut, en 1383, de la peste. Il reunit à ses États le pays de Faucigny, de Gex et la baronnie de Vaud. En 1359, il institua l'ordre de chevalier du Collier, dit l'*Ordre de Savoie*, ou *Lacs d'Amour.* — Il eut pour successeur son fils AMÉDÉE VII, qui monta sur le trône à l'âge de 8 ans, et eut, pour régente, Bonne de Bourbon, sa mère. En 1388, ce prince acheta le comté de Roie et Vintimille. Il hérita du comté de Piémont et prit le titre de prince. Il mourut en 1391.

SAVOIE (BONNE DE BOURBON, comtesse DE), femme du précédent, qu'il épousa en 1355 à Paris. Elle fit le bonheur de ses sujets et de son époux. L'histoire a célébré son génie, sa libéralité et sa grandeur d'ame. Après la mort d'Amédée, elle tint les rênes du gouvernement pendant la minorité de son petit-fils, qui la paya d'ingratitude, et refusa pendant long-temps de lui rendre les terres qui formaient son douaire. Bonne mourut à Mâcon, le 19 janvier 1402. — Une autre comtesse de Savoie, morte en 1434, fut l'épouse d'AMÉDÉE VIII, dit *le Rouge*.

SAVOIE (AMÉDÉE VIII, duc DE), successeur d'Amédée VII, en 1391, fut surnommé *le Pacifique et le Salomon de son siècle.* Il sut conserver la paix, pendant que tous les potentats, ses voisins, se faisaient la guerre. Après avoir fait ériger la Savoie en duché, l'an 1416, il quitta ses États et ses enfans, et se retira avec plusieurs seigneurs de sa cour au prieuré de Ripaille, près Thonon. Il y bâtit tout auprès un palais superbe, auquel il donna le nom modeste d'ermitage; et, dans une assemblée des grands de ses États, il y institua, l'an 1434, l'ordre de la chevalerie séculière de l'*Annonciade*, qui n'était qu'une réforme de celui du *Lacs d'Amour*, établi en 1355, par le comte Amédée, dit *le Vert.* (Voyez *l'art de vérifier les dates*, pag. 837, 2ᵉ édit.) Tous ceux qui étaient admis dans ce séjour de plaisirs étaient logés avec magnificence; les mets les plus exquis couvraient leurs tables; ils vivaient plus en honnêtes épicuriens qu'en véritables ermites. Ils portaient néanmoins ce dernier nom, parce qu'ils avaient exclu les femmes de leur société, et qu'ils laissaient croître leur barbe comme les capucins. Leur habit était moins rude que celui de ces religieux; c'était un drap gris

très-fin, un bonnet d'écarlate, une ceinture d'or, et une croix au cou, de la même matière. Amédée jouissait d'un repos voluptueux dans cette maison de délices, lorsque les pères du concile de Bâle lui donnèrent la tiare, l'an 1439, et l'opposèrent à Eugène IV. Le cardinal d'Arles fut député pour lui apprendre son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites et ses domestiques, et consentit à être pape, après avoir témoigné quelques regrets de quitter son ermitage. Il prit le nom de Félix V. Après la mort d'Eugène, Nicolas V ayant été élu, Félix abdiqua la tiare, en 1449, par esprit de paix, et se contenta du chapeau de cardinal. Il mourut quelque temps après à Genève, le 7 janvier 1451, âgé de 69 ans.

SAVOIE (Amédée IX, duc de), dit *le Bienheureux*, né à Thonon, en 1435, succéda à Louis, son père, duc de Savoie, en 1465. Il joignit la valeur d'un héros à toutes les vertus d'un chrétien. Ses ennemis l'éprouvèrent plus d'une fois; mais il usait généreusement de la victoire. Il chérissait les pauvres comme ses enfans. On lui dit un jour que ses aumônes épuisaient ses finances : « Eh bien ! dit-il, voici le collier de mon ordre : qu'on le vende, et qu'on soulage mon peuple... » Amédée mourut en 1482, emportant les regrets de son peuple et de ses voisins. Il avait épousé Yolande de France, fille du roi Charles VII, qui le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Les vertus de ce prince lui ont mérité le titre de *Bienheureux*.

SAVOIE (Charles, duc de), dit *le Guerrier*, était fils d'Amédée IX, et frère de Philibert Ier, auquel il succéda en 1482. Ce prince, bien fait, sage, vertueux, affable, libéral et instruit, eut beaucoup de traverses à essuyer au commencement de son règne. C'était pour y faire allusion qu'il prit un soleil naissant sur une tempête, avec ces mots : *Non tamen indè minus*. L'an 1485, Charlotte, reine de Chypre, et veuve de Louis de Savoie, confirma, en faveur de Charlotte, la donation qu'elle avait faite de son royaume au duc son époux. C'est sur ce fondement que les ducs de Savoie ont pris le titre de rois de Chypre. Charles épousa Blanche de Montferrat, fille de Guillaume Paléologue VI, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Charles-le-Guerrier promettait un règne glorieux, lorsqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. Le marquis de Saluces, qu'il avait vaincu en personne, et dont il avait subjugué le pays, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

SAVOIE (Charlotte de), fille de Louis, duc de Savoie, et d'Anne de Chypre, devint reine de France par son mariage avec Louis XI, qui l'épousa en secondes noces. Elle fut sage et vertueuse : « Aussi, la lui fallait-il telle, dit Brantôme; car, étant ombrageux et soupçonneux prince, s'il en fût un, il lui eût bientôt fait passer le pas des autres. Quand il mourut, il commanda à son fils d'aimer et d'honorer fort sa mère, mais non de se gouverner par elle, parce qu'elle était plus Bourguignone que Française. » Cette princesse se tenait ordinairement au château d'Amboise, où elle mena une vie retirée, pieuse et bienfaisante.

SAVOIE (Emanuel Philibert,

duc DE), né en 1528, de Charles III, fut d'abord destiné à l'Eglise; mais, après la mort de ses deux frères, on le laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna, en 1557, la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les Français, et détruisit le vieil Hesdin. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambrésis, il épousa, en 1559, Marguerite de France, fille de François Ier, et sœur de Henri II. (*Voyez* à l'article de ce dernier prince, des détails sur la victoire de Saint-Quentin.) Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avait perdu de ses États; il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut le 30 août 1580, ne laissant qu'un fils, Charles-Emanuel, qui lui succéda, et qui se montra digne de lui par son courage, par son activité, par son amour pour les sciences : qualités qui formaient le caractère de son père.

SAVOIE (CHARLES-EMANUEL, duc DE), dit *le Grand*, né au château de Rivoli, en 1562, signala son courage au camp de Montbrun, aux combats de Vigo, d'Ast, de Châtillon, d'Ostage, au siége de Verue, aux barricades de Suze. Il entreprit de se faire comte de Provence en 1590. Philippe II, son beau-père, l'aida à se faire reconnaître protecteur de cette province par le parlement d'Aix, afin que cet exemple engageât la France à reconnaître le roi d'Espagne pour protecteur de tout le royaume. Le duc de Savoie, non moins entreprenant, aspirait aussi à cette couronne. Son ambition sans bornes lui inspira des desseins sur le trône impérial, après la mort de l'empereur Mathias; sur le royaume de Chypre, qu'il voulait conquérir; et sur la principauté de Macédoine, que les peuples de ce pays, tyrannisés par les Turcs, lui offrirent. Il se flatta même un moment de devenir roi de France. Les Genevois furent obligés de défendre leur ville, en 1602, contre les armes de ce prince, qui fit tenter une escalade en pleine paix. Les chefs de cette entreprise, ayant été faits prisonniers, furent pendus comme des voleurs de nuit. Henri IV, qui avait aussi à s'en plaindre, et qui le battit plusieurs fois par le duc de Lesdiguières (*voy.* ce nom), fit avec lui un traité par lequel il lui laissait le marquisat de Saluces, pour la Bresse et le Bugey. Le traité de paix, négocié par Bonaventure de Catalagirone, général de l'ordre de Saint-François, fit, selon Hénault, plus d'honneur au duc de Savoie qu'aux négociateurs français. Il est vrai que Lesdiguières dit « que le roi avait traité en marchand, et le duc de Savoie en prince. » Mais si la France semblait perdre la considération que lui donnait en Italie le marquisat de Saluces, qui bridait Turin, elle gagnait beaucoup de terrain, et, selon la maxime de Philippe de Comines: « qui a le profit de la guerre en a l'honneur. » De plus, le traité donnait une bonne barrière aux Lyonnais, qui auparavant étaient tout découverts, et nous rapprochait des Suisses, dont le voisinage pouvait nous être très-utile; et, quant au crédit que nous perdions en Italie, en cédant un marquisat qui nous en ouvrait l'entrée, la valeur française a prouvé sous nos rois et sous la république, que nos armées pouvaient y

entrer par plus d'une porte. Charles-Emanuel, toujours remuant, s'exposa encore aux armes des Français, à celles des Espagnols et des Allemands, après la guerre pour la Valteline. Il mourut de chagrin à Savillan, le 26 juillet 1630, après un règne de 50 ans. Bingendes, évêque de Macon, prononça son oraison funèbre. Son ambition le jeta dans des voies détournées et indignes d'un grand prince. Il n'y eut jamais d'homme moins ouvert que lui. On disait que son cœur était comme son pays, inaccessible. Il bâtit des palais et des églises, il aima et cultiva les lettres; mais il ne songea pas assez à faire des heureux, et surtout à l'être.

SAVOIE (Charles-Emmanuel II, duc de), fils de Victor-Amédée Ier, n'avait que quatre ans lorsqu'il commença à régner, en 1638, après la mort du duc François. Les Espagnols profitèrent de la faiblesse de la régence pour s'emparer de diverses places; mais la paix des Pyrénées rétablit la tranquillité en Savoie; elle ne fut troublée que par un léger différent avec la république de Gênes. Charles-Emanuel mourut en 1675, de la révolution que lui causa un accident arrivé à Victor-Amédée, son fils, renversé de cheval en faisant ses exercices. Turin lui doit plusieurs de ses embellissemens. Il n'oublia pas les autres parties de ses Etats. Il perça un rocher qui séparait la Savoie du Dauphiné, et y pratiqua un chemin large et commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces. Ce travail, digne d'Annibal, lui fit plus d'honneur qu'une conquête. Ce prince avait de l'esprit, et protégea les gens de lettres.

SAVOIE-CARIGNAN (Marie-Thérèse-Louise de), plus connue sous le nom de princesse de Lamballe, veuve de Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, née à Turin le 8 septembre 1749, fut nommée surintendante de la maison de la reine de France, et s'unit à Marie-Antoinette de la plus intime amitié. Avertie par cette dernière de sa fuite à Varennes, madame de Lamballe gagna promptement Dieppe, d'où elle passa en Angleterre. Elle y eût vécu heureuse, si le desir de revoir la reine et de partager son sort ne l'eût rappelée près d'elle. Madame de Lamballe suivit son amie dans sa prison au Temple, et y fut renfermée jusqu'à ce que la commune de Paris, irritée de son attachement, la fit arracher de ce triste lieu, pour la transférer à la Force. Le 3 septembre 1792, on la fit lever de grand matin pour la conduire à la porte de cette prison, où elle trouva des bourreaux. Ceux-ci lui ayant fait quelques questions sur la reine, elle leur dit : « Je n'ai rien à répondre; mourir plus tôt ou plus tard m'est devenu indifférent, et je suis toute préparée. » Aussitôt, traînée dans les cours au milieu de plusieurs cadavres, elle fut égorgée. « Le sincère attachement de madame de Lamballe pour la reine, dit un écrivain, fut son seul crime. Au milieu de nos agitations, elle n'avait joué aucun rôle; rien ne pouvait la rendre suspecte aux yeux du peuple, dont elle n'était connue que par des actes multipliés de bienfaisance. Les écrivains les plus féroces, les déclamateurs les plus fougueux, ne l'avaient jamais attaquée dans leurs feuilles. Le 3 septembre,

on l'appelle au greffe de la Force ; elle comparaît devant le sanglant tribunal. A l'aspect des bourreaux couverts de sang, il fallait un courage surnaturel pour ne pas succomber ; plusieurs voix s'élèvent de la foule et demandent sa grace. Un instant indécis, les assassins s'arrêtent; mais bientôt, frappée de plusieurs coups de sabre, elle tombe baignée dans son sang, et elle expire. Aussitôt on lui coupe la tête, les seins; son corps est ouvert: on en arrache le cœur ; sa tête est ensuite portée au haut d'une pique; à quelque distance on traînait son corps. Les tigres qui venaient de la déchirer se donnèrent le barbare plaisir d'aller montrer sa tête et son cœur à Louis XVI, à la reine et à sa famille. » Madame de Lamballe, belle, douce, obligeante, modérée au sein de la faveur, ne demanda jamais rien pour elle-même. Son nom est resté sans tache; les libelles révolutionnaires le respectèrent. On osa l'assassiner; on n'osa pas flétrir sa mémoire.

SAVOIE. (*Voyez* pour les ducs de Savoie qui ont porté le titre de rois de Sardaigne, VICTOR-AMÉDÉE, etc.)

SAVOIE (autres princes et princesses du même nom DE). *Voyez* EUGÈNE, CRÉQUI, TENDE, LOUISE, et MARIE.

SAVOIE (THOMAS-FRANÇOIS DE SAVOIE). *Voyez* CARIGNAN.

SAVOIE (JACQUES et HENRI DE). *Voyez* NEMOURS.

SAVONA (PHILIPPE), docteur en philosophie et en médecine, né à Palerme, et mort dans la même ville, en 1656, exerça sa profession avec succès à Naples et en Sicile. Il avait entrepris un ouvrage en cinq parties dont il ne put terminer que la première, connue sous ce titre : *Decisionum medicinalium morborum, symptomatum, etc., pars I*, Panormi, 1654, in-fol.

SAVONAROLA (JÉRÔME), religieux dominicain, né à Ferrare, en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de Saint-Dominique, et se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès : il prêchait, il confessait, il écrivait ; et, dans une ville libre, nécessairement pleine de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui était pour la France, contre les Médicis. Voulant jouer à la fois le rôle de Jérémie et de Démosthène, de prophète sacré et d'orateur républicain, il expliqua publiquement l'Apocalypse, et y trouva la destruction de la faction opposée à la sienne. Il prédit que l'Église serait renouvelée, et, en attendant cette réformation, déclama beaucoup contre le clergé et contre la cour de Rome, demanda un concile pour réformer l'un et l'autre et pour déposer le souverain pontife, et s'adressa à l'empereur Maximilien et à Ferdinand et Isabelle pour obtenir cette convocation. Alexandre VI, ayant eu des copies de ses lettres à ces princes, l'excommunia, et lui interdit la prédication. Il se moqua de l'anathème ; et, après avoir cessé de prêcher pendant quelque temps, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape et les Médicis se servirent contre Savonarola, des mêmes armes qu'il employait: ils suscitèrent un franciscain contre le jacobin. Celui-ci ayant affiché des thèses qui firent beaucoup de

bruit, le cordelier s'offrit de prouver qu'elles étaient hérétiques. Il fut secondé par ses confrères, et Savonarola par les siens. Les deux ordres se déchaînèrent l'un contre l'autre. Enfin un dominicain s'offrit à passer à travers un bûcher pour prouver la sainteté de l'enthousiaste qu'ils défendaient. Un cordelier proposa la même épreuve, pour prouver que Savonarola était un scélérat. Le peuple, avide d'un tel spectacle, en pressa l'exécution; le magistrat fut contraint de s'y prêter. Le samedi 7 avril 1498, les champions comparurent au milieu d'une foule innombrable; mais quand ils virent tous deux, de sang-froid, le bûcher en flamme, ils tremblèrent l'un et l'autre, et leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le dominicain ne voulut entrer dans le bûcher que l'hostie à la main. Les magistrats le lui refusèrent; et par ce refus, il fut dispensé de donner la ridicule tragédie qu'il avait préparée. Le peuple alors, soulevé par le parti des cordeliers, se jeta dans son monastère; on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, et se firent ainsi un passage. Les magistrats se virent donc obligés de poursuivre Savonarola comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, et son interrogatoire rendu public, prouva qu'il était à la fois fourbe et fanatique. Il est certain qu'il s'était vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, et qu'il l'avait persuadé à ses confrères. Un des deux dominicains qui furent associés à son martyre, dit avoir vu un jour deux fois de suite le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe dont les plumes étaient dorées et argentées, se reposer sur l'épaule de Savonarola et lui becqueter l'oreille. Il prétendait aussi avoir soutenu de grands combats contre les démons. Le fameux Pic de la Mirandole assure que les diables qui infestaient le couvent des dominicains, tremblaient à la vue de frère Jérôme, et que de dépit ils prononçaient toujours son nom avec quelque suppression de lettres; il les chassa de toutes les cellules du monastère, et ils cessèrent de tourmenter les autres moines. Il se trouva quelquefois arrêté, lorsqu'il faisait la ronde dans le couvent, l'aspersoir à la main, pour mettre ses frères à couvert des insultes des démons : ils lui opposaient des nuages épais, pour l'empêcher de passer outre. Le pape Alexandre VI envoya le général des dominicains et l'évêque Romolino, qui le dégradèrent des ordres sacrés, et le livrèrent aux juges séculiers, avec deux compagnons de son fanatisme. Ils furent condamnés à être pendus et brûlés; sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. A peine Savonarola eut-il expiré, qu'on publia, sous son nom, sa *Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances, mais rien qui méritât le dernier supplice. Ce prétendu prophète mourut avec constance, sans rien dire qui pût faire juger s'il était innocent ou coupable. Ses partisans ne manquèrent pas de lui attribuer des miracles. Ils conservèrent religieusement, de ses restes, tout ce qu'ils purent arracher aux flammes. Jean-François Pic de la Mirandole, auteur d'une Vie de Savonarola (publiée par le père Quiétif, avec des notes et quelques écrits du jacobin de Ferrare,

Paris, 1674, 3 vol. in-12), en fait un saint à prodiges : il assure que le cœur de ce saint personnage fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades et chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarola a trouvé bien d'autres apologistes. Le savant Tiraboschi a dit de lui : « Un homme qui déclame avec fureur contre un pontife, à la vérité très-vicieux, mais que toute l'Eglise reconnaissait pour son chef; un homme qui veut soulever cette Eglise, et renverser du trône celui à qui elle a cru devoir se soumettre ; un homme qui change la chaire sacrée en tribune du barreau, y traite les affaires d'Etat et veut s'y rendre arbitre du gouvernement; un tel homme, dis-je, et un tel religieux, ne me paraît pas un saint. » Néanmoins son supplice fut injuste et atroce. Savonarola laissa des *Sermons* en italien ; un traité intitulé *Ferraria Triumphus crucis*, Florence, 1492, in-fol. ; un autre qui a pour titre : *Eruditorium confessorum ;* et d'autres ouvrages publiés par Balesdens, Leyde, 6 vol. in-12, depuis 1633 jusqu'en 1640. Dans la Bibliothèque magliabecchienne, à Florence, dont Fossi a publié le catalogue en 3 volumes in-folio, on distingue une collection extrêmement curieuse d'Ecrits de Savonarola, tant en italien qu'en latin, au nombre de 94.

SAVONAROLA (Jean-Michel), né à Padoue, d'une famille fort distinguée, fut d'abord chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; mais se sentant un goût très-vif pour les sciences et les belles-lettres, il se fit recevoir docteur en médecine. Sur la fin de ses jours il se fixa à Ferrare, où il mourut vers 1461. Savonarola passa la plus grande partie de sa vie à voyager. Cependant il a écrit plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : I. *De balneis omnibus Italiæ, sicque totius orbis, proprietatibusque eorum*, Ferrare, 1485, in-fol. goth., Venetiis, 1592, in-4°. II. *Practica de ægritudinibus à capite usque ad pedes*, Papiæ, 1486, in-folio ; Venise, 1498, in-8°, avec ce titre : *Practica major.* III. *Speculum physiognomiæ.* IV. *De magnificis ornamentis Paduæ.* V. *In medicinam practicam introductio; Argentinæ*, 1533, in-4°.

SAVONAROLA (François), né à Padoue, d'une famille noble, et mort en 1539, cultiva avec succès la poésie latine. Il a laissé un livre d'épigrammes latines, dont Scaldeon fait un grand éloge dans son ouvrage *De antiquitate urbis Patavii.*

SAVORGNANO (Marius), comte de Belgrado, dans l'État de Venise, remplit divers emplois importans dans sa patrie, et mourut vers l'an 1520. Il a traduit Polybe en italien, et publié, dans la même langue, l'Art militaire terrestre et maritime, divisé en quatre parties.

SAVOT (Louis), né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut médecin de Louis XIV, vers l'an 1640, âgé

d'environ 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Discours sur les médailles antiques*, Paris, 1627, 1 volume in-4° ; ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans. II. L'*Architecture française des bâtimens particuliers* : les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, 1673 et 1685, in-4° ; cependant la première édition peut être recherchée par les curieux, parce que l'auteur y marquant le prix de chaque chose, il est agréable de pouvoir le comparer au prix actuel. III. Le livre de Galien, de l'*Art de guérir par la saignée*, traduit du grec, 1603, in-12. IV. *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8°. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup d'érudition et de sagacité.

SAXE (Frédéric, électeur de), surnommé *le Sage*, né en 1463, ne voulut jamais se marier. L'empereur Maximilien le choisit pour chef souverain de son conseil, et pour son vicaire-général. On prétend qu'on lui offrit l'empire après la mort de ce prince, en 1519, et qu'il le refusa. Mais en quoi consista son refus, dit l'auteur des Annales de l'Empire, puisqu'il ne fut point élu ? En ce que sa réputation le faisait nommer par la voix publique, qu'il donna sa voix à Charles-Quint, et que sa recommandation entraîna enfin les suffrages. Il le fit élire cependant à certaines conditions, pour ménager la liberté de l'Allemagne. C'est l'origine de la capitulation qu'on faisait jurer à tous les empereurs avant leur élection. Ce prince, un des premiers protecteurs de Luther, mourut en 1526. Son frère Jean, surnommé *le Constant*, fut son successeur.

SAXE (Jean-Frédéric, électeur de), surnommé le *Magnanime*, un des principaux soutiens de la religion protestante, à l'exemple de son père et de son oncle, devint le chef de la ligue de Smalkalde, en 1536. Charles-Quint, irrité d'avoir à combattre dans l'empire un protecteur si dangereux des nouvelles opinions, lui déclara la guerre. Après divers combats, Charles atteignit l'électeur à Muhlberg en Saxe, le 24 avril 1547, et lui livra bataille. La victoire se décida pour l'empereur, et Jean-Frédéric fut fait prisonnier. Le duc d'Albe l'amena à Charles-Quint. « Très-puissant et très-débonnaire empereur, lui dit l'électeur, puisqu'il a plu à la fortune... Bon ! interrompit Charles, vous parlez à cette heure autrement que vous ne faisiez, lorsque vous trouviez bon de ne m'appeler que Charles-le-Grand. » Il le donna en garde à quelques officiers espagnols ; et considérant ensuite le champ de bataille, il dit : « Je suis venu, j'ai vu, et Dieu a vaincu.... Cependant Charles fit faire le procès à son prisonnier, et il fut condamné, le 12 mai suivant, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévère duc d'Albe présidait à ce conseil. Le secrétaire du conseil signifia le même jour la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince Ernest de Brunswick. Le duc Maurice, son cousin, fils d'Albert-le-Courageux, à qui Charles-Quint avait promis son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grace. Charles accorda la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncerait, pour lui et ses enfans, à la dignité électorale, en faveur

de Maurice. On lui laissa la ville de Gotha et ses dépendances; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de Gotha et de Weimar .... Jean-Frédéric mourut le 3 mars 1554, après avoir consenti à son dépouillement, et y avoir fait souscrire ses fils. Il conserva cependant le titre d'électeur jusqu'à sa mort. — Son exemple ne corrigea point son fils, JEAN-FRÉDÉRIC, IIe du nom, duc de Saxe-Gotha. La protection qu'il accorda aux assassins de l'évêque de Wurtzbourg, lui attira l'indignation de l'empereur. Il fut mis au banc de l'empire. On le poursuivit les armes à la main; et, ayant été battu et fait prisonnier dans un combat, on le conduisit en Styrie, où il mourut, après 28 ans de prison, le 9 mai 1595. Ses biens, qui avaient été confisqués, furent rendus à ses enfans.

SAXE (MAURICE, électeur DE), né en 1521, de Henri-le-Pieux, se signala dès sa jeunesse par son courage, et eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il servit l'empereur Charles-Quint, en 1544, contre la France, et en 1545, contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique protestant, il ne voulut jamais s'unir. L'empereur, pour le récompenser de ses services, l'investit, l'an 1547, de l'électorat de Saxe, dont il avait dépouillé Jean-Frédéric, son cousin. (*Voyez* l'article qui précède.) L'ambition l'avait porté à seconder les vues de Charles-Quint, dont il espérait le titre d'électeur; l'ambition le détacha de ce prince. Il s'unit, en 1551, contre lui, avec l'électeur de Brandebourg, le comte palatin, le duc de Wirtemberg, et plusieurs autres princes. Cette ligue, secondée par le roi de France, Henri II, jeune et entreprenant, fut plus dangereuse que celle de Smalkalde. Le prétexte fut la délivrance du landgrave de Hesse, que Charles-Quint retenait prisonnier. Maurice et les confédérés marchèrent, en 1552, vers les défilés du Tyrol, et chassèrent le peu d'impériaux qui les gardaient. L'empereur et son frère Ferdinand, sur le point d'être pris, furent obligés de fuir en désordre. Charles, s'étant retiré dans Passaw, où il avait assemblé une armée, amena les princes ligués à un traité. Par cette paix célèbre de Passaw, conclue le 12 août 1552, il accorda une amnistie générale à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui depuis 1546. Non-seulement les protestans obtinrent le libre exercice de leur religion, mais ils furent admis dans la chambre impériale, dont ils avaient été exclus après la victoire de Mulberg. Maurice s'unit peu de temps après avec l'empereur qu'il avait combattu, contre le margrave de Brandebourg, qui ravageait les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1553, gagna sur lui la bataille de Sivershausen, et mourut deux jours après, des blessures qu'il y reçut. C'était un des plus grands protecteurs des disciples de Luther, et un prince aussi courageux que politique. Après avoir profité des dépouilles de Jean-Frédéric, chef des protestans, il devint lui-même chef de ce parti, et balança ainsi le pouvoir de l'empereur en Allemagne.

SAXE (MAURICE, comte DE), guerrier célèbre, plus connu sous le nom de *Maréchal de Saxe*, né le 13 octobre 1696, à Goslar, de Frédéric-Auguste Ier, électeur

de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Konigsmarck, Suédoise, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Son enfance annonça un guerrier. Sans goût pour l'étude, on ne parvint à l'y faire appliquer qu'en lui promettant de le laisser monter à cheval ou de faire des armes. Il servit d'abord en Flandre dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugène et par Marlborough. Il fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siége de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet, et dit le soir de ce jour mémorable « qu'il était content de sa journée. » La campagne de 1710 acquit à ce héros enfant un nouveau surcroît de gloire. Le prince Eugène et le duc de Marlborough firent publiquement son éloge. Le roi de Pologne assiégea, l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie : le jeune comte servit à ce siége, et y montra la plus grande intrépidité : il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Guedelbusck, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandait alors. Après cette campagne, la comtesse de Konigsmarck le maria avec la comtesse de Lobin, également aimable et riche. Cette union ne dura pas. Le comte fit dissoudre son mariage en 1721, et se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avait quitté qu'avec beaucoup de regret ; mais ces regrets ne l'empêchèrent pas de se remarier peu de temps après. Le comte de Saxe, son premier époux, aimait trop les plaisirs, et variait trop dans ses goûts pour se soumettre au joug et aux devoirs du mariage. « Sa morale sur cet objet, dit Thomas, ressemblait à celle des anciens héros dont il avait la force. Son caractère fier et libre ne lui permettait guère de s'assujettir à plaire ; et il aimait mieux commander l'amour que le mériter. » Cependant, au milieu des voluptés où il se plongeait quelquefois, il ne perdait pas de vue sa profession. Partout où il allait, il avait une bibliothèque militaire ; et dans les momens même où il semblait le plus occupé de ses plaisirs, il ne manquait jamais de se retirer pour étudier au moins une heure ou deux. En 1717 il s'était rendu en Hongrie. L'empereur y avait alors une armée de 15,000 hommes, sous les ordres du prince Eugène, la terreur des Ottomans. Le héros saxon se trouva au siége de Belgrade, et à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne, l'an 1718, le roi le décora de l'ordre de l'Aigle blanc. L'Europe, pacifiée par les traités d'Utrecht et de Passarowitz, n'offrant au héros saxon aucune occasion de se signaler, il se détermina, en 1720, à passer en France, pour y jouir des douceurs de la société. Il avait eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les Français, et ce goût semblait être né en lui avec celui de la guerre : la langue française fut la seule langue étrangère qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le duc d'Orléans se l'attacha par un brevet de maréchal-de-camp. Le comte de Saxe employa tout le temps que dura la paix à étudier les mathématiques,

le génie, les fortifications, la mécanique, sciences pour lesquelles il avait un talent décidé. L'art d'exercer les troupes avait fixé son attention presqu'au sortir de l'enfance. Dès l'âge de 16 ans il avait inventé un nouvel exercice, et l'avait fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, il le forma, et l'exerça lui-même, suivant sa nouvelle méthode. Le chevalier Folard, juste appréciateur des talens militaires, présagea dès lors qu'il serait un grand homme. Les États de Courlande le choisirent pour souverain de leur pays, en 1726. La Pologne et la Russie s'armèrent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché sur la tête de Menzicoff, cet heureux aventurier, qui, de garçon pâtissier devint général et prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittaw 800 Russes, qui investirent le palais du comte, et l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avait que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage : le siége fut levé, et les Russes obligés de se retirer. La Pologne armait de son côté. Maurice, retiré avec ses troupes dans l'île d'Usmaïs, parle à ses peuples en souverain, et s'apprête à les défendre en héros. Les Russes veulent le forcer dans cette retraite, où il n'avait que 500 soldats. Leur général qui en avait 4,000, joignant la perfidie à la force, tente de le surprendre dans une entrevue. Le comte, instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté, et rompit la conférence. Cependant, comme il n'avait pas assez de forces pour se défendre contre la Russie et la Pologne, il fut obligé de se retirer, l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Courlande douairière, Anne Iwanowna (deuxième fille du czar Iwan Alexiowitz, frère de Pierre-le-Grand), qui l'avait soutenu d'abord dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance. Cette inconstance lui fit perdre, non-seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Une anecdote qu'on ne doit point oublier, c'est que le comte de Saxe ayant écrit de Courlande en France pour avoir un secours d'hommes et d'argent, mademoiselle Le Couvreur, fameuse actrice, mit ses bijoux et sa vaisselle en gage pour secourir son amant, et lui envoya une somme de 40 mille livres. Cette actrice avait formé son esprit pour les choses agréables. Elle lui avait fait lire la plupart de nos poëtes, et lui avait donné beaucoup de goût pour le spectacle, goût qui le suivit jusque dans les camps. Le comte de Saxe se retira de nouveau en France. Entièrement livré aux mathématiques, il y composa en 13 nuits, et pendant les accès d'une fièvre, ses *Rêveries*, qu'il retoucha depuis. Cet ouvrage, digne de César et de Condé, est écrit d'un style peu correct, mais mâle et rapide, plein de vues profondes, de nouveautés hardies, et propre également à former le général et le soldat. Il développa dans cet ouvrage des principes qui semblent avoir eu une grande influence sur la manière actuelle de faire la guerre. Il y insiste sur l'utilité des pièces d'artillerie légère, et qui peuvent être transportées avec rapidité ; sur l'avantage qu'obtient

presque à coup sûr l armée qui attaque ; sur l'utilité des troupes d'infanterie légère ; enfin, sur la supériorité certaine de l'infanterie sur la cavalerie, lorsqu'elle en attend le choc de pied ferme et ne tire qu'à bout touchant, et sur sa perte assurée dans le cas où elle agit d'une manière différente. La mort du roi de Pologne, son père, alluma la guerre en Europe, en 1733. L'électeur de Saxe offrit, au comte son frère, le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlingen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. « Comte, lui dit-il aussitôt, j'allais faire venir 3,000 hommes, mais vous me valez seul ce renfort. » Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, en fit un grand carnage, et décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siége de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissensions que la paix de 1736 avait éteintes. Prague fut assiégée à la fin de novembre 1741, et en ce même mois le comte de Saxe l'emporta par escalade. La ville d'Égra fut prise après quelques jours de tranchée ouverte. Cet événement fit beaucoup de bruit dans l'Europe, et causa la plus grande joie à l'empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au vainqueur pour l'en féliciter. Il ramena ensuite l'armée du maréchal de Broglie sur le Rhin, où il établit différens postes, et s'empara de toutes les lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France, le 26 mars 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. Cette campagne, chef-d'œuvre de l'art militaire, fit placer le maréchal de Saxe à côté de Turenne. Il observa si exactement les ennemis, supérieurs en nombre, qu'il les réduisit à l'inaction. L'année 1745 fut encore plus glorieuse. Il se conclut en janvier un traité d'union à Varsovie, entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre et la Hollande. L'ambassadeur des États-généraux ayant rencontré le maréchal de Saxe dans la galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensait de ce traité : « Je pense, répondit ce général, que si le roi mon maître veut me donner carte blanche, j'irai lire à La Haye l'original du traité avant la fin de l'année. » Cette réponse n'était point une rodomontade; le maréchal de Saxe était capable de l'effectuer. Il alla prendre, quoique très-malade, le commandement de l'armée française dans les Pays-Bas. Quelqu'un le voyant dans cet état de faiblesse, avant son départ de Paris, lui demanda comment il pourrait se charger d'une si grande entreprise : « Il ne s'agit pas seulement de vivre, répondit-il, mais de partir. » Peu de temps après l'ouverture de la campagne, se livra la bataille de Fontenoi, le 11 mai 1745. Le général était presque mourant ; il se fit porter dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval; mais son extrême faiblesse

faisait craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au roi de Prusse, dans une lettre qu'il lui écrivit long-temps après : « Agitant, il y a quelques jours, quelle était la bataille de ce siècle qui avait fait le plus d'honneur au général, tout le monde tomba d'accord que c'était, sans contredit, celle dont le général était à la mort lorsqu'elle se donna. » La victoire de Fontenoi, due principalement à sa capacité, fut suivie de la prise de Tournai, de celles de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath et de Bruxelles. Cette dernière ville se rendit le 28 février 1746. Au mois d'avril de la même année, le roi donna au vainqueur de Fontenoi des lettres de naturalité conçues dans les termes les plus flatteurs. Les campagnes suivantes lui méritèrent de nouveaux honneurs. Après la victoire de Rocoux, remportée le 11 octobre 1746, le roi lui fit présent de six pièces de canon. Il le créa maréchal de toutes ses armées, le 12 janvier de l'année suivante, et commandant-général de tous les Pays-Bas, nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par des succès brillans, et surtout par la prise de Maëstricht, qui se rendit à Lowendahl, le 7 mai. L'année précédente l'avait été par la victoire de Lawfeld, et par la prise de Berg-op-Zoom. La Hollande épouvantée tremblapour ses Etats, et demanda la paix après l'avoir refusée. Elle fut conclue le 18 octobre 1748, et l'on peut dire que l'Europe dut son repos aux talens du maréchal de Saxe. Ce grand homme se retira ensuite au château de Chambord, que le roi lui avait donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin, où le roi de Prusse l'accueillit comme Alexandre aurait reçu César. De retour en France, le maréchal de Saxe se délassa de ses fatigues au milieu des gens de lettres, des artistes et des philosophes. Il mourut le 30 novembre 1750. Cet homme, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, compara, en mourant, sa vie à un rêve : « M. de Senac, dit-il à son médecin, j'ai fait un beau songe. » Il avait dit au même médecin, qui le trouvait triste pendant la nuit qui précéda la célèbre bataille de Rocoux :

Songe, songe, Senac, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle ;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans !

Il ajouta à ces vers de l'*Andromaque* de Racine ; « et tous ces soldats n'en savent rien encore. » Ce mouvement d'un général qui, dans le silence de la nuit, s'attriste en pensant aux massacres du lendemain, prouve un grand fonds d'humanité. Ce même homme, qui s'attendrissait sur le sort des soldats, faisait valoir avec zèle les services des officiers, et les appuyait à la cour de tout son crédit. Il ménageait autant qu'il pouvait le sang des subalternes. Un jour, un officier général lui montrant un poste qui pouvait être utile : « Il ne vous coûtera pas, dit-il, plus de 12 grenadiers..... » — « Passe encore, dit le maréchal de Saxe, si c'était 12 lieutenans-généraux. » Sans doute, dit Thomas, par cette plaisanterie, il ne voulait point blesser un corps d'officiers aussi respectables par leurs services que par leurs grades ; il voulait seulement faire voir combien il fallait ménager un

corps de soldats, dont la valeur était assurée. Il était impossible que le maréchal de Saxe, frère naturel du roi de Pologne, élu souverain de Courlande, et né avec une imagination forte et inquiète, n'eût pas d'ambition. Il eut de bonne heure la fantaisie d'être roi. Ayant manqué d'être empereur de Russie par son inconstance en amour, il fit, dit-on, le projet de rassembler les juifs, et d'être le souverain d'une nation qui, depuis 1700 ans, n'a ni chef, ni patrie. Cette idée chimérique ne pouvant se réaliser, il eut sur le royaume de Corse des vues qui ne réussirent pas mieux. Il avait eu plusieurs fois dans la tête une forte envie de se faire un établissement en Amérique, et surtout au Brésil. Il était occupé de ces idées extraordinaires et romanesques, lorsque la mort le surprit. Il avait été élevé, et il mourut dans la religion luthérienne. » Il est bien fâcheux, dit la reine, en apprenant sa mort, qu'on ne puisse pas dire un *De profundis* pour un homme qui a fait chanter tant de *Te Deum.* » Le roi le pleura. L'ambassadeur d'Espagne lui ayant appris une perte considérable en vaisseaux que son maître venait de faire, Louis XV lui répondit: « M. l'ambassadeur, je viens d'en faire une plus grande; on peut refaire des vaisseaux, mais on ne refait pas des hommes tels que le maréchal de Saxe. » Le héros saxon avait demandé que son corps fût brûlé dans de la chaux vive, « afin, dit-il, qu'il ne reste rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis. » On ne souscrivit point à cette demande; son corps fut transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas, où l'on a placé son mausolée. L'Académie française proposa pour sujet, en 1759, l'éloge de ce héros; et ce prix fut remporté par Thomas. On a fait plusieurs éditions des *Rêveries* du maréchal de Saxe. La seule bonne est celle de Paris, en 1757, en 2 vol. in-4°. Elle est due aux soins de l'abbé Pérau. Elle a été conférée, avec la plus grande exactitude, sur le manuscrit original qui est à la bibliothèque du Roi. Cette édition est accompagnée de plusieurs dessins gravés avec précision, et précédée d'un abrégé de la Vie de l'auteur. Elle avait déjà été écrite fort au long, mais avec moins d'exactitude et d'élégance, en 1752, en 2 vol. in-12. *Voyez* aussi l'Éloge du comte de Saxe, par Thomas, Paris, 1761, in-8°; et son Histoire, par d'Espagnac, 2 vol. in-12. Quoique cette Histoire tienne de la nature des éloges, l'auteur est assez impartial pour observer que, dans les trois batailles sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut secondé par tout ce qui peut donner la victoire. « Il faut convenir que jamais général ne fut mieux aidé dans ses moyens. Honoré de la confiance du roi, il n'était gêné dans aucun de ses projets. Il avait toujours sous ses ordres des armées nombreuses, des troupes bien tenues, et des officiers d'un grand mérite; aidé, pour la conduite des marches et des détails, par des sujets d'une expérience et d'une habileté consommée, ayant les vivres dirigés par des hommes uniques, etc. »

SAXE-GOTHA (Ernest II, duc de), mort dans sa résidence,

le 21 avril 1804, était dans la 60e année de son âge, et dans la 33e de son règne. Comme souverain, il a mérité les regrets du peuple qu'il gouvernait. Il était protecteur de l'astronomie, science qu'il cultivait avec succès. C'est une de celles qui ont compté le plus de princes parmi leurs adeptes, et les noms d'Alphonse de Castille, de Guillaume de Hesse, de l'empereur Rodolphe II, figurent avec honneur dans ses fastes. Ernest II n'a pas fait moins qu'eux; il a établi à Seeberg, près de Gotha, un observatoire fourni des instrumens les plus parfaits; il a observé et calculé lui-même; il a aidé à finir et à publier des ouvrages astronomiques; il a entrepris la mesure des degrés du méridien; ce qui n'avait pas encore été tenté en Allemagne. Mais ce qui le distingua surtout dans l'histoire des princes protecteurs des sciences, c'est qu'il n'a rien pris sur les fonds publics des secours qu'il leur a donnés; il n'y a employé que les économies qu'il faisait sur ses dépenses personnelles. De même en léguant un fonds pour l'entretien de l'observatoire de Seeberg, il a voulu en quelque sorte en prendre les frais sur ceux du monument qu'on aurait pu élever à sa mémoire; il n'en a voulu aucun, ou plutôt il n'a voulu que ce même observatoire qu'il avait fondé. « Cette vanité, dit-il dans son testament, est bien pardonnable; elle l'est d'autant plus qu'elle pourra contribuer à perfectionner et à propager des sciences utiles, et qu'elle honorera même mes successeurs. »

SAXE. *Voy.* Albert, duc de... et Weimar.

SAXE (Christophe), *Christophorus Saxius*, professeur d'histoire, d'antiquités, etc., à l'université d'Utrecht, mort dans cette ville, le 3 mai 1806, à l'âge de 92 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *Onomasticon litterarium, sive Nomenclator historico-criticus præstantissimorum scriptorum, ab orbe condito usque ad sæculum quod vivimus tempora digestus, editio nova*, Trajecti ad Rhenum, 1775 et 1803, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage est très-estimé; le dernier volume est un supplément. Il y a un abrégé des deux premiers volumes (jusqu'en 1499), sous le titre d'*Epitome Onomastici litterarii*, Trajecti ad Rhenum. 1792, in-8°. II. *Musæum numarium Milano-Viscuntianum*, Trajecti ad Rhenum, 1786, in-8°. P. Bondam eut part à cet ouvrage. III. *Dionysii Catonis Disticha, meliùs digesta et ad communium quorumdam locorum, vitæque humanæ disciplinam accommodata*, ibid., 1778. Saxius y a mis une excellente préface.

SAXI (Pamphile), poète italien, né à Modène, vers l'an 1447, quitta sa patrie de bonne heure, et passa dans une terre du Véronais, appelée Rafa. Après avoir demeuré quelques années dans cet asile solitaire, où il étudia la philosophie et la poésie, il alla s'établir à Brescia, et se fit admirer par sa vaste érudition et son talent pour improviser dans les langues italienne et latine. Sur la fin de ses jours, il retourna à Modène, et ouvrit une école particulière dans sa maison. Accusé d'hérésie, il se réfugia à Longiano en Romagne, où il mourut en septembre 1527. On a de lui : I. *Brixia illustrata*, poëme à la louange de Brescia. II. *Libri*

quatuor epigrammatum, Brescia, 1499, où il a joint des *Distiques* et quelques *Élégies*.

SAXI (Pierre), chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiæ*, Aix, 1629, in-4°. II. *Entrée du roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles, le 9 octobre* 1622, Avignon, 1623, in-fol. ; recherchée à cause des faits historiques.

SAXI ou SASSI (Joseph-Antoine), né à Milan, en 1673, enseigna pendant quelque temps les belles-lettres dans sa patrie. Il remplit ensuite les fonctions de missionnaire. Il fut reçu docteur du collége Ambroisien, en 1703, et huit ans après directeur de ce collége et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut vers 1756. On a de lui : I. *Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano Sanctorum corporum Gervasii et Protasii possessionem*, Bologne, 1719; et Milan, 1711, in-4°. Cette dissertation est contre le père Papebroch, qui avait soutenu que les corps de Saint Gervais et de Saint Protais avaient été transférés à Brisach en Alsace. Le père Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le père Janning, son confrère, et se rétracta dans le Supplément de juin des *Acta Sanctorum*. II. *Vie de St. Jean Népomucène*, Milan, in-12, en italien. III. *Epistola apologetica pro sancto Augustini corpore Papiæ*, etc., in-folio. IV. *De studiis Mediolanensium antiquis et novis*, Milan, 1729. V. *Epistola pro vindicandâ formulâ in ambrosiano canone ad missæ sacrum præscriptâ* : Corpus tuum frangitur, Christe. VI. *Epistola ad card. Quirinum de litteraturâ Mediolanensium*, in-4°. VII. *Sancti Caroli Borromæi Homiliæ, præfatione et notis J. A. Saxii illustratæ*, Milan, 1747, 5 volumes in-folio. VIII. *Noctes vaticanæ, seu sermones habiti in Academiâ à Sancto Carolo Borromæo Romæ in palatio Vaticano institutâ, cum notis et præfatione J. A. Saxii*, in-fol. IX. *Vindiciæ de adventu Mediolanum S. Barnabæ Apostoli*. X. *Archiepiscoporum Mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in-4°. XI. Des éditions de divers auteurs qu'il a enrichies de notes, entre autres : I. De l'*Historia Getarum* de *Jordanis* ou *Jornandis*. II. *Actes du Concile de Pavie*, de 876. III. De l'*Historia Mediolanensis*, de Landulphe-le-jeune. IV. De l'*Historia rerum Laudensium* de Morena, etc. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum Italicarum*. Voyez *la Storia letteraria d'Italia*, tome 5.

SAXON, surnommé *le Grammairien*, ancien historien danois, originaire de l'île de Séeland, d'où dérive le nom de *Scalanicus*, qu'on lui a donné dans plusieurs éditions de son ouvrage. Celui de Grammairien est un titre d'honneur adapté au temps où il vivait. Il florissait dans le 12e siècle. Il paraît qu'il s'appliqua à la théologie, qu'il appartint au chapitre de l'archevêché de Lundens, et qu'il était préfet de la cathédrale de Roschild, lorsqu'Absalon, évêque de cette der-

nière ville, l'envoya à Paris, en 1161, pour amener en Danemarck quelques moines de Sainte-Geneviève, dans la vue de rétablir la discipline parmi les moines d'Eskilsco. L'abbé de Sainte-Geneviève ayant déféré à la demande de Saxon, il emmena en Danemarck trois moines génovéfains, qui introduisirent dans ce royaume la discipline monastique d'après la règle de Saint-Augustin. L'année de sa mort doit être rapportée à 1208. Il avait alors plus de 70 ans. Absalon, archevêque de Lundens, favori de Waldemar, versé particulièrement dans les antiquités de Danemarck, invita Saxon à entreprendre d'écrire l'histoire de sa patrie : Saxon s'en acquitta de manière à mériter les éloges de la postérité, et employa 20 ans à la rédiger. Elle n'a été publiée que trois cents ans après par les soins de Petræus. La première édition parut à Paris, en 1514. Elle fut réimprimée à Bâle, en 1534, par Jean Oporin; et à Francfort-sur-le-Mein, en 1567. Enfin Étienne-Jean Stephanius, historiographe du roi, et professeur d'éloquence dans l'université de Sora, surpassa tous les éditeurs qui l'avaient précédé dans l'édition qu'il publia à Sora, en 1644, in-folio, avec une seconde partie contenant les Prolégomènes et d'abondantes notes, qui parut l'année suivante. Cet ouvrage, qui contient quelques traits fabuleux, des faits intéressans, est écrit d'un style élégant et pur.

SAXONIA (Hercule), célèbre médecin, né à Padoue, en 1551, exerça sa profession à Venise avec tant de succès, qu'il obtint en peu de temps une réputation brillante. En 1590, nommé professeur de médecine-pratique dans sa ville natale, il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1607. On mit sur son tombeau cette inscription :

Herculis ossa jacent, qui nomen ab arte medendi
Ante omnes clarum sparsit in orbe suum.
Et quis erit qui non doleat, morsque improba, dicat?
Durior heu saxo Saxonium abripuit.

Il a laissé plusieurs ouvrages sur la médecine. On remarque entre autres : *Pantheon medicinæ*, Francfort, 1603, in-fol.

SAXTORPH (Mathias), professeur à l'université de Copenhague, médecin en chef de l'hospice d'accouchement de cette ville, conseiller d'état et membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1740, dans le village de Meirn, près Holstebro, dans le district de Rihe en Jutland, et mort à Copenhague, le 19 juin 1800, est auteur d'un grand nombre de dissertations sur les accouchemens, et de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Observations recueillies à l'hospice royal de la Maternité de Copenhague, touchant les accouchemens naturels aisés*, Sora, 1764, in-8°. Cet écrit a été traduit en allemand, en 1766. C'est dans cet ouvrage que ce médecin-accoucheur démontra le premier la vraie position de la tête dans les accouchemens les plus naturels et les plus aisés. II. *Plan pour les leçons d'accouchemens*, avec les planches, Copenhague, 1775, in-8°. La seconde partie de ce plan ne parut que l'année suivante. III. *Abrégé de l'art des accouchemens*, Copenhague, 1773, in-8°. Cet ouvrage fut traduit, sous le même titre, en allemand

et en islandais, avec des augmentations et une table, Copenhague et Leipsick, 1789. IV. *Nouvel abrégé de l'art des accouchemens à l'usage des sages-femmes*, avec des planches, Copenhague, 1790. Il en a paru à Leipsick deux traductions allemandes en 1790 et 1792. V. des *Mémoires* insérés dans le Recueil de la Société des sciences de Copenhague.

SAY (Samuel), né en 1675, se voua au ministère ecclésiastique, et mourut à Londres, en 1745. Il se distingua par ses vertus et sa piété. On a publié de lui, après sa mort, en un volume in-4°, deux essais en prose sur l'harmonie, la variété et le pouvoir des nombres, qu'il avait écrits à l'invitation de Richardson le peintre. Say était versé dans l'astronomie, bon littérateur, et avait beaucoup de goût pour la musique et la poésie. Il a laissé quelques sermons.

SAY (Horace), né à Lyon, cultiva le génie et les mathématiques, et rédigea avec son frère Jean-Baptiste Say, la *Décade philosophique*. Il y inséra des articles sur les sciences, aussi profondément pensés que clairement exposés et discutés. Lors de l'expédition d'Egypte, il suivit le général Cafarelli-Dufalga, et fut chef de son état-major. A l'attaque d'Alexandrie, Horace Say monta des premiers à l'assaut, et fut un des premiers qui pénétra dans le corps de la place. En récompense de cette action d'éclat, Bonaparte l'éleva sur-le-champ au grade de chef de bataillon de génie. Partout Say se signala par son courage, en déployant en même temps toutes les ressources de la plus savante tactique. Ce fut lui qui construisit la forteresse de Salehièh, pour défendre la frontière de l'Egypte du côté de la Syrie. Nommé membre de l'Institut d'Egypte, il s'occupa de plusieurs objets d'utilité, et composa différens *Mémoires*, qui avaient pour but d'améliorer le sort de la nouvelle colonie. Employé au siège de St.-Jean-d'Acre, il eut le bras emporté sous les murs de cette ville, et il mourut quelque temps après à Qaysarié, où il avait été transporté.

SBARAGLIA (Jean-Jérôme), savant médecin, né à Bologne, le 28 octobre 1641, après avoir fait ses cours de belles-lettres et de philosophie, s'appliqua à la médecine, et fut reçu docteur, le 27 février 1663. Il obtint, la même année, la chaire de philosophie, puis celle de médecine et d'anatomie. Il remplit, pendant 40 ans, cette charge avec autant d'honneur que de talens, et fut déclaré professeur émérite. Il mourut le 8 juin 1710. Ses principaux ouvrages sont : I. *Oculorum et mentis vigiliæ*, Bologne, 1714, in-4°; il attaque dans ce traité, les écrits de Malpighi. II. *Entelechia, seu anima sensitiva brutorum demonstrata contrà Cartesium*. — Il ne faut pas confondre celui-ci avec le P. Jean-Hyacinthe Sbaraglia, des mineurs conventuels, de qui on a *Disputatio de sacris pravorum ordinationibus*, Florence, 1750.

SCACCHI (Durand), médecin de Fabriano, vivait dans le 16e siècle. On a de lui *Subsidium medicinæ*, Urbin, 1596. — François Scacchi, autre médecin de la même ville, a laissé *De salubri potu dissertatio*, Rome

1622, in-4°, ouvrage presque oublié.

SCACCIA (Sigismond), jurisconsulte romain, a publié en l'année 1717, un volume in-fol. intitulé *De cambiis et commercio.* C'est un recueil très-étendu des décisions judiciaires sur le commerce, les lettres-de-change, leur acceptation, les sociétés mercantiles, les faillites, etc.

SCÆVA. *Voyez* Cassius.

SCÆVOLA (Mutius, surnommé *Cordus*, et ensuite), s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, défenseur de Tarquin-le-Superbe, chassé de Rome, alla assiéger cette ville, l'an 507 avant J.-C., pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius incompatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, et, déguisé en Toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi était aisée à reconnaître; il y entra, et le trouva seul avec un secrétaire, qu'il prit pour le prince, et qu'il tua à sa place. Les gardes accoururent au bruit, et arrêtèrent Mutius. On l'interrogea; il ne répondit autre chose, si ce n'est: *Je suis Romain;* et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler, en regardant fièrement Porsenna. Le roi, étonné, admira le courage de Mutius, et lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de Scævola qu'il porta depuis. Ce Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi: « Seigneur, votre générosité va me faire avouer un secret que tous les tourmens ne m'auraient jamais arraché. Apprenez donc que nous sommes trois cents qui avons résolu de vous tuer dans votre camp. Le sort a voulu que je fusse le premier à le tenter; et autant j'ai souhaité d'être l'auteur de votre mort, autant je crains qu'un autre ne le devienne, surtout aujourd'hui que je vous connais plus digne de l'amitié des Romains que de leur haine. » Le roi toscan fit la paix avec Rome, et cette paix fut le fruit de la bravoure intrépide d'un seul homme. L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épigramme de Martial:

Cùm peteret regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tàm sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit obire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius igne,
Hanc spectare manum Porsenna non potuit.
Major deceptæ fama est et gloria dextræ,
Si non errasset, fecerat illa minus.

Au reste, Denis d'Halicarnasse ne dit pas un mot de cette main brûlée, ce qui rend ce fait un peu douteux.

SCÆVOLA (Quintus-Mutius), surnommé l'*Augure*, élevé au consulat l'an 117 avant J.-C., triompha des Dalmates avec Cæcilius Metellus, son collègue, et rendit de grands services à la république dans la guerre contre les Marses. Il n'était pas moins bon jurisconsulte que grand homme de guerre: Cicéron, à qui il avait enseigné le droit, en parle avec éloge.

SCÆVOLA (Q. Mutius), de la même famille que le précédent, parvenu au consulat l'an 95 avant Jésus-Christ, était aussi un excellent jurisconsulte. Étant préteur en Asie, il gouverna cette

province avec tant de prudence et d'équité, qu'on le proposait pour exemple aux gouverneurs qu'on envoyait dans les provinces. Cicéron dit de lui, « qu'il était l'orateur le plus éloquent de tous les jurisconsultes, et le plus habile jurisconsulte de tous les orateurs. » Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant les guerres de Marius et de Sylla, l'an 82 avant Jésus-Christ.

SCAINO (Antoine de), de Salo, vivait dans le 15e siècle. Il a publié les *Etiques d'Aristote paraphrasés, avec des notes*, Rome, 1574.

SCALA (Mastin della), d'une famille que Villani fait descendre d'un tourneur nommé Jacques Fico, fut élu, en 1259, podestat de Vérone, où ses parens tenaient alors un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, et il fut dès lors comme souverain. Mais, quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conservèrent et augtèrent même l'autorité qu'il avait acquise dans Vérone. — Della Scala (Mastin III), génie remuant et ambitieux, non-seulement ajouta Vicence et Brescia à son domaine de Vérone, mais dépouilla les Carrare de Padoue, dont il fit Albert son frère, gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, et enleva la femme d'un des Carrare. Ceux-ci, sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil de l'un et l'autre frère. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas à s'attirer la haine des Vénitiens, en faisant faire du sel dans les Lagunes. Ces fiers républicains, jaloux de ce droit, qu'ils voulaient rendre exclusif, firent la guerre aux Scala, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche trévisane, et renfermèrent Mastin, en 1339, dans son petit état de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avait commis dans le cours de la guerre des cruautés inouïes. — Della Scala (Barthélemi), évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin, son cousin, le tua sur la porte de son palais épiscopal, le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronais. Mais, en 1387, il fut enlevé à sa famille. — Della Scala (Antoine), homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère Barthélemi, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara, en 1387, de Vérone et de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile et le titre de noble à Venise. Mastin III avait eu un fils appelé Can-le-Grand; et ce fils un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence, en 1403. Son pouvoir commençait à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avait aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avait faite. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins et les Véronais, ne voulant pas reconnaître ce scélérat, et las d'être disputés par de petits tyrans, se donnèrent à la

république de Venise, en 1406. — Brunoro Della Scala, dernier rejeton de cette famille ambieuse, tenta en vain, en 1410, de rentrer dans Vérone; il échoua contre les forces vénitiennes. Les Scaliger, qui portèrent dans la république les lettres le ton d'insolence et de hauteur que les Scala avaient à Vérone, prétendaient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondait sur des chimères.

SCALA (Barthélemi), né à Florence vers l'an 1424, était fils d'un meunier. Côme de Médicis, en considération de son mérite, l'éleva successivement à des charges considérables, et après l'avoir nommé sénateur et chevalier, il lui donna la place importante de secrétaire de la république, qu'il exerça pendant vingt ans. Il mourut en 1497. Sa vie fut entachée par sa haineuse jalousie contre Ange Politien. On a de lui : I. Des Lettres en latin, intéressantes pour l'histoire de son temps. II. *Apologi centum.* III. *Florentinæ historiæ ab origine ejusdem urbis*, dans le *Thesaurus antiquit.* de Burmann, tome 8, et Rome, 1677, in-4°. IV. *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus.*

SCALA (Alessandra), fille du précédent, doit être mise au nombre des femmes qui ont honoré leur siècle par leur talent en littérature. Les langues grecque et latine lui étaient aussi familières que sa langue maternelle; et, dès l'âge de 15 ans, elle excellait dans l'art des vers. Son esprit et sa beauté attachèrent à son char le poète Marulle, dont elle est morte veuve depuis dix ans, en 1506. On trouve quelques poésies grecques d'Alessandra, dans les œuvres de Politien (édit. des Aldes, 1498). Ce savant semble aussi avoir été amoureux d'elle.

* SCALA (Dominique la), né à Messine, en 1632, et mort en 1697, fut reçu docteur en médecine de très-bonne heure. Il adopta les sentimens de Paracelse, de Démocrite, et se montra bientôt chef d'une nouvelle secte, dont les partisans furent appelés *Scalistes*. Malgré certaines opinions singulières qu'il s'était formées, il acquit une grande réputation; car l'université de Padoue lui offrit une chaire de médecine qu'il ne voulut pas accepter, non plus que la place de premier médecin du pape Innocent XII. Il proscrivait entièrement les vésicatoires et la saignée, contre laquelle il a écrit un ouvrage intitulé *Phlebotomia damnata*, *sive Asclepiadis, Aristogenis*, etc., *doctrina contrà missionem sanguinis*, Patavii, 1696, in-4°.

SCALABONI (Laurent), théologien, prédicateur augustin, né à Ravenne de parens honnêtes, en 1564, et mort dans sa ville natale, le 13 juin 1649, a écrit plusieurs ouvrages ascétiques en latin et en italien, dont le catalogue se trouve dans les Mémoires des écrivains de Ravenne, par le P. Ginanni.

SCALAMONTI (François), d'Ancône, contemporain et ami du célèbre Cyriaque, a écrit une partie de la Vie de cet antiquaire; car elle ne va que jusqu'en 1435, et Cyriaque mourut en 1450. La préface est adressée à Laurent Quirini.

SCALCKEN (Godefroi), peintre, né en 1643, à Dordrecht,

ville de Hollande, mort à La Haye, en 1706, excellait à faire des portraits en petit, et des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumière, qu'il a savamment distribués, un clair-obscur dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Ce maître se fit desirer en Angleterre, où il eut l'honneur de peindre Guillaume III. Scalcken était de ces hommes bizarres, qui se laissent aller à tous leurs caprices. On rapporte que, faisant le portrait du roi, il eut la témérité de lui faire tenir la lumière. Le prince eut la complaisance de s'y prêter.

SCALETTA (Charles-César), noble de Faenza, en Romagne, se distingua comme géomètre et mathématicien. Il florissait vers 1730. On a de lui : I. *Epitome gnomonica*, [illegible] Bologne, 1700, in-4°. II. *Traité de géométrie*, Faenza, 1733, in-4°. III. *Fontaine publique de Faenza*, Faensa, 1719.

SCALIGER (Jules-César), né en 1484, au château de Ripa, dans le territoire de Vérone, de Benoît Scaglier, qui avait servi dans les troupes de Mathias, roi de Hongrie, se disait descendu des princes de la Scala, souverains de Vérone. Mais cette prétention semble être contredite par les lettres de naturalité que lui accorda François Ier, en 1528. On n'aurait pas manqué d'y faire mention, dit Nicéron, d'une semblable origine, si elle avait eu quelque fondement; et il ne se serait pas borné à prendre le titre de docteur en médecine. Augustin Niphus, et après lui Sciopplus, lui firent une généalogie un peu différente de celle que Scaliger fabriqua en France. Ils prétendaient l'un et l'autre qu'il était fils d'un maître d'école appelé Benoît Burden. Ce maître d'école, étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de Burden en celui de Scaliger, parce qu'il avait une échelle pour enseigne, ou parce qu'il habitait la rue de l'Echelle. De Thou rejette cette anecdote. Quoi qu'il en soit, Scaliger fut d'abord page de l'empereur Maximilien; puis il porta les armes avec honneur, et s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Sa médiocre fortune l'ayant obligé de quitter l'Italie, il passa en France avec la Rovère, évêque d'Agen. Il pratiqua long-temps la médecine avec succès dans la Guienne, et mourut à Agen, le 21 octobre 1558. Joseph Scaglier, son fils, le représente comme le plus habile médecin de l'Europe. « On remarquait en lui, dit Nicéron, une admirable sagacité à connaître les mœurs des hommes par les traits de leur visage, et son fils assure qu'il ne se trompait jamais dans les jugemens qu'il en portait. Il était si ennemi du mensonge, qu'il n'avait ni estime, ni amitié pour ceux qu'il savait sujets à ce vice. Jamais on ne poussa plus loin la charité; sa maison était comme un hôpital, où il recevait toutes sortes de nécessiteux, fournissant des habits et des alimens à ceux qui se portaient bien, et des remèdes aux malades. Ces bonnes qualités, que son fils lui attribue, ont été gâ-

tées par une vanité insupportable, et par une humeur critique et médisante. Un de ses amis lui ayant demandé comment il voulait être peint dans un ouvrage qu'il préparait, Scaliger lui répondit : « Tâchez de rassembler les figures de Massinissa, de Xénophon et de Platon, et vous ferez un portrait qui me représentera imparfaitement, mais qui approchera de moi. » Cette réponse est dans le recueil de ses lettres ; et son excessif amour-propre n'a pas rougi de la transmettre à la postérité. On a de lui : I. Un *Traité de l'Art poétique*, 1561, in-folio. On y trouve de la méthode, de l'ordre, beaucoup d'érudition ; le style en est noble et concis. Mais l'ouvrage pèche par les fondemens, car il porte sur un goût faux, et sur des minuties qui regardent plus le grammairien que le poète. On n'y voit nul précepte pour la grande poésie, nul chemin ouvert au poète, nul secours pour un génie qui cherche à s'instruire ; rien qui lui élève l'esprit, et qui le dispose à l'enthousiasme ; rien qui lui montre en quoi consistent les richesses de la poésie ; en un mot, rien qui découvre ce qui mène à la perfection et ce qui en éloigne. C'est le jugement que Dacier en porte. « Le P. Poitevin, dit Nicéron, accuse outre cela Scaliger de n'avoir pas bien exécuté le dessein de son premier livre, dont le titre semble promettre l'histoire de la Poétique. Pour ce qui est du 5e livre qu'il appelle *Critique*, et du du 6e, à qui il donne le nom d'*Hipercritique*, tout le monde convient qu'il a montré son mauvais goût par les faux jugemens qu'il y a portés des poètes grecs et latins, et qu'il y est tombé dans des ignorances si grossières, qu'elles lui ont attiré la risée de tous les gens de lettres, et de son fils même. » Ajoutons que les ouvrages qu'on a donnés dans le 17e et dans le 18e siècle sur la Poétique, rendent celles de Scaliger presque inutile. II. Un livre *de Causis linguæ latinæ*, 1540, in-4°. C'est le meilleur *Traité* élémentaire qui eût paru jusqu'alors sur la langue latine. On ne peut reprocher à Scaliger que d'y avoir attaqué indécemment Erasme, qui, dans un dialogue ingénieux, intitulé *Ciceronianus*, avait tourné en ridicule les écrivains qui prétendaient écrire aussi bien en latin que Cicéron, parce qu'ils en copiaient scrupuleusement les expressions. III. Des *Exercitationes* contre Cardan, 1557, in-4°. IV. Des Commentaires sur l'*Histoire des animaux*, d'Aristote, avec une traduction latine, 1619, in-fol. Scaliger, dans sa version, afin de s'attacher mieux au sens de son auteur, n'a pas voulu se rendre esclave de ses expressions V. *Animadversiones in Theophrasti Historiam plantarum*, Lyon, 1584, in-8°. VI. *In Theophrasti libros.* VII. *De causis plantarum Commentarii*, 1566, in-fol. VIII. *Commentarii in Hippocratis librum de insomniis*, Lyon, 1538, in-8°. IX. Des Lettres, Leyde, 1600, in-8°, dont plusieurs, selon Huet, ne sont qu'un pur galimatias. Les meilleures sont celles qu'il écrivait vite ; lorsqu'il méditait, son style était pénible. X. Des Poésies latines, 1600, in-8°. Ses vers brutes et informes, selon Huet, ont déshonoré le Parnasse ; mais il aurait cru faire tort au public, en lui

dérobant ce qui sortait de sa plume. XI. D'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différentes productions, de l'esprit, et beaucoup de critique et d'érudition ; mais, comme il était peu habile dans la poésie grecque, on ne doit faire aucun fonds sur les jugemens qu'il porte d'Homère et des autres Grecs. Sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Gaspar Scioppius et Cardan, se signalèrent.

SCALIGER (Joseph-Jules), fils du précédent, né à Agen, le 5 août 1540, embrassa le calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études à l'Université de Paris, où il apprit le grec sous Turnèbe. Il se rendit aussi très-habile dans la langue hébraïque, dans la chronologie et dans les belles-lettres. Appelé à Leyde, il y fut professeur pendant 16 ans. On rapporte dans le *Menagiana* une anecdote qui prouve que Henri IV ne se souciait pas de le retenir en France. « Joseph Scaliger, dit-on, étant appelé par les Hollandais pour être professeur, alla prendre congé du roi Henri IV, auquel il exposa en peu de mots le sujet de son voyage. Tout le monde s'attendait à quelque chose d'important de la part du roi; mais on fut bien surpris, lorsqu'après lui avoir dit : « Eh bien, M. l'Escale, les Hollandais vous veulent avoir, et vous font une grosse pension ? J'en suis bien aise. » Ce prince changea tout à coup de discours. Scaliger mourut à Leyde, le 21 janvier 1609, sans avoir été marié. C'était un homme fort sobre, qui avait tant d'amour pour l'étude, qu'on le vit souvent passer des jours entiers dans son cabinet sans manger. Quoiqu'il déclare lui-même, dans ses lettres, que depuis sa jeunesse, la pauvreté avait été sa compagne fidèle, il était très-désintéressé; il ne voulut pas accepter une somme d'argent que Jeannin, ambassadeur de France, le pria instamment de recevoir. On lit aussi dans le *Naudæana*, que M. de Nevers, allant en Hongrie, et passant par la Hollande, le visita, et voulut lui faire un présent considérable; mais il le refusa honnêtement. Scaliger était d'ailleurs parfaitement semblable à son père. Il avait la vanité la plus déplacée, et l'humeur la plus caustique. Ses écrits sont un amas de choses utiles, et d'invectives grossières contre tous ceux qui ne le déclaraient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs, qui l'appelaient abîme d'érudition, océan de science, chef-d'œuvre, miracle, dernier effort de la nature, il s'imaginait bonnement qu'elle s'était épuisée en sa faveur. Juste Lipse écrivait qu'il aimerait mieux jouir de l'entretien de Scaliger, que de voir toute la pompe triomphale d'un ancien consul romain. Scaliger était cependant un tyran dans la littérature. Il se glorifiait de parler treize langues, l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'espagnol, l'italien, l'allemand, l'anglais, l'arabe, le syriaque, le chaldaïque, le persan et l'éthiopien, c'est-à-dire, qu'il n'en savait aucune à fond. La connaissance imparfaite qu'il avait de toutes était un répertoire dans lequel il puisait des termes insultans et grossiers. Auteurs morts et vivans, tous furent également immolés à sa critique ; il leur prodigua, plus ou moins, les épithè-

tes de fou, de sot, d'orgueilleux, de bête, d'opiniâtre, de plagiaire, de misérable esprit, de rustique, de méchant, de pédant, de grosse bête, d'étourdi, de conteur de sornettes, de pauvre homme, de fat, de fripon, de voleur, de pendard. (*Voy.* CONSTANTIN.) Il appelle tous les luthériens, barbares, et tous les jésuites, ânes... Origène n'est qu'un rêveur, selon lui; Saint Justin, un imbécile; Saint Jérôme, un ignoraut; Rufin, un vilain maraud; Saint Chrysostôme, un orgueilleux vilain; Saint Basile, un superbe, et Saint Thomas, un pédaut. Une si grande licence faisait dire «qu'as sûrement le Diable était auteur de son érudition.» Son ton d'autorité et ses injures le rendaient redoutable; aussi Casaubon avouait-il qu'il tremblait lui-même, lorsqu'il songeait que ce qu'il venait d'écrire serait vu par Scaliger. Celui-ci pour se venger du jésuite Clavius, qu'on lui avait préféré pour la réformation du calendrier, publia et chercha à prouver que tout grand mathématicien ne pouvait avoir qu'un esprit borné, et n'avait nul droit au génie. Scaliger rencontra un écrivain encore plus emporté que lui. Ayant donné, en 1594, une *Lettre* sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race scaligérienne, Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenait, chercha à l'humilier, en publiant les bassesses et les infamies de sa famille. (*Voy.* la suite de cette querelle dans l'article de ce dernier....) Scaliger se mêla de poésie, comme son père; mais il n'y réussit pas mieux que lui. Le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature est d'avoir imaginé le premier un fil dans le labyrinthe de la chronologie, et d'avoir trouvé des principes sûrs pour ranger l'histoire dans un ordre exact et méthodique. Ses ouvrages sont : I. Des *Notes* sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompeius Festus, etc., etc. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires; et, en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit. II. Des Poésies, 1607, in-12. III. Un Traité *De emendatione temporum*, très-savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Genève, 1609, in-fol. IV. La *Chronique d'Eusèbe*, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-folio. Scaliger a mis à la suite d'Eusèbe Ἱστοριῶν Συναγωγή; et les savans ont été dans le doute sur la source de cette production. Meursius la cite toujours comme l'ouvrage *incerti scriptoris antiqui*, ou d'un anonyme. Ménage l'allègue sous cette dernière dénomination dans ses notes sur Diogène-Laërce, 1, 42; mais il semble avoir été détrompé, *ibid.*, 1, 62, où il l'appelle *Descriptio Olympiadum à Scaligero collecta*, add. 1, 74. Le même éclate dans les *Exercitationes* de Paulmier de Grentemesnil, page 405, et chez Perizonius, *ad Ælian. V. H.* III, 21. Mais il est incontestable que Scaliger lui-même compila et rédigea ce précieux recueil historique; et il est d'autant plus étonnant qu'il ait pu y avoir du doute à ce sujet, que Scaliger lui-même, dans l'édition d'Eusèbe, procurée par A. Morus (1658), s'exprime ainsi à la page 431 : *Adjecimus postremò* Συναγωγὴν ἱστορικήν, *à nobis partim exeditis, partim ex nondùm editis scriptoribus*

collectam, quæ non solùm ad Eusebiana, sed etiàm ad memoriam veteris historiæ illustrandam magno præsidio erit; si quis neque negligenter eam legere, neque nostros labores malignè interpretari velit. V. *Cantones Isagogici.* VI. *De tribus sectis Judæorum*, Delft, 1705, 2 vol. in-4°, édition augmentée par Trigland. VII. Divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avait beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que Jules-César Scaliger, son père, mais moins d'esprit. Les Recueils, intitulés *Scaligeriana* (imprimés avec d'autres *ana*, 1740, en 2 vol. in-12), ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

SCALIGER (Camille), poète burlesque italien, du 16e siècle, assez peu connu, est auteur : I. de *il Furto amoroso, comedia onesta*, Venise, 1613, in-12. II. de *Bertholdo con Bertoldino, poema*, Bologne, 1636, in-4°, avec figures.

SCALIGER de LIKA ou de la Scala (Paul), comte des Huns, marquis de Vérone, Croate de nation, descendait, si on l'en croit, des princes de la Scala. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur Ferdinand. Il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse, obtint par des voies iniques un canonicat dans l'église de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avait écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes graces d'Albert, duc de Prusse, et s'étant emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau ; mais Albert, duc de Mecklembourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566 ; et Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui : I. Plusieurs *Opuscules* contre la religion romaine, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-4°. II. *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne. III. *Miscellaneorum tomi duo, sive catholici Epistemonis, contrà depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4°. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avait fait, étant protestant, intitulé *Encyclopediæ, seu orbis disciplinarum tàm sacrarum quàm profanarum, Epistemon.* IV. *Satiræ philosoph. et genealogiæ præcipuorum regum et principum Europæ*, Kœnigsberg, 1563, in-8°. *Voy.* le *Theatrum vitæ humanæ* de Boissard.

SCALIGER (Pacifique), capucin, connu pour avoir apporté de l'Orient, dans le dix-septième siècle, le fameux diplôme testamentaire de Mahomet, par lequel celui-ci accordait aux chrétiens établis dans ses états, la liberté de conscience et l'entière jouissance de leurs possessions et de leurs avantages temporels. Ce diplôme fut d'abord publié en arabe et en latin, en 1630, à Paris, par Gabriel Sionita ; ensuite, en latin, par Habneius, en 1638, et par Hinckelman, en 1690. On a élevé des doutes sur son authenticité.

SCAMACCA (Joseph), jésuite, né à Lentini, en Sicile, entra encore jeune dans la compagnie de Jésus ; il exerça pendant 45 ans la pénible fonction de prédica-

teur, et mourut le 8 janvier 1627. On a de lui près de cent Traités en prose et en vers sur des matières spirituelles.

SCAMACCA (Hortensius), jésuite de Lentini en Sicile, de la famille du précédent, mort à Palerme, en 1648. Aucun écrivain n'a composé de Tragédies avec autant de fécondité que ce religieux. On en a de lui plus de cinquante, tant sacrées que profanes.

SCAMOZZI (Vincent), un des plus excellens architectes de son temps, né à Vicence, en 1552, mort à Venise, en 1616, voyagea beaucoup en Italie, en France, en Allemagne, en Hongrie, etc., pour perfectionner ses talens et ses connaissances. Il travailla à Vicence, sa patrie, à Padoue, à Gênes, à Florence, et fit quantité de dessins pour différens pays. Ses principaux ouvrages se voient à Venise, où il s'était fixé, et dans les environs de cette ville où il bâtit plusieurs maisons de campagne. C'est sur ce dessin que fut construite l'importante citadelle de Palma dans le Frioul vénitien. Tant d'occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avait entrepris sous le titre d'*Idea della Architettura universale*, qui devait contenir 10 livres, mais dont il n'en a publié que 6, à Venise, en 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6ᵉ qui traite des différens ordres d'architecture, et qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par d'Aviler. Les cinq autres l'ont été par S. Dury, La Haye, 1736, in-fol. On a une autre édition de cette traduction de Leyde, 1716. On a de Scamozzi un autre ouvrage intitulé *Discorsi soprà l'antichità di Roma*, Venise, 1582, in-fol.

SCANAROLA (Antoine), médecin de Modène, disciple du célèbre Nicolas Léonicène, mort le 19 janvier 1517, a défendu l'opinion de son maître sur l'Epidémie vénérienne, et fait imprimer *Disputatio de morbo gallico*, Bologne, 1498, in-4ᵒ. Cet ouvrage est difficile à trouver, et se trouve joint souvent à un ouvrage de Léonicène sur le même sujet.

SCANAROLA (Jean-Baptiste), savant jurisconsulte, et prélat de Modène, naquit en 1579. Etant passé à Rome, il commença son noviciat chez les jésuites, en 1598; mais il ne l'acheva pas, et vint à Macerata étudier la jurisprudence. De retour à Rome, il y obtint le droit de bourgeoisie, fut nommé, en 1630, archevêque de Sidon et de Tyr, puis vicaire du cardinal Barberini à la basilique du Vatican, et mourut le 10 septembre 1665. On a de lui : *De Visitatione carceratorum*, Rome, 1635, in-fol., et ailleurs.

SCANDERBERG, ou plutôt SCANDERBEG, c'est-à-dire, *Alexandre seigneur*, (surnom de *George* Castriot, roi d'Albanie), guerrier célèbre du 15ᵉ siècle, naquit en 1404, et fut donné en ôtage par son père au sultan Amurat II, avec ses trois frères, Repose, Stanise et Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent que le sultan leur fit donner. George dut la vie à sa jeunesse, à son esprit et à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna ensuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de Sangiac. Scanderberg devint en peu de temps le premier des héros turcs. Son père étant mort en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres, et de se-

couer le joug musulman. L'empereur, ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Sanderberg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrètement avec Huniade Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire ottoman. Il assura ce général qu'à la première bataille il chargerait les Turcs, et se tournerait du côté des Albanais, et tint sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, et il en demeura trente mille sur le champ de bataille. Scanderberg, profitant du désordre où étaient les ennemis, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, et le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale d'Albanie, de remettre la ville et la citadelle au nom de l'empereur. Scanderberg fait massacrer le secrétaire, et tous ceux qui avaient été présens à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connaissance. Il se transporte aussitôt à Croie, et après s'être emparé de la place, il se fait reconnaître à ses peuples, qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses pères, en 1443, et s'y soutint par ses armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain, Amuratarma, mit deux fois le siége devant Croie, il fut obligé de le lever. Scanderberg sut tirer tant d'avantages de l'assiette d'un terrain âpre et montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, fils et successeur d'Amorat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, ce sultan rechercha la paix, et l'obtint en 1461. Le héros albanais vint aussitôt en Italie, à la prière du pape Pie II, pour secourir Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Bari. Il en fit lever le siége, et contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur turc ne tarda pas à recommencer la guerre; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, et deux fois le siége fut levé. Enfin Scanderberg, couvert de gloire, mourut à Lissa, ville des états de Venise, le 17 janvier 1467. Sa mort fut une véritable perte pour la chrétienté, dont il avait été le rempart. Mahomet, en l'apprenant, dit en sautant de joie: « Qui m'empêchera maintenant de détruire les chrétiens? ils ont perdu leur épée et leur bouclier. » Les Albanais, trop faibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque; et cette même ville de Croie, qui avait soutenu tant de siéges, se rendit presque sans résistance. Scanderberg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque s'étant trouvé à 22 batailles, et ayant tué (dit-on) près de 2,000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Ses mœurs étaient pures, et il exhortait souvent ses soldats à la chasteté, disant qu'il n'y avait rien de si nuisible à leur profession que les plaisirs de l'amour. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet étonné des coups prodigieux qu'il portait, lui fit demander son cimeterre, s'imaginant qu'il avait quelque chose de surnaturel; mais il le renvoya bientôt, comme

une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderberg lui fit dire, qu'en lui envoyant le cimeterre il avait gardé le bras qui savait s'en servir. Le père du Poncet, jésuite, publia en 1709, in-12, une Vie curieuse et intéressante de ce grand homme.

SCANDIENESE (Tite-Jean), littérateur italien, né à Scandiano, dans le Modénois, en 1518, étudia à Modène, et professa les humanités dans cette ville, à Reggio et à Carpi. En 1558, il obtint une chaire de belles-lettres à Azolo, où il mourut, le 26 juillet 1582. Scandienese entretint une correspondance littéraire avec les premiers savans de son siècle. On a de lui : I. Le *Phénix*, petit poème en tiercets, Venise, 1555 et 1557, avec des additions. II. *Quatre livres sur la Chasse*, Venise, 1556, in-4°. III. *La Dialectique*, Venise, 1563, in-4°.

SCANNELLI (François), né à Forli, florissait dans le 14e siècle. On a de lui le *Microcosme*, ou *Traité de la Peinture*, Césène, 1657, in-4°.

SCANTILLA (Manlia), femme de Didier-Julien. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avaient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julien fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les soixante-six jours du règne orageux de son époux dans des alarmes continuelles; et elle le vit, au bout de ce temps, exécuter par la main du bourreau, comme un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'Auguste, que le sénat lui avait donné. Toute la grace qu'elle obtint, fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans la vie privée.

SCAPINELLI (Louis), littérateur distingué, surnommé *il Cieco*, né aveugle, en 1585, acquit des connaissances si étendues, qu'il se distingua dans la philosophie, dans l'éloquence et la poésie au-dessus de la plupart de ses contemporains. Il professa dans diverses universités d'Italie, et a laissé des ouvrages en plus d'un genre, parmi lesquels se trouvent des poésies latines, qui semblent supérieures à celles qu'il a composées dans sa langue maternelle. On a recueilli à Parme, en 2 volumes, les *Opere del dottore L. Scapinelli*, in-8°, de l'impr. roy., 1802, précédées de la Vie de l'auteur, par le savant Pompilio Pozzetti.

SCAPPI (Antoine), noble bolonais, et savant jurisconsulte du 16e siècle, étudia à Ferrare, et exerça sa profession dans sa patrie. Il passa ensuite à Rome, où il enseigna avec succès. En 1577, Jacques Boncompagni l'envoya prendre possession du marquisat de Vignola, cédé par le duc de Ferrare; et il y demeura quelques années en qualité de gouverneur. De retour à Rome, il fut auditeur de Jérôme Melchior, évêque de Macerata, et occupa plusieurs grandes dignités. Il mourut vers la fin de son siècle. Nous avons de lui : I. *Tractatus juris non scripti*, Venise, 1586, in-folio. II. *De personis et rebus ecclesiasticis*, Venise, 1586. III. *Tractatus de Bireto rubeo dando cardinalibus regularibus*, Rome, 1592-1604, in-4°.

SCAPULA (Jean), après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de

Henri Estienne. Pendant que cet habile homme imprimait son excellent *Trésor de la langue grecque*, son correcteur en faisait en secret un abrégé. Il prit du Trésor ce qu'il jugea être le plus à la portée des étudians, et en composa un *Dictionnaire grec* qu'il publia en 1580. Ce Lexicon, réimprimé à Leyde par les Elzévirs, 1652, in-folio, empêcha la vente du grand *Trésor*, et causa la ruine de Henri Estienne. Scapula jouit tranquillement des fruits de son infidélité. On a publié une nouvelle édition de ce Dictionnaire. à Glascow, en 1816, 2 vol. grand in-4°.

SCAPULAIRE (LE). *Voyez* STOCK.

SCARABICCI (SÉBASTIEN), médecin du 17ᵉ siècle, né à Padoue, et professeur de la faculté de médecine de cette ville, également recherché pour son talent et son caractère, enseigna cinquante ans, et mourut en 1686. On a de lui : I. *De ortu ignis febriferi historio-physica, medica*, Patavii, 1655, in-4°. II. *Historia bovini cerebri in lapidem mutati*, ibid., 1678, in-12. III. *De lapidis concretione in homine*.

SCARAMELLI (BALTHASAR), qui florissait vers 1580, est l'auteur de deux chants du poème héroïque de Scanderberg. Cette édition rare fut imprimée à Carmagnola, en 1585, in-8°, avec trois Nouvelles en prose, inconnues à plusieurs bibliographes, et plusieurs autres compositions poétiques.

SCARAMELLI (JEAN-BAPTISTE), jésuite romain, célèbre missionnaire, écrivain mystique et ascétique, né en 1688, exerça trente ans le ministère apostolique avec zèle. Il mourut à Macerata, le 11 juin 1752. On a de lui *le Directeur mystique*, Venise, 1754, in-4°, et autres ouvrages à peu près semblables, et aussi peu intéressans.

SCARAMOUCHE (JEAN-BAPTISTE), célèbre médecin, né au château de Lapidoux, dans la Marche d'Ancône, le 27 mars 1650. Après avoir fait ses études à l'université de Fermo, il apprit la médecine, et l'exerça dans cette même ville. Il parcourut ensuite Citta-Nova, Todi, Assise, Urbin, Macerata, et obtint partout le plus grand succès. Sa réputation lui procura une correspondance épistolaire avec Magliabecchi, Malpighi, Ramazzini, et autres savans. Scaramouche était membre de l'Académie des Curieux de la nature, et mourut vers 1710. On a de lui : I. *Observatio de flagri funiculo*, etc., Todi, 1681. II. *Del Scheletro elephantino*, Urbin, 1696. III. *De motu cordis mecanicum theorema*, Seno-Galliæ, 1689, in-4°; avec un recueil qui traite *de motu arteriarum et pulsuum differentiis simplicibus*. IV. *De motu et circuitu sanguinis*, Fermo, 1677. V. *Theoremata familiaria de physico-medicis lucubrationibus juxta leges mecanicas*, Urbini, in-4°. L'auteur renferme en vingt théorèmes, tout ce qu'il a recueilli de plus intéressant, soit de son expérience dans la pratique, soit de celle des autres. VI. *Lettera sopra un idrofobo*, Macerata, 1702, in-8°. Il s'agit, dans cette lettre sur un hydrophobe, d'une rage survenue après de violens accès de colère.

SCARAMOUCHE (JEAN-ANTOINE), peintre de Pérouse, né

en 1580. Quoique élève de Christophe Roncalli, dit le Pomirancio, il imita la manière des Carraches. Il a peint, dans sa ville natale, quelques tableaux à la confrérie de Saint-François. On admire la hardiesse de son pinceau ; mais son coloris est obscur.

SCARAMOUCHE (Louis-Pellegrin), fils du précédent, né à Pérouse, en 1616, embrassa la profession de son père, dont il fut le disciple. On voit à Milan beaucoup de ses tableaux. Il grava à l'eau-forte des dessins de Titien et de Louis Carrache. On a de lui *l'Excellence des pinceaux italiens*, Pavie, 1674. Il mourut à Milan, en 1680.

SCARAMUCCI. *Voyez* Scaramouche.

SCARANO (Lucius), littérateur italien, né à Brindes, lecteur de la secrétairerie ducale à Venise, et l'un des fondateurs de la seconde Académie vénitienne, en 1593, a laissé un *Compendium* de tous les ouvrages de Galien. Nous avons encore de lui *Oratio in solemni Academiæ venetæ celebratione*, in-4°, sans indication de lieu ni d'époque.

SCARBOROUGH (sir Charles), premier médecin de Charles II, Jacques II et Guillaume III, se rendit recommandable par ses talens, ses connaissances et ses succès dans la pratique de son art. Il fut l'un des plus habiles mathématiciens de son temps ; et, après avoir aidé le docteur Harvey dans la rédaction de son ouvrage, intitulé *De Generatione animalium*, il lui succéda dans sa place de professeur d'anatomie et de chirurgie. On a de lui : *Syllabus musculorum*, imprimé avec la Myologie de Mullens ; différens *Traités* de mathématiques ; un *Abrégé de la grammaire* de Lylie, et une *Elégie sur Cowley*. Doué d'une mémoire prodigieuse, il possédait par cœur plusieurs auteurs anciens tout entiers. Il mourut en 1693.

SCARDEON (Bernardin), célèbre historien, né à Padoue, en 1478, embrassa, dès sa jeunesse, l'état ecclésiastique, fut, pendant plusieurs années, confesseur des moines de Saint-Etienne dans sa ville natale, et chanoine de la cathédrale. Il mourut en 1574. On a de lui : I. *De urbis Patavinæ antiquitate, et claris civibus*, Bâle, 1560, in-folio. Dans cet ouvrage, qui n'est pas exempt d'erreurs, on trouve des détails curieux et instructifs. II. *De castitate libri septem*, Venise, 1542, in-4°. III. Le *Vaisseau évangélique*, publié à Venise, 1551, in-4°.

SCARDOVA (Pierre-Martyr), chanoine de Reggio, sa patrie, florissait dans le 16ᵉ siècle : il est plus connu par ses ouvrages que par les circonstances de sa vie. On apprend dans ses écrits qu'il habita Venise et Rome ; on ignore l'époque et la durée de ce séjour. Il paraît cependant qu'il mena une vie pauvre, et sujette à des disgraces multipliées. Nous avons de lui *Le 8 Trop* ; titre fantastique et extravagant. L'ouvrage est également bizarre ; après avoir parlé de diverses choses, l'auteur parle de la valeur des huit premiers nombres : un, deux, trois, etc., et passe à la conclusion, d'où il résulte que ces mots, *le 8 Trop*, signifient : *J'aime trop Octavie*, femme qu'il aimait passionnément, faisant allusion au mot latin *octo*, huit. II. *Le Navire*, comédie maritime, et *Le*

Babillard, comédie pastorale, Bologne, 1554, in-8°. III. *Les Louanges des Anges*, Reggio, 1574.

SCARELLA (Jean-Baptiste), religieux, de l'ordre des théatins, né à Brescia, mort en février 1779, âgé d'environ 70 ans, fut, en Italie, l'un des propagateurs des principes de Locke, de Newton, et de Wolff. Il les a consignés dans sa *Physica generalis*, Brescia, 1754 à 1757, 3 vol. in-4°; et dans ses Commentaires *De rebus ad scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4°. On a encore de lui : I. Un Traité *de Magnete*, 1759, in-4°. II. *Hydrodynamica*, 1769, in-4°. III. Des *Élémens de logique, d'Ontologie et de Théologie naturelle*, 4 vol. in-4°. Sa modération et sa modestie donnaient du prix à ses lumières.

SCARELLA (D. Charles), illustre citoyen de Brescia, né le 3 octobre 1705, avec un génie actif et pénétrant, et un vif desir de s'instruire, eut pour maîtres les plus habiles professeurs de son temps. Après avoir achevé ses études, il se perfectionna de lui-même dans tous les genres de littérature, en approfondissant les auteurs sacrés et profanes. Il composa plusieurs ouvrages, mais peu ont paru sous son nom. Les écrits de l'abbé Sambuca, secrétaire du cardinal Quirini, sont en grande partie de Scarella; et Sambuca n'avait pas la vanité d'en faire un mystère à ses amis. On trouve de ce poète divers morceaux épars dans plusieurs recueils, qui se font admirer par un style élégant et pur. L'étude de la théologie, des Pères de l'Église, tant grecs que latins, des Commentaires sur la Bible, et des meilleurs critiques, furent les principaux objets de ses soins. Il obtint la cure de Ghedi, dans le Bressan, et y mourut au bout de deux ans, le 1er novembre 1769.

SCARFANTONI (Jean-Jacques), théologien et canoniste, né à Pistoie, le 12 septembre 1674, étudia le droit d'abord dans sa ville natale, puis à Pise. Étant allé à Florence pour connaître les premiers jurisconsultes de cette cité, il ne tarda pas à se faire remarquer. On lui proposa divers évêchés, qu'il ne voulut pas accepter. De retour dans sa patrie, il fut nommé chanoine de la cathédrale; mais il quitta bientôt son canonicat pour aller s'instruire plus profondément à Rome dans la science canonique. Il y demeura cinq ans, et revint à Pistoie; où il fut élu chanoine visiteur par l'évêque Curtigiani, et vicaire-général de son diocèse par Bassi, son successeur. Il mourut le 27 décembre 1748. Nous avons de lui : I. *Dissertation sur les droits d'initiation des chanoines réguliers*, Lucques, 1716. II. *Animadversiones in lucubrationes canonicales Ceccoperii*, Lucques, 1757, 3 volumes.

SCARFO (P. D. Jean-Chrysostôme), moine de l'ordre de Saint-Basile, et théologien, florissait vers 1730. On a de lui divers ouvrages philosophiques : I. *Le Néosophe*, Venise, 1740, in-4°. II. *Lettres sur les monumens antiques*, Venise, 1739, in-4°, avec figures. Il voulut aussi s'essayer dans la poésie; mais sa méthode ne lui fit pas honneur. Les œuvres dramatiques de Martirano de Cosenza, publiées à Naples, en 1556, étant devenues fort rares, il les fit réimprimer comme lui appartenant,

ainsi que diverses poésies dérobées à Flaminius, Navagerus et autres bons poètes, et changea seulement l'ordre des vers. Il eut ensuite la hardiesse d'envoyer en présent, à Jean-Antoine Volpi, ses larcins littéraires; mais son plagiat ne tarda pas à se découvrir.

SCARGA (Pierre), jésuite polonais, né en 1536, mort à Cracovie, en 1612, fut recteur du collège de Wilna, et prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un abrégé peu connu des *Annales* de Baronius, et un grand nombre d'ouvrages théologiques, imprimés en 4 volumes in-folio.

SCARLATTI (Dominique), célèbre musicien italien, et le plus habile joueur de harpe de son temps, eut un rival dans Haëndels; mais cette rivalité ne produisit entre eux que de l'estime et de l'amitié. Haëndels ne parlait de Scarlatti qu'avec éloge; et Scarlatti, quand on le louait sur sa belle exécution, citait Haëndels, en faisant le signe de la croix; expression bizarre, mais vive, de l'admiration que ce nom lui inspirait. Cet artiste mourut sur la fin du 18e siècle. Scarlatti a composé un très-grand nombre de motets, de messes et d'oratorios. On porte à plus de deux cents le nombre de ses messes. Laborde cite de lui les opéras suivans: *Il Mitridate Eupatore; Il trionfo della libertà*, Venise, 1707; *Ciro*, Rome, 1712; *Carlo, re d'Alemagna*, Naples, 1716; *Telemaco*, Naples, 1718; *Turno Stricino*, Rome, 1720; *Principessa fedele; Marco Attilio Regolo*, Bologne, 1729. Ses Cantates ont été arrangées en duos par Durante. Sacchini les enseignait au Conservatoire de Venise, et à la fin de chaque leçon, il baisait respectueusement le livre qui les renfermait.

SCARLATTINI (Jules), jurisconsulte de Reggio, reçu docteur dans sa ville natale, le 8 février 1517. L'empereur Charles-Quint le nomma, en 1530, chevalier doré. La même année, il occupa des emplois publics dans sa patrie, et fut par la suite député vers le duc de Ferrare, pour solliciter une indemnité des pertes occasionées par les troupes à Reggio, en 1535. Il passa ensuite à Bologne, en qualité d'auditeur de rote, et y obtint le droit de bourgeoisie. Il professa le droit canon à Padoue pendant une seule année, et revint exercer la profession d'avocat dans sa patrie, où il mourut le 23 juin 1574, fort avancé en âge. On a de lui: I. *Allegationes*, etc., Bologne, 1564, in-4°. II. *Consilia*. Ce dernier ouvrage est inséré dans le Recueil des œuvres légales d'auteurs divers, imprimé à Venise, en 1566 et 1573.

SCARPA (Christophe), célèbre grammairien du 15e siècle, né à Parme, professa les belles-lettres à Venise, en 1423. On a de lui: I. *Orthographia;* ouvrage rare, imprimé in-4° dans le 15e siècle. II. *Oratio ad principem Forcari*.

SCARPERIA (Jacques de), savant littérateur, né à Scarperia en Toscane, vers la fin du 14e siècle, apprit la langue latine à Florence, et le grec à Venise et à Constantinople. Il concourut à Rome avec Léonard Arétin, en 1401, pour la place de secrétaire apostolique; et, quoique son rival l'ait emporté sur lui, il n'était

pas moins capable de la remplir. Il mourut à la fleur de l'âge. Nous avons de lui une traduction latine de la Géographie de Claude Ptolémée, ainsi que des Vies de Marius, Pompée, Brutus et Cicéron, tirées de Plutarque.

SCARPONIUS (Nicolas), jésuite, naquit le 21 avril 1709, à la Posta, dans le diocèse de Spolette, avec un génie vif et pénétrant, qui fit pressentir de bonne heure ce qu'il devait être. Il apprit les humanités à Rieti, et fit sa philosophie à Spolette, chez les jésuites, dont il embrassa l'ordre, le 31 décembre 1729. Après son noviciat, il enseigna les belles-lettres à Tivoli, Fermo et Rome; puis la philosophie à Pérouse, où il mit au jour cette fameuse Satire, intitulée le *Fouet*. Il passa de là, comme professeur de la même faculté, à Sienne, à Macerata et à Rome. Il obtint ensuite la chaire de théologie dans la première de ces villes, et fut définitivement rappelé à Rome, où on le nomma préfet des études du collège grec, puis du collège germanique. Il mourut le 10 janvier 1784. Aux connaissances théologiques, poétiques, oratoires, politiques et philosophiques, il joignait une éloquence noble et imposante. Sa conversation était toujours assaisonnée d'un sel caustique. Il a beaucoup écrit; mais ses ouvrages sont restés en manuscrit, ou ont paru sans son nom.

SCARRON (Paul), célèbre poète burlesque, fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, originaire de Lyon, naquit à Paris, à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son père, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique; il obéit et vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affaiblissement de sa complexion. Enfin, une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces « jambes qui avaient bien dansé, » ces « mains qui avaient su peindre et jouer du luth. » Il était allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il était chanoine. Un jour s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs, et en fit un raccourci de la misère humaine. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris; et, par son esprit enjoué, attira chez lui les personnes les plus aimables et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa belle-mère. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissait de tout son bien, et la perdit. Mad. de Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine. Le poète lui demanda la permission d'être «son malade en titre d'office.» Cette princesse sourit, et Scarron prit ce souris pour un brevet; depuis il prit le titre de « Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la reine. » Il tâcha de se rendre utile en cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de cinq cents écus: mais ce ministre ayant

reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, et le poète ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha alors au prince de Condé dont il célébra les victoires, et au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la première partie du *Roman Comique*. Son mariage avec Mlle d'Aubigné, en 1652, vint augmenter ses plaisirs sans augmenter sa fortune. Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage, Scarron dit qu'il reconnaissait à l'accordée « deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. » Le notaire demanda quel douaire il assurait. « L'immortalité, répondit Scarron; le nom des femmes des rois meurt avec elles; celui de la femme de Scarron vivra éternellement. » Cette épouse, par sa modestie, réforma les saillies indécentes de son mari, et la bonne compagnie n'en fut que plus empressée à se rassembler chez lui. Scarron changea de ton. Il mit plus de décence dans ses mœurs et dans sa conversation, et peu à peu sa société s'habitua à une bienséance qui, sans bannir la gaîté excessive du maître de la maison, en adoucissait les traits. Cependant Scarron vivait avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères et à son marquisat de Quinet. (C'était ainsi qu'il appelait le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimait.) Il demandait des gratifications à ses supérieurs avec l'effronterie d'un poète burlesque et la bassesse d'un cul-de-jatte. Il parle ainsi au roi dans sa *Dédicace* de don Japhet d'Arménie. « Je tâcherai de persuader Votre Majesté qu'elle ne se ferait pas grand tort si elle me faisait un peu de bien; je serais plus gai que je ne suis : si j'étais plus gai que je ne suis, je ferais des comédies enjouées; si je faisais des comédies enjouées, Votre Majesté en serait divertie, son argent ne serait pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serais persuadé, si j'étais aussi bien un grand roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux. » Ses comédies furent pour lui une ressource. Ce n'est pas qu'il fût homme à étudier ni les règles, ni les modèles du poëme dramatique, il n'en avait ni la patience, ni le loisir. Aristote, Horace, Plaute et Térence lui auraient fait peur; et peut-être ne savait-il pas qu'il y eût jamais eu un Aristophane. Il voyait devant lui un chemin frayé : la mode de ce temps était de piller les poëtes espagnols. Scarron savait cette langue : il lui était plus facile de moissonner dans un champ où il trouvait déjà tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet, et ensuite à secouer un joug dont son esprit, ennemi de toute contrainte, ne pouvait s'accommoder; ainsi une pièce de théâtre lui coûtait peu; toutes les siennes sont des pièces espagnoles. Chez lui le travail consistait, non à faire parler plaisamment les personnes comiques, mais à donner des expressions sérieuses à ceux qui devaient parler sérieusement. Le sérieux était une langue étrangère pour lui. Le grand succès de son *Jodelet maître* était pour lui une merveilleuse amorce. Les comédiens, qui s'en étaient bien trouvés, lui demandèrent avec empressement de nouveaux ouvrages; ils lui coûtaient peu : il en

tirait de bonnes sommes; il se divertissait à les faire. Fallait-il d'autres raisons pour le faire pencher vers ce travail ? Dans l'abondance, Scarron dédiait ses livres à la levrette de sa sœur; et, dans le besoin, à quelque monseigneur qu'il louait autant, et qu'il n'estimait pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer; il la demanda, et ne l'obtint point; enfin Fouquet lui donna une pension de 1,600 livres. Scarron avait vendu tous ses biens l'un après l'autre. Nublé, avocat, ayant acquis de lui une terre près d'Amboise, pour 18,000 livres, et ayant vérifié qu'elle en valait au moins 24,000, lui porta 6,000 livres de plus, et le força de les accepter. La reine Christine ayant passé à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets, lui dit-elle, d'être amoureux de moi; la reine de France vous a fait son malade, et moi je vous crée mon Roland. » Scarron ne jouit pas long-temps de ce titre : il fut surpris d'un hoquet si violent qu'on craignait à tout moment qu'il n'expirât. Cet accident diminua : « Si j'en reviens, dit-il, je ferai une belle satire contre le hoquet. » Ses parens, ses domestiques fondaient en larmes au chevet de son lit : « Mes enfans, leur dit-il, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire » ; et un moment avant que d'expirer, il dit : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si aisé de se moquer de la mort. » Il rendit le dernier soupir le 14 octobre 1660. Il s'était fait lui-même cette épitaphe :

Celui qui cy maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveille.
Car, voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de La Martinière, en 10 vol. in-12, 1737. M. Bastien en a donné une bonne édition, en 1786, en 7 vol. in-8°, dans laquelle les matières sont classées par ordre. On y trouve : I. L'*Enéide travestie* en 8 livres, continuée par Moreau de Brasey. « Votre père, dit Boileau à Racine le fils, avait la faiblesse de lire quelquefois le *Virgile travesti* de Scarron, et d'en rire; mais il se cachait bien de moi. » II. *Typhon* ou *la Gigantomachie*. III. Plusieurs comédies, telles que *Jodelet* ou *le Maître Valet*; *Jodelet souffleté; Dom Japhet d'Arménie; l'Héritier ridicule; le Gardien de soi-même; le Marquis ridicule; l'Ecolier de Salamanque; la Fausse Apparence; le Prince Corsaire*, tragi-comédie, et d'autres petites *Pièces* de vers. IV. Son *Roman Comique*, ouvrage en prose, est le seul de ses ouvrages qui mérite quelque attention, est écrit avec beaucoup de naturel et de gaîté, et il n'a pas peu contribué à la perfection de la langue française. Il faut remarquer, à la gloire de Scarron, qu'il est antérieur aux *Lettres Provinciales*. Scarron aimait à lire ses ouvrages à ses amis, à mesure qu'il les composait; il appelait cela, *essayer ses livres*. Ségrais et un autre de ses amis étant venus un jour le voir : « Prenez un siége, leur dit Scarron, et mettez-vous là, que j'essaie mon *Roman Comique*. » En même temps il prit plusieurs cahiers de son ouvrage, et leur lut quelque chose. Lorsqu'il vit que la compagnie riait : « Bon, dit-il, voilà qui va bien !

Mon livre sera bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes aussi délicates» ; et il ne se trompa point. Son *Roman* eut un succès prodigieux. C'était le seul des ouvrages de ce poète bouffon dont Boileau pût soutenir la lecture.» Des ridicules de province, dit Chénier, des comédiens de campagne, des scènes d'auberge ou de tripot, voilà ce qu'on y trouve. Les incidens, les personnages, le style, tout est ignoble et grotesque ; mais tout est vrai. Le livre amuse, on le lit encore ; il restera, tant le naturel sait prêter d'agrément aux tableaux qui en paraissent le moins susceptibles. » V. Des *Nouvelles Espagnoles*, traduites en français. Elles sont aujourd'hui presque oubliées, on a remarqué toutefois et avec justice, que le fonds d'une belle scène du *Tartuffe* est puisé dans la nouvelle intitulée les *Hypocrites*. VI. Un volume de *Lettres*. VII. Des *Poésies diverses*, des *Chansons*, des *Épîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Epigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement et une gaîté vive. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux ; mais ses saillies sont plutôt d'un bouffon, d'un Trivelin, que d'un homme délicat et ingénieux. Si l'on excepte quelques-unes de ses comédies, plus burlesques cependant que comiques, quelques morceaux de son *Énéide travestie*, et son *Roman Comique*, tout le reste està peine digne d'être lu. Voici le portrait que Scarron a fait de lui-même. « Les uns disent que je suis cul-de-jatte ; les autres, que je n'ai point de cuisses, et qu'on me met sur une une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne ; les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me rendent visite. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai trente ans passés ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied : ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné. J'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros ; je les ai bleus : j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise ; mes dents autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise ; j'en ai perdu une et demie du côté droit, et deux un peu égrenées du côté gauche. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, puis un angle égal, et enfin un angle aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras : enfin, je suis un abrégé de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur. J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et peu après *monsieur*. Je ne hais personne : Dieu veuille qu'on me traite de même ! Je suis bien aise quand

j'ai de l'argent, je serais encore plus aise si j'avais de la santé. Je me réjouis en compagnie, et suis content quand je suis seul : quant à mes maux, on ne peut les supporter plus patiemment. » *Voyez* Boileau, et Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de).

SCARSELLI (.....), poète italien, né dans l'État de l'Église, au 18e siècle, a mis en vers le *Télémaque* de Fénélon. Il n'a ni l'imagination, ni l'onction de l'archevêque de Cambrai; mais il en a l'harmonie et la facilite.

SCARUFFI (Gaspard), écrivain italien du 16e siècle, peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très-rare sur les monnaies, intitulé : l'*Alitinonfo, per far ragione e concordanza d'oro e d'argento*, etc., Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre : *Breve Istruzione sopra il Discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

SCAURUS (M. Æmilius), consul romain, fut si pauvre, quoique d'une ancienne noblesse, que son père, qui était patricien, faisait le metier de charbonnier. Il hésita long-temps s'il se mettrait sur les rangs pour parvenir aux charges de la république, ou s'il ferait la banque. Mais son goût pour l'éloquence l'ayant emporté, il se fit un nom sur la place publique. Elevé à l'édilité, il s'occupa plus à rendre la justice qu'aux autres fonctions de cette charge. Il fut fait prêteur peu après, et enfin consul en l'an 637 de Rome, et 115 ans avant J.-C. Pendant son consulat, il porta des lois somptuaires, et régla les suffrages des affranchis dans les assemblées. Sa réputation de sagesse et d'intégrité le fit nommer chef de l'ambassade que les Romains envoyèrent à Jugurtha, qui faisait la guerre à Adherbal, roi de Numidie; mais il ternit sa gloire en se laissant corrompre comme les autres par l'argent de ce prince. Cependant Cicéron fait son éloge dans le plaidoyer pour Fonteius; Salluste, au contraire, le blâme de son avarice. Étant censeur, il fit bâtir le pont *Milvien*, et paver le chemin qui fut appelé de son nom la *Voie Emilienne*. Il composa aussi l'*Histoire de sa vie*, et quelques autres ouvrages, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

SCAURUS (M. Æmilius), fils du précédent, et beau-fils de Sylla par Métella, sa mère, fit construire, étant édile, le théâtre le plus vaste et le plus magnifique qui ait jamais rassemblé des spectateurs; il pouvait contenir 80,000 personnes : on y comptait 360 colonnes de marbre. Le premier étage était tout de marbre; celui du milieu, de verre, et le plus bas n'était que de colonnes qui soutenaient un plancher et un lambris doré. Les colonnes d'en bas avaient toutes 38 pieds de haut, et dans les intervalles il y avait 3000 statues de bronze. Tout l'appareil de ce théâtre, et tout ce qui servait aux acteurs, était de toile d'or, avec un grand nombre de riches tableaux. Pline dit de l'édilité de Scaurus qu'elle fut la ruine des mœurs, et qu'elle en acheva le renversement. Il pense même qu'elle fit plus de tort à Rome que la sanglante proscription de Sylla, beau-père de Scaurus. Cet édile épousa la fameuse Murcie, répudiée par le grand Pompée. *Voyez* Pausias. — Il y a eu un troisième Scaurus,

célèbre par un trait d'histoire. La cavalerie romaine repoussée par les Cimbres près le fleuve Adèse, ayant abandonné le proconsul Quintus-Catulus, et pris la fuite en tremblant vers Rome, Scaurus envoya des gens dire à son fils qui avait part à ce désordre : « qu'il aurait vu avec plus de satisfaction son corps étendu sur le champ de bataille, que de le voir revenir complice d'une fuite aussi honteuse ; qu'ainsi ce fils indigne devait éviter la présence d'un père irrité, s'il avait encore quelque reste de honte. » Le jeune homme, désespéré, se donna la mort.

SCEAVER (Béda), né en Autriche, devint prévôt de l'église de Saint-Pierre de Saltzbourg, et se dévoua par état à l'histoire ecclésiastique. Les écrits les plus importans qu'il ait publiés sont des *Questions critiques et morales sur l'histoire des quatre Evangélistes*, par Krœlle ; et la *Chronique du monastère de Saltzbourg*, imprimée en 1772, en un volume in-folio. Sceaver est mort dans cette ville, en 1787.

SCÉPEAUX (Marie-Paul-Alexandre-César de Bois-Guignon, vicomte de), maréchal-de-camp, mort à Angers, le 28 octobre 1821, âgé de 52 ans, se distingua pendant les guerres de la Vendée, et associa son nom à ceux des Bonchamp, des Lescure, des Stofflet et des Laroche-Jacquelin. Il était officier de cavalerie avant la révolution, et prit parti, dès 1793, pour les royalistes de la Vendée. Il servit, après la prise de Saumur, dans l'armée de Bonchamp, son beau-père, et suivit l'armée vendéenne en Bretagne. En 1794, il rallia les insurgés de la droite de la Loire, connus sous le nom de *Chouans*, et fut le chef qui conserva le plus de consistance à l'armée qu'il commandait. Il remporta, en 1795, un avantage assez considérable près d'Aubigné, et se soumit ensuite à la république, lorsqu'il n'eut plus les moyens de continuer la guerre. En 1800, il fut rayé de la liste des émigrés et rétabli dans ses propriétés. Il reparut à la cour après la restauration, et fit encore la campagne de 1815 avec les Vendéens. Il avait été nommé maréchal-de-camp en janvier 1815.

SCEPTIQUES. *Voyez* Pyrrhon.

SCEVA (Marcus), centurion de l'armée de César dans les Gaules, donna des preuves d'un courage extraordinaire ; resté seul dans le camp en présence des ennemis, atteint de plusieurs coups de javelot, il brisa son épée, jeta son bouclier et son casque, s'élança dans la mer, et rejoignit les siens à la nage. Suétone rapporte que, blessé dangereusement à l'œil et à l'épaule, avec un bouclier criblé de cent vingt coups, il n'abandonna pas le poste qu'on lui avait confié.

SCEVOLA. *Voyez* Scævola.

SCÉVOLE. *Voy.* Sainte-Marthe.

SCHAAF (Charles), savant orientaliste, né à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, le 28 août 1646, était fils d'un major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel. Ayant perdu son père à l'âge de huit ans, il s'attacha à l'étude, et se rendit ensuite à l'Académie de Duisbourg, où sa mère l'accompagna : il y enseigna les langues orientales. Trois ans après, il fut appelé à Leyde

pour y exercer le même emploi ; il s'en acquitta si bien, que les curateurs de l'université augmentèrent à diverses reprises ses appointemens. Il mourut dans cette dernière ville, le 4 novembre 1729. Ses principaux ouvrages sont : I. *Opus Aramæum*, Leyde, 1686, in-8°. Ce traité contient une grammaire chaldaïque et syriaque, avec quelques endroits choisis du chaldéen de l'Ancien Testament, et de la version syriaque du Nouveau. II. *Novum Testamentum syriacum*, Leyde, 1708, in-4° ; avec une version latine, et une préface fort étendue et très-bien faite, qui contient les diverses leçons de toutes les éditions. III. *Lexicon syriacum concordantiale*, Leyde, 1708, in-8°. Il a été réimprimé par Vander Mey en planches solides ou stéréotypes. IV. *Epitome grammatices hebrææ*, 1716, in-8°. Tous ces ouvrages sont assez généralement estimés.

SCHABOL (Jean-Roger), diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, était fils d'un sculpteur, qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avait inspiré une espèce de passion pour le jardinage ; il s'en occupa toute sa vie. Schabol fit part de ses observations au public, dans trois ouvrages pleins de choses excellentes, mais mal digérées : I. La *Théorie du jardinage*, Paris, 1774, in-12. II. La *Pratique*, du même, 1774, 2 vol. in-12. III. Le *Dictionnaire du jardinage*, 1767, in-8°. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans. Cet écrivain, avec beaucoup de littérature, écrivait sans élégance, mais avec chaleur.

SCHACCI, SCHACCHI ou SCACCHI (Fortunat), religieux augustin, né à Traou en Dalmatie, vers 1560, fut le fruit de l'union illégitime d'un gentilhomme d'Ancône avec une servante. Il enseigna la théologie, l'hébreu et l'Écriture dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui, prévenu contre lui par ses ennemis, lui ôta cette charge. Le père Schacci en conçut tant de chagrin, qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, et se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui un livre intitulé *Myrothecium*, Rome, 1625, 1627 et 1737, en 3 vol. in-4° ; et Amsterdam, 1701, 1 vol. in-fol. ; ouvrage très-savant, mais prolixe, et plein de digressions étrangères à son sujet. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Écriture Sainte, comme de celles des rois, des prêtres, des prophètes et des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums. On a encore de lui : I. Une *Traduction* latine de la *Bible*, faite sur l'hébreu, le grec des Septante, et la paraphrase chaldaïque, à Venise, 1609, 2 vol. in-fol. II. *De cultu Sanctorum*, Romæ, 1636, in-4°. III. Des *Sermons italiens*, Rome, 1636, in-4°. La vie de Schacci fut fort agitée. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre divers abus qui régnaient dans son ordre, et le peu de ménagement avec lequel il reprenait la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisans. Il avait d'autant plus mauvaise grace de censurer les autres, que ses mœurs n'étaient point irréprochables, et qu'il avait un penchant décidé pour le sexe. C'est ce que dit Ni-

céron (Mémoires des hommes illustres, tome 21).

SCHACHT (Chrétien-Paul), médecin anglais, professeur de médecine, de botanique, de chimie et d'histoire naturelle, à l'Académie de Harderwyck, né en 1768, mort dans cette ville, le 31 janvier 1800, prit ses degrés en médecine en 1789, et publia à cette occasion une dissertation, *De modo quo agunt medicamenta astringentia, præcipuè martialia, in corpus animale.* Après avoir voyagé en Allemagne et en Suisse, il s'établit médecin à Amsterdam; mais, en 1791, l'Académie de Harderwyck l'appela dans son sein, et il prit possession de sa chaire par un discours *De utili ac pernecessariâ historiæ naturalis cum reliquis disciplinæ medicæ conjunctione.* Il a enrichi de bons *Mémoires* plusieurs journaux hollandais, et il était membre de plusieurs sociétés savantes.

SCHAH-ABBAS, surnommé le *Grand*, et 6e roi de Perse de la race de Séfy, né en 1531, troisième fils de Khodabendeh, monta sur le trône de Perse après la mort de Schah-Ismaël, son frère. Il était à cette époque vice-roi de Hérat, en Khoraçân, et occupé à disputer cette belle province aux Uzbeks, qui s'en étaient emparés. Il parvint à les chasser, et poussa même ses conquêtes si avant du côté de l'Inde, qu'il prit parmi ses titres celui de Padchahi Sind (monarque du Sind, province occidentale de l'Inde). Il s'empara dans la suite de plusieurs autres provinces limitrophes et dépendantes de l'empire Mogol, telles que Caboul, Candahar, etc. Ses armes furent moins heureuses contre les Turcs; car, tandis qu'il était occupé du côté de l'Inde, en 1618, ceux-ci firent une invasion dans le Mazendéran; mais ils furent bientôt repoussés. Abbas reconquit non-seulement le Mazendéran et le Chirvan, il chassa l'ennemi au-delà de Van et de Teflys, prit Bagdad et Bassora. L'Arménie fut ravagée, et une grande partie des habitans transférée dans le Mazendéran, pays qui jusqu'alors avait été un désert. Ce prince, « grand politique et grand conquérant », suivant l'expression du voyageur Chardin, y transporta trente mille familles de chrétiens, « qui, disait-il, ne pouvaient manquer d'y multiplier, puisqu'ils y trouveraient en abondance du vin et des pourceaux. » Ils avaient en outre la facilité de trafiquer par mer avec les Russes. La malignité du climat déconcerta les projets, et rendit inutiles les immenses travaux de Abbas. Cinquante années suffirent pour réduire à quatre cents les trente mille familles transplantées dans le Mazendéran. La colonie arménienne, transférée auprès d'Ispahan par le même souverain, fut plus heureuse, et subsista longtemps sous le nom de Julfa. En dépeuplant ainsi l'Arménie, dont il attirait les habitans au centre même de ses États, Abbas-le-Grand avait un double projet. Les Ottomans, avec lesquels il avait de fréquentes guerres, ne manquaient jamais de fondre sur l'Arménie, où ils trouvaient amplement de quoi subsister. La dépopulation de cette province leur devenait donc très-préjudiciable. Il savait très-bien aussi que la principale et première source des richesses, et conséquemment de la prospérité d'un grand empire, c'est le commerce; il chercha

donc à naturaliser et à fondre, pour ainsi dire, parurent les Persans, une nation, peu considérable à la vérité, mais célèbre dans toute l'Asie, pour les opérations commerciales, et par les immenses relations qu'elle entretient dans les différentes parties de l'Orient les plus opposées. Une nation qui rivalisait avec les Arméniens pour le commerce, et qui excitait alors l'admiration de l'univers entier par la hardiesse de ses marins, et par la bravoure de ses guerriers, les Portugais, excitèrent l'inquiétude et la jalousie du monarque persan ; il les chassa, le premier mai 1622, de l'île d'Ormuz. Il fut aidé, dans cette expédition, par les Anglais, avec lesquels il entretenait des liaisons amicales. On a de justes reproches à lui faire. Quatre de ses fils furent victimes de son caractère ombrageux et sanguinaire. Il en fit périr deux ; les autres furent plus malheureux encore que leurs frères, car on se borna à leur crever les yeux. S'il traitait ainsi ses propres enfans, on peut juger du sort qu'il fit éprouver à ses courtisans disgraciés, ou aux princes que le sort des armes livrait entre ses mains. Après un règne glorieux de 45 années lunaires, Schah-Abbas mourut à Cazouyn. Il était de petite stature, avait l'air vif, les yeux petits, mais animés, sans aucuns cils, le front bas, le nez gros et aquilin, le menton pointu et effilé à la manière des Persans : il portait des moustaches excessivement longues, épaisses et très-frisées. Il est remarquable qu'à la même époque, les trois principaux trônes du monde étaient occupés par trois monarques également célèbres. Schah-Abbas excitait l'admiration des Persans ; Akbar-le-Grand, dans l'Inde, acquérait des droits à la reconnaissance de ses sujets par sa sage administration, et aux éloges des véritables dispensateurs de la renommée, par la protection spéciale qu'il accordait aux sciences et aux savans ; enfin, le bon Henri IV s'efforçait d'effacer, parmi son peuple, le souvenir de ses exploits par le nombre de ses bienfaits, et recommandait son nom à l'amour de la postérité. Il existe à la bibliothèque du Roi et à celle de l'Arsenal une Histoire de Schah-Abbas extrêmement curieuse, écrite en persan, et formant un gros volume in-folio.

SCHAH-ABBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le neuvième roi de Perse de la race des Séfy. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, et reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avait cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassait de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire ; mais une maladie vénérienne le conduisit au tombeau à la fleur de l'âge, en 1666. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes ; il protégeait ouvertement le christianisme, et ne permettait pas qu'on inquiétât personne pour sa religion. « L'intérieur des hommes relève, disait ce prince sage, de Dieu seul ; et mon devoir doit se borner à veiller au gouvernement extérieur de l'Etat.... » *Voyez* SHIRLEY.

SCHAH-ISMAEL. *Voyez* ISMAEL.

SCHAH-SOPHI. *Voyez* KARIB.

SCHAICK (GONSEN VAN), général de brigade dans l'armée des Etats-Unis, mort à Albany, en

1789, âgé de 53 ans, se distingua, en 1779, en sortant du fort Schuyler avec 500 hommes, pour brûler les établissemens des Indiens Onondaga, où il tua 12 Indiens, et en fit 34 prisonniers, sans avoir perdu un seul homme.

SCHALKEN (Godefroy), peintre, né à Dort, mort à La Haye, en 1706, à 63 ans, fut d'abord élève de Gérard Douw; il suivit ensuite la manière de Rembrandt, et s'acquit, au bout de quelques années, une grande réputation dans le portrait. Appelé en Angleterre, il y réussit complètement dans ce dernier genre; mais l'amour-propre le lui fit bientôt quitter pour lutter contre les grands tableaux de Kneller, Kloostermann et autres fameux artistes. Cependant il fut trouvé inférieur, et revint, quoiqu'à regret, à son ancienne manière. Schalken excella surtout à représenter les effets de la lumière et des ombres, qu'il regardait comme l'objet principal du peintre. Sa couleur est dorée et naturelle. On cite comme un de ses meilleurs ouvrages celui où une jeune personne se cache la figure avec son éventail, et reçoit la lumière à travers un taffetas colorié.

SCHALL de BÉEL (Jean-Adam), missionnaire jésuite, né à Cologne, en 1591, entra dans la compagnie de Jésus, en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua pour les missions de la Chine, en 1620. Appelé à la cour de Pékin pour travailler à corriger le calendrier chinois, il mérita les bonnes graces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens et mandarins, emploi qu'il exerça pendant vingt-trois ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de maître des secrets du ciel, et l'honora d'une telle confiance, que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui rendit chaque année quatre visites. Le P. Schall profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince pour les progrès de la religion catholique. Il en obtint un édit, par lequel il était permis aux missionnaires de bâtir des églises et de prêcher l'Evangile dans ce vaste empire; et, dans l'espace de quatorze ans, les missionnaires firent plus de cent mille prosélytes; mais, après la mort de ce prince, il fut persécuté et condamné à une dure prison, où il mourut, le 15 août 1666. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le P. Jacques Rho. Le P. Prosper Intorcetta en apporta 14 volumes in-4°, qu'il présenta, en 1671, au pape Clément X, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre ces ouvrages, le P. Schall a publié en langue chinoise les Traités de Lessius, *de providentiâ Dei*, et *de octo beatitudinibus*. C'est principalement sur ses lettres qu'on a rédigé l'Histoire de la mission de la Chine, publiée en latin, à Vienne, 1665, in-8°.

SCHALOM (Abraham), savant rabbin espagnol, mort en 1593, a publié en hébreu un Traité intitulé *Séjour de la Paix*, 1 vol. in-4°.

* SCHANNAT (Jean-Frédéric), d'une famille de Franconie, né le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un père de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Lou-

vain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg, en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince et abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'Histoire de son abbaye, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monastère : I. *Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipuè spectantium, collectio prima*, Fulde et Leipsick, 1723, in-fol. II. *Corpus traditionum Fuldensium*, 1724. III. *Recueil d'anciens documens, pour servir à l'Histoire du droit public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol. IV. *Diœcesis Fuldensis cum annexâ hierarchiâ*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard), dans ses *Animadversiones historicæ et criticæ*, Wurtzbourg, 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindiciæ quorumdam Archivi Fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'*Historia Fuldensis, in tres partes divisa cum codice probationum annexa*, 1729, in-folio. On lui doit encore la collection *Concilia Germaniæ*, 9 ou 10 vol. in-fol., dont il n'a fait qu'une partie, et qui a été continuée par Hartzheim, Schol et Nissene. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François-George, électeur de Trèves et évêque de Worms, de la maison des comtes de Schoënborn, invita Schannat à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732, en deux tomes. Il mourut le 6 mars 1739, à Heidelberg. *Voyez* HARTZHEIM.

SCHARDIUS (SIMON), né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mort en mai 1573, est auteur d'un Recueil des *Ecrivains de l'histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tomes in-fol., et d'autres ouvrages en latin, qui ne sont pas sans mérite.

SCHARF (BENJAMIN) médecin, né à Nordhausen en 1651, et mort à 51 ans, membre de l'Académie des curieux de la nature, exerça son art dans le comté de Schwartzbourg. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Arkeutologia, seu juniperi descriptio curiosa*, Lipsiæ, 1672, in-8°. *Toxicologia, seu tractatus de venenorum naturâ*, Ienæ, 1678, in-8°.

SCHATEN (NICOLAS), jésuite allemand, écrivit sur l'histoire de son pays, et mourut à la fin du 17ᵉ siècle. On lui doit : I. *Historia Westphaliæ*, 1690, in-fol. II. *Annales Paderbornenses*, 1693, in-fol. Ces ouvrages offrent de l'exactitude et de grandes recherches. Dans une Dissertation sur Charlemagne, il combattit Nifanius, qui a prétendu que cet empereur avait établi dans l'église des usages que Luther n'y a fait que renouveler.

SCHAWENBURG (ADOLPHE, comte DE), coadjuteur, et ensuite archevêque de Cologne, assista au concile de Trente. Après avoir répandu des bienfaits dans son diocèse, et y avoir affermi la foi catholique, il mourut le 20 septembre 1556. On a imprimé

deux ans auparavant les Actes de huit synodes qu'il présida, et où furent combattues les nouvelles opinions des luthériens.

SCHEDIUS (Paul-Mélisse), poète latin et allemand, né à Meristadt, en Franconie, l'an 1639, mort à Heidelberg en 1602, mérita, n'étant encore âgé que de 25 ans, la couronne de laurier que les empereurs avaient coutume de donner à ceux qui se distinguaient dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangères. En Angleterre, la reine Elisabeth lui témoigna beaucoup d'estime et de bienveillance; et en Italie il fut fait comte palatin et citoyen romain. Nous avons de ce poète huit livres de *Considérations* et de *Pensées*, 1586 et 1625, in-8°; deux d'Exhortations, deux d'Imitations; des Epigrammes, des Odes, etc., 1592, in-8°. Il a aussi traduit les Psaumes en vers allemands. On a fait beaucoup trop d'honneur à ce poète en le comparant à Horace; ce n'est qu'un médiocre versificateur.

SCHEDIUS (Elie), est auteur d'un ouvrage intitulé : *De Diis germanis, sive veteri germanorum, gallorum*, etc., *religione syntagmata IV, nova editio, cum notis et observ. Joh. Jarkii*, Halle, 1728, in-8°, fig. Cette édition vaut mieux que celle d'Amsterdam, 1648, petit in-8°.

SCHEELSTRATE (Emanuel de), théologien, né en 1649, d'abord chanoine et chantre d'Anvers, sa patrie, ensuite garde de la bibliothèque du Vatican, et chanoine de St.-Jean de Latran, puis de St.-Pierre à Rome, et mourut dans cette dernière ville le 5 avril 1692. Il y jouit de la considération que devait avoir un homme qui s'était toujours proposé d'étendre la juridiction du pape. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : I. *Antiquitates Ecclesiæ illustratæ*, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol. Les préjugés ultramontains y dominent. II. On fait le même reproche à son ouvrage intitulé *Ecclesia Africana sub Primate Carthaginiensi*, 1679, Anvers, in-4°. III. *Acta Constantiensis concilii*, in-4°. IV. *Acta Ecclesiæ orientalis contra Calvini et Lutheri hæreseon*, Rome, 4 vol. in-fol. V. *De disciplinâ arcani contrà disputationem Ernesti Tentzelii*, Rome 1685, in-4°. Tentzelius prétendait que si l'Eglise ancienne eût créé la transsubstantiation, les païens n'auraient pas manqué de lui reprocher ce dogme, et de rétorquer contre eux les argumens qu'ils faisaient contre leurs divinités; d'où il conclut que c'était une invention nouvelle. Scheelstrate établit que l'Eglise gardait autrefois un secret inviolable à l'égard des mystères, et qu'elle ne les découvrait ni aux païens, ni même aux catéchumènes. On voit par ces différens écrits que l'auteur était très-versé dans l'antiquité ecclésiastique; mais son savoir n'était pas toujours éclairé par le flambeau de la critique, du goût et de la philosophie. VI. Il y a encore de cet ultramontain une critique, ou, si l'on veut, une satire de l'assemblée du clergé de France, tenue en 1682, sous ce titre : *De lugendis actis cleri Gallicani, congregati anno 1682, dissertatio*, dont la seconde édition faite en 1740, in-4°, est recherchée, parce qu'on n'en tira qu'un fort petit nombre d'exemplaires, et qu'elle avait

été faite sur le manuscrit original de l'auteur, qui contenait diverses choses qui ne sont pas dans a première édition.

SCHEFFANER (P. F. de), célèbre sculpteur de la cour de Wurtemberg, et chevalier de l'ordre royal du Mérite civil, né à Stuttgard en 1756, mourut dans cette ville le 13 novembre 1808. Un de ses derniers ouvrages, est une *Vénus sommeillante*, qu'il avait envoyée au roi de Westphalie, et le dernier qui soit sorti de ses mains est le buste de *Kepler*, fait pour le prince héréditaire de Bavière.

SCHEFFER ou SCHOEFFER (Pierre), de Gernzheim, en Allemagne, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg et Fausth.... *Voyez* ces deux articles. Scheffer mourut en 1491, à Mayence. Le premier, il imagina de remplacer les caractères en bois et imparfaits, par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Avant cet habile artiste, l'imprimerie était à son berceau. On grava d'abord des planches en bois comme à la Chine; ce procédé semblait avoir de grands avantages. L'imprimeur n'avait pas besoin du fondeur: le livre n'était pas exposé à périr puisque la planche restait. On n'imprimait qu'autant d'exemplaires qu'on croyait pouvoir en vendre; on ne tirait qu'à proportion du débit; mais si l'on gagnait d'un côté, on perdait de l'autre. Il fallait préparer autant de planches que le livre contenait de pages, graver autant de lettres qu'il y en avait dans le discours; de plus, les planches de bois, alternativement mouillées, desséchées, s'arquaient, se fendaient, et ne pouvaient servir long-temps. Scheffer rendit donc un très-grand service par son ingénieuse invention des caractères mobiles de fonte: car c'est à lui qu'on doit cette découverte. Il perfectionna aussi l'encre d'imprimerie.

SCHEFFER (Jean), bibliothécaire de l'université d'Upsal, né à Strasbourg, en 1621, et appelé en Suède par la reine Christine, qui le fit professeur en éloquence et en politique à Upsal, devint ensuite bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut en 1679. Cent ans après, l'Académie d'Upsal a proposé son éloge pour sujet de l'un de ses prix. On a de lui: I. Un Traité, *de Militiâ navali Veterum*, Upsal, 1659, in-4°. II. *Upsalia antiqua*, in-8°. III. *Laponia*, in-4°, traduit en français par le P. Lubin, 1678, in-4°. IV. *Suecia litterata*, dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsick, 1699, in-8°. V. *De re vehiculari veterum*, Francfort, 1671, in-4°. VI. Une *Histoire de la Laponie, contenant la description, l'origine, les mœurs de ses habitans*, traduite du latin, par Aug. Lubin, Paris, 1678, in-4°. VII. Une édition de *Julius Obsequens*, et un grand nombre d'ouvrages pleins d'érudition.

SCHEFFER (Sébastien), né à Francfort, en 1631, et mort en 1686, était fils d'un médecin assez connu. Après avoir étudié dans les meilleures universités, il se fit recevoir docteur à Heidelberg, et revint aider son père, déjà avancé en âge, auquel il succéda dans la place de médecin de Francfort. Il a laissé: I. *Introductio in universam artem medicam*, Helmstadii, 1654,

in-4°. II. *Matthiæ Moroni directorium medico-practicum*, Francofurti, 1663, in-4°. III. *GasparisHoffmannipraxismedica curiosa, cum quibusdam orationibus*, Ibid., 1680, in-4°.

SCHEFFMACHER (Jean-Jacques), jésuite, né en 1668 dans la Haute-Alsace, montra du zèle et des talens, en remplissant la chaire de controverse établie par Louis XIV dans la cathédrale de Strasbourg. Il mourut le 18 août 1733, recteur de l'université de cette ville. On lui doit douze savantes Lettres contre les luthériens, 2 vol. in-4°. Elles eurent quatre éditions, dont la dernière, 3 vol. in-12, fut faite à Rouen, en 1769.

SCHEGKIUS (Jacques), docteur de la faculté de médecine de Tubingue, né à Schorndorff, en 1511, et mort en 1587, fut très-versé dans les sciences mathématiques, et cultiva avec succès l'histoire, la théologie, la philosophie et la musique. Il défendit avec chaleur le péripatétisme, en faveur duquel il composa un grand nombre d'ouvrages. Devenu aveugle sur la fin de ses jours, il ne laissa pas de continuer ses occupations, et refusa même de se faire opérer, disant que cet accident lui épargnait la vue de beaucoup de choses désagréables. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en tout genre. Voici une partie de ceux qu'il a écrits sur la médecine : I. *Dialogus de animæ principatu*, Tubingæ, 1542, in-8°. II. *De plasticâ seminis facultate libri tres*, Argentorati, 1580, in-8°. III. *Prælectiones in Galeni librum de arte parvâ*, Francofurti, 1559-1589, in-8°.

SCHEIDIUS (Christ.-Louis), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Origines Guelficæ, quibus tùm veterum Aldorfii comitum, tùm Guelforum recentiorum ducum vitæ propagines et res gestæ explicantur*, Hanovre, 1751-80, 5 volumes in-fol.; rare.

SCHEIDT (Jean-Valentin), docteur de la faculté de médecine de Strasbourg, où il naquit en 1651, voyagea dans les principaux Etats de l'Europe, pour se perfectionner dans son art. A son retour, il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1731, les chaires d'anatomie, de pathologie et de pratique. Ses principaux ouvrages, sont : I. *Historia tienum ruptorum*, Argentinæ, 1725, in-4°. II. *Visus vitiatus*, Argentorati, 1677, in-4°. III. *De duobus ossiculis in cerebro mulieris, apoplexiâ extinctæ, repertis*, ibid., 1687, in-4°.

SCHEINER (Christophe), jésuite, né dans le voisinage de Meckelberg, en Allemagne, en 1575, enseigna la langue hébraïque et les mathématiques à Ingolstadt, à Fribourg, à Brisach et à Rome. Il fut confesseur de l'archiduc d'Autriche, et principal du collége des jésuites, à Neisse en Silésie, où il mourut en 1650. On dit qu'il observa le premier les taches du soleil, en 1611; quoique d'autres attribuent, avec plus de raison, cette découverte à Galilée. Scheiner publia en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé *Rosa Ursina*, dans lequel il traite de ces taches. Quoique ce livre manque de précision, on y trouve quelques observations utiles. Lorsqu'il communiqua la découverte des taches du soleil à son provincial, on a prétendu que ce bonhomme, qui pensait,

comme les péripatéticiens, que cet astre était tout brillant de la plus pure lumière, lui dit avec dérision : « Allez, jeune homme, j'ai lu trois fois le grand Aristote, et je puis bien vous protester qu'il n'y est aucunement question des taches du soleil. » L'autorité du provincial en imposa, dit-on, au jeune astronome : il osa seulement faire part en secret à quelqu'un de ses amis de ce qu'il avait vu. Cette anecdote est altérée. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que Scheiner ayant communiqué son phénomène au P. Théodore Busée, son provincial, ce jésuite ne jugea pas à propos de faire de l'éclat pour une chose qui paraissait extraordinaire, et dont plusieurs doutaient encore. Le jeune mathématicien se vit alors réduit à faire publier sa découverte par Marc Velser, sénateur d'Augsbourg, son ami, qui eut soin de cacher le nom de celui à qui il la devait. On a encore de lui un *Traité de l'œil*, Londres, 1552, in-4°.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), né à Iena, en 1646, mort en 1716, devint successivement professeur de médecine, à Helmstadt, à Iena, et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui *Introductio in artem medicam*, Halle, 1726, in-4°, et un grand nombre d'écrits curieux et savans sur son art. Il serait à souhaiter qu'on en donnât un recueil après les avoir élagués. *Voyez* sa Vie par Scheffelius, à la tête des lettres qui lui ont été écrites par divers savans, Wismar, 1727, in-8°.

SCHELHORN (Jean-George), est auteur des ouvrages suivans : I. *Amœnitates litterariæ*, Francfort, 1730-31, 14 tomes en 7 ou 4 vol., petit in-8°. II. *Amœnitates historicæ et ecclesiasticæ*, Francfort, 1737, 4 tomes en 2 vol. in-fol. III. *De antiquissimâ latinorum bibliorum editione*, Ulm, 1760, petit in-4°; ouvrage rare.

SCHELLINKS (Guillaume), peintre hollandais, né en 1631 à Amsterdam, mort en 1678, a peint l'histoire, le paysage et les marines. Son principal tableau représente *Charles II*, roi d'Angleterre, s'embarquant pour Londres. — Schellinks (Daniel), frère du précédent, né en 1633, mort en 1701, fut très-bon peintre. Son genre était le paysage.

SCHENAU (J.-Eléazar), professeur et directeur de l'Académie de peinture de Dresde, mort dans cette ville, le 23 août 1807, âgé de 62 ans, se distingua dans son art. Son tableau le plus estimé se voyait au maître-autel de la nouvelle église de la Croix, à Dresde.

SCHENCK (Martin), général sous Philippe II, roi d'Espagne, combattait les Hollandais, et vendit souvent sa bravoure à qui voulut la bien payer. Repoussé devant Nimègue, dont il avait vainement tenté de se rendre maître, il périt dans le Rhin, en 1589. Strada, dans son Histoire de la guerre contre les Belges, dit que jamais Schenck ne se battait avec plus de prudence et ne gardait mieux son secret que lorsqu'il était ivre.

SCHENCK de GRAFFENBERG (Jean), médecin suisse, né à Fribourg, en 1531, mourut dans cette ville, le 22 novembre 1598. Charles Spon a fait imprimer à Lyon un ouvrage de ce médecin, intitulé *Observationum medi-*

earum, rararum, admirabilium et monstrosarum volumen, 1644, in-fol. Il a été réimprimé, en 1663, à Francfort, avec des additions par Laurent Strauss. On a de lui : I. *Monstrorum historia memorabilis*, Francfort, 1619, petit in-4°, fig. II. *Littogenesia, sive de membris petrefactis*, Francfort, 1608, in-4°.

SCHENCK (Jean-George), fils du précédent, habile médecin comme son père, exerça sa profession à Haguenau, où il mourut vers l'an 1620. On lui doit : I. *De formandis medicinæ studiis*, 1607, in-12. II. *Hortus Patavinus*, 1608. III. *Monstrorum historia*, 1609, in-4°.

SCHENCKIUS (Lambert-Thomas), savant professeur en médecine, né le 7 mars 1547, à Bois-le-Duc, dans le Brabant, fut recteur du collége de Malines, enseigna à Rouen, à Paris et dans plusieurs autres villes. Il est auteur de divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Gazophylacium artis memoriæ*, etc., Francfort et Leipsick, 1678, in-fol.

SCHENCKIUS (Jean-Théodore), savant professeur en médecine à Iéna, mort en 1671, dans sa 52e année, enseigna, pratiqua et écrivit avec succès. On a de lui : I. *Observations de médecine*, 1744, in-fol., ou 1670, in-8°. II. *De sero sanguinis*, 1671, in-4°. III. Le *Catalogue des plantes du jardin médicinal d'Iéna*, 1659, in-12, etc.

SCHENCKIUS (Frédéric), baron de Tautenburch, né en 1503, se fit avocat, devint conseiller intime de Charles-Quint, président de la Chambre impériale de Spire, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'archevêché d'Utrecht. Son zèle et ses lumières firent accepter dans son diocèse le concile de Trente. Il mourut après avoir publié : I. Les Actes des deux synodes qu'il tint à Utrecht. II. *Enchiridion veri præsulis*, in-8°. III. *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, 1567, in-12. Cet ouvrage est savant, et le meilleur de l'auteur.

SCHERBIUS (Philippe), professeur en logique et en métaphysique, à Altorf, où il mourut en 1605, était grand aristotélicien, et combattit avec chaleur les partisans de Ramus, de sa plume et de vive voix.

SCHERER (Jean-Jacques), doyen et pasteur de Saint-Gall, où il naquit en 1654, mort dans la même ville, le 3 janvier 1733, a laissé : I. Une Indication des principaux événemens de la ville de Saint-Gall, 1638, in-8°, en allemand. II. Une Traduction latine du Traité de l'anglais Robert Boyle, *sur la philosophie expérimentale*, Lindau, 1689, in-4°. III. Des Traités théologiques et historiques, en latin. IV. Quelques Sermons en allemand.

SCHERER (George), jésuite allemand, et prédicateur de l'archiduc d'Autriche Ernest, a composé un Traité, dans lequel il prouve qu'il n'y pas eu à Rome de femme sur le trône pontifical. Ce traité, traduit de l'allemand en italien par Nicolas Pierius, a paru à Venise, 1586, in-8°.

SCHERER (Barthélemi-Louis-Joseph), ministre de la guerre pendant la révolution, général des armées d'Italie, etc., naquit à Delle, près de Porentruy. Il suivit la carrière des armes, servit d'abord pendant douze ans

dans les troupes autrichiennes, et entra ensuite dans le régiment d'artillerie de Strasbourg. Il y avait obtenu le grade de capitaine au commencement de la révolution, dont il adopta les principes. Il sut se captiver l'amitié des chefs du parti révolutionnaire, et fit ainsi un avancement rapide. Il servit en qualité de général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, et commanda successivement les blocus de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé. Il se rendit maître de cette dernière place; peu de temps après, il fut appelé au commandement en chef de l'armée des Alpes, et remporta, en 1795, quelques avantages sur les alliés. Scherer passa ensuite à l'armée des Pyrénées occidentales, où il obtint aussi des succès. Après la paix avec l'Espagne, il revint en Italie, et repoussa l'armée autro-sarde, à Final, et sur la rivière de Gênes. En 1797, le Directoire l'appela au ministère de la guerre. C'est pendant qu'il occupait cette place qu'il fut accusé de royalisme par le général Hoche, et de complicité avec Pichegru par le général Dutertre. Une autre accusation, mieux fondée, pesait encore sur lui, celle des dilapidations commises dans ses divers commandemens. Rewbell, désigné comme son complice, le défendit avec vigueur. Scherer eut le bonheur de sortir triomphant de toutes ces attaques, et conserva le ministère jusqu'en 1799. Il alla, dans cette même année, commander en Italie, où il ne compta que des défaites avec une armée accoutumée à vaincre. Ses échecs, et de nouvelles dilapidations dont il se rendit coupable, lui attirèrent la haine, non-seulement des Italiens, mais de toute l'armée, au ressentiment de laquelle il n'échappa, à ce qu'on assure, que par une fuite secrète. Il venait d'être destitué. Menacé d'un décret de mise en accusation, il dut se tenir caché jusqu'après la révolution du 18 brumaire, qui renversa la plupart de ses accusateurs. Il se retira alors dans sa terre de Chauny. Il est mort en août 1804.

SCHERLI (Léopold-Marie), comédien et poète, naquit à Vérone en 1720. Après ses études, il embrassa la profession du théâtre, et s'y fit applaudir dans sa patrie. Il séjourna quelque temps à Venise, où son talent, comme auteur et comme poète, lui concilia l'estime de plusieurs savans. Il interrompit quelquefois sa profession, fut bibliothécaire du sénateur Davia à Bologne, et secrétaire du prince de Spaccaforno à Palerme. Il mourut en 1776. On a de lui quelques Poésies, imprimées à Lucques, 1760; et une *traduction italienne* des Nuits d'Young, Palerme, 1774, in-4°.

SCHERTLIN (Sébastien), né en 1495, à Schorndorff, dans le duché de Wittemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie et dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, et signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni et au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions annuelles; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Augsbourg. En 1546 il épousa ouvertement le parti de la ligue de Smalkalde contre l'empereur, et

la servit de toutes ses forces. Il attaqua le premier le comté de Tyrol; mais les protestans le rappelèrent dans le temps qu'il coupait le passage aux troupes impériales qui venaient d'Italie. On attenta trois fois à sa vie, et toujours inutilement. Augsbourg, menacé d'un siége, lui confia sa défense; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclu du traité, et obligé de se retirer à Constance. Il passa au service des Français, et aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II et Maurice, électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. Charles-Quint et son frère Ferdinand lui accordèrent sa grace en 1553, et lui rendirent tous ses emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur Ferdinand Ier, fut anobli en 1562, et mourut fort âgé, en 1577, avec la réputation d'un général habile et d'un politique entreprenant.

SCHERZ (Jean-George), professeur de l'université de Strasbourg, y est mort en 1754, à l'âge de 76 ans, après en avoir passé 50 à déchiffrer les anciens diplômes, et à former un Glossaire allemand du moyen âge. Cet écrit offre de grandes recherches, de la sagacité et la signification d'une foule de termes, qu'on ne trouvait point expliqués dans les ouvrages savans de Schilter, de Wachter, d'Haltaüs, d'Ihrs, sur le même sujet. M. Oberlin, savant professeur de Strasbourg, a voulu, en 1780, devenir l'éditeur de ce Glossaire. Il l'a publié à Strasbourg, 1781-84, 2 volumes in-fol. Cet ouvrage est estimé.

SCHETZEL, ermite renommé pour l'austérité de sa vie, dans le 12e siècle, passa ses jours dans une grotte de la forêt de Grunwald, près de Luxembourg. Cette grotte et une fontaine voisine ont conservé le nom du solitaire.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), docteur en médecine, et professeur de mathématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1733. Le czar Pierre Ier l'avait voulu attirer en Russie; mais le conseil de Zurich le retint par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médailler et un riche cabinet d'histoire naturelle. C'était un homme modeste, paisible et droit, ami des catholiques, et qui s'exprimait franchement sur plusieurs préjugés de sa secte. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, 1731-35, en 4 gros volumes in-fol. qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin publiée à Augsbourg, 1732-35, en 4 ou 6 volumes in-fol., est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version française à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (*voy.* Preffel), et l'édition latine est préférée à l'édition française. Cet ouvrage, savant, curieux, et d'une lecture attachante, est trop diffus et contient des choses qu'on eût pu aisément retrancher. On a encore de lui: I. *Itinera Alpina*, 1723, 4 tomes en 2 vol. in-4°, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes

offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. II. *Piscium querelæ*, 1708, in-4°, fig. III. *Herbarium diluvianum*, Zurich, 1709, in-fol. Leyde, 1723, in-folio. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. IV. *Museum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8°. V. *Homo diluvii testis*, 1726, in-4°. On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge. VI. *Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena*, 1700. VII. *Sciagraphia lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzick, 1740, in-4°, avec fig. VIII. *Nova litteraria helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. IX. Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich, 1732, in-4°.

SCHEUCHZER (Jean-Gaspard), fils du précédent, se rendit habile dans les antiquités et dans l'histoire naturelle. Sa traduction, en anglais, de l'*Histoire du Japon* de Kœmpfer, 1727, 2 volumes in-fol., donnait de ce jeune homme de belles espérances, que sa mort prématurée, arrivée à Londres en 1729, fit évanouir.

SCHEUCHZER (Jean), frère de Jean-Jacques, était professeur ordinaire de physique à Zurich, docteur en médecine et premier médecin de la république de Zurich, où il mourut en 1738. On a de lui, *Agrostographia, seu graminum, juncorum*, etc. *Historia*, Zurich, 1719, in-4°; 1775, petit in-4°, avec figures.

SCHEW, savant Danois, mort dans le milieu du 18e siècle, étudia avec succès les langues orientales, et particulièrement l'ancien égyptien ou langue cophtique. On lui doit la conservation d'un monument curieux, la table sur le papyrus d'Égypte, écrite en lettres grecques par un prêtre d'Isis; monument qui fait en Italie l'ornement du célèbre musée Borgia.

SCHEWIGHAEUSER (Jean), né à Strasbourg en 1753, professeur de mathématiques, nommé ensuite secrétaire-interprète du département du Bas Rhin, a publié en langue allemande une *Grammaire française*, un *Cours de géographie historique*, et un autre de mathématiques. Il est mort dans sa patrie en l'an 1801.

SCHEELE (Charles-Guillaume), célèbre chimiste suédois, membre de l'Académie des sciences de Suède, de la société royale de médecine de Paris, né à Stralsund le 9 décembre 1742, à l'âge de 14 ans, fut mis en apprentissage chez un apothicaire. Après avoir étudié et pratiqué la pharmacie chez différens maîtres en province, il vint, en 1765, travailler chez un apothicaire à Stockholm : il y fit un *Mémoire* excellent sur le spath fluor, et après l'avoir présenté à l'Académie des sciences de cette ville, il se rendit à Upsal. Bergmann y florissait. Bergmann apprend à Scheele, timide et embarrassé, le secret de son propre génie. Il se présente à l'académie, à l'université, proclame ses découvertes sur l'air, le feu, la baryte qui étaient jusqu'alors aussi ignorées que leur auteur. Il emploie toute son influence pour le servir. D'Upsal, Scheele fut à Kœping prendre la direction d'une pharmacie célè-

bre. Après avoir mis ordre aux affaires du propriétaire qui venait de mourir, il finit par épouser la veuve le 16 mai 1786; mais le jour même de son mariage il fut attaqué d'une fièvre aiguë dont il périt. Son exemple prouve ce que peut le talent sans les dignités, sans protecteur, sans appui. Stérile en événemens, sa carrière fut féconde en découvertes : Vicq d'Azir en a présenté une analyse précise et savante dans l'éloge de Scheele, qu'il a lu à la société royale de médecine en 1787. Son *Traité de l'air et du feu*, traduit de l'allemand par le baron de Dietrich, in-12, est remarquable par une théorie profonde et lumineuse.

SCHIAMINOSI (Raphael), peintre et graveur du 16e siècle, a laissé entre autres morceaux à l'eau-forte, *Saint François dans le désert;* le *Martyre de Saint Etienne;* la *Visitation de la Vierge*, et beaucoup d'autres pièces estimées d'après Raphaël et les plus célèbres artistes.

SCHIAPPALARIA (Etienne-Ambroise), littérateur, né à Genève, vécut dans le 16e siècle. On a de lui : I. Le quatrième livre de l'*Enéide* en octaves, et quelques *Poésies*, publiées à Anvers en 1568, in-12. II. *Observations politiques sur le gouvernement des Etats, avec la Vie de Jules-César*, Vérone. 1600, in-4°. III. *In sacro-sanctum altaris sacramentum*, Anvers, 1567, in-8°.

SCHIARA (Pie Thomas), savant dominicain, né à Alexandrie le 29 janvier 1691, secrétaire de l'Index, et maître du sacré palais en 1779, sous Pie VI, mourut en 1781. Il a écrit diverses observations sur l'ouvrage intitulé : *Vindiciæ Maupertuisianæ.*—On trouve dans la même congrégation le P. Antoine-Thomas Schiara, auquel on doit : I. *Theologia Belgica*, Augsbourg, 1707; Rome, 1715. II. *Romanus pontifex omnium jurium dispositione propugnandus christianæ reipublicæ exhibetur*, Rome, 1712, in-fol.

SCHIAVO (Blaise), littérateur italien, né dans le territoire d'Este, le 11 janvier 1676, et reçu docteur en droit à Padoue en 1696, enseigna au séminaire de cette ville, en 1701, se fit ordonner prêtre, établit un collége à Este dont il fut le recteur, et vint se fixer à Venise, où il enseigna les belles-lettres, la philosophie et le droit à quelques nobles. Il mourut d'apoplexie le 24 mai 1750. Il a écrit une *Préface* pour la rhétorique d'Aristote, Venise, 1732, in-8°; diverses compositions poétiques, Lettres, et un *Dialogue* intitulé *Philalète*, Venise, 1738, 2 tomes, in-8°.

SCHIAVONE (André), peintre, né l'an 1522 à Sebenigo, en Dalmatie, mort à Venise en 1582. La nécessité qui lui fit apprendre la peinture ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il s'attacha aux ouvrages du Titien, du Georgion et du Parmesan, et dessina surtout beaucoup d'après les estampes de ce dernier. Schiavone, excellent coloriste, peignait parfaitement les femmes; ses têtes de vieillard sont très-bien touchées. Il avait un goût de draperie, une touche facile, spirituelle et gracieuse; ses attitudes

sont d'un beau choix et savamment contrastées. L'Arétin, son ami, lui fournit des idées ingénieuses pour ses tableaux. Le Tintoret avait toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignait.

SCHICKARD (Guillaume), savant hébraïsant, professeur d'hébreu dans l'université de Tubinge, mort de la peste en 1635, est auteur d'un petit abrégé de Grammaire hébraïque, intitulé : *Horologium Schickardi*, in-8°, et de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont, *De jure regio Judæorum*, Leipsick, 1674, in-4°; et *Series regum Persiæ*, Tubinge, 1628, in-4°.

SCHIDONE (Barthélemi), peintre, né dans la ville de Modène vers l'an 1560, mort à Parme en 1616, s'attacha principalement à imiter le style du Corrége. Personne n'a plus approché de ce grand-maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, et lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête. Mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur et de honte, de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très-rares. Ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour la tendresse de son coloris et la force de son pinceau. Ses dessins sont pleins de feu et d'un grand goût. Il a fait plusieurs portraits fort estimés pour les graces et la délicatesse de la touche, pour les choix et la beauté des airs de tête entre autres, une *Suite des princes de la maison de Modène*.

SCHIELEN (Jean-George), bibliothécaire de la ville d'Ulm, très-versé dans les antiquités, s'est fait un nom par sa *Bibliotheca enucleata*, 1679, dans laquelle il a rangé par ordre alphabétique ce qui concerne les arts et les sciences. On y voit en quel état étaient chez les Anciens la jurisprudence, la philosophie, la médecine, la politique et les mathématiques.

SCHILDER (Louis de), jésuite, né à Bruges en 1606, professa la théologie et la philosophie, et mourut en 1667, après avoir publié un in-folio sur les *Sacremens* et un petit ouvrage mieux rédigé, ayant pour titre : *De principiis formandæ conscientiæ*.

SCHILL ou SCHILLER (Jean-Adam), est connu par son *Nomenclator philologicus*, Eysenach, 1682, in-8°, où il donne la signification des termes les plus obscurs, et une explication des usages des Anciens. On lui doit encore *De libertate ecclesiarum germanicarum*, in-4°, Bonæ, 1683, auquel on a joint les suivans, *De societate inter Deum et hominem ejusque jure et officiis ; De fatis Ecclesiarum sancti Joannis revelatis*.

SCHILL (.....), officier prussien distingué, issu d'une famille obscure, prit du service de bonne heure, et parvint rapidement au grade de major, dans lequel il donna des preuves d'habileté qui fixèrent sur lui l'attention de ses chefs. Il devint colonel en 1806, et fit partie de la garnison de Berlin avec son régiment. Lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche en 1809, il conçut alors l'idée d'entraîner la Prusse dans cette guerre, et de soustraire cette puissance au joug de Napoléon. S'étant ménagé de secrètes intelligences avec plusieurs autres chefs de corps, il

déserta publiquement à la tête de sa troupe, se dirigea sur la ville de Wittemberg, enleva les caisses publiques de Dessau et de Halle, rétablit partout les aigles prussiennes, et s'empara d'Halberstadt. Quoique la cour de Berlin eût lancé plusieurs décrets rigoureux contre lui, il fut facile de voir que Schill était l'instrument d'un parti puissant, qui voulait recommencer la guerre contre la France. Schill n'en poursuivit pas moins son entreprise avec ardeur, mais harcelé sans cesse par les Français et ne pouvant leur résister malgré sa valeur et son opiniâtreté, il fut obligé de se retrancher précipitamment dans Stralsund, où il fut tué d'un coup de feu après avoir fait des prodiges de valeur.

SCHILLER (Frédéric de), célèbre auteur dramatique et poète allemand, conseiller aulique à Weimar, et professeur à l'université de Iéna, né à Marbach, petite ville du Wurtemberg, le 10 novembre 1759, était élève de l'école militaire de Stuttgard, où il composa une pièce intitulée *les Voleurs*. Cet ouvrage déplut à ses supérieurs, par les dangereuses insinuations qu'on y trouvait, et Schiller s'enfuit à Manheim : il y composa plusieurs pièces, telles que la *Conspiration de Fiesque*, *l'Intrigue et l'Amour*, la *Thalie du Rhin*, etc. De Manheim, il passa à Mentz et ensuite à Dresde, où il écrivit l'*Histoire des Pays-Bas* sous le gouvernement de l'Espagne. Enfin il alla à Leipsick, où il finit le drame de *Don Carlos*. Après avoir ainsi erré, il se fixa à Iéna, où il professa l'histoire; il quitta cette dernière ville, alla à Weimar, où il composa sa *Jeanne d'Arc*, et où il est mort le 11 mai 1805. Schiller avait été décoré par Napoléon, en 1802, du titre de baron d'empire. On a de lui une *Histoire de la guerre de trente ans*, traduite en français par M. Chaufeux, Paris, 1803, 2 vol. in-8°; ouvrage estimé. « En Allemagne, où les ouvrages allemands sont appréciés un peu plus haut, dit Chénier, on n'a fait aucune difficulté de comparer cette histoire à celle de Charles-Quint, composée par Robertson. Le parallèle nous semble inadmissible. On ne retrouve pas dans Schiller, la plénitude, le profond savoir, la marche égale et sûre du chef des historiens anglais. Le sujet qu'a traité Robertson, quelque brillant qu'il soit, n'est pourtant pas supérieur au sujet traité par l'auteur allemand. Le dernier même nous semblerait préférable. Une étendue heureusement circonscrite, soit pour le temps, soit pour les lieux; une seule génération, une seule contrée, mais des puissances, des nations s'armant de toutes parts; un conquérant réformateur, et avec lui, ou après lui, une foule d'éminens personnages, venant concourir ou s'opposer à ses projets; des généraux illustres, des ministres fameux, des négociateurs habiles mêlés diversement à cette vaste action dont les fils sont si variés, et dont l'unité n'est jamais rompue; une guerre désastreuse et pourtant utile; de grands résultats politiques; les progrès de l'art de combattre et ceux de l'art de pacifier; après tant de batailles célèbres, le plus célèbre des traités, assurant en Allemagne l'équilibre des nations rivales, donnant au droit public de l'Europe une base nouvelle et qui fut long-

temps inébranlable ; tel est le sujet que présente la guerre de trente ans ; et dans toute l'histoire, c'est celui peut-être où un talent du premier ordre, unirait le plus l'esprit philosophique des Modernes et les belles formes de l'antiquité. Sans avoir, à beaucoup près, atteint ce but, Schiller a fait un ouvrage qui n'est point vulgaire. Il peint bien Gustave-Adolphe, ainsi que Walstein et Tilly ; ses récits sont rapides, quelques-uns même pleins de verve ; celui de la bataille de Lutzen, par exemple, et plus encore celui du siége de Magdebourg. » Ses tragédies de *Don Carlos*, de *Marie Stuart*, de *Walstein*, la *Fiancée de Messine* et de *Guillaume Tell*, avec des irrégularités et même de la bizarrerie, renferment de grandes beautés ; mais elles doivent être lues en allemand. Cette langue, si hardie par sa nature, devient quelquefois intraduisible sous la plume de Schiller. Ce que les savans regrettent le plus, c'est son *Histoire de la révolution des Pays-Bas*, dont il n'a donné que les premiers livres. Le théâtre de Schiller, en allemand, a paru à Tubingue, 1805-1808, 5 vol. in-8°. M. Lamartelière en a traduit les deux premiers volumes en français, Paris, 1799, 2 vol. in-8°. Il a paru dans ces derniers temps d'autres traductions de ce théâtre. Des poètes français ont fait passer quelques-uns des chefs-d'œuvre de Schiller dans notre littérature. M. d'Avrigny s'est aidé du génie du poète germanique, pour retracer les traits de l'héroïne d'Orléans, et grace au talent distingué de M. Lebrun, Marie Stuart a été naturalisée sur la scène française. Nous devons aussi à M. Benjamin Constant une tragédie de *Walstein*, qui a été modelée sur celle de Schiller. Déjà, depuis long-temps, Chénier avait fait d'heureux emprunts au poète allemand pour peindre le caractère sombre et la cruauté fanatique de Philippe II. Schiller était uni d'une étroite amitié avec Gœthe, son rival de génie et de gloire. Madame de Staël dans son ouvrage intitulé, *De l'Allemagne*, a donné des analyses très-détaillées et fort intéressantes des principales pièces du théâtre de Schiller. Nous lui emprunterons plusieurs fragmens de sa critique. « Schiller, dit-elle, dans sa première jeunesse, avait une verve de talent, une sorte d'ivresse de pensée qui le dirigeait mal. *La conjuration de Fiesque*, *l'Intrigue et l'Amour*, enfin les *Brigands*, qu'on a joués sur le théâtre français, sont des ouvrages que les principes de l'art, comme ceux de la morale, peuvent réprouver ; mais depuis l'âge de vingt-cinq ans, les écrits de Schiller furent tous purs et sévères.... *Don Carlos* est aussi un ouvrage de la jeunesse de Schiller, et cependant on le considère comme une production du premier rang. Ce sujet de *Don Carlos* est un des plus dramatiques que l'histoire puisse offrir. Une jeune princesse, fille de Henri II, quitte la France et la cour brillante et chevaleresque du roi, son père, pour s'unir à un vieux tyran tellement sombre et sévère que le caractère des Espagnols fut altéré sous son règne, et que pendant long-temps la nation porta l'empreinte de son maître. Don Carlos, fiancé d'abord à Elisabeth, l'aime encore quoiqu'elle soit devenue sa belle-mère. La réformation et

la révolte des Pays-Bas, ces grands événemens politiques, se mêlent à la catastrophe tragique de la condamnation du fils par le père : l'intérêt individuel et l'intéret public se trouvent réunis au plus haut degré dans cette tragédie. Plusieurs écrivains ont traité ce sujet en France ; mais on n'a pu dans l'ancien régime le mettre sur le théâtre ; on croyait que c'était manquer d'égards à l'Espagne, que de représenter ce fait de son Histoire. On demandait à M. d'Aranda, cet ambassadeur connu par tant de traits qui prouvent la force de son caractère et les bornes de son esprit, la permission de faire jouer une tragédie de *Don Carlos*, que l'auteur venait d'achever et dont il espérait une grande gloire. *Que ne prend-il un autre sujet?* répondit M. d'Aranda. — M. l'ambassadeur, lui disait-on, faites attention que la pièce est terminée, que l'auteur y a consacré trois ans de sa vie. —Mais, mon Dieu, reprenait l'ambassadeur, n'y a-t-il donc que cet événement dans l'histoire? Qu'il en choisisse un autre. » Jamais on ne put le faire sortir de cet ingénieux raisonnement qu'appuyait une volonté forte.... *Walstein* est la tragédie la plus nationale qui ait été représentée sur le théâtre allemand ; la beauté des vers et la grandeur du sujet, transportèrent d'enthousiasme tous les spectateurs à Weimar, où elle a d'abord été donnée, et l'Allemagne se flatta de posséder un nouveau Shakespeare. Lessing, en blâmant le goût français et en se ralliant à Diderot dans la manière de concevoir l'art dramatique, avait banni la poésie du théâtre, et l'on n'y voyait plus que des romans dialogués, où l'on continuait la vie, telle qu'elle est d'ordinaire, en multipliant seulement sur les planches les événemens qui arrivent plus rarement dans la réalité. Schiller imagina de mettre sur la scène une circonstance remarquable de la guerre de trente ans, de cette guerre civile et religieuse, qui a fixé pour plus d'un siècle en Allemagne l'équilibre des deux partis, protestant et catholique. La nation allemande est tellement divisée, qu'on ne sait jamais si les exploits d'une moitié de cette nation sont un malheur ou une gloire pour l'autre : néanmoins le *Walstein* de Schiller a fait éprouver à tous un égal enthousiasme. Le même sujet est partagé en trois pièces différentes. Le *Camp de Walstein*, qui est la première des trois, représente les effets de la guerre sur la masse du peuple et de l'armée; la seconde, les *Piccolomini*, montre les causes politiques qui préparent les dissensions entre les chefs ; et la troisième, la *Catastrophe* est le résultat de l'enthousiasme et de l'envie que la réputation de Walstein avait excités. . . . . *Marie Stuart* est, ce me semble, de toutes les tragédies allemandes la plus pathétique et la mieux conçue. Le sort de cette reine qui commença sa vie par tant de prospérités, qui perdit son bonheur par tant de fautes, et que dix-neuf ans de prison conduisirent à l'échafaud, cause autant de terreur et de pitié qu'*OEdipe*, *Oreste* ou *Niobé*. Mais la beauté même de cette histoire si favorable au génie, écraserait la médiocrité. Le caractère de Marie Stuart est admirablement bien soutenu et ne cesse point d'intéresser pen-

dant toute la pièce. Faible, passionnée, orgueilleuse de sa figure, et repentante de sa vie, on l'aime et on la blâme. Ses remords et ses fautes font pitié. De toutes parts on aperçoit l'empire de son admirable beauté, si renommée dans son temps. Un homme qui veut la sauver, ose lui avouer qu'il ne se dévoue pour elle que par enthousiasme pour ses charmes. Élisabeth en est jalouse ; enfin l'amant d'Élisabeth, Leicester, est devenu amoureux de Marie, et lui a promis en secret son appui. L'attrait et l'envie que fait naître la grace enchanteresse de l'infortunée, rendent sa mort mille fois plus touchante. Elle aime Leicester. Cette femme malheureuse éprouve encore le sentiment qui a déjà plus d'une fois répandu tant d'amertume sur son sort. Sa beauté presque surnaturelle semble la cause et l'excuse de cette ivresse habituelle du cœur, fatalité de sa vie. Le caractère d'Elisabeth excite l'attention d'une manière bien différente; c'est une peinture toute nouvelle que celle d'une femme tyran. Les petitesses des femmes en général, leur vanité, leur désir de plaire, tout ce qui leur vient de l'esclavage enfin, sert de despotisme dans Elisabeth; et la dissimulation qui naît de la faiblesse, est l'un des instrumens de son pouvoir absolu. Sans doute, tous les tyrans sont dissimulés. Il faut tromper les hommes pour les asservir ; on leur doit au moins, dans ce cas, la politique du mensonge. Mais ce qui caractérise Elisabeth, c'est le désir de plaire uni à la volonté la plus despotique, et tout ce qu'il y a de plus fin dans l'amour-propre d'une femme, manifesté par les actes les plus violens de l'autorité souveraine. Ce serait peut-être une perfection de plus dans Schiller, d'avoir eu l'art de rendre Elisabeth moins odieuse, sans diminuer l'intérêt pour Marie Stuart; car il y a plus de vrai talent dans les contrastes nuancés, que dans les oppositions extrêmes, et la figure principale elle-même gagne à ce qu'aucun des personnages du tableau dramatique ne lui soit sacrifié..... Le sujet de Jeanne d'Arc étant tout à la fois historique et merveilleux, Schiller a entremêlé sa pièce de morceaux lyriques, et ce mélange produit un très-bel effet, même à la représentation. Nous n'avons guère en français que les monologues de *Polyeucte* ou les chœurs d'*Athalie* et d'*Esther* qui puissent nous en donner l'idée. La poésie dramatique est inséparable de la situation qu'elle doit peindre ; c'est le récit en action, c'est le débat de l'homme avec le sort. La poésie lyrique convient presque toujours aux sujets religieux; elle élève l'ame vers le ciel ; elle exprime je ne sais quelle résignation sublime, qui nous saisit très-souvent au milieu des passions les plus agitées, et nous délivre de nos inquiétudes personnelles pour nous faire goûter la paix divine. Cette *tragédie romantique*, c'est ainsi que Schiller a intitulé *Jeanne d'Arc*, est remplie de beautés du premier genre ; on peut bien y trouver quelques longueurs (jamais les auteurs allemands ne sont exempts de ce défaut) ; mais on voit passer devant soi des événemens si remarquables, que l'imagination s'exalte à leur hauteur, et que ne jugeant plus cette pièce en ouvrage de l'art, on considère le merveilleux tableau qu'elle renferme, comme un nou-

veau reflet de la sainte inspiration de l'héroïne. Le seul défaut grave qu'on puisse reprocher à ce drame lyrique, c'est le dénoûment : au lieu de prendre celui qui était donné par l'histoire, Schiller suppose que Jeanne d'Arc, enchaînée par les Anglais, brise miraculeusement ses fers, va rejoindre le camp des Français, décide la victoire en leur faveur et reçoit une blessure mortelle. Le merveilleux d'invention, à côté du merveilleux transmis par l'histoire, ôte à ce sujet quelque chose de sa gravité. D'ailleurs, qu'y avait-il de plus beau que la conduite et les réponses même de Jeanne d'Arc, lorsqu'elle fut condamnée à Rouen par les grands seigneurs anglais, et les évêques normands?...... *La Fiancée de Messine* a été composée d'après un système dramatique tout-à-fait différent de celui que Schiller avait suivi jusqu'alors, et auquel il est heureusement revenu. C'est pour faire admettre les chœurs sur la scène qu'il a choisi un sujet dans lequel il n'y a de nouveau que les noms, car c'est au fond la même chose que *les Frères ennemis*; seulement Schiller a introduit de plus une sœur dont les deux frères deviennent amoureux sans savoir qu'elle est leur sœur, et l'un tue l'autre par jalousie. Cette situation terrible en elle-même, est entremêlée de chœurs qui font partie de la pièce. Ce sont les serviteurs des deux frères qui interrompent et glacent l'intérêt par leurs discussions mutuelles. La poésie lyrique qu'ils récitent tous à la fois est superbe; mais ils n'en sont pas moins, quoi qu'ils disent, des chœurs de chambellans. Le peuple entier peut seul avoir cette dignité indépendante qui lui permet d'être un spectateur impartial. Le chœur doit représenter la postérité ; si des affections personnelles l'animaient il serait nécessairement ridicule ; car on ne concevrait pas comment plusieurs personnes diraient la même chose en même temps, si leurs voix n'étaient pas censées être l'interprète impassible des vérités éternelles. Il y a néanmoins dans la Fiancée de Messine, des traces admirables du génie de Schiller. Le *Guillaume Tell* de Schiller est revêtu de ces couleurs vives et brillantes qui transportent l'imagination dans les contrées pittoresques où la respectable conjuration de Rutli s'est passée. Dès les premiers vers on croit entendre résonner les cors des Alpes. Ces nuages qui partagent les montagnes et cachent la terre d'en bas à la terre plus voisine du ciel; ces chasseurs de chamois poursuivant leur légère proie à travers les abîmes : cette vie tout à la fois pastorale et guerrière, qui combat avec la nature et reste en paix avec les hommes ; tout inspire un intérêt animé pour la Suisse, et l'intérêt d'action dans cette tragédie tient à l'art d'avoir fait de la nation même un personnage dramatique. De tous les écrivains étrangers, Schiller est peut-être celui qui a le plus et le mieux parlé de la France et du Français, et toujours avec une impartialité remarquable. En 1792, l'assemblée législative de France lui avait, par un décret solennel conféré le titre et les droits de citoyen français. Un de ses derniers ouvrages fut la traduction littérale de la Phèdre de Racine, voulant ainsi consacrer le dernier produit de son génie à rendre hommage à la Mel-

pomène française. Les œuvres complètes de Schiller ont paru à Tubingen, en 1812-1815, 12 vol. in-8°. Il en a paru deux autres éditions, l'une à Vienne en 1816, en 26 v. in-12; l'autre à Carslruhe, en 1816-17, en 18 volumes.

SCHILLING (Diebold), historien de Soleure, en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le 15e siècle. Il a laissé, en allemand, une *Histoire de la guerre des Suisses* contre Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, publiée pour la première fois à Berne, en 1743, in-folio. L'auteur s'était trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit.

SCHILLING (Henri-Sigismond), docteur en médecine de de Wittenberg, est auteur des trois ouvrages suivans : *Tractatus de sanitate tuendâ*, Dresdæ, 1655, in-4°. *Discursus physiologico-anatomicus de microcosmi miseriâ et perfectionis excellentiâ*, Wittebergæ, 1658, in-4°. *Osteologia microcsomica*, Dresdæ, 1669, in-4°.

SCHILLING (Guillaume-Godefroi), médecin d'Utrecht, a publié, sur l'histoire naturelle, divers écrits qui ne sont pas exempts d'erreurs. Spallanzani a réfuté, par un grand nombre d'expériences, celle qui attribuait à l'aimant la propriété d'attirer les torpilles et de les fixer avec autant de force que le fer. Schilling est mort au milieu du 18e siècle.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte et antiquaire, né à Pegaw, en Misnie, en 1632, exerça des emplois honorables à Iéna. Il obtint les places de conseiller et d'avocat de Strasbourg, et de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui : I. *Codex juris Alemannici feudalis*, 1696, 3 vol in-4°. II. *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum*, 1727-28, 3 vol. in-fol. III. Des *Institutions canoniques*, 1721, in-8°, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes. IV. *Analyse* de la Vie de Pomponius Atticus, imprimée à Leipsick, en 1654, in-4°. V. *Institutiones juris publici*, 1696, 2 vol. in-8°; ouvrage savant et méthodique. VI. *De pace religiosâ*, in-8°; petit traité judicieux.

SCHINDERHANNES (J. Buckler dit), célèbre chef de voleurs, né à Weyden, près Neustadt, en 1779, entra dans la société de quelques scélérats, qu'il surpassa bientôt par son adresse et son courage. Il choisit la rive gauche du Rhin, et principalement les montagnes du Hundsrück, pour théâtre de ses exploits, dévasta des communes entières, osa quelquefois se défendre contre les forces envoyées contre lui, et fut arrêté en 1803, avec 57 de ses complices : mis en jugement, il montra une présence d'esprit et un sang-froid qui étonnèrent ; il chercha surtout à sauver une femme qui avait été surprise avec lui et assura l'avoir séduite sans qu'elle connût son infâme métier ; des témoins déposèrent qu'il était le plus humain et le moins féroce de sa troupe. On cite même de lui plusieurs traits de bienfaisance envers des malheureux. Condamné à mort par une commission formée à Mayence, et exécuté le 18 novembre 1803, il mourut avec courage et fermeté. M. de Sevelinges a fait paraître

une *Histoire de Schinderhannes*, peu après son supplice.

SCHINDLERUS (Valentin), professeur en langues orientales, est auteur d'un *Lexicon Pentaglotton*, dont la meilleure édition est de 1612, in-fol.; ouvrage assez estimé. Ce savant florissait dans le 16e siècle.

SCHINER (Matthieu), évêque de Sion en Valais, cardinal et légat des papes Jules II et Léon X, naquit à Mullibach, petit village près de Conches, dans le Valais, d'une famille obscure et pauvre. L'historien Simler raconte qu'étant au collége de Sion, il chantait des hymnes en public pour gagner sa vie, ainsi que c'était l'usage parmi les pauvres écoliers; qu'un vieillard vénérable l'ayant remarqué, l'avait interrogé, et qu'il avait été content de ses réponses; que s'étant retourné vers les assistans, il leur dit: cet enfant sera notre évêque et notre prince; que cet horoscope avait fortement agi sur l'esprit du jeune Schiner, et avait redoublé son amour pour l'étude; que parvenu à l'adolescence, il s'était rendu à Côme pour y apprendre la langue italienne; qu'il y avait pris les leçons de Théodore Lucina, grammairien distingué de ce temps-là, et qu'il y avait fait de si rapides progrès, qu'il remplaçait souvent son maître lorsqu'il était absent ou malade; qu'engagé dans les ordres sacrés, il fut d'abord pourvu d'une cure de village, où il s'acquit la réputation d'un prédicateur éloquent, ainsi que d'un pacificateur éclairé des différends qui s'élevaient parmi ses paroissiens. Ses talens le firent appeler peu après au chapitre de la cathédrale de Sion, où il avait déjà un oncle nommé Nicolas Schiner, dont il favorisa, par ses intrigues, l'élection à l'épiscopat, en 1496. Il gouverna ce diocèse sous le nom de son oncle, et prépara les esprits à le nommer son successeur les premiers jours de l'an 1500. A cette époque, Louis XII qui avait conquis le Milanais en 1499, comme héritage de Valentine Visconti, sa grand'mère, l'avait reperdu de nouveau, et François Sforce y était rentré avec l'aide de six mille Suisses et Valaisans, commandés par Guillaume de Diesbach, George Supersax, George de Riva et autres capitaines. Le Valais était alors allié des ducs de Milan, et n'avait point encore contracté d'alliance avec la France. Mais ce prince n'en jouit pas long-temps; les renforts envoyés par Louis XII donnèrent de nouveau l'avantage à ses armes. Sforce assiégé dans Novarre, fut fait prisonnier le 18 avril 1500, et conduit en France. Peu après, le Valais fit avec le roi une alliance, qui est le premier traité que ce pays ait fait avec cette monarchie; il est du 20 mai 1500. L'évêque de Sion ne parut point à ce traité; mais on le vit trois ans après médiateur entre Louis XII et les petits cantons suisses au sujet du comté de Bellinzona, dépendant du duché de Milan, que ces cantons avaient occupé en 1500, et que le roi finit par leur céder, par traité conclu le 11 avril 1503. Ce prélat n'était point encore alors entré dans un parti ennemi de la France, et le traité d'alliance fut observé religieusement jusqu'en 1510, terme auquel il avait été conclu: ce fut alors que Schiner commença à paraître sur la scène politique de l'Europe. Louis XII, possesseur du Milanais, avait

conclu, en 1508, la ligue de Cambrai, qui devait anéantir la république de Venise. Le pape Jules II, qui y avait pris part, effrayé des succès de la France, et, craignant qu'elle ne devînt trop puissante en Italie, chercha à détacher d'elle les Suisses, et jeta les yeux sur l'évêque de Sion, dont le caractère ambitieux et insinuant était propre à cette entreprise. D'un autre côté, Louis XII mécontentait les Suisses, en leur refusant une augmentation qu'ils avaient demandée dans leurs pensions. Schiner en profita pour faire entrer les cantons dans l'alliance du pape. Elle fut signée à Lucerne, le 4 mai 1510. Quant au Valais, les esprits s'y partagèrent. George Supersax, magistrat accrédité dans son pays, et dévoué à la France, avait fait renouveler l'alliance avec cette puissance par trois des dixains qui composaient cette république. L'évêque fit passer les quatre autres dans l'alliance des cantons avec Jules II. Les Suisses, après divers évènemens, enlevèrent le Milanais à la France. Matthieu Schiner, récompensé de ses services, d'abord par le chapeau de cardinal, qui lui fut donné en mars 1511, ensuite par le titre de légat qu'il obtint le 7 février 1512, rétablit, le 10 décembre même année, Maximilien Sforce dans la capitale de son duché; mais la fortune changea de parti en 1515. François Ier, qui venait de succéder à Louis XII, gagna, le 14 septembre de la même année, la fameuse bataille de Marignan, qui dura deux jours, et dans laquelle les Suisses perdirent treize mille hommes, selon Paul Jove, et huit mille seulement, selon Guichardin. Schiner était à la tête des troupes. François Ier, témoin de leur valeur, leur proposa la paix, qui fut suivie d'un traité d'alliance perpétuelle, conclu le 29 novembre 1516, et dans lequel le Valais fut compris. Le cardinal Schiner qui, dans le temps de ses prospérités avait poursuivi avec beaucoup d'acharnement George Supersax, auteur du traité des trois dixains avec la France, et avait fait périr sur l'échafaud grand nombre de ses adhérens, comme criminels de lèse-majesté, pour avoir conclu un traité avec une puissance étrangère, sans le consentement de l'évêque, leur prince temporel, fut à son tour poursuivi lorsque les armes de la France devinrent victorieuses. George Supersax, jusqu'alors fugitif, le fit exiler à son tour en 1517; ses biens furent confisqués et son château de Marlijeux brûlé. Il essaya de rentrer dans le Valais, en 1518, mais les Valaisans s'y opposèrent à main armée. Il retourna sur ses pas, et passa le reste de ses jours à la cour de l'empereur et à celle du pape. Il contribua beaucoup à l'élection de Charles-Quint à l'Empire, qui lui était disputé par François Ier. Il assista aussi à son couronnement. Ce prince mit, en 1520, au ban de l'Empire George Supersax et ses adhérens. Léon X mit le Valais en interdit comme détenteur injuste des biens de l'Église. Après la mort de ce pape, il se rendit au conclave dans lequel fut élu Adrien VI, auprès duquel il fut en faveur comme il l'avait été sous ses deux prédécesseurs. Schiner mourut à Rome, le 30 septembre 1522. Sa haine contre les Français dut être satisfaite, puisqu'avant de mourir il les vit dépossédés de nouveau du

ce qu'ils avaient en Italie : il y avait beaucoup contribué avant son dernier voyage à Rome. Charles-Quint l'avait envoyé en Suisse pour empêcher le renouvellement d'alliance entre les Cantons et la France, en 1521. Quoiqu'il n'eût pas réussi à l'empêcher, il parvint à obtenir une levée de trois mille hommes du canton de Zurich, qui n'avait pas traité. Il engagea plusieurs officiers à recruter secrètement ; il rassembla à Coire un corps de six mille hommes, qu'il joignit à l'armée combinée du pape et de l'empereur ; cette jonction lui rendit la supériorité sur les troupes françaises, et, bientôt après, elles furent obligées d'évacuer le Milanais : aussi François Ier le regarda-t-il toujours comme un ennemi dangereux. Paul Jove raconte avoir entendu lui-même ce monarque dire, que l'éloquence du cardinal de Sion lui avait été beaucoup plus funeste que les piques des Suisses. Les écrivains suisses ont voulu faire envisager le cardinal Schiner comme un prélat recommandable par la sainteté de sa vie, et par la régularité de ses mœurs ; mais l'esprit d'ambition et d'intrigue qui l'a constamment animé, la cruauté avec laquelle il poursuivit ses vengeances, ne s'accordent guère avec l'opinion qu'on a voulu accréditer. Quant à ses mœurs, des documens authentiques ont conservé le souvenir d'une fille naturelle qu'il avait eue de la fille d'un aubergiste de Sion. Il ne reste aucun ouvrage de lui qu'un *Discours* prononcé, en 1514, devant le roi d'Angleterre Henri VIII, lequel a été publié, en 1709, par Jean Toland, écrivain anglais très-connu, sous ce titre : *Oratio philippica ad excitandos contrà Galliam Britannos, consilio exhibita à Mathæo cardinale Sedunensi quâ Gallorum ungues non resecandos, sed penitùs evellendos esse voluit*, Amstelodami, *ex officinâ vesteniaceâ*, in-12. Ce titre seul, ainsi que le but de son voyage auprès du monarque anglais, dont il obtint un subside de 150.000 florins du Rhin, prouve la chaleur avec laquelle il cherchait partout des ennemis à la France. On voit dans un des bas-reliefs du tombeau de François Ier, sculptés par le Primatice de Bologne, placé aujourd'hui dans l'église de Saint-Denis, et conservé dans le Musée des monumens français, la bataille de Marignan, où l'artiste a représenté le cardinal Schiner à la tête des Suisses, monté sur une mule et précédé de son porte-croix. Erasme lui dédia, en 1520, la paraphrase sur l'Epître de Saint Jacques, et, en 1521, celle sur l'Epître de Saint Jean.

SCHIRAC (... DE), mort à Altona, le 7 décembre 1804, âgé de 60 ans, est connu par plusieurs ouvrages historiques, entre autres, par une bonne traduction des *Vies de Plutarque*, et surtout par un *Journal politique*, qu'il publiait depuis 25 ans.

SCHIRAGATSI. *Voyez* CHIRAGATZY.

SCHIUS (JEAN), fils d'un avocat de Vicence, et célèbre dominicain du 13e siècle, prit l'habit religieux à Padoue, en 1220. Il prêcha avec succès à Bologne et dans toute la Lombardie. Il voulut ensuite gouverner les peuples; mais cette nouvelle carrière ne lui réussit pas aussi bien que la première. A trois milles de Vérone, près de l'Adige, il harangua une multitude innombrable,

composée des habitans de la Marche Trévisane et de la Lombardie, les exhorta vivement à la paix; puis étant allé à Vicence, déclara qu'il voulait être le chef et le défenseur de la ville, et disposer de tout à son gré. Sa fermeté causa tant d'étonnement, qu'on lui abandonna soudain toute l'autorité. Il passa ensuite à Vérone, obtint de même le souverain pouvoir, y introduisit le comte de Saint-Boniface, se rendit maître de quelques forteresses, et créa de nouvelles lois : cependant les Vicentins, excités par les habitans de Padoue, ravirent le gouvernement de leur ville à Schius, qui, après un combat assez opiniâtre, tomba entre les mains de ses ennemis. Il recouvra bientôt sa liberté, et retourna à Vérone; mais il perdit également son crédit dans cette ville, et se retira à Bologne, où il mourut oublié vers l'an 1281.

SCHIUS (Agapite), chanoine de l'ordre de Saint-Jean de Latran, né d'une ancienne et noble famille de Vicence, en 1480, remplit les charges les plus honorables de sa congrégation, et mourut vers 1540. Il a donné les *Sermons* de Pierre Chrysologue.

SCHIVENOGLIA (André), de Mantoue, a écrit l'histoire des événemens de son siècle arrivés dans sa patrie; mais cet ouvrage n'a jamais vu le jour. On a de lui en manuscrit une *Histoire des familles de Mantoue*, composée en 1467. Il fut quelque temps secrétaire du marquis Frédéric Gonzague, et mourut vers la fin du 15e siècle.

SCHLEGEL (Paul-Marquart), né à Hambourg, en 1605, mort en 1653, docteur en médecine, et professeur à l'université de Iéna, est auteur des ouvrages suivans : *De sanguinis motu commentatio*, Hamburgi, 1650, in-4°. *Adversaria medicinalium memorabilium*, Ulmæ, 1676, in-4°.

SCHLICHTING (Jonas de Bukowiec), écrivain socinien, né en Pologne, en 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fût chassé, en 1647, par la diète de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei christianæ*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, et fixa enfin sa résidence à Zullicawk, où il mourut en 1661, à 65 ans. C'était un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les catholiques et les protestans, en un mot, avec tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Son attachement au socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs savantes productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Ecriture Sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-folio, et se trouvent dans la Bibliothèque des Frères Polonais.

SCHLUTER (Christophe-André), est auteur d'un ouvrage intitulé : *De la Fonte des mines, des fonderies*, etc. Il a été traduit de l'allemand et publié par Hellot, Paris, 1750, 1753, 2 vol. in-4°. fig.

SCHMAI ou SCHMAUS (Léonard), médecin du 16e siècle, né à Saltzbourg, le premier qui ait fait usage du bois de gayac contre l'épidémie vénérienne. Il est connu par un ouvrage sur cet objet, intitulé *Lucubratiuncula de morbo gallico, et curâ noviter ejus repertâ cum ligno Indico*. Augustæ, 1518, in-4°.

SCHMEIZEL (Martin), jurisconsulte, né en 1679, à Cron-

stadt, en Ingrie, enseigna la philosophie et la jurisprudence à Iéna, jusqu'en 1731. Ce fut cette année que le roi de Prusse, instruit de son mérite, lui donna le titre de conseiller aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Halle, où il mourut en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont : I. *Commentatio de coronis tàm antiquis quàm modernis*, 1712, in-4°. II. *Schediasma de clenodiis regni Hungariæ, et ritu inaugurandi reges Hungariæ*, 1713, in-4°. III. *Præcognita historiæ civilis*, Iéna, 1730, in-4°. IV. *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4°. V. *Dissertatio de naturâ et indole artis heraldicæ*, Iéna, 1721. VI. Un grand nombre d'ouvrages historiques et polémiques, en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour, quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres : 1° *Bibliotheca Hungarica.* 2° *Anecdota ad Hungariæ et Transylvaniæ statum.* 3° *Notitia principatûs Transylvaniæ geographicè, historicè et politicè adornata.* 4° *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus nummisque antiquis Romanorum erutæ*, etc.

SCHMID (J. Rodolphe), né à Stein en Prusse, le 15 avril 1590, baron de Schwarzenhorn, et mort en Autriche, le 2 avril 1667, avait été, dans sa jeunesse, esclave des Turcs, après une bataille en Dalmatie, où il avait été fait prisonnier; il dut sa fortune à sa captivité, il apprit la langue turque, étudia à fond les mœurs et la politique de la puissance ottomane, et fut présenté, en 1617, à l'ambassadeur de l'empereur d'Autriche à Constantinople, comme un homme capable d'être son truchement. Il fut racheté de l'esclavage, au retour de l'ambassadeur à Vienne, qui l'emmena avec lui; et il resta dans cette capitale. Les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III l'employèrent près des pachas turcs; et ce dernier prince le nomma ambassadeur à Constantinople, et lui donna, en 1647, le titre de baron de Schwarzenhorn; l'empereur lui permit de porter dans ses armes l'aigle impériale et un sabre. Il laissa en mourant une grande fortune, et la réputation d'un homme de génie, et profond en diplomatie.

SCHMIDEL (Hulderic), voyageur, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis quam Huldericus Schmidel, ab anno 1534 ad annum 1554, in Americam juxtà Brasiliam et Rio della Plata confecit, et ipso Schmidelio germanice descripta, nunc vero in hanc formam reducta* (à Levinio Hulsio), Nuremberg, 599, in-4° de 101 pages, avec 17 planches. Cet opuscule est fort rare.

SCHMIDT (Erasme), natif de Delitzch en Misnie, professa le grec et les mathématiques à Wittemberg, où il mourut le 22 septembre 1637, à 77 ans. On a de lui une édition de *Pindare*, 1616, in-4°, avec un Commentaire chargé d'érudition.

SCHMIDT (Jean-André), abbé de Mariendal, et professeur luthérien en théologie, mort en 1726. On distingue, parmi ses ouvrages : I. *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1704, in-8°. II. *De Bibliothecis*, 1703, in-4°. III. *Lexicon ecclesiasticum minus*, 1714, in-8°. *Voy.* Pardies.

SCHMIDT (Jean André), né à Worms, en 1652, mort en 1726, docteur en théologie à Helmstadt, a écrit sur la médecine. On a de lui un ouvrage intitulé *Theologia Hippocratis*. Il ne faut pas le confondre avec un autre savant du même nom, mort en 1662, professeur de médecine à Harderwyck, qui a laissé : *Compendium medicinæ practicæ*, 1653, in-12; Parisiis, 1666, in-12.

SCHMIDT (Sébastien), professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, à l'âge de 27 ans, eut le malheur de tomber de la fenêtre d'un second étage dans la rue, et de se casser le bras droit, de manière à ne pouvoir plus s'en servir. Il parvint à apprendre à écrire de la main gauche avec assez de facilité pour que cet accident n'interrompît point ses travaux littéraires.

SCHMIDT (Laurent), communément nommé en Allemagne l'*interprète de Wertheim*, du lieu de sa résidence, s'attira, en 1737, des accusations très-graves d'hétérodoxie, par son entreprise d'une nouvelle Traduction de l'Écriture Sainte en allemand, à laquelle il ajouta un nouveau système de théologie, suivant la méthode des géomètres, qui lui servait de guide dans l'explication du texte sacré. En vertu d'un édit impérial adressé par Charles VI aux princes de l'Empire, Schmidt fut mis en prison ; mais il eut le bonheur de tromper la vigilance de ses gardes et de se sauver.

SCHMIDT (George-Frédéric), graveur célèbre, né en 1712, à Berlin, et mort dans cette même ville, à 63 ans, apprit de Busch les premiers élémens de son art, et vint de bonne heure se perfectionner à Paris. Le fameux Larmessin fut son maître, et le disciple fit tant de progrès que l'Académie royale de peinture l'admit, en 1742, au nombre de ses membres, quoique les protestans soient exclus de son corps. Gratifié par son souverain, quoique éloigné, d'une pension de mille écus, il s'efforça de lui témoigner sa reconnaissance par de nouveaux chefs-d'œuvre, et fit le portrait de *Mignard*, d'après Rigaud, qui lui mérita des applaudissemens universels. Il passa successivement dans toutes les cours de l'Europe, en Saxe, en Pologne, en Russie, et reçut partout l'accueil le plus flatteur. Il se fixa à Pétersbourg jusqu'à la mort de l'impératrice, qui lui avait fait une pension de 1,500 roubles, et revint jouir dans sa patrie de l'estime de son roi. Celui-ci l'avait chargé de graver les portraits de ses ancêtres, dont lui-même avait écrit l'histoire. Sa principale occupation fut son Œuvre diversifié, qui consiste en une suite d'environ soixante dessins gravés à l'eau-forte, d'après les plus grands maîtres. Les principaux ouvrages de cet artiste sont : le Portrait du prince d'Anhalt, celui de la Tour, et de l'abbé Prévost. Au reste, ses chefs-d'œuvre sont si nombreux, qu'il est très-difficile de leur assigner un rang.

SCHMIDT (Christophe de), surnommé *Phiseldeck*, né le 11 mai 1740, à Nordheim, où son père était chambellan, étudia à Goettingue la jurisprudence, entra ensuite, comme instituteur, dans la maison du conseiller intime de l'empereur de Russie. Le comte de Munich, exilé alors à Wologda, revint en 1762, avec lui à Saint-Pétersbourg, et retourna dans sa patrie, après y avoir

fait un séjour de peu de durée. Il fréquenta alors quelques cours à Goettingue, prit le degré de docteur en jurisprudence, et se rendit ensuite à Helmstadt, où il donna, pendant quelque temps, des cours. Bientôt après il fut appelé comme professeur au *Collegium Carolinum*, à Brunswick; il y enseigna l'histoire, le droit public et la statistique jusqu'en 1779, où il reçut la place de conseiller et d'archiviste des grandes archives du prince, à Wolffenbuttel. En 1784, il eut le titre de conseiller aulique du prince; et, en cette qualité, il conserva la direction des archives de Wolffenbuttel jusqu'à sa mort, arrivée en 1801. Comme il avait passé en Russie une partie des années de sa jeunesse, il conserva de la prédilection pour ce pays pendant toute sa vie, ainsi que pour la langue russe. Il a publié successivement, en 1770 : deux Recueils de *Lettres sur la Russie ;* des *Matériaux pour servir à la connaissance de la constitution et du gouvernement de la Russie*, 1772 ; un *Essai d'une nouvelle introduction à l'histoire de la Russie*, 1787 ; des *Matériaux pour servir à l'histoire de la Russie*, 1777. On a encore de lui *Manuel des sciences historiques*, qui prouva qu'aucune des parties de l'histoire ne lui était étrangère ; des *Mélanges historiques*, 1783 et 1784, et ses *hermæa*, qui parurent en 1786. Il rédigea aussi, depuis 1789 jusqu'en 1794, le *Répertoire de l'histoire et de la constitution d'Allemagne.* Il a encore publié quelques morceaux et des traductions dans différens journaux historiques, et des critiques qui ont été insérées dans les différens journaux littéraires d'Allemagne.

SCHMIDT (Michel-Ignace), historiographe allemand, né dans une petite ville de l'évêché de Wurtzbourg en 1736, fit ses études chez les jésuites du séminaire de cette dernière ville. Ils ne purent l'engager à entrer dans leur ordre, et il prit l'état d'ecclésiastique séculier. Le comte de Rosenham l'appela à Bamberg pour l'éducation de son fils. A l'abolition de l'ordre des jésuites, l'évêque de Wurtzbourg le nomma assesseur de la faculté de théologie, et professeur de l'histoire de l'empire d'Allemagne. Peu après, il lui conféra un bénéfice, avec le titre de conseiller ecclésiastique, et voix délibérative dans le collége des affaires spirituelles. En 1769, il publia en latin son *Plan de réforme de l'instruction publique ;* son *Plan d'études*, en 1774 ; une *Histoire du sentiment moral de l'homme*, publiée en 1772, le fit connaître comme observateur philosophe ; et son *Histoire d'Allemagne*, écrite avec une rare impartialité, mit le comble à sa réputation. On sut, par le faible d'une piété outrée, prévenir contre lui le nouveau prince, évêque de Wurtzbourg : l'empereur Joseph Ier l'appela à Vienne, où il mourut le 1er novembre 1794.

SCHMIDT (Jean), docteur en médecine, de Dantzick, mort en 1690, à 66 ans, étudia à Montpellier. On a de lui un grand nombre d'Observations intéressantes. Il a mis au jour *Studium Monspeliense*, et une nouvelle Pharmacopée de Dantzick, sous le nom de *Dispensatorium Gedanense*.

SCHMIDT (George-Louis), né à Avenstein en Argovie, mort

à Lenzbourg en 1805, est auteur des ouvrages suivans : I. *Essai sur divers sujets intéressans de politique et de morale*, 1760 et 1763, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage reparut en 1776, in-12, sous le titre suivant : *Essais sur les philosophes et la philosophie, avec des dissertations sur l'amour, la jalousie, les projets, l'agriculture, le luxe et le commerce.* II. *Principes de la législation universelle*, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8°. Cet auteur eut dans sa jeunesse des liaisons avec Voltaire, Diderot et d'Alembert. Sur la fin de ses jours il cultiva la littérature allemande avec beaucoup de zèle et de succès.

SCHMIDT (Ernest-Auguste), l'un des conservateurs de la bibliothèque du duc de Saxe-Weimar, né en 1746, mort en novembre 1809, tenait ses prénoms du duc Ernest-Auguste de Saxe-Weimar, son parrain; son premier ouvrage fut la Traduction des *Lettres de Pline-le-jeune*. Il a inséré dans le magasin de la littérature espagnole de M. Bertuch, la traduction du *Tacanno de Quevedo;* il a aussi commencé celle de *l'Histoire du Nouveau-Monde*, par Munnoz. En 1795, il donna la première partie de son *Dictionnaire allemand et espagnol;* la seconde ne parut qu'en 1805 : il traduisit encore *On originand progress of the language* par lord Momboddo, ainsi que les *Lettres sur l'Italie*, par l'abbé Jean André. Il a laissé quelques poésies érotiques en allemand, et une imitation de l'héroïde de Pope, intitulée : *Héloïse et Abailard.* On s'étonne peut-être de ne trouver en partie que des traductions ou compilations dans les ouvrages de Schmidt; mais il faut savoir que personne n'était plus enclin à la paresse; les travaux de longue haleine lui étaient insupportables : il ne fallut souvent rien moins que les instances d'une autorité supérieure pour l'engager à écrire; jamais il ne put achever la lecture du *Voyage en Abyssinie* de Bruce, et la seule vue d'un in-folio le décourageait.

SCHMITH (Nicolas), jésuite né à Oedenbourg en Hongrie, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction dans son ordre, et mourut recteur du collége de Tirnau en 1767. On a de lui : I. *Series archiepisc. Strigoniensium*, Tirnau, 1751, 2 volumes in-8°. II. *Episcopi Agrienses, fide diplomaticâ concinnati*, Tirnau, 1758, in-8°. III. *Imperatores Ottomannici à captâ Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum ad annum* 1718, Tirnau, 1760, 2 vol. in-fol. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un style pur, aisé et élégant. On estime surtout son *Histoire des empereurs ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons; c'est une suite de celle du P. Keri. Nous n'avons pas encore une Histoire turque complète. Celle de Cantimir passe pour être assez exacte; mais elle est trop étendue pour l'espace de temps qu'elle embrasse : celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme un abrégé. Ricaut en a donné une histoire en anglais; mais elle ne comprend que le 17[e] siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes, mais elles n'ont pas un caractère

de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte, dans ses actes, représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, comme dans les diplômes des Turcs, le ridicule étalage du faste oriental.

SCHNEIDER (Jean), en latin *Sartorius*, natif d'Amsterdam, florissait au 16e siècle. Il possédait et enseignait les langues latine, grecque et hébraïque. Il eut une dispute littéraire avec Corneille Crocus, sur la foi et les œuvres. La doctrine de Sartorius coïncidait avec celle de Luther. Elle lui valut des persécutions. En 1558, il publia à Bâle son *Explication des grands et des petits prophètes.* Il anagrammatisa son nom en celui de *Johannes Tosarrius.* Vers le même temps il embrassa la réforme, et il remplit successivement le ministère évangélique à Delft et à Noordwick. Il avait aussi établi une école dans ce dernier endroit, où il paraît qu'il mourut en 1568 ou en 1570; d'autres le font mourir à Delft en 1557. Il passe pour avoir été un de premiers restaurateurs de la langue hollandaise. Il s'est fait à lui-même cette épitaphe :

Hac ego sum tumulatus humo Sartorius, ortum
Cui primum tellus Amsteledama dedit.
Ingenium colui variè docuique juventam.
Omnigenas artes, quippè triglottos eram.
Sed postquam virtus, duris exercita fatis,
Destituit corpus, spiritus astra tenet.

Hadr. Junius écrivait, en 1554, qu'il était sorti plus de savans de l'école de Sartorius que de héros du cheval de Troie.

SCHNEIDER, en latin *Sartorius* (Jean-Friedman), professeur de philosophie à Halle, était né en 1669 à Cranichfeld, petite ville de Thuringe. On a de lui : I. *Philosophiæ rationalis fundamenta.* II. *De affectatâ moralium omni scientiâ*, etc.

SCHNEIDER (Conrad-Victor), célèbre médecin allemand du 17e siècle, né à Bitterfeld, et mort en 1680, à 66 ans, professa l'anatomie et la botanique dans l'université de Wittemberg, dont il devint le doyen. La plupart de ses nouveaux ouvrages roulent sur la membrane pituitaire et les os de la tête. Voici les plus considérables : *Dissertationes anatomicæ de partibus principalioribus*, etc., Wittebergæ, 1643, in-8°; *Disputationes osteologicæ aliquot*, ibid., 1649, in-4°; *De catharris libri quinque*, ibid., 1760, in-4°; *Liber de spasmorum naturâ*, ibid., 1678, in-4°.

SCHNEIDER (....), prêtre allemand, vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, puis commissaire civil près l'armée d'Alsace, et accusateur public près le tribunal criminel du Bas-Rhin, fut un des étrangers qui, au moment de la révolution, accoururent en France pour y prendre part. Les massacres, le système de terreur, ne sont rien près des cruautés qu'il exerça. Il parcourait sans cesse cette malheureuse contrée à la tête de l'armée révolutionnaire et suivi de la guillotine. Sur la simple déposition de deux de ses agens, les citoyens de tout âge, de tout sexe, pauvres comme riches, étaient envoyés à la mort; et on le vit un jour, en entrant dans une commune, faire ordonner à la municipalité de lui livrer

cinq têtes à son choix. Le trait suivant, tiré d'entre mille, nous dispensera d'en citer d'autres. Dans le cours de ses tournées, étant arrivé au village d'Esig, il se présenta chez Kuhun, juge de paix du canton, et le trouva à table. On l'invita à dîner. Tous les convives s'empressèrent de lui céder la place d'honneur; toute la maison fut occupée à le servir, et bientôt il parut s'égayer au milieu des bouteilles et de la bonne chère; mais tout à coup, adressant la parole au maître de la maison, il lui demanda s'il avait encore beaucoup de vin pareil. Kuhun lui répondit qu'il en avait encore quelques bouteilles à son service. « Eh bien ! reprit le monstre, hâte-toi d'en faire servir encore une, car dans trois quarts d'heure tu n'en boiras plus. » En effet, il fit entrer la guillotine dans la cour de son hôte, et lui fit trancher la tête devant sa femme, ses enfans, ses amis et ses domestiques éplorés, sous prétexte qu'il avait été autrefois receveur du cardinal de Rohan. Pour couronner tous ses crimes, il faisait préparer à Strasbourg des noyades semblables à celles de Nantes, lorsqu'enfin les commissaires de la Convention en firent justice. S'étant permis, au retour d'une de ses courses, d'entrer dans la ville avec une pompe insultante, dans un carrosse à six chevaux, précédé de coureurs, et entouré de gardes le sabre nu, les commissaires de la Convention, Saint-Just et Lebas, indignés de ses crimes et de son orgueil, le firent arrêter; et le lendemain même, 21 décembre 1793, il fut exposé, pendant une grande partie de la journée, sur un échafaud. On le transféra ensuite à Paris, où le tribunal révolutionnaire le condamna à mort, le 12 germinal an 2 (1er avril 1794), comme convaincu d'avoir, par des concussions et vexations immorales et cruelles, par l'abus le plus révoltant et le plus sanguinaire du nom et des pouvoirs d'une commission révolutionnaire, opprimé, volé, assassiné, ravi l'honneur, la fortune et la tranquillité à des familles paisibles. Il était âgé de 37 ans, et né à Vipefeld.

SCHNITZTEIN, savant allemand, mort à Anspach en 1787, président du consistoire de cette ville, a publié, de 1769 à 1774, un ouvrage très-érudit, ayant pour titre : *Selecta Norinbergensia*, 5 vol. in-4°.

SCHNORFF (Vautier), chancelier de Baden en Argeu, sa ville natale, et y a publié une relation en latin de la guerre civile des Suisses en 1656, sous ce titre : *Peregrinus Simplicius Amerinus*. L'auteur est assez impartial ; son style est pur, mais peu convenable dans les détails de la guerre. Son petit-fils, Beat Antoine, vice-baillif du comté de Baden, mort en 1729, a écrit *Claris themilogica, sive librorum utriusque juris anatomia*, 1698, in-8°. En 1704, il était conseiller de l'évêque de Bâle et de l'abbé de St.-Gall, qui le députa à la diète de Ratisbonne, pour défendre sa cause contre les cantons de Zurich et de Berne.

SCHNORRENBERG (Anne), chanoine prémontré, né à Cologne, l'an 1667, fut fait prieur du monastère de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur synodal à Cologne en 1707, et mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort *Insti-*

tutiones juris canonici cum brevi commentario in reg. juris, Cologne, 1729, in-4°. Mais les religieux de Steinfeld désavouèrent cet ouvrage, et montrèrent dans une édition qu'ils donnèrent du véritable ouvrage de leur confrère, à Cologne en 1740, in-4°, combien il avait été défiguré dans la première édition.

SCHODELER (Wernher), avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea, en 1532, ses concitoyens à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. On a de lui, en allemand, une *Chronique de Suisse*, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER. *Voy.* Scheffer.

SCHOEFFER (Jean-Chrétien), savant naturaliste allemand, mort dans le cours du 18e siècle, a publié plusieurs ouvrages sur l'Histoire naturelle, et entre autres une *Description des champignons*, publiée à Ratisbonne en 1764, in-4° : la partie typographique est magnifiquement exécutée, et les figures sont enluminées.

SCHOEN (Martin), peintre et graveur allemand du 15e siècle, mort en 1486, est le plus ancien des graveurs connus, et le premier qui ait tiré des épreuves de ses ouvrages; on le connaît aussi sous le nom de *Beau Martin* de Colmar, comme né dans cette ville. On a de lui un grand nombre d'estampes. Les principales sont : I. *La Mort de la Sainte Vierge*. II. *Saint Antoine battu par les démons*. III. Une *bataille contre les Sarrasins*, où assiste l'apôtre Saint Jacques. III. Le *Portement de Croix*, etc.

SCHOEN (Erhard, et non Ernest, comme certains auteurs l'appellent mal à propos), graveur allemand, et un des premiers qui aient gravé sur métal, travaillait vers 1530 et 1540. Christ, dans son Dictionnaire des monogrammes, pag. 109 de la traduction française, Paris, 1750, in-8°, lui attribue les belles figures qu'on voit dans l'édition allemande du Vitruve de Gualterus H. Rivius, impr. à Nuremberg, en 1548. Elles portent pour sigle les deux lettres initiales de son nom, en caractères gothiques, séparées par la date. Il existe des gravures plus anciennes (de 1467), portant les mêmes lettres, mais en caractères romains, et réunies, qu'on a attribuées à ce même artiste; mais la diversité des sigles et la distance des dates, prouvent assez que c'est par erreur.

SCHOENFELD (François), né à Prague, en 1747, d'une famille distinguée, se fit jésuite, et enseigna les sciences et les belles-lettres dans des maisons de son ordre, et s'occupa en même temps de la composition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand et en français sur la religion. On remarque le traité *De amore veritatis et veritate amoris*, Prague, 1670, et quatre discours qui ont pour titre : *Religio catholica fervchter est pærdicanda, propugnanda prudenter*, Prague, 1785. Ces discours, forts de raisonnement, pèchent néanmois par un style trop diffus. Parmi ses ouvrages allemands, il y a des poésies et quelques dissertations théologiques, entre lesquelles l'*influence des bons et des mauvais esprits sur l'homme*. Après la destruction de la société, il devint doyen de Reichstadt, dans le cercle de Bemzler. Il vivait encore en 1784.

On ignore l'année de sa mort.

SCHOENFELD (Mathias), jésuite de la province de Bavière, écrivain fécond, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, et joliment imprimés, ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'Empire, particulièrement son *Abrégé historique de la Bible*, destiné à l'instruction publique, avec des figures, et très-supérieur au sec et ennuyeux Royaumont; les *Vérités fondamentales de la religion*, exposées dans leur ordre naturel et leur dépendance réciproque; le *Philosophe chrétien* dans l'adversité; la *vraie parure de la jeunesse; Règles puisées dans la religion et la raison pour conserver la santé*, etc., tous ouvrages écrits également et d'une manière naturelle et attachante, et empreints des beautés aimables et convaincantes de la vertu. Il vivait encore en 1786.

SCHOENFELD (le baron de), général prussien, servait en qualité d'officier général, lorsqu'il fut choisi secrètement, en 1789, par la cour de Berlin, pour soutenir et diriger la révolte des Brabançons contre l'empereur d'Autriche. Peu de temps après, il fut nommé lieutenant-général, s'opposa continuellement aux vues du général en chef Van der Mersch, et finit même, par ses intrigues, par faire déposer ce général. Après avoir remporté quelques légers avantages à la tête des insurgés, il contribua à leur anéantissement, aussitôt, dit-on, que ses instructions secrètes le lui ordonnèrent. En 1792, il se rendit, par ordre de son souverain, à Coblentz, près des frères de Louis XVI, et commanda, pendant cette campagne, une division de l'armée prussienne. En 1793, il fut employé au siége de Mayence, et y déploya une rare bravoure, ainsi qu'à la bataille de Pirmasens, où il contribua à assurer la victoire aux Prussiens, par plusieurs manœuvres hardies qu'il fit exécuter à la cavalerie. En 1794, il fut dirigé contre les Polonais, et continua à faire preuve de valeur et d'habileté. Depuis cette époque, il ne fut plus employé, et mourut quelque temps après, des suites de ses blessures.

SCHOENING (Gérard), savant Norwégien, né le 2 mars 1722, dans un village de la Nomachie en Norwège, alla, en 1740, au collège de Drontheim, où le recteur, dont il acquit l'estime et l'amitié, l'aida à continuer ses études à Copenhague. En 1765, il accepta la place de professeur d'histoire et d'éloquence à Sora; il fit en 1773, 1774 et 1775, un *Voyage littéraire* en Norwège, aux dépens du roi, voyage qu'il interrompit pour se rendre à Copenhague, où il avait été nommé à la charge de maître des archives secrètes. En 1776, il fut nommé membre de la société instituée pour publier les écrits islandais recueillis par Arnas Magnæus; il avait jeté, avec Gunner, évêque de Drontheim et Suhm, les fondemens de l'Académie érigée en 1760, à Drontheim, qui a été honorée, en 1767, du nom de société royale de Norwège; il était aussi des Académies de Copenhague et de Gottingue. Après une carrière laborieuse, uniquement consacrée à l'étude, il mourut le 18 juillet 1780: simple et paisible, il détestait les que-

relles théologiques. Grotius, Érasme, Melanchthon, Budde, Musée, Leclerc lui semblaient penser sainement, en enseignant que la religion consiste plus en actions qu'en paroles. La *Théodicée* de Leibnitz était un de ses livres favoris, et il était favorable au sentiment de J.-J. Rousseau, que l'homme est plus heureux dans l'état naturel que dans l'état politique, quoiqu'il avouât que, dans la situation présente, les sciences étaient utiles et nécessaires. Le projet de l'abbé de Saint-Pierre, d'abolir toutes les guerres, le charmait au point que peu s'en fallait qu'il ne le crût possible. Tous les savans lui étaient agréables, sans distinction de religion et de nation. Les ouvrages en latin qu'il a publiés, sont : I. *Disputationes quatuor de origine philosophiæ orientalis*; Hafniæ, 1744-1747, in-4°, qui sont ses essais, dans lesquels il a suivi l'histoire de la philosophie de Brucker. II. *Oratio de antiquo jure succedendi*, Soræ, 1767, in-4°. III. *Oratio de antiquissimâ reipublicæ constitutione, regum speciatim potentiâ et auctoritate apud gentes boreales*, Soræ, 1765, in-4°. IV. *Programma de festo post occidui solis reditum in Septentrione olim celebrato*, Soræ, 1776, in-4°. V. *Programma de anni ratione apud veteres septentrionales*, Soræ, 1766, in-4°. VI. *Oratio ad solemnia coronationis Christiani VII et Carolinæ Mathildæ*, Soræ, 1767, in-4°. VII. *Fundamenta narrationis Herodoti de Scythiâ tribus programmatibus*, Soræ, 1768-1770, in-4°. VIII. *Programma de sinu codano et monte Sevo*, Soræ, 1772, in-4°; *œconomico-physicus de habitu Norvegiæ ad agriculturam*, Hafniæ, 1754, in-8°. Les ouvrages danois de Schoening sont : I. Un *Traité du Mariage des anciens septentrionaux*, Copenhague, 1756, in-4°. II. *Essai d'une Géographie de l'ancienne Norwège*, Copenhague, 1751, in-4°, dans laquelle il ne s'agit que de la Fiumarchie, d'autres occupations l'ayant empêché de continuer sur les autres provinces. III. *Description de la cathédrale de Drontheim*, ibid., in-4°, 1762. IV. *Histoire d'Harald Haardraade, roi de Norwège, et d'Augustin, archevêque de Drontheim, pour servir de supplément à l'Histoire ancienne de Danemarck et de Norwège*, publiée conjointement par Schoening et Suhm, Copenhague, 1757, in-4°. V. De l'*Aurore boréale*, au 8° tome des Mémoires de la société royale de Danemarck, 1760; et beaucoup d'autres morceaux qu'il a fait insérer dans les mêmes Mémoires. Il est encore auteur : I. D'un *Voyage en Norwège*, Copenhague, 1778, in-4°. II. De l'*Origine des Norwégiens et des autres peuples du Nord*, Sora, 1769, in-4°. III. *Histoire de Norwège*, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'an 995, 4 vol. in-4°, Sora et Copenhague, 1771-1781. Le dernier volume a été mis au jour par Suhm après la mort de l'auteur. Cette Histoire eût été continuée jusqu'à nos jours, s'il eût vécu; on en loue beaucoup la fidélité, la science et le style; il a en outre publié une *Version* de Snorr Sturle, fameux historien islandais, mort en 1240. Il dirigeait

l'impression de la troisième partie, quand la mort termina tous ses travaux.

SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), né en 1694, à Sulzbourg, dans le margraviat de Bade-Dourlach, et mort en 1771, succéda, à l'âge de 26 ans, à M. Kuhn, professeur d'éloquence et d'histoire dans l'université de Strasbourg, et dès cet instant, en 1720, il eut un concours très-grand d'élèves envoyés des différentes parties du nord; sa réputation s'étendit tellement, que, dans le même temps, la place de professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, lui fut offerte; la Suède lui proposa la même place à Upsal; la czarine l'invita à se rendre à Saint-Pétersbourg, avec le titre d'historiographe de S. M., et l'université de Leyde le nomma pour succéder au savant Vitriarius. Il refusa sans hésiter ces offres brillantes pour rester à Strasbourg, où il était chéri et respecté. En 1726, il renonça à sa place pour parcourir l'Europe savante, aux frais de la ville qu'il illustrait. De Paris il alla à Rome, où il séjourna six mois, parcourut l'Italie, visita l'Angleterre, et revint à Paris, en 1728, où il présenta à l'Académie des inscriptions plusieurs Mémoires, dans l'un desquels il assigne à Guttemberg, de Strasbourg, l'invention, en 1440, des caractères mobiles, contre l'opinion de Meermann. De retour en 1733, il s'occupa de réaliser le projet qu'il avait formé depuis long-temps de travailler à l'Histoire d'Alsace; il parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la Suisse, pour en rassembler les matériaux, et découvrit dans ses courses que le fragment de l'Évangile de Saint Marc, qu'on conserve à Prague avec tant de soin, est une continuation de l'exemplaire du même Évangile, qui se trouve à Venise. A la suite de la publication du premier volume de son ouvrage, en 1751, il obtint de la cour de France le titre d'historiographe du roi, et un présent de 2000 liv. On doit à ses démarches auprès de l'électeur palatin, la fondation de l'Académie de Manheim. On a de ce savant estimable, les ouvrages suivans: I. *Historia Zaringo-Badensis*, Carlsruhe, 1763-66, 7 vol. in-4°. C'est l'histoire du margraviat de Bade et de la famille régnante. L'auteur y prouva que cette maison venait de celle de Zæringen, qui avait autrefois régné sur la Suisse, et dont le nom est perdu depuis 1218. Cet ouvrage ne fut achevé qu'en 1763. On prétend que le premier volume est seul de Schoepflin, et que les six autres sont de Christ. Guill. de Koch. II. *Alsatia diplomatica*, 1772, 2 vol. in-fol. III. *Alsatia illustrata*, 1751 et 1752, 2 volumes in-fol. L'auteur avait commencé dès l'an 1730, ce grand travail, pour lequel il compulsa toutes les anciennes archives, et visita tous les monumens du pays. Plusieurs de ces monumens sont celtiques, et Schœpflin en fit transporter beaucoup à Strasbourg. Il avait concerté le plan de cette histoire avec le chancelier d'Aguesseau, qui l'honorad'une amitié particulière. IV. *Alsaticarum rerum scriptores*, in-fol. V. *Vindiciæ typographicæ*, 1760, in-4°, figures; ouvrage rempli de recherches curieuses. On y trouve les pièces d'un procès entre Guttemberg et ses associés. L'auteur prétend prouver par elles que Guttemberg fit à Strasbourg les

premiers essais de son art, en 1436, et que Schœffer le perfectionna ensuite à Mayence. Fournier-le-jeune a publié, en 1760, des observations sur cet ouvrage de Schœpflin. VI. *Vindiciæ celticæ*, 1756, in-4°. L'auteur a montré que les Celtes n'habitaient qu'une partie des Gaules, et qu'ils étaient entièrement différens des Germains et autres peuples du Nord. VII. *Mémoires* sur le projet de Charlemagne, de joindre par un canal le Rhin au Danube. Schœpflin le lut à l'Académie des inscriptions. Il a légué à la ville de Strasbourg sa bibliothèque, aussi nombreuse que bien choisie, et un riche cabinet d'antiquités, dont Oberlin a donné la description, sous le titre de *Musæum Schœpflinianum*. On a publié sa *Vie* dans ces derniers temps, et les Archives de l'Europe en contiennent un assez bon extrait.

SCHOLARIUS (George), l'un des plus savans grecs du 15ᵉ siècle, juge général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople, et son prédicateur ordinaire, embrassa depuis l'état monastique, et prit le nom de Gennade. N'étant encore que laïque, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins. Il fit à son retour à Constantinople, une apologie des articles contenus dans le décret du concile de Florence; il y dépeint avec l'éloquence la plus touchante, l'état où cette malheureuse ville, bâtie par Constantin, se trouvait réduite. Mais Marc d'Éphèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs grecs, et lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les apaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, et se retira dans un monastère de Macédoine, où il mourut, vers 1460. Ses principaux ouvrages, qu'on trouve dans les Conciles du P. Labbe, et dans la Bibliothèque des Pères, sont: I. Une *Lettre* adressée aux évêques grecs, touchant l'union. II. Trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix. III. Un *Traité de la procession du Saint-Esprit*, contre Marc d'Éphèse. IV. Un *de la prédestination*, et plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *créance de l'Église orientale*, sur la transsubstantiation. Ce savant a publié aussi une homélie de Scholarius, dans laquelle il reconnaît la transsubstantiation.

SCHOLASTIQUE (Sainte), vierge, sœur de Saint Benoît, née à Norcia, ville d'Italie, sur la fin du cinquième siècle, suivit la vie ascétique, et fonda une communauté de religieuses. Elle allait visiter son frère tous les ans; la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, on dit qu'elle lui prédit, comme prochaine, sa propre mort, qui arriva vers l'an 543. Saint Benoît la fit enterrer au Mont-Cassin.

SCHOLTZ (Laurent), habile botaniste et médecin de Breslaw, né en 1552 et mort en 1599, a laissé plusieurs ouvrages estimés;

voici les principaux : I. *Aphorismorum medicinalium sectiones octo*, Vratislaviæ, 1589, in-8°. *Epistolarum philosophicarum*, etc., *volumen*, Francofurti, 1598, in-fol. *Consiliorum mediciniatium, conscriptorum à præstantissimis medicis liber singularis*, ibid., idem.

SCHOMAN (George), de l'arianisme qu'il avait d'abord professé, passa au socinianisme, en 1566, décidé, comme il nous l'apprend lui-même, par la lecture des écrits de Lelio Socin. Il est auteur du catéchisme de Cracovie, dont voici le titre original : *Cathechesis et confessio fidei per Poloniam congregati in nomine Jesu-Christi domini nostri, crucifixi et ressuscitati*, tipis Alex. Turobini (à Cracovie), 1574, in-12.

SCHOMBERG (Pierre), né à Wurtzbourg, d'une ancienne famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Augsbourg, et cardinal en 1439. Le pape Eugène IV et l'empereur Frédéric III, faisaient beaucoup de cas de ses lumières, et le consultaient dans des affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations qui avaient pour objet la paix entre l'Angleterre et la France, et la pacification des querelles élevées entre les princes allemands. Il mourut à Dillingen, en 1469.

SCHOMBERG (Nicolas de), de la même famille que le précédent, né en 1472, entra, en 1497, dans l'ordre des dominicains, où il se distingua par ses lumières et ses vertus. Devenu cardinal et archevêque de Capoue, en 1520, il fut envoyé en France par Clément VII; il contribua beaucoup à faire conclure la paix entre Charles-Quint et François Ier. Paul III le decora de la pourpre, en 1535. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans le conclave où furent proclamés Adrien VI et Clément VII. Il eut part à toutes les grandes affaires que Luther avait suscitées aux pontifes romains. Sleidan l'accusé d'avoir été l'ennemi d'une réformation dans l'Église; mais il se trompe. Le cardinal de Schomberg était opposé à une réforme qui aurait donné trop d'avantage aux luthériens sur la cour de Rome; mais il desirait celle qui pouvait être opérée par un concile général. Ce qui le prouve, c'est que sa conduite fut dans tous les temps très-régulière. Sur la fin de sa vie, il se démit de son archevêché de Capoue, pour passer ses derniers jours dans le couvent de la Minerve. Il mourut pieusement dans cette retraite, en 1537. Seckendorff, luthérien, mais plus équitable que Sleidan, du moins en ce point, fait l'éloge de ce cardinal. (*Voyez* son Histoire du luthéranisme, livre 3, page 92.) On a de Schomberg cinq Sermons, qu'il prononça devant Jules II, en 1503.

SCHOMBERG (Henri de), d'une ancienne famille de Misnie, en Allemagne, établie en France, porta d'abord les armes sous le nom de comte de Nanteuil. Son père, Gaspard de Schomberg, avait mérité par sa valeur le gouvernement de la haute et basse Marche. Il avait servi en qualité de maréchal-de-camp-général des troupes allemandes en France, sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Il protégeait les gens de lettres; ils célébrèrent ses vertus et ses exploits. La membrane qui enveloppe le cœur étant de-

venue osseuse, il mourut subitement dans son carrosse, en 1599. Le jeune Schomberg, qui fut tué dans le fameux duel de Quélus et Entragues, était frère de Gaspard. Ce fut le premier duel où les seconds se battirent. Henri, fils de Gaspard, succéda à son gouvernement de la Marche, et à sa valeur. Il servit, en 1617, dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées; et, sous Louis XIII, en 1621 et 1622, contre les huguenots. (*Voyez* Buckingham.) Après s'être distingué en diverses occasions, il fut honoré du bâton de maréchal de France, en 1625. Il prouva qu'il en était digne, par la défaite des Anglais au combat de l'île de Ré, en 1627, et en forçant le pas de Suse en 1629. Il fut blessé, dans cette dernière journée, d'un coup de mousquet aux reins; et dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol, en 1630, et secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna, en 1632, la victoire de Castelnaudari, où le célèbre duc de Montmorenci fut blessé et fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut à Bordeaux, le 17 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la guerre d'Italie*, à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée, en 1630, in-4°, et réimprimée en 1669 et 1682. Le maréchal de Schomberg avait été ambassadeur en Angleterre et en Allemagne. Il était aussi adroit dans les négociations, qu'habile dans la guerre. C'était un homme d'une prudence admirable, d'une éloquence mâle, d'une probité singulière, et aussi magnifique qu'obligeant.

SCHOMBERG (Charles de), maréchal de France, fils du précédent, et frère de la duchesse de Liancourt, était duc d'Halluin par sa femme, Anne, duchesse d'Halluin. Il fut élevé en qualité d'enfant d'honneur auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Savoie, en 1630. Trois ans après, le roi lui donna le collier de l'ordre du Saint-Esprit, le gouvernement de Languedoc, et enfin le bâton de maréchal de France, en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate, en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre. Devenu vice-roi de Catalogne, il prit d'assaut la ville de Tortose, en 1648. Ce guerrier mourut de la pierre, à Paris, le 6 juin 1656, à 56 ans. Le duc d'Halluin (car c'était sous ce nom-là que Schomberg était le plus connu) épousa en secondes noces, l'an 1646, Marie d'Hautefort, femme aussi belle que sage, et que Louis XIII avait aimée autant qu'il était capable d'aimer. Elle avait été dame d'atours de la reine Anne d'Autriche. Sacrifiée au cardinal de Richelieu par Louis XIII, sacrifiée ensuite à Mazarin par Anne d'Autriche, elle vivait dans la retraite et la disgrace, lorsque le maréchal de Schomberg, touché de sa vertu et de sa piété, lui offrit son nom, son rang et sa fortune. Il n'eut point d'enfans de cette deuxième femme, non plus que de la première. Son père lui avait appris le métier des armes, et il soutint dignement le nom illustre qu'il lui avait transmis. Le maréchal et la maréchale de Schomberg furent les premiers protecteurs de Bossuet, et contribuè-

rent beaucoup dans la suite à le faire connaître à la cour. Bossuet conserva toute sa vie la plus tendre reconnaissance pour sa mémoire. Il dédia au maréchal la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferri*, son premier ouvrage.

SCHOMBERG (Frédéric-Armand de), d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta d'abord les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, et ensuite sous son fils, le prince Guillaume. Son nom avait pénétré en France; il passa, en 1650, au service de cette monarchie, et obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, et des pays circonvoisins. En 1661 il fut envoyé en Portugal, et y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix, en 1668, et de reconnaître la maison de Bragance légitime héritière du royaume de Portugal. Schomberg ayant combattu avec autant de succès en Catalogne, l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France, en 1675, année où il reprit, sur les Espagnols, la forteresse de Bellegarde. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit, en 1676, lever les siéges de Maestricht et de Charleroi. La France le perdit en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il se retira chez l'électeur de Brandebourg, qui lui donna le gouvernement de la Prusse ducale, le choisit pour son ministre d'état, et pour généralissime de ses armées. Il passa de là en Portugal, ensuite en Hollande, puis en Angleterre, avec Henri-Guillaume, prince d'Orange, qui allait s'emparer de ce royaume. Ce monarque l'envoya commander en Irlande, en 1689, et l'année d'après il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au-delà de la rivière de la Boyne, le 11 juillet 1690. Schomberg passa cette rivière à la tête de sa cavalerie, battit huit escadrons de l'armée ennemie, et rompit l'infanterie irlandaise, secondé par Guillaume. Le beau-père mis en déroute, et poursuivi jusqu'à la nuit, abandonna la victoire à son gendre. Le maréchal de Schomberg s'étant exposé comme un soldat, fut tué par les gardes du roi Jacques. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre. Les titres de maréchal de France, de duc et de grand en Portugal, de milord-duc et de chevalier de la jarretière en Angleterre, marquent assez quelle estime, on avait pour lui dans toute l'Europe.

SCHOMER (Juste-Christophe), né à Lubeck, en 1648, mort en 1693, professeur de théologie à Rostock. Il publia, en 1690, sa *Theologia moralis sibi constans*, estimée dans les universités de la Basse-Saxe. C'est presque l'unique que l'on suive dans les écoles luthériennes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a encore de Schomer des Commentaires sur toutes les Épîtres de Saint Paul, en 3 vol. in-4°.

SCHONÆUS (Corneille), natif de Gouda en Hollande, mort en 1511, âgé de 71 ans, poète latin, a joui d'une grande réputation. Ses poésies se font encore rechercher dans son pays; on le regarde cependant comme un poète médiocre. Il a composé des *Élégies*, des *Épigrammes*, etc. Mais ce qui l'a fait connaître, ce sont des Comédies saintes, dans lesquelles il a tâché, mais

bien vainement, de saisir le style de Térence. Ces pièces sont d'ailleurs peu théâtrales. Le Recueil des comédies de Schonæus a pour titre : *Terentius christianus, seu comœdiæ sacræ*, Amsterdam, 1629, in-4°.

SCHONEN (Rudolphe), chevalier de l'ancienne et noble maison de ce nom, fut sénateur de la république de Zurich, en 1374, conseiller en 1379, et adjoint à l'inspection du trésor public. Lors de l'invasion du duc Léopold d'Autriche, les confédérés de la Suisse furent obligés d'aller à sa rencontre, et de laisser Zurich, menacée par l'armée du baron Bonstetten, à la garde de ses seuls habitans, qui, dans cette crise extrême, jetèrent les yeux sur Rudolphe Schonen, homme d'état, joignant à l'énergie d'une ame élevée, à la sagesse du sang-froid, ce génie qui embrasse à la fois les connaissances du gouvernement, et les ressources de sa défense. Schonen fut proclamé dictateur, et chargé, par un arrêt du conseil, du soin important de veiller au bien de l'Etat, et à l'administration vigoureuse du gouvernement, en l'absence du consul Schwend, occupé ailleurs pour le bien de la république, » rappelant ainsi le *ne quid respublica detrimenti caperet* du sénat romain. Obligé de prendre en main le gouvernail pendant la tempête, il envoya son frère Gotfin Schonen, sénateur, se réunir aux confédérés, qui défirent le duc Léopold à la célèbre bataille de Sempach, où ce prince perdit la vie le 9 juillet 1386. L'autorité de Schonen dura jusqu'à la paix arrivée en 1389. Le consul Schwend étant mort, Schonen devint encore une fois chef de la république. Dans cette place éminente, il s'occupa de la tranquillité et du bonheur de l'Etat, bannis depuis long-temps par les guerres et les maux qu'elles entraînent avec elles. Ce furent les excès commis après la bataille de Sempach, qui donnèrent lieu au règlement célèbre de Rudolphe Schonen, connu encore aujourd'hui sous le nom de *Lettres de Sempach*. Cette loi, qui fait admirer la sagesse et l'humanité de son auteur, fut publiée le 10 juin 1393, avec la sanction des cantons confédérés, et devint loi générale de la Suisse. On peut la voir dans la Chronique de Tschudi, année 1393. Le bourgmestre et le sénat renouvelèrent la paix avec l'Autriche ; les confédérés en ayant pris de l'ombrage, aigrirent la bourgeoisie : elle s'assembla tumultueusement, le 15 juin 1393, et força le grand-conseil à déposer, et même bannir plusieurs sénateurs. Schonen cessa d'être bourgmestre, et son frère sénateur. Ce qui le justifie pleinement, c'est que cette même paix fut renouvelée par ceux mêmes qui s'y étaient le plus ardemment opposés, et qui en sentirent alors toute la nécessité. Schonen mourut la même année, sans postérité. Sa sœur, Béatrix, avait épousé le père du célèbre et infortuné Stussi. *V.* Stussi. Le portrait de Rudolphe Schonen, peint par Fuesly, se voit dans la Galerie de Zurich. Une branche de sa famille, maintenant en France, en possède une copie et des gravures.

SCHONER (Jean), mathématicien, né à Carlstadt en Franconie, l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables astronomiques*, Wittemberg,

1588, in-4°, qui furent publiées après celles de Regiomontanus, et qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui le Recueil de ses *Œuvres mathématiques.*, Nuremberg, 1551, in-folio.

SCHONLEBEN (Jean-Louis), né à Laubach en Alsace, étudia l'histoire avec succès, et mérita d'en être nommé professeur dans l'Académie de cette ville. Il composa une Histoire savante de la maison d'Autriche, intitulée *Dissertatio de primâ origine domûs Hapsburgo-Austriacæ*, Laubach, 1680, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays. Il en fit l'Histoire sous ce titre: *Carniola antiqua et nova*, jusqu'à l'an 1000, Laubach, 1681, in-fol. Cet auteur mourut au commencement du 18e siècle.

SCHOOCKIUS (Martin), savant hollandais, né à Utrecht, en 1614, fut successivement professeur de langues, d'éloquence et d'histoire, de physique, de logique et de philosophie pratique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669. Il avait des connaissances étendues, et se plaisait à traiter des matières singulières; mais à force de vouloir montrer de l'érudition, il perdait souvent son sujet de vue, et l'absorbait dans de longues digressions. On lui reproche d'avoir été extrêmement satirique, ce qui l'a fait appeler par Vossius, *Impudentissima bestia.* (*In Append. guidianâ*, page 329.) On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, etc., in-12 et in-8°, dans lesquels il ne fait que compiler. Les principaux sont: I. *Exercitationes variæ*, 1663, in-4°, qui ont reparu avec ce titre: *Martini Themidis exercitationes*, 1688, in-4°. II. *Tractatus de cerevisiâ*, Groningue, 1661, in-16. L'auteur y décrit la préparation de la bière en Flandre, qui en consommait beaucoup. III. *Tractatus de butiro*, Groningue, 1664, in-12. IV. D'autres traités sur l'*aversion pour le fromage, l'œuf et le poulet.* V. *Les Inondations.* VI. *De harengis, seu halecibus.* VII. *De signaturis fœtus.* VIII. *De ciconiis.* IX. *De septicismo.* X. *De sternutatione.* XI. *Tractatus de truffis.* XII. *De statu reipublicæ fœderati Belgii.* XIII. *De imperio maritimo.* XIV. *De naturâ soni.* XV. *De nihilo.* XVI. *De linguâ hellenisticâ.* XVII. *Admiranda methodus novæ philosophiæ*, contre Descartes. XVIII. Des *Écrits de controverse.* Schoockius, savant à système, à beaucoup de connaissances joignait beaucoup de préjugés: il multipliait trop ses ouvrages pour pouvoir les soigner convenablement. La plupart ont été écrits *extemporali curâ* ou improvisés.

SCHOONFIELD (Jean-Henri), peintre, né en 1619 à Biberach en Allemagne, mort en 1689. On a quelques beaux morceaux de cet artiste dans les églises et à l'hôtel-de-ville d'Augsbourg.

SCHOONHOVIUS (Florent), poète hollandais, né en 1594, mort au milieu du siècle suivant, se fit catholique, et publia des *Poèmes* latins, recueillis à Leyde en 1613, et des *Emblêmes*, 1618, in-4°.

SCHOONJANS (Antoine), peintre d'Anvers, né en 1665, mort en 1726, étudia son art en Italie, puis s'établit à Vienne, où il fut en grande faveur auprès de l'empereur. Cet artiste a peint en Allemagne plusieurs beaux tableaux d'église.

SCHORE (Louis de), en latin *Schorus*, professeur en droit à Louvain, envoyé de Charles-Quint en France et en Angleterre, mort à Anvers, président de son conseil d'état de Flandre, le 25 février 1548, est auteur d'un *Consilium super viribus matrimonii inter Henricum VIII, Anglorum regem, et Catharinam Austriacam*, Louvain, 1534, in-fol.

SCHOREL (Jean), peintre, natif d'un village nommé Schorel en Hollande, près Alkmaar, étudia quelque temps sous Albert Durer. Un religieux qui allait à Jérusalem engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux célèbres par la présence de Jésus-Christ, et les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité et la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque temps en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment de Belvédère; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à retourner dans sa patrie, et sa route le conduisit en France, où François Ier voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connaissance de la poésie, de la musique et des langues, mourut en 1572, à 76 ans.

SCHOREL (Adrien), poète latin, né à La Haye, et mort avant l'âge de 30 ans, cultiva avec honneur les Muses latines. On a recueilli ses *Poésies* dans le 4e vol. des *Delic. Poet. Belg.* Elles avaient déjà été publiées avec succès à Anvers, en 1566, in-12.

SCHORUS (Antoine), grammairien, natif d'Hoogbstrate en Brabant, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont : I. *Thesaurus Ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4°. II. *Phrases linguæ latinæ è Cicerone collectæ*, Bâle, 1550, in-8°. III. *Ratio discendæ docendæque linguæ latinæ ac græcæ*, in-8°. IV. Une comédie latine, intitulée *Eusebia sive religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers, en 1550, à Heidelberg, où il était professeur de belles-lettres, et comme dans cette pièce satirique il voulait prouver que les grands méconnaissaient la religion, et qu'elle n'était accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville.

SCHOT. *Voy.* Scot.

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de langue grecque et d'histoire ecclésiastique, et prédicant à Franeker. Il mourut l'an 1671, après avoir donné : I. *Description de la Frise*, avec figures, 1656, in-4°. II. *Histoire de la Frise jusqu'en* 1658, in-fol. Dans ces deux ouvrages, écrits en flamand, il parle des catholiques avec partialité. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ veteris Testamenti, sive Exercitationes sacræ in historiam*

sacram Sulpitii Severi et Josephi, 1664, 2 vol. in-fol. A voir le titre, on croirait que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique, et dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur.

SCHOTANUS (Jean), fils du précédent, professeur de philosophie à Franeker, mort en 1699, a fait des *Paraphrases* en vers sur les méditations de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, et attaque, mais bien faiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTANUS (Bernard), frère du précédent, professeur en droit à l'Académie de Franeker, mort en 1698, suivit la même carrière; il fut successivement appelé aux universités d'Utrecht et de Leyde. Il a laissé *Disputationes juridicæ*, Franeker, 1633, in-8°; *Examen juridicum; Fundamenta juris*, Leyde, 1653, in-12, et plusieurs autres, ouvrages de jurisprudence. — Son troisième frère, Meinard, remplit à Utrecht une chaire de théologie. On a de lui: *Systema concionum*, Utrecht, 1640, in-4°; *Commentaria practica in Epist. ad Philipp. et Petri*, etc.

SCHOTT (Pierre), casuiste et biographe ecclésiastique, né à Strasbourg en 1460, fit ses études à Paris et à Bologne, où il se fit aimer des savans, et retourna dans sa patrie; il y fut nommé chanoine de Saint-Pierre, et mourut fort jeune en 1491. On imprima en 1498, le recueil de ses Œuvres à Strasbourg. On y trouve: I. Les Vies de Saint Jean-Baptiste, de Saint Jean l'Evangeliste, et de Saint Jean-Chrysostôme en vers élégiaques, l'*Eloge de Jean Gerson* aussi en vers. II. Quelques lettres, et diverses questions sur des cas de conscience.

SCHOTT (Jean), imprimeur de Strasbourg, au commencement du 16° siècle, est auteur d'un *Enchiridion poeticum*. Ses éditions sont recherchées; la première page de celle des Dialogues des Dieux par Lucien, est en lettres rouges.

SCHOTT ou SCHOT (André), né à Anvers en 1552, professeur d'éloquence, d'histoire et de grec dans l'université de Huesca, en Espagne, en 1580, se fit jésuite en 1586, et fut nommé professeur d'éloquence à Rome. Il retourna ensuite à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1629. C'était un homme franc et généreux, cherchant à obliger tous les savans, de quelque religion qu'ils fussent; aussi les hétérodoxes l'ont autant loué que les catholiques. On a de lui: I. Des traductions de Photius et de divers autres ouvrages grecs dont il a donné des éditions. Sa version de Photius, imprimée à Paris en 1606, in-fol., manque d'exactitude et de précision. Il s'est plus attaché au sens de son auteur qu'à ses paroles, et il ne l'a pas toujours saisi, parce qu'il n'était pas profondément instruit de certaines matières traitées par quelques écrivains cités par Photius. II. De savantes notes sur plusieurs auteurs tant grecs que latins. III. De bonnes éditions de différens écrivains, entre autres, de Saint Isidore de Péluse, in-fol., Paris, 1638. IV. Les *Vies* de St. François de Borgia, 1596, in-8°; de Ferdinand Nunez, et de Pierre

Ciaconins. V. *Hispania illustrata*, 1603 à 1608, 4 vol(in-fol. VI. *Adagia sive proverbia græcorum gr. lat. ex recens. And. Schotti*, Antverpiæ, 1622, in-4°. On lui attribue encore la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4°, en latin ; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Ses écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir...... *Voy.* Théophylacte.

SCHOTT (François), frère du précédent, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par deux ouvrages : I. *Itinerarium Italiæ, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ*, Vienne, 1601, in-8°. II. *Thesaurus exemplorum sententiarumque ad benè beatèque vivendum ; selectorum item enigmatum et gryphorum centuriæ IV*, Douai, 1607, in-12.

SCHOTT (Gaspard), jésuite, né dans le diocèse de Wurtzbourg en Franconie, en 1608, et mort dans cette ville en 1666, cultiva la philosophie et les mathématiques, qu'il professa jusqu'à sa mort. Il passa plusieurs années à Palerme en Sicile, ensuite à Rome, où il se lia d'une amitié étroite avec le célèbre P. Kircher, qui lui fit part de beaucoup d'observations sur les sciences et les arts. On a de lui divers ouvrages, qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : I. *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis*, 1667 ou 1697. Cet ouvrage, réellement curieux, est en 2 vol. in-4°. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores ; on y voit encore des recherches sur le pouvoir du diable, sur les monstres, etc. L'auteur montre autant de crédulité que de savoir ; et au milieu d'observations curieuses, d'expériences dignes d'attention, on trouve une foule de faits hasardés, inutiles, et puisés dans des historiens décriés. Il dit tout bonnement que les animaux qui ont peuplé l'Amérique y ont été vraisemblablement transportés par les anges. II. *Magia naturalis, et artificialis*, 1657-59, 1677, 4 vol. in-4°, pleine de recherches et de connaissances physiques et statiques. III. *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4°. IV. *Machina hydrolico-pneumatica*, 1657, in-4°. V. *Pantometrum Kircherianum, sive instrumentum geometricum novum*, 1660. VI. *Itinerarium staticum Kircherianum*, 1660. VII. *Encyclopedia*, 1661 ; c'est un cours de mathématiques. VIII. *Mathesis cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4°. IX. *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum*, 1663, in-4°. X. *Arithmetica practica generalis et speculativa*, 1663, in-8°. XI. *Schola stegano-graphica*, 1664, in-4°. XII. *Organum mathematicum*, 1668, in-4°. On trouve dans ces ouvrages une multitude d'expériences propres à inspirer de la modestie à ceux de nos contemporains qui veulent passer pour des génies créateurs dans la physique expérimentale. On fait peu d'expériences maintenant, dont on ne trouve la marche, le résultat et l'explication dans ce dernier ouvrage ; cependant on ne le voit presque cité nulle part ; on en sent facilement le motif. Boyle avoue que ce physicien lui a donné les premières idées de sa machine pneumatique. *Voyez* la notice des ouvrages du savant jé-

suite, publiée par l'abbé Mercier, à Paris, en 1785. Cette analyse donne une idée avantageuse du jésuite allemand et du savant français qui l'a tiré de la poussière. *Voyez*, pour de plus grands détails bibliographiques, le *Manuel de la librairie*, de M. Brunet.

SCHOTTELIUS (JUSTE-GEORGE), né à Eimbeck, en 1612, conseiller du duc de Brunswick-Lunebourg, mourut à Wolffenbuttel en 1676. Sa *Grammaire allemande* et les autres écrits qu'il a donnés ont eu beaucoup de cours.

SCHOUTEN (GUILLAUME), fils de Corneille, fameux pilote hollandais, partit, lui deuxième, avec Jacques Lemaire (*V.* cet art.) en juin 1615, du Texel, et découvrit, en janvier 1616, une nouvelle route vers la mer du Sud, au sud du détroit de Magellan. Ils donnèrent à ce passage, entre l'île del Fuego, et une autre, qu'ils appelèrent l'île des Etats (*Staaten Eiland*), le nom de détroit de Lemaire; et à la pointe la plus méridionale de l'Amérique, celui de cap Hoorn. Schouten voulut immortaliser ainsi le nom de sa ville natale. En 1625, il partit de Batavia avec le vaisseau *le Middelbourg*, pour retourner dans sa patrie; mais il mourut à l'île de Madagascar, dans la baie d'Anton-Gil. Son voyage, qui forme 2 vol. in-12, se trouve à la suite de ceux de la compagnie des Indes-Orientales. Il existe plusieurs éditions françaises de la même relation, sous le titre de *Journal* ou *relation exacte de l'admirable voyage de Guill. Schouten*, Paris, 1618, petit in-8°, Amsterdam, 1619, in-4°.

SCHRADER (FRÉDÉRIC), docteur en médecine, né à Helmstadt, en 1657, étudia dans les plus célèbres universités de l'Allemagne et de la Hollande. De retour dans sa patrie, il remplit avec honneur les chaires de physique et de médecine. Ses principaux ouvrages sont: *De partû difficili*, Helmstadt, 1685, in-4°. *De vulnerum curâ*, ibid., 1695, in-4°. *Exercitationes de signis medicis*, ibid., 1699, in-4°.

SCHRADER (JEAN), professeur d'éloquence, de poésie et d'histoire à l'université de Franeker, y remplit cette chaire avec distinction pendant trente-cinq années, et mourut âgé de 62 ans, le 26 novembre 1783. Jeune, il se fit connaître par une bonne édition du poème grec de Musée sur les amours d'Héro et de Léandre, Leeuwarde, 1742, in-8°. Il a donné depuis 2 volumes peu considérables in-4°, l'un intitulé *Observationes*, l'autre *Emendationes*, Franeker, 1761, également marqués au coin de la bonne critique. Il avait un grand talent pour la poésie latine. On a publié après sa mort le recueil de ses *Carmina*, Leeuwarde, 1788, in-8°.

SCHRADIN (NICOLAS), secrétaire du conseil de Lucerne, est auteur d'une Chronique, en rimes allemandes, sur la guerre de Souabe, publiée à Sursée en Argeu, 1500, in-4°. Cet ouvrage, très-rare, mériterait d'être réimprimé; mais il ne donne pas toujours des notions authentiques sur l'ancienne Helvétie.

SHCREDER ou SKITTE (JEAN), ministre d'Etat, à Svezia, né d'une famille peu connue à Nicoping, et mort à Stockholm en 1645, fut précepteur de Gustave-

Adolphe, qui le créa baron, et l'employa dans diverses ambassades. On a de lui quelques Discours estimés et d'autres ouvrages.

SCHREIBER (Jean-Frédéric), docteur en médecine, né à Konigsberg en 1705, et mort en 1760, fut médecin des armées du czar Pierre-le-Grand, et mérita bientôt une place dans l'Académie de Pétersbourg. Schreiber a laissé au public *Elementa medicinæ physico-mathematica*, Lipsiæ, 1731, in-8°. *Observationes de pestilentiâ Ukraniæ*, Berolini, 1744, in-8°. La traduction en latin de l'ostéologie de Clopton Havers, et un Traité en allemand sur les maladies externes, Leipsick, 1756. in-8°.

SCHREVELIUS (Corneille), écrivain hollandais, mort en 1667, était un compilateur sans discernement, et un critique sans justesse. On a de lui : I. Des éditions d'Homère, d'Hésiode et de plusieurs autres auteurs anciens, qui sont fort belles; mais faites sans goût. Il prend souvent ce qu'il y a de mauvais dans les critiques, et néglige les remarques les plus judicieuses. II. Un *Lexicon* grec et latin, Leyde, 1647, in-8°, et 1676, in-fol., augmenté et corrigé par Hill. Ce dictionnaire est fort commode pour les commençans. C'est son meilleur ouvrage; on s'en servait dans les colléges, faute de mieux, avant que M. Planche donnât son excellent Dictionnaire grec-français. Celui de Schrevelius avait été réimprimé en 1806, à Paris, avec des corrections et des additions utiles par M. Jeannet. Il n'a plus la même réputation en Allemagne, où on lui préfère les Lexiques de Héderic et de Schneider. Morhoff, dans son Polyh, 1, 2, 28, fait l'éloge d'un ouvrage de Schrevelius sur l'éducation des écoles, intitulé *Palæmon, sive diatribæ scholasticæ*.

SCHRIECK (Adrien van), seigneur de Rodorn, est auteur de deux ouvrages singuliers publiés à Ypres en 1614 et 1615. Le premier a pour titre : *Originum rerumque celticarum et belgicarum lib.* 23 in-fol.; le second *Monitorum secundorum lib.* 5, *quibus originum opus suum altiusque et auctius è fontibus hebraïcis ipsâque rerum origine, deducit, probat*, etc, in-fol.

SCHROECK (Luc), médecin d'Augsbourg, né en 1646, et mort à 84 ans, étudia à Iéna, où il reçut le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, on le nomma médecin de l'hôpital. Il devint, par ses talens, membre, puis président de l'Académie impériale des curieux de la nature, premier physicien d'Augsbourg, et sept fois doyen du collége des médecins de cette ville. Il remplit ces diverses fonctions à la satisfaction générale. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Hygea Augustana, seu collegii medicorum historia*, Augustæ Vindelicorum, 1682, in-4°; *Historia Moschi*, ibidem, 1678, in-8°; et plusieurs Mémoires ou débats scientifiques au sujet de la Pharmacopée d'Augsbourg.

SCHROEDER (Jean), médecin, né en Westphalie en 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, et fut nommé physicien de la ville de Francfort, où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopœia medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4°, et en allemand,

Nuremberg, 1685, in-4°. Boërhaave parle avec éloge de cet ouvrage dans sa *Methodus studii medici*; mais Haller, dans ses notes, en parle moins avantageusement.

SCHROEDER (le baron DE), feld-maréchal autrichien, fut envoyé, en 1787, contre les patriotes brabançons, et y essuya quelques échecs par suite de l'imprudente attaque qu'il dirigea contre le village de Turnhout, où se trouvait le général Van-der-Mersch. Il fit ensuite la guerre contre les Français, et remplaça, en 1793, le général Beaulieu à Arlon, où son imprévoyance lui attira de nouveaux périls. Il fut attaqué le 9 mai par un corps très-supérieur en nombre, et ne se retira qu'après une vigoureuse défense, et après avoir abandonné ses magasins. L'année suivante, il contribua à la défense de Luxembourg. Il fut nommé feld-maréchal-lieutenant en février 1795, et eut plus tard le commandement de la forteresse de Cracovie. Il mourut vers 1807.

SCHROEER (SAMUEL), docteur en médecine, né à Bautzen, en 1669, et mort à Leipsick, en 1718, a laissé divers commentaires allemands sur l'alchimie, ainsi qu'une Dissertation sur l'opium, qui a pour titre : *Dissertatio de opii naturâ et usu, in quâ demonstratur opium ob particulas acido-volatiles edere operationes*, Erfurti, 1693, in-4°, ou *Libera in naturam opii inquisitio*, Lipsiæ, 1696, in-8°.

SCHROEKH (JEAN-MATHIAS), né à Vienne, en 1733, de parens hongrois, s'attacha de bonne heure à l'étude de l'histoire, encouragé par l'exemple de son grand-père, Mathias Bel, auteur de l'*Apparatus ad historiam Hungariæ*. Il acheva son cours à Leipsick, où il fut d'abord professeur surnuméraire de philosophie ; en 1775, ayant obtenu la chaire d'histoire à Wittemberg, ses ouvrages historiques se succédèrent avec une grande rapidité. Les principaux sont sa *Biographie universelle*, où l'on distingue les Vies de Sixte-Quint et de la reine Christine ; son *Histoire universelle à l'usage des enfans*, et surtout son *Histoire ecclésiastique*, dont le premier volume parut en 1768, et dont le trente-cinquième finit à la réformation, époque qu'il choisit pour commencer un nouvel ouvrage, dont le septième volume a paru en 1808, à Leipsick. Il n'en fallait plus qu'un pour le terminer, lorsque la mort le surprit. Ce volume a été achevé et publié en 1810 par Tzschirner, professeur à l'université de Leipsick. Le mérite de Schroekh, comme historien, est d'avoir été infatigable dans ses recherches ; comme écrivain, on le loue d'avoir évité le premier le pédantisme des auteurs de sa nation, qui avaient travaillé dans le même genre ; de s'être rapproché des bons modèles français et anglais ; d'avoir donné de la noblesse à son style, du nombre à ses périodes. Ses ouvrages n'offrent guère de traits de génie ; mais on n'y voit pas briller non plus ces fausses clartés qui ne peuvent qu'égarer les lecteurs. C'est à lui et à son ami Ébert que l'université de Wittemberg fut redevable de voir disparaître de son sein cet esprit d'intolérance religieuse qui avait passé en proverbe. Un autre trait du caractère de ce savant, c'est qu'il conserva toujours au fond de son cœur, en dépit des mal-

heurs et de la vieillesse, les affections les plus tendres dans toute leur naïveté ; ayant perdu tous ses enfans, demeuré sans appui dans ses dernières années, il parait à chaque printemps son bureau de roses cueillies sur leurs tombeaux, et que lui-même y avait plantées. Ce savant mourut à Wittemberg, au mois d'août 1808, doyen des deux universités du royaume de Saxe.

SCHROETER (Jean), né en 1513, à Weimar. Après des études brillantes dans les belles-lettres et en philosophie, il s'adonna à la médecine, et se fit recevoir docteur à Vienne, en 1552. Deux ans après, il devint professeur dans l'université d'Iéna, dont il fut dix fois recteur. Il mourut à 80 ans. On a de lui : I. *Brevis et necessaria contagionis et pestis adumbratio*, Ienæ, 1684, in-4°. *Typus ex Hippocrate, Galeno, aliisque bonis operibus, per quem, cognitis ex motu et cursu, syderum mutationibus anni, uno intuitu de futuris indè morbis unusquisque facilè prædicere poterit*, Viennæ-Austriæ, 1551, in-8°. *Epistola ad Justinum Petzoldum de morborum malignorum sui temporis curatione*, Francofurti, 1604, in-4°.

SCHROETER (Philippe-Jacques), fils du précédent, né à Vienne, en 1553, fut reçu docteur en médecine à Iéna, à 21 ans, et remplit l'année suivante une chaire dans l'université de cette ville. Il mourut en 1617, et ne laissa que sa thèse, intitulée *De febre ardente*.

SCHROETER (Jean-Frédéric), frère du précédent, né en 1559, à Iéna, fut nommé à 24 ans son collègue ; mais il préféra se retirer à Bautzen, dans la Haute-Lusace, où il occupa la place de physicien. Il étudia ensuite le droit, et remplit tour à tour les fonctions de médecin et de jurisconsulte. Il mourut à 84 ans, et laissa les ouvrages suivans : *De omnibus humoribus liber*, Patavii, 1582, in-4°. *De naturâ et origine calidi innati*, Iéna, 1563, in-4°. *Commentaria in Hippocratem de naturâ humanâ*, ibid., 1585, in-8°.

SCHUDT (Jean-Jacques), orientaliste, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1664, y fut recteur de l'université, professeur en langues orientales, et y mourut en février 1722. On a de lui un Commentaire sur les *Psaumes*, et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, et qui marquent plus de connaissance des langues de l'Orient que de l'art de bien écrire. Il étudiait nuit et jour, et entretenait une correspondance très-étendue.

SCHUEREN (Gérard de), ou van der SCHUYREN (*Voyez* Smetii Oppid. Batav. *c.* 11, *p.* 141), a laissé un Dictionnaire de l'ancienne langue teutonne ou basse-saxonne, intitulé *Teutonista*, et imprimée à Cologne, en 1475, 1477, in-fol. ; cet ouvrage curieux est excessivement rare. Il est divisé en deux parties, dont la première commence par les mots allemands et la deuxième par les mots latins. *Voyez* une note de Franç. Van Lelyveld sur Huydecoper'sprœve, tom. 2, pag. 98, 100 et 199. Gérard de Schueren fut chancelier d'Adolphe et de Jean, ducs de Clèves.

SCHULEMBERG (Jean de), comte de Mondejeu, après avoir servi long-temps contre les Espa-

dale. George I[er] l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il revint à Venise, où il mourut en 1743. Schulembourg fut, pendant plus de 28 ans, général-welt-maréchal au service de la république. Il était presque sans exemple qu'un général étranger eût servi pendant tant d'années cette république avec une entière approbation du sénat et du peuple.

SCHULEMBOURG-KEHNERT (Frédéric-Guillaume, comte de), ministre d'état prussien, issu d'une famille distinguée de l'électorat de Hesse, entra très-jeune encore au service de Prusse, et au bout de quelques années, passa de l'armée dans la carrière administrative. Il fut successivement conseiller provincial du département de Salzwedel, et vice-directeur de la chambre des domaines à Magdebourg. Il avait à peine vingt-neuf ans, lorsqu'il parvint au ministère des finances, auprès du directoire-général. Frédéric-le-Grand avait une très-haute estime pour ses talens, et il lui confia le porte-feuille de la guerre dans la campagne de Bavière. Après la mort de ce prince, sa faveur diminua beaucoup, il fut même éloigné des affaires ; mais l'incapacité de son successeur le fit rappeler, et il occupa tour à tour, et quelquefois en même temps, les emplois les plus distingués dans l'État et dans l'armée. On le vit dans le même temps contrôleur-général des finances, et général de cavalerie ; puis surintendant du trésor royal, directeur-général des postes et de la Interie, et gouverneur de Berlin. Après la paix de Tilsitt, il passa au service de Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, qui le créa successivement, en 1808, général de division, conseiller d'état et président de la section de la guerre. Il demeura néanmoins dans une sorte de disgrace. Le comte de Schulembourg-Kehnert est mort depuis quelques années.

SCHULTENS (Albert), né à Groningue, montra beaucoup de goût pour les livres arabes. Il devint ministre de Wassenaar, et, deux ans après, professeur en langues orientales à Franeker. Enfin, on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, à l'âge d'environ 70 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique, que par la profondeur de l'érudition. Les principaux sont : I. Un Commentaire sur *Job*, 2 vol. in-4°. II. Un Commentaire sur les *Proverbes*, in-4°. III. Un livre intitulé *Vetus et regia via hebraïzandi*, in-4°. IV. Une Traduction latine du livre arabe d'*Hariri*. V. Un traité des *Origines hébraïques*. VI. Plusieurs écrits contre le système de Gousset. Il y soutient contre cet auteur que, pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. VII. La *Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol., etc. VIII. *Animadversiones philologicæ et criticæ ad varia loca Veteris Testamenti*. IX. Une bonne *Grammaire hébraïque*, Leyde, 1737 et 1743, in-4°. X. *De Palmâ ardente*, Franeker, 1729, in-4°. XI. *Sylloge dissertationum philologico-exegeticarum à diversis auctoribus editarum*, Leyde, 1770-75, 2 vol. in-4°.

SCHULTENS (Henri-Albert),

petit-fils du précédent, né à Herborn, dans le pays de Nassau, le 15 février 1749, étudia à Leyde, et tourna principalement son application vers les langues et les antiquités de l'Orient, et fit paraître à Leyde, en 1772, in-4°, *Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachsjarii*. Quelque temps après, il fit un voyage à Londres, et publia dans cette ville *Specimen proverbiorum Meidanii, ex versione Pocochianâ*, in-8°. De retour en Hollande, il fut nommé professeur de langues et d'antiquités orientales à Amsterdam, et remplit cette place avec une distinction peu commune jusqu'en 1778, que l'université de Leyde l'appela dans son sein, et lui donna la même chaire que son père Jean-Jacques et son aïeul avaient si dignement occupée. On a encore de lui, outre plusieurs *Thèses, Mémoires* et *Observations* relatives aux langues et antiquités orientales, un ouvrage intitulé *Pars versionis arabicæ libri Colailah wa Dimnah, sive fabularum Bidpay, philosophi Indici*, Lugduni-Batavorum, in-4°. Ce célèbre orientaliste mourut à Leyde, en 1792.

SCHULTETUS ou SCHULTES (JEAN), né à Ulm, en 1595, et mort en 1645, docteur en philosophie, en médecine et en chirurgie, était fils d'un batelier. Il exerça son art pendant vingt ans dans sa patrie avec succès. Il exécutait lui-même les opérations de chirurgie, et y réussissait presque toujours, quoique d'une hardiesse extrême, blâmable à bien des égards. Son principal ouvrage est intitulé : *Armamentarium chirurgicum tabulis æreis ornatum*, Ulmæ, 1653, in-folio : c'est la première édition. La dernière est enrichie de plusieurs observations chirurgicales, Francfort, 1666, in-4°; Venise, 1665, in-8°, etc.

SCHULTING (CORNEILLE), né à Steenwick, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, régent de la bourse laurentienne, et chanoine de Saint-André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir, et assez de critique pour le temps où il vivait. Les principaux sont : I. *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronimi operibus*, Cologne, 1585, in-folio. II. *Bibliotheca ecclesiastica, seu Commentaria sacra de expositione et illustratione Missalis et Breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Eglise, et combat les liturgies des protestans. Cet ouvrage, qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun. III. *Bibliotheca catholica contrà theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4°. IV. *Hierarchica anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des protestans ont tenus entre eux, et montre combien ils sont différens des synodes de l'Eglise catholique. — SCHULTING (Antoine), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jurisprudentia vetus anti-Justinianea, ex recens et cùm notis Schultingii*, Leipsick, 1737, in-4°. On a encore de lui plusieurs autres écrits sur le droit romain.

SCHULZ (FRÉDÉRIC), un des auteurs allemands les plus agréables, a vu réimprimer plusieurs fois son *Imitation des Contes*

d'Hamilton, son *Maurice* et sa *Léopoldine*. De retour d'un voyage qu'il fit à Paris, au commencement de la révolution, il publia *Paris et les Parisiens*, qui eut le plus grand succès ; il voyagea ensuite en Italie, d'où étant revenu il fut nommé professeur à Mittau ; mais il mourut peu après, à l'âge de 36 ans.

SCHULZE (Balthazar), docteur en médecine, né à Greiffenberg, dans la Poméranie, mourut en 1627, à 58 ans. Il reçut le bonnet de docteur à Colberg, où il fut en même temps principal du collége et médecin stipendié de la ville. Il a laissé : *Synopsis universæ medicinæ duodecim disputationibus exhibita*, Lipsiæ, 1601, in-8° ; *Synopsis historiæ universalis de mundo, item ac homine*, Wittebergæ, 1606, in-12 ; *Consilium medicum pro curandâ valetudine*, ibid., 1606, in-12.

SCHULZE (Vautier), chirurgien hollandais, mort en 1704, est auteur d'un *Traité des plaies à la tête*, Amsterdam, 1694, in-8°, et d'un autre des *Tumeurs*, en 2 vol., 1717, Rotterdam, et de quelques autres ouvrages de chirurgie.

SCHULZE (Jean-Henri), médecin, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Halle, et mourut en 1745. Il avait beaucoup de connaissances, surtout dans l'anatomie, et possédait bien les langues grecque et arabe. On a de lui : I. *Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsick, 1728, in-4°. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des Mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. L'Histoire de la médecine de Daniel Leclerc lui a été d'une grande utilité. II. *Physiologia medica*, Halle, 1746, in-8°. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système. III. *Pathologia generalis et specialis*, 1747. IV. *De materià medicâ*. V. *Dissertationes medicæ et historicæ*, etc.

SCHUPPACH (Michel), médecin de Lagnau, dans le canton de Berne, était né à Pighen, village du même canton. Après avoir exercé la chirurgie avec un succès médiocre, il se tourna du côté de la médecine, et se rendit célèbre par l'heureux usage qu'il fit des simples de son pays. Il prétendait avoir le talent de juger des maladies à la vue des urines ; ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*. Cependant les moyens qu'il employait pour guérir étaient, à ce qu'on dit, moins ceux d'un charlatan que d'un vrai médecin. Il mourut en 1781, âgé d'environ 67 ans.

SCHUPPEN (Pierre van), graveur d'Anvers, mort, âgé de 74 ans, à Paris, où il s'était retiré, fut rival d'Edelink et de Nanteuil par le fini et la correction de son burin. Il excellait dans les portraits. Ses meilleurs sont ceux de Mazarin, de Louis XIV et de Séguier. On admire aussi celui du prince de Galles, et beaucoup d'autres d'après les plus fameux peintres de son temps.

SCHUPPIUS (Jean-Balthasar), né à Giessen, en 1610, fit divers ouvrages littéraires et occupa différentes places, entre autres, celle de pasteur à Hambourg, en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature et de philosophie, im-

primés à Francfort, en 1701, en 2 vol. in-8°. On estime surtout ses Oraisons latines, et un petit Traité en allemand, intitulé *L'Ami au besoin*. Ce théologien avait de l'esprit, des connaissances, mais trop de penchant à la satire. Il connaissait les travers et les ridicules des gens du monde, et les peignait en chaire d'une manière un peu bouffonne.

SCHURFF (Jérôme), de St.-Gall, en Suisse, mort en 1554, a laissé quelques ouvrages de droit. Il professa cette science à Tubingen et à Wittemberg, fut un des conseillers de l'électeur de Saxe, et ensuite nommé par l'empereur Charles-Quint pour assesseur de la Chambre impériale, charge dont il s'excusa sur sa vieillesse. Il assista Luther de ses conseils à la diète de Worms, en 1521.

SCHURIGIUS (Martin), docteur en médecine du 18e siècle, physicien de Dresde, a mis au jour un grand nombre d'ouvrages. Voici les plus considérables: *Spermatologia, sive de semine humano, de castratione et hermaphroditis*, Francofurti, 1720, in-4°; *Hæmathologia, seu sanguinis consideratio*, Dresdæ, 1744, in-4°; *Lithologia, seu calculi humani consideratio*, ibidem, 1744, in-4°; *Parthenologia hoc est, virginitatis consideratio*, Dresde, 1729, in-4°; *Embryologia*, Dresde, 1732, in-4°, et plusieurs traités sur la génération dans les deux sexes.

SCHURMAN (Anne-Marie de), née à Cologne, en 1606, montra un génie précoce. A l'âge de six ans, elle faisait avec des ciseaux sur du papier toutes sortes de figures sans aucun modèle; à huit, elle apprit à crayonner des fleurs d'une manière qui faisait plaisir, et à dix, il ne lui fallut que trois heures pour apprendre à broder. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle était surtout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu lui étaient si familiers, que les plus habiles en étaient surpris. Elle parlait aussi facilement le français, l'italien, l'anglais, et savait la géographie. Vers l'an 1650, il se fit un assez grand changement dans la vie de cette fille illustre. Labadie en fut la cause. Ce visionnaire, s'étant insinué auprès d'elle lorsqu'elle était à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Sa maison avait été jusqu'alors une Académie de belles-lettres; elle devint un bureau de controverse et de quiétisme. Après la mort de Labadie, elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert, où elle mourut, en 1673. Jamais les protestans ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi comme Luther et Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avait été élevée, elle avait fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paraît que c'est sans fondement. Elle avait pris pour devise ces mots: *Amor meus crucifixus est.* On dit qu'elle aimait beaucoup à manger des araignées. Les plus savans hommes de son siècle se firent honneur d'avoir un commerce épistolaire avec elle: leurs éloges la firent connaître; et dès qu'elle fut produite sur le théâtre du grand monde, plusieurs princes et princesses l'ho-

norèrent de leurs lettres et de leurs visites. On a d'elle divers ouvrages qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : I. Des Opuscules, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8°. II. Deux lettres que madame de Zonteland a traduites du flamand en français, Paris, 1730, in-12 : l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'aveugle-né. III. Des poésies latines. IV. Une dissertation latine sur cette question : *Si les femmes doivent étudier?* Leyde, Elzevir, 1641, petit in-8°. C'est l'apologie de sa conduite.

SCHURPFF (Jérôme), professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, avocat de Luther à la diète de Worms, né à Saint-Gall, en 1480, et mort le 6 janvier 1554, a donné *Consiliorum centuriæ tres*, Francfort, in-fol.

SCHURTZEFLISCH (Conrad-Samuel), né en 1641, à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittemberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêchèrent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Wittemberg, en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller et bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar. Ce savant, mort en 1708, était un critique sévère et un compilateur exact. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, etc. Les plus connus sont : I. *Disputationes historicæ civiles*, Leipsick, 1699, 3 vol. in-4°. II. Trois volumes in-8° de *Lettres*. III. Une *Continuation de Sléidan*, jusqu'en 1678. IV. Un grand nombre de Dissertations et d'Opuscules sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnements. Il écrivait avec facilité et avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Henri-Léonard Schurtzfleisch, dont on a aussi quelques ouvrages, entre autres : *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici*, Wittemberg, 1701, in-12.

SCHUT (Corneille), peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers, en 1600. Ses tableaux sont estimés et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a également gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec Corneille Scutt, son neveu, peintre en portraits, mort à Séville, en 1676.

SCHUUR (Théodore van der), peintre hollandais, né à La Haye, en 1628, mort en 1705, étudia son art à Paris sous Sébastien Bourdon, et voyagea ensuite en Italie. Il ornait souvent le fond de ses tableaux de belles ruines d'anciens monumens.

SCHUYL (Florentin), professeur de médecine et de botanique à Leyde, vécut dans le 17e siècle. Il a laissé une traduction latine du *Traité de l'homme*, par Descartes, et les deux pièces suivantes : *Catalogus plantarum horti academici Lugduni Batavi ; et pro veteri medicinâ contrà D. Levasseur*, Lugduni Batavorum, 1670, in-12.

SCHUYLER (Philippe), major-général dans la révolution d'Amérique. En 1775, il reçut l'ordre du congrès de se porter immédiatement de New-York sur

Ticonderoga, pour nettoyer les lacs, et se disposer à entrer dans le Canada. Il tomba malade presque aussitôt, et le commandement échut à Mongomery. Aussitôt son rétablissement, il s'occupa avec le plus grand zèle des affaires du département du Nord. Ce qui regardait les Indiens attirait surtout son attention. En 1777, lorsque Burgoyne s'avança, il fit tous ses efforts pour retarder ses progrès. Mais l'évacuation de Ticonderoga par St.-Clair occasiona à Schuyler, dans la Nouvelle-Angleterre, beaucoup de tracasseries. Il fut remplacé par Gates, et le congrès ordonna une enquête de sa conduite. Ce fut avec désespoir qu'il se vit rappeler dans le moment où il était prêt à se mesurer avec l'ennemi. Depuis, il rendit d'importans services à son pays, et devint membre de l'ancien congrès à New-York. Lorsque le gouvernement actuel des États-Unis commença ses opérations, en 1809, il fut nommé avec Rufus King, sénateur de l'état où il était né; nommé, une seconde fois, sénateur à la place d'Aaron Burr, en 1797. Il mourut à Albany, en 1804, à l'âge de 73 ans. On admirait en lui un caractère vigoureux, des intentions droites, de la sagesse dans la conception de ses entreprises, et de la persévérance dans l'exécution. Il se conduisait dans sa vie privée avec douceur et dignité, sa conversation était tout à la fois agréable et instructive. Le général Hamilton a épousé sa fille.

SCHWARTZ (Berthold), ou LENOIR, cordelier allemand, célèbre par la découverte de la poudre à canon qu'on lui attribue, né à Fribourg, vers le milieu du 13e siècle, et dont le nom véritable était, dit-on, Constantin Anklitzen, ayant été mis en prison, sur une accusation de magie, employa le temps de sa détention à des recherches et des expériences, dont le résultat fut l'importante découverte qui a changé totalement la manière de faire la guerre, a donné aux nations européennes la supériorité dans les combats sur les peuples moins civilisés, et fourni aux Espagnols les moyens de conquérir l'Amérique. Quelques écrivains soutiennent, et peut-être avec raison, que la découverte de la poudre à canon fut due au hasard comme tant d'autres découvertes, en pilant dans un mortier les matières dont on la compose; une étincelle qui tomba sur ces matières produisit une explosion dont le génie inventif de Schwartz sut profiter. Ce fut la première origine de la poudre à canon en Europe; car elle était déjà connue en Orient, et surtout à la Chine, bien avant que les peuples occidentaux eussent songé à l'employer dans l'art de la guerre. Les Anglais et les Suisses ont perfectionné la poudre, en purifiant avec plus de soin les ingrédiens qui entrent dans sa composition. Plusieurs auteurs, contestent à Schwartz cette invention, et en veulent faire honneur au cordelier anglais, Roger Bacon, auteur de plusieurs ouvrages sur la chimie. Ils citent, à l'appui de leur opinion, un passage d'un traité publié par ce moine environ cinquante ans avant qu'on parlât de la découverte de Schwartz, lequel est à peu près conçu en ces termes: « On peut imiter l'effet des éclairs et du tonnerre avec une préparation de salpêtre, de soufre et de charbon. » Ducange fait aussi mention d'un chapi-

tre de dépense porté au registre de la chambre des comptes de Paris, d'où l'un pourrait inférer que la poudre à canon était connue en France dès 1338. Mais les meilleurs critiques sont d'avis que le passage cité plus haut ne se trouve point au manuscrit original, et n'a été ajouté que longtemps après; et que, quant à l'article dont parle Ducange, il ne doit s'entendre que des machines de guerre dont on se servait alors. D'ailleurs, en supposant que l'idée d'amalgamer du salpêtre, du soufre et du charbon se fût déjà présentée à ceux qui s'occupaient de chimie, et que le hasard eût découvert à quelqu'un le parti qu'on pouvait tirer de leur explosion simultanée, il n'en demeure pas moins constant que Schwartz a le premier su composer la poudre, ainsi qu'on la prépare aujourd'hui, comme le prouve le baron de Bielfeld (Progrès des Allemands dans les sciences, etc., 1756, page 40); et qu'il a déterminé la forme et les proportions des pièces d'artillerie. Les Vénitiens se servirent du canon dès 1300, et durent à l'usage qu'ils en firent, les victoires qu'ils remportèrent sur les Génois, et la prise de Chiozza, en 1380.

SCHWARTZ (Cornelius ou Christophe), peintre, né à Ingolstadt, vers l'an 1550, mourut à Munich, en 1594. L'excellence de ses talens le fit nommer le *Raphaël d'Allemagne*. Il travailla à Venise sous le Titien, et l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du Tintoret le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. Schwartz réussissait dans les grandes compositions; il avait un bon coloris et un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, et l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWARTZ (Ignace), savant jésuite allemand, mort en 1760, a laissé : I. *Institutiones juris publici universalis et gentium*, Augsbourg, 1743, 4 vol. in-8°. II. *Institutiones historiæ*, Ingolstadt, 1729. Il ne faut pas le confondre avec Joseph Schwartz, autre savant jésuite, l'un des théologiens de son supérieur à Rome, vers 1760, de qui nous avons *Veritas concilii Burgofontetini*, Augsburg, 1762; et quelques autres ouvrages.

SCHWARTZENBERG (George-Frédéric, baron de, et Hoheland-berg), doit être compté au nombre des plus illustres Frisons. Né en 1733, il remplit honorablement les magistratures les plus distinguées, et il a laissé un monument immortel de son goût pour le travail et de ses connaissances dans un recueil de *Chartes et édits (placards) de la province de Frise*, en 4 volumes in-folio. Il est mort à La Haye en 1785.

SCHWARTZER (Louis de), ancien évêque en Hongrie et chevalier de l'ordre de l'Épée, né en 1734, à Unruh dans l'île de Rugen, d'une famille noble, dans les États du roi de Suède. Son père, capitaine de cavalerie, le fit entrer comme enseigne dans le régiment du comte de Spers en garnison à Stralsund. Dans la guerre que la Suède fit, conjointement avec la France, comme garant de la paix de Westphalie, contre le roi de Prusse, il avança au grade de capitaine dans un corps de chasseurs à cheval. Il fut fait prisonnier dans l'affaire de Tasewalk en 1759,

beaucoup plus vaste qu'il exécuta avec succès, fut la *Traduction de la collection italienne des actes de l'assemblée tenue à Florence, en 1787, par les archevêques et évêques de la Toscane*, 6 volumes in-8°, 1790-95; il dédia le cinquième à son ami, le savant abbé Wittola. Les principaux ouvrages qu'il a composés, sont : *Elenchus SS. Patrum ordine alphabetico*, in-4°, 1779, Unisbbruck; *Prælectiones theologico-polemicæ*, in-8°, Vindobonæ, 1781. *Une Introduction à la théologie pastorale; une catechétique; un Discours* sur l'Incarnation, qui fait partie des instructions que par ordre du gouvernement, il donnait aux élèves de l'université sur les fondemens de la religion et de la morale. Schwarzl eut grande part à la célèbre consultation de l'université de Fribourg, sur la légitimité du clergé assermenté de France, et la validité de ses fonctions; paradoxe qui fut soutenu avec chaleur et quelque talent par la faculté théologique de Fribourg, qui composa en 1798 son Mémoire intitulé : *Responsum facultatis theologicæ Friburgensis de veritate sacramentorum quæ jurati sacerdotes in Alsatiâ ministrant.* Le dernier ouvrage de ce savant professeur et vertueux pasteur, est un volume allemand sur *la nécessité des Conciles dans l'église catholique*, in-8°, Augsbourg, 1807.

SCHWEIGHŒUSER (Jean), né à Strasbourg, en 1753, et mort dans la même ville, en 1800, après avoir été pendant quelques années un des collaborateurs du célèbre Basedow au Philanthropin établi à Dessau, devint professeur de mathématiques, d'histoire et de langue française au gymnase de Bouxweiler, dép. du Bas-Rhin. C'est dans cette ville qu'il publia en langue allemande, un *Cours élémentaire de mathématiques*, imprimé à Strasbourg, en 3 vol.; un *Cours de géographie historique*; une *Grammaire française* et d'autres livres élémentaires à l'usage de la jeunesse. Dans le cours de la révolution, il fut nommé secrétaire-interprète du département du Bas-Rhin, place à laquelle il réunit depuis celle de garde des archives du département. Schweighœuser fut un des hommes les plus laborieux et les plus intègres de son temps; scrupuleusement attaché à remplir avec le plus généreux désintéressement tous les devoirs de sa place, il était encore porté à se rendre utile de toutes les manières à ses concitoyens, et surtout à la jeunesse, à l'instruction de laquelle il consacra généreusement toutes les heures de loisir qui lui restaient des fonctions pénibles de sa place.

SCHWEITZER (Jean-Henri), ministre de Richenbach en Suisse, né à Zurich, exerça le ministère pendant dix-huit ans, jusqu'en 1612. On a de lui : *Compendium historiæ helveticæ*, qui finit en 1607. Cet ouvrage est assez estimé.

SCHWEITZER (Antoine), maître de chapelle du duc de Gotha, naquit en 1737, à Cobourg, où le duc le fit instruire depuis sa dixième année par les meilleurs maîtres. S'étant fortifié dans les premiers principes, il alla, par ordre du prince, à Bayreuth, chez le maître de chapelle Kleinknecht, afin d'étudier sous lui la composition. De Bayreuth, il pas-

sa à Hidbourghausen, où l'Opéra était alors parvenu au plus haut degré de splendeur. Le duc le nomma sur-le-champ directeur de sa musique, et le fit voyager près de trois ans en Italie. En 1772, il quitta Hildbourghausen, pour accepter la place de directeur de musique à l'orchestre du duc de Weimar, où il resta jusqu'à l'incendie du château; il se rendit alors avec la troupe de Seiler, à Gotha, et y obtint du duc la place de maître de chapelle. Son dernier ouvrage fut un morceau d'église qui devait être exécuté lors de la convocation des états. Il ne l'avait pas encore terminé, quand il mourut, le 25 novembre 1787, à l'âge de cinquante-un ans, par suite d'une fièvre ardente. Son opéra d'Alceste est reconnu généralement pour son chef-d'œuvre. On a de lui : 1° *Elisium*, drame musical, Kœnigsberg, 1774; 2° *Alceste*, opéra sérieux, par Wieland, Leipsick, 1774, et Berlin, 1786; 3° *le Gala du Village*, opéra comique de Gotter, Leipsick, 1777; 4° *le Cordonnier joyeux*, opérette; 5° *Apollon parmi les bergers*, prologue; 6° *Aurore*, opera de Wieland; 7° *le Choix d'Hercule*; 8° *les Ages de l'Homme*; 9° *Walmire et Gertrude*; 10° *Errin et Elmire*; 11° *la Fête de Thalie*; 12° *Polyxène*, drame; 13° *Pygmalion*, mélodrame; 14° *Rosamonde*, grand opéra de Wieland; 15° *les Armes d'Achille*, ballet; 16° *les Amazones*, idem.

SCHWENCKFELD (GASPARD DE), né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des protestans; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther, en 1525. Ses erreurs particulières le firent également rejeter des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il entra dans la secte naissante des anabaptistes, et la fit valoir par sa naissance et ses talens. Personne ne parlait et n'écrivait aussi élégamment que lui en allemand. Il accusait Luther d'avoir établi une réforme qui n'allait qu'à corriger quelques abus dans la discipline extérieure, tandis qu'elle négligeait le solide de la réformation. « C'est par le cœur, disait-il, qu'il faut commencer. Le point capital est d'apprendre aux fidèles à marcher en esprit. » La vie de ce sectaire était conforme à ses dogmes. Il joignait l'affectation de l'austérité la plus rigoureuse aux apparences du plus grand recueillement intérieur, et paraissait toujours attentif aux inspirations de Dieu. Cet air imposant lui attira une foule de disciples. Le parti des spirituels s'accrut beaucoup en fort peu de temps. On y faisait profession d'y garder la neutralité entre la religion romaine et celle de Luther, sous prétexte que la dispute ne convenait pas à des hommes qui sont sans cesse appliqués à consulter Dieu au fond du cœur, et à recevoir de lui des inspirations particulières dans la paix et dans le silence. Malgré la protection que la naissance, le bel-esprit, et les apparences de piété donnaient à Schwenckfeld, Luther eut le crédit de le faire chasser de la Silésie, où il avait déjà fait un grand nombre de partisans. Il erra d'un endroit à un autre, sans être presque nulle part

en sûreté, et mourut à Ulm, en 1561. Toutes ses *Œuvres* ont été recueillies, et imprimées en 1564, in-fol.; et en 1592, en 4 vol. in-4°. Luther disait que « c'était le diable qui les avait vomies. » On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie des Schwenckfeldiens qui vivent paisiblement et ne dogmatisent point. Son traité *de statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8° de 22 pages, est rare et recherché des curieux.

SCHWENFELT (Gaspard), médecin de Greiffenberg en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz en 1609. On a de lui : I. *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8°. II. *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsick, 1600, in-4°. III. *Theriotropheium Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4°. C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc., de la Silésie. IV. *Descriptio et usus Thermarum Hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8°.

SCHWENTER (Daniel), natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans, à Altorf, les mathématiques jusqu'en 1636, qu'il mourut dans sa 51° année. Sa femme l'avait devancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle était nouvellement accouchée; un même tombeau les réunit tous quatre. On a de Schwenter des *Récréations philosophiques et mathématiques*, intitulées *Deliciæ physico-mathematicæ*.

SCHWERIN (Christophe, comte de), gouverneur de Neiss et de Brieg, général-feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, à Anclam en Poméranie, s'éleva par son mérite; envoyé en 1712 par le duc de Mecklenbourg auprès de Charles XII à Bender, il profita pendant un an des entretiens de ce monarque guerrier pour perfectionner ses talens militaires. Il gagna la bataille de Molwitz le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyaient perdue. Il se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague, en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser, en 1769, une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il avait été tué. Frédéric le regretta comme un général intrépide, éclairé, endurci à la fatigue, sobre, ami de la discipline et père des soldats. Il avait été marié deux fois; il eut de sa première épouse des enfans qui lui ont survécu, et il n'en eut point de la seconde.

SCHYN (Herman), pasteur mennonite à Amsterdam, y publia en 1729 une *Historia Mennonitarum*, et ensuite *plenior deductio historiæ Mennon*, utiles pour connaître à fond les opinions et les affaires des anabaptistes, quoique l'auteur ne cache guère sa partialité, et qu'il joue bien plus le rôle d'apologiste que l'historien.

SCHYRON (Jean), docteur en médecine du 16° siècle, et professeur de la faculté de Montpellier, né à Anduse près de Nîmes, et mort dans un âge très-avancé, se distingua parmi ses contemporains, et présida au baccalauréat de Rabelais, qui parle avantageusement de lui dans son Pantagruel. Il n'a laissé qu'un ouvrage, intitulé *Methodi medendi, sive institutionis medi-*

cinæ faciendæ, etc., *libri quatuor*, Monti-Pessulano, 1609, in-16. A cet ouvrage est joint *Tractatus de medicamentis, tùm simplicibus, tùm compositis.*

SCICH-ALI, kan de Derbent en Perse, régna dans le Schirvan avec gloire. Il battit souvent les Russes; mais, sur la fin de sa vie, le comte Zubow s'empara de sa capitale, après un siége de 50 jours. Scich-Ali était alors âgé de 120 ans. Il s'avança lui-même au-devant du vainqueur avec tous les officiers de sa cour, et obtint grace pour tous les Persans, le 19 mai 1796. Près de cent ans auparavant, il avait reçu à Derbent Pierre Ier, souverain de Russie. Scich-Ali est mort quelque temps après l'envahissement de ses Etats.

SCILLA (Augustin), célèbre peintre sicilien, qui vivait dans le 17e siècle, fit des recherches savantes sur l'antiquité, à la demande de Paul Bocconi, botaniste de Côme III. Il a écrit un livre, *De corporibus marinis lapidiscentibus quæ defossa reperiuntur*, Rome, 1752 ou 1759, in-4°. On ajoute la Dissertation de Fabius Columna, sur glossopètres ou langues pétrifiées.

SCILLA (Xavier), né à Rome, vivait dans le 18e siècle. Il a publié un *Traité des monnaies pontificales anciennes et modernes*, Rome, 1715, in-4°.

SCIO (Madame), sociétaire du théâtre de l'Opéra-Comique, est morte en 1807, après une longue et douloureuse maladie de poitrine. Ce fut à l'époque où le théâtre Feydeau s'établit, que cette célèbre cantatrice, attachée jusque-là au théâtre de Molière, dont son mari avait dirigé l'orchestre, trouva l'occasion de faire connaître sa belle voix. Les rôles qui lui firent le plus de réputation sont ceux de Juliette (dans l'opéra de *Roméo*), de Calypso (dans *Télémaque*), de Léonore (dans *l'Amour conjugal*, etc. On rapporte que M. Steibelt, entouré à Londres des plus célèbres cantatrices de la troupe italienne, et faisant répéter une de ses compositions, s'écriait à chaque instant : *Où est madame Scio?* Comme actrice, elle n'était guère moins digne d'éloges. Son talent se pliait facilement à tous les genres. Nous l'avons vu surtout jouer avec beaucoup d'esprit et de gaîté le rôle du petit Sarpejeu (dans *le Petit Matelot*).

SCIOPPIUS (Gaspard), littérateur allemand, né à Neumarck, dans le Haut-Palatinat, le 27 mai 1576, étudia dans les universités de sa patrie avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans il avait déjà la réputation d'un bon auteur. Il abjura la religion protestante, et se fit catholique, vers l'an 1599. Né en quelque sorte méchant et emporté, Scioppius devint l'Attila des écrivains ; il avait tout ce qu'il fallait pour bien remplir ce rôle : de l'imagination, de la mémoire, une profonde littérature et une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étaient connus, et venaient d'abord sur la sienne. Il joignait à cette singulière érudition une ignorance complète des usages du monde ; il n'avait ni décence dans la société, ni respect pour les rangs : c'était un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces, un vrai fléau du genre humain. Joseph Scaliger fut surtout l'objet de ses satires et de ses fureurs. Un mot de

ce savant, qui était aussi malin que Jules-César son père, fut la première étincelle de la guerre qui s'alluma entre eux. Scaliger ayant appris que Scioppius était allé à Rome, dit que c'était apparemment pour lécher les plats des cardinaux, *lingere patinas cardinalitias*. Cette injure fut rapportée à Scioppius, qui chercha et qui trouva bientôt le moyen de se venger. Scaliger venait de donner l'Histoire de sa famille, alliée, selon lui, à des princes, et qui comptait des princes parmi ses ancêtres. Cette descendance parut un roman. Scioppius ne manqua pas d'écrire un livre pour détruire toutes les prétentions de Scaliger, qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle, intitulé : La Vie et les parens de Gaspard Scioppius, nous apprend la généalogie de ce cerbère de la littérature. Quoiqu'il y ait apparence que ses ennemis le traitèrent comme il les avait traités, nous rapporterons en peu de mots les particularités racontées par Scaliger. Scioppius eut pour père un homme qui fut successivement fossoyeur, garçon libraire, colporteur, soldat, meunier, enfin brasseur de bière. Nous y voyons que la femme et la fille de cet aventurier furent des personnes sans mœurs. La femme, long-temps entretenue, et délaissée enfin par un homme débauché qu'elle avait suivi en Hongrie, fut obligée de revenir auprès de son mari, qui la traita durement ; jusqu'à condamner son épouse aux plus viles occupations d'une servante. La fille, aussi déréglée que la mère, après la fuite d'un mari scélérat qu'on alla faire brûler pour le crime le plus infâme, exerça la profession de courtisane. Elle poussa si loin le scandale, qu'elle fut mise en prison, et qu'elle ne put échapper que par la fuite à la sévérité des lois. Tant d'horreurs publiées sur la famille de Scioppius ne lui semblèrent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre Scaliger, et il en forma un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit « que Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de collége et d'un exécuteur de la haute-justice. » Personne n'entendait comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques Ier, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Hartbergæ, 1611, in-4° ; et ses deux plus zélés partisans, Casaubon et du Plessis-Mornai, parce qu'ils l'avaient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres ; son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne. Dans ses démêlés avec les jésuites, il publia contre la société, plus de trente libelles diffamatoires, dont on a la liste. Dans un endroit où il se déchaîne le plus contre ces Pères, il signe ainsi : « Moi, Gaspard Scioppius, déjà sur le bord de ma tombe, et prêt à paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, pour lui rendre compte de mes œuvres. » Il s'occupa, sur la fin de ses jours, de l'explication de l'Apocalypse, et il prétendait avoir trouvé la clef de ce livre mystérieux. Il mourut le 19 novembre 1649, à Padoue, la seule retraite qui lui

restât contre la multitude d'ennemis qu'il s'était faits. Le seul ami qu'il sut conserver fut Virginius Cesarini, camérier du pape, homme d'un caractère doux, et qui faisait agréablement des vers latins et italiens. On a de Scioppius cent quatre ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature et quelque esprit. Les principaux sont: I. *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8°. II. *Commentarius de arte criticâ*, 1661, in-8°. III. *De suâ ad Catholicos migratione*, 1600, in-8°. IV. *Notationes criticæ in Phædrum, in Priapeïa*, Patavii, 1664, in-8°, qu'on peut joindre aux *Variorum*. V. *Suspectarum lectionum libri V*, 1664, in-8°. VI. *Classicum belli sacri*, 1619, in-4°. VII. *Collyrium regium*, 1611, in-8°. VIII. *Grammatica philosophica*, 1644, in-8°. IX. *Relatio ad reges et principes de stratagematibus*, etc., *societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'Alphonse de Vargas. Scioppius avait été d'abord très-lié avec les jésuites; mais ces pères n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avait présentée à la diète de Ratisbonne, en 1630, pour obtenir une pension, requête renvoyée aux jésuites, confesseurs de l'empereur et des électeurs, il tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avait cependant loué en lui *Peritiam scripturarum sacrarum, zelum conversionis Hæreticorum, libertatem in* Thuano *reprehendendo, sapientiam in rege anglicano exagitando*, etc. Les jésuites changèrent de ton, et chantèrent la palinodie, comme il l'avait lui-même chantée.

SCIPION (Publius Cornelius), surnommé l'*Africain*, était fils de Publius Cornelius Scipion, qui fut consul dans la deuxième guerre punique, lorsqu'Annibal passa les Alpes pour entrer en Italie. Le combat ayant été engagé sur les bords du Tésin, Scipion le père fut blessé, et mis hors de combat. Son fils, âgé de 17 ans, qui faisait sa première campagne, le tira des mains de l'ennemi, et lui sauva la vie. Après la bataille de Cannes, plusieurs officiers désespérant du salut de la république, avaient projeté de quitter l'Italie, pour se retirer chez quelque roi, ami des Romains. Scipion n'eut pas plus tôt appris ce funeste projet, que tirant son épée, « Que ceux qui aiment la république, s'écria-t-il, me suivent. » Il court aussitôt vers la tente où ces officiers étaient assemblés, et, leur présentant la pointe de son épée: « Je jure le premier, dit-il, que je n'abandonnerai point la république, et que je ne souffrirai pas qu'aucun autre l'abandonne. Grand Jupiter! je vous prends à témoin de mon serment, et je consens, si je manque de l'exécuter, que vous me fassiez périr, moi et les miens, de la mort la plus cruelle. Faites le même serment que moi, vous tous qui êtes ici assemblés. Quiconque refusera d'obéir, perdra sur-le-champ la vie. » Ils jurèrent tous, et le courage d'un seul homme sauva peut-être la république... Scipion fut créé édile à l'âge de 21 ans. On ne pouvait cependant alors entrer en charge qu'à 27 ans. Aussi, lorsqu'il se présenta pour demander l'édilité, les tribuns du peuple s'opposèrent à sa nomination, apportant pour raison qu'il n'a-

vait pas l'âge compétent pour l'exercer. « Mais si tous les citoyens veulent me nommer édile, répondit Scipion, je suis assez âgé. Sur-le-champ toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages avec tant de zèle et d'unanimité, que les tribuns se désistèrent aussitôt de leurs prétentions. Son père et son oncle ayant perdu la vie, en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, et prit Carthagène en un seul jour. La femme de Mardonius et les enfans d'Indibilis, qui étaient les principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Ses vertus contribuèrent autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes de pied, et 4,000 chevaux. Scipion porta ensuite la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux carthaginois, et vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J.-C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, et ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, et peut-être elles l'auraient été encore plus s'il eût marché droit à Carthage. Le moment paraissait favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siége d'une capitale, il fallait s'établir solidement dans le pays. L'année suivante, il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines pour parler de paix; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée; elle décida du sort de Carthage. Annibal, après avoir long-temps disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome, qui en eut toute l'obligation à Scipion, et qui lui en laissa toute la gloire. Il fut honoré du triomphe et du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avaient porté les armes en Espagne et en Afrique. Quelques années après, il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrens affaiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie pour combattre Antiochus sous les ordres de son frère. Ce prince fut défait l'an 189; mais Publius Scipion, alors malade, n'eut point de part à la victoire. Antiochus lui fit proposer des conditions de paix peu avantageuses à la république, mais flatteuses pour lui. Il lui offrait de rendre sans rançon son fils encore jeune, pris au commencement de la guerre, et le partage des revenus de son royaume. Scipion lui fit une réponse digne de lui et des Romains. Revenu à Rome, après qu'Antiochus se fut soumis aux conditions qu'on voulut, Scipion y trouva l'envie acharnée contre lui. Il fut traduit devant le peuple par les deux Petilius. Ces tribuns, à l'instigation de Caton, qui (pour nous servir de l'expression de Tite-Live) ne cessait d'aboyer après lui, l'accusèrent de péculat. Ils prétendirent

qu'il avait tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal et de Carthage, qu'un homme à qui les Romains avaient offert de le créer consul et dictateur perpétuel, soutînt le rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'ame qui caractérisait toutes ses actions. Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandaient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits et de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés: elle fut reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui: *Tribuns du peuple*, dit-il, *et vous, Citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu* Annibal *et les Carthaginois. Venez, Romains, allons au Capitole en rendre aux dieux de solennelles actions de graces.* On le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avaient amené pour citer l'accusé. L'affaire fut agitée une 3e fois; mais Scipion n'était plus à Rome, il s'était retiré à sa maison de campagne à Literne, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivait la terre de ses mains victorieuses: il y mourut peu de temps après, l'an 180 avant J.-C., avec la réputation d'un général qui joignait à de grandes vues une exécution prompte. La justice la plus flatteuse rendue à sa valeur, est sans doute celle que lui rendit Annibal même. Ses vertus égalaient son courage. On sait le rare exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagène, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole, trouvée dans la ville. Sa beauté surpassait l'éclat de sa naissance, et elle était éperdûment aimée d'un prince celtibérien, nommé Allutius (*voyez* ce mot), auquel elle était fiancée. Scipion vit sa belle prisonnière, l'admira, et la remit entre les mains de son père et de son amant; et cependant ce grand homme aimait les femmes avec passion; mais il aimait encore plus la gloire et la vertu. Dans une victoire qu'il remporta sur les Espagnols, il se conduisit à leur égard avec tant de bonté, qu'une multitude de voix confuses le proclamèrent roi. Alors Scipion ayant fait faire silence par un héraut, dit: « Que la qualité de général, qu'il avait reçue de ses soldats, était la plus grande et la plus honorable pour lui: que le titre de roi, partout ailleurs illustre, était odieux et insupportable à Rome; que s'ils regardaient comme quelque chose de glorieux tout ce qui approchait de la majesté d'un roi, ils pouvaient aisément juger qu'il en avait le cœur, mais qu'il les priait de ne lui en point imposer le nom. » Polybe et Tite-Live remarquent qu'à peine avait-il pris la robe virile, qu'il affecta d'aller souvent au Capitole, et d'entrer dans le temple de Jupiter, où il passait seul un temps considérable, pour faire croire au peuple qu'il avait des entretiens avec le maître des dieux. Il faisait aussi courir le bruit qu'on avait vu souvent un serpent dans la chambre de sa mère; voulant sans doute, à l'exemple d'Alexandre, persuader que son origine était céleste. Il appartenait à la famille des Cornelius, aussi ancienne qu'illustre. Le surnom de *Scipion*, qui signifie un bâton,

lui fut donné parce que quelqu'un d'entre eux avait servi de bâton à son père aveugle qu'il conduisait dans les rues. Avant Scipion l'Africain, onze personnages de cette famille avaient été élevés aux premières charges de la république. L'abbé Seran de la Tour a donné à Paris, en 1738, une Histoire estimée de ce célèbre Romain, pour servir de suite aux Hommes illustres de Plutarque, avec les Observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, à Paris, in-12. Scipion eut deux fils : l'un Cneius Cornelius fut un sujet très-peu estimable ; l'autre, digne en tout de son père, avait de grands talens pour l'éloquence, et de l'érudition, mais une santé toujours faible et chancelante. Ce fut ce dernier qui adopta le fils de Paul-Emile dont il sera parlé ci-après.

SCIPION (Lucius Cornelius), surnommé *l'Asiatique*, frère du précédent, le suivit en Espagne et en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat, l'an 189 avant J.-C. On lui donna la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques perdirent 50,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. Le triomphe et le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire ; mais ses succès excitèrent l'envie. Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avait reçues d'Antiochus; et Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même prétendu crime de péculat dont on avait accusé son frère. Ses biens furent vendus, et leur modicité le justifia ; il ne s'y trouva pas de quoi payer la somme à laquelle il avait été condamné.

SCIPION-NASICA. Il y a eu plusieurs hommes célèbres de ce nom, trois entre autres, tous trois appelés P. Cornelius. Le premier était fils de Cneius, tué en Espagne. Les Romains, pour se conformer aux oracles sibyllins, voulant amener de Pessionte à Rome la statue de la mère Idée, ou mère des dieux, et l'envoyer recevoir par le plus honnête homme qui fût dans la ville, il fut décidé que c'était Scipion-Nasica qui méritait ce titre. Il fut consul l'an 191 avant J.-C., battit les Boïens, et obtint le triomphe, malgré l'opposition des tribuns. — Le second, fils du précédent, se distingua sous Paul-Emile, et eut part à ses succès contre Persée, en 168. En 157, étant censeur, il exposa le premier en public, à Rome, un clepsydre ou horloge d'eau. Consul pour la seconde fois, en 155, il battit les Dalmates, refusa le titre d'*imperator* que ses soldats lui décernaient, et eut beaucoup de peine à souscrire aux ordres du sénat, qui lui conféra les honneurs du triomphe. Il combattit dans cette compagnie le sentiment de Caton, qui opinait toujours à la destruction de Carthage. Il obtint du peuple la démolition d'un théâtre dont la construction était déjà fort avancée, et où les spectateurs devaient être assis. Le motif était que cette commodité eût rendu les Romains trop amoureux d'un frivole amusement. — Le troisième, étant consul en l'an 138, fit paraître une fermeté admirable. Dans une assemblée du peuple où l'on délibérait sur les moyens de remédier à une disette, il en proposa que le peuple

improuva par des murmures, et ensuite par des cris. « Romains, dit-il, en élevant la voix, faites silence ; je sais mieux que vous ce qui convient à la république. » On se tut. Dans une autre occasion, son collègue et lui furent mis en prison par les tribuns. Ce fut le premier, ou tout au plus le second exemple d'une pareille insolence de ces magistrats du peuple. En 133, de son autorité privée, il mena une troupe de patriciens contre Tib. Gracchus, qui excitait des troubles dans la république, et qui fut tué sur la place publique. Le sénat ne trouva d'autre moyen de le dérober à la fureur du peuple, qui prétendait venger la mort du tribun, que de lui donner une commission pour l'Asie. Il y mourut bientôt de chagrin de se voir ainsi exilé de Rome.

SCIPION (Publius Æmilianus), surnommé *Scipion l'Africain, le jeune*, était fils de Paul-Emile, et fut adopté par Scipion un des fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoique âgé seulement de 30 ans, il annonça, par ses vertus et par sa valeur, ce qu'il serait un jour. Un Espagnol, d'une taille gigantesque, ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta, et fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, et obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique, en qualité de tribun, et y effaça tous ses concurrens. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutait tellement, qu'il n'osait paraître quand c'était son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand homme, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Masinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération ; il le pria, en mourant, de régler le partage de ses Etats entre ses trois fils. Le sénat ayant envoyé des députés en Afrique, pour prendre des informations sur l'état des affaires, toute l'armée rendit hautement justice au mérite de Scipion. Peu de temps après, ce jeune héros étant venu à Rome, où il brigua l'édilité, son nom, sa figure, sa réputation, la croyance commune que les dieux l'avaient choisi pour terminer la troisième guerre punique, tous ces motifs engagèrent à lui donner le consulat, l'an 158 avant J.-C., quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge : mais les Romains savaient faire des exceptions, et, certainement, Scipion les méritait. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue ; et, par un nouveau trait de ressemblance entre eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par Lælius, son intime ami, fils de cet autre Lælius qui avait autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général romain trouva le siége de Carthage moins avancé qu'il ne l'était à la fin de la première campagne. Les lignes des assiégeans n'étaient pas assez resserrées : pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formait une communication entre les terres et la presqu'île dans laquelle Carthage était située. Par ce moyen, il ôtait aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là ; mais ils pouvaient en faire venir par mer, attendu que les

vaisseaux romains n'osaient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auraient uccablés. Scipion leur enleva cette dernière ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une lungue et large digue de pierre; cette digue avait, dit-on, 24 pieds de long par le haut, et 92 par la base : travail immense et presque inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenait 700 mille habitans qui, tous à l'envi, hommes, femmes et enfans, s'employèrent à creuser un nouveau port et à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque, du milieu des dunes, ils virent sortirent 50 galères qui s'avançaient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, et à soutenir les convols qu'on leur amènerait. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise; ils ne donnèrent bataille que trois jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominait la ville du côté de la mer, s'y retrancha, et y établit 4,000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ses manœuvres fut la prise de Carthage, l'an 146 avant J.-C. Scipion répandit des larmes sur les cendres de cette ville. (*Voyez* Macon, à la fin.) De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, et se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portait déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la deuxième fois, l'an 134 avant J.-C.; il l'avait obtenu la première fois pour aller détruire Carthage, il l'eut celle-ci pour aller détruire Numance, dont le siége durait depuis quatorze ans. Il eut le bonheur de la prendre, et d'obtenir un second triomphe et le surnom de *Numantin*. Quelque temps après, ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit; d'autres disent qu'il fut empoisonné par sa femme Sempronia, sœur des Gracques, avec lesquels il avait eu de grands démêlés. Ainsi périt le second Africain, qui égala le vainqueur d'Annibal par sa valeur, par ses vues, par son zèle pour la discipline militaire, par son amour pour la patrie. Il cultiva, comme lui, les lettres dans le tumulte des camps. On ne fit point d'information sur sa mort, parce que (dit Plutarque), le peuple appréhendait que, si on approfondissait cette affaire, Caïus-Gracchus ne se trouvât coupable : on cite plusieurs traits honorables à sa mémoire. Après la mort de Paul-Emile, Scipion fut héritier avec son frère Fabius; mais se voyant plus riche que son frère, il lui abandonna en entier l'héritage, qui était estimé plus de 60 talens. Il donna une marque plus éclatante encore d'amour fraternel et de générosité. Fabius ayant dessein de célébrer les funérailles de son père par un combat de gladiateurs, et ne pouvant aisément soutenir cette dépense, Scipion lui fournit la moitié de son bien pour y subvenir. Papiria, mère de ces illustres frères, étant morte quelque temps après, Scipion laissa toute sa succession à ses sœurs, quoiqu'elles ne pussent y prétendre aucune part suivant les lois. Ce grand homme avait prévu le danger où une trop grande puissance exposerait sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, et enten-

dant le greffier lire la formule par laquelle on conjurait les dieux de rendre les affaires du peuple romain meilleures et plus brillantes : « Elles le sont assez, dit-il, et je les prie de les conserver toujours en ce même état. » Il fit aussitôt changer la formule de cette manière. Les censeurs, par respect pour lui, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION (Publius), beau-père de Pompée, se retira en Afrique, après la bataille de Pharsale, avec les débris de l'armée vaincue, l'an 48 avant J.-C. Ayant joint ses troupes à celles de Juba, roi de Mauritanie, il remporta d'abord quelques avantages ; mais César s'y étant rendu peu de temps après, Scipion fut battu et tué dans le combat.

SCIPION-ÉMILIEN. *Voyez* l'article Porcellus.

SCIPION AMMIRATO. *Voy.* Ammirato.

SCIPION MAFFEI. *Voyez* Maffei.

SCITA (Jean-Baptiste), né à Feltre, professeur de grammaire et de belles-lettres, et poète lauréat, en 1500. On lui fit cette épitaphe :

Scithæ oculos clausit Phœbus; flevêre sorores,
Flevêrunt Charites; fuhera duxit amor.

On trouve des morceaux de poésie de sa composition épars dans divers auteurs.

SCIULIAGA (Etienne), savant jurisconsulte, né à Raguse, mort vers 1780, a laissé : I. *Traité de commerce maritime*, Venise, 1755. II. *Opuscules latins et italiens sur le naufrage de St. Paul.* Venise, 1757. III. *Exercitationes geographicæ*, etc., *de naufragio S. Pauli*, Venise, 1757, in-4°.

SCLAFANO (Jean-Antoine), appelé aussi Scrofano, médecin, né à Raguse, le 4 juillet 1605, et mort le 14 novembre 1681, à Modica en Sicile, se livra à la médecine et fut reçu docteur à Messine, en 1625. Il se maria dans la ville de Scicli, et ouvrit chez lui une Académie de littérature légère. Il cultiva avec succès les mathématiques et la musique. On a de lui *De febre populari, quæ vagata est per Siciliam, anno* 1672, Palerme, 1673.

SCLANUS (Salvus), médecin, philosophe, mathématicien et anatomiste de Naples, professa dans l'université de sa patrie, vers 1580. On a de lui : I. *Commentaria in tres libros artis medicinalis Galeni*, Venise, 1597. II. *Commentaria in aphorismos Hippocratis*, Venise, 1579. Jean Altimarus réfuta ses opinions. III. *Consilia medica.*

SCLATER (Guillaume), théologien anglais, né au comté de Sommerset, mort en 1647, docteur en théologie, à Oxford, et curé d'Otterden, au comté de Kent. On a de lui des *Elégies* et des *Epitaphes* sous le titre de *Threnodia Britannica*, in-4°. II. *Palæ-Albion*, ou *Histoire de la Grande-Bretagne, sous le règne de Jacques I*er, in-fol. en latin et en vers anglais. III. *Psaumes* ou *Cantiques de Sion.* IV. *Genethliacon* ou *Stemma regis Jacobi*, in-fol. C'est une généalogie du roi depuis Adam.

SCLATER (Guillaume), docteur en théologie, membre du collége du roi à Cambridge, et vicaire de Pitminster, au comté de Sommerset, mort en 1626, a donné un *Commentaire sur les*

Épîtres aux Romains et aux Thessaloniens.

SCLATER, fils du précédent, fut aussi ecclésiastique. Il obtint un bénéfice à Cullampton, au comté de Devon, et un canonicat à Exeter. On a de lui quelques Sermons.

SCOEVOLA (QUINTUS-CERVIDIUS), jurisconsulte, entra au barreau sous Antonin-le-Pieux, et semble avoir poussé sa carrière jusqu'au temps de Septime-Sévère. Il réunissait les qualités morales à l'érudition et à la philosophie. Antonin l'honorait de son amitié, et il aimait à le consulter. Jean-Louis Conradi, dans ses *Opuscula è jure civili*, Bremæ, 1777, in-8°, tome 1er, a mis un morceau intéressant, *De vitâ et scriptis Q. Cervidii Scævolæ.*

SCOLARI (PHILIPPE), né en 1369, à Florence, d'une famille noble, fut envoyé par son pere à Bade, en Hongrie, auprès de Luc de Pecchia, négociant florentin, pour y apprendre le commerce. Quelque temps après, le trésorier du roi Sigismond le demanda à son protecteur, et lui confia l'administration de la trésorerie. Satisfait de sa capacité, il lui donna les revenus de la terre de Simonthorna. Sigismond le nomma directeur des mines d'or; mais la fortune lui destinait une carrière plus glorieuse; les partisans de Charles d'Anjou ayant attaqué Sigismond, et fait ce prince prisonnier, Philippe entreprit sa défense, rassembla quelques troupes, délivra son souverain et le rétablit sur le trône. Celui-ci, pour récompense, le nomma comte de Temeswar et généralissime de ses troupes contre les Turcs, qu'il battit en diverses occasions, ainsi que les Vénitiens, qui avaient refusé le passage à Sigismond, alors empereur, lorsqu'il allait en Italie conférer avec le pape. Scolari mourut à Lippa, le 27 décembre 1426. Le roi et toute la cour prirent le deuil, et accompagnèrent son convoi.

SCOPAS, architecte et sculpteur de l'île de Paros, vivait vers l'an 430 avant J.-C. Il travailla au fameux mausolée qu'Artémise fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui était réputé l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi, à Éphèse, une colonne célèbre par ses beautés dont ce savant artiste l'avait enrichie. Mais, parmi ses ouvrages, on fait surtout mention d'une *Vénus* qui fut transportée à Rome, et que Pline (Hist. nat., liv. 36, chap. 4) jugeait être supérieure à celle de Praxitèle, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à cause de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermait la capitale du monde : car c'est là, bien certainement, le sens du passage de Pline, auquel Falconet et Lalande ont trop légèrement reproché une contradiction.

SCOPAS (NICOLAS-VINCENT), jurisconsulte napolitain, vivait dans le 17e siècle. On a de lui *Theorico practicæ observationes ad decisiones Stephani Gratiani*, etc.

SCOPOLI (JEAN-ANTOINE), de Trente, mort à Pavie, en 1789, professa long-temps dans cette ville la botanique. On a de lui: I. *Principes de minéralogie systématique et pratique*, Venise, 1778. II. *Deliciæ floræ et faunæ insubricæ*, Pavie, 1786, 3 vol. in-fol. III. *Flora Carniolica*, Vienne, 1760. IV. *Fundamenta botanicæ prælectio-*

nibus publicè accommodata, Pavie, 1783, in-8°, fig. V. *Introductio ad historiam naturalem*, Prague, 1777, in-8°. VI. *Crystallographia hungarica*, ibid., 1776, in-4°. VII. *Entomologia Carniolica*, Vindobonæ, 1763, in-8°.

SCORZA (Sinibaldo), peintre et graveur de Voltaggio, dans le territoire de Gênes, mourut dans cette dernière ville, en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copiait à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une manière à tromper les connaisseurs, qui les croyaient gravées, ou qui les prenaient pour des originaux mêmes. Il excellait aussi à peindre des animaux, des fleurs et des paysages. Ce peintre s'attacha ensuite à la miniature. Le cavalier Marini, avec lequel il était lié d'amitié, l'introduisit à la cour de Savoie. Vers ce temps, les Génois eurent une guerre à soutenir contre cette puissance. Scorza revint dans sa patrie, où ses envieux l'accusèrent calomnieusement d'intelligence avec le duc de Savoie. On les crut, il fut banni; mais peu de temps après on le rappela.

SCOT (Jean). *Voy.* Duns.

SCOT. *Voy.* Schott.

SCOT (Jean), appelé aussi *Erigène*, du nom d'Erin que portait anciennement l'Irlande sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il passa en France sous le règne de Charles-le-Chauve. Ce prince, qui aimait les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, et de s'entretenir familièrement avec lui. Etant un jour à table en face de Charles, celui-ci lui demanda quelle distance il y avait entre un *Scot* (ce mot signifie *Ecossais*) et un *Sot?* « Celle de la table », répondit-il. Erigène, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. C'était un esprit vif, pénétrant et hardi; il voulut se mêler de théologie, et fronda l'Ecriture et la tradition. Ses écrits ne tardèrent pas à soulever contre lui les orthodoxes. Le pape Nicolas Ier en porta ses plaintes au monarque protecteur de cet écrivain. On ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles-le-Chauve. Ce qui paraît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, et qu'il ait été tué l'an 883 à coups de canif par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa *sur l'Eucharistie*, contre Paschase Ratbert. Cet ouvrage, qui contenait, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la Transsubstantiation et la Présence réelle (*Voy.* Bérenger), fut proscrit par plusieurs conciles, et condamné au feu en l'an 1059 par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la Prédestination divine*, qu'il fit à la prière de Hincmar de Reims et de Pardule de Laon : il se trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, 2 vol. in-4°.

SCOT ou SCHOT (Réginald), savant anglais, né à Smerth, dans le comté de Kent, et élevé à Oxford, se retira après ses études dans sa patrie, où il s'occupa particulièrement de la lecture des livres obscurs et oubliés ou négligés par le commun des savans, partageant son temps entre cette

occupation et la culture des champs. On a de lui un ouvrage sur la *Manière de former les houblonnières*, 1576, in-4°, 2ᵉ édition. II. *La Magie et la Sorcellerie dévoilées*, qui parut en anglais en 1584, in-4°; réimprimée en 1651. Il s'y applique à prouver la fausseté de l'opinion commune des communications que les sorciers ont avec les diables, les esprits familiers et le pouvoir qu'ils ont sur les hommes, les femmes et les enfans, et à dévoiler les pratiques des sorciers, des enchanteurs, des devins, ainsi que les erreurs de l'alchimie et de l'astrologie. Une doctrine de cette nature, dans un temps où la réalité des pratiques mystérieuses de la sorcellerie et de leur pouvoir était l'objet de la croyance générale, ne pouvait que faire beaucoup de bruit, et trouver beaucoup de contradicteurs. On prétend que ce livre fut brûlé publiquement. Toujours est-il certain que Jacques Iᵉʳ, dans la préface de sa Démagogie imprimée à Edimbourg, en 1597, et ensuite à Londres en 1603, annonce qu'il a écrit cet ouvrage pour réfuter les opinions de Wierus et de Scot, qui n'a pas eu honte, dit-il, de nier l'existence de la magie, et de renouveler les erreurs des saducéens en contestant l'existence des esprits. Ce monarque ne fut pas le seul adversaire de Scot; il fut également combattu par John Raynolds et le docteur Meric, Casaubon, Joseph Glanvil, etc. Scot mourut en 1599.

SCOTIN (Gérard), graveur, né à Gonesse près Paris, en 1642, fut élève de François de Poilly. Il a laissé, entre autres ouvrages: une *Sainte Catherine*, *la Circoncision* et *le Baptême de J.-C.* d'après Mignard, et d'autres morceaux d'après le Dominiquin. Il y a encore un graveur de la même famille (Louis-Gérard), qui exécuta à Londres *Bélisaire aveugle*, d'après Van Dyck; et la *Naissance d'Adonis*, d'après Boucher.

SCOTISTES. *Voy.* Duns.

SCOTT (Michel), descendant de l'ancienne famille de Balwirie, dans le comté de Fife en Ecosse, où il naquit vers l'an 1240, se trouva, en 1260, à la bataille de Largo, où il servit comme volontaire. Le roi Alexandre III l'honora du titre de chevalier et l'employa dans plusieurs ambassades. Ce prince étant mort d'une chute de cheval à Kin-Horn, Michel Scott fut envoyé en Norwège, pour ramener en Ecosse la petite-fille de ce monarque infortuné; elle mourut, suivant les uns, dans la traversée, et, suivant les autres, dans une des îles Orkney. A son retour, il fut nommé l'un des régens du royaume, et mourut fort regretté, en 1291. On a dit qu'il était adonné à l'astrologie judiciaire; mais comme il avait quelques notions de géométrie, il est possible que chez un peuple ignorant et crédule il ait passé pour un homme qui avait de fréquentes communications avec le diable. On présume qu'il est auteur d'un traité latin de *Physionomie*, publié plusieurs fois dans le 15ᵉ siècle.

SCOTT (Thomas), théologien anglais, mort en 1626, bachelier en théologie et prédicateur de la compagnie anglaise à Utrecht, où il fut assassiné par un soldat, a laissé un grand nombre d'ouvrages, sous des titres très-singuliers. I. *Vox populi.* II. *Vox Dei.*

III. *Vox regis.* IV. *Digitus Dei.* V. *La Fourmi belgique.* VI. *Le Combat de la langue entre deux soldats anglais dans la cabane de Gravesend*, in-4°. VII. *Symmachia*, ou *le vrai Nœud d'amour unissant la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies*, in-4°. VIII. *Les Voleurs de Dieu et du roi*, en deux sermons, in-4°. IX. *Le Faiseur de Projets*, sermon prononcé devant les juges, à Norwich. X. *Les Nouvelles du Parnasse*, in-4°.

SCOTT (Dr. Jean), ministre de l'Eglise anglicane, né en 1638, dans le comté de Wilt, s'acquit par ses vertus une grande réputation, et mourut en 1694. Il s'est rendu recommandable par un ouvrage ascétique, intitulé *La Vie chrétienne,* en trois parties, qui a eu beaucoup de lecteurs et a souvent été réimprimée. La première partie parut en 1681, in-8°, et les autres ont été publiées successivement. Il a donné plusieurs *écrits* contre les catholiques, et des *Résolutions de cas de conscience*, ainsi que des *Discours pour ramener les dissidens à la communion de l'Eglise anglicane.*

SCOTT (David), mauvais historien, né en 1675, près d'Haddington en Ecosse, étudia en droit à Edimbourg, mais ne suivit jamais le barreau. Attaché à la famille Stuart, il ne voulut jamais prêter le serment qu'on exigeait pour établir la révolution, ce qui l'exposa à plusieurs désagrémens et même à être détenu. Sans être versé dans l'histoire, il se crut assez de talent pour écrire celle d'*Ecosse* qui parut en 1727, en un vol. in-folio, ouvrage très-médiocre et qui n'est guère qu'une traduction d'Hector Boethius. Scott mourut à Haddington en 1742, âgé de 67 ans.

SCOTT (Daniel), savant écrivain anglais, né à Londres, mort en 1759, acheva ses études à Utrecht, où il fut reçu docteur en droit. Il se joignit dans cette ville à la société des baptistes ou mennonistes; mais il ne fit jamais aucune fonction ecclésiastique. Scott a donné plusieurs ouvrages: I. Un *Essai sur la Trinité démontrée par l'Ecriture;* cet ouvrage a eu trois éditions. II. En 1741, une *Nouvelle version de l'Evangile de Saint Matthieu, avec des notes critiques.* III. En 1745, un *Appendix* au Lexicon grec d'Estienne, 2 vol. in-folio. — Sott (Thomas), frère du précédent, mort en 1746, ministre dissident d'abord à Hitchin au comté d'Hertfort, et ensuite à Norwich, a donné quelques Sermons, prêchés en différentes occasions. — Scott (Joseph-Nicolas), fils du précédent, fut quelque temps pasteur d'une congrégation d'indépendans à Norwich; mais il quitta cette place pour se faire arien et médecin. — Scott (Thomas), frère de Joseph-Nicolas, et fils de Thomas, mort vers 1775, fut successivement ministre de deux congrégations de dissidens; la première à Lowestoff, au comté de Suffolk, et la seconde à Ipswich, d'où il passa à Hapton au comté de Norfolk; il y mourut. On a de lui plusieurs *Sermons* particuliers, et un petit volume de *Poésies lyriques.* Mais il est bien plus connu par une *Traduction* en vers anglais d'un livre de Job, avec des notes. Cet ouvrage a eu deux éditions.

SCOTT (Jean), poète anglais, né en 1730, mort en 1783, fils

d'un commerçant de Londres. Son père en quittant le commerce se retira à Amwell au comté d'Hertford ; ce fut là que notre poète fut élevé. Il se fit connaître fort jeune par des Elégies, qui furent admirées des meilleurs poètes. On a imprimé les Œuvres de Scott, en 1782, en un vol. in-8°, et cet auteur a donné encore plusieurs autres ouvrages : I. *Observations sur les pauvres*. II. *Le Code des voleurs de grands chemins et des filoux*. III. *Pamphlet sur l'authenticité des poèmes de Rowley*.

SCOTTEN. *Voy.* HUDDE.

SCOTTI (JULES-CLÉMENT), ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie et la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12, traduite en français par Restant, 1721, in-12, sous le titre de la Monarchie des Solipses ; livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché dans le temps où les jésuites florissaient. On a voulu faire passer la Monarchie des Solipses pour un livre inspiré par la charité la plus pure. Bayle, plus sincère, ne reconnaît dans cet ouvrage qu'une satire dictée par le dépit. On y voit partout un homme fort content de lui-même et fort mécontent des jésuites, occupé à se laver et à les noircir ; s'il n'a pas été employé à enseigner la théologie, c'est qu'ils ne savent pas comme il faut l'enseigner ; s'il n'a pas été dans les charges qu'il souhaitait, c'est qu'on n'y admet que des sujets indignes ; s'il a quitté l'ordre, ce n'est pas apostasie, c'est qu'on l'a congédié, parce qu'il avait trop de mérite, et que ses grandes qualités faisaient ombrage à ses supérieurs. Ses autres ouvrages sont : I. *De potestate pontificiâ in Societatem Jesu*, 1646, in-8°. II. *De obligatione regularis*, etc., 1647, in-4°. Cet auteur mourut en 1669, âgé de 67 ans, à Padoue, où il jouissait d'une assez grande considération quoiqu'il fût d'un caractère aigre et hautain.

SCOTTI (le comte FRÉDÉRIC), poète latin et jurisconsulte du 16° siècle, né à Plaisance, a publié un vol. de poésies latines, imprimé à Bologne, en 1580, avec deux livres de lettres ; et quelques autres opuscules. Son style n'est pas assez châtié, sans doute parce que ses devoirs de jurisconsulte ne lui laissaient pas tout le loisir nécessaire. On a encore de lui quelques Traités sur des matières de droit. Cette famille a produit une foule d'hommes célèbres. On distingue, entre autres, le comte Jean SCOTTI, bon poète, et David SCOTTI, jésuite, qui a publié des *Leçons sacrées*, intitulées *David*, et imprimées à Bologne, en 1793, 2 vol. in-4°. II. Un *Discours dramatique*, ayant aussi pour titre *David*, Bologne, 1759.

SCOTTO (OCTAVIEN), imprimeur distingué, né à Monza, ouvrit, vers la fin du 15° siècle, une célèbre imprimerie, qu'il transmit à son fils Jérôme. Il avait pour devise une Renommée qui embouche la trompette, ayant un bouclier sur lequel étaient ces lettres : O. S. M., c'est-à-dire, *Octavio Scotto de Monze*. André SCOTTO a publié un *Itinéraire de l'Italie*, Vicence, 1615.

SCOTUS. *Voy.* MARIANUS.

SCOUGAL (HENRI), prédicateur et écrivain ascétique écossais, né à Sulton en Ecosse, en 1650, professa la théologie dans

le collége du roi et dans l'université d'Aberdeen, dès l'âge de 24 ans, avec tant de succès que la plupart des meilleurs théologiens d'Ecosse ont été formés sous lui. Il ne borna pas là ses travaux, il se livra également à la prédication; mais son ardeur le conduisit au tombeau. Il mourut en 1678, âgé de 28 ans. Il était d'un caractère extrêmement aimable, d'une piété fervente et d'une humilité telle qu'il paraissait le seul au monde qui ne se doutât pas du mérite qui le distinguait. Sa *Vie de Dieu dans l'ame de l'homme*, et ses *Neuf Sermons*, sont les ouvrages les mieux écrits qui aient été publiés en Ecosse dans le 17e siècle.

SCOUVILLE (Philippe), célèbre missionnaire jésuite, né à Champion, dans le duché de Luxembourg, en 1622, mort le 17 novembre 1701, se dévoua entièrement à l'instruction de cette province et des pays voisins. Il a laissé : I. Un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8°. C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale, très-utile aux missionnaires et aux curés. II. *Abrégé du Catéchisme;* c'est le catéchisme du diocèse de Trèves, un des meilleurs qu'il y ait et des plus appropriés à l'intelligence des enfans et du peuple. Il serait seulement à souhaiter qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. III. *Sancta Sanctorum sanctè tractanda*, etc. On a publié sa Vie en latin, Coblentz, 1703, in-4°.

SCRIBANI ou SCRIBANIUS (Charles), jésuite, né à Bruxelles, en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différends de cette ville. C'est à ses soins qu'on dut la maison professe d'Anvers, le collége et le noviciat de Malines, etc. Le P. Scribani parlait avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entre autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert, lui donnèrent des marques distinguées de leur estime. Il laissa plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Amphitheatrum honoris adversùs calvinistas*, Anvers, 1606, in-4° ; qu'il publia sous le nom de *Clarus Bonarscius*. Les artifices et les procédés des calvinistes y sont peints avec une chaleur qui les irrita. Aussi Casaubon dit que ce livre aurait dû être intitulé *Amphithéâtre d'horreurs*. On sollicita vivement Henri IV de le faire brûler, parce que certaines maximes qu'il renferme paraissaient être contraires à la sûreté des princes ; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avait écrit une lettre d'éloges à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation. On a encore de lui : I. Une *Histoire des guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8°. II. *Antverpia*, 1610, in-4°. C'est un éloge des citoyens d'Anvers. III. *Origines Antverpensium*, in-4°, bien écrit ; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. IV. *Orthodoxæ fidei controversa*, Antverp. Roccaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontificia*, tom 7. V. *Ars mentiendi calvinistica*. VI. *Meditationes sa-*

græ, latin et flamand, 1615, 2 vol. in-8°. VII. *Medicus religiosus*, 1617. Il y parle des maladies de l'ame et de leur guérison. VIII. *Superior religiosus*, 1619, in-12. IX. *Cœnobiarcha*, 1624, in-8°. Ces trois ouvrages sont les fruits d'une longue expérience. X. *Politico-Christianus*, 1624, in-4°, etc.

SCRIBONIUS-LARGUS, ancien médecin du temps d'Auguste ou de Tibère, auteur de plusieurs ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Jean Rhodius, Padoue, 1655, in-4°. On en a une plus ancienne, de Bâle, 1529; ils sont consultés par les savans.

SCRIBONIUS (Guillaume-Adolphe), médecin et philosophe, né à Marpurg, dans le 16e siècle, fut zélé partisan de Ramus, et soutint ses opinions par des ouvrages qu'il publia sous ce titre : *Idea medicinæ secundùm logicas leges informandæ*, etc. *Item de podagrâ, hydrope, dyssenteriâ et physiologiâ corporis*, Lemgoviæ, 1684, in-8°. *De sagarum naturâ et potestate, deque his cognoscendis et puniendis physiologia*, etc., Helmstadii, 1584, in-4°. *Responsio ad examen veritatis de purgatione sagarum per aquam frigidam*, Francofurti, 1590, in-8°.

SCRIMGER (Henri), savant Ecossais, mort à Genève, en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fugger, bienfaiteur des gens de lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Il alla à Genève pour les faire imprimer par Henri Estienne, ainsi que les Novelles de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de Henri d'Écosse. Il avait aussi travaillé à éclaircir *Athénée*; mais ses notes n'ont pas vu le jour.

SCRIVERIUS (Pierre), historien hollandais, né à Harlem, mort en 1653, à l'âge de 63 ans, selon Hoffman, a bien mérité des gens de lettres par ses éditions de Végèce, de Frontin et de quelques autres qui ont traité de l'art militaire. Il a publié le premier les *Fables* d'Hygin; et la Hollande où il était né lui a obligation de deux grands et assez bons ouvrages qui concernent son histoire; l'un sous le titre de *Batavia illustrata*, 1611, in-4°; et l'autre, *Bataviæ comitumque historia*, traduite en français, Paris, 1666, in-12. *V.* Pontanus.

SCRODER (.....), savant Allemand, a publié à Amsterdam, en 1711, une Grammaire arménienne, intitulée *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*. La langue arménienne s'écrit de gauche à droite; elle a 38 lettres, et se divise en quatre sortes d'écriture : la première est appelée *erghatachir*, écriture de fer; la seconde *poloverchir*, écriture ronde; la troisième *noderchir*, écriture des notaires; et la quatrième est composée de majuscules.

SCROFA (Sébastien), médecin du 16e siècle, né à Cambrai, savant philosophe et littérateur, a traduit en latin quelques traités de Galien, avec des notes, qu'il publia sous ce titre : *Galeni libellus de bono et malo succo*, Parisiis, 1546, in-8°. *De bono et malo succo cum remediis parabilibus, cum scholiis*, Lugduni, 1547, in-8°. *De remediis*

parabilidus, cumscholiis, Parisiis, 1548, in-8.

SCUDDER (Henri), théologien anglais, presbytérien, mort avant la restauration, fut ministre de Collingbourne-Ducis, au comté de Wilt, et bachelier en théologie à l'université de Cambridge. Il est auteur d'un livre intitulé *La promenade journalière du chrétien.*

SCUDÉRI (George de), écrivain ridicule du dix-septième siècle, et l'un de ceux qui doivent leur immortalité aux satires de Boileau, naquit au Havre-de-Grace, en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir passé quelque temps dans cette ville, il vint cultiver les lettres à Paris. L'Académie française lui donna une place dans son corps, en 1650. Il était alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, très-petit gouvernement qu'il exaltait sans cesse. Il en fit dans un poème, une description magnifique; quoique, suivant Chapelle et Bachaumont, il n'y eut pour toute garde qu'un suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il se piquait surtout de noblesse et de bravoure. Dans une *Epître dédicatoire* au duc de Montmorenci, il lui dit : « Je veux apprendre à écrire de la main gauche, afin que ma droite vous serve plus noblement....... » Et ailleurs il dit : « Qu'il est sorti d'une maison où l'on n'a jamais eu de plumes qu'au chapeau...... » Telle fut l'une de ces préfaces. « Tu couleras aisément, dit-il au lecteur, sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai employé la plus grande partie de l'âge que j'ai à voir la plus belle et la plus grande partie de l'Europe, et que j'ai passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en arquebuse qu'en chandelles; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les paroles. » Pendant qu'il mendiait la faveur du cardinal de Richelieu, il ne craignait pas, par exemple, de dire aux grands :

Princes, ne pensez pas, si je vous importune,
Que mon propre intérêt m'oblige à ces discours;
Je songe à votre gloire, et non à ma fortune;
La vérité me plaît, et je la dis toujours.

Quelles rodomontades ne trouve-t-on pas dans son sonnet sur les dégoûts du monde?

J'ai vécu dans la cour, j'ai pratiqué les princes;
J'ai connu Richelieu, j'en fus plus estimé;
Et, dans la belle ardeur dont j'étais animé,
L'Europe m'a connu dans toutes ses provinces.
Pour moi, plus d'une fois, le danger eut des charmes,
Et dans mille combats je sus tout hasarder;
L'on me vit obéir, l'on me vit commander;
Et mon poil tout poudreux a blanchi sous les armes.
Il est peu de beaux-arts où je ne sois instruit;
En prose comme en vers mon nom fit quelque bruit;
Et par plus d'un chemin je parvins à la gloire.

Ayant porté la modestie à cet excès, il n'est pas étonnant qu'il traitât Corneille, le premier auteur de son temps, avec dédain. Cet homme bizarre était fait pour les aventures singulières. Dans un voyage qu'il fit avec sa sœur en Provence, on les plaça dans une chambre où il y avait deux lits. Avant de se coucher, Scudéri demanda à sa sœur ce qu'ils feraient du prince Mazare (un des héros du roman de Cyrus) : il fut arrêté, après quelques contestations, qu'on le ferait assassiner. Des marchands, qui étaient dans une chambre voisine, ayant entendu cette conversation, crurent que

c'était la mort de quelque grand prince que l'on complotait. La justice fut avertie; le frère et la sœur furent mis en prison, et ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à se justifier. Ce poète mourut à Paris, le 14 mai 1667, accablé des ridicules qu'il avait souvent mérités, et qui effacèrent quelques qualités estimables qu'il possédait : la fidélité à l'amitié, et la fermeté d'ame dans le malheur ou dans l'indigence. Sa veuve, morte en 1711, avait beaucoup plus d'esprit que lui, ou du moins un esprit plus naturel et plus agréable. Scudéri a composé un grand nombre d'ouvrages qui déposent plus en faveur de sa fécondité que de son talent. C'est ce que nous apprend le judicieux Despréaux, intrépide défenseur du bon goût, qu'il savait apprécier :

Bienheureux Scudéry (dit-il), dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire;
Et quand la rime enfin se trouve au bout du vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers.

Ses ouvrages sont : I. Seize *Pièces de théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, et assez platement écrites, à quelques vers près, semés de loin en loin; sa tragédie de la *Mort de César*, représentée en 1636, et sa tragi-comédie de l'*Amour tyrannique*, sont les plus supportables. II. *Le Cabinet*, ou *Mélange de Vers* sur des tableaux, des estampes, etc. III. *Recueil de Poésies* diverses, dans lequel, outre 101 *Sonnets* et 30 *Epigrammes*, on trouve des *Odes*, des *Stances*, des *Rondeaux*, des *Elégies*, etc. IV. *Alaric*, ou *Rome vaincue*, poème héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de faire le pendant de la *Pucelle* de Chapelain, mais qui fournit à l'auteur l'occasion de faire une action généreuse. Il avait dédié cet ouvrage à la reine Christine, qui lui destinait une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancherait les louanges données au comte la Gardie qu'elle avait disgracié. Scudéri répondit à la proposition qu'on lui en fit : « Quand la chaîne d'or serait aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, je ne détruirais jamais l'autel où j'ai sacrifié. » Le comte de la Gardie, qui le priva de ce don, ne lui en fit pas même un remercîment. V. *Le Voyageur fortuné dans les Indes du couchant*, ou *Découvertes au-delà des trois villes de Tendre, avec l'Almanach de l'Amour*, Paris, 1663, in-12. VI. *L'Apologie du Théâtre*. VII. Des *Discours politiques*. VIII. Des *Harangues* qui marquent plus de fécondité que de génie. IX. Des Traductions aussi médiocres qu'infidèles.

SCUDÉRI (MADELEINE DE), fameuse romancière; sœur du précédent, née au Havre-de-Grace comme lui, en 1607, fut auteur par nécessité, et vint de bonne heure à Paris; tout concourut à y faire parler d'elle; les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, et que Boileau appelait une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés ne sont que le tableau de ce qui se

passait à la cour de France. Les petits-maîtres applaudirent surtout à la Carte du pays de *Tendre*, qui se trouve dans *Clélie*. Cette Carte représente trois rivières, sur lesquelles sont situées trois villes nommées *Tendre : Tendre sur inclination*, *Tendre sur estime*, et *Tendre sur reconnaissance*. L'abbé d'Aubignac lui enleva la gloire de cette frivole découverte, en publiant sa *Relation du Royaume de Coquetterie*. Ce plagiat excita une querelle qui aurait pu devenir piquante, si mademoiselle Scudéri n'avait pris le parti du silence. Elle mourut à Paris le 2 juin 1701. Ses amis l'appelèrent la *Sapho* de son siècle. Les plus beaux génies de l'Europe étaient en commerce de lettres avec elle. L'Académie des Ricovrati de Padoue se l'associa. Son *Discours sur la Gloire* remporta le premier prix d'éloquence que l'Académie française eût donné. La reine Christine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat et Louis XIV lui firent des pensions. Le célèbre Nanteuil la peignit au pastel, et mademoiselle Scudéri l'en remercia par ces vers :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agrémens dans ses vers; sa prose n'en offre pas moins quelquefois; et dans ses romans même, qu'on rechercha trop d'abord, et qu'on dédaigna peut-être trop ensuite, il y a plusieurs traits ingénieux, et des portraits très-bien rendus et pleins de finesse. Ses principaux ouvrages sont : I. *Clélie*, histoire romaine, Paris, 1656, 10 volumes in-8°, réimprimée plusieurs fois, entre autres en 1731, en 16 volumes in-12, édition plus commode que l'in-8°. «*Clélie*, dit Voltaire, est un ouvrage plus curieux qu'on ne pense. On y trouve les portraits de tous les gens qui faisaient du bruit dans le monde du temps de mademoiselle de Scudéri; tout Port-Royal y est; le château de Villars, qui appartient aujourd'hui à M. le duc de Praslin, y est décrit avec la plus grande exactitude.» Ceux qui aiment à connaître les mœurs et les personnages de ce temps-là y trouveraient encore des renseignemens utiles. Quoique l'héroïne soit romaine, on sent bien que tout y est dans le goût français. II. *Artamène, ou le grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8°. Ce qui rend ces Romans si longs, c'est que les aventures sont continuellement interrompues par des entretiens sur l'amour, sur la galanterie, et même sur d'autres objets. «On y voit (dit l'abbé Trublet) un modèle de ces conversations savantes et ingénieuses de l'hôtel de Rambouillet. On me dira peut-être que ce n'est pas de quoi en donner une grande idée, et il faut avouer en effet, que les conversations de ces romans paraissent ennuyeuses à la plupart du monde, et qu'elles ont beaucoup contribué à dégoûter des romans mêmes. Ce n'est pas que plusieurs ne soient assez belles; mais elles sont mal placées dans un roman, où le lecteur cherche des faits et non des discours. Elles interrompent quelquefois la narration quand elle est la plus intéressante, et reculent un dénoûment qu'on attendait avec impatience. D'ailleurs ces conversations sont entre

plusieurs personnes; cela n'en serait peut-être que plus vif, plus varié, et par conséquent plus agréable dans la réalité, dans une chambre; mais dans un livre, dans un dialogue, tant d'interlocuteurs différens ne servent qu'à répandre de la confusion. Je ne saurais distinguer nettement tous ces personnages; je ne sens pas assez la différence de leurs caractères, la raison précise qui fait dire telle chose à l'un plutôt qu'à l'autre, et ainsi je ne goûte point le vrai plaisir du dialogue; je ne crois point assister à une conversation.» Voilà les raisons pour lesquelles les conversations des romans de mademoiselle de Scudéri, et enfin ses romans mêmes cessèrent de plaire. III. *Célanire* ou *la Promenade de Versailles*, 1698, in-12. IV. *Ibrahim*, ou *l'Illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8°. V. *Almahide*, ou *l'Esclave Reine*, 1660, 8 vol. in-8°. VI. *Célinte*, in-8°. VII. *Mathilde d'Aguilar*, in-8°. VIII. Des *Conversations* et des *Entretiens*, en 10 vol., etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisait pour se former aux belles manières et à la politesse; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, leur lecture sous ce rapport serait peu utile. On a publié en 1766, in-12, *l'Esprit* de mademoiselle de Scudéri. Cette nouvelle Sapho cultiva l'amitié et connut l'amour. Elle fut très-liée avec Pélisson, dont la laideur épouvantable aurait empêché de soupçonner qu'elle pût s'attacher à lui; mais elle n'était guère moins laide que son amant. La douceur de son caractère lui fit beaucoup d'amis illustres. Les princes et les princesses de la famille royale ne dédaignaient pas de la prévenir, et Madame lui disait quelquefois : « C'est moi qui suis l'amant dans notre commerce; c'est moi qui vous cherche avec mystère.» Elle avait souvent des saillies, et faisait facilement des impromptus. Ayant visité le donjon de Vincennes, où Condé avait été prisonnier, on lui montra un endroit dans lequel ce prince avait fait mettre des œillets qu'il arrosait tous les jours. Elle fit sur-le-champ les vers suivans :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles!
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

Ayant été éclaboussée par le carrosse d'un financier. «Cet homme-là, dit-elle, est vindicatif; nous l'avons crotté autrefois, il nous crotte maintenant.» On parlait en sa présence de Versailles, et l'on disait que c'était un lieu enchanté. « Oui, repartit-elle, pourvu que l'enchanteur y soit....»

SCULTET (Abraham), théologien, né à Grumberg, en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les protestans. Les fanatiques se vengèrent de ses soins pour la tranquillité commune, en lui faisant perdre sa chaire par les calomnies les plus atroces. On a de lui un livre intitulé *Medulla Patrum*, 1634, in-4°, et plusieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embden, en 1626. Son amour pour le travail lui avait fait placer sur la porte de son cabinet, à l'exemple de Zach Ursinus, cette inscription, qui était à la fois une

invitation pour les savans, et un épouvantail pour les oisifs :

Amice, quisquis huc venis,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

Il pensait que les calvinistes ne devaient pas écrire contre les luthériens, parce que la controverse irritait les esprits, souvent sans les convaincre. Le silence et la patience lui paraissaient les moyens les plus propres à produire la paix.

SCULTET (CHRISTOPHE), luthérien, né à Trugard, connu par un assez bon *Commentaire sur Job*, mourut en 1649, après avoir exercé le ministère à Stettin, et mis au jour d'autres écrits.

SCULTET (JEAN). *Voy.* SCULTETUS.

SCULTETUS ou SCHOLZ (JEAN), savant allemand, adjoint de l'Académie impériale des curieux de la nature, né à Nuremberg, en 1621, mort à 59 ans, membre du collége des médecins dans sa ville natale, a donné : ***Trichiasis admiranda, sive morbus pilaris observatus***, Norimbergæ, 1658, in-12; ***Prophylaxis circà præsentem et futurum sanitatis statum***, ibidem, 1665, in-12; ***Plantarum cultura***, ibidem, 1666, in-12. C'est un discours qu'il prononça pour ranimer l'étude de la botanique.

SCUPOLI (LAURENT), fameux écrivain ascétique, né à Otrante, se fit théatin, en 1571, à l'âge de 40 ans environ, et mourut le 28 novembre 1610, à Naples. Il a donné plusieurs ouvrages mystiques, dont le plus fameux est le ***Combat spirituel***, livre que portait sur lui Saint François de Sales, et qui parut pour la première fois à Venise, en 1589, in-12. Il a été réimprimé depuis une multitude de fois, soit en italien, en latin, en français, en allemand et même en langue arabe. Cette dernière traduction, qui est du P. Pierre Formage, jésuite, parut à Rome à l'imprimerie de la Propagande, en 1775, in-12. Ce livre a cela de commun avec l'Imitation de Jésus-Christ, que l'on a beaucoup disputé pour savoir le nom de l'auteur à qui l'on en étoit redevable. Les bénédictins et les jésuites l'ont revendiqué : les premiers pour leur P. Castagnisa, Espagnol ; les seconds pour le P. Achille Galiardi. La victoire paraît être restée du côté des théatins. Ceux-ci ont en leur faveur d'excellentes raisons, jointes à la majeure partie des éditions qui donnent le ***Combat spirituel***, en général, à un théatin inconnu, ou nommément au P. Scupoli. On peut voir là-dessus une Dissertation latine, imprimée à Vérone, en 1747, in-12, rédigée par le P. Contini, théatin, sur les Mémoires de son confrère Savonarola, ou les ***Scrittori teatini*** du P. Vezzasi, publiés à Rome, en 2 vol. in-4°. Dans ce dernier ouvrage, on donne, part. 2°, pag. 280 et suiv., une Notice plus ample de toutes les éditions du ***Combat spirituel***.

SCUTELLARI (JACQUES), médecin, né d'une ancienne et noble famille de Parme, florissait dans le 16ᵉ siècle. La médecine, la philosophie et la poésie furent surtout l'objet de ses études. Il fut médecin du marquis Sforce Pallavicini, puis de l'empereur Rodolphe II, auquel il demeura attaché jusqu'à sa mort, arrivée en 1500. Nous avons de lui un Commentaire du livre d'Aristote ***sur la***

nature humaine, Parme, 1568, et une tragédie intitulée *Athamas*.

SCUTIUS (Corneille), médecin de Bruges, cultiva aussi les mathématiques. On a de lui : *Dissertatio de medicinâ*, Autverpiæ, 1546 ; *Disputatio astrologica et medica contrà Diarium, quod Almanachum vocant, Petri Bruhesii*, ibidem, 1647. Il composa cet ouvrage en grec et en latin, pour faire parade de son savoir dans ces deux langues.

SCYDELIUS (Jean-Michel), est connu par un ouvrage intitulé *Nonnulla de linguarum divisione Babyloneæ turris ædificatores dispellente*, Anneberg, 1720, in-4°.

SCYLAX, mathématicien et géographe, de l'île de Cariande, dans la Carie, florissait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 522 avant Jésus-Christ. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il voulait faire la conquête. Scylax, après un voyage de trente mois, aborda en Égypte, et lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savans lui attribuent l'invention des Tables géographiques. Nous avons, sous son nom, un *Périple* publié par Hœschelius, avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4° ; mais cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent.

SCYLITZES (Jean), dit *Curopalate*, auteur grec, grand-maître de la maison des empereurs de Constantinople, composa en grec, dans le 11e siècle, l'*Histoire* abrégée de cet empire, depuis l'an 813 jusqu'à l'an 1081 que vivait cet écrivain. Cedrenus Syucelle a copié une partie de cette histoire dans la sienne, imprimée à Paris, en 1647, 2 vol in-fol., et n'a fait aucune mention de Scylitzès. L'ouvrage entier de ce dernier parut en latin à Venise, en 1570, de la traduction de Gabius ; et la partie que Cedrenus n'a point copiée (c'est-à-dire depuis 1067 jusqu'en 1081) fut publiée en grec et en latin, en 1647, par le P. Goar, avec Cedrenus.

SCYLLIS et DIPÆNUS, sculpteurs crétois, vivaient sous l'empire des rois mèdes, et avant que Cyrus eût détruit leur domination. Ils furent les premiers, suivant Pline, qui se distinguèrent dans l'art de tailler le marbre. Ils firent pour les habitans de Scyone, les statues d'*Apollon*, de *Diane*, de *Minerve* et d'*Hercule*.

SEBA, de la tribu de Benjamin, un des complices de la révolte d'Absalon contre son père. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnaître David pour leur roi. Étant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitans, alarmés, lui coupèrent la tête, vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne, et la jetèrent par dessus les murailles à la vue de Joab, qui leva aussitôt le siége de cette ville.

SEBA (Albert), natif d'Etzéel, en Oostfrise, apothicaire à Amsterdam, membre de l'Académie des curieux de la nature, est auteur de la *Description* d'une immense collection d'objets d'histoire naturelle, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam, en 1734-65, en 4 vol. in-folio : le 4e vol. n'a point paru. Les explications sont en latin et en français. Cet

ouvrage, cité autrefois, est aujourd'hui moins estimé, à cause de l'inexactitude des figures; cela n'empêche point que la richesse de son exécution et sa grande rareté ne le fassent monter à un très-haut prix dans les ventes.

SÉBASTIAN-LATRE (don Thomas), conseiller d'état de S. M. C., et son secrétaire, né vers l'année 1740, et mort en 1804, travailla avec succès à la réforme du théâtre de sa nation; la lecture de Racine, qu'il aimait beaucoup, et le bon accueil qu'on avait fait à la traduction qu'il venait de publier, en vers espagnols, de sa tragédie de Britannicus, l'engagèrent à faire une étude particulière du théâtre français. Les monstrueuses compositions de Lopez de Vega, de Calderon, Moreto, Solis, Roxas et autres auteurs dramatiques avaient tellement corrompu le goût des Espagnols en général, qu'ils méprisaient toutes les pièces qui n'étalent pas remplies de duels, de prodiges et d'aventures amoureuses les moins vraisemblables. Toutes ces considérations, qui auraient découragé tout autre, ne firent qu'exciter le patriotisme de Sébastian-Latre pour la gloire de sa nation. Il crut seulement que pour mieux réussir, il fallait plutôt commencer par corriger les pièces qui étaient alors en vogue, que d'en faire de nouvelles; et ce fut la marche qu'il suivit. Il commença par une des plus mauvaises comedies de Roxas, intitulée : *Progné et Philomèle*, dont il fit une belle tragédie. Sébastian-Latre nous a laissé en outre : I. *Histoire du théâtre Grec et Romain*, Madrid, 1804, 3 volumes in-4°. II. *Essai sur le théâtre espagnol*, Saragosse, 1772, in-4°. III. *Dissertation sur la littérature arabe*, Saragosse, 1775, in-8°. IV. *Dissertation sur l'éloquence grecque et l'éloquence romaine comparées ensemble*, Madrid, 1788, in-4°. V. *Les Vies de trois fameux poètes espagnols, Lopez de Vega, Calderon et Moreto, avec le jugement impartial de leurs ouvrages*, Madrid, 1790, in-4°. Le docteur Signorelli, dans sa *Storia critica de' teatri antichi è moderni*, lib. 3, cap. 6, parle avantageusement du patriotisme de Sébastian-Latre, pour la réforme du théâtre national; mais il est d'avis qu'il valait mieux composer de nouvelles pièces que de corriger les anciennes.

SÉBASTIEN (Saint), surnommé le *Défenseur de l'Eglise romaine*, fut martyrisé le 20 janvier 288. On ne sait rien de bien certain sur ses derniers momens. Les actes de son martyre sont peu authentiques, et méritent peu de foi. (*Voyez* ce qu'en dit Baillet dans ses Vies des Saints.) Mais Saint Ambroise rend de glorieux témoignages à sa constance. Son culte, qui était presque général dans l'Eglise, reçut de grands accroissemens en 680. La peste ravageait Rome. Le pape Agathon mit cette ville sous la protection de Saint Sébastien; et ce fléau fit alors, dit-on, bien moins de ravages. C'est depuis cette époque que les fidèles invoquent ce Saint dans les temps de contagion.

SÉBASTIEN, frère cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frère, vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui était venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un

pareil concurrent. S'étant raccommodé avec Honorius, il jura la perte des deux frères. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris et décapité à Narbonne, en 413, et Jovin subit peu de temps après le même sort. Sébastien était un des plus puissans seigneurs de la Gaule, et y vivait heureux avant de s'être livré aux desseins ambitieux de son frère.

SÉBASTIEN (Don), roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean et de Jeanne, fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554, et monta sur le trône en 1557, après Jean III, son aïeul. Ce jeune prince montra beaucoup de goût pour l'étude; et sa tutrice, Catherine d'Autriche, femme du feu roi, lui donna des maîtres qui, en peu de temps, développèrent les dispositions qu'il avait pour les sciences. On en fit, non pas un monarque pieux, mais fanatique. Jaloux d'être distingué des autres potentats, il prit le titre de roi *très-obéissant*, à l'exemple des souverains de France et d'Espagne, dont l'un avait le surnom de roi *catholique*, et l'autre celui de roi *très-chrétien*. Sa haine pour les infidèles égalait le respect qu'il avait pour l'Eglise, et il ne parlait aux moines qui l'entouraient que du jour où il aurait le bonheur de verser le sang des Maures et des Mahométans. Sévère dans ses principes et dans ses habitudes, il regardait la flatterie comme le plus funeste des poisons. Il ne sut pourtant pas toujours s'en préserver; et les conseils de quelques courtisans vicieux le plongèrent dans le désordre des passions les plus effrénées. Mais bientôt ses inclinations guerrières l'en firent triompher. Suivi de huit à neuf cents Portugais, il fit voile vers Tanger, attaqua les Maures qui habitaient les montagnes de l'Afrique, en massacra une partie et dispersa l'autre. Cet avantage lui inspira de plus grands projets; et, de retour à Lisbonne, il promit de marcher au secours de Mulei-Mohammed qui était en guerre avec Moluc son oncle, roi de Fez et de Maroc. L'entreprise était importante; et don Sébastien crut devoir en proposer le partage à don Philippe de Castille, qui promit de lui envoyer cinquante galères avec dix mille hommes. Mais ce prince n'était pas dans l'intention de tenir ses engagemens, et ne songeait qu'à profiter de l'éloignement de Sébastien, pour joindre la couronne de Portugal à celles de Castille et de Léon. Persuadé que Philippe était sincère, don Sébastien fait lever des troupes en Allemagne et en Italie; met des impôts extraordinaires, s'embarque et s'éloigne de son royaume, malgré les prières du peuple, et malgré le morne silence de la plupart de ses compagnons d'armes. Après avoir traversé la mer qui sépare l'Espagne de l'Afrique, don Sébastien descendit sur la côte d'Arzila, convaincu que rien ne devait résister à sa valeur; il rejeta les propositions de Moluc, qui lui offrit la paix avec l'abandon de la partie du pays qui pouvait lui convenir. « Plus de quartier, s'écria Moluc outré de ce refus; et que le roi de Portugal se perde, puisqu'il le veut : marchons à lui. » En effet, la première attaque des Maures jeta l'épouvante dans l'armée de don Sébastien. Il aurait dû le prévoir : quelle ressource pouvaient lui offrir des troupes de divers pays, et à qui sa cause

était absolument indifférente? Le 4 août 1578, Sébastien parcourt les rangs, promet la victoire au nom du Dieu des chrétiens, vole au combat, a trois chevaux tués sous lui, et cherche de nouveaux dangers, malgré les instances d'un de ses généraux qui le presse de se rendre pour sauver sa vie. « Me rendre! répondit-il fièrement! Un roi doit mourir lorsqu'il perd la liberté. Courage! continue-t-il, courage! valeureux Portugais, vous laisserez-vous vaincre par une vile troupe de barbares! » En prononçant ces mots, il s'enfonce au plus fort du carnage, et, quelques minutes après, il y est massacré avec un petit nombre de braves qui auraient rougi de lui survivre. Mohammed périt dans la même affaire; et Moluc qui, épuisé par une longue maladie, avait prévu que ce jour serait son dernier; Moluc fut trouvé mort dans sa litière : ainsi les chefs des deux partis expirèrent sur le champ de bataille. Don Sébastien était dans sa vingt-cinquième année. Ce jeune monarque avait un courage à toute épreuve, une passion immodérée pour la gloire, un amour sincère pour l'ordre et pour la justice : il devait ses bonnes qualités à la nature, ses défauts à l'éducation. On ignore pourquoi son corps ne fut pas rendu aux Portugais : quelques-uns en conclurent qu'il existait toujours, et le peuple adopta toutes les fables que l'on se plut à débiter sur le compte de Sébastien. Celle qui obtint le plus de crédit, c'est qu'il resta pour mort sur le champ de bataille; que, revenu à la vie, il se repentit d'avoir sacrifié une partie de ses sujets; qu'il voulut s'en punir dans le lieu même où il avait commis la faute, et qu'il se fit ermite. Deux aventuriers profitèrent successivement de ces bruits pour se présenter sous le nom de Sébastien. L'un, fils d'un tailleur de pierres, et l'autre d'un faiseur de tuiles. Après avoir joué un rôle assez important pendant quelque temps, ils finirent leur vie, l'un sur l'échafaud, et l'autre aux galères, en 1601. Ce dernier était, dit-on, un aventurier calabrais, que des intrigans avaient fait agir pour produire une révolution en Portugal. Il fut pris, conduit à Naples, et jugé par un conseil de guerre. Les soins que se donnaient divers Portugais pour le faire délivrer de la chaîne, obligèrent de l'enfermer dans le château de San-Lucar. Personne ne se donna plus de mouvement pour le prétendu Sébastien, que le P. Joseph Texeira, dominicain, qui était alors à Paris. C'était un homme de bien, mais simple, en apparence, vif néanmoins, et si ennemi de la domination autrichienne, qu'il avait préféré un exil volontaire au séjour de sa patrie. Dès qu'il eut appris ce qu'on publiait du Sébastien ressuscité, il courut toute la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Etat de Venise, amassant des secours pour le malheureux prisonnier. Il entreprit même de le défendre à Rome par des écrits imprimés, qui le mirent plus d'une fois en danger de perdre la vie. Il en aurait donné mille, disait-il, pour une si bonne cause. Revenu en France, il continua à écrire; il en vint jusqu'à débiter des prophéties. Dieu, selon lui, avait révélé à Alphonse I[er], roi et fondateur du Portugal, que sa postérité subsisterait dans seize générations, et qu'alors il la regarderait dans

sa miséricorde. Texeira croyait voir l'accomplissement de cette prophétie dans son Sébastien, que Dieu, disait-il, « par un effet singulier de sa providence paternelle, avait en quelque sorte ressuscité après une mort de plusieurs années, pour le rendre à sa patrie, et le remettre sur le trône. » Son zèle pour ce roi chimérique alla jusqu'à le faire mourir de chagrin; et le faux Sébastien ne lui survécut guère.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO, peintre, appellé *Fra delpiombo*, parce qu'il remplissait cet office (ou celui de scelleur) dans la chancellerie apostolique, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*, et de *Fra-Bastien*. Il naquit à Venise en 1485, et mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Instruit des secrets de l'art par ce maître, il sembla vouloir disputer le prix de la peinture au célèbre Raphaël. Sébastien avait en effet retenu de Giorgon, son premier maître, la partie séduisante de la peinture, c'est-à-dire le coloris; mais il n'avait ni le génie ni le goût de dessin de son rival. Le tableau de la *Résurrection de Lazare*, dont on attribue même l'invention et le dessin sur la toile au grand Michel-Ange, et que Sébastien peignit pour l'opposer au tableau de la Transfiguration, est admirable pour le grand goût de couleur; mais il ne prévalut point sur celui de Raphaël. Ce tableau précieux fut donné à l'église de Narbonne par le cardinal Jules de Médicis, archevêque de cette ville. Il y resta jusqu'en 1722, époque où le duc d'Orléans, régent, le fit demander pour en enrichir sa belle collection du Palais-Royal. On ne put le lui refuser. Le prince donna en retour une bonne copie de ce tableau, et la somme de vingt mille livres, qui furent employées aux frais de la continuation du portail de l'église de Narbonne. Ce tableau a subi le sort de tous ceux qui composaient la galerie du Palais-Royal. A Rome il peignit encore un *Polyphème*, ainsi que diverses allégories poétiques, dans les voûtes d'une loge de son palais, où il se trouva en concurrence avec Balthazar de Sienne, et Raphaël. Il prit le parti de Michel-Ange contre ce dernier, et s'attacha à cet artiste célèbre, qui dans la suite l'aida de ses conseils, et souvent même de son pinceau, dans l'espoir qu'avec son secours il surpasserait son rival. Sébastien travaillait difficilement, et son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenait le mieux; il en a fait un grand nombre, qui sont tous excellens. Il employait quelquefois le marbre et autres pierres semblables, faisant servir leurs couleur naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le mit dans un état d'opulence qui lui fit quitter la peinture. Il ne songea plus alors qu'à mener une vie douce et oisive, associant à ses plaisirs la poésie, et surtout la musique, pour laquelle il avait du goût et du talent. Les dessins de Sébastien, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange. A l'occasion de la *Résurrection du Lazare*, dessinée par Michel-Ange, et dont la couleur fut trouvée admirable, Raphaël dit à son ami l'Arétin:

« Ce serait pour moi une faible gloire de vaincre un homme qui ne sait pas dessiner. » Après la mort de Raphaël, Sébastien fut préféré à tous ses élèves. Chigi lui donna à peindre une chapelle à la Madona del Popolo, qu'il laissa imparfaite, après en avoir reçu le prix ; ce que l'on attribue à une lenteur qui lui était naturelle. Il trouva le moyen d'empêcher que les couleurs à l'huile, employées sur des pierres et des murailles, ne se gâtassent ; pour cela il faisait enduire les murs d'une composition de poix, de mastic et de chaux vive. Il se brouilla avec Michel-Ange, qui voulait peindre à fresque la façade de la chapelle du pape. Le premier avait tout préparé pour la peinture à l'huile, lorsque ce Florentin fit tout abattre, disant que ce genre n'appartenait qu'à un fainéant. Peu de temps après, Sébastien mourut, âgé de 62 ans, et fut enterré dans l'église de la Madona del Popolo.

SÉBASTIEN DE SAINT PAUL, né à Enghien en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles, le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les bollandistes qui avaient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des carmes ; on sait que ces religieux font remonter leur origine jusqu'à Enoc, et que les plus modestes d'entre eux se contentent de descendre d'Elie en droite ligne. Les patriarches, les prophètes en Judée, les sages de la Grèce ont été de leur institut. Pythagore, les druides mêmes ont été carmes. Parmi les gens du monde, la noblesse est d'autant plus belle qu'elle est plus éloignée : dans certaines sociétés religieuses on veut aussi une origine reculée. Le P. Papebrok douta de l'ancienneté de celle des carmes ; voilà ce qui alluma la bile du P. Sébastien, plus distingué dans son ordre, dit le P. d'Avrigny, par ses emplois que par sa doctrine. Il défendit la généalogie carmélite dans son *Exhibitio errorum Danielis Papebrochii*, Cologne, 1693, in-4°. Ce livre lui attira des réponses victorieuses.

SÉBASTIEN (le père). *Voy.* TRUCHET.

SÉBASTIEN D'AQUILLA. *V.* AQUILANUS.

SEBIZIUS (MELCHIOR), né en 1578, fut tout à la fois chanoine de Strasbourg et professeur de médecine dans cette ville. L'empereur Ferdinand II, touché de son mérite, l'éleva à la dignité de comte Palatin. Il mourut en 1674. On lui doit un *Commentaire* sur les Œuvres de Galien ; et en outre : I. *Exercitationes medicæ*. II. *Miscellaneæ quæstiones medicæ* III. *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8°. — SEBIZIUS (Melchior), son fils, né à Strasbourg, en 1634, et mort en 1704, occupa dans sa patrie une chaire de médecine, et devint recteur de l'université. Il a fait imprimer à Strasbourg, en 1700, une dissertation intitulée, *De Urinatoribus et Arte urinandi.*

SEBIZIUS (JEAN-ALBERT), né à Strasbourg en 1615, mort en 1685, docteur en médecine, occupa dans sa ville natale une chaire d'anatomie, et devint par la suite médecin ordinaire de Strasbourg, où il fut vingt-une fois doyen de la faculté. Voici ses principaux ouvrages : *Anatomicæ theses miscellaneæ*, Argentorati, 1655, in-4°. *Exercitationum pathologicarum liber*, ibidem, 1674, in-4°.

SEBONDE (RAYMOND DE),

philosophe espagnol du 15ᵉ siècle, s'est fait connaître par un traité latin, intitulé *Theologia naturalis*, sive *Liber creaturarum*, en 330 chapitres, Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il offre des singularités hardies, qui plurent aux philosophes de ce temps. Montaigne le trouva, en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, et en fit une traduction, imprimée à Paris, 1581, in-8ᵉ. Cette version est assez libre. Montaigne dit qu'il a donné au philosophe espagnol « un accoutrement à la française, et qu'il l'a dévêtu de son port farouche et maintien barbaresque; de manière qu'il a meshui assez de façon pour se présenter en toute bonne compagnie. » Cependant, malgré son nouvel habit, le livre de Sebonde n'est guère recherché.

SECCHI (Nicolas), jurisconsulte et littérateur de Brescia, originaire de Milan, qui vivait dans le 16ᵉ siècle, se distingua par la profonde connaissance des lois et de la littérature latine et italienne. Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, le députa en 1545 vers Soliman, empereur des Turcs; il remplit avec honneur cette noble fonction, et revint comblé des dons du grand-seigneur. Il parcourut encore avec gloire la carrière militaire, se retira sur la fin de ses jours à Montechiaro, et vint mourir à Rome. On a de lui un *Dialogue sur l'Honneur*, un Poëme *De origine Pilæ majoris*, et plusieurs comédies.

SECCHI-RONCHI (Gaetana), fille de François Secchi, chancelier de Vincent de Gonzague, duc de Guastalla et d'Orsina Maldotti, naquit à Guastalla, et fut élevée aux Augustines de cette ville. Elle cultiva la poésie de très-bonne heure et fut mariée jeune à Antonio Ronchi, adjudant de la chambre du duc Antoine-Ferdinand de Gonzague. Devenue veuve à 27 ans elle chercha des consolations dans les lettres; Alessandro Pegolotti avait fondé à Guastalla dès 1725 l'académie des *Sconosciuti* pour remplacer celles des *Inesperti* et des *Oziosi* dispersées pendant la guerre; Gaëtana y fut reçue par lui sous le nom de *l'Avvennevole*; l'abbé Giam-Maria Crescimbeni, fondateur et législateur des Arcadiens, la reçut aussi quelque temps avant sa mort dans cette florissante académie, sous le nom d'Erbistille; les Filodossi de Milan, les Ippocondriaci de Reggio, les Timidi de Mantoue, les Apparenti de Carpi, les Umbri de Foligno, voulurent l'admettre dans leur sein. Francesco Arisi de Cremone l'appelle

Erbistilla gran decoro
Sesso e di Guastalla.

Vellore Vettori, poète de Mantoue, dit d'elle:

Noi la famosa Ronchi abiam vicina
La qual per lo suo spirito sublime
Non dè metter coll' altre in dozina.
Essa a scranna seder può colle prime,
Che a' di nostre per senno e per ingegno
Son note, e chiare, e scrivon prose e rime.

L'abbé Xavier Quadrio, dans son *Istoria della volgar poesia*, en fait mention honorable, et la plupart des poëtes contemporains la célébrèrent. Le poète Louis Giusto, Vénitien, en devint amoureux sur ses écrits sans l'avoir vue. Gaëtana Ronchi a fait beaucoup de poésies qu'elle n'a pas voulu donner au public; sa modestie s'y refusait sans cesse, et le père Irénée Affò nous a donné seulement celles dont elle avait permis qu'on prît des copies. Elles furent

imprimées à Guastalla, in-12, chez Louis Allegri, et dédiées à Catherine Canossa, comtesse Torelli (*V.* ci-après Torelli Christoforo), dame d'un mérite éminent, très-instruite, aimant la bonne poésie, et protectrice des lettres à Reggio.

SECKENDORF (VITE-LOUIS DE), né dans la Franconie en 1626, d'une maison ancienne, devint gentilhomme de la chambre du duc de Gotha, conseiller aulique, premier ministre et directeur en chef de la régence, de la chambre et du consistoire, puis conseiller privé et chancelier de Maurice, duc de Saxe-Zeitz, et, après la mort de ce prince, conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Halle. On a de lui : I. *Histoire du Luthéranisme*, Francfort, 1692, 2 vol. in-folio, en latin, dans laquelle ce sujet est traité avec beaucoup d'étendue et d'érudition. C'est un guide sûr pour les affaires d'Allemagne, à l'exception de quelques endroits où les préjugés de secte le dominent. II. *Etat des princes d'Allemagne*, in-8°. III. *Description de l'empire germanique*, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand, et passent pour exacts. L'auteur mourut en 1692. Ses connaissances s'étendaient à tout; il ne possédait pas seulement les langues savantes, il peignait et il gravait. C'était de plus un homme vertueux.

SECKENDORF (...... comte DE), général de l'empereur Charles VI, battit les Français à Clausen, en 1735, et fit ensuite la guerre aux Turcs. Il est mort vers 1740. Son caractère brusque et colère lui fit des ennemis.

SECKER (THOMAS), prélat anglais, né dans le comté de Nottingham, en 1693, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, dont il s'occupa à Londres, et ensuite à Paris pendant plusieurs années, sans cependant perdre de vue les connaissances en théologie qu'il avait acquises. Incertain dans le choix qu'il avait à faire de celle de ces deux facultés à laquelle il se vouerait, il choisit enfin la dernière, et revint en Angleterre, où il reçut les ordres en 1722. Ses talens pour la prédication et l'exactitude exemplaire avec laquelle il s'était acquitté de toutes ses fonctions ecclésiastiques, lui firent obtenir, en 1735, l'évêché de Bristol, d'où il fut transféré deux ans après à celui d'Oxfort. A la mort de l'archevêque Hutton en 1758, personne ne fut jugé plus digne que Secker de la première dignité de l'Eglise anglicane; il fut appelé à lui succéder dans l'archevêché de Cantorbéry. Il avait été depuis plusieurs années sujet à la goutte, qui paraissait le fatiguer plus fréquemment à mesure qu'il avançait en âge; il éprouva, dans l'hiver de 1767, des douleurs quelquefois très-violentes dans l'épaule, qu'on jugea être rhumatismales: elles se jetèrent sur la cuisse, où elles devinrent intolérables à la fin de sa maladie, qui se termina d'une manière singulière. En se tournant dans son lit, il se cassa l'os de la cuisse; on s'aperçut bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Il tomba dans une espèce de délire assez tranquille, pendant lequel ses douleurs s'apaisèrent; il mourut quelques jours après cet accident. On reconnut après sa mort que son fémur avait été entièrement carié par l'humeur âcre et corro-

sive dont il était abreuvé. Secker légua par son testament une somme de 11,000 livres ster. (environ 253,000 fr.) à divers établissemens de piété et de charité; et sa bibliothèque, qui était très-considérable, à l'archevêché de Lambeth. Il s'était principalement attaché à perfectionner sa prédication, et s'est distingué par son talent en ce genre, qu'il n'a cessé d'exercer jusqu'à la fin de sa vie, tant que ses forces le lui ont permis.

SECOND (Jean), en latin *Secundus*, célèbre poète latin, né à La Haye, en Hollande, le 14 septembre 1511, d'une famille qui portait le nom d'Everard, reçut le bonnet de docteur en droit à Bourges, en 1532, sous le célèbre Alciat; mais la jurisprudence eut moins de charmes pour lui que la littérature. Il se distingua dans la peinture, la sculpture et la gravure; mais il doit sa renommée à la poésie. Il passa en Italie, ensuite en Espagne, où il fut secrétaire de l'archevêque de Tolède. C'est par le conseil de ce prélat qu'il suivit Charles-Quint dans son expédition de Tunis. La faiblesse de son tempérament l'obligea de quitter l'Espagne, et de retourner dans les Pays-Bas. Il mourut d'une fièvre maligne, à Tournai, le 8 octobre 1536. Ses ouvrages sont remarquables par une facilité et une fécondité rares, jointes à beaucoup de délicatesse et d'agrément. Nous avons de lui trois livres d'Elégies, un d'Epigrammes, deux d'Epîtres, un d'Odes, un de Sylves, un de Pièces funèbres, outre des Poésies galantes qui font honneur à son goût et à son esprit, mais beaucoup moins à ses mœurs, et qui occasionèrent ces vers :

Non benè Johannem sequeris, lascive Secunde!
Tu Veneris cultor, Virginis ille fuit.

« Les *dix-neuf Baisers* de Jean Second peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné. Rien de plus varié, de plus naturel, de plus délicat, de plus animé que ses tableaux. On n'a point à lui reprocher le cynisme de Catulle, mais peut-être il y conduirait. Ses peintures, quoique plus chastes que celles du chantre de Vérone, paraissent d'autant plus séduisantes, qu'elles sont l'expression la plus vive d'une ame qui ne respire que l'amour. » (*Bibliothèque d'un homme de goût.*) On ne peut se dissimuler néanmoins que le retour continuel sur la même idée, ne soit à la fin fastidieux. Dorata traduit quelques-uns de ses Baisers. M. Tissot, ancien professeur de poésie latine au collége de France, en a donné une traduction complète en vers, qui est estimée, Paris, 1806, in-12. On a aussi une traduction libre des Odes, des Baisers, de son livre de Elégies, et des trois Elégies solennelles de Jean Second, en vers, avec le texte latin, par M. Michel Loraux, Paris, 1812, in-8°. Ses *Juvenilia* ont été recueillis dans la collection de Barbou, et imprimés dans le volume intitulé *Theodori Bezæ, Vezelii, Poemata; Marci-Antonii Mureti Juvenilia; Joannis Secundi Hagiensis Juvenilia; Joannis Bonefonii, Arverni, Pancharis; et Pervigilium Veneris*, 1757, 1 vol. Le recueil des poésies de Jean Second parut à Leyde en 1631, in-12; et elles ont été traduites en français, 1771, in-8°, avec le latin à côté. Second

était frère de Nicolas Grudius et d'André Marius, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. *Voy.* leurs articles. Leur père, Nicolas Everard, président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol, intitulés, l'un, *Topica juris;* l'autre, *Consilia.*

SECONDAT. *V.* MONTESQUIEU.

SECOUSSE (DENIS-FRANÇOIS), jurisconsulte, né à Paris le 8 janvier 1691, d'une bonne famille, plaida d'abord quelques causes avec assez de succès, et quitta ensuite le barreau pour lequel il ne se sentait aucun goût, et se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de France. L'Académie des belles-lettres l'admit dans son sein en 1723, et le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le Recueil des ordonnances de nos rois, commencé par Laurière. Secousse remplit toutes les vues du savant magistrat. On lui confia, en 1746, l'examen des pièces conservées dans les dépôts des différentes villes de Pays-Bas, nouvellement conquises. Il mourut à Paris, le 15 mars 1754. Son goût pour l'histoire de France lui avait fait recueillir tous les livres et toutes les pièces qui ont rapport à cet objet. Sa bibliothèque était, en ce genre, la plus ample et la plus curieuse qu'aucun particulier eût encore possédée. Les pièces les plus rares et les plus curieuses de cette importante collection, furent déposées par son ordre à la Bibliothèque du Roi. Ses ouvrages sont: I. La suite du *Recueil des ordonnances des rois de France*, depuis le 11ᵉ jusqu'au 9ᵉ inclusivement. Villevault, conseiller à la cour des aides, publia ce dernier volume en 1755, et l'enrichit de l'Eloge de l'auteur. Il fut chargé de continuer cet ouvrage, dont il donna une table qui forma le 10ᵉ volume, et il a publié depuis le 11ᵉ et le 12ᵉ. Il marcha dignement sur les traces de son prédécesseur, qui avait donné beaucoup de prix à son travail par de petites notes pleines d'érudition, et par des *Tables des matières*, d'une exactitude scrupuleuse. II. Mémoire pour servir à l'histoire de Charles-le-Mauvais, 2 v. in-4°. III. L'édition des *Mémoires de Condé*, avec l'abbé Langlet, 1743, 6 volumes in-4°. Les cinq premiers volumes sont de Secousse. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions. On y trouve des recherches, de la méthode, et une élégante simplicité. — Son frère, SECOUSSE, curé de Saint-Eustache à Paris, mort dans cette ville, le 29 mai 1771, a publié : *Lettre d'un curé du diocèse de ***, à M. Marmontel, sur son extrait critique de la Lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert,* Paris, 1760, in-8°.

SECUNDINUS (JULIUS), célèbre orateur, né à Lyon, se distingua dans le barreau de Rome; Quintilien en fait l'éloge. Neveu de Julius Florus, autre orateur renommé, ce dernier lui demanda un jour ce qui causait son air triste. Secundinus lui avoua qu'il cherchait depuis trois jours à corriger l'exorde d'un discours. « Ne cherchez jamais, répondit Florus, à faire mieux que vous ne pouvez. » Quintilien a fait de ce mot l'un de ses préceptes. Secundinus vécut et mourut dans le second siècle.

SECURIS (Jean), né dans le comté de Wilt, sous le règne d'Édouard VI, fit ses études à Oxford et à Paris, où il s'appliqua à l'astronomie et à la médecine, sous le célèbre Sylvius. A son retour, il s'établit à Salisbury, et s'y distingua dans la pratique de cet art. Il a joint à des prédictions astronomiques et médicales qu'il publia à cette époque, de courtes instructions sur le régime qu'il convenait de suivre. A cette époque, l'Angleterre était peuplée d'empiriques, peut-être aussi instruits que les médecins titulaires d'alors, si l'on considère la faiblesse des études médicales de ce temps, et les absurdités qui formaient la base de l'instruction scolastique.

SEDAINE (Michel-Jean), membre de l'Académie française, et secrétaire de celle d'architecture, naquit à Paris, le 14 juin 1719, d'un père architecte, qui avait consommé toute sa fortune. Forcé par l'indigence à se faire tailleur de pierres, pour nourrir sa mère et deux frères plus jeunes que lui, il parvint, par son application au travail, à devenir maître maçon. Son goût l'entraîna vers l'art dramatique. Il y obtint des succès, et abandonna sa profession. Monet, directeur de l'Opéra-Comique, employa les talens de cet auteur, et s'en trouva bien. Son théâtre était désert; Sedaine y fit affluer les spectateurs. Doué d'un véritable génie pour le théâtre, et surtout pour l'opéra comique, il savait offrir à la musique les cadres les plus heureusement trouvés : aussi, les plus fameux compositeurs de son temps, Duni, Philidor, Monsigny et Grétry s'associèrent-ils à ses travaux. Cet auteur estimable est mort au mois de mai 1797. On lui doit aussi plusieurs Poésies fugitives, parmi lesquelles on doit distinguer un poème en quatre chants sur le vaudeville, et une Épître à son habit, qui se fait remarquer par une foule de traits spirituels. Sedaine a donné à l'Académie royale de musique, *Aline, reine de Golconde*, en trois actes, dont Monsigny a fait la musique : le sujet en est tiré d'un joli conte de Boufflers. Cette pièce était faible; et l'opéra du même nom, dont M. Berton a fait la musique, l'a fait entièrement oublier. *Amphytrion*, en trois actes, musique de Grétry; et *Protogène*, dont il abandonna le bénéfice à Philidor, qui en avait fait les airs. Le théâtre Français lui doit : I. *Le Philosophe sans le savoir*, comédie en 5 actes, qu'il aurait dû plutôt intituler *le Duel*. Les situations en sont d'une grande vérité, le but en est moral, et tend fortement à détruire la barbarie du préjugé, si mal à propos nommé le *point d'honneur*. Elle fut jouée en 1765. II. *La Gageure imprévue*, petite pièce en un acte, représentée pour la première fois en 1768, et qu'on joue toujours avec succès comme *le Philosophe*. Scarron en a fourni l'idée. III. *Maillard*, ou *Paris sauvé*, tragédie en prose, dont l'auteur ne put obtenir la représentation. IV. *Raimond* ou *le Troubadour*, comédie du même, n'a pas encore été jouée. C'est surtout le théâtre Italien que Sedaine a enrichi. Il avait 37 ans lorsqu'il y donna : I. *Le Diable à quatre*, imité d'une pièce anglaise, et qui est son premier ouvrage dramatique. II. *Blaise le Savetier*, musique de Philidor, 1759. Dans

cet opéra, il y a une scène où l'on saisit les meubles du savetier. Après la représentation, un huissier du Châtelet aborda gravement Sedaine pour lui annoncer que la saisie des meubles était nulle, parce qu'en conformité de l'ordonnance de 1667, il faut que tout huissier qui exécute soit assisté de deux témoins. Pour le contenter, Sedaine promit de faire procéder dorénavant sur le théâtre à une saisie valable. III. *L'Huître et les Plaideurs*, 1759. IV. *Les Troqueurs dupés*, musique de Sodi, 1760. V. *Le Jardinier et son seigneur*, musique de Philidor, 1761. VI. *On ne s'avise jamais de tout*, musique de Monsigny. VII. *Le Roi et le Fermier*, en trois actes, musique du même, 1762. Cette pièce, tombée à la première représentation, en obtint ensuite plus de cent consécutives. VIII. *Rose et Colas*, 1764, musique de Monsigny. IX. *L'Agneau perdu et retrouvé*, en deux actes. Cet opéra, joué d'abord en 1764, avec la musique de la Borde, a été repris en 1788 avec celle de Chardini. X. *Les Sabots*, musique de Duni, 1768. XI. *Le Déserteur*, en trois actes, musique de Monsigny, 1769. On observait à Sedaine que cet opéra, qui avait peu réussi d'abord, demandait des changemens. « Je les ferai, dit-il, après la centième représentation. » En effet, elle eut lieu sans que l'auteur y fît de corrections. XII. *Thémire*, pastorale, musique de Duni, 1770. XIII. *Le Faucon*, 1772, musique de Monsigny. XIV. *Le Magnifique*, en trois actes, musique de Grétry, 1773. XV. *Les Femmes vengées*, musique de Philidor, 1775. XVI. *Le Mort marié*, en deux actes, 1777. XVII. *Félix ou l'Enfant trouvé*, en trois actes, musique de Monsigny, 1777. XVIII. *Aucassin et Nicolette* : la magie du spectacle s'y unit à l'intérêt des situations ; le dénoûment en est heureux, et relevé par un air d'ensemble qui produit le plus grand effet. XIX. *Richard Cœur-de-Lion*, en trois actes, musique de Grétry, ainsi que la pièce précédente, 1784. Il eut 130 représentations de suite. XX. *Le Comte d'Albert et sa suite*, en trois actes, musique du même, 1787. XXI. *Raoul Barbe-bleue*, en trois actes, musique du même, 1789. En général, Sedaine connaissait parfaitement tout l'effet de l'illusion théâtrale, et en a profité : son dialogue est facile et naturel, mais extrêmement incorrect et plein de fautes de langage; aussi toutes ses pièces sont-elles meilleures à voir jouer qu'à lire. On peut trouver dans la correspondance de Grimm, des détails curieux sur Sedaine et sur ses pièces.

SEDANO (Dom Juan-Joseph-Lopez, chevalier de l'ordre royal de Charles III, et membre de l'Académie d'histoire de Madrid, vit le jour à Alcala, en 1729, et mourut à Madrid, en 1801. Né dans le sein des lettres, il les cultiva toute sa vie. Dès sa jeunesse, il fut envoyé à Salamanque, où il étudia les belles-lettres et la philosophie. Les connaissances qu'il avait des langues anciennes et des antiquités, le firent choisir par Charles III pour divers emplois qu'il remplit avec distinction. On a de lui : I. *Dissertation sur les médailles et les monumens anciens trouvés en*

Espagne, Madrid, 1789, in-4°. II. *Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Carthagène et de Valence*, Madrid, 1794, in-8°. III. *Parnasse espagnol*, ou *Collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes espagnols*, Madrid, 1768 et années suivantes, jusqu'à 1778, 9 volumes in-8°. Sedano a enrichi ce recueil de la notice et des portraits des poètes espagnols dont il a fait l'analyse des ouvrages; cette entreprise fit le plus grand honneur à Sedano, qui a travaillé pendant 15 ans pour élever un monument aux célèbres poètes espagnols. Les étrangers qui désireraient connaître la poésie castillane, ne sauraient lire un meilleur livre, malgré les défauts inévitables dans un pareil ouvrage. Sedano rédigea pendant quelques années le journal intitulé *Belianis Litterario*, qui se publiait à Madrid.

SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathanias*, fils de Josias et d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda, à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J.-C. Ce prince avait alors 21 ans, et il en régna onze dans la débauche et l'impiété. Il oublia les bienfaits de Nabuchodonosor. Pour punir la mauvaise foi de ce prince, le monarque assyrien se mit en marche avec une puissante armée, et arriva à la tête d'un chemin qui se partageait en deux, dont l'un conduisait à Rabbath, et l'autre à Jérusalem. Ce prince, dit l'Ecriture, incertain de quel côté il devait d'abord tourner, voulut se décider par le sort des flèches; et ayant Jérusalem sur l'une et Rabbath sur l'autre, Dieu, qui faisait concourir toutes choses à l'exécution de son dessein, fit sortir la première de son carquois, celle qui portait Jérusalem. Nabuchodonosor alla donc en Judée, où il mit tout à feu et à sang; et après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. Sédécias, ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, et mené à Nabuchodonosor, qui était à Reblata, au pays d'Emath. Après qu'il eut vu égorger ses deux fils, on lui arracha les yeux à lui-même. Il mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant Jésus-Christ.

SÉDÉCIAS, fils de Chanaan, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat et lui voulaient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'était fait faire des cornes de fer, imitait l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve sur son chemin. Il était assez ordinaire aux prophètes de joindre l'action à la parole, pour faire plus d'impression sur les esprits. Ce prophète eut le déplaisir de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avait prédit.

SÉDÉCIAS, médecin juif et grand magicien, connu par plusieurs traits d'histoire très-extravagans. On dit entre autres qu'il empoisonna le roi de France, Charles-le-Chauve, avec une certaine poudre qu'il lui fit prendre. Le monarque mourut onze jours après. On prétend que Sé-

décias fut corrompu par divers seigneurs, et surtout par l'ambitieux duc de Boson, qui se fit déclarer roi après la mort de Charles.

SEDGWICK (OBADIAH), théologien anglais non-conformiste, né à Marlborough, au comté de Wilt, mort dans cette même ville en 1657, prit les ordres et fut chapelain de sir Horatio Vere, qu'il accompagna dans son expédition des Pays-Bas. Sedgwick prêcha souvent en présence du parlement dans le temps de la rébellion, et fut membre de l'assemblée du clergé. Cet auteur a composé des Traités de religion et des Sermons.

SEDILEAU, astronome, mort en 1693, membre de l'Académie des sciences, fut un observateur infatigable, soit pour l'astronomie, soit pour l'histoire naturelle. On a de lui un grand nombre d'*Observations météorologiques*, propres à constater que la quantité de l'eau de pluie est suffisante pour produire celle que les rivières rendent à la mer. Il eut une grande part à tous les travaux de La Hire; mais son nom n'est lié à aucune découverte importante.

SEDLEY (sir CHARLES), poète anglais et homme de beaucoup d'esprit, né en 1639, fit ses études à Oxford, sans y prendre aucun degré. Il parut dans le monde à la suite de la restauration; il y fut vu comme un poète aimable, et un homme de cour distingué par sa politesse et sa galanterie. On l'applaudit, on l'admira, et bientôt il parvint à être regardé parmi les poètes, comme un oracle; on n'approuvait aucun ouvrage de goût, que d'après l'opinion et la décision de Sedley. Aussi le roi Charles disait-il en plaisantant, que la nature l'avait créé *pour être le vice-roi d'Apollon*. Lord Rochester le compte au premier rang parmi les meilleurs juges en poésie de son temps. A mesure que sa réputation et sa faveur auprès du roi croisaient, la débauche le perdit; il dissipa sa fortune, et tomba dans la pauvreté et la crapule. Dans une orgie où il se trouvait avec lord Buckhurst, sir Thomas Ogle et quelques autres jeunes débauchés, pleins de vin et de liqueurs, Sedley et ses compagnons sortirent sur un balcon, et firent leurs ordures dans la rue; on vit Sedley se dépouiller de ses habits, et haranguer, dans la nudité la plus indécente, la populace rassemblée sous les fenêtres. La foule irritée voulait enfoncer les portes, et ne se retira qu'après avoir brisé les vitres de la maison, et fait retirer du balcon cette jeunesse effrenée. Cette folie scandaleuse fit du bruit; on porta plainte aux tribunaux; sir Charles fut condamné à une amende de 500 liv. st., se récriant en vain qu'il était le premier homme qu'on eût mis à l'amende pour avoir fait ses nécessités. Cette indécente affaire rendit Sedley plus réservé et plus circonspect; il se jeta dans la politique, et représenta dans le long parlement une petite ville du comté de Kent; il s'y montra l'un des plus chauds partisans de la révolution, au grand étonnement de tous ceux qui avaient été témoins de la faveur dont il avait joui auprès de Jacques II. Ce prince avait été amoureux de la fille de sir Charles, et l'avait créée comtesse de Dorchester. Loin d'être

sensible à cette faveur, Sedley, tout libertin qu'il était, regarda comme une offense une élévation qui ne faisait que donner un plus grand éclat au déshonneur de sa fille; et conçut contre Jacques une haine implacable. Il répondit à quelqu'un qui s'étonnait de l'ardeur avec laquelle il avait embrassé le parti de la révolution, que c'était par un sentiment de reconnaissance: «Puisque sa majesté, dit-il, a fait ma fille comtesse, il est juste qu'à mon tour je fasse tout ce qui dépend de moi pour faire une reine de la sienne.» Sedley mourut au commencement du règne de la reine Anne. Ses ouvrages, qui consistent en Comédies et en Poésies de circonstances, ont été imprimés en 1719, en 2 vol. in-8°. On y remarque plus de douceur et de délicatesse que de force et de génie. Le duc de Buckingham appelle le faire harmonieux et tendre qui les caractérise, la magie de Sedley; et lord Rochester a dépeint dans des vers harmonieux, l'art qu'il avait de donner une tournure agréable et décente, aux principes les plus dissolus.

SEDULIUS (CAÏUS-COELIUS ou CŒCILIUS), prêtre et poète du 5e siècle, n'est guère connu que par son poème latin de la vie de J.-C., intitulé *Paschale carmen*. Il offre quelques vers heureux. On le trouve dans la bibliothèque des Pères. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un recueil in-8°, 1502, qui renferme ceux de Juvencus, d'Arator, et de plusieurs autres auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Halle, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliothèque Pauline, à Leipsick, et des variantes que lui fournit Théodore Jansson Van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il se trouve dans l'Anthol. latine de Burmann, une pièce de douze vers, intitulée: *De divisione orbis terræ, imperante Theodosio, anno XV*; et dans une savante note de G. Meerman, ces vers sont attribués à Sedulius, de qui l'on rapporte quelques particularités qui y sont relatives. Toutes ses œuvres ont été publiées à Rome en 1794, in-4°.

SEDULIUS (HENRI), savant récollet, né à Clèves, vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié: I. *Historia Sancti Francisci illustriumque virorum et fœminarum*, etc., Anvers, 1613, in-fol. avec fig. Ce sont les actes originaux des vies des saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de commentaires. II. *Vie de St. François d'Assise*, par Saint Bonaventure, avec des Commentaires, Anvers, 1597, in-8°. III. *Apologeticus adversus Alcoranum franciscanorum, pro libro conformitatum*, Anvers, 1607, in-4°. Sedulius aurait mieux fait de ne point entreprendre cette apologie. (*Voyez* ALBIZZI.) IV. *Præscriptiones adversùs hæreses*, Anvers, 1606, in-4°. V. *Martyria FF, minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, etc. Anvers, 1613, in-4°, avec figures; c'est l'histoire des religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. VI. *Imagines religiosorum ord. S. Francisci in æs incisæ, cum elogiis*, 1602.

VII. *Commentarius in vitam S. Ludovici episcopi Tolosani*, 1602.

SEED (Jérémie), théologien anglais, né dans le duché de Cumberland, passa la plus grande partie de sa vie dans les fonctions de vicaire et de curé. Il fut, disent ses compatriotes, exemplaire dans sa conduite, orthodoxe dans ses opinions, plein de jugement, et doué d'un cœur excellent. Il mourut en 1747, et publia pendant sa vie des Discours, en 2 vol. in-8°, sur plusieurs sujets importans. Ses œuvres posthumes, qui renferment des Sermons, des Lettres et divers Essais, ont été publiées par Joseph Hall en 1750 à Oxford, en 2 vol. in-8°; on y trouve des choses ingénieuses, des réflexions sages; mais son style abonde trop en antithèses et en jeux d'esprit.

SÉEDORF (François), né à Fribourg, en Suisse, d'une famille noble, jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe, et ensuite de Charles-Théodore, électeur palatin, mourut à la résidence électorale de Schwetzingen, le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze lettres de controverse, imprimées à Manheim, en 1749, 2 vol. in-8°. Elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte palatin, avant qu'il se fût réuni à la religion catholique. Le pape Benoit XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des lettres du P. Scheffmacher. M. Pfaff, qui avait écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le P. Séedorff, en latin, dans une thèse de théologie, et en français dans un gros volume de Réflexions, imprimé à Tubingen, in-8°, en 1750. Le P. Séedorff lui répondit, sous le nom d'un « ducteur en théologie de l'université d'Ingolstadt, » par un volume d'égale grosseur, en 1752 et 1753, Manheim, in-8°.

SEE-MA-KOANG, Chinois célèbre par ses connaissances et ses vertus, vivait dans le onzième siècle; il obtint une réputation brillante, qui pénétra jusqu'en Europe. A l'âge de quatre ans, il s'amusait à voir nager des poissons dorés autour d'un large vase de terre cuite, rempli d'eau. L'un de ses camarades, voulant prendre un poisson, et se penchant trop sur le bord, tomba dans le vase la tête la première. Il allait périr; les autres enfans avaient pris la fuite; Sée-Ma-Koang, resté seul, imagina de prendre un caillou aigu, et de frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût rompu; l'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Les poètes et les peintres Chinois ont célébré ce trait dans leurs ouvrages. Sée-Ma-Koang, nommé très-jeune mandarin d'une grande province; et ensuite gouverneur de l'empereur, ne profita de sa place que pour dire la vérité à son souverain, éloigner de lui les flatteurs, et faire le bien des peuples. Vieux, il se retira dans une solitude, d'où il ne sortait que pour mettre la paix dans les familles. Ce fut dans cette retraite et dans l'espace de quinze ans, qu'il écrivit une *Histoire de la Chine*, qui commence à la 403e année avant l'ère chrétienne, et renferme quatorze siècles. Les Chinois en font grand cas; c'est le meilleur de leurs ouvrages en ce genre. On attribue encore à Sée-Ma-Koang des Traités de mo-

rale, dont un auteur moderne prétend avoir extrait les maximes suivantes : Le sage ne se presse point de parler, mais d'agir. — Conseille, et ne commande pas ; persuade, et ne décide point. — Qu'est-ce que la grandeur suprême? la faculté de faire du bien. — Sois juste avant que d'être libéral ; mais sois humain avant que d'être juste. — Un mot peut tout perdre ; un homme peut tout sauver. — L'orgueil peut quelquefois paraître modeste; jamais la vanité.—L'aumône est la dette de l'homme sensible. — Respecte la confiance ; ne tire point sur l'oiseau qui est à terre. — Voulez-vous être juste ? commencez par vous oublier, et remplissez-vous des intérêts d'autrui. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. — La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnaissance de sincérité. — Imaginer un bonheur pur, c'est vouloir un ciel sans nuages.— L'ivresse ne produit pas les défauts ; elle les décèle. La fortune ne change point les mœurs ; elle les découvre. — La religion est le premier frein de l'homme; la sagesse n'est que le second. — Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Il n'y point d'étincelle à négliger. — Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant, aime ton fils. Ne demande qu'une fois pour toi ; mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres.

SÉÉ-MA-TSIEN, Chinois, rassembla, vers l'an 176 avant J.-C., les Mémoires relatifs à l'histoire de la Chine. Ces Mémoires étaient en petit nombre depuis que l'empereur Chi-Oang-Ti avait ordonné de détruire tous les monumens historiques. L'ouvrage du savant Chinois se nomme *Seki*.

SEETZEN (U. J.), voyageur allemand, né dans la province d'Ost-Frise, en Westphalie, étudia les sciences physiques et naturelles à Gottingue, sous le célèbre Blumenbach. Il avait à peine fini ses études, qu'il se fit connaître par plusieurs écrits sur des sujets d'histoire naturelle, de statistique, et d'économie politique. Il forma alors le projet de visiter l'Orient et l'intérieur de l'Afrique, et fut puissamment secondé dans cette entreprise par les ducs Ernest et Auguste de Saxe-Gotha. Il partit en 1802, au mois d'août, et arriva le 12 décembre à Constantinople, où les ambassadeurs de toutes les puissances, et plusieurs savans lui procurèrent tous les renseignemens qui étaient nécessaires pour le voyage qu'il entreprenait. Seetzen parcourut l'Egypte, la Palestine, la Syrie, l'Arabie, s'arrêtant dans chaque ville, recherchant des manuscrits orientaux, et rédigeant différens Mémoires qui furent insérés dans divers journaux allemands. Il fit aussi plusieurs collections d'objets relatifs à l'histoire naturelle, dont il avait l'intention d'enrichir sa patrie. Il courut de grands dangers dans ses courses lointaines, et fut obligé de changer souvent de travestissement, suivant la mode des divers pays qu'il visitait. Il avait fait une telle étude de l'arabe, qu'on le croyait né en Arabie. Ayant voulu pénétrer dans le Yémen, on le prit pour un magicien, et on lui prit ses

collections, sous le prétexte qu'il s'en servait pour des opérations magiques. Pour recouvrer sa collection, il fallait qu'il s'adressât à l'iman de Sana. Il se mit donc en route pour cet objet, en octobre 1811 ; mais on apprit quelques jours après son départ, qu'il était mort à Taës, et qu'il paraissait qu'il avait été empoisonné par ordre de l'Iman.

SÉGAR (sir Guillaume), écrivain anglais, mort en 1633, fut roi d'armes de l'ordre de la Jarretière, et mis en prison pour avoir accordé les armes d'Aragon, écartelées de Brabant, au bourreau George Brandon ; mais il paraît que cette permission lui avait été surprise, et il fut élargi. On a de lui un ouvrage intitulé *Honneur civil et militaire*. Edmonson a tiré des manuscrits de Ségar presque tout son *Baronage*, ouvrage magnifiquement exécuté, Londres, 1764, 5 vol. gr. in-fol.

SEGAREL ou SAGAREL (George), homme du bas peuple, sans connaissances et sans lettres; qui n'ayant pu être reçu dans l'ordre de Saint-François, se fit faire un habit semblable à celui dont on habille les apôtres dans les tableaux. Il vendit une petite maison qui faisait toute sa fortune, et en distribua l'argent, non aux pauvres, mais à une troupe de bandits et de fainéans. « Il se proposa, dit l'abbé Pluquet, de vivre comme Saint François, et d'imiter Jésus-Christ. Pour porter plus loin encore que S. François la ressemblance avec Jésus-Christ, il se fit circoncire, se fit emmailloter, fut mis dans un berceau, et voulut être allaité par une femme. La canaille s'attroupa autour de ce chef digne d'elle, et forma une société d'hommes qui prirent le nom d'apostoliques. C'étaient des mendians vagabonds, qui prétendaient que tout était commun, et même les femmes. Ils disaient que Dieu le père avait gouverné le monde avec sévérité et justice, que la grace et la sagesse avaient caractérisé le règne de J.-C.; mais que le règne de J.-C. était passé, et qu'il avait été suivi de celui du Saint-Esprit, qui est un règne d'amour et de charité. Sous ce règne, la charité est la seule loi ; mais une loi, qui oblige indispensablement, et qui n'admet point d'exceptions. Ainsi, selon Ségarel, on ne pouvait refuser rien de ce qu'on demandait par charité; à ce seul mot, les sectateurs de Segarel donnaient tout ce qu'ils avaient, même leurs femmes. Ségarel fit beaucoup de prosélytes. L'inquisition le fit arrêter, et il fut brûlé; mais sa secte ne finit pas avec lui. Dulcin, l'un de ses disciples, se mit à la tête des apostoliques. *Voy*. Dulcin.

SEGARRA (Jacques-Jean), médecin du 16e siècle, né à Alicante, professeur à l'université de Valence, était très-versé dans la langue grecque. On a de lui : *Commentarii physiologici, seu Commentarii Hyppocratis de naturâ hominis, Galenique de naturalibus facultatibus*, Valentiæ, 1506, in-fol. *Claudii Galeni liber de morborum et symptomatum differentiis cum commentariis*, ibidem, 1624, in-4°.

SÉGAUD (Guillaume), savant jésuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville le 19 décembre 1748, prit l'habit de jésuite à l'âge de 16 ans. Ses su-

périeurs le choisirent pour enseigner les humanités au collège de Louis-le-Grand à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les jésuites balancèrent entre Porée et Segaud. Le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire, quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'évangile aux infidèles. Ce fut à Rouen que le père Segaud fit l'essai de son talent. Il commença de prêcher à Paris en 1729, et on ne tarda pas à l'y admirer. Appelé à la cour pendant trois Carêmes, il satisfit tellement le roi, qu'il en obtint une pension de 1200 liv. Le père Ségaud vivait d'une manière conforme à la morale de ses sermons: fidèle à tous les exercices de piété, dur à lui-même, et ne connaissant point d'autres délassemens que ceux qui étaient prescrits par sa règle. Au sortir d'un Avent ou d'un Carême, il courait avec zèle faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces et simples, son air affable, lui attiraient les cœurs de tout le peuple. On trouve dans ses sermons un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et surtout de l'onction. Quelques-uns de ses discours sont des modèles; mais ils ne sont pas tous d'une égale force, et l'on pourrait en citer plusieurs qui ne sont que médiocres. Ils ont été imprimés à Paris pendant les années 1750 et 1752, 6 volumes in-12, par les soins du père Berruyer, si connu par son Histoire du peuple de Dieu. Entre les sermons de son confrère, on estime surtout le *Pardon des injures*, *les Tentations*, *le Monde*, *la Probité*, *la Foi pratique* et *le Jugement général*. Le P. Segaud a aussi composé plusieurs petites pièces de vers qui ont eu le suffrage des connaisseurs. La principale est son poème latin sur le camp de Compiègne : *Castra Compendientia*. On doit encore au père Segaud une édition des *Sermons du P. Pallu*, son confrère, Paris, 1744, 6 vol. in-12.

SEGERUS (George), médecin de Thorn, dans la Prusse royale, né en 1628, et mort en 1678, occupa une chaire dans sa ville natale, puis à Dantzick, où il fut nommé médecin du roi de Pologne. On reconnaît dans ses ouvrages les opinions de Bartholin, dont il avait été élève. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertatio anatomica de lymphæ Bartholinianæ qualitate et materiâ*, Hafniæ, 1668, in-4°. *Dissertatio anatomica de Hippocratis orthodoxiâ, de nutritione fœtûs in utero*, Basileæ, 1660, in-4°. *De usu communium corporis humani integumentorum*; Hafniæ, 1664, in-4°.

SEGHERS (Daniel), jésuite, né à Anvers en 1590, et mort dans la même ville à 70 ans, fut élève de Breughel de Velours, sous lequel il étudia l'harmonie des couleurs. Après avoir orné l'église des jésuites à Anvers, il alla étudier à Rome les beaux monumens qu'elle renferme, et en profita si bien, qu'à son retour le mérite de ses tableaux les mit hors de prix. Ses principales productions sont, un Bouquet de fleurs, accompagnées de toutes sortes d'insectes, qu'il envoya au prince d'Orange, et un autre dans le même genre pour la princesse son épouse, et dont

il fut magnifiquement récompensé. Son chef-d'œuvre est une Guirlande de fleurs qui se voyait dans l'église des jésuites d'Anvers, au milieu de laquelle Rubens a peint la Vierge et l'enfant Jésus. On ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissait le coloris brillant propre à ce genre de peinture. Sa touche était d'une légèreté et d'une fraîcheur singulières. D'ailleurs il ne se fit pas un état de la peinture, mais il la cultiva comme un simple amusement.

SEGHERS (Gérard), peintre, né à Anvers en 1592, frère du précédent, mort dans la même ville, en 1641, imita le goût de Rubens et de Van Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux. Les ombres y sont très-fortes, et ses figures presque rondes. Un voyage qu'il fit à Londres l'obligea de quitter cette manière, pour en prendre une plus brillante et plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différens genres sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de sujets de dévotion; il a aussi représenté des assemblées de joueurs et de musiciens.

SEGHEZZI (Antoine-Frédéric), écrivain vénitien, mort assez jeune en 1745, dirigea la fameuse édition des œuvres du Tasse, en 12 vol. in-4°, exécutée à Venise en 1742, et celle des Lettres de Caro, imprimées à Padoue en 3 vol. in-8°, 1735. Il inséra dans le 3° volume *La vie de Caro*. Il a encore écrit *La vie de Bernard le Tasse*. On a encore de lui *Opere volgari e latine*, Venise, 1749, in-8°.

SEGLA-MONTÉGUT (Jeanne de). *Voyez* Montégut.

SEGNERI (Paul), prédicateur célèbre, né à Nettuno, en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des jésuites, et y brilla par la sainteté de ses mœurs et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, et remplit l'un et l'autre avec un zèle apostolique. Le pape Innocent XII l'appela à Rome pour y occuper les places de son prédicateur ordinaire et de théologien de la pénitencerie; mais il ne les exerça pas long-temps. Ce saint religieux, ce directeur infatigable, usé par ses travaux et par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta le 9 décembre 1694. Tous ses ouvrages furent réunis après sa mort dans un Recueil publié à Parme en 1714. Cette édition est plus complète et plus belle, que celle de 1712, 4 vol. in-4°, et en 3 vol. in-fol. Outre ses Sermons, traduits en français, Lyon, 7 vol. in-12, 1713, nous avons de lui : I. Des *Méditations*, traduites en français, Paris, 1713, en 5 vol, in-12. II. *L'Incrédule sans excuse*. III. *La Manne, ou la Nourriture de l'ame*. IV. *Le Pasteur instruit*. V. *Le Confesseur instruit*. VI. *Le Pénitent instruit*, in-12. Cet ouvrage a été traduit en français, et publié en l'an 10. VII. *L'Accord de l'action et du repos dans l'oraison*. Ce livre, qu'il publia pour combattre la doctrine de Molinos, faillit lui coûter la vie, tant ce mystique avait séduit de dévots à Rome. On peignit Segneri comme un homme jaloux, qu'une basse envie portait à décrier un saint, l'un de ses rivaux dans la direction. Son ouvrage fut cen-

suré, et l'on ne rendit justice à l'auteur que lorsque l'hypocrisie de l'imposteur espagnol fut démasquée. VIII. *Les Illusions des quiétistes*, traduites en français, 1687, in-12. IX. *Le Serviteur de Marie*. X. *L'Exposition du Miserere*, traduite en français, par l'abbé Laugier, in-12. XI. Divers autres Opuscules de piété. On en a traduit quelques-uns en notre langue.

SEGNERI (Paul), dit *le jeune*, savant ecclésiastique, neveu du précédent, naquit à Rome, le 18 octobre 1673. Après avoir fait son cours de belles-lettres chez les jésuites de sa patrie, il fit sa philosophie à Viterbe, sous la direction de ces mêmes religieux, et entra dans leur ordre le 25 mai 1689. L'exemple de son oncle lui fit vivement desirer d'être missionnaire : Côme III, grand-duc de Toscane, instruit de ses talens, le fit demander à ses supérieurs, qui l'accordèrent au prince pour prêcher dans ses États. Il parcourut tous les diocèses du Génois et du Modénois, et mourut à Sinigaglia, le 15 juin 1713. On a recueilli après sa mort tous ses ouvrages; ils ont paru à Venise en 1795.

SEGNI (Bernard), historien et gentilhomme florentin, étudia à Padoue au commencement du 16e siècle, et fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine. La république de Florence lui confia diverses missions honorables; il fut en 1541, consul de l'Académie de sa patrie, alors très-florissante, et mourut en 1559. On a de lui l'*Histoire de Florence* depuis 1527 jusqu'en 1555, 1723, in-fol. Cet ouvrage est ordinairement joint à celui de Varchi, auquel il fait suite; il a été réimprimé à Milan en 1805, en 3 vol. in-8°. Le style est élégant et plein de goût. Il a traduit en italien divers Traités d'Aristote, et l'Œdipe roi, de Sophocle; mais ce dernier n'a pas été imprimé.

SEGNI (Jules), gentilhomme bolonais, qui florissait dans le 16e siècle, fut professeur de poésie latine à Bologne, puis curé de l'église de St.-Isaïe. Dénoncé à l'inquisition, il abandonna pour quelque temps sa patrie; mais son innocence ayant été reconnue, il reprit ses premières fonctions. Il fut étroitement lié avec le Tasse, dont il publia les Lettres, à Bologne, 1616, in-4°. On a de lui *Camilli senatoris tumulus, Carmen*, Bologne, 1597. Segni mourut vers 1520.

SEGNI (P. D. Jean-Baptiste), de la congrégation des chanoines réguliers de S. Sauveur, né à Bologne dans le 16e siècle, professa la théologie à Ferrare, à Urbin, et occupa les premières dignités de son ordre. Il mourut à Ferrare en 1610. On a de lui : I. *De ordine et statu canonico libri quatuor*, Bologne, 1601. II. *Peregrinatio bonorum spirituum*, etc., Ferrare, 1592. III. *De reliquiis Sanctorum liber unus*, Bologne, 1600 et 1610. IV. *De optimo episcopo*, Holstein, 1606.

SEGOING (Charles), avocat de Paris, fit imprimer dans cette ville en 1657, le *Trésor héraldique*, ou *Mercure armorial*. Boileau ne l'a pas oublié dans sa Satire sur la noblesse.

Quand l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse,
On vit paraître en foule et marquis et barons.
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.

Aussitôt maint esprit fécond en rêveries,
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ces termes obscurs fit un langage à part ;
Composa tous ces mots de *cimier* et d'*écart*,
De *pal*, de *contre-pal*, de *lambel* et de *face*,
Et tout ce que Segoing dans son Mercure entasse.

« Le blason, dit Voltaire, était à la vérité une science fort profonde ; mais elle n'est pas à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armoiries aux portières de son carrosse. »

SÉGOVÈSE. *Voyez* SIGOVÈSE.

SEGRAIS (JEAN - REGNAULT DE), poète et littérateur français, né à Caen, le 22 août 1624, d'une famille noble ; d'abord destiné à l'état ecclésiastique, n'avait que 20 ans lorsque le comte de Fiesques, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris, et le plaça chez Mlle de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, et depuis, la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais n'ayant pas approuvé son mariage avec Lauzun, fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira chez madame de Lafayette, qui lui donna un appartement. Cette nouvelle retraite lui fit prendre quelque part à la composition de *Zaïde*, un des romans le plus ingénieux que nous ayons. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il épousa, en 1676, une riche héritière, Claudine Acher du Mesnilvitté, sa cousine. On lui proposa en vain l'éducation du duc du Maine ; il la refusa sous prétexte qu'il était sourd. « L'expérience, ajouta-t-il, m'a appris qu'il faut à la cour de bons yeux et de bonnes oreilles. » L'Académie de Caen étant dispersée par la mort de Matignon, son protecteur, Segrais en recueillit les membres et leur donna un appartement. Quoiqu'il fût de l'Académie française, et qu'il eût passé une partie de sa vie à la cour, il ne put jamais perdre l'accent normand. Cela donna lieu à Mlle de Montpensier de dire à un gentilhomme qui allait faire avec lui le voyage de Normandie : « Vous avez là un fort bon guide, il sait parfaitement la langue du pays. » Segrais est principalement connu comme poète français. Il s'est rendu célèbre par ses Eglogues, Amsterdam, 1723, in-12, dans lesquelles il a tâché de conserver la naïveté propre à ce genre de poésie, sans avoir rien de la bassesse où sont tombés quelques-uns de nos poètes. Il a pris les Anciens pour modèles ; il a même évité quelques-uns de leurs défauts. Cependant aujourd'hui il n'a point ou presque point de lecteurs. Quelle est la raison de cette indifférence ? C'est, dit La Dixmerie, qu'il lui manqua l'art d'intéresser ; c'est que le genre pastoral a perdu pour nous une partie de son intérêt. On peut ajouter qu'il parle trop d'amour dans ses églogues, et qu'il n'en a pas assez varié le ton et les images. La réputation de sa Traduction des *Georgiques* et de celle de l'*Énéide* de Virgile, en vers français, l'une et l'autre in-8°, s'est encore moins soutenue que celle de ses Eglogues. Celle-ci parut en 1681. On y trouve quelques morceaux bien rendus ; mais en général, la versification en est inégale, lâche, traînante. On lui a reproché d'ailleurs beaucoup de contre-sens. La traduction des Géorgiques, qui parut en 1712, in-8°, ne vaut pas mieux. On a encore de

Segrais des Poésies diverses, où il y a du naturel, mais peu de graces et peu de correction ; et son poëme pastoral d'*Atys*, en cinq chants, dans lequel il atteint quelquefois la simplicité noble des Pastorales des Anciens. Ses ouvrages en prose sont : I. Les *Nouvelles françaises*, Paris, 1722, in-12, 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de M[lle] de Montpensier. Elles ont quelque intérêt, non par elles-mêmes, mais parce que l'auteur y peint sous des noms supposés quelques femmes de son temps. On a recueilli une partie de ces portraits, la plupart trop flattés, dans la Bibliothèque des Romans, septembre 1775. II. *Segraisiana*, ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, in-8°, 1722, à Paris, sous le titre de La Haye ; et à Amsterdam, 1723, in-12 : cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et quelques-uns de hasardés. III. Il a eu part à *la Princesse de Clèves* et à *la Princesse de Montpensier*. On cite encore de lui *Le Tolédan*, ou *histoire romanesque de D. Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint*, Paris, 1649, 5 vol. in-8°. C'est un de ses premiers ouvrages. Segrais mourut le 25 mars 1701. Sa conversation avait mille agrémens, et la vivacité de son esprit lui fournissait toujours quelque chose de nouveau. Sa mémoire était enrichie de plusieurs anecdotes intéressantes.

SEGUENOT (Claude), né à Avalon en 1596, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon et à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons ; mais ayant publié en 1638, in-8°, une traduction française du livre de la *Virginité* de St. Augustin, avec des notes, le fameux père Joseph, capucin, crut y voir l'image et la satire de sa conduite, et fit mettre l'auteur à la Bastille. La Sorbonne censura l'ouvrage en même temps. Seguenot ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, et mourut à Paris, le 7 mars 1676, après avoir essuyé quelques nouvelles disgraces, qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SEGUI (Joseph), prédicateur distingué, né à Rodez en 1689, se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'Académie française en 1732, et remplit les chaires de la cour et de la capitale avec distinction. Une place à l'Académie française, l'abbaye de Genlis et un canonicat de Meaux, furent le prix de ses succès. Cet auteur mourut à Meaux, en mars 1761, après avoir publié : I. Le recueil de ses *Panégyriques*, 2 vol. in-12 ; ses *Sermons*, en 2 vol., et ses *Discours académiques*, en 1 vol. Il écrivait avec assez de noblesse et de pureté, quelquefois avec chaleur. Cependant, fait pour marcher dans les routes battues, et non pas pour se tracer une carrière nouvelle, il a peu de traits de la vraie et grande éloquence. Il avait commencé par versifier ; il abandonna cet art ingrat pour la chaire, où il transporta quelquefois le langage de la poésie. Son Oraison funèbre du maréchal de Villars fut très-applaudie dans le temps. Son Panégyrique de

Saint Louis, prononcé à l'Académie française en 1729, eut un tel succès, qu'on l'attribua à Lamothe; mais il n'avait pas besoin d'emprunter sa plume. L'abbé Segui avait un frère qui fut l'ami de J. B. Rousseau et l'éditeur de ses ouvrages.

SÉGUIER (Pierre), seigneur de Soret, Lestang-la-Ville, St.-Brisson, Autri, et président à mortier au parlement de Paris, né en 1504, de Nicolas Séguier, seigneur de Lestang-la-Ville, de Dranci, ancienne famille, originaire du Bourbonnais. Féconde en magistrats célèbres, elle a donné un chancelier, cinq présidens à mortier, treize conseillers, trois avocats-généraux au parlement de Paris, et huit maîtres des requêtes. L'éloquence de Pierre Séguier l'éleva à la charge d'avocat du roi à la cour des Aides, en 1535, et à celle d'avocat-général au parlement en 1550. Les harangues qu'il prononça dans les fonctions de cette charge sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, principalement celles qu'il fit au sujet des différends qu'eurent le pape Jules III et Henri II, qui avait pris le duc de Parme sous sa protection. Il fut honoré d'une charge de président à mortier en 1554, qu'il exerça pendant vingt-deux ans avec intégrité. Lorsque sous le règne de Charles IX, il fallut remettre à Philibert Emanuel, duc de Savoie, les places qu'on avait prises à son père, et fixer les frontières du Dauphiné et du Piémont, le président Séguier fut le premier des députés qui s'assemblèrent à Lyon pour cette affaire : il défendit avec tant de clarté les droits du roi, qu'il confondit les Savoyards; et si l'on avait suivi ses conseils, la France n'aurait pas depuis eu tant de peine à s'ouvrir un passage en Italie. Cet homme célèbre est mort le 25 octobre 1580, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui des harangues et un traité intitulé : *Rudimenta de cognitione Dei et sui*, qui fut publié en 1636, in-12, par G. Balesdens, qui le dédia au chancelier Séguier. Guillaume Colletet en donna l'année suivante une traduction française, assez bien écrite. Pierre Séguier a eu cinq fils; savoir: François, seigneur de Soret, président aux enquêtes, mort en 1572; Louis, conseiller au parlement et doyen de l'Église de Paris, mort le 9 octobre 1610, et les suivans.

SÉGUIER (Pierre), seigneur de Soret, président à mortier au parlement de Paris, fils du précédent, suivit quelques années le barreau avec succès : son père le fit pourvoir de l'office de lieutenant de bailli du palais. Après en avoir fait la fonction pendant quatre ans, il fut reçu conseiller au parlement en 1568, et maître des requêtes en 1572. Il parut avec tant d'éclat dans les divers emplois, que le roi Charles IX le nomma lieutenant civil en la prévôté de Paris. Son père abdiqua en sa faveur la charge de président à mortier en 1576. Le fils en fit les fonctions pendant vingt-quatre ans. Il mourut le 6 avril 1602, après avoir servi avec zèle quatre rois.

SÉGUIER (Antoine), frère du précédent, seigneur de Villiers et de Fourqueux, conseiller au parlement, puis maître des requêtes en 1577, lieutenant civil, conseiller d'état en 1586, avocat-général au parlement en 1587, président à mortier en 1597. Il fut envoyé à Venise, en 1598, en

qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès : sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il laissa, par son testament, trente-six mille livres de rente pour être employées en fondations, particulièrement pour l'entretien de cent pauvres filles orphelines de l'hôpital du faubourg Saint-Marcel à Paris.

SÉGUIER (Jean), frère du précédent, seigneur d'Autri, etc., conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, et lieutenant civil, etc., s'attacha au roi Henri III, et lui rendit de grands services. Après la mort de ce monarque, il suivit Henri IV, qui le chargea d'exercer la justice à Mantes et à Saint-Denis, comme il l'aurait fait à Paris. Il contribua beaucoup à ramener les habitans sous l'obéissance de son souverain; il sacrifia sa vie pour le soulagement des pauvres, et ne voulut point les abandonner pendant une terrible peste, dont il mourut lui-même. Il laissa deux fils et trois filles : Dominique, conseiller au parlement, doyen de l'Église de Paris, évêque d'Auxerre, puis de Meaux, premier aumônier du roi, mort le 16 mai 1689, âgé de 66 ans; Charlotte Séguier, mariée à Jean de Ligni, maître des requêtes; Marie, alliée à Marc-Antoine de Gourgues, président du parlement de Bordeaux; Jeanne Séguier, prieure des carmélites de Saint-Denis en France, puis de Pontoise; et Pierre Séguier qui suit.

SÉGUIER (Pierre), fils du précédent, né à Paris, le 29 mai 1588, chancelier de France, duc de Villemor, comte de Gien, etc., pair de France, garde des sceaux des ordres du roi, successivement conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes et président à mortier pendant neuf ans, fut honoré par Louis XIII de la garde des sceaux, en 1633, et devint chancelier par la mort d'Étienne d'Aligre, en 1635. Louis XIII le trouvait trop jeune pour remplir une place de cette importance; mais il obtint son suffrage en lui disant « qu'il n'en serait que plus long-temps à son service. » Des mouvemens populaires s'étant manifestés en Normandie, il passa dans cette province en 1639, et y rétablit la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des barricades, et il osa résister au parlement soulevé contre le ministère. Les sceaux lui furent ôtés en 1650 et 1652; mais ils lui furent rendus en 1656, et il les garda jusqu'à sa mort. A cette charge il joignait les titres de duc de Villemor, et de protecteur de l'Académie française. Après la mort du cardinal de Richelieu, il succéda aux vues de ce grand ministre, et consola généreusement de sa perte cette illustre compagnie. L'Académie de peinture et de sculpture n'eut pas moins à se louer de sa protection et de son zèle. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 28 janvier 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles : Marie, qui épousa le marquis de Coislin, colonel-général des Suisses, et ensuite le marquis de Laval, lieutenant-général des armées du roi, et qui mourut en 1710; et Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa famille ont produit d'autres magistrats illustres. Le chancelier Séguier avait plus de talent pour être magistrat que ministre; il eut le secret d'intéresser

à sa gloire la plupart des gens de lettres. Son nom est parmi les plus illustres de la magistrature et du ministère. Le chancelier Séguier avait été chartreux dans sa jeunesse.

SÉGUIER (Antoine-Louis), né à Paris, le 1er décembre 1726, descendant du précédent, fut d'abord avocat du roi au Châtelet dès l'âge de 22 ans; il succéda ensuite au célèbre d'Aguesseau dans l'emploi d'avocat-général au parlement de Paris, et se montra digne d'un tel prédécesseur par son éloquence: il fit preuve du plus grand talent. Dans plusieurs de ses réquisitoires imprimés, on trouve des morceaux d'un style nerveux. Celui du 18 août 1770 est remarquable, en ce qu'il annonça 19 ans d'avance les causes d'une prochaine révolution. Lorsqu'il se présenta pour une place à l'Académie française, il alla chez Duclos, qui lui demanda son nom. Séguier le déclina avec un peu d'embarras: « Eh bien! s'écria brusquement Duclos, vous avez un nom qui n'a pas besoin de nom. » Il remplaça à l'Académie Fontenelle. Il quitta la France au moment des orages révolutionnaires, et mourut à Tournai. Portalis père, ministre des cultes, prononça, dans une séance publique de l'Institut, en 1806, l'éloge de ce magistrat, qui a laissé un fils digne de son nom. Il est aujourd'hui premier président de la cour royale à Paris.

SÉGUIER (Jean-François), botaniste distingué, né à Nîmes, le 1er septembre 1703, d'une bonne famille, s'appliqua d'abord à la jurisprudence; mais en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit du goût pour la botanique, et réussit dans cette science. L'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission qu'il travailla à l'ouvrage, qui a pour titre: *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4°; Leyde, 1760, in-4°, par les soins de Laurent-Théodore Gronovius, qui y a ajouté un supplément. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique. Les voyages qu'il fit avec le marquis Scipion Maffei, en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et surtout en Italie, le firent connaître avantageusement des gens de lettres, et augmentèrent ses connaissances dans la botanique. Le champ fertile du Véronais fixa long-temps ses recherches, et lui fit publier *Plantæ Veronenses*, deux volumes, Vérone, 1747, in-8°. Il donna un 3me volume, *ibidem*, en 1754, in-8°. Cet ouvrage est utile et précieux. Séguier était aussi bon antiquaire que grand botaniste; son goût pour les médailles naquit dès l'âge de 10 ans, où il en gagna une au jeu à l'un de ses camarades. Quelque temps après, ayant appris que des ouvriers en avaient retiré d'un puits qu'ils creusaient, il y descendit, et s'efforça en vain de remonter. Il y resta un jour et une nuit, et y aurait péri d'inanition si le hasard n'eût conduit quelqu'un à son secours. N'ayant pu dans sa jeunesse acquérir un cabinet de médailles, dont la valeur surpassait ce qu'on lui donnait pour ses plaisirs, il en tomba dangereusement malade. On sait que c'est à lui qu'est due l'explication de

l'inscription de la maison carrée de Nîmes, qu'il devina par le moyen des trous formés par les crampons qui tenaient les lettres. Associé de l'Académie des inscriptions, celle de Nîmes le nomma son protecteur, et il lui légua ses livres, ses objets d'antiquités et ses manuscrits. Il mourut dans cette ville, le 1er septembre 1784. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit encore la traduction des Mémoires de Maffei, 2 vol. in-12. Cette traduction a le mérite de l'élégance et de la fidélité.

SÉGUIN (Joseph), avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la ville d'Arles, traitées en manière d'entretien et d'itinéraire*, Arles, 1687, in-4°, deux parties. Cet ouvrage savant, quoiqu'un peu diffus, est utile aux antiquaires.

SÉGUIN (Charles-Antoine-Joseph), professeur en droit à l'université de Besançon, né à Vaivres, près Vesoul, en 1710, remplissait ses fonctions d'une manière distinguée, et joignait aux connaissances les plus profondes dans le droit l'art de parler et d'écrire en latin, avec une facilité déjà rare de son temps. Rien ne peut mieux servir à caractériser cet homme estimable que le trait par lequel le célèbre professeur Courvoisier termine son éloge : *Nemo in virtute colendâ tempus illud feliciùs consumpsit, quod in virtute quærendâ philosophi terunt.* Personne n'a employé plus heureusement à pratiquer la vertu, le temps que les philosophes perdent à la chercher. Séguin a laissé d'excellens Commentaires sur les Institutes de Justinien. Ils n'ont été imprimés qu'après sa mort, par les soins de M. Prudhon, l'un de ses plus dignes successeurs, et depuis directeur de l'école de droit à Dijon ; ces Commentaires forment un vol. in-8°, Besançon, 1805. On en a donné en 1811 une nouvelle édition, ornée du portrait de l'auteur. On conserve dans les registres de l'Académie de Besançon, quelques Dissertations de Séguin sur des antiquités trouvées près de Jallerauges. Il serait à souhaiter qu'on les livrât à l'impression. Ce professeur est mort en 1790.

SÉGUINEAU (......), né à Paris, où il est mort, en 1722, âgé de 45 ans, est auteur de la tragédie d'*Egisthe*, représentée en 1722, et de l'opéra de *Pirithoüs*, joué en 1723, et repris en 1734, dont Mouret fit la musique. L'opéra vaut mieux que la tragédie.

SÉGUR (Olympe de), épousa le marquis de Belcier, fils du premier président de Bordeaux. Son mari étant prisonnier dans le château Trompette, elle résolut de le délivrer ; elle alla le voir, et lui persuada de prendre ses habits et sa coiffure. Cette entreprise lui réussit : Belcier s'esquiva le soir sous cet habit, sans être reconnu des gardes. Sa femme demeura comme en ôtage pour son époux, et elle sortit dans la suite. Hérodote rapporte que les femmes lacédémoniennes sauvèrent la vie à leurs maris par ce stratagème. En 934, dona Santille, employa aussi la même ruse, qui lui réussit.

SÉGUR (Jean-Charles de), prélat français, né à Paris, en 1695, d'une famille ancienne et très-connue, fut d'abord quelque temps dans le service militaire : il entra ensuite dans la congréga-

tion de l'Oratoire, et appela de la Bulle *Unigenitus*. La grande faveur où était sa famille, sous la régence du duc d'Orléans, lui inspira de l'ambition, disent les jansénistes. Il révoqua son appel, et fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de Saint-Albin, évêque de Laon, et enfin évêque de Saint-Papoul. Il sentit bientôt des scrupules sur son entrée dans l'épiscopat. Ses remords furent si violens, qu'il s'éclipsa de son diocèse, laissant à ses ouailles une instruction pastorale, dans laquelle il leur rendait compte des raisons qui l'obligeaient de se démettre de son évêché. Sa retraite fut une énigme; elle l'est encore pour bien des gens. Les molinistes l'ont représentée comme une *apostasie affreuse*, comme *la démarche d'un ignorant et d'un esprit médiocre*. Les jansénistes la regardent comme une *action généreuse, digne des plus beaux siècles de l'Église*. Quoi qu'il en soit, Ségur vécut 13 ans, depuis son abdication, *dans l'obscurité qu'il méritait*, dit malignement le lexicographe des livres jansénistes, *par tant de titres*. Cet écrivain satirique aurait dû marquer plus de considération pour son nom, et plus d'estime, pour ses vertus. La prière, la lecture de l'Ecriture Sainte, les bonnes œuvres, les austérités remplirent ses derniers jours, et les abrégèrent. Il mourut à Paris, le 28 septembre 1748. On a publié l'abrégé de sa Vie, Utrecht, 1749, in-12.

SÉGUR (JOSEPH-ALEXANDRE, vicomte DE), fils du maréchal de Ségur, et frère de Louis-Philippe de Ségur, grand-maître des cérémonies, né à Paris en 1752, entra de bonne heure dans le service militaire, et commença par la gendarmerie. Il devint ensuite colonel en second des dragons de Noailles, passa de ce corps dans celui de Lorraine, et fut fait colonel en premier des dragons de son nom. Devenu maréchal-de-camp à l'époque de la révolution, il quitta le service. Ce fut alors qu'il s'abandonna librement à son goût pour les lettres. Le premier fruit de ses loisirs fut un roman épistolaire, intitulé : *Correspondance secrète entre mademoiselle Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux, et madame de Maintenon*, Paris, 1789, in-8°, et 2 vol. in-12. De la finesse, une intelligence profonde du cœur des femmes, le ton de la société de Ninon, un aperçu exact et brillant de cette petite époque, détachée du siècle de Louis XIV, distinguent cet agréable ouvrage. Dans la même année, il donna une brochure, sous le titre de *Réflexions sur l'armée et sur les rapports à établir entre elle et les troupes nationales*, Paris, 1789, in-8° de 24 pages. Quelque temps après, il publia : *Essai sur l'opinion, considérée comme une des principales causes de la révolution de 1789*, Paris, 1790, in-8°, de 48 pages. On trouve cette note à la page 46 : « La véritable cause de nos malheurs actuels, est l'étonnante médiocrité qui égalise tous les individus. Si un homme de génie paraissait, il serait le maître. » Il fit paraître à peu près à la même époque *la Femme jalouse*, ou la *baronne de Versac*, roman en lettres, Paris, 1790, in-8° de 228 pages. Ségur a écrit, pour le théâtre Français, *Rosaline et Floricour*, et *le Re-*

tour du Mari, petite comédie charmante. Pour le théâtre de l'Odéon ; *Saint-Elmont et Verseuil*, drame, dont le fond était susceptible de développemens plus heureux, mais dont l'intérêt est assez soutenu. Pour Feydeau, *Roméo et Juliette*. Pour les Italiens, *le Cabriolet Jaune* ; *la Dame Voilée*, et *l'Opéra-Comique*, joli acte, dont il partagea le succès avec M. Émanuel Dupaty. Pour le Vaudeville, enfin, une foule de productions piquantes : *Nice* ; *le Caveau* ; *les Deux Veuves* ; *C'est la Même*, et *le Portrait de Fielding*, avec deux amis, etc., etc. Le dernier ouvrage qu'il a publié, est une espèce de *Roman historique sur les femmes*, Paris, 3 vol. in-8° ; on y retrouve toute la grace de son esprit, et l'on n'y desirerait qu'un peu plus de méthode et d'intérêt. Ce littérateur avait l'esprit fin et vif, un tact sûr, et un grand usage de la société. Il excellait à faire des couplets ; on cite de lui plusieurs bons mots, entre autres celui-ci : Dans le temps où l'égalité était la chimère à la mode, un acteur subalterne lui parla d'une manière fort impolie. « Prenez donc garde, monsieur, lui dit Ségur, vous me traitez fort mal, vous oubliez que depuis la révolution nous sommes tous égaux, et je suis autant que vous. » Ségur est mort à Bagnères, le 27 juillet 1805, d'une affection de poitrine. On a encore de lui le *Parti le plus gai*...... le *Parti le plus sage* ; proverbes en vers, Paris, 1788, in-8°.

SÉGUR. *Voyez* Puy-Ségur, et Aubigné.

SEHON, roi des Amorrhéens, ayant refusé le passage aux Israélites, Moyse marcha contre lui, le vainquit, et s'étant rendu maître de tous ses Etats, fit passer au fil de l'épée tous les habitans, sans épargner les femmes et les enfans, pour obéir aux ordres de l'Être Suprême, que ces peuples avoient offensé par leurs crimes.

SEID-AL-COFTHI, auteur égyptien du 13e siècle de l'ère chrétienne, a composé une histoire des célèbres médecins, intitulée : *Enba Almostatheba.*

SEIDEL (Martin), natif de la Silésie, entreprit, vers la fin du 16e siècle, de fonder en Pologne une secte particulière ; mais avec peu de succès. Il professait sur le Messie une opinion qui fit donner au petit nombre de ses disciples le nom de *Semi-Judaïsans.*

SEIDELIUS (Jacques), médecin d'Olaw en Silésie, mort en 1615 à 68 ans, occupa une chaire dans les écoles de Gripswald. On a de lui : *Methodicæ arthritidis et phthisis curationes*, Bardi Pomeraniæ, 1590, in-4°. II. *De causis, differentiis, speciebus, et facultatibus plantarum*, Griphyswaldiæ, 1610, in-4°. III. *Observationes medicæ*, Hafniæ, 1665, in-8°.

SEIDELIUS (Bruno), médecin et poète latin, né à Querfurt dans le comté de Mansfeld en Allemagne, enseigna la philosophie dans sa patrie, et y exerça la médecine. Il mourut vers 1577. On a de lui sept livres de poésies de différentes mesures ; ses Elégies sont surtout estimées. Il a écrit sur la médecine : I. *De urinarum judicio liber*, Erfurt, 1462. II. *Liber morborum incurabilium*, Francfort, 1593.

SEIDENBECHER (George-Laurent), pasteur à Eisfeld en-

Saxe, adopta et répandit dans le 17ᵉ siècle la doctrine des millénaires et autres semblables; ce qui lui valut la censure et la démission. Alb. Meno Verpoorten, a publié à Dantzick, en 1739, *Commentatio de vitâ et institutis G. L. Seidenbecheri*, in-4°.

SEID MOHAMMED, médecin turc, mort en 1659, ère vulgaire, a écrit dans sa langue un cours de médecine assez considérable, intitulé : *Ammondhay Turki.*

SEIGNELAY (le marquis de). *Voyez* Colbert.

SEIGNEUX de CORREVON (Gabriel), conseiller et boursier de la ville de Lausanne, mort dans cette ville en 1776, âgé de près de 80 ans, a traduit de l'italien : *Des lois civiles relativement à la propriété*, augmenté de quelques remarques, par Defelice, Yverdun, 1768, in-8°. On a encore de lui une traduction de l'allemand, d'*Usong, Histoire véritable*, par le baron de Haller, Lausanne, 1772, in-12.

SEILER (George-Frédéric), un des premiers prédicateurs de l'Allemagne, docteur et premier professeur en théologie à l'université d'Erlang, mort dans cette ville en 1807, âgé de 74 ans, est auteur d'environ 170 ouvrages, dont on trouve la liste dans l'Allemagne savante. Son écrit qui a pour titre : *Religion der Unmundigen* (Religion pour les jeunes gens), a été imprimé dix-sept fois; son *Algemeines Lesebuch für den Bürger und Landmann* (Lectures pour l'habitant de ville et de campagne), quatorze fois. Le nombre d'exemplaires qui en a été tiré à chaque édition est très-considérable, et il existe presqu'un nombre aussi grand de contrefaçons que d'éditions originales. Ces écrits ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe.

SEILLANS (Colomb de), coseigneur de ce lieu, mort vers 1758, est auteur de l'*Esculapéide*, poème divisé en huit chants, Amsterdam, Paris, 1757, in-8°; et du *Triomphe de la Foi sur la Raison*, autre poème, 1756, in-12. On lui doit encore une *Imitation* des Odes d'Anacréon en vers, avec la traduction de mademoiselle Lefèvre, en prose, Paris, 1754, in-8°; et la *Gageure de village*, comédie, 1756.

SEISLAS, le seizième des rois de Dalmatie, était fils du roi Rodoslas. Les Croates s'étant révoltés, Seislas, qui commandait quelques troupes, leur permit de vendre les prisonniers de guerre. Son père commandait une autre armée; il la fit soulever, et lui enleva la couronne. Une action si dénaturée lui fit donner le nom d'*apostat*. En guerre avec les Hongrois, il remporta sur eux une grande victoire, où leur général périt. La veuve de ce général se mit à la tête des armées, entra dans la Dalmatie, enleva le camp de Seislas, qui fut lui-même du nombre des prisonniers. Cette héroïne lui fit couper le nez et les oreilles, et ensuite jeter chargé de chaînes dans la Save. Ses enfans pris avec lui furent traités de même; il ne resta de sa famille qu'une seule fille, mariée à Tycomil, kan de Rascé. On peut rapporter ces événemens à l'an 860 de J.-C. ou environ.

SEISSEL. *Voyez* Seyssel.

SÉJAN (Ælius), le digne favori de Tibère, né à Vulsine en Toscane, d'un chevalier romain,

nommé Seïus Strabon, qui fut capitaine des gardes prétoriennes sous Auguste et sous Tibère, suivit d'abord la fortune de Caïus César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibère, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère et par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire éclater ceux des autres, tour à tour insolent et flatteur, modeste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il employait dans cette vue, tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifices auprès de Tibère, que ce prince, caché pour tout le monde, était pour lui sans secret et sans défiance. Il l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant partout *le compagnon de ses travaux*, et souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres et dans les places publiques. Séjan, parvenu au plus haut degré de puissance, sans avoir assouvi son ambition, aspirait au trône impérial. Il fit périr par les artifices les plus odieux tous les fils et tous les petits-fils de Tibère; Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr pour se venger que de corrompre Livie sa femme, qui empoisonna son mari. Agrippine, Germanicus et ses fils, furent aussi les victimes de ses sourdes perfidies. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibère la lui refusa. Outré de colère, il se vanta « qu'il était empereur de Rome, et que Tibère n'était que prince de l'île de Caprée où il était alors. » Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvait rester long-temps impunie. Tibère donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, et dans le même jour il fut arrêté et étranglé en prison, l'an 31 de Jésus-Christ. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta les restes dans le Tibre. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, et Tibère enveloppa dans la perte de son ministre tous ceux qui lui étaient suspects, et dont il voulait se venger.

SEJAN (Nicolas), célèbre organiste, né à Paris en 1745, eut pour maître l'habile Forqueray, organiste de Saint-Merry. Dès l'année 1758, Séjan toucha à Saint-Merry un *Te Deum* improvisé, dont les Daquin, les Couperin et autres fameux organistes de cette époque, furent tous émerveillés. En 1760, il obtint au concours l'orgue de Saint-André-des-Arcs, quoiqu'il n'eût alors que quinze ans. En 1764, il débuta au concert spirituel par un concerto de sa composition qui eut un très-grand succès. En 1772, il fut reçu un des quatre organistes de Notre-Dame, et se vit ainsi à 27 ans le collègue de Daquin, de Couperin et de Balbâtre. Il fut successivement organiste de Saint-Sulpice, puis organiste du Roi et professeur d'orgue au conservatoire de musique, dès sa formation. En 1806, il fut pourvu de l'orgue de l'église des Invalides, et reprit plus tard celui de Saint-Sulpice. Cet habile artiste est mort à Paris, le 18 mars 1819, âgé de 72 ans. On n'a de lui que trois ouvrages gravés: un livre de six sonates de piano, avec accompagnement de violon; un recueil de rondeaux et airs dans le genre

agréable, et un œuvre de trios avec accompagnemens de violon et de basse. Le poète Delille a immortalisé le talent fugitif de Séjan, dans son poème des *Trois règnes de la nature*. Voici les beaux vers que le musicien a inspirés au poète :

De l'instrument sonore animant les organes,
Séjan a préludé ; loin d'ici, loin, profanes !
De l'inspiration les sublimes transports,
Échauffent son génie et dictent ses accords ?
Sous ses rapides mains le sentiment voyage ;
Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage.
Il monte, il redescend sur l'échelle des tons,
Et forme, sans désordre, un dédale de sons.
Quelle variété ! que de force et de grace !
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace ;
Tel, au gré de son souffle ou terrible ou flatteur,
Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

SEKENDORF. *Voy.* SECKENDORF.

SELDEN (JEAN), célèbre jurisconsulte, né à Salvington, dans le Sussex, le 16 décembre 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et s'y consacra principalement à la connaissance du droit et de l'antiquité sacrée et profane. Ce savant aurait pu être élevé aux plus grandes places d'Angleterre, s'il n'eût préféré son cabinet à tous les emplois. Après avoir mené une vie douce et appliquée, il mourut le 30 novembre 1654. Il avait pris pour devise : *La liberté sur toutes choses.* Cette liberté, qu'il mettait dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois avec Jacques Ier et Charles Ier ; mais, comme le zèle, plutôt que l'esprit de satire, animait ses discours, on les lui pardonnait plus facilement qu'à tout autre. La république des lettres le compte parmi ceux de ses membres qui l'ont le plus enrichie. On a de lui : I. *De successionibus in bona defuncti, secundùm Hebræos.* II. *De jure naturali et gentium, juxtà disciplinam Hebræorum*, ouvrage fort estimé par Puffendorf, qui n'est pas d'accord en cela avec Leclerc et Barbeirac. « Il paraît, dit Nicéron, qu'il s'était un peu entêté des écrits des rabbins, et qu'il a voulu y puiser des connaissances qu'il aurait pu prendre ailleurs. » « Outre le désordre et l'obscurité qui règnent dans la manière d'écrire de ce savant anglais, dit le chevalier de Jaucourt, ses principes ne sont point tirés des lumières de la raison, mais des sept préceptes donnés à Noé, qui ne sont fondés que sur une tradition douteuse, ou sur les décisions des rabbins. » III. *De nuptiis et divortiis.* IV. *De anno civili veterum Hebræorum.* V. *De nummis.* VI. *De diis Syriis*, Amsterdam, 1680, in-8° ; ouvrage plein de profondes recherches. On a accusé Selden d'avoir pillé quelques endroits des Semestres de Pierre Fabry, et il s'en plaint fortement dans la préface de sa seconde édition ; mais ceux qui ont lu son livre avec soin ne peuvent douter qu'il n'eût puisé dans les sources. Au reste, quoiqu'on trouve dans son ouvrage de très-bonnes choses et une grande érudition, on y desirerait plus d'ordre. Le style de Selden est souvent un mélange de tout ce que la latinité a de bon et de mauvais. C'est le défaut général de cet auteur ; ce qui a fait dire à Colomiès qu'il était prodigieusement savant, mais qu'il écrivait d'une manière dégoûtante. VII. *Uxor hebraïca.* VIII. *De laudibus legum Angliæ.* IX. *Jani Anglorum facies altera.* (*Voy.* LITTLETON.) X. *Mare clausum*, contre Grotius. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa na-

tion. Le zèle patriotique l'anima toute sa vie. XI. *Analecton Anglo-Britannicum*, etc.; livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre jusqu'au règne de Guillaume-le-Conquérant. XII. *De synedriis Hebræorum*; traité très-savant et estimé. XIII. Une *Explication* des marbres d'Arondel, 1628, in-4°, en latin, avec des notes pleines d'érudition. Elle nous a valu les belles éditions que Prideaux et Maittaire ont données de ces marbres; l'une en 1676, et l'autre en 1732. XIV. Un *Traité des dîmes*, qui irrita beaucoup le clergé d'Angleterre. XV. Un autre de l'*Origine du duel*. XVI. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutichius d'Alexandrie, et l'Histoire d'Edmer. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglais, ont été recueillis par Dav. Wilkins, imprimés à Londres, en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurités, et qu'il prodigue une érudition souvent mal choisie et mal digérée. On a imprimé en anglais un Recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELENUS (Gustave). *Voyez* Auguste.

SELEUCUS Ier, *Nicanor* (c'est-à-dire victorieux), roi de Syrie, fils d'Antiochus, l'un des principaux généraux d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte près de Ptolomée. Pour se venger de son ennemi, il se ligua avec Ptolomée, Cassandre et Lysimachus, contre Antigone, qui fut tué dans la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant Jésus-Christ. Seleucus partagea avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leurs victoires, et commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé le *Royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Démétrius, arma contre Lysimachus, et le tua dans une bataille, l'an 282 avant Jésus-Christ. Il allait tomber sur la Thrace et sur la Macédoine, lorsque Ptolomée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui et le tua à Argon la même année. Il avait 78 ans, dont il en avait régné 34 avec beaucoup de gloire. Il s'était élevé par ses vertus sur le trône de l'Asie: sa valeur et son expérience secondèrent son ambition; sa sagesse et son humanité la justifièrent. Il fut conquérant pour faire du bien, et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Ce prince aimait les sciences; il renvoya aux Grecs les livres et les monumens précieux que Xercès leur avait enlevés; il leur rendit entre autres les statues d'Armodius et d'Aristogiton, ces illustres défenseurs de la liberté. Les Grecs, par reconnaissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur Académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, et les peupla de colonies grecques, qui apportèrent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs et leur religion..... *Voyez* Erasistrate.

SELEUCUS II, surnommé *Callinique*, monta sur le trône de Syrie après la mort d'Antiochus II. Ce prince fit une guerre malheureuse au roi d'Egypte; sa flotte fit naufrage, et ses armées furent battues. Lui-même fut fait

prisonnier par Arsace, et mourut quelque temps après d'une chute de cheval, 226 ans avant Jésus-Christ : il en avait régné 22. — Son fils, Seleucus III, surnommé *Ceraunus*, à cause de sa témérité, lui succéda. Il ne régna que trois ans, et fut tué par ses soldats.

SELEUCUS IV, fils d'Antiochus-le-Grand, succéda à son père l'an 187 avant Jésus-Christ, et fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand-prêtre Onias, fournissait tous les ans ce qu'il fallait pour les sacrifices du temple de Jérusalem; mais, comme c'était un prince faible, ses flatteurs l'engagèrent à envoyer Héliodore piller ce même temple. Quelque temps après, ce dernier l'empoisonna. Son règne fut de 12 ans.

SELEUCUS V, fils de Démétrius Nicanor, succéda à Seleucus IV dans une portion du royaume de Syrie. Sa mère Cléopâtre, qui voulait régner elle-même, le poignarda de sa propre main, l'an 124 avant J.-C. Cette marâtre inhumaine fut elle-même empoisonnée par son autre fils Antiochus Gryphus. *Voyez* Antiochus.

SELEUCUS VI, fils d'Antiochus Gryphus, fut chassé du trône, et se réfugia en Cilicie, où le peuple le brûla dans le palais qu'il avait choisi pour asile.

SELEUCUS, roi d'Egypte, prince avide, qui ne se fit connaître que par de basses inclinations. En montant sur le trône, il commença par s'approprier le cercueil d'or qui renfermait le corps d'Alexandre-le-Grand. Cette action et plusieurs autres de même genre le rendirent odieux à ses sujets et à sa femme Bérénice, qui le fit étrangler peu de temps après, l'an 55 avant J.-C. C'était le dernier prince de la race des Séleneides.

SELGERSEMA (Wiltet-Bernard), maître-ès-arts et docteur en philosophie, ministre du saint Evangile à Boxum et à Blessum en Frise, membre de la Société des sciences de Harlem, mort à Amsterdam, le 22 février 1796, âgé de 40 ans, fut un des coopérateurs des Mémoires relatifs à la religion naturelle et révélée, publiés par la Société teylérienne de Harlem.

SÉLIM Ier, empereur des Turcs, deuxième fils de Bajazet II, voulut détrôner son père; mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point; il revint à la charge, et Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante (25 juin 1512), au préjudice d'Achmet, son aîné. Après s'être défait par le poison de ce père malheureux, il ôta la vie à Achmet et à Korkud son puîné, prince paisible et ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre Campson-Gaury (*voyez* ce mot), souverain de ce royaume. Il lui livra bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, et remporta une victoire long-temps disputée par le soudan, qui périt dans le combat. Cependant les Mameluks se préparèrent à résister aux Ottomans; mais Sélim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua, près du Caire, Toumonbey, qu'ils avaient créé nouveau sultan, et le défit successivement dans deux batailles, dont la dernière dura trois jours et trois nuits. Ce prince infortuné, ayant été trouvé dans un marais où les Arabes l'a-

vaient caché, fut pendu par l'ordre de Sélim à une des portes du grand-Caire. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, et de tout le reste de l'Egypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mamelucks en Egypte, où elle avait duré plus de 260 ans, à compter depuis la mort du sultan qui avait fait Saint Louis prisonnier. Quelque temps auparavant, Sélim avait remporté une victoire signalée à Chalderon contre les Perses, et leur avait enlevé Tauris et Keman. Il se préparait à faire la guerre aux chrétiens, mais en retournant à Constantinople il fut attaqué de la peste. Il voulut se faire porter à Andrinople, dans l'idée que l'air de cette ville le rétablirait, et il mourut à Churi en Thrace, sur la route de cette ville, le 21 septembre 1520, dans le même lieu où il avait fait empoisonner son père. Il était dans sa cinquante-quatrième année, et il en avait régné huit. Ce prince était courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisait à la lecture de l'Histoire, et faisait assez bien des vers dans sa langue. Mais, malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il fit mourir, outre son père, ses frères, huit de ses neveux et autant de pachas qui l'avaient servi fidèlement. Il entretint toujours une discipline sévère dans ses troupes, et ne se laissa pas gouverner par ses visirs. Sélim forma le premier une bibliothèque dans le sérail; elle était composée d'environ 4,000 volumes turcs, arabes ou persans, mais sans aucun manuscrit grec.

SÉLIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II et petit-fils de Sélim Ier, monta sur le trône après son père, en 1566. Il fit, l'année suivante, une trève de huit ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même temps, il confirma le traité de paix que son père avait fait avec les Vénitiens. Mais, en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, et leur prit l'île de Chypre, par son général Mustapha. Il en fut bientôt puni : le 7 octobre 1571, il perdit la célèbre bataille de Lépante, dans laquelle Hali Bassa fut tué avec près de 32,000 des siens, outre 3,500 prisonniers et 151 galères prises ou coulées à fond. Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, et hâta la paix avec Venise. Dès que Sélim l'eut conclue, il posa le glaive et le sceptre, pour aller s'ensevelir au fond de son sérail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à la fin de ses jours, arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères Mustapha et Bajazet lui avait ouvert le chemin du trône, dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens et sans courage, il n'aima que les femmes et le vin, et ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

SÉLIM III, fils du sultan Abdul-Hamed, né le 24 décembre 1761, fut proclamé grand-sultan le 7 avril 1789; il succéda au sultan Abdul-Hamid, son oncle. La Turquie avait alors une guerre dangereuse à soutenir contre les Russes et les Autrichiens, et Sélim augmenta de 150 mille hommes son état militaire affaibli par les deux campagnes précédentes; mais il ne put résister aux efforts réunis de ces deux voisins redoutables. Les Turcs, malgré quel-

ques succès qu'ils eurent d'abord sous la conduite du visir Jussuf-Pacha sur les Autrichiens, commandés par Joseph II en personne et par le maréchal Lascy, furent battus ensuite sur terre et sur mer par les généraux Laudou, Cobourg, Repnin, Potemkin, Suwarow et Nassau. La prise de Belgrade et d'Orsova par les Autrichiens; celle d'Ismaël par Suwarow, où 15 mille Turcs furent égorgés; celle d'Oczakow par Potemkin, où 25 mille Turcs périrent; la destruction de la marine ottomane et la mort tragique du plus ferme appui de l'empire du Croissant, le vieux Hassan, capitan-pacha, à qui Sélim fit couper la tête pour s'être laissé battre par le prince de Nassau, furent les résultats de cette guerre qui avait été suscitée par l'Angleterre et la Prusse, et qui fut terminée sous la médiation de ces deux puissances, le 4 août 1791, par la paix d'Yassy. Sélim, qui devait craindre d'être chassé d'Europe, ne se vit condamné qu'à la perte définitive d'Oczakow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester. Il fit, en 1794, un traité avec la Russie, dans lequel il accordait, aux vaisseaux de guerre russes, le libre passage par le détroit des Dardanelles, faveur dont jouissaient seulement les navires marchands de cette nation : ce traité a été renouvelé en 1805 pour 10 ans. Le directoire français, au moment de son installation, envoya à Constantinople, comme ambassadeur, le général Aubert Dubayet, qui y fut très-bien accueilli; et, de son côté, Sélim III envoya à Paris, avec la même qualité, Méhemet-Aly-Effendi, auquel on fit un grand accueil. La meilleure intelligence parut régner entre les deux États jusqu'à l'invasion de l'Egypte par les Français en 1799; mais la Porte fit arrêter alors tous les agens français à Constantinople, et son ambassadeur à Paris fut disgracié pour n'avoir point averti son souverain de cette expédition; il n'osa même retourner à Constantinople que lorsque le gouvernement consulaire eut amené de nouveaux rapprochemens. La conquête de l'Égypte par les Français força Sélim à faire cause commune avec les Anglais et les autres puissances coalisées contre la France; le grand-visir attaqua avec 80 mille hommes, l'Egypte où commandait Kléber, qui n'en avait que huit mille; et, le 24 janvier 1801, il signa le traité d'Élarich, portant que l'armée française se retirerait avec armes et bagages, et serait transportée en France; mais Sidney-Smith, ambassadeur d'Angleterre près la Porte, lui ayant écrit que son gouvernement n'approuvait pas ce traité, et l'amiral anglais Keith ayant exigé que l'armée française mettrait bas les armes et se rendrait prisonnière de guerre, les Français, indignés, combattirent alors avec autant de courage que de succès. Le grand-visir fut défait à Héliopolis, son camp d'El-hanka fut pris, le fort Belbeys fut emporté, et lui-même, obligé de fuir à travers le désert, laissa à Salahié tous ses bagages et un butin immense. Le traité d'Amiens ayant rendu l'Egypte aux Turcs, Sélim y envoya un gouverneur; mais l'autorité de la Porte ne tarda pas à y être de nouveau méconnue par la révolte des beys, suscitée par les Anglais. Sous le règne de Sélim, la puissance ottomane a été considéra-

blement affaiblie et presque détruite en Asie par l'indépendance des pachas de Bassora, de Bagdad, d'Alep et de Saint-Jean-d'Acre, et par l'insurrection formidable des Wahabis; en Europe, par la révolte et l'indépendance de Passwan-Oglou (*voyez* ce nom), par celle de Czerny-George et des Serviens; par les insurrections multipliées sur les autres points de la Turquie européenne, et notamment de la Morée, fomentées par la Russie; par les envahissemens successifs de cette puissance en Géorgie, dans le Caucase, sur les bords du Phase et de la mer Noire : aussi le Grand-Seigneur paraît-il aujourd'hui réduit à recevoir toutes les lois qu'il plaira à la Russie de lui dicter. Le général Brune fut envoyé dans cette capitale, comme ambassadeur, en 1803, et y fut reçu avec beaucoup de distinction; mais, après avoir éprouvé quelques difficultés sur la reconnaissance de Napoléon comme empereur des Français, et, après avoir fait d'inutiles remontrances sur le passage des troupes russes dans le détroit des Dardanelles, il fut obligé de revenir en France. Le traité de Presbourg, dont il fut envoyé copie à Sélim III, apporta quelques changemens à sa politique envers la France. En février 1806, il émana de la Porte une déclaration concernant le protocole à suivre envers la cour de France, et par laquelle Napoléon était reconnu. Le 29 mai 1807, il se fit une révolution à Constantinople. Le sultan Sélim III, forcé par les janissaires à donner sa démission, fut relégué dans l'intérieur du sérail. Son neveu, Mustapha IV, né le 7 septembre 1779, fut élevé sur le trône. Un grand nombre de ministres et de chefs opposés à cette révolution furent sacrifiés à la fureur populaire. Quelques mois après, Sélim III fut étranglé, et sa tête jetée par dessus les murs du sérail.

SELIS (Nicolas-Joseph), littérateur estimable, professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, et membre de l'Institut de France, naquit à Paris le 27 avril 1737. La ville d'Amiens fut le premier théâtre où ses talens se développèrent : il publia une épître des *Pédans de société*, pleine de détails agréables, et qui le tira dès-lors de la classe des poètes vulgaires. Appelé à Paris par l'abbé de Delille, il y fut fixé par une place utile, par l'accueil des littérateurs distingués, et le succès de ses ouvrages. Les principaux sont : I. Traduction des *Satires de Perse*, 1776, in-8°; Laharpe lui a donné de justes éloges. « Ce n'est pas, dit-il, que le traducteur soit parvenu à faire, des satires de cet obscur et pénible écrivain, un livre amusant ou attachant; on ne peut venir à bout que de faire entendre à peu près ce qu'il a voulu dire. Les notes et la préface de Selis sont pleines de raison et d'instruction. II. *Relation de la maladie, de la confession et de la mort de Voltaire;* petite brochure pleine de sel et de finesse, qui eut trois éditions dans la même année. III. *Epîtres* en vers, sur divers sujets, 1776 : elles ont de la facilité, et offrent une douce philosophie. IV. *Dissertation sur Perse*, 1778. V. *Petite Guerre entre Lemonnier et Selis*, 1778; c'est un modèle d'honnêteté en fait de critique et des égards que se doivent mutuellement, dans leurs discussions, les

gens de lettres. VI. *Lettre à Laharpe sur le collége de France*, 1779. VII. *Lettre d'un père de famille sur les petits spectacles*, 1789. VIII. *Autre d'un grand-vicaire à un évêque, sur les curés de campagne*, 1790. IX. *Lettres écrites de la Trappe ;* on y trouve un style pur et de l'intérêt dans la narration. X. *Discours sur les écoles centrales*, 1797. XI. Diverses *Dissertations littéraires et grammaticales*, insérées dans les Mémoires de l'Institut. Il a revu une partie du dictionnaire de l'Académie française, deuxième édition. Paris, 1798, 2 volumes in-4°, sous le double rapport de la grammaire et de la typographie. Ces écrits en général jouissent d'une réputation méritée. « Mais ce qui valait mieux encore, a dit M. Gail, confrère de Selis, c'était l'ame droite, bienfaisante et pure de cet écrivain : aussi a-t-il emporté les regrets d'une compagne aimable et vertueuse; des pauvres, dont il soulageait la misère; de ses nombreux auditeurs qui trouvaient en lui un guide sûr; des gens de lettres qui rendirent justice à son talent, à son goût exquis, à sa franchise et à sa bonté. » Selis est mort le 19 février 1802. Il avait épousé une nièce de Gresset.

SELKIRK (Alexandre), né à Largo, en Ecosse, vers l'an 1680, se fit matelot et parvint par ses connaissances mathématiques au grade de maître de navire. Il en remplissait l'emploi en 1705, sur le vaisseau commandé par le capitaine Pradling, qui, ayant pris querelle avec lui, le fit déposer dans l'île déserte de Juan-Fernandez, en lui laissant ses hardes, son fusil, de la poudre et quelques ustensiles de ménage. L'île était fertile, peuplée de chèvres; les bords de la mer y étaient poissonneux. Selkirk s'y forma une habitation où il ne fut point trop malheureux. En 1709, le capitaine Vood-Rogers y ayant abordé, le ramena en Angleterre. C'est d'après cet événement de la vie de Selkirk, que de Foë a conçu l'idée du roman de Robinson-Crusoé.

SELLAN. *Voy.* Lanuza.

SELLE (Ch... Théop.), médecin renommé, directeur du collége de Berlin, né en 1748, à Stettin en Poméranie, et mort à Berlin le 9 novembre 1800. Nommé médecin de Frédéric, roi de Prusse, il publia les détails de la dernière maladie de ce monarque. On lui doit plusieurs écrits estimés, et surtout des *Rudimens de Pyrétologie*, ou de la connaissance des fièvres. Ils ont été traduits deux fois dans notre langue. Celle qui a paru à Paris en 1802, in-8°, est due aux soins de M. Naucher. On cite encore de Selle, un ouvrage intitulé : *Médecine clinique*, Berlin, 1788, in-8°; traduit en français par M. Coray, Montpellier, 1795, 2 v. in-8°.

SELLEQUE (...), auteur et rédacteur du *Journal des Modes et des Dames*, qu'il avait créé en 1797, et qui a été continué par M. La Mésangère, mourut à Paris le 1er janvier 1801, âgé de 34 ans, des suites de l'explosion du baril de poudre de la rue Saint-Nicaise, du 3 nivôse. Il était retenu chez lui, rue de Rohan, au moment de l'explosion, par une fièvre ordinaire qui, prenant bientôt un caractère de malignité, l'emporta au bout de quelques jours. Sa mort fut précédée d'un délire presque continuel, dans le-

quel, croyant que le gouvernement était retombé aux mains des terroristes, il ne rêvait et ne parlait que de comités révolutionnaires, de prisons, d'échafauds. On a de lui un petit ouvrage, intitulé *Voyage autour du Palais-Royal*, qu'on ne lit pas sans intérêt, et dans lequel on trouve des chapitres qui, par le style et les idées, ont quelque chose de l'originalité piquante du *Tableau de Paris*.

SELLER (Abdenago), théologien de l'Eglise d'Angleterre, né en 1647, à Plymouth, mort vers 1720, recteur de Combeintinehead, ensuite curé à Londres, fonction qu'il perdit lors de la révolution pour avoir refusé le serment. Il a donné plusieurs ouvrages : I. *Remarques sur l'état de l'Eglise dans les trois premiers siècles*, in-8°. II. *La dévote communion* : ce livre a été souvent réimprimé sous le titre de *Préparation à la communion pour tous les jours de la semaine*, in-12. III. *Différens écrits contre le papisme*.

SELLIUS (Godefroi), savant traducteur, né à Dantzick, membre de l'Académie impériale et de la Société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, et mourut le 25 juin 1767 à Charenton, où, sur la fin de ses jours, il avait été renfermé comme atteint de folie. Son érudition était immense. Nous avons de lui des traductions et d'autres ouvrages. Les plus connus sont : *Description géographique du Brabant hollandais*, in-12. II. *Voyage de la Baie d'Hudson*, in-8°. III. *Dictionnaire des Monogrammes*, in-8°. IV. *Histoire naturelle de l'Irlande*. V. *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, avec l'*Histoire des tremblemens de terre* depuis J.-C. jusqu'à présent, traduite de l'allemand, revue et augmentée par l'abbé Sepher, Paris, 1752, in-12. VI. Traduction des Satires de Rabener, avec Dujardin, 4 volumes in-12. VII. *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 volumes in-4°, avec le même. Cet ouvrage intéressant est exact, à quelques erreurs près, qu'il serait facile de corriger.

SELLUM, meurtrier de Zacharie, roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J.-C. Mais au bout d'un mois, il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut proclamé roi par son armée.

SELVA (Lorenzo), conteur italien, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Della metamorfosi, sive trasformazione della virtuosa, libri IV*, Florence, imprimerie des Juntes, 1583, in-8°. Cet ouvrage renferme treize nouvelles peu connues, qui le font rechercher des amateurs de ce genre de compositions romanesques. Il y a une autre édition de cet ouvrage, Venise, 1616, in-8°.

SELVATICUS (Matthieu), médecin de Mantoue, florissait dans le 14e siècle. On croit qu'il professa à Salerne. Nous avons de lui *Opus pandectarum medicinæ*, Lyon, 1541. Cet ouvrage est un dictionnaire des simples avec leurs usages.

SELVE (Jean de), né dans le Limousin, quitta la profession des armes qui était celle de ses ancêtres, pour entrer dans la magistrature. Il fut premier président à Bordeaux, à Rouen, à Paris, et employé par Louise de Savoie, mère de François Ier, pour aller traiter avec Charles-Quint de la

délivrance du monarque français. Il s'acquitta de cette commission avec zèle et avec succès. Il mourut en 1529; laissant la réputation d'un négociateur habile et d'un savant magistrat, et six fils, dont cinq furent employés dans les ambassades. Lazare, l'aîné, fut ambassadeur auprès des Suisses; Jean-François, en Turquie; George, évêque de Lavaur, auprès de l'empereur; Jean-Paul, évêque de Saint-Flour, et Odet, à Rome et à Venise. On attribue communément au père le livre *de Beneficio* qui n'est point de lui; et on l'a faussement accusé d'avoir corrompu l'histoire de Philippe de Commines. — Un auteur nommé Selve, qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont on vient de parler, a laissé la tragi-comédie des *Amours de Léandre et Héro*, jouée en 1633.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2446 avant Jésus-Christ, couvrit la nudité de son père. Noé, à son réveil, lui donna une bénédiction particulière. Sem, suivant l'Écriture, mourut âgé de 600 ans, laissant cinq fils: Ælam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad, descendirent en ligne directe, Salé, Heber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor et Taré, père d'Abraham.

SÉMEI, parent du roi Saül, imita et servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce père infortuné contraint de s'enfuir par la révolte de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, et lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. Mais David ayant été vainqueur, Semeï courut au-devant de lui, se jeta à ses pieds, implorant son pardon et le priant de considérer qu'il était le premier à se soumettre. David lui fit grace pour l'instant; mais il recommanda en mourant, à son fils Salomon, de ne point laisser impunie la conduite du rebelle. Ce prince, devenu roi, fit venir Semeï, et lui défendit, sous peine de la vie, de sortir de Jérusalem. Le coupable, s'estimant heureux d'obtenir son pardon à ce prix, remercia Salomon, et se soumit à la peine qu'il lui imposait. Mais trois ans après, un de ses gens s'étant enfui à Geth, chez les Philistins, Semeï oublia son engagement et courut après son esclave, qu'il atteignit et ramena chez lui. Le roi, instruit de sa désobéissance, le fit arrêter et le condamna à avoir la tête tranchée; ce qui fut aussitôt exécuté.

SÉMÉIAS, enthousiaste de la ville de Nehèlele, voulut se mêler de composer des prophéties, et envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disait que Dieu ordonnait à Sophonias de prendre soin du peuple qui restait à Jérusalem. Le prophète Jérémie avertit, de la part de Dieu, dit l'Écriture, Sophonias de ne pas croire ce fourbe, qui en serait puni par une captivité éternelle pour lui et pour sa postérité. — Il ne faut pas le confondre avec le prophète Séméias, qui vivait sous Roboam, roi de Juda, et qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus révoltées. — Il y a un troisième Séméias, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présens du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles à Néhémie, qui voulait rebâtir Jérusalem. Ce fourbe avare supposa des révélations, arme employée dans tous

les temps pour en imposer à la multitude; mais sa tentative n'eut pas plus de succès que celle du premier Séméias.

SEMELLIER (JEAN-LAURENT LE), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talens lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris, le 2 juin 1725, à 65 ans. On a de lui: I. D'excellentes *Conférences sur le mariage;* l'édition la plus estimée est celle de Paris, 1716, 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne. II. Des *Conférences sur l'usure et sur la restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12. III. Des *Conférences sur les péchés*, 3 vol. in-12. Ce livre est rare. Le P. Semellier s'était proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On a cependant trouvé, dans ses papiers, de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 et 1759, et qui ont soutenu la réputation de ce savant et pieux doctrinaire. Il y en a six sur la *Morale*, et quatre sur le *Décalogue*.

SEMERY (ANDRÉ), jésuite, né à Reims, en 1631, enseigna les humanités et la philosophie à Fermo: il fut ensuite professeur de théologie morale à Rome, et censeur de livres pour l'assistance de France. Il mourut au collége romain, le 26 janvier 1717. On a de lui *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, 3 volumes.

SEMINO (le R. P. PROSPER), augustin déchaussé, professeur de philosophie morale à l'université de Gênes, mort dans cette ville, le 7 juin 1806, est connu par ses *Lettres sur la Crimée*, et par une profonde érudition, surtout en matière de bibliographie. Il était correspondant de l'Institut de France.

SÉMIRAMIS, reine des Assyriens, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme, et ses autres grandes qualités lui avaient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Il mourut vers l'an 2164 avant J.-C., laissant les rênes de l'empire à Sémiramis, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit construire Babylone, ville superbe dont on a beaucoup vanté les murailles, les quais, et le pont construit sur l'Euphrate, qui traversait la ville du nord au midi. Le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge du fleuve, avaient encore plus d'utilité que de magnificence. On a aussi admiré les palais de la reine, et la hardiesse avec laquelle on y avait suspendu des jardins; mais ce qu'il y avait de plus remarquable était le temple de Bélus, au milieu duquel s'élevait un édifice immense, qui consistait en huit tours bâties les unes sur les autres. Sémiramis ayant embelli Babylone, parcourut son empire, et laissa partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua surtout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquaient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut

mise en déroute. Cette reine avait un fils de Ninus, nommé Ninias. Avertie qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur, l'an 2108 avant J.-C., se rappelant alors un oracle de Jupiter Ammon qui lui avait prédit « que sa fin serait prochaine, lorsque son fils lui dresserait des embûches. » Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, sa mort à Ninias. Cette grande reine, après sa mort, fut honorée par les Assyriens comme une divinité, sous la forme d'une colombe. Sémiramis a été la source de beaucoup de fables absurdes. Le déguisement de cette princesse, rapporté par Justin, en est une ridicule. En effet, il n'est nullement vraisemblable que Sémiramis, qui devait être d'un certain âge, eût voulu se faire passer pour Ninias, son fils, encore enfant. Plusieurs auteurs peignent cette princesse comme une femme abandonnée à toutes sortes de débauches; mais quelques-uns en même temps la justifient sur l'amour illicite qu'elle avait, dit-on, pour son fils. Photius nous apprend qu'on a eu tort d'attribuer à Sémiramis, épouse de Ninus, ce que les écrivains rapportent d'Atosa, fille de Belochus. Cette dernière princesse, éprise d'amour pour son fils, qu'elle ne connaissait pas, eut d'abord quelque intrigue secrète avec lui; mais, lorsqu'elle l'eut connu, elle le prit pour son mari. C'est depuis ce temps que les Mèdes et les Perses permirent ces mariages, qu'ils avaient regardés jusqu'alors avec horreur. Il y a plusieurs tragédies dont Sémiramis est l'héroïne; les deux plus connues sont celles de Crébillon, et surtout de Voltaire.

SEMPREVIVO (Bernardin), jésuite de Vérone, né en 1587, mort en 1617, a publié trois livres *de Poeticâ Syagrius*; tragédie; *Martin*, tragi-comédie.

SEMPRONI (Jean-Léon), d'Urbin, florissait dans le dix-septième siècle. Il est auteur d'un poème intitulé *Boëmond*, ou *Défense d'Antioche*.

SÉNAC (Jean), médecin célèbre, né dans le diocèse de Lombez, mort à Paris, le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller d'état et de surintendant général des eaux minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués et par des ouvrages utiles. La guérison du maréchal de Saxe, dans une maladie désespérée, commença sa réputation; dans les premiers mois de sa convalescence, le maréchal le menait partout avec lui. Un jour qu'au siége d'une ville, ce général voulut aller reconnaître quelques travaux, il fit avancer jusqu'à la portée du canon son carrosse, dans lequel était Sénac; il en descend, et dit à celui-ci: « Attendez-moi là, docteur, je serai bientôt de retour. — Mais, monseigneur, lui répondit Sénac, je vois d'ici des canonniers qui vont prendre votre carrosse pour but. — Vous n'avez qu'à lever les glaces, » lui dit le maréchal, et il part. Sénac partit aussi, descendit de la voiture, et alla se mettre en sûreté, jusqu'à ce qu'il vît revenir son convalescent. Les principaux ouvrages de ce savant médecin sont: I. La *Traduction* de l'Anatomie d'Heister, avec des *Essais de physique sur l'u-*

sage des parties du corps humain, Paris. 1735, in-8°, avec fig.; 1753, 3 vol. in-12, avec fig.; les réflexions de Sénac rendent cet ouvrage très-intéressant. II. *Traité des causes, des accidens et de la cure de la peste*, 1744, in-4°. III. *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 v. in-4°; réimprimé en 1777 et 1783, avec des additions et des corrections de l'auteur, publiées par M. Portal : c'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin. Il employa vingt ans à ce travail. (*Voyez* LOWER.) IV. *De reconditâ febrium naturâ et curatione*, 1759, in-8°; plein de connaissances profondes et utiles. Tissot, dans une lettre à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Sénac; d'autres le révoquent en doute. V. *Réflexions sur les noyés*, dans les Mémoires de l'Académie, 1725. VI. *Discours touchant l'opération de la taille*, 1727, in-12. VII. *Mémoire sur le Diaphragme.* — C'est faire injure à la mémoire de ce médecin que de lui attribuer *le Nouveau Cours de Chimie suivant les principes de Newton et de Stahl*, 1787, 2 vol. in-12. Cette production informe a été tirée des leçons de Geoffroi et Boulduc, par quelques étudians maladroits et qui ne consultaient qu'un intérêt sordide.

SÉNAC DE MEILHAN (GABRIEL), fils du précédent, né à Paris, en 1736, fut d'abord conseiller au grand-conseil; la faveur de Louis XV, dont son père était premier médecin, lui valut ensuite la place de maître des requêtes, d'où il fut tiré pour remplir les fonctions d'intendant du pays d'Aunis, de la Provence et enfin du Hainaut. Il montra des talens pour l'administration, et fut même proposé plusieurs fois pour le contrôle général des finances. Ayant émigré au commencement de la révolution, il parut en différentes cours d'Allemagne, où il fut accueilli avec distinction. Il passa ensuite à celle de Russie : Catherine II lui fit une pension de 6,000 roubles, et le chargea d'écrire les annales de son empire. Ayant quitté Pétersbourg après la mort de cette princesse, il vint s'établir à Vienne, où il mourut, le 16 août 1803. On a de lui plusieurs ouvrages, où l'on trouve de l'esprit et de l'agrément, mais un peu superficiels pour le fonds et maniérés dans le style : I. *Mémoire d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Londres et Paris, 1786, in-8°; 2e édition, 1788, in-8°. II. *Considérations sur les richesses et le luxe*, Paris, 1787, in-8°. III. *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Paris, 1788, in-8°. IV. *Nouvelle traduction des Annales de Tacite*, 1790, in-8°. V. *Des Principes et des causes de la révolution française*, Saint-Pétersbourg, 1792, in-8°. VI. *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg. VII. *L'Emigré*, roman historique, Hambourg, 1797, 4 vol. in-8°. VIII. *Œuvres philosophiques et littéraires*, ibid., 1795, 2 vol. in-8°.

SENALLIÉ (JEAN-BAPTISTE), musicien français, mort à Paris, en 1730, âgé de 42 ans, était recommandable par la précision et l'art avec lequel il jouait du violon. La cour de Modène, où il s'était rendu, applaudit à ses talens, et surtout à ses *Sonates*. En effet, il y avait mis un mélange

agréable du chant noble et naturel de la musique française avec les saillies et l'harmonie savante de la musique italienne. Nous en avons cinq livres pour le violon.

SENARAGA (Barthélemi), historien genevois, qui florissait dans le 15e siècle et le commencement du suivant, a écrit l'*Histoire de Genève*, depuis 1488 jusqu'en 1514. Cette histoire, quoique partiale, peut être consultée avec fruit pour renseignemens. Sa patrie le chargea de plusieurs emplois honorables et d'ambassades vers différens souverains.

SÉNAULT (Jean-François), né à Anvers ou à Douai, suivant Fromentière, en 1599, d'un secrétaire du roi, ligueur furieux, montra dès son enfance autant de douceur que son père avait fait éclater de frénésie. Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en serait un jour la gloire par ses talens et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimatias, il sut lui rendre la dignité, la noblesse qui lui conviennent. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élurent supérieur de Saint-Magloire, et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le mirent à leur tête, en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années avec applaudissement et avec l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris, le 3 août 1672, à 71 ans. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue: Un Traité de l'*Usage des passions*, Leyde, 1643, petit in-12, et 1548, petit in-12; imprimé plusieurs fois in-4° et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. On trouve dans cet ouvrage plus d'élégance que de profondeur, et, quoique l'auteur eût purgé la chaire des antithèses puériles et des jeux de mots recherchés, son style n'en est pas tout-à-fait exempt. II. Une *Paraphrase de Job*, in-8°, qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit toutes les difficultés. III. *L'Homme chrétien*, in-4°, et *l'Homme criminel*, aussi in-4°. IV. *Le Monarque* ou *les Devoirs du souverain*, in-12: ouvrages estimés, et qui furent bien reçus dans le temps; mais on a écrit depuis avec plus de force et de profondeur sur des sujets que Sénault se contente quelquefois d'effleurer. Trois volumes in-8° de *Panégyriques des Saints*. VI. Plusieurs *Vies de personnes illustres par leur piété*, etc. Sénault fut pour le P. Bourdaloue, ce que Rotrou fut pour Corneille; son prédécesseur, rarement son égal.

SÉNAULT (Louis), calligraphe renommé pour la beauté de sa plume, et dont toutes les pièces sont recherchées, dédia à Colbert des *Modèles d'écriture* supérieurement exécutés au burin et à la plume. Il est mort à la fin du 17e siècle.

SENDELIUS (Natanaël), est connu par un ouvrage intitulé: *Historia succinorum corpora aliena involventium*, Leipsick, 1742, in-fol., avec 13 fig. Cet ouvrage est assez estimé.

SENDIGOVIUS (Michel), chimiste polonais, d'une famille noble, mort en 1646, à 80 ans, consuma presque toute sa vie à la transmutation prétendue des métaux. On a de lui divers Traités sur la pierre philosophale. Voici son principal ouvrage : *Lumen chimicum novum duodecim tractatibus divisum*, Francofurti, 1678, in-4°; qui est encore recherché par les adeptes.

SÉNEBIER (Pierre), né à Arles, en 1715, s'appliqua à l'arithmétique et aux calculs relatifs au commerce. Il a publié : I. *Traité des changes et arbitrages*, 1755, in-4°. II. *Traité d'arithmétique*, 1771, in-4°. III. *Art de tenir les livres en parties doubles*, in-4°. Sénebier est mort en 1778.

SÉNEBIER (Jean), né à Genève, au mois de mai 1742, ministre du St.-Évangile en 1765, pasteur d'une église de campagne (Chancy) en 1769, bibliothécaire de la république de Genève, membre associé de l'Institut national de France, et de presque toutes les Académies et sociétés savantes de l'Europe. Son père, négociant, le destinait au commerce; mais une vocation déterminée l'appelait à des études sérieuses; il s'appliqua à la philosophie, à la théologie, à la physiologie et en général à toutes les sciences qui demandent une grande rectitude de jugement, un esprit réfléchi et ce tact si rare de l'observation. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Dissertatio de polygamiâ*, in-4°; 1765. II. *Contes moraux*, 1770. III. *L'Art d'observer*, 2 vol. in-8°, 1775. IV. Traduction des *Oposcoli di fisica animale e vegetabile*, de Spallanzani, avec une Introduction du traducteur, qui renferme l'histoire des découvertes microscopiques dans les trois règnes, et leur influence sur la perfection de l'esprit humain, 1777, 2 vol. in-8°. V. *Éloge historique de Haller*, 1778. VI. *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1778, in-8°. VII. *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire*, pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal, Genève, 1782, 3 vol. in-8°. VIII. *Expériences sur la digestion de l'homme et les différentes espèces d'animaux*, par Spallanzani, avec des considérations sur la manière de cet auteur pour interpréter la nature, et les conséquences de pratique qu'on peut tirer de ses découvertes, Genève, 1783, in-8°. IX. *Recherches sur l'influence de la lumière solaire*, pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, avec des expériences et des considérations propres à faire connaître ces substances aériformes, 1783, in-8°. X. *Almanach météorologique*, ou *les Pronostics du temps*, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs, 1784, in-16; nouvelle édition augmentée, 1786. XI. *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, Genève, 1784, in-8°. XII. *Expériences pour servir à la génération des animaux et des plantes*, par l'abbé Spallanzani, avec une ébauche des êtres organisés avant la fécondation, Genève, 1785, in-8°. XIII. *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8°. XIV. *Physiologie*

végétale, Paris, 1790, in-4°. (Ce volume fait partie de l'Encyclopédie méthodique.) XV. *Physiologie végétale*, Genève, an 8, 5 volum. in-8°. XVI. *Voyages de Spallanzani dans les deux Siciles et dans quelques parties des Apennins*, traduit de l'italien, avec des considérations générales sur les volcans, Berne, 1795-97, 5 vol. in-8°. XVII. *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, an 10, 3 vol. in-8°. XVIII. Trois *Mémoires sur la respiration*, traduit de l'italien sur le manuscrit inédit de Spallanzani, Genève, an 10, in-8°. XIX. *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, tiré des journaux d'observations et d'expériences de Lazare Spallanzani, avec quelques Mémoires de Sénebier sur le même sujet, Genève, 1807, 3 vol. in-8°. XX. *Météorologie pratique*, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs, avec des considérations générales sur la météorologie et sur les moyens de la perfectionner, 1810, in-16. Il est peu de matières sur lesquelles Sénebier n'ait écrit. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui une foule de Mémoires, d'observations sur divers objets de physique, d'agriculture, de météorologie; des Notices sur diverses matières de religion, des Eloges, etc. Ce laborieux écrivain, après une carrière entièrement consacrée aux sciences, est mort à Genève en 1809.

SENEÇAI ou SENECÉ (Antoine Bauderon de), poète agréable, né à Mâcon, le 13 octobre 1643, était arrière-petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, connu par une Pharmacopée. Son père, Brice Bauderon de Seneçai, lieutenant-général au présidial de Mâcon, qui mérita par son zèle patriotique un brevet de conseiller d'État, lui donna une excellente éducation. Il suivit le barreau quelque temps, moins par inclination que par déférence pour ses parens. De retour dans sa patrie, il accepta un duel, qui l'obligea de se retirer à la cour de Savoie. Poursuivi partout par son mauvais destin, il y eut une autre affaire avec les frères d'une demoiselle amoureuse de lui, qui voulait l'épouser malgré eux. Ce nouvel incident le força de passer à Madrid. Sa première affaire ayant été accommodée, il revint en France, et acheta, en 1673, la charge de premier valet-de-chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1683, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille, qui était nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, Seneçai retourna dans sa patrie, où il mourut le premier janvier 1737. La littérature, l'histoire, les muses françaises et latines étaient l'objet de ses plaisirs; il ne négligea pourtant pas la société, et il y plut autant par son caractère que par son esprit. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie un esprit sain, cette gaîté, cette joie innocente qu'il appelait le *baume de la vie*. Sa versification est quelquefois un peu négligée; mais les graces de son style compensent ce défaut. Il a fait des *Epigrammes*, 1727, in-12; des *Nouvelles* en vers, des *Satires*, 1695, in-12, etc. Son conte du *Kaimac* est un petit chef-d'œuvre digne de passer à la postérité avec le nom de son

auteur. Les détails en sont piquans, la versification aisée, la morale douce et gaie : il se trouve dans l'*Elite des Pièces fugitives*, ainsi que *la Manière de filer le parfait amour;* autre conte estimé, mais qui ne vaut pas le précédent. On distingue aussi le poëme intitulé : *les Travaux d'Apollon;* ouvrage original, et dont le poète Rousseau faisait grand cas. Ce poëme, publié en 1700, a été inséré dans le tome 2 des *Amusemens du cœur et de l'esprit*. Le seul morceau en prose de Seneçai est un *Opuscule sur les Mémoires du cardinal de Retz*, qu'il prétend n'être pas sortis de la plume de ce dernier. (*Voy.* Lulli.) En 1805 on a réuni les *Œuvres* de Seneçai, en 1 vol. in-12, publiées à Paris. M. Auger a enrichi cette édition d'une notice curieuse et bien écrite sur l'auteur. « Seneçai, dit Palissot, dans ses Mémoires, n'a point une célébrité proportionnée à son mérite ; il a laissé des poésies fugitives, déparées par quelques négligences, mais pleines d'une imagination singulière, d'expressions heureuses, et d'une poésie bien supérieure à celle de Benserade, de Ségrais et de Pavillon. » « Seneçai, dit Laharpe, écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques inégalités ; il connaît les convenances du style, et sait adapter son ton au sujet. » Voltaire lui rend la même justice. « Seneçai, dit-il, était un poète d'une imagination singulière. Son conte du Kaimac, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que Lafontaine. »

SENECHAL (Sébastien-Hyacinthe le), marquis de Kercado, de la maison des seigneurs de Molac en Bretagne (*voy.* Molac), porta les armes dès sa jeunesse. Il donna en diverses occasions des marques si éclatantes de courage et de capacité, qu'il fut envoyé, dès l'âge de 27 ans, n'étant encore que brigadier des armées du roi, pour commander en chef dans le royaume de Naples, en 1704 et en 1705. Il y fut chargé de plusieurs affaires importantes, également politiques et militaires, dont il se tira avec honneur. Elevé au grade de maréchal-de-camp, il vint au siége de Turin en 1706, et y fut tué d'un éclat de bombe, à l'âge de 30 ans, dans le temps qu'il donnait les plus grandes espérances.

SENÈQUE (Lucius Annæus Seneca), orateur latin, né à Cordoue en Espagne, vers l'an 61 avant J.-C., dont il nous reste des Déclamations que l'on a faussement attribuées à Sénèque le philosophe, son fils. Sénèque l'orateur épousa Helvia, illustre dame espagnole, dont il eut trois fils : Sénèque le philosophe, Annæus Mela, poète du père Lucain. Les défauts du style de Sénèque l'orateur sont les mêmes que ceux de Sénèque le philosophe. *Voy.* l'article suivant.

SENÈQUE, le Philosophe (Lucius Annæus Seneca), fils du précédent, né à Cordoue vers l'an 6 avant Jésus-Christ, fut formé à l'éloquence par son père, par Hygin, par Cestius et par Asinius Gallus, et à la philosophie par Socion d'Alexandrie et par Photin, célèbres stoïciens. Après avoir pratiqué pendant quelque temps les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire après s'être privé dans ses

repas de toute chair animale), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspirait aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante et si dangereuse sous un prince bassement envieux. Il brigua alors des charges publiques, et obtint celle de questeur. On croyait qu'il parviendrait à une place plus élevée, lorsqu'on lui imputa un commerce illicite avec Julie Liville, veuve de Vinicius, l'un de ses bienfaiteurs. Cette accusation, qui pouvait être injuste, ayant été accréditée par ses ennemis, il fut relégué dans l'île de Corse. Ce fut là qu'il écrivit ses *Livres de Consolations*, adressés à sa mère Helvia. C'était une femme qui avait de l'esprit et de la vertu. Son fils lui tient, dans cet ouvrage, le langage le plus fort et le plus sublime; tout le faste de la philosophie stoïcienne y est étalé. « On pourrait penser (dit Crévier) qu'il en dit trop pour être cru; mais au moins est-il certain que s'il eût été abattu par son infortune, il n'aurait pas eu la liberté d'esprit nécessaire pour composer un écrit fortement pensé et d'une assez juste étendue. » Cependant la longueur de son exil l'ennuya, et sa fierté stoïque se démentit vers la troisième année de son séjour dans l'île de Corse. « Nous avons de lui, ajoute Crévier, une pièce de cette date, qui ne fait guère d'honneur à la philosophie. Polybe, affranchi de Claude et son homme de lettres, avait perdu un frère. Sénèque composa, à ce sujet, un discours dans lequel il flatte bassement ce misérable valet, dont l'insolence allait jusqu'à se promener souvent en public entre les deux consuls. On s'étonnera moins qu'il comble des plus magnifiques éloges l'imbécile empereur pour qui cependant il n'avait que du mépris. Mais ce qui est le plus inexcusable, c'est qu'il demande son rappel, à quelque condition que ce puisse être, consentant de laisser un nuage sur son innocence, pourvu qu'on le délivre de l'exil. « Après s'être loué de la clémence de Claude, qui, dit-il, ne m'a pas renversé, mais au contraire soutenu par sa main bienfaisante et divine contre le choc de la fortune; qui a prié pour moi le sénat, et ne s'est pas contenté de me donner ma grace, mais a voulu la demander, il ajoute: « C'est à lui de décider quelle idée il veut que l'on prenne de ma cause. Ou sa justice la reconnaîtra bonne, ou par sa clémence il la rendra favorable. Ce sera pour moi un égal bienfait, soit qu'il me trouve innocent, soit qu'il me traite comme tel; et en finissant, il témoigne adorer le foudre dont il a été justement frappé. » C'était descendre bien bas; et cet écrit si lâche est vraisemblablement celui dont Dion assure que l'auteur eut tant de honte dans la suite, qu'il tâcha de le supprimer. Pour comble de malheur, toute cette lâcheté fut inutile. Sénèque demeura encore cinq ans dans son exil, et sans la révolution arrivée à la cour par la chute de Messaline, il courait le risque d'y passer toute sa vie. Mais lorsqu'Agrippine eut épousé l'empereur Claude, elle rappela Sénèque pour lui donner la conduite de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instruc-

tions et les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais Poppée et Tigillin s'étant rendus maîtres de son esprit, Néron en devint le fléau. La vertu de Sénèque lui parut une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime, par la défiance de Sénèque, qui ne vivait que de fruits et ne buvait que de l'eau, Néron enveloppa le philosophe dans la conjuration de Pison. Sénèque était soupçonné et n'était pourtant pas convaincu d'y avoir eu part. Il n'avait été nommé que par Natalis, l'un des principaux conjurés, qui même ne le chargeait pas beaucoup. Il disait qu'il avait été envoyé par Pison à Sénèque, pour lui faire des reproches de ce qu'ils ne se voyaient point, et que Sénèque avait répondu « qu'il ne convenait aux intérêts ni de l'un ni de l'autre, qu'ils entretinssent commerce ensemble, mais que sa sûreté dépendait de la vie de Pison. » Granius Silvanius, tribun d'une cohorte prétorienne, fut chargé de faire informer Sénèque de cette déposition de Natalis, et de lui demander s'il reconnaissait qu'elle contînt la vérité. Sénèque, soit par hasard, soit à dessein, était revenu ce jour-là même de Campanie, et il s'était arrêté dans une maison de plaisance qu'il avait à quatre lieues de Rome. Le tribun y arriva sur le soir, et posa des gardes tout autour de la maison. Il trouva Sénèque à table avec sa femme Pauline et deux amis, et lui exposa les ordres de l'empereur. Sénèque répondit que « le message de Natalis était vrai; mais que pour lui, il s'était excusé uniquement sur sa mauvaise santé et sur son amour pour le repos; qu'il n'avait point de raison de faire dépendre sa sûreté de la vie d'un particulier, et que d'ailleurs son caractère ne le portait pas à la flatterie; que personne ne le savait mieux que Néron, qui avait éprouvé de sa part plus de traits de liberté que de servitude. » Le tribun revint avec cette réponse, qu'il rendit à Néron en présence de Poppée et de Tigillin, conseils intimes du prince lorsqu'il était dans ses fureurs. Néron demanda à Granius si Sénèque faisait les apprêts de sa mort? « Il n'a donné aucun signe de frayeur, répondit l'officier; je n'ai rien vu de triste ni dans ses paroles ni sur son visage. — Retournez donc, dit l'empereur, et signifiez-lui l'ordre de mourir. » Le philosophe se voyant condamné à perdre la vie parut recevoir avec joie l'arrêt de sa mort, dont l'exécution fut à son choix. Il demanda le pouvoir de disposer des biens immenses qu'il avait amassés tout en prêchant le mépris des richesses; mais on le lui refusa. Alors il dit à ses amis « que, puisqu'il n'était pas en sa puissance de leur faire part de ce qu'il croyait posséder, il laissait au moins sa vie pour modèle, et qu'en l'imitant exactement, ils acquerraient parmi les gens de bien une gloire immortelle. Comme il les voyait verser des larmes, il tâcha de les rappeler à des sentimens de fermeté, soit par des représentations douces, soit même par des reproches. « Où sont, leur disait-il, les maximes de sagesse que vous avez étudiées? Quand donc ferez-vous usage des réflexions par lesquelles vous avez travaillé

à vous munir contre les coups du sort ? Ignoriez-vous la cruauté de Néron ? Après avoir tué sa mère et son frère, il ne lui restait plus que d'ajouter la mort violente de celui qui a élevé et instruit son enfance. » Pauline, son épouse chérie, répandait des larmes; Sénèque tâcha de calmer sa douleur. « Ne passez pas vos jours, lui dit-il, dans une affliction éternelle. Occupez-vous sans cesse de la vie vertueuse que j'ai toujours menée. C'est une consolation bien digne d'une belle ame, et qui doit adoucir le regret de la perte d'un époux. » Pauline répondit qu'elle était résolue de mourir avec lui, et elle demanda à l'officier qui était présent de l'aider à exécuter ce dessein. Sénèque regardait la mort volontaire comme un sacrifice héroïque. D'ailleurs il craignait de laisser une personne si chère, exposée après lui à mille traitemens rigoureux. Il consentit donc au desir de Pauline. « Je vous avais montré, lui dit-il, ce qui pouvait adoucir pour vous les amertumes de la vie. Vous préférez la gloire de la mort; je ne vous envierai pas l'honneur d'un si bel exemple. Nous mourrons peut être avec la même constance; mais la gloire est plus pleine et plus nette de votre côté. « Ainsi, ils se firent en même temps ouvrir les veines des bras; mais Néron, qui aimait Pauline, ordonna qu'on lui conservât la vie. Les abstinences continuelles de Sénèque l'avaient si fort exténué, qu'il coula peu de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Il parla beaucoup et très-sensément en attendant la mort; et ce qu'il dit fut recueilli par ses secrétaires, et publié depuis par ses amis. Cette triste scène se passa l'an 65 de J.-C., et la 12e année de Néron. Tacite, plus équitable ou mieux instruit que Dion et Xyphilin, lui a donné un beau caractère; mais si le portrait qu'en font les deux autres historiens était d'après nature, on devrait avouer que Sénèque ayant vécu d'une manière très-opposée à ses écrits et à ses maximes, sa mort pourrait être regardée par les adorateurs de la Providence comme une punition de son hypocrisie. On ne peut nier que sa conduite n'ait quelquefois démenti ses principes, et que dans le mépris des richesses, sa sagesse n'ait été plus dans ses discours que dans ses actions. Il avait d'ailleurs une présomption ridicule dans un philosophe, quoiqu'il prît souvent un ton modeste. Quant à l'auteur, il possédait toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentimens il unissait beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siècle, le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des Anciens le fard et la parure de la cour de Néron; un style sentencieux, semé de pointes et d'anthitèses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves; des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui ont le goût formé. Ils y trouveront toutes les leçons utiles de morale qu'on trouve éparses dans les écrits des Anciens. Ses idées sont

rendues ordinairement avec finesse et vivacité. Mais pour profiter de ce qu'il a de bon, il faut savoir discerner le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, et les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. Cet auteur manque de précision. « Un écrivain, dit l'abbé Trublet, peut être concis, et néanmoins diffus : tel est, entre autres, Sénèque. On est concis lorsque, pour exprimer chaque pensée, on n'emploie que le moins de termes qu'il est possible. On est diffus, lorsqu'on emploie trop de pensées particulières, pour exposer et développer sa principale pensée; lorsqu'à cette idée principale on joint trop d'idées accessoires peu importantes; enfin, lorsque non content d'avoir dit une fois une chose, on la répète plusieurs fois en d'autres termes et avec des tours différens. Or, tel est Sénèque. La première édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1640, 3 vol. in-12, et d'Amsterdam, 1672, en 3 vol. in-8°, avec les notes des interprètes connus sous le nom de *Variorum;* celle de Fred. Ern. Ruhkopf, en 1 vol. in-8°, Leipsick, 1808. Les principaux ouvrages de ce recueil sont : I. *De irâ.* II. *De consolatione.* III. *De providentiâ.* IV. *De tranquillitate animi.* V. *De constantiâ sapientis.* VI. *De clementiâ.* VII. *De brevitate vitæ.* VIII. *De vitâ beatâ.* IX. *De otio sapientis.* X. *De beneficiis.* XI. Un grand nombre de *Lettres* morales. XII. *Naturalium quæstionum libri septem.* Ces sept livres renferment une physique assez étendue, et qu'une foule de traits historiques rendent agréable. « Suivant la doctrine des stoïciens, Sénèque croyait que Dieu est l'ame du monde, et que cette ame, également répandue, agite et vivifie tout l'univers. Il suit de là, disait-il, que chaque élément a une vie qui lui est propre; que l'air se meut de lui-même, et que tantôt il se dilate, tantôt il se resserre; que l'eau se nourrit à sa manière, en s'imbibant de toutes les vapeurs; que le feu, qui dévore et consume les choses les plus dures, produit cependant une infinité de plantes et d'animaux. Ainsi la matière agit par elle-même, et le mouvement lui est essentiel..... Sénèque admet un air souterrain, mu avec rapidité, et différent selon les canaux par où il passe, qu'il appelle l'ame du monde. Il lui attribue tout le jeu et tout le mécanisme de la nature, les tremblemens de terre, les volcans qui jettent une pluie de soufre, les couleurs de l'arc-en-ciel, les parhélies, les cercles lumineux qui paraissent autour du soleil, mille autres phénomènes encore plus rares et plus difficiles à expliquer. Enfin Sénèque a sans cesse recours à cet air agité qui circule dans tout l'intérieur de la terre, et qui est capable, en se resserrant, de résister aux corps les plus durs, et même de les soutenir. » (Deslandes, Hist. de la Philos. tome 3.) Plusieurs des raisonnemens de Sénèque sont faux; d'autres ne sont que spécieux. Mais ce qu'il ajoute à son sujet vaut souvent plus que le sujet même. On voit qu'il était plein d'anecdotes sur l'histoire des hommes et sur celle de la nature, et il les place à propos. Malherbe et du Ryer ont traduit en fran-

çais ses différens ouvrages, 1659, in-fol., et en plusieurs volumes in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complète qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de Lagrange, Paris, 1777, 6 vol. in-8° et in-12, publiée après la mort du traducteur, par Naigeon, son ami, en 1795. Diderot y a ajouté un 7e vol., intitulé *Essai sur la vie de Sénèque*, qui est, non une histoire exactement fidèle, mais un plaidoyer éloquent pour ce philosophe, et un tableau animé des règnes de Claude et de Néron. On a donné une nouvelle édition de cet Essai, en 2 vol. in-8° et in-12. Le philosophe Diderot y paraît opposé au jugement que nous venons de rapporter sur Sénèque. Nous ne lui répondrons que ces mots de d'Alembert, son ami : « On voit par la fin du récit de la mort d'Agrippine, et malgré les éloges que Tacite donne ailleurs à Burrhus et à Sénèque, que ces deux hommes, et surtout le philosophe, n'étaient pas d'aussi honnêtes gens qu'on le croit communément : funeste exemple des écueils que la vertu et la sagesse trouvent à la cour.» (Mélanges, tome 5. Notes sur Tacite, page 25.) Quelques savans, aussi enthousiastes que Diderot, ont été si touchés de la belle morale de Sénèque, qu'ils ont prétendu qu'il était chrétien dans le cœur. Ils se sont appuyés sur quelques lettres de Sénèque à St. Paul, et de St. Paul à Sénèque; mais des critiques judicieux ont prouvé la supposition. Le style n'en est pas latin, dit La Beaumelle; les pensées en sont faibles. St. Paul écrit en philosophe, et Sénèque en apôtre. Il est bien vrai que Sénèque pouvait avoir entendu parler de St. Paul. Cet apôtre avait été long-temps en Achaïe, dont Gallion, frère de Sénèque, était proconsul. Gallion l'instruisit vraisemblablement de la doctrine prêchée par l'apôtre; mais que Sénèque l'ait connu personnellement, qu'il lui ait écrit, c'est ce qu'on ne saurait prouver. Nous avons, sous le nom de Sénèque, plusieurs tragédies latines qui ne sont pas toutes de lui; on lui attribue, *Médée; Œdipe;* la *Troade; Hippolyte* et *Thyeste*. Dans cette dernière pièce l'auteur ne craignit pas de présenter au peuple la coupe d'Atrée, et Crébillon l'a suivi dans la tragédie de ce nom. C'est du poëte latin qu'il a pris ce mot qui fait frémir : « Je reconnais mon frère, » *Agnosco fratrem.* On y trouve des pensées mâles et hardies, des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé; il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. Les meilleures éditions de ces tragédies sont celles d'Amsterdam, 1662, in-8°, *cum notis Variorum;* de Leyde, 1707, in-8°; et celle de Delft, 1728, en 2 vol. in-4°. L'infatigable abbé de Marolles les a traduites en français. On a *Senecæ sententiæ, cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8°, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées de Sénèque* par La Beaumelle, 2 vol. in-12. *Voyez* pour de plus grands détails, l'excellent Manuel de la librairie de M. Brunet. On y trouve une notice très-étendue sur les différentes éditions et traductions ou imitations de Sénèque.

SÉNÈQUE (Thomas), de Camerino, célèbre grammairien du

15e siècle, tenait une école publique à Ancône dans le même temps que Cyriaque. Il a écrit un poème inédit en vers hexamètres, intitulé *Historia Thomæ Senecæ.*

SENESI (Alexandre), noble Bolonais, passa à la cour de Guillaume Gonzague, duc de Mantoue et de Montferrat, en qualité de secrétaire. Ennuyé de la vie de courtisan, il revint dans sa patrie, où il occupa des emplois honorables. Il mourut en 1630, et laissa les ouvrages suivans : I. *Le vrai maniement de l'épée,* sans nom d'imprimeur et sans date. Il a été réimprimé à Bologne en 1660, in-folio. II. *Histoire de France, de Pierre Mathée, traduite en italien*, Milan, 1624 ; Venise, 1628.

SENESINO (.....), l'un des plus célèbres musiciens italiens du 18e siècle, passa en Angleterre, à peu près dans le même temps que Farinelli. Ils étaient engagés à deux différens théâtres. Chantant les mêmes jours, ils n'avaient pas l'occasion de s'entendre mutuellement. Cependant, par un hasard heureux, ils se trouvèrent un jour réunis. Senesino avait à représenter un tyran furieux; Farinelli, un héros malheureux et dans les fers. Mais pendant son premier air, Farinelli amollit si bien le cœur endurci de ce tyran farouche, que Senesino, oubliant le caractère de son rôle, courut dans les bras de son rival, et l'embrassa de tout son cœur. Ce qui caractérisait particulièrement Senesino était l'élévation et la force.

SENGUERD (Arnold), philosophe hollandais, natif d'Amsterdam, fut professeur de philosophie à Utrecht, puis à Amsterdam, où il mourut en 1667, à 56 ans. On a de lui divers ouvrages sur toutes les parties de la philosophie. — Wolfred Senguerd, son fils, professeur de la même science à Leyde, est aussi auteur de plusieurs ouvrages philosophiques.

SENKENBERG (Henri-Chrétien, baron de), jurisconsulte allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, professa long-temps le droit dans l'université de Gottingue, et fut chargé par l'empereur François Ier de plusieurs missions honorables. Il fut député par lui en 1764 à Francfort, pour assister au couronnement de Joseph II. Senkenberg a publié plusieurs *écrits* en latin, parmi lesquels on distingue : I. *Voyage en Alsace*, in-8°. II. Une *Dissertation sur l'établissement du Mont-de-piété.* III. Une *Méthode de jurisprudence.* IV. Un *Traité des droits féodaux en Allemagne.* V. Une *Introduction à l'étude du droit.* VI. Un *Traité sur les restitutions en entier.* Senkenberg est mort le 31 mai 1768.

SENNACHERIB, fils de Salmanasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J.-C. Ezéchias, qui régnait alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Teglatphalassar avait soumis Achaz, Sennacherib entra sur le territoire de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda, qu'il ruina, et dont il passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense. Cependant il envoya faire des offres de paix à Sennacherib, qui exigea de lui 300 talens d'argent et 30 talens d'or, qu'Ezéchias lui fit toucher bientôt après; mais l'Assyrien

rompant tout à coup le traité, continua les hostilités; et, voulant profiter de la consternation où ce nouveau malheur jetterait Ezéchias et les habitans de Jérusalem, il leur envoya trois de ses principaux officiers pour les sommer de se rendre. Ils revinrent rendre compte de leur commission à Sennacherib, qui avait quitté le siége de Lachis pour faire celui de Lebna. Sennacherib ayant alors appris que Taraca, roi d'Ethiopie, venait au secours des Juifs, et s'avançait pour le combattre, leva le siége de Lebna, alla au-devant de lui, tailla son armée en pièces, et entra comme vainqueur jusqu'en Egypte, où il ne trouva aucune résistance. Il revint ensuite en Judée, mit le siége devant Jérusalem; mais la nuit même qui suivit le jour de son arrivée, un ange exterminateur, dit l'Ecriture, envoyé de Dieu, tua 185,000 hommes, qui faisaient presque toute son armée; Sennacherib, après ce carnage, s'enfuit dans ses États, et fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J.-C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

SENNECTÈRE (Henri-Charles, comte de), ancien colonel du régiment d'infanterie de son nom, né en 1714, perdit la vue de bonne heure par les suites funestes de la petite-vérole. Quoiqu'aveugle et défiguré, il allait beaucoup dans le monde, et était bien reçu partout, parce qu'il joignait à beaucoup d'esprit une grande amabilité. Sennectère jouissait d'une grande fortune, et s'en faisait honneur par la manière dont il plaçait ses bienfaits. Ne pouvant plus lire les ouvrages anciens et nouveaux, à cause de sa cécité, il se les faisoit lire par un secrétaire, et il les jugeait très-bien. Il en composait même de fort agréables; mais il existait alors un préjugé qui ne permettait pas aux gens de qualité de faire imprimer leurs ouvrages, surtout d'y mettre leur nom: le comte de Sennetère en fut victime; cependant il fit représenter à Versailles, devant le roi seulement, quelques opéras qui réussirent à la cour, et, entre autres, les *Jeux Olympiques*, en 3 actes, en vers, 1753.

SENNERT (Daniel), médecin distingué, né l'an 1572 à Breslaw, d'un cordonnier, devint docteur et professeur en médecine à Wittemberg. La manière nouvelle dont il enseignait et pratiquait son art lui fit un nom célèbre; mais sa passion pour la chimie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutait les Anciens, et à la singularité de ses opinions, lui suscita beaucoup d'ennemis. Ce fut lui qui introduisit l'étude de la chimie dans cette université; et s'il trouva des contradicteurs, il sut aussi se procurer l'estime publique et des amis. La peste se montra sept fois à Wittemberg pendant le temps qu'il y professa, et jamais il ne songea à s'en éloigner, et jamais aucun malade ne resta sans assistance de sa part. Il a souvent rendu aux pauvres le salaire de ses peines, et ne demandait rien à personne: il se contentait de recevoir ce qu'on lui offrait. Il fut persécuté et accusé de blasphème et d'impiété, pour avoir avancé que l'ame des bêtes n'était point matérielle, principe dont on tirait la conséquence qu'elle était aussi immortelle que l'ame humaine. Sennert cherchait à se disculper en rejetant la conclusion qu'on tirait de sa thèse. On a de lui un grand

nombre d'ouvrages, imprimés à Venise en 1640, en 3 volumes in-folio, et réimprimés en 1676 à Lyon, en 6 volumes in-folio. On y remarque beaucoup d'ordre et de solidité : il suit en tout la théorie galénique. Il ne faut pas y chercher les lumières qu'on a acquises depuis ; mais les principes fondamentaux de la médecine y sont savamment établis, les maladies et leurs différences exactement décrites, et les indications pratiques très-bien déduites. Ses ouvrages sont une bibliothèque complète de médecine, et valent infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste, le 21 juillet 1637.

SENNERT (André), orientaliste, fils du précédent, né à Wittemberg, étudia avec beaucoup de succès la langue arabe à Leyde, sous le célèbre Golius. On lui est redevable d'une *Méthode* pour l'enseigner, que le docteur Pococke, excellent juge en cette matière, regarde comme très-bonne. Sennert professa les langues orientales dans l'université de Wittemberg pendant 51 ans entiers, et publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Schediasma de linguis orientalibus*, Wittemberg, 1681, in-4°. On a vanté son extrême tempérance à laquelle il a, sans doute, dû sa longévité. Il mourut en 1619, âgé de 94 ans.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, prédicateur du roi, né à la Réole, diocèse de Bazas en 1710, mort le 10 avril 1756, se distingua par ses talens et sa piété. On a de lui : I. Des *Sermons*, 1771, en 4 volumes in-12. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant, telles sont les qualités de dom Sensaric, à qui l'on pourrait desirer plus de nerf, de force et de profondeur. II. *L'Art de peindre à l'esprit* ; ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français, en 3 volumes in-8°, Paris, 1758. Le choix de cette compilation, qu'on peut regarder comme une espèce de rhétorique, est en général assez bon, mais on auroit désiré qu'une critique plus sévère eût retranché un assez grand nombre d'exemples, qui ne servent qu'à grossir ce recueil, sans le rendre plus estimable.

SENSI (Louis), jurisconsulte et poète de Pérouse, mort dans sa patrie, en 1578, a écrit une *Histoire de l'homme*, en trois livres, Pérouse, 1577, in-4°. Quelques-unes de ses *Poésies* ont reparu en 1772.

SENTINELLI (Barthélemi), médecin, né à Rome en 1644, est connu par un ouvrage intitulé *Confusio transfusionis sanguinis*, Romæ, 1668, in-8°.

SENTIUS (Caius), parvenu au consulat sous le règne d'Auguste, l'an de Rome 755, est connu par la loi *Ælia Sentia*, qu'il fit adopter. Cette loi interdisait le commerce, le mariage et le droit de tester aux affranchis qui, pendant leur esclavage, avaient été marqués au front pour avoir pris la fuite, ou mis aux fers pour quelque délit. D'après l'une de ses dispositions, un esclave ne pouvait être mis en liberté avant l'âge de 30 ans, et un maître ne pouvait la lui donner avant qu'il en eût lui-même

vingt, à moins qu'il n'y eût une raison valable et prouvée devant les magistrats. Elle voulait qu'un patron qui négligeait de nourrir son affranchi tombé dans l'indigence, fût déchu des droits qu'il s'était réservés sur sa personne ou son héritage. « En frappant les maîtres barbares, elle punissait aussi les affranchis ingrats, et les condamnait aux carrières. Cette loi, long-temps observée, fut abrogée par Justinien.

SEPHER (Pierre-Jacques), chanoine de Saint-Etienne-des-Grès, à et vice-chancelier de l'université, né à Paris, et mort dans cette ville, le 12 octobre 1781, a traduit du latin et de l'allemand plusieurs ouvrages, tels que la *Vie de Saint Charles Borromée*, par Godeau, 1747, 2 vol. in-12; *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, par Sellius, 1752, in-12; *Histoire du prince d'Orange*, par Amelot de La Houssaie, 1754, 2 volumes in-12; *Histoires édifiantes*, par Duché, 1756, in-12; et les *Mémoires sur la vie de Pibrac*, avec ses Lettres et ses Quatrains, par Lépine de Grainville, 1758, in-12. Ces diverses traductions sont accompagnées de notes et de remarques du traducteur. Il a publié lui-même *le joli Recueil*, 2 volumes in-12; *les trois Imposteurs*, ou *les Fausses conspirations*, in-12; et il a travaillé à *l'Europe ecclésiastique*.

SEPHORA, fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver de l'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jéthro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent; mais Moïse les défendit. Jéthro l'envoya chercher, et lui donna en mariage Séphora, une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gerson et Eliézer.

SEPTALA (Manfrede), chanoine de Milan, avait un cabinet curieux, dont la description parut en latin sous le titre de *Musæum septalianum*, Tortone, 1664, in-4°; elle fut traduite en italien avec des augmentations, par Pierre François Scarabelli, deux ans après, aussi in-4°. Septala avait construit des *statues automates* qui se déplaçaient d'elles-mêmes.

SEPTALIUS ou **SETTALA** (Louis), médecin de Milan, mort en 1633, à 81 ans, était d'une famille célèbre dans le barreau. Il fit son cours de médecine à Paris, et fut nommé docteur à 21 ans, puis professeur à 23 : il remplit la chaire avec beaucoup de succès, et la quitta en 1579 pour retourner dans sa patrie. Philippe III le choisit pour son historiographe, mais il ne voulut pas accepter cet honneur, pour ne pas se détourner de sa profession. Le sénat de Venise, les ducs de Bavière et de Toscane s'efforcèrent de l'attirer dans leurs Etats; mais l'amour de sa patrie l'emporta sur toutes les sollicitations : il n'accepta que la charge de proto-physicien de Milan, dont Philippe IV l'honora en 1627. Ses principaux ouvrages sont : I. *In librum Hippocratis de aëribus, aquis et locis, commentarii quinque*, Coloniæ, 1590, in-fol. II. *In Aristotelis problemata commentaria latina*, Lugduni, 1632, 2 volumes in-fol. III. *De peste et pestiferis affectibus*, Mediolani, 1622, in-4°. IV. *De nævis liber*, 1606, ibidem, in-8°.

V. *De ratione instituendæ et gubernandæ familiæ libri V*, Milan, 1626, in-8°; ouvrage très-rare.

SEPTANTE. On désigne sous ce nom les soixante-dix ou plutôt soixante-douze interprètes que le roi Ptolémée-Philadelphe employa à traduire l'Ancien Testament de l'hébreu en grec. Ce prince, selon l'historien Josephe, voulant composer la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, apprit que les Juifs possédaient un livre où se trouvaient les Lois de Moïse et l'Histoire de leur nation. Pour les engager à lui communiquer cet ouvrage, il crut devoir user de générosité, et fit affranchir, par un décret, tous les esclaves juifs qui étaient dans ses Etats. Il écrivit ensuite au grand-pontife Eléazar pour lui demander la Bible, et des traducteurs capables d'exécuter cette version. La lettre fut portée par des ambassadeurs chargés de riches présens. Eléazar les accueillit favorablement, et fit partir aussitôt de Jérusalem six Hébreux de chaque tribu, avec une copie des Lois de Moïse, écrite en lettres d'or. Ils se rendirent à Alexandrie, et Ptolémée, après s'être assuré de leur capacité par les diverses questions qu'il leur soumit, les envoya dans un palais solitaire de l'île de Pharos, afin qu'éloignés du tumulte, ils pussent travailler librement. L'ouvrage fut achevé en 72 jours, et remis à Démétrius qui le fit lire dans l'assemblée des Juifs d'Alexandrie, pour qu'ils jugeassent de sa conformité avec l'original. Elle fut ensuite transcrite par des copistes grecs, et déposée dans la bibliothèque royale. Ptolémée témoigna sa satisfaction aux interprètes, qu'il renvoya comblés de dons pour eux-mêmes, pour le grand-prêtre et pour le temple.

SEPTCHÊNES (..... LECLERC DE), né à Paris, perfectionna ses études par des voyages faits en Italie, en Hollande, en Suisse et en Angleterre, et publia, après son retour en France : I. *Essai sur la religion des anciens Grecs*, Lausanne, 1787, 2 vol. in-8°; ouvrage peu approfondi. II. Traduction correcte des premiers volumes de l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon. On a dit que Louis XVI, pour se fortifier dans la connaissance de la langue anglaise, y avait travaillé; mais cet ouvrage contenant beaucoup de traits contre la religion, le fait paraît moralement impossible. III. Il a publié en société une édition complète des *Œuvres de Fréret*, en 20 vol. in-12, qui fut achevée en 1796; mais cette édition est incomplète et incorrecte. On lui doit encore l'*Eloge de Mêtra*, Londres (Paris), 1786, in-8°. Cet auteur est mort en 1788.

SEPTIME. *Voyez* SÉVÈRE.

SEPULVEDA (JEAN-GENÈS DE), théologien et historiographe de l'empereur Charles-Quint, né à Cordoue, en 1491, eut un démêlé très-vif avec Barthélemi de Las Casas, au sujet des cruautés que les Espagnols exerçaient contre les Indiens. Sepulveda les excusait en partie; il composa même un livre pour prouver qu'elles étaient permises par les lois divines et humaines, et par le droit de la guerre. Cet ouvrage, intitulé *De la justice de la guerre du roi d'Espagne contre les Indiens*, souffrit des difficultés, même avant qu'il vît le jour. Les théologiens d'Alcala et de Salamanque, aux-

quels on en soumit l'examen, décidèrent qu'il était de l'intérêt de la religion chrétienne de ne point l'imprimer, parce qu'il contenait une mauvaise doctrine. Sepulveda, sans égard à leur avis, envoya son livre à Rome où il fut publié. Charles-Quint, irrité de cette conduite, défendit la publication de l'ouvrage dans tous ses États, et ordonna la suppression de tous les exemplaires. Ce fut alors que Sepulveda demanda d'avoir une conférence publique avec Las Casas. (*Voy.* ce mot.) Ce docteur ne céda point à l'humain évêque de Chiapas, et les cruautés des Espagnols continuèrent d'être tolérées. Sepulveda mourut en 1572 à Salamanque, où il était chanoine. On a de lui plusieurs traités : I. *De regno et regis officio.* II. *De appetendâ gloriâ.* III. *De honestate rei militaris.* IV. *De fato et libero arbitrio contra Lutherum.* V. Des *Lettres latines*, curieuses. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne, en 1602, in-4°, et à Madrid, 1780, 4 vol. in-4°, belle édition; l'Académie d'histoire de Madrid, vers la fin du 18ᵉ siècle, les a encore fait réimprimer magnifiquement. VI. Des traductions d'Aristote avec des *Notes.* On n'estime ni la version, ni les remarques.

SEPULVEDA (Ferdinand), de Ségovie, habile médecin et pharmacien, a dédié au pape Adrien VI, un ouvrage intitulé *Manipulus medicinarum, in quo continentur omnes medicinæ tam simplices quam compositæ*, Pingiæ, 1550, in-folio. — Il y a eu un autre Sepulveda dont on a un ouvrage intitulé *Romances nuevamente sacados de historias antiguas de la cronica de España*, Anvers, 1580, in-12.

SERAFINO. *Voyez* Aquilano.

SERAIN (Pierre Eutrope), médecin, né à Saintes, en 1748, fut élève de l'école pratique de médecine de Paris, et devint membre correspondant des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen. Il mourut en décembre 1820, à Canon près Croissanville, dans le Calvados. On a de lui : I. *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-12; cet ouvrage a eu huit éditions, dont la dernière est de 1803. II. *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés.* Paris, 1783, in-12. III. *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, ouvrage qui a obtenu le premier accessit de la société d'agriculture du département de la Seine, Paris, 1802, in-8°. IV. *Idée d'une grande entreprise* relative aux sciences, aux arts et à l'industrie, avec tableau, Paris, 1817, in-8°, etc.

SERAO (François). *Voy.* Serao.

SÉRAPHIN (le Père), célèbre capucin du 17ᵉ siècle, né avec de grandes dispositions pour l'éloquence, déploya son talent dans les principales églises de Paris, et prêcha devant le roi pendant les carêmes de 1696 et 1699 ; il mourut quelque temps après. La Bruyère a fait de lui un grand éloge. Le P. Séraphin a laissé plusieurs Homélies.

SÉRAPHIN (le Père), célèbre prédicateur, né à Vicence, le 16 avril 1702. Il reçut au baptême le nom d'Horace, qu'il changea en celui de Séraphin lorsqu'il revêtit l'habit monastique. Après avoir achevé ses études, il se consacra à la prédication. Doué de toutes

les qualités nécessaires dans un orateur, il se fit admirer dans les principales villes d'Italie, et mourut à Bologne, le 5 avril 1749. On a de lui : I. *Discours sacrés.* II. *Raisonnemens moraux prononcés en diverses occasions.* III. *Sermons pour le Carême.*

SERAPION, médecin d'Alexandrie, vivait environ deux cents ans avant Jésus-Christ. Il soutint le premier que la seule expérience doit guider les médecins, et devint le chef de la secte appelée *Empyrique*. Il fonda dans ses écrits la doctrine d'Hippocrate, et mit cependant sa méthode en pratique.

SERAPION (Jean), médecin arabe, vivait entre les 8e et 9e siècles. Ses ouvrages, imprimés à Venise, 1497, in-folio, et plusieurs fois depuis, ne traitent que des maladies internes; ils sont estimés. On lui a faussement attribué un traité intitulé, *De medicamentis tam simplicibus quam compositis, quæ antidota vocantur*, Venise, 1479, in-fol. goth.

SERARIUS (Nicolas), savant jésuite, né à Rambervillers, en Lorraine, en 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna ensuite les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, le 20 mai 1610. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : I. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, Mayence, 1611, in-fol. II. Des *Prolégomènes* estimés sur l'Ecriture Sainte, Paris, 1704, in-folio. III. *Opuscula theologica*, en 3 tomes infolio. IV. Un Traité des trois plus fameuses sectes des Juifs (les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens), en 1703. On en donna une édition à Delft, 1703, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on a joint les Traités sur le même sujet, de Drusius et de Scaliger. V. Un savant Traité *de rebus Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ces ouvrages, recueillis en 16 volumes in-folio, attestent une profonde érudition.

SERASSI (Pierre-Antoine), célèbre philologue et élégant écrivain, naquit d'une famille honnête de Bergame, le 17 février 1721. Doué d'un génie actif, d'une mémoire heureuse, il fit présager, dès sa jeunesse, ce qu'il serait un jour. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il passa à Milan, où il perfectionna ses talens. De retour à Bergame, il professa les humanités dans les écoles publiques, et quitta bientôt cet emploi pour se livrer tout entier à la littérature légère. Il contribua beaucoup au rétablissement de l'Académie des *Eccitati*, dont il devint le secrétaire perpétuel. Protégé par le cardinal Furietti, il dut à ce prélat une grande partie de sa célébrité, et plusieurs dignités considérables. Serassi mourut le 19 février 1791. On a de lui : I. *Observations sur la patrie de Bernard Le Tasse, et de son fils Torquato*, Bergame, 1742. II. *Vie de Pierre Spino, célèbre poète et historien de Bergame.* III. *Vie du jésuite Jean-Pierre Maffei.* Cette vie se trouve en tête des ouvrages latins de Maffei, Bergame, 1747. IV. *Vie du Tasse,* Rome, 1785, Bergame, 1791, deux volumes in-4°, et un grand nombre d'autres productions biographiques.

SERBELLONI (Gabriel), che-

valier de Malte, grand-prieur de Hongrie, originaire d'une ancienne maison d'Italie, féconde en personnes de mérite, après avoir donné des preuves de sa valeur au siége de Strigonie, en Hongrie, devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint, en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui était à la tête des protestans d'Allemagne. Il se signala ensuite dans les guerres d'Italie. Son courage éclata surtout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis, mais cette ville ayant été prise et son défenseur fait prisonnier, il fallut donner trente-six officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanais en qualité de lieutenant-général, en 1576. Il avait de grands talens pour l'architecture militaire, dont il se servit avec avantage pour fortifier plusieurs places importantes. Il mourut en 1580.

SERCES (Jacques), né à Genève, en 1695, aumônier de la chapelle de Saint-James, à Londres, mort en 1762, a publié un *Traité des miracles*, Amsterdam, 1729, in-12.

SERCLIER (Jude), est auteur d'un livre intitulé : *Le Grand Tombeau du Monde* (poème sacré en 6 livres), dans lequel avec un merveilleux artifice sont descriptes les principales circonstances de tout ce qui doit arriver au jugement final, Lyon, 1606, et 1628. L'extrême bizarrerie de ce poème singulier peut seul le tirer de l'oubli auquel sa nullité semble l'avoir condamné.

SERDONATI (François), traducteur, né à Florence, vivait dans le 16e siècle. Il a traduit un petit ouvrage de Bargéo, inséré dans les *Vies des douze Césars, de Suétone*, Florence, 1611. On a encore de lui trois volumes contenant l'*Origine de tous les proverbes florentins*, et la traduction du latin en italien de l'*Histoire des Indes Orientales*, par Maffei, Florence, 1589. C'est son meilleur ouvrage.

SERENUS - SAMMONICUS (Q.), médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers l'an 210 de J.-C., fut précepteur de Gordien le fils. De divers Traités sur l'Histoire naturelle qu'il avait écrits, il ne nous est parvenu qu'un poème assez plat sur la médecine et les remèdes, Zurich, 1580, in-4° ; 1581, in-4° ; et Amsterdam, 1662, in-8°, Leipsick, 1786, in-8°. On le trouve aussi dans le corps des poètes latins de Maittaire, et dans les *Poetæ latini minores*. Serenus périt dans un festin, par ordre de Caracalla. Il avait une bibliothèque de 62,000 volumes. — Il faut le distinguer de Sérénus Antissensis, qui a écrit sur les sections coniques un *Traité* en 2 liv., publié par le célèbre Halley. (*Voyez* son article.)

SERENUS (Aurèle), de Monopoli, cultivait la poésie latine au commencement du 16e siècle. Il publia à Rome, en 1514, un poème en trois chants, intitulé *Theatrum capitolinum, magnifico Juliano institutum*. Ce fut à l'occasion des fêtes données à Julien de Médicis. Ce poème est devenu très-rare.

SEREY (N*** de), est auteur d'un poème sur la musique et la chasse, dont la seconde partie est une version libre des *Gervinæ venationis leges*, de Savary. L'ouvrage est rempli de figures

et de gravures des tons et fanfares propres aux chasseurs: il est intitulé *Les dons de Latone*, Paris, 1734, in-8°.

SERGARDI (Louis), poète satirique, né à Sienne, se rendit de bonne heure à Rome, où il se fit un nom par ses talens, et où il obtint les honneurs de la prélature. Il cultivait avec succès la poésie latine. Les *Satires* qu'il publia sous le nom de *Quintus Sectanus*, sont, si l'on en croit quelques littérateurs ultramontains, dignes d'Horace, par le sel, l'enjouement et la force qu'il y a répandus. Mais, au lieu d'attaquer les vices et les abus en général, il s'attacha à faire une guerre cruelle au fameux Gravina, qui, malgré son excessif amour-propre et sa causticité, était un homme de beaucoup de mérite. Sergardi mourut en 1726. Ses satires ont paru à Lucques, en 1783, 4 vol. in-8°.

SERGEANT (Jean), missionnaire chez les Indiens, né en 1720, à Newark New-Jersey, gradué, en 1729, au collége d'Yale, où il fut précepteur pendant quatre ans, alla, en 1734, à Houssatonoc, village Indien, dans la partie occidentale de Massachussetts, pour commencer ses prédications. Voulant se rendre plus utile aux Indiens, en leur administrant les sacremens, il prit les ordres, en 1735, et mourut à Stokbridge, en 1749. Il a traduit en langue indienne tout le Nouveau Testament, à l'exception du livre de la Révélation, et plusieurs parties de l'Ancien Testament. Il a aussi publié une *Lettre au docteur Colman sur l'éducation des enfans des Indiens*, et un *Sermon sur la cause et les dangers des illusions en matière de religion*, qui a paru en 1743.

SERGIUS-PAULUS, proconsul et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par Saint Paul. Ce proconsul, homme prudent, avait auprès de lui un magicien nommé Barjesu, qui s'efforçait d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant, dit-on, frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la loi de J.-C.

SERGIUS I[er], pape, originaire d'Antioche, et né à Palerme, fut mis sur la chaire de Saint-Pierre après la mort de Cosnon, en 687. Son élection avait été précédée de celle d'un nommé Paschal, qui se soumit de bon gré à Sergius, et de celle de Théodore, qui le fit aussi, mais malgré lui. Il improuva les canons du concile connu sons le nom de *in Trullo*, ou de *Quini-Sexte*. Cette action le brouilla avec l'empereur Justinien-le-Jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanterait l'*Agnus Dei* à la messe. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Sous son pontificat, Cerdowalla, roi de Westsex, vint reconnaître en personne, à Rome, l'Eglise romaine, dont la foi avait passé en son île, et reçut le baptême des mains du pape.

SERGIUS II, pape, né à Rome, monta sur la chaire de Saint-Pierre, après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847. Ce pontife ayant été élu par le peuple romain, prit possession de son siége sans attendre la confirmation de l'empereur Lothaire. Ce prince envoya son fils Louis, pour confirmer l'élection de Sergius; et il fit régler à Rome, dans une assem-

blée d'évêques, que jamais les papes ne pourraient être consacrés sans l'autorisation de l'empereur.

SERGIUS III, prêtre de l'Eglise romaine, fut élu pape par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé, et se tint caché pendant sept ans. Il fut rappelé ensuite, et mis à la place du pape Christophe, l'an 905. Sergius, regardant comme usurpateur Jean IX qui lui avait été préféré, et les trois autres qui avaient succédé à Jean, se déclara contre la mémoire du pape Formose, et approuva la procédure d'Etienne VI. Ce pape déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avait vécu, en 911. Luitprand, que nous avons suivi en parlant de ce pape, est le seul qui l'accuse d'un commerce galant avec la fameuse Marosie. Flodoart parle avec éloge du gouvernement de ce souverain pontife.

SERGIUS IV, pape, appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci* (apparemment parce que dans sa famille il y avait eu quelqu'un dont le menton avait de la ressemblance avec le groin d'un pourceau), succéda, le 11 octobre 1009, au pape Jean XVIII. Il était alors évêque d'Albane. On le loue surtout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS Ier, patriarche de Constantinople, en 610, Syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des Monothélites; mais il le fit plus triompher par la force ouverte. L'hérésie de cette secte consistait à ne reconnaître qu'une volonté et qu'une opération en Jésus-Christ. Il persuada à l'empereur Héraclius que ce sentiment n'altérait en rien la pureté de la foi, et ce prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire *Exposition de la foi.* Sergius le fit recevoir dans un synode, et en obtint l'approbation du pape Honorius. Il mourut en 639, et fut anathématisé dans le sixième concile général, en 681. — Un autre patriarche de Constantinople, nommé SERGIUS II, soutint dans le 11e siècle le schisme de Photius contre l'Eglise romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

SERIGUS (LOMBARD DE), disciple et ami de Pétrarque, a terminé l'ouvrage de son maître: *De illustribus viris.* On a de lui, *De bono solitudinis*, Padoue, 1581, in-4°, et un livre des *Femmes célèbres.*

SERINI (NICOLAS, comte DE), d'une famille hongroise féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth, assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistait plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours avant la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — Pierre SERINI, un de ses descendans, entra dans une conspiration contre l'empereur Léopold, et fut décapité à Neustadt, en Autriche, le 30 avril 1671. *Voy.* NADASTI.

SERIONNE (J. ACCARIAS DE), né à Sérionne, diocèse de Dié, en 1709, avocat au conseil et se-

crétaire du roi, a publié une traduction en prose de *Publius Syrus*, précédée d'une préface instructive et d'une *Vie de Syrus*, une traduction du poème de *l'Etna*, de Severus, également précédée d'une préface et d'une vie du poète latin, suivie d'une dissertation *sur le mont Etna*, de notes pleines d'érudition et de deux cartes géographiques, 1736. Le style de Sérionne est pur et facile, et ses notes, sans être trop longues, servent à l'intelligence de l'auteur. Il a observé que La Bruyère a répandu dans ses Caractères presque toutes les sentences de Syrus; les exemples qu'il en rapporte sont sensibles; que doit-on en conclure? que presque tous les moralistes ne font que se copier depuis environ deux mille ans. On a encore de Sérionne une traduction d'un Mémoire sur le *concordat germanique* en 1747, in-4°: *des intérêts des nations de l'Europe développés relativement au commerce*, 1767, 2 vol. in-8°; 1768, 4 vol. in-12; *de la vraie richessse de la Hollande; de la liberté d'écrire et de penser*, 1770, 1 vol. in-8°. Le dernier ouvrage est remarquable; l'auteur tire des conséquences du philosophisme et d'une liberté illimitée.

SERIPAND (Jérôme), prélat italien, né à Naples, en 1493, se fit religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal et de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1563. On a de lui: I. Un *Traité* latin de la justification. II. Des commentaires latins sur les Epîtres de St. Paul et sur les Epîtres catholiques. III. Un abrégé en latin des Chroniques de son ordre. IV. Des Sermons en italien sur le Symbole. Ces différens ouvrages sont peu consultés aujourd'hui.

SERIUS (Marc), ecclésiastique de Salerne, maître de théologie, mort en 1663, a mis au jour: I. *De officio et potestate Parochi*. II. *De Restitutionis opere*. III. *In sanctæ cruciatæ bullam tractatus*. IV. *In Ecclesiæ censuras tractatu*. V. *In D. Thomæ Summam brevis expositio*, etc.

SERLIO (Sébastien), habile architecte, né à Bologne, en 1518, élève de Balthasar Perruzi, perfectionna son style par l'étude de l'antiquité, et se fit une si grande réputation dans son art, que François Ier, voulant reconstruire le Louvre, le fit venir en France, et le mit en concurrence avec Pierre Lescot, chanoine de Notre-Dame, et le plus habile architecte français. Serlio produisit des projects magnifiques, mais ceux de Lescot ayant été considérés comme les meilleurs, ils furent exécutés. Après la démolition de l'ancien Louvre, qui eut lieu en 1541, les travaux furent commencés d'après le nouveau projet; mais ayant été interrompus, ils furent repris avec une nouvelle vigueur, en 1548, sous le règne de Henri II. Le vieux château du Louvre avait été bâti sous le règne de Philippe-Auguste. Charles V, dit *le Sage*, le fit réparer, ainsi qu'une grosse tour ronde qui était placée dans le milieu de la cour, et dans laquelle il fit déposer environ cinquante volumes qu'il possédait; il lui donna le nom de *Tour de la librairie*, et forma ainsi le noyau de la bibliothèque

du roi, si célèbre aujourd'hui dans le monde savant. Il laissa un *Traité d'architecture*, publié à Venise, en 1551 ou 1559; on ajoute à cette édition, qui n'est pas complète, celle qui a paru à Venise, en 1557 ou 1568, in-fol. fig. En sa qualité d'héritier des écrits et des dessins de Balthasar Perruzi, il les fit imprimer et graver. Serlio mourut en France, vers 1552.

SERLON, moine bénédictin de Cerisi, né à Vaubabon, près de Bayeux, passa avec Geoffroy, son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, et en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, il réunit, entre les mains de Saint Bernard, en présence du pape Eugène III, son abbaye à l'ordre de Cîteaux, et la lui soumit avec tous les autres monastères qui en dépendaient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole et par sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux, après avoir abdiqué, et vécut cinq ans en simple religieux. Il mourut l'an 1158. On a de lui un Recueil de Sermons, dans le Spicilége de dom d'Achery, tome 10e; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6e vol. de la Bibliothèque de Cîteaux, et quelques autres ouvrages manuscrits.

SERMENT (LOUISE-ANASTASIE), femme auteur, née à Grenoble, en Dauphiné, membre de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, surnommée *la Philosophe*, célèbre par son savoir et par son goût pour les belles-lettres, mourut à Paris, l'an 1692, âgée de 50 ans. Plusieurs beaux-esprits, Pavillon, Corneille, et surtout Quinault, qui lui avait inspiré un attachement fort tendre, la consultaient sur leurs ouvrages. Elle a fait aussi quelques Poésies françaises et latines, qui ont été insérées, pour la plupart, dans le Recueil des pièces académiques, publié par Guyonnet de Vertron, sous le titre de la *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 volumes in-12. Elles manquent de chaleur et de force, mais non de sentiment et de philosophie. On peut en juger par la mélancolie douce et touchante des vers suivans, faits dans ses derniers momens, et pendant qu'elle supportait avec patience les douleurs affreuses d'un cancer :

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux;
Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourmens de la vie.
Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie :
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens
Qui malgré moi m'attachent à la vie.
Frappe, seconde mon envie.
Ne plus souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille :
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?
Du maître des humains l'éternelle bonté,
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERMET (ANTOINE-PASCAL-HYACINTHE), ancien évêque métropolitain de Toulouse, naquit dans cette ville, en 1732. Ses études, commencées d'une manière brillante, s'achevèrent dans l'ordre des Carmes déchaussés, où il fit profession. Sous l'habit monastique il visita l'Espagne et l'Italie, professa la théologie avec distinction, et devint visiteur général de son ordre dans des conjonctures délicates. Des troubles y avaient éclaté, l'intendant de

la province avait fait des tentatives inutiles pour les calmer ; le nouveau visiteur entré en fonctions présida le chapitre, et dans l'espace de quelques heures pacifia tout. Ses talens et son érudition lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences de Toulouse, qui ne prodiguait pas cet honneur. Les succès du P. Sermet, dans les chaires du Midi, retentirent dans la capitale. Il fut nommé prédicateur du roi, après avoir rempli une station de carême devant Louis XV. L'histoire doit recueillir une anecdote qui caractérise l'esprit de ce temps-là. Dans le sermon de la passion, en peignant les souffrances de l'Homme-Dieu, il cita les soufflets par lesquels les bourreaux préludaient au supplice du sauveur du monde. Ce mot *soufflet* choqua les oreilles de certains hommes, qui, plaçant le courage dans cette brutalité, appelée point d'honneur, croient qu'on réfute les gens en les assassinant, et leur mécontentement se manifesta par quelques gestes. Emule de son confrère le P. Élisée, doué comme lui d'une élocution brillante, il le surpassait par un débit plein de feu, et surtout par cette simplicité sublime, dont on trouve le modèle dans les livres sacrés, dans les pères de l'Eglise, et qui, en rapprochant les vérités célestes de l'intelligence des hommes, est plus conforme à l'esprit de l'Évangile. En 1791, l'estime générale l'appela au siége métropolitain de Toulouse. Accepter à cette époque, c'était s'élancer sur une mer orageuse. Sermet se dévoua courageusement à ses fonctions nouvelles, persuadé que la vérité n'est que là où se trouve la charité. Il prêcha celle-là, et pratiqua celle-ci même envers des personnes qui l'accablaient d'injures, de calomnies, et de ces lettres anonymes que la lâcheté enfante, et que la sagesse méprise. Quand la persécution vint frapper les pasteurs pour disperser le troupeau, l'évêque de Toulouse fut traîné dans les cachots, et dès qu'il fut délivré de ses chaînes, il s'occupa à réorganiser son diocèse. En 1799 il publia des extraits des SS. Pères sur les devoirs ecclésiastiques, et pour faire imprimer ce recueil, il vendit une partie de sa bibliothèque ; il assista aussi aux conciles nationaux de 1797 et 1801 ; donna sa démission à l'époque du concordat, et mourut à Paris, le 24 août 1808. Son confrère, Fauclen évêque de Blois, prononça son oraison funèbre, qui a fourni ces détails. On a de Sermet un *Mémoire sur une inscription de Tholus* dans le tome 3, de ceux de l'Académie de Toulouse ; et dans le 4ᵉ *des Recherches historiques, sur l'inquisition de cette ville*; un *Discours sur la foi* est le seul de ses Sermons qu'on ait imprimé. Sa famille en possède la collection manuscrite.

SERMONETA (Jean), célèbre médecin, natif de Sienne, professeur de médecine à l'université de Bologne, vers 1430, puis à Pise, a écrit : *Commentarius super librum aphorismorum Hippocratis*, Venise, 1498, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Alexandre son fils, qui exerça la même profession, et enseigna à Pise avec succès. Il n'a laissé aucun ouvrage.

SERNA-SANT-ANDER (Charles-Antoine de la), savant espagnol, né en 1752, à Colindre en

Biscaye, fit ses études élémentaires au collége des jesuites à Villegarcia dans la Vieille-Castille, et porta même pendant quelque temps l'habit de la compagnie de Jésus; mais, cet ordre ayant été supprimé, il alla faire sa philosophie à l'Université de Valladolid, et passa en Belgique, auprès d'un de ses oncles, secrétaire du roi d'Espagne, depuis long-temps établi à Bruxelles. Le jeune La Serna donna tout son temps à la culture des lettres, et travailla pendant plus de trente ans à former une des plus belles collections de livres et de manuscrits qu'un particulier eût encore possédée dans ce pays. Son oncle étant mort, il hérita de tous ses biens; mais il voulut néanmoins les partager avec ses frères, et fut obligé de vendre sa bibliothèque, qu'il donna pour quatre-vingt mille francs à un particulier de Bruxelles, quoiqu'un libraire de Paris en eût offert vingt mille de plus. L'acquéreur promettait de l'ouvrir au public, et de la laisser à la ville après sa mort; mais diverses circonstances l'empêchèrent de réaliser cette promesse, et cette belle collection a été morcelée, au grand regret des savans et des amateurs de livres. La Serna fut nommé, en 1795, conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, et donna tous ses soins à l'embellissement de cet établissement. Il y joignit un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle et de physique, et même un musée de tableaux. Il mourut à Bruxelles, en 1813. Il était correspondant de l'Institut, et méritait cet honneur par ses rares connaissances en bibliographie et en histoire littéraire. Il a publié plusieurs écrits sur ces deux sujets. On cite, entre autres, une *Description bibliographique*, par ordre alphabétique, des *Editions les plus rares et les plus recherchées du 15e siècle*, en 3 volumes, dont le premier contient une histoire critique de l'imprimerie. Cet ouvrage est très-estimé, et passe même pour classique.

SERODINI (Jean), habile peintre, sculpteur et architecte, mort à Rome vers 1633, était né à Ascorna, dans le bailliage de Lucarno.

SERON, général d'Antiochus Épiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas et des siens. Il s'avança donc dans la Judée jusqu'à la hauteur de Bethoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avait qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute; et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERONVILLE. *Voy.* Volkier.

SERPILIUS (George), ministre de la religion réformée, né en Hongrie, en 1668, surintendant de l'Eglise protestante de Ratisbonne, mourut dans cette ville vers 1710. On lui doit: I. *Les Vies de Moïse, Samuel, Esdras, Néhémie, Esther, Job*, etc. II. Le *Catalogue de la bibliothèque de Ratisbonne*, 1707, 2 vol. in-fol. III. *Epitaphia theologorum Suevorum*, 1707, in-8°. IV. Beaucoup de *Pièces* en vers latins et allemands. L'auteur a du goût, et encore plus de savoir.

SERPILLON (François), lieutenant-général au présidial d'Autun, mort sur la fin du 18e

siècle, a donné : I. *Code criminel*, ou *Commentaire sur l'ordonnance de* 1670, Paris, 1767, 4 vol. in-4°. II. *Code civil*, ou *Commentaire sur l'ordonnance de* 1667, Paris, 1776, in-4°. III. *Code du faux*, ou *Commentaire sur l'ordonnance du mois de juillet* 1737, Paris, 1774, in-4°. Ces commentaires sont estimés.

SERRA (JEAN-ANGE), célèbre capucin de Césène, écrivain fécond, mort vers 1775, enseigna dans sa patrie l'éloquence sacrée. On a de lui : I. *Ouvrage analytique sur les discours de Cicéron*, Faenza, 1739; Venise, 1749, et 1761. II. *Controverses oratoires*, Faenza, 1764, et un grand nombre de lettres écrites avec goût.

SERRA (JEAN-BAPTISTE), sénateur et littérateur génois, sorti d'une des plus anciennes familles de la république, adopta de bonne heure les principes de la révolution française, et publia, en 1792, un ouvrage à sa louange. Il prononça ensuite, dans le sénat, plusieurs discours favorables au régime républicain, qui avait remplacé le gouvernement monarchique de Louis XVI. En 1793, il invita hautement ses compatriotes à secouer le joug de l'aristocratie, et à embrasser le parti de la France. Jean-Baptiste Serra fit partie des autorités qui gouvernèrent sa patrie, sous la protection de l'empereur Napoléon. Il mourut en 1813, dans un âge assez avancé.

SERRA (JANVIER), seigneur napolitain, frère du duc de Cassano, et allié aux plus grandes maisons de Naples, favorisa de tout son pouvoir les entreprises des Français pendant la révolution. Devenu général en second des forces napolitaines, après la révolution de 1799, il déploya beaucoup d'intelligence et de courage pour défendre ses compatriotes, contre le cardinal Ruffo. Mais Naples étant tombé au pouvoir du cardinal, Serra fut aussi fait prisonnier, livré à une commission militaire, et condamné à mort dans le château de l'Œuf.

SERRANO (LEH), médecin du 16e siècle, né à Évora en Portugal, cultiva avec succès la poésie. Parvenu à une extrême vieillesse, il composa un ouvrage en vers latins, sous le titre *De senectute et aliis utriusque sexûs ætatibus et moribus libri* 14, Olyssipone, 1579, in-8°.

SERRANO (JOSEPH-FRANÇOIS), juif, professeur d'hébreu dans la synagogue d'Amsterdam, a publié, en espagnol, une traduction des *Livres de Moïse*, avec des notes, 1695, in-4°, dans laquelle il a souvent altéré le texte des écrivains qu'il cite.

SERRANO (l'abbé don THOMAS), jésuite espagnol, né à Valence, en 1715. Se trouvant en Italie, il prit la défense de l'Espagne contre l'opinion de Tiraboschi, qui attribuait aux Espagnols la corruption du bon goût dans l'ancienne Rome, et publia une apologie, sous ce titre : *Thomæ Serrani Valentini super judicio Hieronimi Tiraboschi de Valerio Martiale, L. Annæo Senecâ, M. Annæo Lucano et aliis argenteæ ætatis Hispanis ad Clementinum Vannetium epistolæ duæ*, Ferrariæ, anno, 1776, in-8°. Serrano était connu déjà avantageusement en Espagne, avant l'expulsion des jésuites, par quelques discours en latin; savoir : I. *De Fædere*

eloquentiæ et sapientiæ. II. *De fœdere sapientiæ sacræ et profanæ*, III. *De perfectâ christiani doctoris formâ in cl. viro Marcellino Siurio adumbrata*. IV. *De sacrâ criticâ*. V. *De primâ academiæ Valentinæ gloriâ*, et par d'autres dissertations académiques. Tous les ouvrages de cet écrivain ont été publiés par l'abbé Michel Garcia, sous ce titre : *Thomæ Serrani Valentini carminum libri 4, opus posthumum, accedit de ejusdem Serrani vitâ et litteris Michaelis Garciæ commentarium*, Fulginiæ, 1784. Serrano est mort en 1788.

SERRANT. *Voyez* Bautru.

SERRAO (François), premier médecin du roi de Naples, né en octobre 1702, dans un village de la Campanie, au royaume de Naples, vint s'attacher à Naples au dernier Cyrillo, auteur de plusieurs ouvrages estimés, qui pratiquait la medecine avec succès et célébrité, et possédait une très-riche bibliothèque. Serrao a publié depuis la vie de son maître et de son ami. De tous les différens ouvrages qu'a fait imprimer Serrao, non-seulement sur des questions de médecine, mais encore sur des objets de physique, d'histoire naturelle, et même de littérature, le plus connu est celui de la *Tarentule*. C'est un antidote de tout ce que le charlatanisme et la superstition avaient débité jusqu'alors sur les dangereux effets de la morsure de cette espèce d'araignée, et sur le moyen de les prévenir. En 1785, Serrao fut nommé premier médecin de la reine de Naples. Cette reine tomba dangereusement malade d'une suite de couche. Serrao s'étant levé pendant la nuit pour aller à son secours, oublia de se couvrir de son manteau ; le froid le saisit, et il mourut quelques jours après, regretté et digne de l'être, des suites d'une péripneumonie, dont ce refroidissement avait été la cause. Vicq-d'Azyr a lu son éloge à la Société de médecine, le 27 février 1787.

SERRAO (André), naquit en 1734, à Castel-Monardo, petite ville de la Calabre ultérieure, dans le royaume de Naples. Son père, qui s'aperçut de ses dispositions à l'étude, soigna son éducation, et, après les premières instructions, il l'envoya à Naples pour suivre les cours de philosophie et de théologie du célèbre Antoine Genovesi. Élevé au sacerdoce, et entré dans la congrégation de l'Oratoire, à Naples, il se livra tout entier à son goût pour l'étude. Le premier fruit de ses travaux fut un *Traité*, imprimé à Rome, intitulé : *De locis theologicis*. Après le bannissement des jésuites, Serrao fut nommé professeur de morale au collège de Jesu-Vecchio de cette ville. Il écrivit ensuite sur des matières relatives aux intérêts des cours de Rome et de Naples, mit la dernière main à un ouvrage que son maître Genovesi avait conçu contre les prétentions de la cour de Rome, et dont le marquis de Tanucci, premier ministre de Naples, favorisait la composition. Mais ce protecteur ayant été disgracié, parce qu'il déplaisait à la reine Caroline, Serrao ne put continuer cet ouvrage. Le roi ayant établi à Naples une Académie des sciences et belles-lettres, Serrao en fut secrétaire, et bientôt après, ce prince le nomma à l'évêché de Potenza. Le pape fit beaucoup de difficultés pour consacrer le nou-

vel évêque qui avait écrit contre ses intérêts. On l'accusa de jansénisme ; on lui reprocha ses ouvrages intitulés : *De claris catechistis*. Il avait loué entre autres l'exposition de la doctrine chrétienne par Mesangui, et dévoilé toutes les intrigues ourdies sous le pontificat de Clément XIII pour flétrir cet excellent ouvrage ; on lui demanda une rétractation, Serrao s'y refusa. Le roi prit parti dans cette affaire, et, craignant que ce prélat ne fût empoisonné ou assassiné par les agens de la cour de Rome, il lui enjoignit d'aller habiter son palais de Farnèse. Pendant son séjour, il fit une chute qui lui démit l'os de la cuisse. A la nouvelle de cet accident, on cria au miracle, en voulant faire croire que Dieu punissait Serrao de sa résistance aux volontés de Pie VI. L'affaire de sa consécration occasiona des troubles diplomatiques, des discussions vives entre les deux cours. Le pape menacé, consentit à consacrer Serrao, et vingt-quatre évêques, qui jusqu'alors avaient été nommés par le roi ; mais il exigea que le nouveau prélat de Potenza fît une profession de foi détaillée, et qu'il répondit de vive voix à onze propositions qui lui seraient faites. La cour de Naples, instruite de ces nouvelles chicanes, donna ordre à son ambassadeur à Rome de dire au pape, que s'il ne se contentait pas de la déclaration que Serrao avait déjà faite, il se retirerait, et que son maître prendrait des mesures qui lui étaient proposées par ses théologiens et ses ministres, celles de rétablir dans toute sa plénitude le régime métropolitain. On fut même sur le point de convoquer un concile national, pour y proclamer l'adoption des libertés gallicanes. Le pape céda enfin, et Serrao ayant reçu la consécration, revint triomphant à Naples, où il fut accueilli avec enthousiasme par toute la cour et par ses amis. La reine lui dit : « Si tous les évêques avaient votre savoir et votre fermeté, Rome abaisserait bientôt les ailes de son orgueil. » Il profita de ce moment pour demander le rétablissement de sa malheureuse patrie, la petite ville de *Castel-Monardo*, engloutie par l'effet du tremblement de terre qui avait désolé la Calabre. Il fournit le plan d'une nouvelle ville régulière. Le roi lui accorda sa demande, et cette ville reconstruite fut nommée *Philadelphie*. Serrao, installé dans son diocèse, s'occupa de réparations utiles et de la réforme de quelques abus ; il résista, par ses actions et ses écrits, aux entreprises astucieuses de la cour de Rome, et seconda de tout son pouvoir les droits de celle de Naples. Le général Championnet ayant conquis le royaume de Naples, y établit un gouvernement provisoire, sous le nom de république Parthénopéenne. Serrao harangua le peuple de Potenza, et lui dit que, le roi ayant fui et laissé le royaume sans armes, sans défense, livré à la plus horrible anarchie, il pouvait, sans être accusé de rébellion, reprendre ses droits, et se donner un gouvernement à son choix. Son discours fut accueilli par des transports de joie ; mais cet état de choses ne fut pas de longue durée. Championnet fut rappelé à Paris ; les ennemis du nouveau gouvernement profitèrent de son absence, et une armée de roya-

listes, à la tête desquels on voyait un cardinal, se livra à d'horribles représailles. Un grand nombre de personnes recommandables par leurs vertus et leurs talens, furent massacrées. A Potenza, des assassins salariés, à qui Serrao avait fait du bien, se rendirent de grand matin au palais épiscopal, pénétrèrent dans la chambre du prélat, l'égorgèrent dans son lit, et promenèrent sa tête placée au bout d'une pique. Ainsi mourut, en 1799, un des hommes les plus instruits du royaume de Naples, et des plus respectables par ses mœurs, ses principes, et la fermeté de son caractère. Ses ouvrages sont : I. *Andreæ Serrao de Sacris Scripturis liber*, Neapoli, 1763. II. *De claris catechistis*, 1769, réimprimé à Vienne, in-8°, 1777, et quelques autres écrits, et notamment des *Lettres* sur les antiquités découvertes à Potenza. M. D. F. D. a écrit sa Vie, qui fut imprimée à Paris, 1806. Serrao a laissé un manuscrit contenant l'histoire de ses démêlés avec la cour romaine. Cet ouvrage est entre les mains de son neveu, à Naples, qui voudrait le publier. Il est à désirer que ce projet se réalise.

SERRE (JEAN PUGET DE LA), dont Boileau a dit:

... Morbleu ! La Serre est un charmant auteur !

né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique, et se maria ensuite. Il vécut des fruits de sa plume. Il a beaucoup et mal écrit en vers et en prose. Il se rendait justice. Ayant un jour assisté à un fort mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur, en s'écriant : « Ah ! monsieur, depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias ; mais vous venez d'en dire plus en une heure que je n'en ai écrit en toute ma vie. » Il dit à un très-médiocre écrivain de son temps : « Je vous ai, monsieur, bien de l'obligation ; sans vous je serais le dernier des auteurs. » La Serre se vantait d'un avantage assez rare : « C'est, disait-il, d'avoir su tirer de l'argent de mes ouvrages, tout mauvais qu'ils sont, tandis que les autres meurent de faim avec de bonnes productions. » Ses livres les plus connus sont : I. *Le Secrétaire de la cour* (ou plutôt du peuple), qui a été imprimé plus de cinquante fois, et qui ne méritait pas de l'être une seule. II. La tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini, dans le temps du mauvais goût. Quatre portiers y furent étouffés. « Je ne le céderai à Corneille, dit alors La Serre, que lorsque cinq portiers auront expiré à l'une de ses pièces. » Cette tragédie est en prose, ainsi que les autres du même auteur, intitulées *le Sac de Carthage*, *Catherine*, *Climène*, *Thésée et Pandoste*. Celle-ci est en deux journées, chacune de cinq actes. Ceux qui avaient vu la première, ne devaient pas être tentés de voir la seconde. Montfleuri, dans sa mort d'Asdrubal, ne fit presque que traduire en mauvais vers la mauvaise prose du *Sac de Carthage*.

SERRE (LOUIS DE), médecin du dix-septième siècle, a traduit la *Pharmacopée* de Renou, fait des notes sur Avéga, et publié un *Traité sur la stérilité des femmes*.

SERRE (JEAN-LOUIS-IGNACE DE LA), sieur de Langlade, cen-

seur royal, était du Querci, et mourut le 30 septembre 1756, à 94 ans. (*Voy.* ce qui en est dit à l'article Lussan, Marguerite de.) Ajoutez qu'outre son opéra de *Pyrame et Thisbé*, il donna à la Comédie française, *Artaxare*; et, à l'Opéra, *Polyxène et Pyrrhus*, *Diomède*, *Polydore*, *Scanderberg*, et d'autres pièces. On a encore de lui le roman d'*Hyppalque*, prince scythe, 1727, in-12; la tragédie de *Pirithoüs*, publiée sous son nom, est de Seigneau. La Serre joignait à la passion des lettres celle du jeu. Ayant risqué un jour le revenu de son opéra de *Diomède*, à l'hôtel de Gèvres, tandis qu'on représentait cette pièce, un plaisant, présent à cette séance, dit: «On joue aujourd'hui *Diomède* en deux endroits.»

SERRE (Jean-Antoine la), chanoine de Nuits, ci-devant prêtre de l'Oratoire, de plusieurs Académies de province, né à Paris en 1731, mort à Lyon, le 2 mars 1781, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa la rhétorique avec éclat. Après avoir remporté des prix de poésie, par ses Odes, sur les poètes lyriques, la prise de Mahon, les grands hommes de Dijon; des prix d'éloquence, par ses *Éloges de Gassendi* et *de Corneille*, par ses Discours sur les exercices et les jeux publics chez les différens peuples, il composa des ouvrages plus étendus. Ce sont: I. Une *Poétique élémentaire*, in-12, utile aux jeunes gens, auxquels l'auteur l'a destinée, et qui a été long-temps adoptée dans plusieurs collèges. II. *L'Eloquence*, poème in-8°: c'est son meilleur ouvrage. Des tirades bien versifiées, des préceptes rendus d'une manière agréable, quelques portraits d'orateurs, peints avec vérité, et des notes utiles, l'ont fait lire avec plaisir, malgré quelques morceaux faibles et négligés. La Serre quitta l'Oratoire en 1770, pour travailler avec plus de continuité à l'édition de l'*Encyclopédie* de Geneve, in-4°.

SERRE de MONTAGNAC (Hugues de la), ancien archiprêtre de Montcabrier, en Querci, prieur de Pomérie et vicaire général d'Agen, mourut le 25 avril 1743, à 80 ans. Cet homme, d'une naissance distinguée, et d'une vertu vraiment apostolique, fut proposé à Louis XIV, par le cardinal de Noailles, comme un sujet propre à l'épiscopat; mais le père Lachaise l'écarta sous prétexte de jansénisme, quoique l'abbé de La Serre fût aussi peu janséniste que les jésuites eux-mêmes. Renfermé dans le second ordre du clergé, il remplit chaque jour sa longue vie par une bonne œuvre. Il fit des missions, donna des retraites, instruisit les ecclésiastiques dans les conférences, soulagea les pauvres, dota le séminaire d'Agen, et rebâtit l'église de Montcabrier.

SERRE (Jean-Adam), a écrit sur la *théorie de la musique*, et en particulier *sur les principes de l'harmonie*. Peintre et chimiste, il a aussi, le premier, tiré du platine une couleur brune pour l'émail. Enfin, il travailla à perfectionner les baromètres et les thermomètres. Il était né à Genève en 1704.

SERRE (Michel), peintre de Catalogne, fixé à Marseille où il mourut, en 1733, à 75 ans, fut reçu membre de l'Académie royale de Paris. Ses plus beaux

ouvrages sont à Marseille et à Aix. Il se distingua par l'invention et le coloris. Le frère Imbert fut son élève.

SERRES (Jean de), en latin *Serranus*, fameux calviniste, s'acquit une grande réputation dans son parti. Ayant échappé au massacre de la Saint-Barthélemi, il devint ministre à Nîmes, en 1582, et y fut employé par le roi Henri IV en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine, il répondit qu'on le pouvait. Cette réponse lui fit des ennemis dans son parti; et, pour les apaiser, il écrivit avec emportement, quelque temps après, contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions, dans un traité qu'il intitula *De fide catholicâ, sive de principiis religionis christianæ, communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratis*, 1607, in-8°. Cet ouvrage, comme tout écrit qui, dans un moment de crise, tend à concilier des opinions très-opposées, fut rejeté des deux partis, et reçu avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs, et entre autres Cayet, dans sa Chronologie novennaire, tome 3, les ont accusés d'avoir fait donner du poison à Jean de Serres. On prétend qu'il en mourut, à l'âge de 50 ans, au mois de mai 1598. Il fut enterré le même jour que sa femme. Cet écrivain offre trop souvent dans ses écrits des contes avérés, des déclamations indécentes, des réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont: I. Une édition de Platon, en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-folio: cette version, bien imprimée, était pleine de contre-sens; mais Henri-Estienne la corrigea avant de la livrer au public. Elle renferme d'excellens sommaires. II. Un *Traité de l'immortalité de l'ame*, in-8°. III. *Inventaire de l'histoire de France*, en 3 volumes in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-fol., 1660. Elle fut long-temps le seul ouvrage élémentaire où l'on pût prendre quelques notions de cette histoire. Quoique retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits hardis et la partialité, il y reste cependant encore un ton sottement emphatique et des mensonges. Loisel disait que cet inventaire ne devait être cru que par bénéfice d'inventaire. Bayle, et après lui Voltaire, prétendent que ce fut cette rapsodie qui dégoûta Louis XIII de lire l'histoire de France. IV. *De statu religionis et reip. in Franciâ.* (Voyez Bibliothèque de la France du P. Lelong; et Anquetil, Histoire de la ligue.) V. *Mémoires de la troisième guerre civile, et des derniers troubles de France, sous Charles IX, en quatre livres*, 3 vol. in-8°: ils ont été publiés à Middelbourg. VI. *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8°: ce livre est connu sous le titre de l'*Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV, jusqu'à l'an 1597, in-8°. Ces deux ouvrages ont beaucoup servi à de Thou pour son Histoire universelle, et n'ont pas été inutiles à l'auteur de l'Esprit de la ligue. VII. *Antijesuiticæ*, 1594, in-8°; et dans un recueil qu'il intitula *Doctrinæ jesuiticæ præcipua*

capita. VIII. On lui doit encore des *Commentaires* sur l'Histoire de France, en assez bon latin, publiés de 1570 à 1575, 5 vol. in-8°, dont le dernier est très-rare. En général, l'inexactitude et l'incorrection caractérisent son style. De Serres s'est trompé en tant d'endroits à l'égard des personnes, des faits, des lieux et des temps, que Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs. Il fut nommé historiographe de France après Duhaillan et Vignier. Il allait publier un *Théâtre du Languedoc*, lorsqu'il mourut. Kœnig fait trois personnages différens de cet auteur, sur lequel Prosper Marchand a rassemblé des notes curieuses dans son Dictionnaire.

SERRES (Olivier de), sieur du Pradel, frère aîné du précédent, célèbre agronome, fils de Jean de Serres, sieur du Pradel, et de Louise Legris, né en 1539 à Ville-Neuve-de-Berg, près de Viviers, fut élevé au sein des discordes civiles, pendant lesquelles on pilla ses biens, et on rasa sa maison, qu'il fit rebâtir, et qu'un incendie détruisit de nouveau. Il se consola par l'étude, la philosophie et les travaux champêtres. Henri IV, qui avait conçu une grande estime pour l'auteur et ses ouvrages, désirant converser avec lui, le fit venir à Paris, où il le chargea de diverses améliorations dans ses domaines, et entre autres d'une plantation de mûriers blancs dans le jardin des Tuileries. Il en fut planté 15,000 dans la partie du jardin, désignée sous le nom de l'Orangerie. C'est le premier qui ait introduit en France la culture de cet arbre utile, et qui ait annoncé qu'on pouvait faire de belles étoffes avec l'écorce des branches qu'on en retranche à la taille. Ce procédé a été récemment donné par quelques personnes comme une découverte qui leur était propre. Olivier de Serres devint l'oracle des cultivateurs, qui le surnommèrent le père de l'agriculture ; mais ceux qui l'ont copié, qui dans ces derniers temps même ont puisé dans ses écrits leurs idées les plus justes, n'ont pas daigné faire mention de lui. Il mourut le 2 juillet 1619, après avoir été témoin des changemens heureux qu'il produisit dans la culture. Arthur Young, qui a acquis tant de réputation par ses écrits sur l'agriculture, n'a pas manqué, en venant en France, d'aller visiter le Pradel, pour y rendre hommage à la mémoire de son ancien possesseur. « J'arrivai, dit-il, le 20 août 1789..... Je contemplai la résidence du père de l'agriculture française, avec cette espèce de vénération qui ne peut être sentie que par ceux qui se sont fortement adonnés à quelque recherche favorite, et qui se trouvent dans de pareils momens satisfaits de la manière la plus délicieuse.... Qu'il me soit permis d'honorer sa mémoire deux cents ans après sa mort ! C'était un excellent cultivateur, et un vrai patriote..... » Le fond du sol de sa ferme est de pierre à chaux. Il y a un grand bois de chêne près du château, et plusieurs vignobles, avec un grand nombre de mûriers, dont quelques-uns sont assez vieux pour avoir été plantés de la main de ce vénérable génie qui a rendu ce sol classique. Je souhaiterais qu'il fût pour toujours exempt d'impôts : celui dont les écrits ont jeté les fondemens de l'amélioration d'un Etat, devrait laisser à la postérité quelques marques de la reconnais-

sance de ses compatriotes. On lui doit : I. *Traité de la cueillette de la soie*, 1599. Henri IV avait demandé à Olivier de Serres un discours, ou ce qu'on appellerait aujourd'hui un rapport, sur les moyens d'introduire la soie en France, « pour qu'elle se voie rédimée, est-il dit, de la valeur de plus de quatre millions d'or, que tous les ans il en fallait sortir, pour la fournir des estoffes composées de ceste matière, ou de la matière mesme. » D'après le rapport d'Olivier, qui eut à cet égard l'honneur de l'emporter sur l'opinion de Sully, le roi avait pris la résolution de faire élever des mûriers blancs. C'était le premier pas à faire avant d'avoir des vers à soie. Afin de mieux donner l'exemple, le roi voulait que ces mûriers fussent placés « par tous les jardins de sa maison ; et, pour cest effect, continue Olivier de Serres, l'année suivante, que sa majesté fit le voyage de Savoye, elle envoya en Provence, Languedoc et Vivarès, M. de Bordeaux, baron de Colonces, surintendant-général des jardins de France, seigneur rempli de toutes rares vertus ; et, par ceste mesme voye, le roi me fit l'honneur de m'escrire, pour m'employer au recouvrement desdits plants, où j'apportai telle diligence que, au commencement de l'an mil six cent un (1601), il en fut conduit à Paris, jusques au nombre de quinze à vingt mille, lesquels furent plantés en divers lieux dans les jardins des Tuileries, où ils se sont heureusement élevés..... Et pour d'autant plus accélérer et avancer ladicte entreprinse, et faire cognoistre la facilité de cette manufacture, sa majesté fit exprès construire une grande maison au bout de son jardin des Thuileries à Paris, accommodée de toutes choses nécessaires, tant pour la nourriture des vers que pour les premiers ouvrages de la soye. Voilà le commencement de l'introduction de la soye au cœur de la France. » Ce grand bâtiment, destiné à élever les vers à soie, et à loger les hommes qui en étaient chargés, comprenait toute la partie du jardin, connu aujourd'hui sous le nom de l'Orangerie, du côté de la rue Saint-Florentin, au bout de la terrasse des Feuillans. On sait que la première paire de bas de soie fabriquée en France fut envoyée en présent à Élisabeth d'Angleterre, par Henri IV. II. *Seconde richesse du mûrier blanc*, 1603, réimprimé en 1785, à la suite des Opuscules botaniques de Pierre Richier de Belleval. III. *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Paris, 1804-1805, 2 vol. in-4°, fig. : très-bonne édition. C'est dans cet écrit principalement que l'auteur consigna le fruit de ses longues et paisibles observations, faites dans sa terre du Pradel en Vivarais. Il y traite des terres, des labours, des engrais, des récoltes, des grains, des vignes et des vins ; des animaux domestiques, des abeilles, des vers à soie, des jardins, des prés, des eaux, des arbres et bois, et de tous les objets importans de l'économie rurale. « Ce grand et bon ouvrage, dit Haller, est celui d'un homme expert, qui préfère avec raison des moyens simples à ceux d'une grande dépense. » Il est divisé en huit livres, qui offrent cent dix subdivisions ; imprimé pour la première fois en 1600, et dédié à Henri IV. L'auteur dit, dans

son épître à ce bon roi, « qu'en offrant à sa majesté le *Théâtre d'agriculture et Mesnage des Champs*, il ne fait que l'entretenir de ses propres affaires. » Ce mot est bien profond ; Henri l'avait entendu, puisqu'il se proposait de gouverner de sorte qu'il n'y eût pas en France un seul laboureur qui ne pût, au moins tous les dimanches, mettre une poule dans son pot. » Le roi aimait beaucoup cet ouvrage ; il se le faisait lire souvent, ce que prouve un passage du fameux Joseph Scaliger, qui fait autant d'honneur à Olivier de Serres qu'à Henri : « L'Agriculture d'Olivier de Serres est fort belle, elle est dédiée au roi, lequel, trois ou quatre mois durant, se la faisait apporter après dîner, après qu'on la lui eût présentée ; il est fort impatient, et si, il lisait une demi-heure. » Ces lignes de Scaliger sont extrêmement curieuses. Cet ouvrage obtint, jusqu'en 1675, vingt éditions, et cessa tout à coup d'être réimprimé. Quelle fut la cause de cet oubli ? M. François de Neufchâteau paraît en avoir deviné la véritable cause. « Peut-être, dit-il, cet ouvrage, étant celui d'un protestant, s'est ressenti, comme bien d'autres, de la proscription prononcée contre la réforme. Il est certain que cette cause influa sur la renommée de l'historien Jean de Serres ; et il est apparent qu'on crut devoir envelopper dans les mêmes préventions le Théâtre d'agriculture, composé par son frère aîné, quoique ni le sujet du livre, ni rien dans la manière dont l'auteur le traite, ne pussent prêter à des idées de controverse dogmatique. Mais l'esprit de parti n'y regarde pas de si près : il excuse tout dans les siens, il condamne tout dans les autres ; il ne peut rien souffrir qui ne porte ses livrées. En révoquant l'édit de Nantes, on retira les priviléges de tous les livres composés par les disciples de Calvin, et pendant un siècle et demi les presses catholiques n'osèrent reproduire le Théâtre d'agriculture. » C'est le premier agronome qui nous ait donné en détail l'histoire de la pomme de terre, alors assez récemment apportée d'Amérique. Il a fait connaître la luzerne, quoiqu'il se trompe sur le nom de cette plante utile. Il a conseillé les prairies artificielles, base de la bonne agriculture. Il parle du houblon, récemment cultivé en Angleterre, et de la betterave qu'on venait d'apporter d'Italie en France. Liger, Charles Estienne et Liébault, dans leurs Maisons rustiques, ont copié Olivier dans presque tous ses principes et leur application. Serres ne s'écarte jamais de son sujet ; il ne dit que ce qu'il doit dire ; chaque objet est à sa place. Son érudition n'est point fatigante : il cite toujours à propos et avec discernement. Son admiration pour l'antiquité ne l'aveugle point ; partout où il découvre une erreur qui pourrait nuire à la prospérité de l'agriculture, il l'indique à ses lecteurs, et les invite à s'en défendre. Olivier de Serres travaillait à un *Traité d'architecture rustique*, « pour donner, dit-il, des avis aux pères de famille pour se bien bastir aux champs, selon le vrai art, avec commodité et espargne. » Mais la mort l'empêcha de le terminer, ainsi qu'un autre *sur les moulins*. En 1790, la Société des sciences de Montpellier, décerna un prix pour l'éloge d'Olivier de Serres par Dor-

thès, qui lui avait été donné par M. Broussonet, pour réparer l'oubli où avait été plongé pendant trop long-temps cet homme utile. En 1802, M. Gisors publia une édition du *Théâtre d'agriculture*, 2 vol. in-8°, où il a eu la sagesse de ne point toucher au plan de l'auteur, et de se contenter de changer les expressions vieillies. Le mérite de cette édition a été surpassé par le travail de la société d'agriculture de Paris, sur l'ouvrage d'Olivier de Serres. Chacun des membres de cette compagnie a enrichi de notes et d'observations les livres de cet auteur. Cette nouvelle édition, en 2 vol. in-4°, est ornée du portrait d'Olivier, donné par Charles Caffarelli, ancien préfet du Calvados; d'un éloge de l'auteur, par M. François de Neufchâteau, et d'un discours de M. Grégoire sur l'état de l'agriculture en Europe au 16e siècle. On a proposé dans ces dernières années d'élever dans le département de l'Ardèche, un monument à la mémoire d'Olivier de Serres, à qui on peut justement appliquer ce qu'il dit lui-même dans son ouvrage : « Qui peut nier que ceux qui ont écrit les premiers n'ajent beaucoup fait, seulement en monstrant le chemin, et rompant la glace aux autres ? »

SERRES (Jean de). Voyez Lambert.

SERRES (Claude), habile jurisconsulte du 18e siècle, professeur distingué de droit français dans l'université de Montpellier, est connu par un bon *Traité des Saisies réelles*, in-12, qui était très-estimé de son temps, et surtout par des *Institutions du droit français, suivant l'ordre de celles de Justinien*, qu'il publia en 1753, in-4°, et qui ont été souvent réimprimées. L'auteur y montre avec précision et avec justesse la ressemblance ou les différences de l'ancienne jurisprudence avec la nouvelle. Il confirme ses décisions par un grand nombre d'arrêts rendus au parlement de Toulouse. Son ouvrage, composé dans le goût de celui de Boutaric, est beaucoup plus utile, parce qu'il marque les changemens que les nouvelles ordonnances sur les donations, les testamens, etc., ont pu apporter dans le droit français.

SERRONI (Hyacinthe), premier archevêque d'Albi, pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de Saint-Nicolas à Rome, où il était né en 1617, prit l'habit de dominicain, et reçut en 1644 le bonnet de docteur. Le père Michel Mazarin, frère du cardinal-ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talens le firent bientôt connaître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque temps après le roi le fit intendant de la marine; et, en 1648, il l'envoya en Catalogne en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places; mais son esprit parut surtout à la conférence de Saint-Jean-de-Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende, et par l'abbaye de la Chaise-Dieu; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, dont il fut le premier archevêque. Cet illustre prélat finit sa carrière à Paris, le 7 janvier 1687. Mende et Albi lui doivent des séminaires et d'autres établissemens utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'Ame*, 5 vol. in-12, où il entre beaucoup de mysticité; il a publié aussi une très-médiocre *Orai-*

son funèbre de la reine-mère.

SERRURIER (le comte), maréchal et pair de France, ancien gouverneur des invalides et ancien sénateur, né à Laon, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et se distingua dès le commencement de la révolution. Devenu général, il fut employé en Italie, se signala à Saint-Michel, à Mondovi, et au blocus de Mantoue, s'empara de Vérone en 1797, et donna de nouvelles preuves de bravoure au passage du Tagliamento et à l'affaire de Gradisca. Il se distingua pendant tout le reste de cette guerre; mais, à la journée de Verdorio, en 1799, sa division fut obligée de mettre bas les armes, et il fut fait prisonnier par les Austro-Russes. Souwarof, lui fit l'accueil le plus distingué, et lui permit de rentrer en France sur parole. Il fut un des généraux qui favorisèrent la révolution du 18 brumaire, et il se vit récompensé de son zèle pour la cause du premier consul. Il fut membre et préteur du sénat conservateur, puis gouverneur des Invalides et maréchal de France. Il vota en 1814 la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de Bonaparte, et fut nommé par le roi pair de France et commandeur de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il fut remplacé dans le gouvernement des Invalides, en 1816, par le duc de Coigny, et mourut à Paris, le 21 décembre 1819.

SERRY (Jacques-Hyacinthe), célèbre dominicain, fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et devint un des plus fameux théologiens de son temps. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome et y devint consulteur de la congrégation de l'Index, et professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut le 12 mars 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Historia Congregationis de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. L'auteur se cacha sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Ce fut le P. Quesnel qui revit le manuscrit, et qui se chargea d'en diriger l'édition. II. Une Dissertation intitulée *Divus Augustinus, summus prædestinationis et gratiæ doctor, à calumniâ vindicatus*, contre Launoy, Cologne, 1704, in-12. III. *Schola Thomistica vindicata*, contre le P. Daniel, jésuite, Cologne, 1706, in-8°. IV. Un Traité intitulé *Divus Augustinus Divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, Padoue, in-12. V. Un Traité en faveur de l'infaillibilité du pape, publié à Padoue en 1732, in-8°, sous ce titre: *De Romano pontifice*. Il soutenait une opinion qu'il n'avait pas, et qu'il voulait néanmoins faire adopter. VI. *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12, traduite en français, 1756, in-12. Cet ouvrage roule sur la constitution *Unigenitus*. VII. *Exercitationes historicæ, criticæ polemicæ, de Christo ejusque virgine matre*. Venetiis, 1719, in-4°. *Voyez* Drouin.

SERTIO (Sébastien), architecte de Bologne dans le 16° siècle, vint en France, et y fut accueilli par François Ier, qui le chargea de faire exécuter sur ses dessins tous les ornemens du palais de Fontainebleau. Cet architecte a publié un Traité d'architecture qui prouve du goût et du savoir.

SERTOR (l'abbé Gaetano), professeur de l'analyse des idées, à Cento, mort dans cette ville le 4 avril 1805, connu par un grand nombre d'ouvrages de poésies, et spécialement par celui qui a pour titre *le Conclave*, a laissé sa bibliothèque à la ville de Cento, et le reste de sa succession aux pauvres.

SERTORIUS (Quintus), célèbre capitaine romain, né dans la ville de Nurcia, dans le pays des Picentins, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil dans la première bataille à laquelle il se trouva. Il rejoignit ensuite Marius, et prit Rome avec lui, l'an 87 avant J.-C. Mais, au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les îles Fortunées, pour y passer le reste de ses jours. La douceur de son caractère pouvait le porter à cette résolution; mais l'amour de la gloire le ramena en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée des plus illustres Romains que les proscriptions de Sylla avaient obligés à s'expatrier. Il donnait des lois à presque toute l'Espagne, et il y avait formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat et des écoles publiques, où il faisait instruire la jeunesse dans les arts des Grecs et des Romains. Le peuple lui était aussi dévoué que la noblesse. Sertorius, voulant l'assujettir à la discipline et à l'ordre, ne put d'abord y réussir. Pour faire quelque impression sur lui par l'exemple, il fit mener au milieu de l'armée deux chevaux, l'un vieux et maigre, l'autre jeune, vigoureux et remarquable par l'épaisseur de sa queue. A un signal donné, un homme très-robuste prit la queue du cheval maigre à deux mains, et fit les plus grands efforts pour l'arracher; ils furent inutiles. Dans le même temps un homme d'un tempérament faible arrachait les crins de la queue du beau cheval l'un après l'autre; elle fut dépouillée peu à peu et sans peine. Alors Sertorius dit aux spectateurs : « Vous voyez que la patience vient à bout de ce que ne peut la seule force. Le temps est l'ami le plus assuré pour ceux qui savent l'employer comme il faut, et un ennemi dangereux lorsqu'on le prend à rebours. » Sertorius employa la superstition pour mieux contenir le peuple. Il lui persuada qu'il était en commerce avec les dieux, qui lui donnaient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avait élevée et qui le suivait partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses; il fut obligé de lever le siége de la ville de Laurone, dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu dix mille hommes. La victoire dans la bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche, mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Metellus, autre général romain envoyé contre Ser-

torius, se réunit avec Pompée, et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que Mithridate résolut de lui envoyer une ambassade. Il était excité à cette démarche par les flatteries de ses courtisans, qui, le comparant à Pyrrhus, et Sertorius à Annibal, soutenaient que les Romains seraient nécessairement accablés quand le plus habile des capitaines serait joint au plus grand des rois. Mithridate fit donc offrir à Sertorius par ses ambassadeurs, de l'argent et des navires pour continuer la guerre, pourvu qu'il lui assurât la possession de l'Asie, cédée aux Romains par le traité fait avec Sylla. Sertorius refusa d'abord ses propositions, ne voulant point céder une province que la guerre et un traité avaient acquise à la république. « Il faut, dit-il, que Rome croisse par mes victoires, et non que mes victoires croissent par l'affaiblissement de Rome. » Cette réponse, rapportée à Mithridate, le surprit tellement, qu'il dit : « Quels ordres nous donnerait donc Sertorius assis dans le sénat au milieu de Rome, puisque aujourd'hui qu'il est confiné sur le rivage de l'Océan atlantique, il prescrit des bornes à mes États. » Cependant il y eut un traité, par lequel Mithridate devait avoir la Bithynie et la Cappadoce, à condition qu'il enverrait à Sertorius trois mille talens et quarante galères. Ce traité donnait beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, humilié de servir sous un homme qui lui était inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J.-C. Sertorius, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupait plus que de plaisirs et de vengeance. Il fit oublier par ses vices les qualités qui l'avaient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération ; mais on n'oubliera jamais ses talens militaires. Personne, ni avant, ni après lui, n'a été plus habile dans les guerres de montagnes. Il était intrépide dans les dangers, grand dans ses desseins, prompt à les exécuter, observateur zélé de la discipline militaire. La nature lui avait donné beaucoup de force et d'agilité, qu'il entretint longtemps par une vie simple et frugale. Sertorius a fourni à Corneille le sujet d'une de ses tragédies, dans laquelle on distingue une scène, des plus belles de notre théâtre, entre cet illustre capitaine et Pompée.

SERVAGI, fondateur de l'empire des Marattes, dans la presqu'île de l'Indostan, s'éleva par son courage au rang de chef d'une horde belliqueuse d'Indiens, et repoussa souvent avec avantage le farouche Aureng-Zeb, qui s'efforçait de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. « Mes armées, disait celui-ci, ont été employées contre Servagi pendant dix-neuf ans ; et cependant ses États ont toujours augmenté. » Servagi prit le titre de roi en 1674, et son discours d'inauguration fut ainsi conçu : « Je suis roi par la vertu de ce cimeterre, qu'Aureng-Zeb n'a pu briser : voilà mon premier titre ; j'y joins le consentement de ces braves, qui ont jusqu'à présent partagé mon sort. » Servagi, pour s'attirer le respect des peuples, consacra son couronnement par diverses cérémonies religieuses. Il passa un mois en purification avec les bramines ; on le pesa publiquement contre de l'or ; et les 16,000 pagodes

qu'il se trouva peser furent distribuées aux bramès qui avaient purifié son âme.

SERVAIS (Saint), évêque de Tongres, transporta son siége épiscopal de cette ville en celle de Maestricht, où ce siége resta jusqu'au 8e siècle, qu'il fut encore transféré à Liége. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où Saint Athanase fut absous; et au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée; mais, à la sollicitation des ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Il s'en repentit. (*Voyez* PHEBADE.) Il mourut en 384. Il avait composé, dit-on, un ouvrage contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aëtius, etc., que nous n'avons plus.

SERVAN (JOSEPH-MICHEL-ANTOINE), ancien avocat-général au parlement de Grenoble, né à Romans, en Dauphiné, le 3 novembre 1737, et mort à sa terre de Rousseau près Saint-Remy, département des Bouches-du-Rhône, le 4 novembre 1807, se rendit recommandable autant par son intégrité que par son éloquence et l'étendue de ses connaissances. Il possédait mieux encore que la Chalutais et Monclar, tous les secrets de l'art du barreau, et son plaidoyer pour une femme protestante est parmi nous le plus beau modèle de l'éloquence judiciaire. On a de lui : I. *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, Grenoble, 1767, in-8°. II. *Discours dans la cause d'une femme protestante*, ibid., in-12. III. *Discours sur les mœurs, prononcé au parlement de Grenoble*, 1769; Lyon, 1772, in-8° et in-12. IV. *Discours sur une déclaration de grossesse*, Lyon, 1772. V. *Œuvres diverses*, Lyon, 1774, 2 vol. in-12. VI. *Réflexions sur quelques points de nos lois*, 1781, in-8°. VII. *Discours sur les progrès des connaissances humaines, de la morale et de la législation*, 1782, in-8°. VIII. *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence sur l'opinion publique; enfin sur quelques principes de ses ouvrages*, Paris, 1783, in-12. IX. *Idées sur le mandat des députés aux états-généraux*, 1789, in-8°. X. *Adresse aux amis de la paix*, 1789, in-8°. XI. *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789. XII. *Recherches sur la réformation des états provinciaux*, 1789, in-8°. XIII. *Observations adressées aux représentans de la nation, sur le rapport du comité de constitution concernant l'organisation du pouvoir judiciaire*, 1789, in-8°. On lui doit encore un grand nombre d'ouvrages anonymes, dont les principaux sont : I. *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de Linguet sur la Bastille*, 1784, in-8°. II. *Discours d'un ancien avocat-général dans la cause du comte de *** et de la demoiselle *** (Bonn), chanteuse de l'Opéra*, Lyon, 1772, in-12. III. *Essai sur la situation des finances de France et la libération des dettes de l'État*, 1789, in-8°, d'environ 200 pages. IV. *Questions du jeune docteur Rhubarbini de Purgandis, adressées à MM. les docteurs*

régens de toutes les facultés de médecine de l'univers, au sujet de Mesmer et du magnétisme animal, Padoue, dans le cabinet du docteur, 1784, in-8° de 72 pages. V. *Réfutation de l'ouvrage de M. l'abbé Sieyes, sur les biens ecclésiastiques*, Paris, 1789, in-8° de 24 pages.

SERVAN (JOSEPH DE), ministre sous Louis XVI, général des armées républicaines, était frère puîné du précédent. Il suivit d'abord la carrière des armes, entra dans le corps du génie, et fut ensuite sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Il embrassa les principes de la révolution, et fut successivement nommé colonel, maréchal-de-champ, et enfin ministre de la guerre sous Louis XVI, en 1792. Il remplaça M. de Grave dans ce poste, qu'il ne conserva que jusqu'au 2 juin. Avec des connaissances peu étendues, une irrésolution naturelle, et balançant toujours entre les divers partis, il ne pouvait remplir utilement cette place éminente, où, dans des circonstances aussi difficiles, il fallait un caractère ferme et des vues franchement prononcées. Il fut réinstallé dans son ministère après la funeste journée du 10 août. Cependant son caractère demeura toujours le même, et lorsque les alliés eurent pénétré dans la Champagne, il montra son indécision accoutumée, ne sachant choisir aucun parti. Il se borna à provoquer la mise en arrestation des généraux Lanoue et Duhoux, comme ayant refusé de marcher au secours de Lille. Il donna bientôt sa démission, et obtint peu de jours après le commandement en chef de l'armée des Pyrénées orientales, où il ne se fit guère remarquer. Accusé d'intelligence avec Dumouriez et les *girondins*, du parti desquels il s'était rangé, il put se laver de toute accusation. Il fut néanmoins dénoncé de nouveau, et, croyant se soustraire au coup qui le menaçait, il quitta le commandement. Cependant il se vit arrêter dans sa propre demeure, et fut traduit devant une commission militaire à Lyon, puis transféré aux prisons de l'Abbaye, à Paris. Il y resta jusqu'après la chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1793). Il recouvra alors non-seulement sa liberté, mais son grade, ses biens et ses appointemens. Il ne fut cependant remis en activité qu'en 1799, qu'il fut nommé inspecteur général des troupes stationnées dans le Midi. Sous le gouvernement consulaire, il devint président au comité des revues, et commandant de la Légion d'honneur. Il est mort en 1808.

SERVANDONI (JEAN), architecte, né à Florence le 22 mai 1695, a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avait, pour la décoration, les fêtes et les bâtimens, un génie plein d'élévation et de noblesse. En Portugal il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France il eut l'honneur d'être architecte, peintre et décorateur du roi, et membre des académies établies pour ces différens arts. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, et du duc de Wittemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766. La liste de ses ouvrages serait trop longue. Indépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand portail de l'église de Saint-Sulpice à Paris et une partie de la même église, on a de lui plus de soixante

décorations aux théâtres de Paris, dont il eut la direction pour cette partie pendant environ 18 ans. Il en a fait un très-grand nombre pour les théâtres de Londres et de Dresde. On fera observer, pour donner une idée de la magnificence des spectacles étrangers, que dans une de ses décorations qui servait à un triomphe, plus de 400 chevaux firent leurs évolutions sur la scène avec toute la liberté nécessaire à l'illusion. Le théâtre du roi, appelé la salle des machines, au palais des Tuileries, fut à sa disposition pendant quelque temps. On lui permit d'y donner, à son profit, des spectacles de simples décorations pour former des élèves en ce genre. On sait à quel point il étonna, dans la Descente d'Enée aux enfers, et dans la Forêt enchantée, sujet tiré de la Jérusalem délivrée du Tasse. Il construisit et décora un théâtre au château de Chambord pour le maréchal de Saxe. Il donna les plans, les dessins et les modèles du théâtre royal de Dresde. Son *Palais de Ninus*, ou *Temple du Soleil* dans l'opéra de Phaéton, la *Forêt de Dodone* dans l'opéra d'Issé, furent surtout admirés. Né avec un génie particulier pour les fêtes, il en donna un très-grand nombre à Paris, à Bayonne, à Bordeaux. On l'appela à Londres pour celle de la paix de 1749. Il en donna une à Lisbonne, pour les Anglais, à l'occasion d'une victoire remportée par le duc de Cumberland. Il fut aussi employé fort souvent par le roi de Portugal, à qui il présenta de très-beaux plans et plusieurs modèles. Il en avait fait encore un très-grand nombre pour le prince de Galles, père du roi d'Angleterre Georges III; la mort de ce prince en empêcha l'exécution. Il présida aux grandes et magnifiques fêtes qui se firent à la cour de Vienne pour le mariage de l'archiduc Joseph et de l'infante de Parme. Il en fit de très-belles encore à la cour de Stuttgard pour le duc de Wittemberg; il donna, au théâtre de l'Opéra de ce prince, plusieurs superbes décorations. Il avait fait, avec noblesse et grandeur, les projets, les plans et les dessins d'une place pour la statue équestre du roi de France, au bout des Tuileries, entre le pont Tournant et les Champs-Elysées, destinée encore pour les fêtes publiques; elle aurait pu contenir à l'aise, sous ses galeries et des péristyles, plus de 25,000 personnes, sans compter la foule presque innombrable qui aurait pu tenir dans l'enceinte même. Elle devait être ornée de 316 colonnes, tant grandes que petites, de 520 pilastres et de 156 arcades. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettent pas d'entrer dans un plus grand détail sur les projets et les ouvrages de cet illustre architecte.

SERVET-VILLANOVANUS (MICHEL), né à Villanueva, en Aragon, en 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, se signala de bonne heure par des opinions hardies et singulières, qui l'engagèrent dans plusieurs disputes. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoûtèrent du séjour de la capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque temps chez

les Frellons, libraires célèbres, en qualité de correcteur d'imprimerie. Ensuite il fit un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paraître. Il alla s'établir, en 1540, à Charlieu, où il exerça la médecine pendant trois ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne, qui l'avait connu à Paris. Ce prélat aimait les savans et les encourageait par ses bienfaits; il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Il eut le malheur de se mêler de théologie. Voici quelles étaient ses principales opinions, suivant le continuateur de Fleury: « Ceux-là sont athées, ou n'ont d'autre Dieu qu'un assemblage de divinités, qui mettent l'essence divine dans trois personnes réellement distinctes et subsistantes dans cette essence. Il est bien vrai qu'on peut reconnaître une distinction personnelle dans la Trinité; mais il faut convenir que cette distinction n'est qu'extérieure. Il soutient que notre ame est de Dieu et de sa substance; que Dieu a mis dans l'ame une spiration créée avec sa divinité, et que, par une même spiration, l'ame est substantiellement unie avec Dieu dans une même lumière, par le moyen du Saint-Esprit. Il prétend encore que le baptême des enfans est inutile; qu'il est d'une invention humaine; qu'on ne commet point de péché avant l'âge de 20 ans; et que l'ame se rend mortelle par le péché. » Plein de toutes ces idées, il s'avisa d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avait examiné ses ouvrages; mais, ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les réformés leur donnaient, il consulta l'auteur, moins pour s'instruire que pour l'embarrasser. Il envoya donc de Lyon trois *Questions* à Calvin. Elles roulaient sur la *Divinité de J.-C.*, sur la *Régénération* et sur la *Nécessité du Baptême*. Ce théologien lui répondit d'une manière assez honnête. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua vivement. De la dispute il passa aux injures, et des injures à la haine; il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avait reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. Servet s'étant échappé peu de temps après de la prison, chercha un lieu de sûreté Comme il voulait passer en Italie, il prit sa route par Genève; et dès qu'il y fut arrivé, Calvin le dénonça comme un impie aux magistrats, qui le firent mettre en prison. Une des lois de cette ville était que tout accusateur de crime devait se constituer prisonnier, et subir la peine du talion, si l'imputation était fausse. Calvin ne voulant point s'y soumettre, fit paraître à sa place son propre domestique, Nicolas de la Fontaine, qui présenta une requête très-forte contre le médecin espagnol. Il consentit en même temps d'être renfermé avec l'accusé, jusqu'à ce que la preuve des quarante erreurs principales qu'il lui reprochait eût été administrée dans les formes. Cette preuve fut faite dans trois jours, et l'accusateur fut remis en liberté. Cependant Calvin eut des conférences dans la prison avec Servet, qui fut convaincu, dit le P. Berthier, de n'entendre ni l'Ecriture, ni les Pères. Il n'en

persista pas moins dans ses opinions. On le réfuta de bouche et par écrit. On consulta ensuite les ministres de Bâle, de Berne, de Zurich, qui pressèrent tous les magistrats de Genève de punir ses hérésies. Il fut condamné au supplice du feu, à la sollicitation de Calvin, et par le crédit de ceux qu'il dirigeait. Ce fut le 27 octobre 1553, que Michel Servet fut conduit au bûcher. Il demeura dans le feu plus de deux heures, parce que le vent repoussait la flamme en sens contraire ; et l'on dit qu'il s'écria, en voyant prolonger ses tourmens : « Malheureux que je suis! ne pourrai-je donc mourir dans ces feux? Quoi donc! avec cent pièces d'or et le riche collier qu'on m'a pris en m'arrêtant, ne pouvait-on pas acheter assez de bois pour me consumer plus promptement? » On ajoute que Servet prononça avant son supplice un discours sur la connaissance de Dieu et de son Fils. On trouve même ce discours dans l'Histoire de la réformation de Pologne ; mais cette pièce est tout-à-fait différente du style de Servet ; et d'ailleurs qui aurait pu recueillir ce sermon dans une ville où l'on faisait brûler tous ses autres livres, et où on le brûlait lui-même? Quoi qu'il en soit, Calvin, qui avait méconnu jusqu'alors la puissance du glaive contre les hérétiques, publia divers écrits pour justifier la conduite des magistrats de Genève. Mais comment ces magistrats (dit l'auteur du Dictionnaire des hérésies), qui ne reconnaissaient point de juge infaillible du sens de l'Ecriture, pouvaient-ils condamner au feu Servet, parce qu'il y trouvait un sens différent de Calvin? Dès que chaque particulier est maître d'expliquer l'Ecriture comme il lui plaît sans recourir à l'Eglise, c'est une grande injustice de condamner un homme qui ne veut pas déférer au jugement d'un enthousiaste, lequel peut se tromper comme lui. » L'ouvrage latin dans lequel Calvin osa faire l'apologie de la conduite des magistrats genevois envers Servet fut publié chez Robert Estienne, 1554, in-8°, et traduit par Colladon, l'un des juges de ce malheureux Espagnol. (Genève, 1560, in-8°.) Il a fourni aux catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Les principaux d'entre eux pensaient alors comme Calvin. Philippe Melanchthon félicita les magistrats de Genève de ce qu'ils avaient ordonné contre le médecin aragonais. La conduite de Calvin à l'égard de Servet sera toujours une tache à la mémoire de ce réformateur, même aux yeux de ceux qui ont depuis embrassé ses erreurs; elle seule aurait dû les éclairer sur les projets et les vues personnelles des auteurs de cette révolution religieuse qui éclata dans le seizième siècle. Melanchthon, le doux et pacifique Melanchthon, approuva lui-même le jugement et le supplice de Servet. Les ministres équitables de la réforme ont abandonné aujourd'hui la doctrine peu humaine de leurs apôtres. Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité ; mais ses livres ayant été brûlés à Genève et ailleurs, ils sont devenus fort rares. On trouve surtout très-difficilement l'ouvrage publié in-8°, en 1531, sous ce titre: *De Trinitatis*

erroribus libri septem, *per* Michaëlem Servetum, *aliàs* Reves, *ab Aragoniâ Hispanum*, 1531. Le lieu de l'édition n'est point marqué. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiques, fut suivi de deux autres *Traités* sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate libro duo*, 1532, in-8°; *De justitiâ regni* Christi *capitula quatuor*, *per* Michaëlem Servetum, *aliàs* Reves, *ab Aragoniâ Hispanum*, *anno* 1532, in-8°. Par l'avertissement qu'il a mis au-devant de ses Dialogues, il rétracte ce qu'il a écrit dans ses sept livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses Dialogues; mais parce qu'ils étaient mal écrits, et qu'il s'y était expliqué d'une manière barbare. Servet paraît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un théologien cruel. Les trois traités de Servet ont été contrefaits en Allemagne, sous les mêmes dates et du même format. Le caractère de la contrefaçon est plus gros que celui de l'édition originale. On a encore de lui : I. Une édition de la Version de la Bible de Santès-Pagnin, avec une préface et des Scolies, sous le nom de Michel Villanovanus. Cette Bible, imprimée à Lyon, en 1542, in-fol., fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvait dans la première édition à la tête de la douzième carte, forma un chef d'accusation contre lui dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine. Il se fonde sur ce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air d'abondance et de fertilité, comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes et incultes, devaient produire les mêmes richesses. Cette Bible est rare. II. *Christianismi restitutio*, Vienne, 1553, in-8°. Cet ouvrage, rempli d'opinions hétérodoxes sur la Trinité, et dont on ne connaît qu'un exemplaire unique, qui était dans la bibliothèque de feu M. le duc de la Vallière, et qui a été vendu 4,120 livres, renferme les trois Traités publiés en 1531 et 1532, avec quelques Traités nouveaux. III. Sa propre Apologie en latin, contre les médecins de Paris, qui fut supprimée avec tant d'exactitude qu'on n'en trouve plus d'exemplaires. Postel a fait son apologie dans un livre singulier et peu commun qui est resté manuscrit, sous ce titre : *Apologia pro Serveto, de animâ mundi*, etc. IV. *Ratio Syruporum*, Paris, 1537, in-8°, imprimé plusieurs fois. Toutes les éditions en sont bonnes. Servet, considéré comme médecin, n'était pas sans mérite. Il remarque dans un des Traités du *Christianismi Restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang que quelques auteurs lui ont attribuée ; mais cette vérité ne fut bien développée que par l'illustre Harvey (*Voyez* ce mot)... Mosheim a écrit en latin *l'Histoire de ses délires et de ses malheurs*, in-4°, Helmstadt, 1728; elle se fait lire avec plaisir par la foule de détails cu-

rieux qu'on y trouve rassemblés.

SERVI (Constantin de), célèbre ingénieur, architecte et peintre, né en 1554, d'une des premières familles de Florence, parcourut toute l'Europe, et fut bien accueilli de tous les souverains. Le grand sophi de Perse lui envoya des présens magnifiques; il alla dans ses Etats, et y demeura quelques mois. Il eut à Florence la surintendance des bâtimens, la direction des travaux de la galerie et de la superbe chapelle de Saint-Laurent. Le prince de Galles lui confia diverses entreprises considérables, et lui fit une pension de huit cents écus. Honoré de l'estime de tous les monarques, il mourut en Toscane, en 1622.

SERVIEN (Abel), ministre et secrétaire d'état, surintendant des finances, et l'un des quarante de l'Académie française, d'une ancienne maison du Dauphiné, né à Grenoble, en 1593, fut d'abord procureur-général au parlement de cette ville, ensuite conseiller d'état, puis employé dans des affaires importantes qui lui méritèrent la première présidence au parlement de Bordeaux. Il allait exercer cet emploi, lorsque le roi le retint pour lui confier une place de secrétaire d'état. Son mérite le fit nommer ambassadeur extraordinaire, avec le maréchal de Thoiras, qui allait négocier la paix en Italie. Dès qu'elle fut conclue, il revint exercer sa charge; mais le cardinal de Richelieu cherchant à la lui enlever, il la remit entre les mains du roi, en 1636. Retiré en Anjou, il vécut en philosophe jusqu'en 1643, qu'il fut rappelé par la reine régente. Cette princesse l'envoya à Munster en qualité de plénipotentiaire, et il conclut la paix avec l'Empire à des conditions glorieuses pour la France. Le roi reconnut ce service par la charge de surintendant des finances. Ce ministre mourut à Meudon, le 17 février 1659. On a de lui des *Lettres* imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8°. Le P. Bougeant le peint ainsi dans son *Histoire des guerres qui précédèrent le traité de Westphalie....* « Servien avait l'esprit vif et pénétrant; il était prompt dans ses résolutions, et ferme jusqu'à l'opiniâtreté. Il écrivait avec beaucoup de feu et de justesse en français. Il n'avait pas peut-être l'esprit aussi orné que le comte d'Avaux; mais il avait le style plus serré et plus fort. Il était d'ailleurs naturellement fier et impatient, brusque et rude dans ses manières. Lorsqu'il alla à La Haye, en 1647, faire le Traité de garantie, il négocia si durement avec les Etats-généraux, qu'ils lui témoignèrent leur mécontentement en lui refusant le présent ordinaire. Il était aussi naturellement jaloux des moindres avantages qu'on prenait sur lui, et son chagrin éclata quelquefois à Munster de la manière la plus fâcheuse.» L'abbé Servien, son fils, mort en 1716, était un épicurien et un cynique, qui joignait à des mœurs dépravées le goût des saillies. C'est lui qui, voulant assister à une assemblée de l'Académie française, où l'on recevait un sujet très-médiocre, et ne pouvant percer la foule, s'écria : « Il est plus difficile d'entrer ici que d'y être reçu ; » bon mot répété par Piron.

SERVIÈRE. *Voyez* Grosliér.

SERVIEZ (Jacques Roergas, seigneur de), chevalier de Saint-Lazare, né à Saint-Gervais, dans

le diocèse de Castres, le 16 avril 1679, et mort à Paris en 1727, s'était décidé à habiter la capitale, après avoir parcouru l'Italie en homme instruit, et cultivé son esprit par de bonnes études. Il est principalement connu par ses *Impératrices romaines*, ou *Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des douze Césars*, dont la dernière édition est de Paris, 1744, 3 vol. in-12. L'abbé Lenglet a placé ce livre dans sa Bibliothèque des romans, apparemment parce que l'auteur emploie quelquefois le ton romanesque, quoique les faits soient tirés des auteurs grecs et romains. Paulmy lui attribue l'*Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité*, 6 vol. in-12; mais sa famille a nié qu'il fût l'auteur de ce livre obscène et peu propre à augmenter sa réputation. On doit encore à Serviez : I. Les *Hommes illustres* du Languedoc, ouvrage imparfait, et dont il n'a publié que le premier volume, en 1724. II. Le *Caprice*, ou les effets de la fortune, roman médiocre. III. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire* du brave Crillon.

SERVIEZ (Émanuel-Gervais), petit-fils du précédent, né à Saint-Gervais, petite ville du Languedoc, le 27 février 1755, entra, le 10 mai 1772, au régiment de Royal-Roussillon, et trouva le loisir, au milieu de ses occupations, de se livrer à l'étude et de publier plusieurs écrits sur différens objets militaires, et dans lesquels on remarqua des vues sages et utiles. On distingue, entre autres, un écrit imprimé en 1788, dans lequel il s'élevait contre le système allemand, qu'on voulait introduire dans les troupes françaises, et une adresse aux soldats, en 1790, pour les exhorter à la discipline militaire. Nommé, le 2 septembre 1792, commandant de Sarrelouis, il s'attira la confiance et l'estime des soldats et des habitans par ses talens et sa conduite. Il fit avec honneur les campagnes de 1792 et 1793, devint colonel du 55e régiment d'infanterie, et fut promu ensuite au grade de général de brigade. Pendant le régime révolutionnaire, emprisonné comme suspect, il ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor, d'où il passa à l'armée d'Italie, s'y signala dans plusieurs combats, et fut réformé après le traité de Campo-Formio. En 1801, le gouvernement le nomma préfet du département des Basses-Pyrénées. Dans le cours de son administration, il publia plusieurs *Mémoires* intéressans, ainsi que la *Statistique* du département des Basses-Pyrénées. Appelé au Corps législatif, en 1802, il prononça, à la fin de la session de l'an 11 (1803), un discours propre à faire sentir les bienfaits de la création de la Légion d'honneur. Après une vie entièrement consacrée à sa patrie, ce général mourut le 18 octobre 1804. On a encore de lui un petit ouvrage, intitulé *Les Prémices d'Annette*, Paris, 1791, 1792, in-18.

SERVILIUS. La famille des Servilius, originaire d'Albe, vint s'établir à Rome, où celui dont il s'agit dans cet article fut consul, l'an 495 avant J.-C. Une querelle très-vive, élevée entre les débiteurs et les créanciers, partageait alors la république. Les plébéiens refusaient de s'enrôler; Servilius, qui en était aimé, les y détermina. Il remporta sur les Volsques une victoire éclatante. Le

sénat, qui le trouvait beaucoup trop populaire, lui refusa le triomphe. Il triompha malgré lui, de sa propre autorité; exemple qu'il donna le premier, et qui fut quelquefois imité dans la suite.

SERVILIUS-SPURIUS, consul en 474 avant J.-C., s'étant mal à propos engagé dans une bataille contre les Etrusques, eût perdu son armée, si son collègue Aul. Virginius ne fût venu à son secours; ils battirent l'ennemi. Néanmoins Servilius, l'année suivante mis en jugement devant le peuple, parut à l'assemblée avec une contenance intrépide qui plut à la multitude, et il fut absous.

SERVILIUS-HALA ou AHALA, général de la cavalerie sous le dictateur Quintus Cincinnatus, tua Spurius Melius, chevalier romain qui aspirait à la royauté. Il assassina Spierius Mélas.

SERVILIUS-PRISCUS, nommé dictateur l'an 415 avant J.-C., répara les fautes des deux consuls, que leur mésintelligence avait fait battre par les Eques. Il défit ce peuple, prit d'assaut la ville de Lavique, où les vaincus s'étaient réfugiés, et se démit de sa dictature au bout de huit jours.

SERVILIUS (Cn.), consul en 217 avant J.-C., passa en Afrique avec une flotte, y obtint d'abord quelque avantage; mais ayant ensuite essuyé un échec, il fut obligé de revenir en Italie. Il y suivit, contre Annibal, le plan de temporisation dont Fabius avait donné l'exemple. L'année qui suivit son consulat, il périt à la bataille de Cannes.

SERVILIUS-CÉPION (Cn.), consul en 205 avant J.-C. Annibal ayant été rappelé en Afrique par le sénat de Carthage, ce consul eut la sotte vanité de se vanter de l'avoir chassé de l'Italie, et passa en Sicile dans le dessein de le poursuivre en Afrique; mais le sénat romain, ne voulant confier qu'à Scipion le soin de combattre Annibal, nomma un dictateur, qui, revêtu d'une autorité supérieure à celle de Servilius, se rendit en Sicile pour le contraindre à revenir en Italie.

SERVILIUS-ISAURICUS (S.), consul en 78 avant J.-C., fit la guerre aux pirates l'année suivante. Il les battit sur mer, prit et rasa plusieurs de leurs forts et de leurs retraites dans l'Asie mineure, s'empara des villes qui appartenaient à leurs alliés, pénétra même dans les terres, se rendit maître de la ville d'Isaure, et subjugua la nation des Isauriens; ce qui lui valut le surnom d'*Isauricus:* néanmoins il ne put détruire les pirates. Dion et Valère-Maxime cite une anecdote qui prouve l'estime dont jouissait ce Romain, qui avait été honoré non-seulement du consulat, mais de la censure et du triomphe. Passant sur la place publique, il vit un accusé contre lequel on entendait des témoins. Il s'avance, et dit aux juges : « Je ne connais point cet homme, et j'ignore la nature de son affaire, tout ce que je sais de lui, c'est que je le rencontrai un jour dans un chemin étroit, lui à cheval, moi à pied; que non-seulement il ne descendit pas de cheval, mais qu'il ne s'arrêta même point, et passa outre sans me donner le moindre signe d'attention. C'est à vous de voir si ce fait mérite quelque égard dans le jugement que vous allez

prononcer.» Sur cela seul, les juges voulurent à peine entendre les défenses de l'accusé; ils le condamnèrent d'une voix unanime, regardant comme capable de tout celui qui avait pu manquer de respect à un magistrat aussi vénérable. Isauricus mourut l'an 44 avant Jésus-Christ, à 90 ans.

SERVILIUS-ISAURICUS, fils du précédent, partisan de Jules-César, et consul avec lui, l'an 49 avant J.-C., réprima Cœlius, qui, dans sa préture, s'efforça d'exciter des mouvemens séditieux dans Rome, lui refusa l'entrée du sénat, le chassa de la tribune où il était monté pour haranguer la multitude, et brisa même sa chaise curule sur la place publique. Cœlius en fit faire une autre qu'il garnit de lanières et de courroies, voulant par là rappeler à Servilius qu'il avait été autrefois fouetté par son père. Malgré cette plate bouffonnerie, il fut contraint de sortir de Rome. Servilius obtint un second consulat l'an 41, sous le triumvirat d'Antoine, de Lépide et d'Octave.

SERVILIUS ou KNAEP (Jean), grammairien du 16e siècle, natif d'Horn, se fixa à Anvers; il vivait encore en 1545. On a de lui : I. *De mirandis antiquorum operibus*, Lubeck, 1600, in-4°; cet ouvrage superficiel est d'un style pédantesque. II. *Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers, 1542. III. *Dictionarium Triglotton*, latin, grec et allemand, Amsterdam, 1608, in-12.

SERVIN (Louis), avocat-général au parlement de Paris, et conseiller d'état, se fit connaître de bonne heure par ses talens et par son zèle patriotique. Henri III, Henri IV et Louis XIII eurent en lui un serviteur fidèle. Il mourut aux pieds de ce dernier prince en 1626, en lui faisant au parlement, où il tenait son lit de justice, des remontrances au sujet de quelques édits bursaux. C'était un magistrat équitable, un bon parent, un bon ami, un excellent citoyen. Ayant refusé le titre de prince au duc de Mercœur dans une affaire qu'il avait au parlement, le duc l'alla trouver, accompagné d'une vingtaine de gentilshommes bien armés, et l'accabla de reproches, d'injures et de menaces. L'avocat-général, sans s'épouvanter, lui dit: « Lorsque j'exerce ma charge, je n'en suis comptable qu'à Dieu, au roi et au parlement.» En effet, Servin avait suivi l'usage de son corps, qui ne connaissait point d'autres princes que les princes du sang. On recueillit à Paris, 1640, in-fol., ses *Plaidoyers* et ses *Harangues;* ils sont remplis d'érudition. On y trouve cependant digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. C'était le goût de son temps.

SERVIUS-TULLIUS, septième roi des Romains, beau-père de Tarquin-le-Superbe, était fils d'Ocrisia, esclave qui sortait d'une bonne famille de Corniculum, au pays latin. Ses talens donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avait été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône l'an 577 avant J.-C. Le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit les Véiens et

les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva alors de 84.000, établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y renfermant les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin-le-Superbe, qui devait lui succéder. Ce prince impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius (qui, dit-on, avait formé le projet d'abdiquer et de faire de Rome un état républicain), l'an 533 avant J.-C., et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant, étendu au milieu de la rue: c'était la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate. Servius avait toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnaie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vient, dit-on (*à pecude*), le mot de *pecunia*. C'est encore sous Tullius que se fit la première purification des troupes dans le champ de Mars par un sacrifice appelé *Suevotaurilia*. Cette solennité, nommée *Lustrum*, c'est-à-dire purification, revenait tous les cinq ans; et cet espace de temps se nommait *lustrum*, lustre.

SERVIUS (Honoratus-Maurus), grammairien latin, fleurit sous Arcadius et Honorius, et laissa de savans *Commentaires* sur Virgile, imprimés dans le Virgile d'Estienne, 1532, in-folio. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. On a encore de lui: *Libellus de ultimis syllabis et centi metrum*, publié par Laurent Obstemius, 1476, in-4°. V. Daniel, et le *Manuel de la librairie*, par M. Brunet.

SERVIUS (Pierre), de Spolette, qui florissait dans le 17e siècle, professa la médecine à Rome. Nous avons de lui: I. *Institutionum libri tres*, Rome, 1638. II. *Dissertationes de unguento armario, utilibus, commodis*, Rome, 1642. III. *De odoribus*, Rome, 1641. IV. *De facultatibus medico necessariis, sive de naturæ artisque miraculis*, Rome, 1643.

SERVONET (Justinien), né à Lyon, rassembla dans un Recueil les décrets de l'Eglise concernant les clercs, sous le titre: *De vitâ et honestate clericorum*. Il parut en 1644.

SÉSACH, roi d'Égypte, donna retraite dans ses Etats à Jéroboam, qui fuyait devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam, et, étant entré en Judée avec une armée formidable, prit en peu de temps toutes les places de défense, et s'avança vers Jérusalem où Roboam s'était enfermé avec les principaux de sa cour. Le roi d'Egypte s'empara de cette ville, d'où il se retira après avoir pillé les trésors du temple et ceux du palais du roi; il emporta tout, jusqu'aux boucliers d'or que Salomon avait fait faire.

SÉSOSTRIS, fameux roi d'Égypte, vivait quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour que Sésostris. On les éleva avec le même soin

que lui. Ils furent surtout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfans devinrent des hommes d'état, d'excellens officiers; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes; et cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Libye, et soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sésostris ayant perdu son père, osa prétendre à la conquête du monde. Avant de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens, qu'il confia à des personnes dont il connaissait le mérite et la fidélité. L'Éthiopie, située au midi de l'Égypte, fut la première victime son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge, et toutes les îles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourut et subjugua l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes jusqu'au Tanaïs, l'Arménie et la Cappadoce reçurent sa loi. Il laissa une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses États, il eut à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence; ce roi tira vengeance de ce ministre insolent. Dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa des plus nobles et des plus utiles travaux. Cent temples fameux furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de graces aux dieux. On construisit dans toute l'Égypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes; pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, en établissant une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Ce roi fut célèbre par ses vertus et par ses vices. On lisait dans plusieurs pays cette inscription fastueuse, gravée sur des colonnes : « Sésostris, le roi des rois, et le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes. » Il prenait souvent le plaisir barbare de faire atteler à son char les rois et les chefs des nations vaincues. Au reste le temps où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien croire légèrement sur les établissemens et les conquêtes de ce monarque. « Tout ce qu'il me semble qu'on puisse assurer (dit l'abbé Millot), c'est que les Egyptiens ont eu un Sésostris: que ce prince fit des choses mémorables; qu'il fut conquérant et législateur; mais que sur l'étendue de ses conquêtes et les circonstances de sa vie, il n'y a guère que des fables contradictoires. » Fénélon, dans son immortel *Télémaque*, a tracé de main de maître, les principaux traits du caractère et du règne de Sésostris. *Voyez* BENOÎT XIV.

SESSA ou SHEHSA, philosophe indien, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux et savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrao, s'en glorifiait. Scheram, roi des Indes, jaloux de cette gloire, cher-

cha quelque invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourrait désirer. Sessa lui demanda seulement autant de grains de blé qu'il y avait de cases dans l'échiquier, en doublant à chaque case, c'est-à-dire, soixante-quatre fois. Le roi, choqué, méprisa une demande qui semblait si peu digne de sa magnificence. Sessa insista, et le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains, en doublant toujours. Mais on n'était pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de blé qu'on avait déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, et on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avait pas assez de blé dans ses États pour la finir. Les ministres allèrent en rendre compte à ce monarque, qui ne pouvait le croire. On lui expliqua la chose, et le prince avoua qu'il était hors d'état de tenir sa promesse. On croit que Sessa vivait au commencement du 11e siècle.

SESSA (Jérôme), docteur en philosophie et en médecine, né à Sessa dans le royaume de Naples, fut médecin du pape Paul IV. On a de lui quelques ouvrages de médecine et de théologie.

SESSA (Placide), né à Messine en Sicile, dans le siècle suivant, exerça la même profession : on lui attribue l'ouvrage suivant : *Brevis apologia adversùs antipraxis nuper editæ authorem, pro octavâ epistolâ decadis nonæ Cortesii*, Messanæ, 1635, in-4°.

SESTINI (François), né à Bibienne dans le Casentin, secrétaire d'un ambassadeur de la cour de Toscane à Rome, florissait dans le 17e siècle. On a de lui *Le Camérier*, Florence, 1621. Cet ouvrage, dédié au cardinal Charles de Médicis, a été imprimé plusieurs fois, et attaqué par un inconnu qui fit paraître l'*Anticamérier*. On a découvert depuis que l'auteur de ce dernier livre était Nicolas Aldini, chapelain de la métropole de Florence, contemporain de Sestini.

SESTO (César), peintre milanais, le meilleur élève du célèbre Léonard de Vinci. Ses tableaux sont justement recherchés pour le goût et la grace qui les distinguent. Sesto mourut au commencement du 16e siècle.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Eve, né l'an 3874 avant J.-C., eut, dit l'Ecriture, pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, et vécut en tout 912 ans. On a débité bien des fables sur ce patriarche. Josephe parle surtout de ses enfans, qui se distinguèrent dans la science de l'astrologie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, ce qu'ils avaient acquis de connaissances en ce genre, afin de le dérober à la fureur du déluge qu'ils prévoyaient. Mais tout ce qu'il débite n'est point appuyé sur l'Ecriture. Il y a eu des hérétiques nommés séthéens, qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait paru de nouveau, d'une manière miraculeuse, sous le nom de Jésus-Christ.

SETHI (Simon), médecin d'Antioche, vivait vers 1080. Il a écrit des *Commentaires* sur les ouvrages de Psellus, son contemporain, et un Traité grec, traduit en latin par Lilio-Gregorio Giraldi, sous ce titre : *Syntagma per litterarum ordinem de cibariorum facultate*, Bâle, 1538. On a une autre édition de ce livre, sous ce titre : *Volumento alimentorum facultatibus*, Paris, 1658, in-8°.

SETTALA (Louis), célèbre médecin, naquit à Milan d'une famille distinguée le 27 février 1550. Settala ayant achevé ses cours d'humanités chez les jésuites, se livra entièrement à la philosophie et à la médecine, et fit des progrès si rapides qu'à 23 ans on le nomma professeur à Pavie. Les universités d'Ingolstadt, de Pise, de Bologne, de Padoue voulurent l'attirer à son service; mais il refusa leurs offres. Philippe IV le nomma son historiographe et prote-médecin de l'Etat de Milan. Il mourut en 1633. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentaria in Aristotelis problemata*. II. *Commentaria in Hippocratem de aeribus, aquis et locis*. III. *De peste et pestiferis affectibus*. IV. *De morbo gallico*. V. *De margaratis*.

SETTALA (Manfred), fils du précédent, fut un des premiers savans du 17° siècle. Envoyé par son père aux universités de Pavie, de Sienne et de Pise, il se fit estimer du grand-duc Ferdinand II. Le désir de connaître la nature lui fit entreprendre de longs voyages; il parcourut la Sicile, Chypre, Candie, Constantinople, l'Egypte, l'Asie mineure, et revint à Milan en 1630, âgé de 30 ans. Outre les langues italienne et latine, il savait parfaitement le français, l'espagnol, l'anglais, le grec et l'arménien. Philosophe et mathématicien, il faisait lui-même tous les instrumens nécessaires à cette dernière science : il cultiva avec succès la chimie et la musique, et composa un musée très-curieux de diverses machines ingénieuses, toutes de son invention. On y voyait encore un nombre infini de médailles et d'autres objets antiques. Settala avait été nommé chanoine de Saint-Nazaire, par le cardinal Borromée. Reconnaissant envers son bienfaiteur, il légua son musée à la bibliothèque ambroisienne, lorsqu'il termina sa carrière en 1680.

SETTIMELLO (Henri de), poète latin, vivait sur la fin du 17° siècle et au commencement du suivant. Il cultiva avec succès la littérature. On a de lui un poème, *De diversitate fortunæ et philosophiæ consolatione*, Florence, 1730, qu'il traduisit ensuite lui-même en prose italienne.

SETTLE (Elkanah), poète anglais, né en 1648 à Dunstable, au comté de Bedford, mort en 1724 à la Chartreuse, vint à Londres, où la cité lui fit une pension et le nomma son poète. Il a donné au théâtre anglais dix-sept pièces, dont les principales sont : *Cambyse, roi de Perse*; *l'Impératrice*; *l'Amour fatal*, etc. Il est aussi auteur de quelques poésies, telles que le *Revers de la Médaille*; *Azanias et Hushai*. Ces deux ouvrages sont contre Dryden; et le succès de Settle fut assez grand, dit le doc Johnson, pour balancer celui de Dryden, et laisser les suffrages de la nation incertains entre eux.

Settle a composé aussi quelques *pamphlets politiques* en faveur des whigs.

SEVE (Maurice de), né à Lyon dans le 16e siècle. Le Promptuaire des médailles le place dans le rang des plus illustres protecteurs des lettres. Sève dirigea les fêtes données à Henri II au moment de son passage à Lyon. La relation en a été imprimée en 1548. On a encore de lui diverses pièces de poésies : I. *Arion*, églogue sur le trépas du dauphin. II. Une autre sur la vie solitaire. III. *Le Microcosme*, ou *le petit Monde*. IV. *Le Blason du front et du sourcil*. *Voy*. Délie.

SEVERA (Julia Aquilia), seconde femme de l'empereur romain Héliogabale, et fille de Quintus Aquilius Sabinus, qui avait été deux fois consul. Dès sa jeunesse elle fut consacrée au culte de Vesta. Héliogabale, épris de ses charmes, viola en sa faveur les lois de la religion romaine, qui défendaient aux vestales de se marier. Il épousa Severa l'an 219 de Jésus-Christ, et plaisanta de ce sacrilége. Comme il avait été lui-même prêtre du soleil, il dit que de deux époux consacrés aux dieux, il ne pouvait naître qu'une postérité divine. Severa ne put fixer le cœur de son époux. Il la renvoya à sa famille ; mais ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit et la garda jusqu'à sa mort arrivée l'an 222. Les médailles qui représentent cette impératrice sont rares. Leur revers offre d'ordinaire le génie de la ville d'Alexandrie, dont Aquilia étendit le commerce et favorisa les priviléges.

SEVERA (Valeria), impératrice et première femme de Valentinien, et mère de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les grâces de cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia et se remaria. L'exil de Severa dura jusqu'à la mort de ce prince. Gratien, son fils, la rappela à la cour. Il se fit un devoir de la consulter ; et, comme elle avait de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'était d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avait fait reconnaître empereur dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritait d'ailleurs par ses talens et ses vertus.

SÉVERAC. *Voy*. Arpajon.

SÉVÈRE (Lucius Septimius), empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 149 de Jésus-Christ, d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'eût exercées avant de parvenir au comble des honneurs ; car il avait été questeur, tribun, proconsul et consul. Sévère s'était acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestait la valeur et la capacité. On remarquait en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant et porté aux grandes choses. Il était habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, courageux et plein de confiance. Il voyait d'un coup-d'œil ce qu'il fallait faire, et à l'instant il l'exécutait. On prétend qu'il a été le plus belliqueux de tous les empereurs romains. A l'égard des sciences, Dion nous assure qu'il avait plus d'inclination pour elles, que de disposition. Il était ferme et inébranlable dans ses entreprises. Il prévoyait tout, pénétrait tout,

et songeait à tout. Ami généreux et constant, ennemi dangereux et violent : au reste, fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Après la mort de Pertinax, Didier-Julien se fit proclamer empereur; mais ce prince étant indigne du trône, Sévère, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ses troupes, et le lui enleva l'an 193 de Jésus-Christ. Arrivé à Rome, il se défit de Julien et de Niger, ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avaient suivi leur parti, en exila d'autres et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Bysance par mer et par terre; et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage. De là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit les peuples et les villes qui avaient embrassé le parti de Niger. Il se proposait d'attaquer les Parthes et les Arabes; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandait dans la Grande-Bretagne, existerait, il ne serait pas le maître absolu de Rome. Il le déclara donc ennemi de l'empire, marcha contre lui et le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-temps indécise; mais Sévère la remporta l'an 197 de Jésus-Christ. Il eut la bassesse de fouler aux pieds de son cheval le corps de son ennemi qu'on trouva parmi les morts. Il ordonna qu'on le laissât devant la porte, jusqu'à ce qu'il fût corrompu et que les chiens l'eussent déchiré par morceaux, et fit jeter ce qui en restait dans le Rhône. Il envoya sa tête à Rome; et, piqué contre les sénateurs qui dans un sénatus-consulte avaient parlé d'Albin en bien, il leur écrivit en ces termes : « Je vous envoie cette tête pour vous faire connaître que je suis irrité contre vous, et jusqu'où peut aller ma colère. » Peu après il fit mourir sa femme et les enfans d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome, et quantité de femmes de distinction furent enveloppées dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon, qu'il emporta vers la fin de l'automne, après un siége très-long et très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfans. Il se fit donner pour cette victoire le nom de Parthique. Le barbare vainqueur marcha vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restait de partisans de Niger. *Voyez* Clément. Une violente persécution contre les juifs et contre les chrétiens était allumée. Il ordonna de proscrire ceux qui embrasseraient ces deux religions. Ensuite il passa en Egypte, visita le tombeau de Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étaient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre, qui fut fermé, pour que personne ne vît dans la suite, ni le corps de ce héros, ni ce que contenaient ces livres. Les peuples ayant de nouveau pris les armes en Bretagne, l'an 208, Sévère y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir en 210 un grand mur qui allait d'un bout de l'Océan à l'autre, et dont il reste encore, dit-on, des ves-

se rendit à lui, espérant qu'on lui conserverait la vie ; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines, en avril 307. Il laissa un fils que Lucinius fit mourir.

SÉVÈRE III (Libius Severus), d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient. Mais le nouveau César n'eut pas le temps de pouvoir rien entreprendre. Le général Ricimer qui, pour régner sous son nom, lui avait fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme de souverain, qui viola la justice et les lois, et qui se plongea dans la mollesse, tandis que Ricimer avait réellement l'autorité suprême.

SÉVÈRE-ALEXANDRE, empereur romain. *Voy.* Alexandre.

SÉVÈRE (Lucius Cornelius), poète latin sous le règne d'Auguste, l'an 24 avant J.-C., fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru en 1715, à Amsterdam, in-12, une belle édition de ce qui nous reste de ce poète. Elle avait été précédée par une autre in-8°, en 1703.

SÉVÈRE, hérétique du 6e siècle, vécut un peu après Tatien dont adopta quelques opinions. L'origine du bien et du mal était alors un grand sujet de dispute. Sévère admit deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, mais subordonnés à un Être suprême. L'homme était à la fois la production de ces deux principes ; du bon par sa raison, et du mauvais par ses passions. Suivant lui, le corps humain, depuis la tête jusqu'au nombril, était l'ouvrage du bon principe, et le reste du corps était l'ouvrage du mauvais. Le bon et le mauvais principe, après avoir ainsi formé l'homme de deux parties si contraires, avaient mis sur la terre tout ce qui pouvait entretenir la vie de l'homme. L'être bienfaisant avait placé autour de lui les alimens propres à entretenir l'organisation du corps, sans exciter les passions ; et l'être malfaisant, au contraire, avait mis autour de lui tout ce qui pouvait éteindre la raison et allumer le passions. Lorsqu'un étudie l'histoire des malheurs qui ont affligé les hommes, on voit qu'ils ont presque tous leur source dans l'ivresse ou dans l'amour : Sévère conclut de là que le vin et les femmes étaient deux productions du mauvais principe. L'eau, qui conservait l'homme calme, et qui n'altérait point sa raison, était un présent de l'être bienfaisant. Les Encratistes ou Tatianistes, qui trouvèrent les principes de Sévère favorables à leur sentiment, s'attachèrent à lui, et prirent le nom de *Sévériens.* » (Pluquet, Dictionnaire des Hérésies.)

SÉVÈRE. *Voy.* Sulpice-Sévère... Celer... Aquilius.

SÉVERIN (S.), abbé et apôtre de Bavière et d'Autriche, prêcha l'Évangile en Pannonie dans le 5e siècle, et mourut le 8 janvier 482.—Severin (S.), de Château-Landon, dans le Gâtinois, et abbé d'Aganne, avait, à ce qu'on prétend, le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le Saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, et lui accorda la grace de plusieurs criminels. Saint Sève-

rin mourut sur la montagne de Château-Landon, le 11 février 507.—Il ne faut pas le confondre avec un autre S. Séverin, solitaire et prêtre de Saint-Cloud. — Severin (Saint), né à Bordeaux, évêque de Cologne, montra le plus grand zèle pour extirper l'arianisme de son diocèse. Il mourut au commencement du 5e siècle: l'Eglise célèbre sa fête le 28 octobre.

SEVERIN, pape, né à Rome, succéda, dans la chaire de Saint-Pierre, à Honorius Ier, au mois de mai 640. Il ne tint le siége que deux mois, étant mort le premier août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, par sa douceur et son amour pour les pauvres.

SÉVERINE (Ulpia Severina), femme de l'empereur Aurélien, était fille d'Ulpius Crinitus, grand capitaine, qui descendait de Trajan, dont il avait la figure, les talens et le courage. Sa fille avait comme lui les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits. Quoiqu'elle fût d'une vertu à toute épreuve, son époux, naturellement porté à la jalousie, eut toujours les yeux ouverts sur sa conduite. Il exigeait d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Séverine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de Constantin.

SEVERINI (Pierre), né à Ripen en Danemarck, en 1640, fut dès l'âge de 20 ans professeur de poésie à Copenhague, étudia ensuite la physique et la médecine, et se fit recevoir docteur à Paris, en 1570. De retour dans sa patrie, il fut nommé médecin du roi Fréderic II, puis de Christian IV. On a de lui, *Idea medicinæ philosophicæ, ex doctrinâ Paracelsi, Hippocratis et Galeni*, Basileæ, 1571, in-4°; Hagæ-Comitis, 1660, in-4°; *Epistola pro Theophrasto Paracelso*, Basileæ, 1572, in-8°.

SEVERINI (Marc-Aurèle), médecin de Tarsia, dans la Calabre ultérieure, né en 1580, mort en 1656, étudia dans l'université de Naples, et y obtint une chaire d'anatomie et de chirurgie. Il s'efforça de rappeler les usages des anciens Grecs, et voulait qu'on opérât avec hardiesse, avec le fer et le feu. Son système à cet égard est quelquefois poussé jusqu'à la cruauté. Ses ouvrages sont très-nombreux; voici les principaux: I. *Historia anatomica, observatioque eviscerati hominis*, Neapoli, 1629, in-4°. II. *Zootomia democritea, libris quinque distincta*, Noribergæ, 1645, in-folio. III. *Antiperipatias, hoc est adversùs Aristoteleos de respiratione piscium diatriba*, Neapoli, 1659, in-folio. IV. *De abcessuum reconditâ naturâ libri* 8, Leyde, 1724, in-4°.

SEVERO-LOPEZ (Don Joseph), professeur de médecine clinique à Madrid, et médecin de Charles III, naquit à Madrid vers l'année 1750. Sa mort, arrivée en 1804, fut considérée comme une perte irréparable pour la médecine et pour l'humanité. Il s'occupait de mettre en ordre les résultats précieux de ses connaissances pratiques, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Severo avait un génie supérieur, une imagination vive, et cet esprit observateur qui caractérise les

grands médecins. Il avait entièrement réformé la médecine pratique en Espagne, et substitué à l'esprit de système et à la routine des principes sages et fondés sur l'expérience et sur la raison. Il s'exprimait avec éloquence. Ses talens soulevèrent contre lui des ennemis et des persécuteurs, auxquels il n'opposa que le silence. M. Antoine Vallam a publié un Dictionnaire de médecine et de chirurgie en 7 volumes; ouvrage très-estimé, où l'on trouve les principes fondamentaux de la doctrine de Severo-Lopez.

SEVERUS (Cornelius). *Voy.* Cornelius.

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin, dame de Chantal, et marquise de), femme célèbre du siècle de Louis XIV, dont les lettres sont le plus parfait modèle du style épsitolaire, était fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges. Née en Bourgogne le 5 février 1626, elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglais dans l'île de Ré, où il commandait l'escadre des gentilshommes volontaires. Privée des soins d'un père qu'elle n'eut pas le bonheur de connaître, et des conseils qu'aurait pu lui donner madame de Chantal, canonisée de nos jours, mais alors uniquement occupée des soins d'un ordre dont elle était la fondatrice, mademoiselle de Rabutin fut élevée par sa mère, d'abord sous la tutelle de son grand-père, le marquis de Coulanges, ensuite sous celle de son oncle, l'abbé de Livry. Les graces de son esprit et de sa figure la firent rechercher par ce qu'il y avait de plus aimable et de plus illustre. Elle épousa, en 1644, Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel, en 1651, par le chevalier d'Albret, et elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle portait à ses enfans lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée, en 1669, au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. On n'aima jamais une fille autant que madame de Sévigné aimait la sienne. Toutes ses pensées ne roulaient que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où madame de Grignan venait la trouver, et tantôt en Provence où elle allait chercher sa fille. Cette mère si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan, elle se donna tant de soins pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta une fièvre continue, qui l'emporta le 14 janvier 1696. Nous avons deux portraits de madame de Sévigné, l'un par le comte de Bussi, qui la peint en laid, et l'autre par madame de Lafayette, qui ne s'attache qu'aux qualités et glisse sur les défauts. Bussi dit qu'elle était coquette, vive, gaie; qu'un sot éveillé l'emportait toujours en estime auprès d'elle sur un honnête homme sérieux; qu'elle aimait l'encens; que, voulant avoir une grande réputation de régularité, elle alliait ou tâchait d'allier le plaisir avec la sagesse, le monde avec la vertu; que, quoique femme de qualité, elle se laissait éblouir par les grandeurs de la cour, etc., etc. Madame de Lafayette la représente pleine d'esprit, et d'un esprit qui parait sa figure et qui faisait disparaître l'ir-

régularité de ses traits ; elle lui donne une ame grande, noble, propre à dispenser des trésors et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser, un cœur généreux, obligeant, bien fait et fidèle. Le fond de ces deux tableaux peut être vrai ; mais on voudrait en vain se dissimuler qu'il y a du fondement dans le reproche que fait Bussi à madame de Sévigné, d'être trop tombée de l'éclat de la grandeur. Elle ne manque jamais de faire part à madame de Grignan de tous les regards que l'on a jetés sur elle à la cour, même jusqu'aux plus petites politesses qu'elle a reçues du roi, de la reine et de la maîtresse favorite. Nous ne citerons qu'un morceau du compte qu'elle rend à sa fille des petites faveurs qu'elle eut à Saint-Cyr à la représentation d'Esther. « Le roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : Madame, je suis assuré que vous avez été contente. Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée ! ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit.—Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah ! pour cela il est vrai. » Et puis sa majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le prince et madame la princesse me vinrent dire un mot : madame de Maintenon, comme un éclair, s'en alla avec le roi : je répondis à tout, car j'étais en fortune. » Dans quelle extase madame de Sévigné n'est-elle point à la vue du cordon bleu que le comte de Grignan venait d'obtenir ! Avec quelle complaisance ne parle-t-elle point au comte de Bussi-Rabutin de la généalogie qu'il venait de faire de leur maison ! Louis XIV venait de danser avec elle ; flattée de cette préférence, elle se tourna vers Rabutin pour lui dire : « Il faut convenir que nous avons un grand roi ! — Je le crois bien, ma cousine, lui répondit le comte, après ce qu'il vient de faire. Il faudrait rapporter trop de traits différens pour faire connaître plus en détail madame de Sévigné, qui du moins montrait avec naïveté et avec grace ses défauts. Elle eut sans doute beaucoup de petitesses de son sexe ; trop d'attention à des minuties ; trop d'envie de se montrer et de plaire ; peut-être trop de coquetterie, sans pourtant penser qu'elle nuisît à sa vertu. Il ne faut donc adopter servilement ni les censures du comte de Bussi, ni les louanges de madame de Lafayette, mais lire ses Lettres, et y étudier son esprit et son cœur. Le caractère original qui y règne est si marqué, qu'aucun recueil épistolaire ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de naturel, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On partage sa joie et sa tristesse ; on souscrit à ses louanges et à ses censures. On n'a jamais raconté des riens avec tant de graces. Tous ses récits sont des tableaux de l'Albane ; enfin madame de Sévigné est dans son genre ce que Lafontaine est dans le sien, le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la

même carrière. Bussi-Rabutin a très-bien caractérisé le style de sa cousine dans une de ses lettres : « Votre manière d'écrire libre et aisée me plaît bien davantage que la régularité de la plupart de MM. de l'Académie. C'est le style d'une femme de qualité qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractère des matières enjouées, et qui égaie celui des sérieuses. » On a remarqué que quand madame de Sévigné dictait ses lettres, son style, si vif et si serré, devenait lâche ; et Corbinelli lui disait qu'elle perdait alors une partie de son esprit. Elle aimait beaucoup les personnes enjouées et qui l'étaient sans contrainte, et elle ne craignait rien tant que ces gens affectés *qui ont de l'esprit tout le jour*. Les bons mots n'étaient pas perdus avec elle, et elle en disait souvent. « Il faut, disait-elle pardonner aux amoureux, ainsi qu'aux gens des Petites-Maisons. » Dans la dispute élevée sur les Anciens et les Modernes, elle décida ainsi : « Les Anciens sont beaux ; mais nous sommes plus jolis. » Les *Lettres de madame de Sévigné* furent publiées pour la première fois en 1724 ; jusque-là elles étaient restées dans la maison de Grignan, et peu de personnes les connaissaient. Les meilleures éditions sont celles de 1775, en 8 vol. in-12 ; de 1801, en 10 vol. in-12, avec un Discours préliminaire par l'abbé de Vauxelles. Grouvelle en a donné une en 8 vol. in-8°, 1804, qu'il a enrichie d'Eclaircissemens et de Notes historiques ; de Lettres non encore publiées ; de diverses Notices sur madame de Sévigné ; d'une autre sur les éditions multipliées de ses écrits ; d'une collection des Lettres de madame de Simiane, sa petite-fille ; et de trois Dissertations de son fils. On y voit 22 portraits gravés des personnes dont les *Lettres* de madame de Sévigné font mention. En général, on desirait ce que cette dernière édition a exécuté, c'est-à-dire l'ordre chronologique mieux observé dans la suite des Lettres, et quelques légers retranchemens dans celles qui, quoique écrites d'une manière inimitable, offraient cependant beaucoup de répétitions, et ne renfermaient très-souvent que de petits faits. Il est vrai qu'une des principales causes de l'intérêt qu'on éprouve en les lisant, c'est qu'elles sont en partie historiques. On peut les regarder comme des Mémoires propres à faire connaître les mœurs, le ton, l'esprit, les usages, l'étiquette qui régnaient à la cour de Louis XIV. On y trouve des anecdotes qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais ces particularités sont bien plus piquantes, débarrassées de cette foule de petits détails domestiques et de minuties qui devaient mourir entre la mère et la fille. Au reste, nous ignorons où Caraccioli a pris que ces deux dames, qui soupiraient sans cesse pour leur réunion, étaient quelquefois insupportables l'une à l'autre lorsqu'elles étaient réunies : « Les cœurs s'accordaient, dit-il, et non les humeurs. » C'est une anecdote que nous n'avons lue que dans les Lettres récréatives et morales, et qu'il serait intéressant de vérifier, quand ce ne serait que pour faire connaître le cœur humain. L'Académie de Marseille a proposé l'Eloge de madame de Sévigné, pour sujet de l'un de ses prix. On donna, en 1756, sous le titre de *Sévigniana*, un Recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, histo-

riques et morales qui se trouvent répandues dans ses Lettres. Ce recueil, fait sans choix et sans ordre, est parsemé de notes, dont quelques-unes sont satiriques. L'édition la plus récente, la plus complète et la meilleure des Lettres de madame de Sévigné, est due à M. de Monmerqué, et a été publiée à Paris, en 1818, en 10 vol. in-8°. On peut y réunir les *Lettres inédites* de cette dame, publiées en 1814; et les *Mémoires de Coulanges*, publiés par le même éditeur; Paris, 1820, in-8°.

SÉVIGNÉ (Charles, marquis de), fils de la précédente, héritier de l'esprit et des graces de sa mère, fut un des amans de la célèbre Ninon de Lenclos. Dégoûté de l'amour, il se livra aux lettres, et eut une dispute avec Dacier sur le vrai sens d'un passage d'Horace. Il n'avait pas raison pour le fonds, mais il l'eut pour la forme. Il publia trois *Factums*, où, sans faire parade d'une pesante érudition, il montra beaucoup de délicatesse. Il se défend avec la politesse et la légèreté d'un homme du monde et d'un bel-esprit, tandis que son adversaire ne combat qu'avec les armes d'une lourde érudition. Ces *Factums* de Sévigné et les réponses de Dacier parurent à Paris, en 1698, sous ce titre: *Dissertations critiques sur l'art poétique d'Horace*, etc., petit vol. in-12. Ces prétendues Dissertations sont sans nom d'auteur. Sévigné mourut en 1713.

SÉVIGNÉ (Françoise-Marguerite de). *Voy.* Grignan.

SEVIN (François), né dans le diocèse de Sens, parvint par son mérite aux places de membre de l'Académie des belles-lettres, et de garde des manuscrits de la bibliothèque du Roi. Son esprit, son érudition et son zèle pour le progrès des sciences, lui firent des amis illustres. Il entreprit avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y chercher des manuscrits; aidé des soins du marquis de Villeneuve, ambassadeur, il en rapporta environ 600, mais il ne put recouvrer aucun des ouvrages des anciens Grecs. On a publié, en l'an 10, à Paris, les *Lettres* de Sevin sur ce voyage, un vol. in-8°. Elles sont agréables quoiqu'écrites avec un peu trop de prétention au bel-esprit. On y trouve, outre des détails intéressans sur Constantinople, sur l'Egypte, la mer Rouge, le Nil, l'isthme de Suez, un Mémoire de Caylus sur l'architecture des Turcs; d'autres de Peyssonel sur diverses antiquités; une *Dissertation* sur le calendrier de l'intérieur de l'Inde, par le missionnaire Beschi, et enfin une *Relation* attachante du consulat d'Anquetil à Surate. On a encore de l'abbé Sevin une *Dissertation* curieuse sur Ménès ou Mercure, premier roi d'Égypte, in-12, et plusieurs écrits dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, qui le perdit en 1741. On a imprimé à Paris, en 1801, *Lettres sur Constantinople de l'abbé Sevin, de l'Académie des inscriptions*, etc., *au comte de Caylus*; suivies de plusieurs autres productions inédites de divers écrivains. Les Lettres de Sevin sont au nombre de 4, et beaucoup moins instructives que la relation de son voyage, qu'on lit dans le tome 7 des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'abbé Sevin avait fait

aussi un Commentaire très-étendu sur la Bibliothèque d'Apollodore. Le manuscrit en est à la bibliothèque du Roi, et a été fort utile à M. Clavier.

SEVIN. *Voy.* QUINCY.

SEVOY (FRANÇOIS-HYACINTHE), savant ecclésiastique, natif de Jugon en Bretagne, entra, en 1730, dans la congrégation des eudistes, à l'âge de 23 ans. Après avoir professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec son goût, il fut dispensé de toutes sortes d'emplois, et se consacra entièrement à l'étude. Il a laissé un ouvrage intitulé *Devoirs ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnait de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le premier volume, en 1760, est une introduction au sacerdoce; les deuxième et troisième volumes, 1762, contiennent une retraite pour les prêtres; le quatrième traite des vices que les ministres des autels doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée le 11 juin 1765, au séminaire de Rennes. En général, les matières y sont traitées d'une manière nouvelle, avec exactitude et solidité. Le style en est concis et nerveux.

SEUR. *Voy.* SUEUR.

SEWALL (SAMUEL), chef de justice de la cour suprême de Massachussetts, naquit en 1652, en Angleterre; son père avait été précédemment en Amérique, où il avait commencé, en 1634, un établissement à Newbury. Samuel prit ses degrés, en 1671, au collége d'Harvard. En 1688, ayant été nommé magistrat ou assistant, il alla en Angleterre. Il devint, en 1692, l'un des conseillers de la nouvelle chartre, et resta dans cette place jusqu'en 1725; en 1692, on le nomma chef de justice de la cour supérieure; mais, en 1728, des infirmités le contraignirent à donner la démission de sa place, aussi bien que de celle de juge pour Suffolk. Il mourut en 1730, laissant la réputation d'un homme distingué par son savoir. Il mérita dans toutes les circonstances de sa vie l'estime universelle. Membre, pendant un grand nombre d'années, de l'église méridionale, il en fut un des principaux ornemens. Sewall était libéral, charitable et bienfaisant, parfaitement versé dans les langues latine, grecque et hébraïque; il a laissé un *Journal* en trois volumes, qui embrasse environ 40 ans, et dans lequel on voit qu'il fut un des juges qui concoururent, en 1692, à la sentence de condamnation des sorciers de Salem. Mais on voit aussi, par ce même journal, que dans la suite il reconnut son erreur. Sa confession, lue publiquement par son ministre Willard, un jour de fête, est conservée dans son Journal. Il a publié une *Réponse aux enquêtes sur l'Amérique*, 1690; *Propositions sur l'accomplissement des prophéties*, in-4°, 1713; *Phénomènes de l'Apocalypse*, ou *Description des nouveaux cieux et terre*, in-4°, 2ᵉ édition, 1727.

SEWALL (JOSEPH), ministre à Boston, fils du précédent, né en 1688, gradué en 1707, au collége d'Harvard, dès ses premières an-

nées, montra des dispositions pour l'étude, et bientôt toute son attention fut dirigée sur celle de la théologie. En 1713, il fut nommé collègue de Pemberton, ministre de l'église de Boston. Sewall mourut en 1769, dans la 56e année de son ministère. Il a publié un très-grand nombre de Sermons moraux, et quelques Discours de circonstance.

SEWALL (Étienne), chef de justice de la cour supérieure de Massachussetts, cousin du précédent, et fils du major Etienne Sewall de Salem, né en 1702, et gradué, en 1721, au collége d'Harvard, tint pendant plusieurs années une école qu'il avait élevée à Marblehead. Il obtint en 1728, une place de précepteur au collége, et remplit cet emploi jusqu'en 1739, où il fut nommé juge à la cour supérieure. Il devint, en 1749, chef de justice, et peu à près membre du conseil; il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1760.

SEWALL (Etienne), le premier qui ait occupé au collége d'Harvard, la chaire d'hébreu fondée par Hancock, né en 1745, à York, district du Maine (Massachussetts), prit ses degrés, en 1761, dans ce même séminaire. En 1762, il devint maître d'hébreu; l'étude de cette langue, peu cultivée, prit sous lui une grande faveur. Il fut installé en 1765, à la chaire d'hébreu, et conserva cette place environ vingt ans. Sewall prit dès les commencemens une part active à la révolution. On lui ôta sa chaire, et il mena une vie retirée jusqu'à sa mort, arrivée en 1804. Il a publié une *Grammaire hébraïque*, in-8°, 1763; plusieurs *Oraisons funèbres;* plusieurs *Discours sur l'Histoire et l'Ecriture Sainte; l'Histoire de la destruction de Sodome et Gomorrhe, tirée de l'Ecriture; l'Origine du lac de Sodome*, 1796; *Traduction* en latin du premier livre des Nuits d'Young; *Carmina sacra quæ latinè græcèque condidit America*, 1789: il a composé aussi un excellent *Dictionnaire chaldéen-anglais*, qui est resté manuscrit à la bibliothèque du collége d'Harvard.

SEWARD (Thomas), théologien anglais, né en 1708, mort en 1790 à Lichtfield, recteur d'Eyam au comté de Derby, et chanoine de Lichtfield, est auteur d'un *Traité sur la conformité du papisme avec le paganisme*. Seward a aussi donné une édition des Œuvres dramatiques de Beaumont, et de celles de Fletcher. Enfin il a composé quelques *Poésies* fugitives, qui se trouvent dans le recueil de Dodsley. Miss Anna Seward, célèbre en Angleterre par ses œuvres poétiques, était fille de cet écrivain.

SEWARD (Guillaume), célèbre biographe anglais, né en 1747, d'un brasseur, mort en 1799, élève d'abord de la Chartreuse et ensuite d'Oxford, qu'il quitta sans avoir pris ses degrés, jouissait d'une fortune honnête, et se consacra entièrement à la littérature. On lui doit cinq volumes d'Anecdotes très-curieuses, sur des personnages distingués, extraites de livres anciens; et, depuis, il y a ajouté deux autres volumes in-8°, qu'il a intitulés *Biographiana*.

SEWELL (Guillaume), savant chirurgien hollandais, né à Amsterdam, en 1654, de parens quakers et originaires d'Angleterre, exerça la chirurgie à Amsterdam. Il possédait la plupart des langues de l'Europe ainsi que le latin. Il a écrit en hollandais l'*Histoire*

de la formation et des progrès de la société des quakers, Amsterdam, 1717. Elle fut bientôt après traduite en anglais et imprimée à Londres en un vol. in-fol. Les quakers eux-mêmes regardent cet ouvrage comme le meilleur qui ait été publié sur ce qui les concerne. On lui doit encore : I. Un *Dictionnaire élémentaire anglais et hollandais*, in-4°, réimprimé plusieurs fois. II. Une *Grammaire hollandaise*. III. Une *Grammaire anglaise et hollandaise*, l'une et l'autre in-12. IV. Une *Traduction hollandaise* de l'Histoire des Juifs, de Josephe. V. Des *Antiquités de Rome*, etc.

SEWELL (George), poète et médecin anglais, né à Windsor, étudia en médecine à Leyde sous Boerhaave. De retour à Londres, il s'y livra à l'exercice de sa profession avec quelques succès, et dans les dernières années de sa vie il se retira à Hampstead, où il l'exerça quelque temps. Il paraît que son goût pour les lettres et la poésie nuisit à ses succès dans l'état qu'il avait embrassé, car il vécut et mourut pauvre. Il n'avait point de logement à lui, il vivait en pension et mangeait peu chez lui. La table de ses voisins, dont il était estimé et chéri, lui était toujours ouverte. Il mourut en 1726. Indépendamment de quelques pamphlets politiques, on a de lui, *la Vie de John Philips* ; une *Défense du théâtre anglais et du Caton d'Addison*, 1716 ; *Sir Walter Raleigh*, tragédie jouée à Londres en 1719. Il en avait commencé une autre, intitulée *Richard Ier*, dont on a imprimé quelques fragmens en 1718, à la suite de deux *Essais sur le gouvernement de la pensée et sur la mort*. Un *Recueil de poésies* publiées de son vivant. Une Traduction des *Métamorphoses d'Ovide*. Enfin, on lui attribue une très-grande part dans le 5e volume du *Tatler* de Harrison, et du 9e volume du *Spectateur*.

SEXTIUS-CALVINUS (L.), fondateur de la ville d'Aix, appelée de son nom *Aquæ Sextiæ*. Cet événement se rapporte à l'an 120 avant J.-C., le 634e de la fondation de Rome. Ayant été envoyé au secours des Massiliens, il défit leurs ennemis et s'empara des places qui leur appartenaient.

SEXTUS-TARQUIN. *Voyez* Lucrèce.

SEXTUS-POMPÉE. *Voyez* Pompée.

SEXTUS-EMPYRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin-le-Débonnaire, était médecin de la secte des empyriques. Les médecins de cette secte se méfiant des raisonnemens de la plupart des autres docteurs, et ne voulant s'en rapporter qu'à l'expérience et aux observations, embrassaient avec plaisir la doctrine de Pyrrhon. On dit que Sextus-Empyricus avait été l'un des précepteurs d'Antonin-le-Philosophe. Il nous reste de lui des *Institutions pyrrhoniennes*, en trois livres, traduites en français par Huart, 1725, in-12 ; et un grand ouvrage contre les mathématiciens. Henri Estienne a le premier donné et imprimé, en 1592 une version latine de ces institutions, et Hervey en a publié une du second ouvrage qui a été imprimée par Plantin en 1569. L'une et l'autre ont été réimprimées avec le texte grec à Genève, en 1621, in-fol. ; la meilleure édition de cet auteur

est celle de Fabricius, en grec et en latin, Leipsick, 1718, in-fol. La plus ancienne est de Paris, 1621, in-fol., elle est moins estimée. Les ouvrages de Sextus-Empyricus offrent beaucoup d'idées singulières; mais on y trouve des choses curieuses et intéressantes. Il rassemble tout ce qui peut favoriser le pyrrhonisme, et il le fait valoir heureusement.

SEXTUS, né à Chéronée en Béotie, et neveu de Plutarque, embrassa la philosophie stoïcienne; il devint précepteur des empereurs Lucius-Verus et Marc-Aurèle. Ses écrits sont perdus.

SEYBOLD (David-Christophe), né le 26 mai 1747, à Brackenheim en Wurtemberg, occupa, jusqu'en 1774, une place de professeur à Iéna; de là il fut appelé aux fonctions de recteur et professeur au gymnase de Spire, où il resta jusqu'en 1776, époque à laquelle il eut la même place au gymnase de Grünstadt, dans le comté de Leinengen. Ce fut en 1779 que le landgrave de Hesse-Darmstadt l'appela à Bouxveiller; et lorsqu'on commencement de la révolution française cet établissement cessa d'exister, il eut à Tubingue la place de professeur. Il a donné plusieurs *Dissertations* latines sur Homère, des *anthologies* et *chrestomathies* grecques, latines et allemandes; des morceaux choisis de Lucien, avec des notes; une traduction allemande d'Achille Tatius, et une autre de toutes les œuvres de Philostrate. Il était à la tête de deux journaux, les *Variétés du Haut-Rhin*, (Oberrheinische Mannigfaltigkeiten) et le *Magasin des Dames*, (Magazin für Frauenzimmer); mais son ouvrage le plus connu est sa *Mythologie* en allemand, et dont on peut rendre ainsi le titre : *Introduction à la Mythologie grecque et romaine des auteurs anciens, à l'usage des jeunes gens, avec des gravures d'après l'antique.* Cette Mythologie eut plusieurs éditions; elle fut composée avant que M. Heyne et son école eussent répandu le plus grand jour sur cette partie de l'antiquité. Seybold est mort à Tubingue au mois de janvier 1804.

SEYDA, régente du royaume de Perse après la mort de son époux Magdeddaulat, et mère de Rostan, gouverna ses Etats avec gloire, et les remit à son fils qui la dépouilla aussitôt de toute autorité. Indignée de son ingratitude et des insultes du visir Avicenne, Seyda se réfugia dans le château de Tabarek, dans le royaume de Lar, leva une armée, se mit à la tête, combattit son fils, le fit prisonnier et remonta sur le trône. Dès lors, la Perse fut paisible au dedans et respectée au-dehors. Cachée derrière un rideau, elle donnait audience à ses ministres; mais elle paraissait à visage découvert devant les ambassadeurs des grands princes. Elle mourut vers l'an 420 de l'hégire.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume, baron de), né dans le pays de Clèves en 1722, entra au service du roi de Prusse, et devint l'un de ses généraux les plus célèbres. Après s'être distingué dans la guerre de Silésie, il eut de brillans succès dans celle de sept ans. A l'époque de la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757, il couvrit habilement leur retraite, et commanda ensuite la cavalerie à la bataille de Rosbach, où les Français furent vaincus. Il repoussa courageusement les

Russes à celle de Zorndorf, le 25 août, et mourut comblé de gloire et d'honneurs, en 1773. Frédéric lui a fait ériger une statue sur la place Guillaume à Berlin.

SEYMOUR (Edouard), frère de lady Jeanne Seymour, femme de Henri VIII d'Angleterre, et oncle d'Edouard VI, mort en 1552, fut créé vicomte de Beauchamp et duc de Sommerset. A l'avénement de son neveu au trône, il fut déclaré son tuteur et protecteur du royaume. Seymour abusa de son autorité jusqu'à faire trancher la tête à son frère Thomas, en 1549, sur une fausse accusation. Accusé lui-même par le comte de Warwick et quelques autres seigneurs de la cour, il fut décapité.

SEYMOUR (Anne, Marguerite et Jeanne), trois sœurs illustres, filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre, sous le roi Edouard VI, et duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée le 24 janvier 1552, à cause de sa cruauté et de son despotisme, et nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talens; elles firent 104 distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Ils furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551, in-8°, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre.* Il y en a quelques-uns d'heureux; mais, en général, ils sont très-faibles, ce qui ne pouvait guère être autrement.

SEYMOUR (Arabelle), plus connue sous le nom de lady Arabelle, morte en 1615, était fille de Charles Stuart, comte de Lénox, frère cadet de Henri Darnley, époux de Marie, reine d'Ecosse. Sa mère était fille de sir Guillaume Cavendish de Chatsworth au comté de Derby. L'illustre naissance de cette dame causa ses malheurs. Plusieurs projets furent formés pour la placer sur le trône d'Angleterre; elle fut emprisonnée sous le règne d'Elisabeth. Au commencement de celui de Jacques, elle épousa secrètement Guillaume Seymour, second fils du comte d'Herford. Ce mariage ayant été découvert, les deux époux furent renfermés à la tour. Après une année de détention, ils parvinrent à s'échapper, et Seymour s'embarqua, mais lady Arabelle fut arrêtée et remise à la tour; elle mourut quatre ans après.

SÉYSSEL ou SEISSEL (Claude de), natif d'Aix en Savoie, ou selon d'autres de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir et ses intrigues lui obtinrent les places de maître des requêtes et de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages théologiques, juridiques, historiques, et de différentes Traductions. Son *Histoire singulière du roi Loys XII, père du peuple*, in-4°, Paris, 1615, n'est qu'un panégyrique historique. Il déprime tous les héros anciens et modernes pour élever le sien. Il se permet surtout des critiques très-fortes des actions de Louis XI. L'envie de trouver des défauts aux souverains morts, lui fournit quel-

ques anecdotes curieuses. On a encore de lui un *Traité* peu commun et assez singulier, intitulé *La grande monarchie de France*, 1519, in-8°, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement. Seyssel mourut la nuit du 31 mai au premier juin 1520, dans un âge apparemment assez avancé. Il laissa une fille naturelle nommée Agnès, à laquelle, moyennant une dot de 5,000 écus d'or, il avait pris soin de trouver un mari. Quoiqu'il ne se fût pas beaucoup appliqué aux humanités et à l'éloquence, il a écrit assez bien et avec beaucoup de facilité. Il ne paraît pas avoir été fort profond en théologie, comme il l'avoue lui-même; mais il raisonne assez juste suivant ses principes, il éclaircit les matières par des exemples familiers. Ses ouvrages de jurisprudence ont été estimés de son temps, et lui ont acquis la réputation de savant jurisconsulte. Ceux qui l'ont regardé comme un homme habile dans la connaissance de la langue grecque, parce qu'il avait publié des *Traductions* françaises d'auteurs grecs, ont été des dupes. Ces traductions ont été faites sur des versions latines dont souvent il n'a pas pris le sens, et dont il a copié les fautes en y ajoutant les siennes propres. La louange la plus véritable qu'on puisse lui donner est d'avoir été le premier qui ait commencé à écrire en français avec quelque pureté. C'est ce que dit Nicéron dans le tome 24 de ses Mémoires. Outre son histoire de Louis XII, on a encore de lui : *La victoire du roi Louis XII contre les Véniticns*, Paris, 1510, in-4°, gothique.

SFERRULE (François) poète latin du 16e siècle, né à Camerino. Outre ses *Elégies sur l'amour conjugal*, ses *Epigrammes* et ses *Poésies lyriques*, il avait entrepris une Histoire de César Borgia et d'Alexandre VI, que la mort l'empêcha de terminer.

SFONDRATI (François), cardinal, sénateur de Milan, et conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1494. Ce prince l'envoya à Sienne, déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse. Le pape Paul III lui donna l'évêché de Crémone et le chapeau de cardinal. Il mourut le 31 juillet 1550. On a de lui un poème intitulé : *L'Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1559. Il laissa deux fils, Paul et Nicolas. Ce dernier, venu au monde par l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de Grégoire XIV. (*Voyez* ce mot.)

SFONDRATI (Paul-Émile), neveu de Grégoire XIV, né en 1561, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome le 14 février 1618, laissant des regrets aux pauvres et aux gens de bien.

SFONDRATI (Célestin), petit-neveu du précédent, entra dans l'ordre des bénédictins, professa la théologie dans l'université de Saltzbourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gall. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome le 4 septembre 1696, âgé de 53 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages contraires aux maximes de l'Eglise gallicane. Sfondrati publia en 1684, sous le nom sup-

posé d'Eugène Lombard, un traité in-4°, intitulé *Regule sacerdotium Romano pontifici adsertum, et quatuor propositionibus explicatum*. Ce traité fut imprimé en Suisse, comme cela paraît évidemment par les caractères: tel est le *Gallia vindicata*, qu'il composa en 1687 contre les décisions de l'assemblée du clergé de 1682, touchant l'autorité du pape. En 1688, il en publia un autre contre la franchise des quartiers des ambassadeurs à Rome. C'était au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, et de son différend avec le pape Innocent XI. Mais celui qui a fait le plus de bruit, est un ouvrage posthume intitulé: *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4°. On y trouve des opinions singulières sur la grace, sur le péché originel et sur l'état des enfans morts avant le baptême. Cinq évêques de France écrivirent à Rome pour y faire condamner cet ouvrage; ce fut le célèbre Bossuet qui rédigea la lettre. Mais le pape Clément XI, qui avait eu pour maître le cardinal Sfondrati, ne voulut pas que son livre fût censuré.

SFORCE (Jacques), surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15e et le 16e siècle. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce naquit le 28 mai 1369 à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faenza, d'un laboureur, ou, selon Comines, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il lui prit envie d'aller à la guerre. « Je m'en vais, dit-il en lui-même, darder ma hache contre cet arbre; et si elle entre assez avant pour y demeurer attachée, je me ferai soldat. » La hache, dit l'abbé de Chuisy, s'attacha à l'arbre et il s'enrôla; et parce qu'il l'avait dardée de toute sa force, il s'appela *Sforce*. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire, et parvint jusqu'à commander sept mille hommes. Il combattit long-temps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la sainte Église, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14 mille ducats que l'Église de Rome lui devait. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siége de Naples, et reprit plusieurs places qui s'étaient révoltées dans l'Abruzze et le Labour. Mais en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, le 3 janvier 1424. Son vrai nom était Giacomuzzo, ou Jacques Attendulo, qu'il changea en celui de Sforza. Il aima dans sa jeunesse une demoiselle nommée Lucia Trezana, qu'il maria, après en avoir eu plusieurs enfans, entre autres François Sforce, dont il sera parlé dans l'article suivant, et Alexandre Sforce, seigneur de Pezaro. Il eut ensuite trois femmes, la première, Antoinette Salembini, qui lui apporta plusieurs belles terres, et dont il eut Bosio Sforce, comte de Santa-Flor, gouverneur d'Orviette pour le pape Martin V, et bon guerrier, qui épousa une fille du pape Paul III, et fut la tige des comtes de

Santa-Flor, qui subsiste encore. Jacques Sforce épousa, en secondes noces, Catherine Alopa, sœur de Rodolphe, grand-camerlingue du royaume de Naples ; et en troisièmes, Marie Marzana, fille de Jacques, duc de Sessa. Il eut de celle-ci Charles Sforce, général de l'ordre des Augustins, et archevêque de Milan.

SFORCE (François), duc de Milan, et fils naturel du précédent, né le 25 juillet 1401, fut élevé par son père dans le métier des armes : il n'avait que 23 ans, lorsqu'il défit les troupes de Braccio, qui lui disputaient le passage d'Aterno. Son père s'étant noyé dans cette action, il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Il combattit avantageusement contre les Aragonais, contribua beaucoup à leur faire lever le siége de Naples, et à la victoire remportée le 6 juin 1425, près d'Aquila, sur les troupes de Braccio, où ce général fut tué. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René, duc d'Anjou, qu'elle avait fait son héritier. Malgré les malheurs de ce prince, François Sforce, aussi habile politique que grand général, sut se soutenir. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancône, d'où il fut chassé par le pape Eugène IV, qui le battit et l'excommunia. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. La réputation de sa valeur étant au plus haut point, le pape, les Vénitiens et les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avait déjà commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, dont il avait épousé la fille : c'était Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce, son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions en leur faveur, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan (*Voy.* Bosse.), et les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, transporta en 1464 à François Sforce tous les droits que la France avait sur Gênes, et lui donna Savonne qu'il tenait encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gênes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendait son sang à qui le payait le plus cher, et qui n'était pas esclave de sa parole. Il avait épousé Blanche-Marie, fille naturelle de Philippe-Marie, duc de Milan. Il en eut : I. Galeas-Marie et Ludovic-Marie, ducs de Milan. (*Voyez* les art. suivans.) II. Philippe-Marie, comte de Pavie. III. Sforce-Marie, duc de Bari, qui épousa Léonore d'Aragon. IV. Ascagne-Marie, évêque de Pavie et de Crémone, et cardinal, pris par les troupes de Louis XII, et renfermé pendant quelque temps dans la tour de Bourges. C'était un homme artificieux qui trompa le cardinal d'Amboise, lorsque ce prélat français aspirait à la papauté. V. Hippolyte, mariée à Alphonse d'Aragon, duc de Calabre, puis roi de Naples. VI. Elisabeth, mariée à Guillaume, marquis de Montferrat. Il eut aussi plusieurs enfans naturels, entre autres, Sforce, tige des comtes de Burgo-Novo, et Jean-Marie, archevêque de Gênes.... Jean Simoneta a écrit l'histoire de Fran-

çois Sforce, Milan, 1479, in-fol. C'est plutôt un modèle pour les guerriers que pour les citoyens équitables.

SFORCE (Galéas-Marie), né le 14 janvier 1444, fut envoyé en France au secours de Louis XI. Il succéda à son père, François Sforce, dans le duché de Milan, en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner le 25 décembre 1476, dans une église, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis, duc de Savoie, il eut Jean-Galéas-Marie (*Voyez* l'article qui suit); et Blanche-Marie, seconde femme de l'empereur Maximilien, qui est l'objet d'un des articles ci-après.

SFORCE (Jean-Galéas-Marie), fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état Cécus Simoneta; mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le More*, contraignit la duchesse à s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à Simoneta malgré son état de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII dans cette ville. Le crime de Ludovic-le-More ne resta pas impuni. Louis de la Trémouille, l'un des généraux de Louis XII, se rendit maître de sa personne: il fut amené en France, et Louis XII (*Voyez* son article), le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Ce Ludovic était un lâche et un traître, dit le P. Berthier. Quand il fut rentré dans Milan, après la première conquête du roi, il fit aux Français une sorte de guerre digne d'un scélérat comme lui. On était alors dans l'année séculaire. Les pèlerins qui allaient de France à Rome pour y gagner le jubilé, étaient mis à mort dans les hôtelleries par les ordres secrets de Ludovic, qui donnait un ducat d'or pour chaque tête qu'on lui apportait. Ces cruautés furent vengées par d'autres cruautés: car les Français portèrent le fer et le feu dans tous les lieux où leurs compatriotes avaient été égorgés. Jean-Galéas-Marie Sforce avait épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, roi de Naples. Ses enfans furent: I. François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère, auprès du roi Louis XII, et qui mourut abbé de Marmoutier en 1511. II. Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne.

SFORCE (Ludovic-Marie), grand-oncle du précédent, surnommé *le More*, à cause de son teint basané, avait épousé Béatrix d'Este, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent, I. Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512; mais qui ne pouvant s'y soutenir, céda la ville à François Ier. Il vint en France avec une pension de 30 mille écus d'or, et mourut à Paris en 1530, généralement méprisé, à cause de la manière sordide dont il avait passé ses dernières années. II. François Sforce, 3e du nom, qui fut aussi rétabli en 1529, par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité. Après sa mort, Charles-Quint s'empara du duché de Milan, lequel passa aux successeurs de cet empereur. Ludovic-Marie Sforce

eut aussi plusieurs enfans naturels, entre autres, Jean-Paul, tige des marquis de Caravaggio, éteints en 1697.

SFORCE (CATHERINE), fille naturelle de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan, assassiné en 1476, et femme de Jérôme Riario, prince de Forli, est regardée comme une des héroïnes de son siècle. Les sujets de son mari s'étant révoltés, et ce prince ayant été assassiné par François Ursus, chef des rebelles, elle fut mise en prison avec ses enfans. La forteresse de Rimini tenait encore pour elle. Comme cette place ne voulait pas se rendre par son ordre, la princesse témoigna qu'il était nécessaire qu'on lui permît d'y entrer, afin qu'elle pût engager le commandant à se soumettre aux vainqueurs. Sa demande lui fut aussitôt accordée. Mais à peine y fut-elle entrée, que, se voyant en sûreté, elle commanda aux rebelles de mettre bas les armes, les menaçant des derniers supplices s'ils n'obéissaient. Les conjurés, frustrés de leurs espérances, la menacèrent de leur côté de tuer ses enfans, qu'elle leur avait laissés en ôtages. Mais elle leur répondit avec courage : « Qu'il lui restait encore de quoi en faire d'autres. » Sur ces entrefaites, elle reçut un secours considérable que lui envoyait Ludovic-Marie Sforce, son oncle ; et peu après, par sa prudence et son courage, elle recouvra le pouvoir souverain. Pendant les guerres des Français en Italie, elle se montra toujours ferme, toujours courageuse, et se fit respecter même de ses ennemis. Elle se remaria à Jean de Médicis, père de Cosme, dit le *Grand*. Le duc de Valentinois, bâtard du pape Alexandre VI, l'ayant assiégée dans Forli, en 1500, elle s'y défendit vigoureusement, et ne céda qu'à la dernière extrémité. On l'emmena prisonnière dans le château Saint-Ange, et peu après on la mit en liberté, mais sans lui restituer ses états, dont le duc de Valentinois fut investi, et qui, après la mort d'Alexandre VI, furent réunis au Saint-Siége. Elle mourut quelque temps après.

SFORCE (ISABELLE), femme de beaucoup d'esprit et d'une profonde érudition, vivait dans le 16ᵉ siècle. Elle a laissé un Traité assez estimé *sur la véritable tranquillité de l'ame*.

SFORCE (GABRIEL), augustin et archevêque de Milan, mort en 1547, se fit un nom dans la littérature. On a de lui des livres de *Grammaire*, de *Rhétorique*, des *Lettres*, *Discours*, *Traités de morale*, etc.

SFORCE (JEAN-MARIE), de Pelagiano, mineur conventuel du 17ᵉ siècle, a mis au jour *Meteorologicæ lucubrationes ex Aristotelis libro meteorum desumptæ*.

SFORZINO (FRANÇOIS), de Carcano, né dans le 16ᵉ siècle, d'une famille noble, a mis au jour trois livres des *Oiseaux de proie*, avec un *Traité des Chiens*.

SGAMBATI (SCIPION), jésuite de Naples, a publié *Exercitatio theologica*, Antverpiæ, ex officinâ Plantinianâ, 1631, in-fol., et d'autres ouvrages.

SGARGI (JEAN-BAPTISTE), né au château de Budrio, dans le Bolonais, cultiva la poésie, et mourut encore jeune dans sa patrie, le 12 décembre 1724. Il a publié un *Dictionnaire des rimes de*

la Jérusalem du Tasse.

SGRAVESANDE. *Voy.* GRAVESANDE.

SGYROPULE (SILVESTRE), savant grec du 15ᵉ siècle, a laissé une bonne *Histoire du Concile de Florence*, publiée à La Haye, en 1660, avec une traduction latine, un discours préliminaire et des notes fort étendues, par Robert Creighton. Leo Allatius a réfuté cette histoire dans un ouvrage intitulé : *Exercitationes in Creightoni apparatum, versionem et notas ad histor. Conc. Florent. scriptam à Sgyropulo*, Romæ, 1674, in-4°.

SHADWELL (THOMAS), poète dramatique anglais, d'une ancienne famille de comté de Stafford, mourut en 1692, à 52 ans, d'un excès d'opium. On a de lui, outre ces pièces dramatiques, une Traduction en vers des Satires de Juvénal, et d'autres Poésies, qui plurent davantage à ce qu'on appelle le peuple qu'aux gens de goût. Dans le temps de la révolution, il fut fait poète lauréat et historiographe du roi Guillaume, à la place du célèbre Dryden. Il était peu propre à cet emploi; car on le peignit dans son oraison funèbre comme un homme qui aimait la vérité. Voltaire paraît très-peu favorable à ses talens dans sa 19ᵉ lettre philosophique. « Je ne sais, dit-il, comment le sage et ingénieux M. de Muralt, dont nous avons les Lettres sur les Anglais et sur les Français, s'est borné, en parlant de la comédie, à critiquer un comique nommé *Shadwell*. Cet auteur était assez méprisé de son temps; il n'était point le poète des honnêtes gens. Ses pièces, goûtées pendant quelques représentations par le peuple, étaient dédaignées par tous les gens de bon goût, et ressemblaient à tant de pièces que j'ai vues en France attirer la foule, et révolter les lecteurs, dont on a pu dire :

Tout Paris les condamne, et tout Paris les court.

Ses principales pièces sont : I. *Les Amans chagrins*, ou les *Impertinens*, Londres, 1668. C'est une imitation des *Fâcheux* de Molière, mais inférieure à son modèle, quoique le modeste auteur prétende l'avoir surpassé dans ce qu'il a pris de lui. II. *Les Capricieux*, comédie dont le but est de critiquer quelques vices et quelques défauts du siècle. III. *La Bergère royale*, tragi-comédie, Londres, 1669, in-4°. IV. *Le Virtuose*, comédie, Londres, 1676, in-4°. V. *Psyché*, tragédie, Londres, 1675, in-4°. VI. *Le Libertin*, tragédie; c'est le même sujet que la statue du Festin de Pierre. VII. *Les Eaux d'Epsom*, comédie que Saint-Evremont trouvait divertissante. Elle fut imprimée à Londres, en 1676, in-4°. VIII. *Timon le Misanthrope*, comédie, Londres, 1678, in-4°. IX. *Le Misérable*, comédie ; c'est une mauvaise imitation de l'Avare de Molière. X. *La véritable Veuve*, comédie, Londres, 1679, in-4°. XI. *Les Sorciers de Lancastre*, Londres, 1682, in-4°. XII. *La Femme capitaine*. XIII. *Le Gentilhomme d'Alsace*, Londres, 1688, in-4°. Ses contemporains et ses compatriotes ont fait de Shadwell plus de cas qu'on ne devait l'attendre de l'idée qu'en donne Voltaire. Lord Rochester, qui parle de la prodigieuse facilité de cet auteur, s'exprime avec éloge sur ses écrits, et avec plus de complaisance encore sur sa

conversation. « Si Shadwell, dit-il, avait brûlé tout ce qu'il a écrit, et imprimé tout ce qu'il a dit, on trouverait dans lui plus d'esprit et d'enjouement que dans tous nos autres poètes. » On lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

SHADY-ILAND, hérésiarque, Irlandais de nation, passa à Boston vers 1767 : partisan du méthodisme, porté en Amérique par les deux Wesley et Withfield, et qui prit une autre forme sous le nom de *nouvelle lumière*, il prêcha dans cette ville, qu'en tout on doit suivre l'inspiration sainte, et que, par l'esprit contemplatif on dompte les révoltes de la chair. Il n'officiait qu'après le coucher du soleil et sans lumière, *qui était inutile ; car c'était lui qui était et qui donnait la lumière ;* mais l'absence de la lumière matérielle entraîna des abus qui jetèrent du discrédit sur sa doctrine ; il fut obligé de fuir. On ignore l'époque de sa mort.

SHAFTESBURY (Antoine Ashley Cooper, comte de), homme d'état anglais, né en 1621, dans le comté de Dorset, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, et fut à l'âge de quinze ans envoyé à Oxford au collège d'Exeter, où il fut admis sous le docteur Prideaux, qui en était recteur. Shaftesbury fut nommé représentant de Tewksbury dans le parlement assemblé à Westminster, en 1640, qui fut dissous bientôt après. Au commencement de la guerre civile, il parut disposé à servir les intérêts du roi ; mais, ayant ensuite appréhendé de ne pas jouir de la confiance de sa majesté, il se tourna vers le parti parlementaire, et s'y livra, dit Clarendon, de cœur et d'ame. Il accepta une commission du parlement, leva des troupes, prit Warcham d'assaut, et réduisit le comté de Dorset. Une pareille conduite peut avoir induit cet historien à dire « qu'il devint l'implacable ennemi de la famille royale. » Après avoir servi le parlement dans d'autres occasions, il fut nommé, en 1651, du comité chargé de la réforme des lois, et membre de la Convention qui se forma, lorsque Cromwel eut dissous le long parlement ; il fut l'un des premiers à signer la fameuse protestation contre la tyrannie et le gouvernement arbitraire du protecteur ; il se lia en même temps par une correspondance secrète avec les amis de Charles II, et devint l'un des principaux promoteurs de son rétablissement. Lorsque ce prince eût été replacé sur le trône, Shaftesbury fut admis dans son conseil privé, créé en 1661 baron Ashley de Winborne Saint-Gilles, et bientôt après chancelier et sous-trésorier de l'Echiquier, et l'un des lords-commissaires chargés de remplir l'office de grand-trésorier ; il fut successivement lord-lieutenant du comté de Dorset, créé baron Cooper de Paulet dans le comté de Sommerset, et comte de Shaftesbury. Il ne tarda pas à être appelé au poste de lord grand-chancelier d'Angleterre, et déploya dans cet éminent emploi les talens d'un orateur accompli. Le peu de temps pendant lequel il fut chargé du timon des affaires fut un moment d'orage et de tempête ; mais on peut dire avec justice que ces circonstances ne purent ni l'effrayer ni le détourner de son but. En novembre 1673, il résigna le grand sceau ; et s'étant éloigné de

la cour, il continua à se distinguer dans le parlement. Ses talens ne lui permettaient guère de rester oisif; il s'opposa vigoureusement au bill du Test, lorsqu'il fut présenté à la chambre des lords; et au rapport de Burnet, il se montra dans cette session au-dessus de lui-même. Ce parlement ayant été séparé et rappelé deux ans après, le duc de Buckingham allégua qu'il devait être regardé comme dissous: Shaftesbury partagea et soutint cette opinion avec tant de chaleur, qu'il fut envoyé à la Tour, où il fut détenu treize mois; quoique les lords qui avaient été de son avis, et emprisonnés comme lui, eussent, d'après leur soumission, été sur-le-champ élargis. Le roi, fatigué de tous ces débats, et ne respirant que le besoin de sa tranquillité, prit le parti de renouveler en entier son conseil privé, et nomma Shaftesbury pour en être le président. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité; il ne la posséda que six mois. Il s'était attiré la haine du duc d'York en soutenant avec vigueur, ou peut-être en formant lui-même le projet du bill d'exclusion qu'il défendit dans le parlement convoqué à Oxford en 1681. Le duc chercha à se venger; et Shaftesbury, accusé de haute trahison cette même année, fut envoyé une seconde fois à la Tour où il resta plus de quatre mois. Il fut jugé et acquitté; mais sentant la nécessité de sa retraite, il s'embarqua pour Amsterdam où il mourut le 22 janvier 1683, âgé de 62 ans. On accusait Shaftesbury d'avoir eu l'ambition d'être élu roi de Pologne; ce qui le faisait appeler par dérision le comte Tapski. On rapporte aussi qu'il aimait excessivement les femmes, et qu'un jour Charles II, dans un moment de gaîté et faisant allusion à cette imputation, lui dit: « Je crois, Shaftesbury, que tu es le plus grand libertin qui existe dans mes possessions. — Votre majesté, repartit Shaftesbury, ne veut parler sans doute que de ses sujets. » Voici le portrait que l'abbé Raynal a tracé de ce ministre dans son Histoire du parlement d'Angleterre: « La nature lui avait donné un esprit vaste; le travail lui procura des connaissances profondes. L'ambition le fit aspirer aux grandes intrigues; l'habileté l'y plaça; le bonheur l'y fit réussir. Il fut ami sincère, rival dangereux, ennemi implacable, voisin inquiet, maître généreux. Le talent de la parole commença sa réputation: une éloquence forte, véhémente, plaisante même, mais à propos, lui avait érigé une espèce de trône dans le parlement; il y régnait. Inutilement délibérait-on; il ramenait tout à lui par la conviction, par le sentiment, ou par la crainte du ridicule. De cet avantage naissait la facilité qu'il trouvait à former des cabales et des factions. Une détermination forte à tout oser justifiait l'air de confiance qu'il affectait communément avec ses complices. Il ne fit jamais de crime inutile; mais il hasarda toujours sans remords tous ceux qu'il crut nécessaires à ses vengeances, à sa réputation, à ses intérêts. C'est peut-être le premier homme qui, sans inconstance, ait changé cinq à six fois de parti. Il contait avec complaisance les raisons de ses variations, et on ne pouvait s'empêcher d'en admirer le temps, la manière et les circonstances. Une

connaissance parfaite des talens, de l'humeur, des vues de tous ceux qui avaient quelque part aux affaires de sa nation, montrait à ses yeux l'avenir d'une manière qui tenait beaucoup plus de la certitude que de la conjecture. Ses lumières n'étaient sûres qu'en politique; il donnait dans des erreurs capitales sur tout le reste. Il portait l'athéisme dans la religion, la confusion du bien et du mal dans la morale, le pyrrhonisme dans l'histoire, l'astrologie dans la physique. Il serait possible de tracer deux portraits de cet homme singulier, tous deux ressemblans, tous deux opposés.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER), célèbre écrivain philosophique anglais, petit-fils du précédent, naquit le 26 février 1671, dans la maison de son grand-père, qui prit pour lui un tel attachement, qu'il voulut se charger du soin de l'élever: il suivit, pour lui faire apprendre les langues savantes, la même méthode que Montaigne avait adoptée pour son fils; il plaça auprès de lui une personne assez versée dans la langue grecque et la langue latine pour lui parler couramment l'une ou l'autre. Les progrès du jeune élève furent tels, qu'à l'âge de 11 ans il les entendait très-bien toutes deux. En 1686, il voyagea dans les principales cours de l'Europe, et séjourna long-temps en Italie, où son goût pour les beaux-arts se développa et se fortifia. De retour en Angleterre, en 1689, et appelé de bonne heure aux fonctions publiques, il n'en voulut accepter aucune avant d'avoir continué ses études; il ne consentit que cinq ans après à entrer dans le parlement. Son entrée fut signalée par le zèle qu'il employa à provoquer et à faire admettre l'acte qui accorde un conseil aux prisonniers dans les cas de haute trahison. Il avait à cette occasion préparé un discours; mais lorsqu'il se leva pour le prononcer dans la chambre des communes, il fut tellement intimidé, qu'il en perdit la mémoire et la voix. Toute la chambre, après lui avoir donné le temps de se remettre, l'ayant prié de continuer: « Si me levant ici, dit-il, que pour énoncer mon opinion sur le bill proposé, je suis troublé et interdit au point de n'exprimer que la plus petite partie de ce que j'avais à dire, quel sera donc l'état de celui qui, dépourvu de toute assistance, se trouvera réduit à plaider pour la défense de sa propre vie? » Pendant cette session et celles qui suivirent, il ne cessa de favoriser toutes les dispositions qui tendaient au maintien de la liberté civile; mais son assiduité et la langueur des séances ayant affaibli sa santé, il ne reparut plus dans la chambre des communes depuis que le parlement eut été dissous, en 1698. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de se rendre en Hollande sous un nom emprunté, se faisant passer pour un étudiant en médecine, dans la vue d'être moins interrompu. Ce fut sous ces dehors, et en dérobant la connaissance de son nom, qu'il vécut avec Le Clerc, et particulièrement avec Bayle, pendant l'espace d'une année. Il ne se fit connaître qu'au moment où il revint en Angleterre. A son arrivée, créé comte de Shaftesbury, il ne voulut entrer dans la chambre haute qu'en 1701. Cet illustre philosophe mourut à Naples, le 4 fé-

vrier 1713; il s'y était rendu pour changer d'air. On l'a peint comme un sage qui aimait surtout à vivre avec ses amis et ses livres, et qui faisait un bon choix des uns et des autres, ne frondant la cour ni ne recherchant ses faveurs, sachant modérer son ambition, et n'ayant que celle de faire du bien. Son cœur était généreux, autant que son esprit était éclairé. Bayle ressentit les effets de sa libéralité. On a de lui plusieurs ouvrages, qui décèlent un génie profond et le talent d'un habile observateur. Les principaux, sont : I. Les *Mœurs* ou *Caractéristiques*, Londres, 1732, 1737, 3 vol. in-8°; Birmingham, 1773, 3 v. grand in-8°; et traduits en français, 1771, 3 vol. in-8°. Il y a dans ce livre des choses bien vues et fortement pensées. Ses réflexions sont quelquefois hardies. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général; et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. Ce système a été développé depuis avec beaucoup de force et d'élégance. Le livre des *Mœurs* ou des *Caractéristiques* se compose de plusieurs traités philosophiques. Celui qui est intitulé : Les *Soliloques* ou *conseils à un auteur*, est le dernier, et c'est celui que l'auteur a fini avec le plus de soin. On peut le regarder comme l'esprit et l'abrégé de tous ses autres écrits. Il semble qu'il se soit plu à présenter sous ce titre la réunion de ses principes, de son goût et de ses règles de morale. C'est l'ouvrage dans lequel il est le plus modéré; encore a-t-il besoin d'indulgence dans quelques morceaux, où s'abandonnant à la hardiesse de son génie et à la haine que ses compatriotes ont toujours portée aux Français, il choque quelques opinions généralement respectées, et parle avec tout le fiel d'un ennemi d'une nation rivale, dont il n'eût pas dit tant de mal, s'il n'eu eût senti toute la supériorité. Il a paru une traduction française des *Soliloques*, à Londres, en 1773, in-8°. II. *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, traduites en français, La Haye, 1707, in-8°. III. Une *Lettre sur l'enthousiasme*, traduite en français par Sanson, La Haye, 1708, in-8°. IV. *Essai ou recherche sur le mérite et la vertu*; c'est un ouvrage de sa jeunesse, et même de son enfance. Toland le publia à l'insu de l'auteur, qui était en voyage, et qui à son retour fit retirer de chez le libraire tous les exemplaires qui n'étaient pas vendus. (*Voyez* DIDEROT.) Locke, qui avait beaucoup connu Shaftesbury, cite plusieurs traits qui prouvent son extrême pénétration. Nous n'en rapporterons qu'un seul. Ayant dîné avec le comte de Southampton chez le chancelier Hyde, il dit au comte en sortant : « Mademoiselle Hyde, que nous venons de voir, est certainement mariée avec un prince du sang. » Southampton, qui était ami du chancelier, traita cela de chimère, et lui demanda d'où pouvait venir cette étrange pensée? Assurez-vous, répliqua le comte de Shaftesbury, que la chose est ainsi? un secret respect qu'on tâchait de supprimer paraissait si visiblement dans les regards, la voix et les manières de sa mère, qui prenait soin de la servir et de lui offrir de chaque mets, qu'il est impossible que cela ne soit comme

je le dis. » Le temps fit voir que la conjecture était très-vraie. Le duc d'York avoua publiquement, peu de jours après, son mariage avec cette demoiselle. Shaftesbury ne demandait d'un homme, quel qu'il fût, pour le connaître, que de l'entendre parler. « Qu'il parle comme il voudra, disait-il, pourvu qu'il parle, cela suffit. » Il pensait que la sagesse réside dans le cœur et non dans la tête; et que ce n'est pas du défaut de connaissances, mais de la corruption du cœur que viennent l'extravagance des actions des hommes, et le vice de leur conduite. Il disait « qu'il y a dans chaque personne deux hommes, l'un sage, l'autre fou; et qu'il faut leur accorder la liberté de suivre leur caractère ou leur penchant, chacun à son tour, du moins si l'on veut le connaître à fond. »

SHAKESPEARE (William), celui des poètes anglais dont sa nation s'honore le plus, descendait d'une famille estimée de Stratford-sur-l'Avon; son père, marchand de laine, y faisait un commerce considérable, et eut dix enfans dont ce poète célèbre était l'aîné. Il naquit en avril 1564, et fit ses premières études dans l'école de Stratford, d'où il fut retiré de bonne heure pour entrer dans le commerce. Le jeune Shakespeare n'y resta pas long-temps, il devint père de famille avant d'être hors de tutelle, et se maria à l'âge de 17 ans. Lié avec des jeunes gens qui s'amusaient à dérober des bêtes fauves dans le parc de sir Thomas Lucy, près de Stratford, ce seigneur, fatigué d'un délit qui se renouvelait tous les jours, poursuivit les coupables; Shakespeare s'en vengea par une satire si sanglante contre sir Thomas, que pour échapper à son ressentiment, il fut obligé de se retirer à Londres, où il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien. Inconnu, étranger à cet art, bien éloigné même de connaître la mesure de son talent, il s'estima heureux d'être admis dans les derniers emplois de la troupe; mais dédaignant un rang qui lui promettait peu de succès, son génie, éclairé par l'observation et la pratique du théâtre, lui ouvrit une autre carrière. Le but essentiel de ses premiers essais, en se livrant à la poésie dramatique, était de se procurer sa subsistance; tous ses efforts se portèrent à chercher le goût de la dernière classe du peuple, qui composait assez généralement l'assemblée des spectateurs. C'est ainsi qu'il s'appliqua à choisir ses tableaux dans les derniers rangs de la société, jusqu'à ce que les regards de son prince et les encouragemens de la cour le portèrent à donner à ses productions un ton plus élevé. Le trait qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Shakespeare est la manière dont commença son amitié pour Ben-Johnson, autre célèbre poète tragique. Celui-ci était jeune et ignoré; il avait présenté une pièce aux comédiens, auxquels il faisait respectueusement sa cour pour les engager à la jouer. La troupe orgueilleuse, allait le renvoyer, Shakespeare demanda à voir la pièce; il en fut si content, et la vanta à tant de personnes, que non-seulement elle fut représentée, mais applaudie. C'est ainsi que Molière encouragea l'illustre Racine, lorsqu'il donna au public ses *Frères ennemis*. A l'égard des talens du comédien, ils n'étaient pas à beau-

coup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Dans l'Aristophane français, comme dans le Sophocle anglais, l'auteur effaçait l'acteur. Molière ne réussissait que dans certains personnages, tels que ceux de *Mascarille*, de *Sganarelle*, etc. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, estimé des grands et jouissant d'une fortune considérable pour un poète. Il la devait à ses ouvrages et aux libéralités de la reine Elisabeth, du roi Jacques Ier, et de plusieurs seigneurs anglais. Un milord lui envoya un jour mille livres sterling (environ mille louis.) Ce trait de générosité passerait pour une fable dans tout autre pays qu'en Angleterre, où l'on récompense solidement le mérite, que chez d'autres nations on ne fait qu'estimer. Shakespeare, dans sa retraite, s'occupa à faire du bien. On cite de lui un trait qui caractérise sa générosité et sa sensibilité. Etant allé voir après une très-longue absence une dame qu'il connaissait, il la trouva en deuil de son mari, ruinée par la perte d'un grand procès, sans appui, sans ressources, et chargée de l'entretien de trois filles. Emu de ce spectacle, il embrasse la mère et les filles, et sort sans rien dire. Il reparait bientôt, et les force d'accepter une somme considérable qu'il venait d'emprunter d'un ami. Mais trouvant ce secours trop léger pour tant de besoins, il s'afflige, et s'écrie en versant des larmes : « C'est à présent, pour la première fois, que je voudrais être riche. » Il mourut le 23 avril 1616, dans la 52e année de son âge, et fut enterré à Stratford, où l'on a placé sur son tombeau ce distique latin :

Judicio Pylium, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus mœret, Olympus habet.

En 1740, on lui a érigé un magnifique monument dans l'abbaye de Westminster, aux frais du public et à l'aide du produit d'une représentation de sa tragédie de *Jules-César*, jouée à cette intention au théâtre de Drurylane, le 28 avril 1738. Le respect que les Anglais portent à sa mémoire, et l'enthousiasme qu'il a su leur inspirer ont été portés à un tel point, qu'un mûrier planté par la main de Shakespeare, ayant été coupé dans ces dernières années, on a débité le bois en morceaux destinés à divers ustensiles domestiques, qui ont été achetés à des prix extravagans par des particuliers jaloux de les conserver comme des reliques littéraires et comme un gage de la vénération qu'ils ont pour sa mémoire. La nature avait rassemblé dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus grand avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas. Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, dit Voltaire, sans la moindre étincelle de bon goût et sans aucune connaissance des règles : aussi le même écrivain l'appelle-t-il le *Saint-Christophe des tragiques*. Ses pièces sont des monstruosités admirables, où, parmi des irrégularités grossières et des absurdités barbares, on trouve des scènes supérieurement rendues, des morceaux pleins d'ame et de vie, de grandes pensées, des sentimens nobles, et des situations touchantes. Celles de ses pièces qu'on es-

time le plus, sont : *Othello*, les *Femmes de Windsor*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules-César*, *Henri IV*, et la *Mort de Richard III*. M. Ducis a transporté avec succès sur la scène française plusieurs de ses pièces, entre autres *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, *Roméo et Juliette*. (*Voyez* Ducis.) Laplace en a traduit dans son théâtre anglais, qu'il commença de publier en 1745. Letourneur en a donné une traduction complète, 1782, 12 vol. in-4°, et 20 vol. in-8°. La première édition des pièces de Shakespeare a été publiée in-folio, en 1623, sept ans après sa mort, par Héminge et Condell, deux de ses amis, qui vraisemblablement ont donné les mêmes soins à la deuxième édition, qui parut en 1632, aussi in-folio. L'une et l'autre sont recherchées en Angleterre; elles sont cependant remplies de fautes, mais moins encore que celles qui ont été données en 1664 et 1685, in-folio. Il n'y en avait point encore de meilleures, lorsqu'en 1714, Nicolas Rowe en donna une cinquième sur format in-8°, augmentée de la Vie de l'auteur, mais avec peu de corrections. Pope entreprit de tirer les pièces de Shakespeare de l'état de confusion dans lequel elles avaient été publiées jusqu'alors, et en donna une nouvelle édition in-4°, en 1721. Lewis Théobald, qui s'était appliqué au même travail, donna en 1726 un volume in-4°, sous le titre de *Shakespeare rétabli*, suivi, en 1733, d'une nouvelle édition de ses œuvres, par le même éditeur, réimprimée en 1740, et à Glascow, en 1766, en 8 vol. in-12. En 1744, sir Thomas Hanmer en a donné, avec des corrections, une somptueuse édition en 6 vol. in-4°. Le docteur Warburton en a publié une autre avec beaucoup de corrections, en 1747, à laquelle le docteur Johnson en a fait succéder une en 1762, en 8 vol. in-8°. En 1768, il en a paru une autre de M. Capell, en 10 vol. du même format. Celle in-4° d'Hanmer a été réimprimée, en 1771, à Oxford; celle de Johnson, réunie au travail de Fleevens, a reparu successivement en 10 vol. in-8°, en 1775, en 1778 et en 1793. Depuis, il en est sorti des presses de Bâle, une édition, avec des notes des différens commentateurs, en 24 vol. in-8°, et on ne compte point les éditions furtives qui en ont été faites en Irlande et en Écosse. On trouve dans les dernières éditions de Shakespeare, outre ses *Tragédies*, des *Comédies* et des *Poésies* mêlées. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité. Un critique a fait des observations très-justes et très-bien rendues sur Shakespeare; il relève les jugemens opposés que Voltaire a portés de ce poète. «Avant qu'on en eût donné une traduction en français, l'auteur de Zaïre en avait lui-même traduit différens morceaux, auxquels il avait joint des réflexions critiques et judicieuses sur les beautés et les défauts de Shakespeare; c'est un génie, disait-il. Les gens de lettres de tous les pays, qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre, ne le prennent que pour un Gilles de la foire, pour un farceur très-au-dessous d'Arlequin, pour le plus méprisable bouffon qui jamais ait amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination et qui pénètrent le

cœur ; c'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art ; c'est du sublime, et l'auteur ne l'a point cherché. » Mais quand Voltaire vit que dans la préface de la traduction du poète anglais, on semblait le préférer à tous ceux de la France, l'humeur le gagna ; et ce même Shakespeare devint à ses yeux un Gilles, c'est-à-dire, qu'il professa l'opinion qu'il avait combattue. Il faut s'en tenir à la première qu'il a émise. On trouve, dit M. L. V. P., dans les drames de Shakespeare le monstrueux mélange du pathétique et du bouffon, du sérieux et du burlesque. Peintre énergique des passions, ses tableaux sont frappans de vérité. Personne peut-être n'a creusé plus avant dans la profondeur du cœur humain ; ses personnages sont tracés avec énergie, ils décèlent l'observateur. Ses portraits fièrement dessinés, son dialogue rempli de traits saillans et naturels, ses peintures de mœurs; tout en lui annonce un grand maître. D'un autre côté, on a peine à concevoir que l'auteur du beau dénoûment de *Roméo et Juliette*, des belles scènes d'*Othello*, de *Macbeth*, d'*Hamlet*, de *Jules-César*, de *Henri IV* ; que celui qui traça les caractères de Jago, de Desdémona, d'Imogène, de Richard III, ait su y mêler des absurdités et des grossièretés telles que les premières scènes d'Othello, celles des savetiers dans Jules-César, des fossoyeurs dans Hamlet, les plaisanteries du paysan qui apporte un aspic à Cléopâtre. Mais aussi quand il est sublime, il ne l'est pas à demi. C'est ce qui a rendu jusqu'à ses défauts respectables aux Anglais, chez lesquels il est devenu classique ; ce qui doit les priver long-temps de l'avantage d'un système tragique conforme au bon goût. » (Voyez *le Manuel de la librairie*, par M. Brunet.)

SHARP (JACQUES), archevêque de St.-André en Ecosse, naquit en 1618, d'une bonne famille dans le comté de Banff. Les heureuses dispositions qu'il manifesta dans sa jeunesse le firent destiner à l'état ecclésiastique ; et il fut envoyé à l'université d'Aberdeen. Les presbytériens s'étant divisés entre eux, et les deux partis voulant déférer de leurs débats à Cromwell lui-même, Sharp fut un des députés chargés de lui exposer leur situation ; et s'étant acquitté de sa mission avec succès, il retourna à ses fonctions ecclésiastiques en Ecosse, d'où il fut, au rétablissement de Charles II, d'après le vœu de Monck et des presbytériens d'Ecosse, envoyé au roi à Bréda. Ce monarque, très-bien disposé en faveur de ce royaume, se montra peu favorable aux presbytériens ; et, soit d'après cette circonstance, soit ébranlé par l'avis de ses amis, Sharp, de retour à Londres, se réunit à l'Eglise d'Angleterre ; il en devint un des membres les plus zélés, et accepta l'archevêché de St.-André. Les plus rigides d'entre les presbytériens, qui l'avaient regardé comme leur agent, l'accusèrent d'avoir trahi leur confiance, et, bien résolus de ne pas le reconnaître, conçurent contre lui une haine si forte que son sang seul semblait capable de l'éteindre. En 1668, un prédicant, nommé Jacques Mitchel, attenta à la vie de Sharp sans succès ; mais ce prélat fut moins heureux en 1679; neuf scélérats attaquèrent sa voiture à 3 milles de St.-

André. Il était avec sa fille, dont les prières et les larmes ne purent fléchir les assassins, qui le mirent en pièces.

SHARP (JEAN), l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradford, le 16 février 1644, et mort à Bath, le 2 février 1714. Ses *Sermons sur le papisme*, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort, le firent interdire, en 1686. L'évêque de Londres, qui refusa de prononcer l'interdiction, fut lui-même suspendu de ses fonctions épiscopales. Peu de temps après, le docteur Sharp fut réintégré dans ses fonctions, et, en 1689, il fut nommé doyen de Cantorbéry, puis archevêque d'York pendant 22 ans. Ce fut lui qui prononça le discours du couronnement de la reine Anne. On a de lui 7 volumes de Sermons; il n'en parut d'abord que 4 vol., en 1734: on en publia deux nouveaux volumes, et, en 1735, on en donna un septième, qui contient ses sermons contre le papisme, prêchés sous le règne de Jacques II, auxquels on a joint quelques écrits, qui roulent aussi sur le même sujet. Le tout fut publié sur un manuscrit de la propre main de l'auteur. On a fait, en 1740, une nouvelle édition de tout le recueil en 7 vol. in-8°.

SHARP (THOMAS), fils du précédent, né au comté d'York, mort en 1758, fut reçu docteur en 1729. On a de lui: I. Deux *Dissertations sur l'étymologie des mots hébreux, Elohim et Benth*, in-8°. II. *Discours sur l'antiquité et le caractère de la langue hébraïque*. — Son fils, Granville SHARP, s'est distingué par d'excellens ouvrages, particulièrement par ses *Remarques sur l'article* Définitif *dans le Testament grec*.

SHARP (M. et Mad.), Ecossais, sont des centenaires remarquables. Tous deux étaient nés le premier avril 1673; ils furent mariés le premier avril 1693; trois enfans qui naquirent de leur union virent le jour le premier avril. Ces deux époux moururent le même jour à Dublin, en 1784, âgés de 111 ans. C'est de leur fille aînée, mariée un premier avril, que naquit, le premier avril de l'année suivante, le général Montgomery, qui s'est distingué dans la guerre des Etats-Unis d'Amérique contre l'Angleterre.

SHARP (GRÉGOIRE), savant théologien anglais, d'une autre famille que les précédens, né en 1713, au comté d'York, mort en 1771, chapelain ordinaire du roi et maître du temple, membre de la Société royale et de celle des antiquaires. Ce docteur réunissait le goût des beaux-arts à de profondes connaissances dans les sciences. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs planches de l'édition de la *Syntagma* du docteur Hyde. Les ouvrages de Sharp sont: I. *Examen de la controverse sur les Démoniaques, cités dans le Nouveau Testament*, in-8°. II. *Défense du docteur S. Clarke contre Leibnitz*, in-8°. III. Deux *Dissertations sur l'origine des langues, et sur l'influence des lettres*, etc., *avec un lexicon hébreu*, in-8°. IV. *Dissertation sur l'origine et la construction de la langue latine*, in-8°. V. Deux *Argumens en faveur du christianisme*. VI. *Traduction* de l'introduction à l'Histoire universelle d'Holberg, in-8°. VII. Des Sermons, in-8°.

SHARP (William), habile graveur, né à Londres, en 1746, eut pour maître de dessin West, et apprit la gravure du célèbre Bartolozzi. Parmi le grand nombre de ses ouvrages, tous exécutés avec succès, on distingue une *Lucrèce* d'après le Dominiquin, et *les Docteurs de l'Église*, d'après le Guide.

SHARROCH (Robert), jurisconsulte et botaniste, né à Adstock, comté de Buckingham, dans le 17e siècle, d'un père voué au ministère ecclésiastique, fut lui-même prébendier et archidiacre de Winchester. Il mourut en 1684, avec la réputation d'un bon théologien, d'un jurisconsulte éclairé et d'un homme versé dans la physique des végétaux. Il a laissé plusieurs ouvrages: I. *L'Histoire de la propagation et de l'amélioration des végétaux, par le concours de la nature et de l'art.* II. *Hypothesis de officiis secundùm humanæ rationis dictata, seu naturæ jus;* ouvrage où il combat les principes de Hobbes. III. *Judicia, seu legum censuræ de variis incontinentiæ speciebus.* IV. *De finibus virtutis christianæ.*

SHAW (Samuel), ministre non-conformiste, né en 1655, à Repton, au comté de Derby, mort en 1696, a publié les ouvrages suivans: I. *La voix qui crie dans le désert*, in-8°. II. *Emmanuel.* III. *Grammaire latine.* IV. *La Pierre de touche du chrétien*, ou *Méditations.* V. *La Parole rendue visible*, ou *la Grammaire*, et la *Rhétorique*, comédie. VI. *Les différens caractères des hommes*, comédie. Ces deux pièces de théâtre ont été représentées par les élèves de l'auteur.

SHAW (Jean), théologien anglais, né au comté de Durham, mort en 1689, obtint en 1646 le rectorat de Walton au comté de Northumberland. Après la restauration, il fut chapelain de St.-Jean à New-Castle, et membre de la Convocation. On a de lui un livre intitulé: *Non-réformation de la religion établie*, in-8°, et quelques écrits contre le papisme.

SHAW (Thomas), théologien anglais et célèbre voyageur, né vers 1692 à Kendal, au Westmoreland, mort à Oxford en 1751, fut chapelain du comptoir d'Alger, où il résida plusieurs années. A son retour en Angleterre, en 1733, il fut reçu docteur. Shaw a été ensuite professeur, puis, en 1740, principal du collége Edmond à Oxford. Ses *Voyages en Barbarie et au Levant* ont été imprimés à Oxford en 1738-46, un vol. in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé après sa mort, en 1747, avec des corrections et des augmentations. Cet ouvrage est recherché.

SHAW (Pierre), premier médecin du roi d'Angleterre, dont on a: I. Un ouvrage en anglais sur l'*Histoire et la cure des maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8°, écrits avec simplicité et sans prétention. II. *Leçons de chimie, propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, Londres, en anglais et en français, Paris, 1759, in-4°, avec des Notes du traducteur. Shaw fut l'éditeur des Œuvres philosophiques de Bacon, et mourut en 1663.

SHAW (Cuthbert), poëte anglais, né en 1739, à Ravensworth au comté d'York, mort en 1771, était fils d'un cordonnier. En 1756 il publia un ouvrage inti-

tulé *Liberté*, in-4°; quelque temps après il passa à Londres, et ensuite à Bury, où il s'engagea dans la troupe des comédiens de Norwich. Shaw a aussi composé des ouvrages qui ne sont pas sans mérite. En 1760, il donna, sous le nom de Seymour, des *Odes sur les quatre saisons*, in-4°. Cette même année, il s'engagea dans une troupe ambulante à Haymarket, et joua sir George Wealthy dans le Mineur. En 1761, il débuta à Covent-Garden; mais il n'eut pas de succès. En 1762, il composa un poème intitulé *Les Chandelles d'un sol*. Cette pièce attaquait MM. Churchill, Colman, Lloyd et Shirley. En 1766, il donna un poème intitulé *la Race*, dans lequel il tournait en ridicule les principaux poètes de ce temps; ensuite il publia une annonce des vertus d'un certain baume de vie, dont il était propriétaire. Peu après il se maria; mais il perdit sa femme en 1768, et publia une pièce de vers sur sa mort.

SHAW (STEBBING), théologien et antiquaire anglais, né en 1762 à Stowe au comté de Stafford, mort en 1803, alla visiter en 1787 les hautes montagnes de l'Ecosse, dont il donna une description; mais il n'y mit pas son nom. L'année suivante, il fit un autre voyage à l'ouest de l'Angleterre, et en donna la relation en un volume in-8°. En 1789, Shaw commença, en société avec un de ses amis, une feuille périodique, intitulée *le Topographe*; ce n'était qu'un extrait des livres et manuscrits curieux du Muséum britannique. Il continua cet ouvrage deux années, et entreprit ensuite l'*Histoire du comté de Stafford*, dont un volume in-fol. fut publié en 1798. Le second volume parut en 1801.

SHEBBEARE (JEAN), médecin et écrivain politique anglais, né à Bideford au comté de Devon, en 1709, mort en 1788, suivit quelque temps à Bristol la carrière de la pharmacie. En 1740 il vint à Londres, s'attacha à la maison de Stuart, et vint à Paris, où l'Académie des sciences le reçut au nombre de ses membres. On a de lui: I. *Le peuple instruit*, ou *les alliances dans lesquelles les ministres de la Grande-Bretagne ont engagé la nation*; cet ouvrage a été traduit en français par Genets, 1756, in-12. II. Un roman satirique intitulé l'*Acte de mariage*. III. Un autre sous le titre de *Lydie*, ou *la piété filiale*, Londres, 1759. IV. *Chrysal*, ou *les aventures d'une guinée*, publié en français par Frenais, Paris, 1768 et 1769, 2 vol. in-12. V. *Histoire des habitans de Sumatra*, 2 vol. VI. *La pratique de la médecine*, 2 vol. in-8°. VII. *Lettres sur la nation anglaise*, 2 vol.; elles sont sous le nom de l'Angeloni, et au nombre de 60. L'auteur fut mis pour cet ouvrage au pilori; mais sous le règne suivant il obtint une pension. C'est une de ses productions les plus estimées.

SHÉE (HENRI), comte et pair de France, né à Landrecies, d'une famille irlandaise, le 25 janvier 1739, entra au service le 1er mars 1755, et passa par tous les grades jusqu'à celui de colonel du régiment de Colonel-général, qu'il obtint en 1785. Il prit sa retraite en 1791, pour cause d'infirmités, et étant rentré dans la carrière militaire sous le Direc-

toire, il fut promu au grade de maréchal-de-camp, et tenta une descente en Irlande en 1796, avec les généraux Hoche et Brueix. Après quarante-six ans et neuf mois de services militaires, Shée entra dans les emplois civils. Il fut nommé en 1797 président d'une commission intermédiaire établie à Bonn, pour l'administration de cette partie des pays réunis. Il devint ensuite préfet du Mont-Tonnerre, puis conseiller d'état et préfet du Bas-Rhin. Il fut appelé au sénat en 1810; il y siégea jusqu'en 1814, et entra à la Chambre des Pairs le 4 juin de la même année. Il y vota constamment avec les partisans du système aristocratique. Il est mort âgé de plus de quatre-vingts ans, le 3 mars 1820. Son titre de pair a été accordé par le roi à son petit-fils Dalton-Shée. Le duc de Feltre était le neveu du comte Shée.

SHEFFIELD. *Voyez* Buckinghamshire.

SHEHSA. *Voy.* Sessa.

SHELDON (Gilbert), archevêque de Cantorbéry, né dans le Staffordshire en 1598, mourut à Lambeith en 1677. Dès qu'il eut pris les ordres, il devint chapelain du lord Thomas Coventry, qui le recommanda à Charles Ier. Il fut successivement nommé recteur du collége d'All-Soulz à Oxford, directeur de l'hôpital de Savoye, et doyen de Westminster; mais les guerres civiles l'empêchèrent de jouir de ces dernières places. Dans ces temps malheureux, il resta fermement attaché au roi, qui l'adjoignit à ses commissaires pour le traité d'Uxbridge. Il parla avec tant de force en faveur de l'Église anglicane, qu'il s'attira l'envie et le ressentiment du parti parlementaire dont il ne tarda pas à ressentir les effets. Les visiteurs qui furent envoyés, le destituèrent de sa place de recteur, s'emparèrent de vive force de son logement, et le tinrent, ainsi que le docteur Hammond, emprisonné pendant six mois, pour que leur influence sur l'université ne mît aucun obstacle à leurs opérations. Le comité de réforme le remit en liberté le 25 octobre 1648, à condition qu'il se tînt à cinq milles d'Oxford, qu'il ne se rendit point auprès du roi dans l'île de Wight, et qu'il donnât caution pour se représenter au premier appel. Sheldon se retira dans le comté de Derby, où il se livra à l'étude jusqu'à des circonstances plus heureuses. A la restauration il fut rétabli dans une partie de ses places, nommé doyen de la chapelle royale, et promu au siége de Londres. Ce fut à l'hôpital de Savoye que se tint en 1661 la fameuse conférence entre les épiscopaux et les presbytériens, qui, de là, s'est appelée la *Conférence de Savoye*. Deux ans après, il succéda à l'archevêque de Cantorbéry, et pendant les ravages de la peste de 1665, il ne quitta point son palais de Lambeith. En 1667, il succéda à lord Clarendon dans la place de chancelier de l'université d'Oxford, et perdit la confiance du roi, pour avoir voulu lui persuader de renvoyer Barbara Villiers, l'une de ses maîtresses; liberté que Charles II ne lui pardonna jamais. Sheldon est le fondateur de ce fameux théâtre d'Oxford, d'où nous sont venues de si belles éditions, pour lequel il fit des dépenses considérables, et dont l'entretien coûte 2,000 livres sterling de rente, qu'il lé-

gua à l'université dans cette vue. C'était un homme d'une probité irréprochable, et d'une charité sans bornes. On dit qu'il employa plus de 37,000 livres sterling en œuvres de piété.

SHELDRAKE (Timothée), botaniste anglais, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Botanicum medicinale, an herbal of medical plants on the college of physician list.*, Londres, circà 1759, in-fol., 117 planches coloriées.

SHELLEY (George), célèbre calligraphe anglais, né en 1666, vers le temps du grand incendie de Londres. On a de lui le *Magasin du maître écrivain*, en 32 planches gravées d'après les originaux, par Nutting, 1705. L'*Ecriture naturelle*, en 26 grandes planches in-folio, gravées par George Bickam, 1708, dont la seconde partie a paru en 1714, par le même graveur. Il a fait précéder cet ouvrage de l'*Essai de More sur l'origine, l'usage et les progrès de l'art d'écrire*, réimprimé par l'auteur en 1716. Shelley mourut pauvre en 1736.

SHENSTONE (Guillaume), poète anglais, né en 1714 à Hales-Owen, dans le Shropshire, d'un gentilhomme campagnard qui n'avait reçu aucune éducation. Le jeune Shenstone apprit à lire d'une vieille dame dont son joli poème de la *Maîtresse d'école* transmettra le souvenir à la postérité. Il prit tant de goût pour la lecture, qu'il dévorait dans son enfance tous les livres qu'on lui présentait. Toutes les fois qu'on envoyait en ville, il fallait qu'on lui en apportât de nouveaux; il les recevait avec un tel empressement, qu'il les couchait avec lui. Venait-il à en manquer, sa mère était obligée, pour le tranquilliser la nuit, de le tromper, en plaçant dans son lit un morceau de planche bien enveloppé dans la forme d'un livre. Il perdit son père à l'âge de dix ans. Confié successivement aux soins de ses parens les plus proches, il entra en 1732 au collége de Pembroke à Oxford, qui, depuis un demi-siècle, était devenu le berceau de la littérature et de la poésie anglaises. En 1737, il publia, sans y mettre son nom, un petit volume de *Mélanges*; et, passant son temps tantôt à Londres, tantôt à Bath, il cultiva, libre de toute inquiétude, son goût pour la poésie. C'est dans cet intervalle qu'il composa son *Jugement d'Hercule* et son poème de la *Maîtresse d'école*. Il avait dû, jusqu'en 1745, à M. Dolmant, son parent, qui s'était chargé de la gestion de ses biens, le loisir et l'heureuse insouciance dont il avait joui; il les perdit à cette époque; et le soin d'administrer ses domaines, difficile pour un homme du caractère de Shenstone, tomba en entier sur lui. Il essaya de s'y soustraire, en vivant avec ses tenanciers; mais à la longue, mécontent de cette possession imparfaite, il voulut gérer lui-même; et, enchanté des plaisirs de la campagne, il songea plus à embellir son domaine qu'à en augmenter le produit. Ses amis et ses voisins murmuraient de l'emploi de ses dépenses; mais le bêlement des agneaux et le chant du rossignol prévalurent sur les conseils de la sagesse; il dépensa son patrimoine pour l'enjoliver, et sa mort fut hâtée par les soucis et les inquiétudes. On prétend que s'il eût vécu plus long-temps, il

eût obtenu une pension ; jamais elle n'aurait été donnée plus à propos. Il est certain que si elle a été demandée, elle n'a jamais été obtenue. Il mourut d'une fièvre putride, le 11 février 1763. Shenstone était généreux et sensible, affable envers tous ceux qui dépendaient de lui, mais difficile à apaiser lorsqu'il avait été offensé ; sans économie et sans aucun soin dans ses dépenses. Il négligeait son extérieur, qui avait une apparence de grossièreté et de rudesse, et faisait fort peu de cas des connaissances étrangères à celles qu'il avait cherché à se procurer. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Londres en 1773, par Dodsley, son ami, en 3 vol. in-8°, dont le premier contient ses poésies, où l'on trouve de la grace, de l'intérêt et une aimable simplicité; le second contient ses ouvrages en prose ; le troisième ses lettres à ses amis. L'ensemble de ses productions annonce un jugement sain et un cœur excellent.

SHEPARD (Thomas), ministre de Cambridge au Massachussetts, né en 1605, à Northampton en Angleterre, élève du collége d'Emanuel à Cambridge, fit succéder aux écarts d'une vie orageuse l'exemple d'une conduite édifiante. Il passa à Boston, en 1635, et forma, en 1636, à Cambridge une église, dont il fut le pasteur jusqu'à sa mort, arrivée en 1649. On a de lui : plusieurs *Sermons ; Theses sabbaticæ ;* une Lettre intitulée : *Lamentations de la Nouvelle-Angleterre, sur les erreurs de l'ancienne Angleterre*, 1645 ; *Soumission à J.-C.*, avec un autre *Traité* de dévotion ; *Le Sincère converti ;* Un *Traité sur la conversion évangélique ; Le chant des psaumes ordonné par l'Evangile ; La lumière brillante de l'Evangile sur les Indiens*, in-4°, 1648 ; *Traité des liturgies ; Pouvoir des Clefs*, etc. ; en réponse à Ball, in-4°, 1653 ; La *Parabole des dix vierges*, ouvrage posthume, in-fol., tiré de ses Sermons ; *Le droit de la liberté*, et quelques autres ouvrages mystiques.

SHEPREVE (Jean), poète anglais, né au comté de Berk, mort en 1542, élève du collége de Corpus-Christi à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts et où il professait l'hébreu en 1538. Il avait une mémoire prodigieuse ; aussi fut-il un des hommes les plus instruits de son siècle. Shepreve a laissé : I. *Summa et synopsis Novi Testamenti, distichis ducentis sexagintà comprehensa*, in-8°. II. *Hippolytus Ovidianæ Phedræ respondens*, etc.

SHEPREVE (Guillaume), neveu du précédent, mort en 1598, se distingua par son zèle pour la religion catholique. Il alla à Rome, où il mourut. Guillaume est auteur de plusieurs ouvrages sur la religion.

SHERARD, antiquaire anglais, voyagea dans la Grèce et dans l'Asie mineure. Il trouva dans la Troade, au lieu où était l'ancienne ville de Sigée, l'inscription sigéenne, qui est célèbre parmi les chronologistes. Elle appartenait à une statue d'Hermès sans tête. Sherard est mort à la fin du 17° siècle.

SHERARD ou SHERWOD (Guillaume), botaniste anglais, né en 1659, au comté de Leicester, mort en 1728, accompagna, en 1677, quelques jeunes seigneurs en pays étranger. Dans

ses voyages, il forma des liaisons avec Boerhaave, Tournefort et d'autres savans distingués. Vers 1702, il fut nommé consul à Smyrne; et, pendant sa résidence dans les États du Levant, il fit une collection d'échantillons de toutes les plantes de la Natolie et de la Grèce. Il y joignit ses observations sur tous les sujets d'histoire naturelle et d'antiquités. En 1718, ce savant revint en Angleterre, et fut reçu docteur en droit à Oxford; puis il repassa sur le continent, et visita particulièrement les Alpes, où il courut un grand danger; car, tandis qu'il était baissé pour examiner quelques plantes, un paysan, qui le prenait pour un loup, fut sur le point de lui tirer un coup de fusil. Il ramena avec lui en Angleterre le célèbre Dillenius. Ce savant s'établit avec Sherard à Eltham, dans une terre qui appartenait à ce dernier. Là ils formèrent un jardin botanique. Le docteur Sherard en mourant laissa, par son testament, 3,000 livres sterling pour la fondation d'une chaire de botanique à Oxford. On a de lui : I. Un livre intitulé *Schola botanica*, qu'il a publié sous le nom de *Warthon*, in-12. II. Des *Mémoires* qui ont été publiés dans les Transactions philosophiques. III. Enfin il a donné le *Paradisus batavus* d'Héran.

SHERBURNE (sir Edouard), littérateur anglais, né à Londres, en 1618, succéda à son père, mort en 1641, dans sa charge de secrétaire de l'artillerie de sa majesté; mais il perdit bientôt cette place par un ordre du parlement qui le fit emprisonner pour avoir pris les intérêts du roi. Il ne fut pas plutôt élargi, qu'il s'empressa de se rendre auprès de sa majesté, qui le nomma commissaire-général de son artillerie. Ce fut en cette qualité qu'il servit à la bataille d'Edge-Hill, qui se donna quelque temps après. Dans ces malheureuses circonstances il perdit des possessions considérables, éprouva le pillage de sa maison et la dispersion de sa bibliothèque. Lorsqu'Oxford se fut rendu au parlement, Sherburne, retiré à Londres, y publia la Traduction de la *Médée* de Sénèque, et de la Réponse de cet auteur à la question de Lucilius *sur les malheurs qu'éprouvent les gens de bien;* il l'avait adressée au roi Charles dans sa captivité dans l'île de Wigth. Il fit aussi paraître un Recueil de Poésies et de Traductions, 1651. Après la restauration, il recouvra sa place, et fut créé chevalier; mais, forcé de se retirer lors de l'abdication de Jacques II, il se livra à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée le 4 novembre 1702. Sherburne était un excellent littérateur, et indépendamment du grec et du latin, il possédait la plupart des langues vivantes. On a encore de lui une Traduction en anglais du premier livre de Manilius, 1675, et de quelques autres tragédies de Sénèque.

SHERBURNE (milord), après avoir voyagé long-temps dans toutes les cours de l'Europe, se retira dans ses terres en Irlande, où il s'appliqua à décrire, en plus de 300 cartes manuscrites, jusqu'aux héritages un peu remarquables de cette contrée. Ce recueil intéressant forme 3 volumes in-fol. Son fils, passant de Dublin à Londres sur le vaisseau l'*Unité*, fut pris par des armateurs français; et sa *Topographie d'Irlande*, envoyée à Paris, se trouve être en ce moment l'une des riches-

ses de la bibliothèque du Roi.

SHEREBATOF (le prince), seigneur russe très-instruit, auquel on doit : I. Un *Journal de Pierre-le-Grand*, en 2 volumes in-4°, qu'il a trouvé dans les archives de l'empire, et publié par ordre de l'impératrice. Ce journal consiste en 8 livres, dont les 5 premiers ont été corrigés par le czar Pierre lui-même, et comprennent les événemens arrivés depuis l'insurrection des strelitz, en 1698, jusqu'à la paix de Nystadt, en 1721. Le savant éditeur y a joint différentes remarques à des pièces importantes tirées des archives russes. II. *L'Histoire russe*, par un ancien annaliste, depuis le commencement du règne de Nolodimir Monomoka, en 1114 jusqu'en 1472, dans laquelle l'auteur décrit particulièrement les dissensions qui ont agité la ville de Novogorod, et sa soumission à Ivan Vassiliewich Ier. III. La *Vie de Pierre-le-Grand*, en langue russe, imprimée d'abord à Venise; et réimprimée avec des augmentations en 1774. Les ouvrages appartenant en propre à Sherebatof, sont une *Histoire des Imposteurs russes*, et son grand ouvrage intitulé *L'Histoire de Russie depuis les premiers temps*, dont il a déjà paru 3 vol. in-4°, qui finissent au règne de Démétrius Donski, qui mourut en 1389. En 1778, le quatrième était sous presse, on ignore quand il a paru.

SHERIDAN (Thomas), docteur anglais en théologie, intimement lié avec le docteur Swift, naquit en 1684, dans le comté de Cavan en Irlande, de parens obscurs et peu à portée de lui donner une éducation soignée; il fut néanmoins envoyé au collége de Dublin. Ses études achevées, il y éleva une pension, qui acquit bientôt une réputation méritée. Ses liaisons avec le docteur Swift lui procurèrent, dans le midi de l'Irlande, un bénéfice d'un revenu très-honnête; mais il le perdit bientôt par une maladresse sans exemple. Chargé de prêcher à Corke le premier août, jour de l'anniversaire du roi George, il prit pour texte de son sermon ces paroles de l'Écriture : « Chaque jour a sa peine qui lui suffit. » Il fut aussitôt rayé de la liste des chapelains du lord-lieutenant, et l'entrée du château lui fut interdite. « Ce malheureux étourdi, d'un excellent caractère, dit lord Corke, poursuivi par sa mauvaise étoile, privé pour toujours des faveurs de la cour, revint à Dublin : il ne renonça ni à ses épigrammes, ni à ses jeux de mots, ni à son violon, ni à son babil. Il ne se passait pas un jour qu'il n'enfantât ou un rébus, ou une anagramme, ou un madrigal; son archet, sa plume ou sa langue étaient dans une action continuelle. D'ailleurs il était très-versé dans la langue grecque et latine, et dans l'antiquité; il avait cette espèce de bon naturel que produisent le défaut d'esprit, l'insouciance de la fortune et l'indolence. Strict dans sa conduite, il veillait avec soin sur celle de ses élèves et les renvoyait bien instruits, même dans les devoirs de la société. Il était paresseux, pauvre et gai, connaissait plus les livres que les hommes, et ignorait complètement la valeur de l'argent. » Un des volumes des Mélanges du docteur Swift est entièrement composé de sa correspondance avec Sheridan, qui a donné en prose une Traduction de *Perse*,

avec des notes des commentateurs et les siennes propres, qui sont en général judicieuses et savantes. Elle a paru à Londres, en 1729, in-12. Sheridan mourut le 10 septembre 1738, dans sa 55e année.

SHERIDAN (Thomas), écrivain, acteur et auteur dramatique anglais, fils du précédent, né en 1721, à Quilca en Irlande, mort à Margate, en 1788; élève de l'école de Westminster, puis du collége de la Trinité à Dublin, où il fut reçu maître-ès-arts, débuta, en 1743, sur le théâtre de Smock-Alley, dans le rôle de Richard III. L'année suivante il alla à Londres, où il joua sur le théâtre de Covent-Garden. Mais quelques émeutes furent occasionées, dans ce temps, par une réforme qu'on voulut faire de certains abus du théâtre; il s'ensuivit des querelles, et les comédiens furent maltraités. Ces événemens entraînèrent la ruine du théâtre. Sheridan voulut d'abord suivre une autre carrière. Il donna des cours de déclamation, qui eurent assez de succès pour que le professeur fût reçu maître-ès-arts dans les universités de Dublin et de Cambridge. Cependant, en 1760, Sheridan s'engagea à Drury-Lane; et, peu après, le roi lui accorda une pension. En 1767, il fit exécuter à Haymarket un divertissement, qu'il appela *Scène attique*, composée de déclamation, de chant et de musique instrumentale. Enfin, Sheridan joua lui-même sur ce théâtre et à Covent-Garden. Mais il cessa tout-à-fait de jouer en 1776. Seulement, cette même année, il succéda à Garrick comme entrepreneur du théâtre de Drury-Lane. En 1779, Sheridan quitta encore cette place, et reprit ses travaux littéraires. Alors il donna encore quelques cours de déclamation. Les principaux ouvrages de cet auteur sont : I. Un *Dictionnaire anglais*, dont le principal objet est d'établir une prononciation fixe et immuable, Londres, 1780, 2 vol. in-4°, et 2 vol. in-8°. II. *Leçon sur l'art de prononcer et de lire*, in-8°. III. *De l'éducation en Angleterre*, ou *la Source des désordres de la Grande-Bretagne*. IV. *Dissertation sur les difficultés qui se rencontrent dans l'enseignement de la langue anglaise*, in-4°. V. *Leçons de déclamation*, in-4°. VI. *La Vie de Swift*, mise à la tête des ouvrages de ce poète, in-8°. VII. *Elémens de la langue anglaise*, in-12.

SHERIDAN (Françoise), femme du précédent, née en Irlande, en 1724, descendait d'une famille anglaise qui s'y était établie. Elle s'appelait Chamberlaine de son nom propre, et était petite-fille de sir Olivier Chamberlaine. La première production qui la fit connaître, fut un pamphlet anonyme, qu'elle publia à l'occasion de la dispute violente relative à l'entreprise de théâtre dans laquelle Sheridan avait récemment engagé sa fortune. Il chercha à connaître la personne bienfaisante qui l'avait défendu, et, étant parvenu à découvrir sa protectrice, il l'épousa. Elle était d'un caractère extrêmement aimable, auquel elle joignait les manières les plus engageantes. Sa santé s'affaiblissant de jour en jour, elle vint en France chercher à se rétablir, et mourut à Blois, en 1767. On lui doit l'*Histoire de miss Sidney Bidulphe*, que les Anglais comptent au nombre de leurs meilleurs romans, et dont la traduction française en 4

volumes a eu plusieurs éditions. Elle est aussi l'auteur d'un autre roman intitulé : *Nourjahad*, en un seul volume, rempli d'imagination et d'une excellente morale. On lui doit enfin deux comédies intitulées : *The Discovery* (la Découverte), et *The Dupe* (la Dupe), qui ont été jouées en 1763 avec succès.

SHERIDAN (RICHARD - BRINSLEY), fils des précédens, également distingué comme poète dramatique et comme membre du parlement d'Angleterre, naquit à Dublin, en 1751. Sa mère le mit dans une école particulière avec un autre enfant qu'elle avait, et, par une singularité assez remarquable, elle exhorta à la patience le maître, à qui elle les confiait en lui disant qu'elle n'avait jamais rencontré deux idiots semblables. En 1762, le jeune Sheridan fut envoyé au collége d'Hanow, et ce fut alors que commencèrent à se manifester ses heureuses dispositions, et les symptômes du caractère qu'il déploya plus tard. On remarquait en lui plus d'empressement à obtenir l'approbation des autres, que de desir de la conserver, une grande indifférence pour ses intérêts, une tournure d'esprit originale, et une grande indolence lorsqu'il n'était excité par aucune passion dominante. Après avoir terminé ses études, il fut obligé, pour subsister, de se livrer à des travaux littéraires, qui le firent connaître avantageusement. Il se lança ensuite dans la carrière du théâtre, et il y débuta par une comédie de caractère intitulée *les Rivaux*, qui obtint du succès à Covent-Garden. Cette première pièce fut suivie de *la Duègne*, opéra comique, qui acheva d'établir sa réputation. Plusieurs autres pièces qu'il fit représenter, furent goûtées du public; mais celle qui lui fit le plus d'honneur fut l'*Ecole du scandale*, qui lui mérita le surnom du *Congrève moderne*. Sans sa prodigalité excessive, Sheridan aurait pu faire une brillante fortune au théâtre; mais bientôt une autre carrière s'ouvrit devant lui, et, tourmenté par une ambition active, il résolut d'y conquérir de nouveaux titres de gloire. Il se présenta, en 1780, comme candidat au parlement pour le bourg de Strafford, et, ayant été élu, il se montra dans les assemblées publiques comme opposant à la guerre d'Amérique et au ministère de lord North, et se rangea parmi ceux qui demandaient une réforme parlementaire. Fox, son ami, ayant été chargé du département de l'extérieur, en 1782, Sheridan devint son sous-secrétaire; mais il ne conserva cet emploi que fort peu de temps. Lord Shelburne, ayant été nommé à la trésorerie quelques mois après, en 1783, Sheridan fut appelé à faire partie de l'administration coalisée, comme secrétaire du trésor. Il ne commença à prendre une part active dans les débats du parlement que lors du fameux bill des Indes, qui bouleversa le nouveau ministère. En 1784, il attaqua Pitt avec la plus grande violence, et combattit les projets du premier ministre sur les affaires de l'Inde. L'année suivante, il se prononça très-vivement contre M. Hasting, ancien gouverneur-général, et fit un tableau si éloquent et si énergique de ses crimes, qu'il excita des transports d'admiration dans l'assemblée. Pitt lui-même, avoua « que ce discours surpassait toute l'élo-

quence des temps anciens et modernes, et que c'était tout ce que l'art et le génie pouvaient produire de plus pour émouvoir et entraîner les esprits. » En 1787 et 1788, Sheridan prit une part très-active aux débats qui eurent lieu relativement aux affaires du prince de Galles, dont il défendit les intérêts : il parla également dans toutes les discussions concernant les affaires de l'Inde. Lors de la révolution française, il se réunit à Fox pour applaudir à ceux qui avaient amené ce grand événement, mais il désapprouva hautement les crimes dont la France fut ensuite le théâtre. Lorsque Pitt eut pris les rênes du gouvernement, Sheridan fut un de ses antagonistes les plus formidables, et défendit encore les intérêts du prince de Galles lors des discussions sur la régence. Néanmoins, à l'époque de la révolte de la flotte, Sheridan soutint le ministère avec autant de vivacité qu'il l'avait attaqué. Sa conduite ne fut pas moins patriotique quand il vit son pays menacé d'une invasion, quoique le chef du gouvernement, Pitt, fut la cause de la guerre. Sheridan présida, en 1790, la réunion des *Amis de la liberté de la presse*, et sur ces entrefaites, Pitt s'étant démis du ministère, Sheridan fut nommé conseiller privé et trésorier de la marine, place dont les revenus sont évalués à quatre mille livres sterling. Dans les dernières années qu'il fit partie du parlement, il ne fit rien pour soutenir sa réputation d'orateur; il ne paraissait même que très-rarement à la chambre, et ne fut plus que l'ombre de lui-même. Il mourut le 7 juillet 1816, dans un état de misère absolu, son extrême prodigalité ayant absorbé tout ce qu'il retirait des places éminentes qu'il avait occupées. Quelques-uns de ses amis subvinrent à ses besoins jusqu'à son dernier soupir. Sheridan avait été longtemps administrateur du théâtre de Drury-Lane; mais cet établissement ayant beaucoup souffert de sa négligence et de son incapacité dans les petits détails des affaires, il avait été obligé d'abandonner l'administration, et même de défendre ses droits devant la cour de la chancellerie.

SHERIDAN (Charles-François), secrétaire de l'envoyé de la Grande-Bretagne en Suède, a donné, en 1772, une excellente *Histoire de la dernière révolution de Suède sous Gustave III*, d'où a été extraite celle qu'en a donnée M. Lescène-des-Maisons, en 1781, Paris, in-12, et dont il a paru, en 1783, une traduction entière et complète par M. Bruyset aîné, 1 vol. in-8°, sous le nom de Londres.

SHERLEY (Thomas), né à Westminster, en 1638, et mort en 1678, vint se faire recevoir docteur en médecine en France, et retourna dans sa patrie, où le roi Charles II le nomma son médecin. Il fit imprimer à Londres, en 1671, un vol. in-8° sur la génération des pierres en général, et sur la cure qu'elles nécessitent; il parut en latin à Hambourg, 1675, in-12, sous ce titre : *Dissertatio philosophica explicans causas lapidum in microcosmo.*

SHERLOCK (Richard), théologien anglais, né à Oxton, au comté de Chess, mort en 1689, élève du collège de la Madeleine, à Oxford, prit les ordres. Lorsque la rébellion éclata, il vint en Angleterre, où il fut chapelain des

armées du roi, et prêcha souvent à Oxford en présence de la cour. Sherlock, après la restauration, fut nommé recteur de Winwirk, au comté de Lancaster, puis docteur à Dublin. Ses principaux ouvrages sont : I. *La pratique du chrétien*, in-8°. II. *Méditations et prières pour l'Eucharistie.* III. *Les quatre fins de l'Homme.* IV. *Procès contre les quakers.*

SHERLOCK (Guillaume), savant théologien anglais, né en 1641, mort en 1707, fut curé à Londres, et maître du collége du Temple. Sherlock montra sous le règne de Jacques II, un grand zèle dans les querelles avec les catholiques romains. Pendant quelque temps, il refusa de prêter serment de fidélité au roi Guillaume ; mais il s'y soumit, et publia une apologie de sa conduite, qui fut sévèrement attaquée par les non-jureurs. Alors on le nomma chanoine de Saint-Paul : il eut avec le docteur South une longue querelle sur la doctrine de la Trinité. On a de ce théologien plusieurs ouvrages de morale, parmi lesquels on distingue le *Traité de la mort et du jugement dernier*, et celui de *l'immortalité de l'ame et de la vie éternelle.* Ils ont été traduits en français : le premier par Mazel, in-8°, 1696; le deuxième en 1708, in-8°, par de Marmande.

SHERLOCK (Thomas), prélat anglais, mort vers 1749, âgé d'environ 78 ans, était fils aîné du précédent. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du Temple, et enfin évêque de Bangor, de Salisbury et de Londres. Les livres que l'incrédulité produisit de son temps contre la religion en Angleterre, attirèrent son attention. Il combattit les Discours sur les fondemens et les preuves de la religion chrétienne, dans six *sermons* qu'il prêcha au Temple, lorsqu'il en était le maître. Abraham Lemoine les traduisit en français sous ce titre : *De l'usage et des fins de la Prophétie*, Amsterdam, 1729, in-8°. Le traducteur y a joint trois *Dissertations* savantes du même auteur. Sherlock attaqua encore Wolston. Il soutint contre lui la vérité de la Résurrection de J. C., dans un Traité intitulé *les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés selon les règles du barreau.* Lemoine a aussi traduit, in-12, cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois, ainsi que le précédent, tant en anglais qu'en français. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en français en 2 volumes, in-8°.

SHERMAN (Roger), sénateur des Etats-Unis, né en 1721, à Newton, dans le Massachussetts, fut privé des avantages d'une bonne éducation ; mais son génie et un travail infatigable lui firent surmonter toutes les difficultés, et acquérir un grand fonds de science. Il passa en 1743 à New-Milford, Connecticut; et, en 1754, ayant fait de rapides progrès dans l'étude et la connaissance des lois, il fut reçu au barreau. L'année suivante on le nomma à une place de justice de paix, et, en même temps, représentant à la législature et diacre de l'église ; il passa en 1761, au New-Haven, et en 1766, il devint assistant de la colonie, et fut nommé juge de la cour supérieure; il remplit cette place pendant 23 ans : il fut nommé en 1774 membre du pre-

mier congrès. Sherman fut un de ceux qui signèrent l'acte d'indépendance en 1776. Il était, pendant la guerre, membre du conseil de sûreté du gouverneur pour l'état de Connecticut, et l'un des membres les plus remarquables de la convention qui forma la constitution des États - Unis. Quand elle eut été adoptée, il devint membre du congrès. Enfin, en 1791, élu sénateur, il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1793. Sherman avait des talens solides et utiles dans des matières où d'autres auraient été rebutés par les difficultés. Capable de s'appliquer à de longues et profondes recherches, le travail était pour lui un besoin. Sa vie privée lui a concilié l'estime générale.

SHERRINGHAM (Robert), savant théologien anglais, mort en 1677, élève de Convil, au collége Caïus de Cambridge, où il eut une bourse. Elle lui fut ôtée dans le temps des guerres civiles, pour être resté attaché au parti du roi; alors il passa en Hollande, et, à la restauration, sa bourse lui fut rendue. Sherringham a publié : *De Anglorum gentis origine dissertatio*, in-8°. II. Une *Traduction en latin du livre hébreu* Jonas, avec des notes, in-4°. III. *La Suprématie du roi démontrée.* IV. Quelques *Sermons.*

SHERWIN (Jean-Keyse), célèbre graveur anglais, mort en 1790, était un simple bûcheron. Étant entré par hasard dans une salle où la famille de M. Milford dessinait, on lui mit un porte-crayon à la main, et on le pria en riant de copier un dessin difficile. Le bûcheron l'exécuta avec une telle précision, que la famille étonnée crut devoir encourager son talent, et l'envoyer à Londres, où il devint le plus célèbre élève de Bartolozzi. Ses dessins sont très-recherchés.

SHERWOD. *Voy.* Sherard.

SHIRLEY (Antoine), né à Wiston, dans le comté de Sussex, en 1565, montra de bonne heure, beaucoup de sagacité pour les affaires. La reine Élisabeth l'envoya en Amérique et ensuite en Italie. L'objet de cette dernière mission était de secourir les Ferrarais, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avaient fait leur paix, il passa en Perse avec des fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquaient, l'accueillit très-favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager d'armer contre les Turcs, tandis qu'il les attaquerait lui-même d'un autre côté. Shirley s'établit à la cour d'Espagne, et ne retourna plus en Perse. Il y vivait encore en 1631. La *Relation de ses Voyages* se trouve dans le Recueil de Purchass, Londres, 1625 et 1626, 5 volumes, en anglais.

SHIRLEY (Thomas), frère aîné du précédent, le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince luifit épouser une belle Circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais en Angleterre, il eut le désagrément d'y voir un nouvel ambassadeur persan le traiter d'imposteur. Jacques II, ne sachant quel était le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la

qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate. Shirley n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin, le 23 juillet 1627, à 63 ans. Sa veuve revint en Europe, et alla finir ses jours à Rome.

SHIRLEY (Jacques), poëte dramatique anglais, né à Londres en 1594, après avoir fait ses études à Oxford, embrassa la religion catholique, et s'appliqua ensuite à composer des *Pièces de théâtre*. La plupart eurent une approbation universelle; mais ce succès ne fut qu'éphémère, et on n'en représente aucune aujourd'hui. On a de lui des *Poésies*, Londres, 1646, in-8°. Shirley mourut en 1666, de l'effroi que lui causa l'incendie de cette ville. La même peur tua sa femme.

SHIRLEY (Guillaume), gouverneur de Massachussetts, né en Angleterre, fut d'abord destiné au barreau; à son arrivée à Boston, vers l'an 1733, il suivit cette profession jusqu'en 1741, où il devint gouverneur à la place de Belcher. Ce fut lui qui conçut le plan de l'expédition contre le cap Breton, qui eut tant de succès en 1745; mais si son entreprise mérite des éloges sous le rapport du courage, ses plans ne montrent pas beaucoup d'habileté dans la navigation ni dans la guerre. Il passa en Angleterre en 1745, laissant son lieutenant-gouverneur, Spencer Phipps, commander en chef: mais il revint en 1753; et l'année suivante, il fit un traité avec les Indiens orientaux, et parcourut tout le Kennebec où il éleva deux ou trois forts; en 1755 il commandait en chef les forces de l'Angleterre en Amérique. Il conduisit l'expédition contre Niagara et s'avança jusqu'à Oswego. En 1756, Shirley remit le commandement de l'armée à Abercromby, et fut rappelé du Massachussetts; il s'embarqua pour l'Angleterre, et eut Pownall pour successeur. Après avoir été long-temps gouverneur des îles Bahama, il retourna au Massachussetts, et mourut en 1771 à sa terre de Roxbury. Quoiqu'il eût rempli les emplois les plus lucratifs à la nomination du gouvernement anglais, il ne laissa point de fortune à ses enfans. L'abolition du papier-monnaie fut en grande partie due à sa fermeté et à sa persévérance. Sa pénétration et son adresse ont été généralement appréciées. Néanmoins comme officier militaire, il ne savait pas assez bien saisir le moment du succès. Pendant son administration, l'Angleterre commença à connaître de quelle importance était l'Amérique; les colonies apprirent à combattre, et furent ainsi préparées pour la lutte terrible qui devait avoir lieu peu après. Les instructions de Shirley, contenant tous les détails de l'expédition contre Louisbourg, se trouvent dans le premier volume des *Collections historiques*.

SHORE (Jeanne), Anglaise célèbre par sa beauté et les vicissitudes de sa fortune, était femme d'un orfèvre de Londres. Le roi Édouard IV, épris de ses charmes, l'enleva à son mari, et après la mort de ce prince, elle vécut avec le lord Hastings. Ce seigneur fut décapité par ordre de Richard, duc de Glocester, qui fit faire à Jeanne son procès comme sorcière; elle fut condamnée à une pénitence publique et à la perte de tous ses biens. Cette femme

infortunée mourut sous le règne de Henri VIII, réduite à la plus extrême nécessité. Le poète anglais, Nicolas Rowe, a trouvé dans son intéressante histoire le sujet d'une belle tragédie.

SHOVEL (Cloudesly), amiral anglais, commença sa carrière par être simple mousse, et servit, en 1674, sous Narborough, chargé de brûler les vaisseaux de Tripoli. Shovel montra tant d'intrépidité dans cette expédition, qu'il fut fait capitaine de vaisseau. Il se distingua de nouveau à la baie de Bantry, à la bataille navale de la Hogne, et à la prise de Malaga, en 1704. Nommé chevalier et amiral, il commanda la flotte qui prit Barcelonne; mais, en revenant, il fut assailli d'une tempête furieuse dans la Méditerranée, et son vaisseau fut fracassé contre les rochers de la Sicile, dans la nuit du 21 octobre 1705. Son corps ayant été retrouvé le lendemain sur le rivage, fut transporté en Angleterre et inhumé avec pompe dans l'abbaye de Westminster.

SHOWER (Jean), né à Londres, en 1660, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit respectable par l'usage de ses talens. On distingue parmi ses différens ouvrages, ses *Sermons sur les Sacremens*, et ses *Réflexions sur le temps et l'éternité*. Il mourut à Hoxton, en 1718, à l'âge de 58 ans.

SHREWSBURY (Élisabeth), fille de Jean Hardwick, né en 1619, morte en 1706, fut chargée de garder la reine d'Écosse, Marie Stuart, pendant les dix-sept années de sa captivité. Elisabeth Shrewsbury eut quatre maris, dont deux lui laissèrent toute leur fortune.

SHUCKFORD (Samuel), curé de Shelton, dans la province de Norfolk, puis chanoine de Cantorbéri, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. On a de lui : I. Une *Histoire du monde, sacrée et profane*, 3 vol. in-12; pour servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs*, de Prideaux. Ce livre, dont le premier volume parut en 1728, a été traduit en français par J. P. Bernard, chapelain de milord comte de Lorraine, et ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. Le second a été traduit par Chaufepié; et le troisième par Toussaint, Leyde, 1738 et 1752, 3 vol. in-12. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son Histoire jusqu'à l'an 747 avant J.-C., temps auquel Prideaux a commencé la sienne. II. Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en français, et qui est intitulé *La Création, et la Chute de l'Homme*, pour servir de supplément à la Préface de son *Histoire du monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières.

SHUTE (Josias), théologien anglais, mort en 1643, fut archidiacre de Colchester et recteur de Sainte-Marie-Wolnoth à Londres, où ses Sermons furent très-suivis. Il eut beaucoup à souffrir dans les guerres civiles. Il a laissé un volume de *Sermons* sur le 16e chapitre de la Genèse.

SHUTE (Samuel), gouverneur de Massachussetts, fils d'un des premiers bourgeois de Londres, dut sa première éducation aux soins de Charles Morton de Londres. Entré dans l'armée du roi Guillaume, il servit sous Marl-

borough, devint lieutenant-colonel, et fut blessé dans une des principales batailles de Flandre. Il arriva en 1716 à Boston, en qualité de gouverneur remplaçant Dudley, et resta dans cette place six ans. En 1723 il revint en Angleterre, se plaignant beaucoup de la province : le gouverneur Burnet lui succéda. Pendant son administration, il eut à soutenir de violens débats avec la chambre des représentans, et s'efforça vainement de se faire adjuger des appointemens fixes : c'était un objet auquel Dudley n'avait jamais pu parvenir. Le droit qu'il voulait avoir d'imposer silence à l'orateur lui fut refusé, et la chambre le dépouilla de toute son autorité comme commandant en chef; en conséquence de ces plaintes, une chartre explicative fut établie; elle confirma les gouverneurs dans tous les droits qu'il avait réclamés. Shute mourut en Angleterre, en 1742, âgé de 80 ans.

SHUTER (Edouard), excellent acteur anglais, né d'un porteur de chaise dans les environs de Covent-Garden. M. Chapman, acteur de ce théâtre, le prit pour marquer dans sa salle de billard; et les dispositions qu'il lui trouva décidèrent Rich, entrepreneur de ce spectacle, à l'engager à un prix très-bas, qui s'augmenta bientôt lorsque Shuter fut devenu le favori du public. Shuter, dès lors acteur d'importance, fut consulté par les beaux-esprits de son temps, encouragé et gâté par les applaudissemens. On se souvient encore du peu d'effet des critiques des journaux du temps, qui lui recommandaient plus de réserve dans ses plaisanteries.

SHYERS (Henri), graveur d'Anvers, qui vivait dans le dernier siècle, a laissé, entre autres ouvrages : *Les Pères de l'Eglise assemblés*, d'après Rubens; *Saint François d'Assise; Samson trahi par Dalila*, d'après Van Dyck, et divers sujets, suivant le Titien.

SIAGRIUS (Afranius), grand magistrat, bon politique et poëte médiocre, né à Lyon dans le 4[e] siècle, était préfet du prétoire en 381, comme le prouve le Code théodosien qui lui est adressé, et devint ensuite consul. Le poëte Ausone l'avait choisi pour son patron. Siagrius mourut à Lyon, et fut enterré dans l'ancienne église des Macchabées, où l'on vit longtemps son tombeau. Son neveu Siagrius adoucit les mœurs de Gondebaud, roi des Bourguignons, qui, par les conseils de ce ministre, s'efforça de policer son peuple.

SIBA, serviteur de Saül, que David chargea de prendre soin de Miphiboseth, fils de Jonathas. Siba fut exact à rendre ses bons offices à son maître pendant 14 ans; mais lorsque David fut obligé de sortir de Jérusalem pour échapper à Absalon, le perfide économe profita de cette conjoncture pour s'emparer des biens de Miphiboseth. *Voy.* ce nom.

SIBBALD ou SIBBALD (sir Robert), célèbre médecin écossais, né en 1643 au comté de Fife, mort en 1720, élève de l'université de Saint-André, occupa le premier la chaire de médecine dans cette université. Charles I[er] le fit chevalier. Ce savant a beaucoup voyagé en France et en Italie. A son retour, il donna un plan d'établissement pour un collége royal de médecine à Edimbourg, et il y forma un jar-

din botanique. Sibeald a laissé les ouvrages suivans : I. *Scotia illustrata, sive prodromus historiæ naturalis*, Edimbourg, 1684, in-fol. II. *Histoire de la juridiction des comtés de Fife et de Kincross*. III. *Phalainologia nova*, in-4°. IV. Quelques *Mémoires*, insérés dans les Transactions philosophiques.

SIBELIUS (Gaspard), théologien hollandais au 17ᵉ siècle, né à Deventer, et auteur d'un *Commentaire* sur le *Cantique des Cantiques*, et de plusieurs autres ouvrages imprimés en 5 volumes in-folio, plus savans que méthodiques.

SIBER (Urbain-Godefroy), professeur des antiquités ecclésiastiques à Leipsick, né à Schandau près de l'Elbe, en 1669, et mort en 1742, est auteur de plusieurs savans ouvrages en latin. Les principaux sont, une *Dissertation sur les tourmens qu'on faisait souffrir aux anciens martyrs*; une autre sur l'*Usage des fleurs dans les églises*.

SIBERUS (Adam), poète latin, né à Chemnitz, en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des *Hymnes*, des *Epigrammes*, et d'autres poésies, imprimées en 2 vol., et dans les *Deliciæ poetarum germanarum*. Ses vers, quoique languissans, ont de l'élégance et de la douceur.

SIBILET (Thomas), avocat au parlement de Paris, né dans cette ville, s'appliqua plus à la poésie française qu'à la jurisprudence. C'était un homme habile dans les langues savantes, et dans la plupart des langues de l'Europe. Il mourut à Paris le 28 novembre 1589, à l'âge de soixante-dix-sept ans, peu de temps après être sorti de prison, où il avait été enfermé pendant les troubles de la Ligue. On a de lui : I. *L'Art poétique français avec le quintil horatian*, par Ch. Fontaine, Paris, 1548; et Lyon, 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poètes de son temps qui avaient acquis le plus de réputation. On y donne les règles de tous les genres de poésie en usage sous le règne de Henri II. Cet ouvrage est encore bon à consulter par ceux qui aiment à suivre avec attention les progrès de notre littérature. II. *Iphigénie*, traduite d'Euripide, *ibid.*, 1549; recherchée pour la variété des mesures dans les vers, et d'autres ouvrages, qui ne méritent pas d'être cités ici.

SIBILOT, était un fou de la cour de Henri III, roi de France. Il remplit ce chétif emploi avec tant de distinction, que *fou* et *Sibilot* signifièrent long-temps la même chose. En voici un exemple, tiré de l'épigramme composée par le célèbre d'Aubigné, sur M. de Candale qui avait embrassé la religion prétendue réformée, pour plaire à la duchesse de Rohan, laquelle était de cette religion, et dont il était extrêmement amoureux :

Hé! quoi donc, petit Sibilot,
Pour l'amour de dame Lisette,
Vous vous êtes fait huguenot,
A ce que nous dit la Gazette?
Sans ouïr anciens, ni pasteurs,
Vous vous êtes donc fait des nôtres?
Vraiment nous en verrons bien d'autres,
Puisque les yeux sont nos docteurs.

SIBRAND-LUBBERT. *Voyez* Lubbert.

SIBTHORPE (Robert), théologien anglais, né au comté de Lincoln, mort en 1662, se distingua dans la chaire au commencement du règne de Charles Iᵉʳ, et

fut nommé chanoine de la cathédrale de Peterborough, et recteur de Burton-Latimers au comté de Northampton ; mais il perdit ces bénéfices dans le temps de la rébellion. Les Sermons de Sibthorpe ont été censurés par la chambre des communes.

SIBTHORPE (le docteur Jean), professeur royal de botanique dans l'université d'Oxford, fit deux voyages en Grèce pour y puiser des connaissances, et enrichir cette science par de nouvelles découvertes : ce fut à la suite des fatigues qu'il éprouva dans ces voyages qu'il mourut à Bath, le 14 février 1793. Il a laissé une collection précieuse en herbiers et en livres à la bibliothèque de l'université d'Oxford, 1794, grand in-8°. On lui doit encore *Flora græca*, Londres, 1807, grand in-fol. Cet ouvrage n'est pas encore achevé.

SIBYLLE, femme de Robert, duc de Normandie, donna une preuve rare d'amour conjugal. Son époux ayant été blessé par une flèche empoisonnée, les médecins annoncèrent que sa mort était certaine, si quelqu'un ne suçait promptement la blessure, et ne s'exposait à périr pour lui, Sibylle profita du sommeil de son époux pour sucer la plaie, et mourut victime de son dévouement.

SIBYLLE, marquise de Montferrat, et reine de Jérusalem, en 1186, sœur de Baudouin IV, épousa Gui de Lusignan. Les ennemis de son mari la voulurent porter à rompre son mariage. Elle feignit d'y consentir, et renvoya Gui. Quelque temps après, elle fit jurer aux chevaliers du Temple qu'ils se sommettraient à celui qu'elle prendrait pour époux. Ils en prêtèrent le serment ; alors Sibylle déclara que Gui avait toute sa tendresse, qu'elle le reconnaissait pour son mari, et le fit couronner.

SICARD, évêque de Crémone, sa patrie, s'occupa toute sa vie des affaires politiques. Il fit construire, dans le Crémonais, le château de Genivolta, appelé en latin *Jovis altæ*, et obtint d'Innocent III, en 1199, la canonisation de Saint Omobon, mort la même année. Il a fait plusieurs voyages en Orient et en Arménie avec le cardinal Pierre, légat du pape. On a de lui une Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à son siècle. Sicard mourut en 1215.

SICARD (Claude), jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités et la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, et de là en Egypte. Il mourut au Caire, le 12 avril 1726, avec la réputation d'un voyageur exact et d'un observateur intelligent. On a de lui une Dissertation sur le passage de la mer Rouge par les Israélites, et plusieurs écrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses intéressantes. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. in-12.

SICARD (l'abbé Roche-Ambroise), digne successeur de l'abbé de l'Épée (*voyez* ce nom), naquit à Fousseret, près Toulouse, le 20 septembre 1742. Il fit ses études, dans cette dernière ville, avec beaucoup de succès, et embrassa l'état ecclésiastique. Il devint ensuite vicaire-général de Condom, chanoine de Bordeaux, et membre des Académies et du Musée de cette ville, où il forma

un établissement pour l'instruction des sourds-muets. Ce fut là qu'il forma le plus intéressant de ses élèves, nommé Massieu. Il était à Paris en 1789, à l'époque de la mort de l'abbé de l'Épée, et il obtint sa place au concours qui fut ouvert en présence des commissaires de l'Académie française choisis pour cet objet. Il entra en fonctions en avril 1790, et dès lors consacra sa vie entière à l'instruction de ses élèves, et ne s'occupa plus que du soin d'améliorer le sort et de perfectionner l'intelligence de ces êtres disgraciés de la nature. Son établissement fut adopté par le gouvernement, et sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Les services que l'abbé Sicard rendait à l'humanité ne le mirent pas à l'abri des persécutions révolutionnaires. Il fut arrêté et enfermé à l'Abbaye après la journée du 10 août 1792; et, lors des massacres du 2 sept., il dut son salut au dévouement d'un horloger nommé Monnot. Rendu à la liberté, l'abbé Sicard reprit alors ses travaux philantropiques, et les continua avec le même zèle jusqu'à la révolution du 18 fructidor an 5 (1797), époque à laquelle il fut encore proscrit et condamné à être déporté à la Guyane comme rédacteur des *Annales catholiques.* L'abbé Sicard puisa des motifs de consolation dans l'indignation publique qu'excita son exil, et dans l'intérêt qu'on lui témoigna. Il fut obligé de se séparer encore de ses enfans adoptifs, et de prendre la fuite pour se soustraire au décret inique porté contre sa personne. Pendant plus de deux ans, son institut fut confié à des mains étrangères, et l'abbé Sicard ne put en reprendre la direction qu'après le 18 brumaire. Depuis ce temps, le vénérable instituteur a toujours été à son poste. Il a développé et perfectionné le système de son prédécesseur. Il est parvenu à étendre aux choses métaphysiques, le procédé qui avait déjà réussi pour les choses matérielles. C'était un spectacle attendrissant et solennel, d'assister aux travaux publics de cet habile et zélé professeur. Son génie, auquel s'alliaient la patience et la douceur, créait pour ainsi dire, des facultés nouvelles dans des êtres sur lesquels la nature semble avoir épuisé ses rigueurs, et complétait en quelque sorte leur existence. L'institut des sourds-muets a eu pour témoins de ses opérations les plus illustres personnages. L'illustre directeur de cet établissement recevait les hommages de tous les étrangers de distinction qui venaient visiter la capitale. La reine de Suède lui envoya, en 1815, l'ordre de Wasa, en le remerciant par une lettre très-flatteuse de ce qu'il voulait bien aider de ses lumières la nouvelle institution des sourds-muets de Stockholm. En 1817, il fit un voyage en Angleterre, et reçut de la reine et des personnes les plus considérables l'accueil le plus honorable. Membre de la deuxième classe de l'Institut, depuis sa création en 1796, il fut conservé membre de l'Académie française par l'ordonnance royale du 21 mars 1816. L'abbé Sicard est mort à Paris, le 9 mai 1822. Il était un des meilleurs grammairiens de France, et il a laissé un grand nombre d'ouvrages utiles sur cette science et sur la théorie des signes. Nous allons citer les plus connus : I. *Mémoire sur l'art d'instruire les sourds-muets de naissance,* 1789, in-8°.

II. *Catéchisme ou instruction chrétienne, à l'usage des sourds-muets*, 1796, in-8°; imprimé par les sourds-muets. III. *Manuel de l'enfance, contenant des élémens de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1795, in-12. IV. *Élémens de la grammaire générale appliquée à la langue française*, 1799, 2 volumes in-8°; troisième édition, 2 vol. in-8°. Dans cet ouvrage estimable, l'abbé Sicard se montre l'un des plus profonds physiciens de l'époque actuelle. « Sans être arriéré sur aucune partie de la science, dit Chénier, M. Sicard semble redouter les innovations, et le principal mérite qu'il déploie dans ses élémens de grammaire générale, est d'exposer clairement les théories qu'ont inventées ses prédécesseurs. Il suit tour à tour Lancelot, Beauzée, Condillac, quelquefois, mais plus rarement, M. Dommergue. Il est tellement circonspect, que pour l'orthographe il n'approuve pas même les légers changemens faits par Voltaire, et qui n'ont seulement d'autres défauts que celui d'être insuffisans. Néanmoins dans une partie plus importante, les conjugaisons françaises, il adopte en entier l'opinion de Beauzée, sans être effrayé, sinon par les divisions multipliées d'un tel système, du moins par les singuliers résultats qui en sont la suite. Au reste, le livre de M. Sicard est une grammaire complète : l'auteur va jusqu'à donner les règles de la versification française, et celles des petits genres de poésie : ce qui paraît dépasser la grammaire, et surtout la grammaire générale. Quelques lecteurs lui reprochent de pousser trop loin la clarté, d'ailleurs si nécessaire, d'avoir peur de n'en jamais assez dire, et de prodiguer les développemens au point que, dans son ouvrage, la partie relative aux conjugaisons est plus longue à elle seule, que toute la grammaire de Port-Royal. On ne risquerait point de telles censures, si l'on négligeait moins d'entrer dans l'esprit de l'auteur. Il connaît la meilleure manière d'enseigner, comme il le prouve tous les jours, depuis qu'il dirige le célèbre établissement des sourds-muets : en composant sa grammaire, il s'est occupé de ses élèves et de ses enfans. C'est pour cela qu'il fait succéder à ses chapitres autant de leçons dialoguées par demandes et par réponses, et qu'il développe dans chaque leçon ce qu'il vient de développer dans chaque chapitre. C'est encore pour cela qu'il s'adresse quelquefois aux sages instituteurs, et aux mères sensibles, et qu'il se livre à des digressions morales qui lui font beaucoup d'honneur, sous des rapports étrangers à la grammaire. Il est accoutumé d'ailleurs à parler long-temps, puisqu'il est obligé de parler seul, et l'on sent qu'il écrit comme il parle ; aussi ne fait-il pas difficulté de fondre en entier dans son ouvrage, les leçons qu'il improvisait à l'école normale, quand il y professait l'art de la parole ; mais l'abondance de son style est estimable, en ce qu'elle convient aux jeunes esprits, qu'une extrême attention fatigue. Une instruction élémentaire qu'il a voulu donner à l'enfance, et sous ce point de vue, on ne saurait lui accorder trop d'éloges pour avoir si bien rempli le but intéressant qu'il s'est proposé. » V. *Annales catholiques*, 1797, in-8° ; ouvrage périodique

dont le titre a souvent changé, et auquel MM. Jauffret et de Boulogne ont aussi beaucoup contribué. L'abbé Sicard a seul signé depuis le nº 21, jusqu'au tome 3; ce fut la part qu'il prenait à la rédaction de ce recueil, qui le fit condamner à la déportation. Dans les numéros précédens, il signait *Dracis* qui était l'anagramme de son nom. VI. *De l'homme et de ses facultés physiques et intellectuelles, de ses devoirs et de ses espérances;* ouvrage traduit de l'anglais, avec des notes explicatives, 1802, 2 volumes in-8°. VII. *Théorie des signes,* 1808, in-8°; on y a mis de nouveaux titres en 1814. VIII. *Pasigraphie,* ou *premiers élémens de l'art d'écrire et d'imprimer en une langue, de manière à être entendu dans toute autre langue sans traduction inventée,* par D. M. A. M. d'I...., et rédigée par l'inventeur lui-même, et par R. A. Sicard, Paris, 1 vol. in-8°, 1796; le modeste instituteur mit beaucoup de zèle à publier cette nouvelle découverte. IX. *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, pour servir à l'instruction des sourds-muets,* 1800, in-8°, fig.; 1803, in-8°. X. *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture Sainte,* revu et corrigé, 1813. XI. Une nouvelle édition du *Traité des Tropes* de Dumarsais, 1803, in-12. XII. Plusieurs morceaux de grammaire générale, dans le recueil des séances des écoles normales.

SICCAMA (SIBRAND), antiquaire, né à Bolswerd, dans la Frise, vers 1570, était versé dans le droit, l'histoire de sa patrie et les antiquités romaines. Nous avons de lui : I. *De judicio Centumvirali lib.* 2, Franeker, 1596, in-12, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 2. II. *De veteri anno romano Romuli et Numæ-Pompilii antitheses.* III. *Fastorum calendarium libri duo ex monumentis et numismatibus veterum;* ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4°, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 8, de même que le précédent. IV. *Antiquæ Frisiorum leges,* avec des notes, Franeker, 1617, in-4°.

SICERAM (EVERARD), né à Bruxelles, où il était joaillier, vivait au commencement du 17ᵉ siècle : il a traduit en stances flamandes de huit vers d'*Orlando furioso* de l'Arioste; chaque chant est précédé d'une petite estampe en taille-douce, et d'un argument aussi en huit vers, qui a été imprimé à Anvers, en 1615, avec les portraits de l'Arioste et de Siceram. Aucun bibliographe n'a parlé de cet ouvrage fort rare.

SICHARD (JEAN), professeur en droit à Tubingue, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé* latin d'Anien, des 8 premiers livres du Code théodosien, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de Caïus, et une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius Paulus. Son commentaire latin sur le Code eut beaucoup de cours autrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva et la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob et à ses fils, il l'obtint, à condition que lui et tous ceux de Sichem se feraient circoncire. Ce

n'était qu'un prétexte pour couvrir le barbare projet de vengeance que méditaient les frères de Dina : ils se servirent de cette cérémonie de religion pour l'exécuter. Le troisième jour, lorsque la plaie était la plus douloureuse, et que les Sichimites étaient hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent d'hommes. Après avoir assouvi leur vengeance, ils satisfirent leur avarice par le pillage de la ville, et l'enlèvement des femmes et des enfans qu'ils réduisirent en servitude.

SICINIUS-DENTATUS, tribun du peuple romain, porta les armes pendant 40 ans, se trouva à 121 combats ou batailles; gagna 14 couronnes civiques, 3 murales, 8 d'or, 83 colliers de ce même métal, 60 bracelets, 18 lances, 23 chevaux avec leurs ornemens militaires, dont 9 étaient le prix d'autant de combats singuliers desquels il était sorti vainqueur. Il avait reçu 45 blessures toutes honorables, dont 12 à la reprise du Capitole sur les Sabins. Appius, décemvir, pour se venger de ce qu'il frondait hautement la tyrannie des décemvirs, l'envoya à l'armée avec le titre de légat, sous prétexte de lui faire honneur, mais en effet pour le perdre. A son arrivé au camp, on le détacha avec un parti de 100 hommes qui avaient ordre de le tuer. Il se défendit d'une manière qui tient du merveilleux. Denys d'Halicarnasse assure qu'il en tua 15, en blessa 30, et que les autres furent obligés de l'accabler de loin à force de traits et de pierres, vers l'an 405 avant J.-C. Il avait alors 58 ans, et portait le beau surnom d'*Achille romain*, qu'il méritait à tant de titres.

SIDETA (MARCELLUS), ancien auteur, dont nous avons : *De remediis ex piscibus fragmentum pœmatis de re medicâ*, grec et latin, interp. Fed. Morello, Lutetiæ, 1591, in-8°.

SIDNEY (HENRI), grand homme d'état d'Angleterre, d'une famille illustre du comté de Surrey, mort en 1586, était, en 1513, étudiant au nouveau collége d'Oxford. Après avoir achevé ses études, ce seigneur parut à la cour. Edouard VI l'honora de sa faveur, le créa chevalier, le chargea ensuite de l'ambassade de France. Sous le règne suivant, Sidney eut la charge de collecteur des revenus d'Irlande; et sous celui d'Elisabeth, il fut créé chevalier de la Jarretière. Enfin, en 1568, il fut nommé lord député d'Irlande. Ce seigneur a été enterré à Penshurst, au comté de Kent : c'était une terre qu'il ne possédait que depuis quelque temps. Sidney a fait imprimer les *Statuts d'Irlande;* et quelques-unes de ses *Lettres à son fils* ont été publiées à Londres, 1746, 2 vol. in-folio.

SIDNEY (sir PHILIPS), né en 1554, fils du précédent, fit ses études à Oxford avec distinction. Il se trouva à Paris lors du massacre de la Saint-Barthélemi, et eut le bonheur de trouver un asile dans la maison de Walsingham, alors ambassadeur d'Angleterre. Au retour de ses voyages, le comte de Leicester, son oncle, le fit venir à la cour, où il devint l'un des plus grands favoris de la reine Elisabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. La prudence et la capacité avec lesquelles il se conduisit, frappèrent tellement les Po-

lonais, qu'ils voulaient l'élire pour leur roi; mais sa souveraine ne voulut point y consentir. Cette princesse le connaissant également propre aux armes et à la négociation, l'envoya en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna de grandes preuves de courage; mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après, en 1586. On a de lui plusieurs ouvrages: le principal est son *Arcadie*, Londres, 1662, in-folio, qu'il composa à la cour de l'empereur, et qu'il donna sous le nom de la comtesse de Pembroke sa sœur. (*Voyez* PEMBROKE.) Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avait prié de jeter au feu l'Enéide; mais, quoique la production du poète anglais valût infiniment moins que celle du poète latin, on ne lui obéit pas. Tel était cependant l'enthousiasme qu'avaient inspiré sa réputation et les honneurs qui s'étaient accumulés sur lui, qu'en 1633, on en était déjà à la huitième édition de cet ouvrage, qu'il n'avait composé que pour l'usage de sa sœur Marie, épouse de Henri, comte de Pembroke. Baudouin en a donné une mauvaise traduction, en 1624, 3 vol. in-8°.

SIDNEY (ALGERNON), cousin germain du précédent, fils cadet de Robert, comte de Leicester, avait été colonel dans l'armée du parlement opposée à Charles Ier, roi d'Angleterre. Rome n'eut peut-être jamais de républicain plus ardent, plus fier; c'était un second Brutus. Il fit la guerre à Charles. Il se ligua, sans être d'aucune secte, ni même d'aucune religion, avec les enthousiastes qui se saisirent du glaive de la justice pour égorger ce prince infortuné. Son enthousiasme pour le gouvernement républicain devait le rendre l'ennemi naturel de Cromwell; aussi, lorsqu'il se fut déclaré protecteur, Sidney se retira et ne voulut point participer, par sa présence, à la tyrannie de cet usurpateur. Il fut nommé en 1659, par le conseil d'état, pour se rendre dans le Sund, pour traiter de la paix entre les rois de Suède et de Danemarck. Terlon, ambassadeur de France dans cette dernière cour, trouva dans la bibliothèque du monarque danois, les deux vers suivans écrits de la main de Sidney, dans le livre de devises qu'on présentait ordinairement aux étrangers dans les cours du nord:

. . . . . manus hæc inimica tyrannis
Ecce petit placidam sub libertate quietem.

A la restauration, Sidney ne voulut point accepter personnellement pour lui l'amnistie accordée à la nation entière; il continua à vivre chez l'étranger jusqu'en 1677. A cette époque, il repassa en Angleterre, et obtint du roi son pardon particulier, d'après les promesses réitérées de son obéissance à l'avenir. Burnet observe « qu'il revint dans un moment où la cour de France venait d'obtenir pour lui la permission de son retour, où le parlement pressait le roi de déclarer la guerre à cette couronne; et que faisant tout ce qui dépendait de lui pour éloigner le peuple de cette guerre, tandis qu'il disait à ceux vis-à-vis desquels il pouvait s'exprimer librement, que les deux cours s'entendaient, et que celle d'Angleterre n'avait d'autre but

que de lever une armée qu'elle formerait et entretiendrait sur le continent : cette conduite le faisait regarder comme un agent soudoyé par la France. » En 1683, il fut accusé d'avoir trempé dans une conspiration contre le roi : traduit devant sa majesté et son conseil, il répondit qu'il se défendrait contre les accusations intentées contre lui, mais qu'il ne voulait pas, par une justification vague, en provoquer de nouvelles. On le renvoya au chef de justice Jeffreys, comme prévenu de haute trahison, et il fut jugé coupable. Il en appela au roi pour la révision de son procès, et sa démarche n'aboutit qu'à faire différer son exécution. Lorsque l'ordre en fut donné, il dit au shériff qu'il ne demandait rien pour lui, pour qui dans ce moment le monde cessait d'être quelque chose; mais qu'il desirait qu'on examinât combien étaient coupables les juges qui l'avaient condamné. Il fut décapité le 7 décembre 1683, à la Tour, à l'âge d'environ 66 ans. La sentence prononcée contre lui fut abolie la première année du règne de Guillaume. Burnet, qui l'avait connu personnellement, le dépeint comme un homme d'un courage extraordinaire, ferme jusqu'à l'obstination; sincère, mais d'un tempérament brusque et d'un orgueil qui ne supportait aucune contradiction. Il était chrétien, mais à sa mode; éloigné de tout culte extérieur, fuyant les temples, croyant que la philosophie suppléait à tout, et surtout détestant la monarchie. On a de Sidney un *Traité du gouvernement*, dont la première édition est de 1698, et la seconde de 1704, in-folio. Il y en a deux autres éditions, l'une de 1751, petit in-folio; l'autre de 1773, grand in-4°. Il a été traduit en français par Samson, et publié à La Haye, en 1702, en 4 vol. in-12. L'auteur veut qu'on soumette l'autorité des monarques à celle des lois, et que les peuples ne dépendent que d'elles. Il y a dans son ouvrage des réflexions hardies, quelques paradoxes, et des idées qui ne sont pas assez développées.

SIDONIUS - APOLLINARIS (CAÏUS SOLLIUS), fils d'Apollinaire, qui avait eu les premières charges de l'empire dans les Gaules, naquit à Lyon, vers l'an 430. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice, et employé dans diverses ambassades. Humble, détaché du monde, et compatissant aux souffrances des malheureux, Sidonius fut élevé malgré lui, en 472, sur le siége de la ville d'Auvergne, qui prit dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment, il s'interdit la poésie, qu'il avait beaucoup aimée, et fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui était naturel. Il étudiait continuellement l'Écriture Sainte et la théologie, et fit de si grands progrès, qu'il devint bientôt comme l'oracle de la France. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un temps de famine il nourrit, avec le secours de son beau-frère Ecdice, non-seulement son diocèse, mais aussi plus de quatre mille personnes que la misère y avait attirées. Il mourut le 23 août 488. Il reste de lui six livres d'Épîtres et vingt-quatre pièces de Poésie. Les meilleures éditions sont celles du président Jean Sa-

varon, 1609, in-4°, et du père Sirmond, 1652, in-4°, avec des notes pleines d'érudition. La première édition datée est de Milan, 1498, in-folio. Ses *Lettres*, avec le recueil de ses poésies, ont été traduites en français par Edme de Sauvigny, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Son *Panégyrique* de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant pour nous, parce qu'il y décrit la manière de combattre et de s'habiller des Français de son temps. Son Eloge du sénateur Avitus, dont il avait épousé la fille, fut récompensé par une statue couronnée de laurier, élevée dans la place Trajane par l'ordre du sénat.

SIDRACH. *Voy.* ANANIAS.

SIDRONIUS. *Voy.* HOSSCH.

SIEMIENOWICZ (CASIMIR), gentilhomme polonais du dernier siècle, embrassa le métier de la guerre, où il se distingua dans l'artillerie. Il dut ses succès à une étude profonde de la pyrotechnie militaire. Le Traité qu'il publia sur cette science, à Amsterdam, en 1650, in-folio, fig., serait un des plus complets, suivant Blondel, si l'auteur avait pu en donner la seconde partie, qui devait contenir tout ce qui concerne les mortiers, leur origine, leurs diverses figures et leur usage; mais cette seconde partie n'a jamais paru, et c'est une perte réelle pour la science. Cet ouvrage a été traduit en français par P. Noiset, Amsterdam, 1654, in-folio, figures.

SIENNE (GÉRARD DE), savant augustin du 14° siècle, se rendit célèbre à l'université de Paris, en expliquant ses questions appelées *Quolibétiques*, qu'il fit ensuite imprimer. De retour en Italie, il enseigna quelques années la théologie à Bologne et à Sienne, et mourut encore jeune dans cette permière ville, en 1336. Outre les questions dont on vient de parler, il a composé divers ouvrages de théologie, qu'on n'est point tenté de rechercher.

SIENNE. *Voyez* CATHERINE, GUI, et SIXTE.

SIENNES (ANTOINE DE), religieux dominicain, né en 1539, à Guimaraens, en Portugal, enseigna la philosophie à Lisbonne, et fut créé docteur à Louvain, en 1571. Banni des états du roi d'Espagne pour s'être déclaré en faveur de don Antoine de Beja, qui se donnait pour roi de Portugal, il mena une vie errante, et mourut à Nantes, en 1585. On a de lui : I. Une *Chronique* de son ordre, en latin, Paris, 1585, in-8°. II. *Bibliothèque des écrivains* de son ordre. Ces ouvrages, écrits sans goût, sont pleins de fautes. On a encore de lui des *Notes* sur les ouvrages de Saint Thomas, etc. *Voyez* le P. Quétif, dans son ouvrage sur les Ecrivains dominicains.

SIEVERS (JOSEPH, comte DE), diplomate et général russe, issu d'une famille d'origine suédoise, était conseiller intime de l'impératrice de Russie et gouverneur de Nowogorod, lorsqu'il fut nommé, en 1793, ambassadeur en Pologne, où il prépara le démembrement de ce malheureux royaume. Il déploya dans cette mission une politique pleine d'astuce et de mauvaise foi, qui, secondée par la force des baïonnettes et par celle de l'or, lui fit obtenir le résultat qu'il se proposait; sa conduite le rendit odieux en Pologne, et il y fut remplacé par le général Igelstrom. Le comte de Sievers mourut vers 1800, dans

une sorte d'obscurité.

SIFFRIDUS, de Misnie en Saxe, prêtre du 14ᵉ siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'en 1307. George Fabricius, qui a publié cet ouvrage, ne le commence qu'à l'an 458, et passe le reste comme inutile, ayant même retranché tout ce qu'il a trouvé exposé suffisamment dans d'autres auteurs. Pistorius en a publié une partie en 1583 : elles s'étendent depuis l'an 458 jusqu'à l'an 1307. Il ne faut pas confondre cet auteur avec un autre Sifride ou Sifroi, qui vivait vers le milieu du 15ᵉ siècle, et qui est auteur des décisions suivantes : I. *Si un prince chrétien peut permettre l'usure aux juifs, et s'il lui est permis de restreindre la liberté des mariages pour la liberté de l'état.* II. *Si on peut absoudre un chrétien qui loue sa maison à un juif usurier.* III. *Si les ventes de revenus avec pacte de revendre, sont permis.* IV. *Si le voleur peut employer à de pieux usages les choses qu'il a volées.* Ces décisions sont renfermées dans deux petits livrets devenus fort rares.

SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre orientale, appelé par Bède, roi très-éclairé et très-chrétien, travailla à propager la foi dans ses Etats, fonda des églises, des monastères et des écoles, descendit ensuite du trône pour se faire moine à Cnobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné en 642, avec Egrich son cousin, qu'il avait mis sur le trône en sa place. On célèbre sa fête dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire Iᵉʳ, eut pour son partage le royaume d'Austrasie, l'an 561. Il épousa Brunehaut, qui d'arienne s'était rendue catholique. Les commencemens de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses Etats ; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jusqu'au-delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilpéric, roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse et femme de Chilpéric. Les succès de Sigebert furent rapides, et la victoire le suivait partout, lorsqu'il fut assassiné, l'an 575, par les gens de Frédegonde, la source des malheurs de Chilpéric, qui l'avait épousée après Galsuinte. Ce prince fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisait les délices par son affabilité, sa douceur, sa générosité.... Il ne faut pas le confondre avec Sigebert, dit *le Jeune*, fils de Dagobert, et son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 638. Ce dernier prince, mort en 650, à vingt ans, a été mis au nombre des saints.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, mort en l'an 1112, passait de son temps pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poète. Il prit parti dans les querelles de Grégoire VII, d'Urbain II et de Paschal II, avec l'empereur Hen-

ri IV, et il écrivait contre ces pontifes sans aucun ménagement. Sigebert est auteur d'une *Chronique* dont la meilleure édition est celle d'Aubert Le Mire, Anvers, 1608, in-8°. Elle est écrite en style lâche; mais on y trouve des choses curieuses et des faits exacts. On a encore de lui un *Traité des hommes illustres*, dans la Bibliothèque ecclésiastique de Fabricius, Hambourg, 1718, in-folio.

SIGEBRAND, évêque de Paris, fut placé sur ce siége par la protection de la reine Batilde. Il répondit très-mal au choix dont l'avait honoré cette princesse. Ce prélat ambitieux, pour annoncer son crédit avec plus de faste, laissa mal interpréter les bontés de la reine en sa faveur. Les seigneurs, que son orgueil blessait, eurent la lâcheté de le faire assassiner. Batilde, instruite des calomnies dont la présomption de Sigebrand l'avait rendue l'objet, prit dès lors le monde en horreur, et se retira dans l'abbaye de Chelles.

SIGÉE (Louise), en latin, *Aloysia Sigea*, née à Tolède, et morte en 1560, était fille de Diégo Sigée, homme savant, qui, après l'avoir élevée avec soin, la mena avec lui à la cour de Portugal, où elle fut mise auprès de l'infante Marie, qui aimait les sciences; Alphonse Cueva de Burgos l'épousa. Cette femme savait l'hébreu, l'arabe, le grec et le latin, et écrivit au pape Paul III des *Lettres* en ces différentes langues. On a de Louise Sigée un poëme latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, dit le peuple, des tritons jouant du cornet, et d'autres ouvrages. Le livre infâme *de arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle; et ceux qui le lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorier. *V.* ce mot.

SIGISMOND (S.), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebauld, son père, qui était arien. Le fils abjura cette hérésie. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre, et le dépouilla de ses états. Sigismond fut défait, pris, et envoyé à Orléans, où il fut cruellement jeté dans un puits avec sa femme et ses enfans, l'an 523.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV et frère de l'empereur Wenceslas, né en 1368, obtint la couronne de Hongrie, en 1386 (*Voy.* Gara), et fut élu empereur en 1410. (*Voyez* Josse.) Deux ans après il essuya un échec considérable. (*Voyez* Moyse.) Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise. A cet effet, il passa les Alpes et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. Sigismond choisit la ville de Constance pour être le théâtre où cette assemblée auguste devait se tenir. A ce concile, commencé en 1414, se rendirent plus de dix-huit mille prélats ou prêtres, et environ seize mille princes ou seigneurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et se rendit maître du concile, en mettant des soldats autour de Constance pour la sûreté des Pères. Son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Le pape Benoit XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond

fit le voyage du Roussillon, pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Église et à la France. Il revint à Constance sans avoir réussi. Ses soins contribuèrent cependant à la fin du schisme; mais en donnant la paix à l'Église, il s'attira une guerre cruelle. Jean Hus et Jérôme de Prague avaient été condamnés au feu par le concile, et brûlés. Les hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. Ziska était à leur tête; il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine, en 16 années, réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne et la terreur des croisades. Ce prince mourut le 8 décembre 1437, après avoir apaisé le reste des troubles de Bohême, et fait reconnaître Albert V, duc d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui l'aigle à deux têtes a toujours été conservée dans les armoiries des empereurs. Il avait régné cinquante-un ans en Hongrie, vingt-sept dans l'empire, et dix-sept en Bohême. Il ne laissa qu'une fille de sa seconde femme, Barbe de Cilley. Cette riche héritière, nommée Elisabeth, fit passer tous les biens de la maison de Luxembourg dans celle d'Autriche, par son mariage avec Albert V, célébré en 1422.... Sigismond était bien fait, poli, fidèle à ses promesses, ami des gens de lettres, indulgent et sévère à propos. Il était si savant, qu'on lui donna le surnom de *Lumière du monde*. Il parlait facilement plusieurs langues, et régnait avec gloire en temps de paix : il fut malheureux en temps de guerre. Naturellement avare, mais prodigue par orgueil, il regrettait toutes les dépenses qui n'avaient point d'éclat. Quoiqu'il sût interrompre les plaisirs pour les affaires, il se livra trop à son amour pour les femmes, et souffrit les excès de l'impératrice, qui supportait les siens. La couronne impériale, rentrée après sa mort dans la maison d'Autriche, n'en sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740. *Voy.* SIGNET.

SIGISMOND, archiduc d'Autriche. *Voy.* NICOLAS.

SIGISMOND Ier, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, parvint au trône en 1507, par les suffrages des anciens des Lithuaniens et des Polonais. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement par la faiblesse de ses prédécesseurs. Il remit la république dans son ancien lustre, au dedans et au dehors, battit les Moscovites et les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers Teutoniques quelques villes qu'ils avaient enlevées à la Pologne, tailla en pièces, l'an 1531, les Valaques qui avaient fait une irruption dans ses Etats, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce grand prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'était un sage sur le trône, un souverain bienfaisant, un juste appréciateur du mérite, enfin le modèle des rois. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonais, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes. Sigismond était d'un

caractère sérieux, mais affable; extrêmement simple dans ses habits et ses repas, comme dans ses manières : il était sans ambition, et refusa les couronnes de Suède, de Hongrie et de Bohême, qui lui furent offertes. Il avait une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son temps. Il eut de son second mariage avec Bonne, fille de Jean Sforce, duc de Milan, un fils et quatre filles.

SIGISMOND II, fils du précédent, surnommé *Auguste*, parce qu'il était né le premier du mois d'août, lui succéda en 1548. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avait épousée en secret, les honneurs qui lui étaient dus en qualité de reine. La nation délibéra, dans une diète, si elle ne casserait point un mariage si disproportionné; mais Auguste résista à ses menaces. Pour gagner la noblesse polonaise, il permit d'envoyer leurs enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne : ce qui avait été défendu jusqu'alors. Ce fut par là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite, son zèle pour la catholicité se réveilla; mais il n'opéra pas de grands fruits. Ce prince acquit la Lithuanie à la couronne. Il mourut le 7 juillet 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste était brave, quoiqu'il aimât la paix; lent dans le conseil et vif dans l'exécution. Il connaissait les hommes, il les aimait. Son éloquence était persuasive. Les Polonais trouvèrent toujours en lui un père tendre, qui aimait à pardonner, un juge équitable, un roi vigilant, et qui s'offensait de la flatterie. L'étude des sciences faisait son amusement dans un siècle où l'ignorance était comme l'un des titres de la noblesse. L'amour excessif des femmes fut presque la seule chose qu'on lui reprochât. (*Voyez* BARBE.) Mencken fit imprimer, en 1703, à Leipsick, in-8°, les *Lettres* et les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient en outre les Lettres attribuées au roi Battori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, fut élu roi de Pologne, en 1587, et obtint la couronne à l'exclusion de Maximilien d'Autriche qui avait été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son père, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi, zélé catholique, ne tarda pas de déplaire à ses nouveaux sujets, zélés protestans. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, et se fit mettre la couronne de Suède sur la tête, en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux; il eut d'autres démêlés avec les Tartares et les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisait essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence formaient le caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suède en voulant embrasser vivement les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zèle qui le priva de l'empire de Moscovie. Trop attaché à son sentiment, il ne consulta pas assez le génie des peuples, le

temps et les circonstances. Sigismond épousa successivement les deux sœurs, Anne, fille de Charles, archiduc d'Autriche, morte en 1598; et Constance, sa sœur, morte en 1631. Uladislas, fils de la première, fut son successeur. *Voy.* Pikarski.

SIGISMOND. *Voyez* Ladislas.

SIGLERUS (Michel), syndic d'Hermanstadt en Transylvanie, vers 1650, est auteur d'une *Histoire de Hongrie*, en latin, insérée dans la Collection historique imprimée à Presbourg, 1735, in-fol.

SIGNET (Guillaume), gentilhomme français, célèbre dans l'histoire par l'honneur qu'il reçut de l'empereur Sigismond. Ce prince, passant par la France, en 1416, pour aller en Angleterre, séjourna quelque temps à Paris. Ayant eu la curiosité de voir le parlement, il y alla un jour d'audience. Il entendit plaider une cause qui était commencée, touchant la sénéchaussée de Beaucaire ou de Carcassonne, pour la possession de laquelle Guillaume Signet et un chevalier étaient en contestation. Une des principales raisons qu'on alléguait contre Signet était qu'il n'avait pas la qualité requise, et que cet office avait toujours été exercé par un chevalier. L'empereur, ayant ouï cette contestation, demanda une épée à un de ses officiers, et appela Signet, auquel il la donna en le faisant chevalier; puis il dit à sa partie : « La raison que vous alleguez cesse maintenant, car il est chevalier.» Quoique ce procédé de l'empereur ne fût pas approuvé généralement, on ferma les yeux sur cette espèce d'attentat, et Signet gagna sa cause.

SIGMARINGEN-FIDÈLE (St.), né à Sigmaringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence dans l'Université de Fribourg. Quelques gentilshommes curieux de voyager ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et devint célèbre dans le barreau; mais, redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la congrégation de la Propagande, instruit de son mérite, le préposa aux missions qui devaient se faire chez les Grisons; il s'acquitta de son emploi avec zèle. Il fut massacré le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

SIGNORELLI (Lucas), peintre, natif de Cortone, mort en 1521, âgé de 82 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, à Cortone et à Rome. La partie dans laquelle il excellait le plus était le dessin. Il mettait beaucoup de feu et de génie dans ses compositions. Le célèbre Michel-Ange en faisait un cas singulier, et n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste. Lucas était élève de Pietro della Francisca. Il peignait tellement dans sa manière, qu'il est difficile de pouvoir distinguer leurs ouvrages.

SIGONIUS (Charles), d'une famille ancienne de Modène, fut destiné par son père à la médecine; mais son goût le portait à la littérature. Il professa les humanités à Padoue, et obtint une pension de la république de Venise. Il alla mourir dans sa patrie, en

1584, à 60 ans. Ce savant avait de la difficulté à parler; mais il écrivait bien, et sa latinité est assez pure. Son esprit était modéré. Il refusa d'aller auprès d'Étienne Battori, roi de Pologne, qui voulait le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier; et quand on lui en demandait la raison, il répondait : « Minerve et Vénus n'ont jamais pu vivre ensemble. » On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis à Milan, en 1732 et 1737, 6 vol. grand in-fol.; avec la Vie de l'auteur par le célèbre Muratori. Les principaux sont : I. *De republicâ Hebræorum;* traité méthodique, et qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles. II. *De Republicâ Atheniensium libri IV*, savant et recherché. III. *Historia de occidentis imperio;* livre nécessaire pour connaître l'histoire de la décadence de l'empire romain, et la formation des principautés d'Italie. IV. *De regno Italiæ libri viginti*, depuis 679 jusqu'à l'an 1300; traité plein de recherches, d'exactitude, et d'une sage critique. V. *Regum, consulum, dictatorum ac censorum romanorum fasti*, Venise, Paul-Manuce, 1555, in-folio, édition très-rare. VI. Une *Histoire ecclésiastique*, imprimée à Milan, en 1734, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. Sigonius, ayant rassemblé quelques fragmens qui restaient du Traité de Cicéron sur la consolation, imagina de refaire cet ouvrage, en ajoutant les morceaux et les développemens qui s'étaient perdus. Il écrivait si bien en latin que son écrit fit illusion à tous les érudits de son siècle; et malgré la découverte de la fraude, les meilleurs éditeurs de Cicéron n'en ont pas moins inséré l'ouvrage de Sigonius dans le recueil des Œuvres complètes de l'orateur romain. *Voy.* Grouchi.

SIGORGNE (Pierre), docteur de Sorbonne, ancien doyen de l'église de Mâcon, vicaire-général du même diocèse, abbé de Bonnevaux, correspondant de l'Académie des sciences, de l'Institut national, de l'Académie de Nanci, de la Société des sciences et des arts de Mâcon, etc., naquit à Rambercourt-aux-Pots, en Lorraine, le 25 octobre 1719. Sigorgne eut la gloire d'introduire le premier le *Newtonianisme* dans l'enseignement public de l'université de Paris sur les débris des Tourbillons de Descartes, et fit paraître, en 1741, in-12, *Examen des leçons de physique de Privat de Molières*, qui alors était assis au premier rang, soit dans l'Académie des sciences, soit dans l'université. Une dispute s'engagea entre les deux savans, et l'issue du combat fut la chute des petits tourbillons. En 1747, il donna ses *Institutions Newtoniennes*, ou *Introduction à la philosophie de Newton*, 2 vol. in-8°; ouvrage profond et lumineux, qui acheva la révolution commencée dans l'école de France. Vers le même temps il composa plusieurs *Mémoires*, notamment une *Dissertation* couronnée à Rouen, en 1748, sur la cause de l'ascension et de la suspension des liqueurs dans les tubes capillaires, et quelques écrits polémiques, parmi lesquels nous citerons la Lettre d'un officier de cavalerie à l'abbé Pluche, auteur du Spectacle de la Nature. Cette Lettre fut l'occasion d'une étroite liaison qui se forma entre l'auteur

attaqué et son critique. Un ouvrage plus important sortit bientôt de la plume de l'abbé Sigorgne, et le plaça à côté des premiers métaphysiciens de son siècle ; ce furent ses *Institutions Léibnitiennes*, ou *Précis de la monadologie*, Lyon et Paris, 1767, in-4° et in-8°. Devenu vicaire-général de Mâcon, il montra pendant plus de 50 ans une grande habileté et une prudence consommée dans la conduite d'un diocèse dont il était chargé presque seul. Les soins de l'administration ne l'empêchèrent pas néanmoins de publier quelques ouvrages relatifs à son état : une *Dissertation sur le prêt à jour; Lettres écrites de la plaine, en réponse à celles de la Montagne*, Paris, 1745, in-12; *Le philosophe chrétien*, ou *Lettres sur la vérité et la nécessité de la Religion*, 1765, in-8°, nouvelle édition ; 1776, in-8°. *Oraison funèbre de Monseigneur le Dauphin*, 1766, in-4°. *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4°. Ses ouvrages latins sont : I. *Astronomiæ physicæ juxtà Newtoni principia breviarium ad usum studiosæ juventutis*, 1749, in-12. II. *Prælectiones astronomiæ Newton*, 1769 ; in-8°. L'abbé Sigorgne, dans ses dernières années, revint au genre polémique qu'il affectionnait particulièrement. En 1806, il fit imprimer un écrit intitulé : *Défense des premières vérités*. La nouvelle chimie n'avait jamais eu son assentiment, ainsi qu'il parut dans plusieurs brochures qu'il ne regardait que comme le prélude d'une attaque plus sérieuse : *Doutes sur la nouvelle chimie; Examen nouveau de la chimie moderne, Dissertation sur la force; La nouvelle chimie sommairement discutée*, sont autant d'ouvrages posthumes dans lesquels on ne voit pas sans étonnement la vigueur de cet athlète nonagénaire. Un *Essai de chimie mécanique*, imprimé depuis peu, termine le catalogue de ses ouvrages. Cet abbé, mort à Mâcon en 1809, et qui vraisemblablement était le doyen des écrivains de l'Europe, a eu le rare avantage, presqu'inouï, de voir écouler 70 ans entre la publication de son premier ouvrage et celle de son dernier.

SIGOVÈSE ou SÉGOVÈSE, ancien capitaine des Gaulois, sortit de son pays vers l'an 590 avant Jésus-Christ, passa le Rhin et la forêt Hercinie, établit une partie de ses troupes dans la Bohême, une autre sur le bord du Danube, et une autre près de l'Océan, dans la Frise et la Westphalie.

SIGRAIS. *Voy.* BOURDON DE SIGRAIS.

SIGUENZA (le P. JOSEPH), savant prédicateur espagnol, né à Siguenza, en 1545, de l'ordre de Saint-Jérôme à Ségovie, passa au couvent de Saint-Laurent de l'Escurial, où il apprit le grec et l'hébreu sous le célèbre professeur Arias Montano. Siguenza annonça dès sa jeunesse qu'il ferait honneur à son ordre; mais ses talens et les témoignages d'estime de Philippe II, qui écoutait avec plaisir ses Sermons, ne servirent qu'à lui attirer une foule d'ennemis parmi ses confrères; et ses supérieurs parvinrent à obtenir du tribunal de l'inquisition de Tolède l'ordre de l'arrêter, pour avoir composé un livre sur les douze chapitres de l'Ecclésiaste. Cet ouvrage était intitulé *Jesus*

Christus heri et hodiè ipse et in sæcula; mais, après sept mois de détention, il se justifia et obtint sa réintégration dans toutes ses charges; il rentra en triomphe à Saint-Laurent de l'Escurial, où il fut élu supérieur de l'ordre. Il y termina sa carrière en 1606. Il a laissé: I. *L'Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme*. II. *Vie de Saint Jérôme, docteur de l'Eglise*, un vol. in-4°, Madrid, 1594. Ces écrits sont très-estimés et prouvent une connaissance profonde de l'histoire de la discipline ecclésiastique ainsi que des langues orientales.

SIGUENZA (CHARLES DE SIGUENZA et GONGORA), savant mexicain, étudia au collège des Jésuites, et à l'âge de 17 ans, composa le poème *Ver indicum*. Il cultiva presque toutes les branches des connaissances humaines. Nommé cosmographe par Charles II, roi d'Espagne, il enseigna les mathématiques pendant 20 ans dans l'université de Mexico, se livra à l'étude de l'antiquité et des anciens monumens des Indes, sur lesquels il composa plusieurs livres; à celle des hiéroglyphes, des caractères et des figures dont se servaient les habitans de l'Amérique septentrionale; il donna plusieurs ouvrages sur l'arithmétique, sur les signes célestes, les éclipses de soleil et de lune, les comètes, sur la politique, etc. Un incendie arrivé le 8 juin 1692, dévora une infinité d'ouvrages; les livres devinrent très-rares. Don Jean de Alva, issu des rois de Tezcuco, homme instruit qui en possédait un grand nombre, nomma Siguenza son exécuteur-testamentaire et légataire de toutes ses chartes et de sa bibliothèque. Ce prêtre vertueux ayant desservi pendant 18 ans la chapelle de l'hôpital de l'Amour de Dieu, voulut qu'après sa mort son corps fût livré aux chirurgiens comme moyen d'étude pour l'art de guérir. Après une maladie très-douloureuse, il mourut le 22 août 1700, à l'âge de 55 ans. Il a laissé en manuscrit beaucoup d'ouvrages, tels que poésies, panégyriques, sermons, histoires, dissertations critiques, etc. Voici les principaux de ceux qui ont vu le jour: I. *Ver indicum, poema sacrum epicum, ideæ Guadalupiæ mexicecædei parentis virginis imaginis, è floribus miraculo jam pridem depictæ*, 1668, Mexici, in-8°, et 1680, in-4°. II. *Decora Queretari in nova ecclesiasticorum sub titulo SS. Mariæ de Guadalupe ibidem erecta congregatione temploque magnifico à fundamentis ejus nomine condito, sumptibus et pietate D. Joannis Caballero et Ocio presbyteri*, 1680; Mexici, in-4°. III. *Politicarum theatrum virtutum principem constituentium atque è priscis erutarum mexicanis imperatoribus*, etc., 1680, Mexici, in-4°. IV. *Triumphus parthenicus*, etc., 1683; Mexici, in-4°. V. *Paradisus occidentalis*, etc. 1684, Mexici, grand in-4°, etc.

SIKE (HENRI), savant allemand du 17e siècle, s'adonna à l'étude des langues orientales, dans la vue d'approfondir les difficultés théologiques. Il y parvint à force de travail et d'application, et remplit avec distinction les meilleures chaires de sa patrie. L'édition la plus estimée de l'Evangile apocryphe de l'enfance de Jésus-Christ est due à ses soins; il la fit imprimer à Utrecht, en

1697, petit in-8°, en arabe et en latin, et il l'enrichit de notes. Cet ouvrage est curieux.

SILANION, fameux statuaire d'Athènes, qui vivait du temps d'Alexandre-le-Grand. La statue de *Sapho*, celle de *Satyrus*, qui avait remporté plusieurs prix aux jeux Olympiques, celle du *tuteur Démarate* étaient regardées commes ses meilleurs ouvrages. Il faut y ajouter encore celle du *sculpteur Apollodor*, ebrisant lui-même son buste dont il était mécontent.

SILANUS, fils de Titus-Manlius, grand-pontife, fut accusé par les Macédoniens d'avoir exercé des concussions dans leur province pendant sa préture. Le père, héritier de la sévérité de ses aïeux, pria les sénateurs de ne rien décider avant qu'il eût examiné la cause des Macédoniens et de son fils. Le sénat accorda volontiers cette demande à un homme d'un rang et d'un mérite si élevés. Ayant donc travaillé chez lui à l'examen de cette affaire, il employa deux jours entiers à entendre seul les deux parties, et prononça le troisième jour cette sentence : « Que son fils ne lui paraissait pas s'être comporté dans la province avec autant d'intégrité que ses ancêtres, » et le bannit de sa présence. Silanus se pendit la nuit suivante. — Il y a eu un autre Silanus, à qui l'empereur Claude avait promis sa fille Octavie, et qui ressentit une si grande douleur de se la voir enlever pour la donner à Néron, qu'il se perça de son épée le jour même des noces de ces deux époux,

SILAS ou SILVAIN, un des soixante-douze disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à Saint Paul, et le suivit dans la visite qu'il fit des Eglises de Syrie et de Cilicie, d'où il vint en Macédoine. Il fut battu de verges avec cet apôtre par les magistrats de Philippes, devant lesquels on les avait accusés de vouloir introduire dans la ville des coutumes contraires à celles des Romains, et il eut beaucoup de part à ses souffrances et à ses travaux. On célèbre la fête de Saint Silas le 13 juin. Saint Jérôme (Epître 143), dit que Saint Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Epître de Saint Paul aux Thessaloniciens: mais les Grecs les distinguent; Dorothée et Saint Hippolyte, martyr, disent que Silas a été évêque de Corinthe, et Silvain évêque de Thessalonique.

SILBERSCHLAG (Jean-Isaie), né à Aschersleben le 16 novembre 1721, mort le 21 novembre 1791, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Théorie des fleuves avec l'art de bâtir dans les eaux, et d'en prévenir les ravages*, qui a été traduit en français par Cl. Fr. Joseph d'Auxiron, Paris, 1767, 1 vol. in-4°.

SILHON (Jean), conseiller d'état ordinaire, et un des premiers membres de l'Académie française, né à Sos en Gascogne, mourut directeur de cette compagnie en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, et lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'immortalité de l'ame*, Paris, in-4°; ouvrage plus disert que profond, mais où il a rassemblé tout ce que les Anciens avaient écrit sur cette matière. Ce fut lui qui proposa le plan d'un

dictionnaire de la langue française. Il a aussi laissé quelques ouvrages de politique, dans lesquels il est un peu diffus. Le principal est intitulé : *Le Ministre d'état avec le véritable usage de la politique moderne*, Leyde, Elzévir, 1641-43, 3 vol., petit in-12.

SILHOUETTE (ETIENNE DE), né à Limoges en 1709, joignait à l'esprit des finances le goût de la littérature. Il acheta une charge de maître des requêtes, et après avoir dirigé les affaires du duc d'Orléans, il devint contrôleur général et ministre d'état en 1759. C'était dans des temps difficiles; une guerre ruineuse avait épuisé les coffres du roi et les ressources des particuliers. De Silhouette voulut réparer ces maux par des réformes et par l'économie. Loin de lui savoir gré de ses intentions, on les tourna en ridicule. Toutes les modes prirent la tournure de la sécheresse et de la mesquinerie. Les surtouts n'avaient point de plis ; les tabatières étaient de bois brut ; les portraits furent des visages tirés de profil avec un crayon noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur du papier blanc. Ainsi fut payé par la nation, ou plutôt par quelques étourdis qui prétendaient la représenter, un homme dont les vues étaient sages. Il est vrai que ses idées, qui auraient pu être exécutées en temps de paix, ne pouvaient guère l'être au milieu d'une guerre qui exigeait de l'argent et du crédit. Il fallait, pour soutenir ce crédit, s'entendre avec les financiers et les banquiers ; et, ayant peu ménagé les uns et les autres, il manqua bientôt de ressources pour les besoins de l'Etat. De Silhouette ayant quitté sa place après neuf mois d'exercice, se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe, répandant les bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut le 20 janvier 1767. Les ouvrages qui l'ont fait connaître dans la république des lettres sont : I. *Idée générale du gouvernement chinois*, 1729, in-4°; 1731, in-12. II. *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduites de l'espagnol de Balthazar Graciau, 1730, in-4°, et in-12. III. Une traduction en prose des *Essais de Pope sur l'homme*, in-12. Cette version est fidèle : le style en est concis ; mais on y désirerait quelquefois plus d'élégance et de clarté. IV. *Essai d'une traduction des Dissertations sur les partis qui divisent l'Angleterre*, traduit de l'anglais de Bolyngbroke, Londres, 1739, in-12. V. *Lettre sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth, contenant plusieurs anecdotes et quelques réflexions critiques sur Rapin, relativement à l'histoire de ce règne*, Amsterdam, 1736, in-12. VI. *Mélanges de littérature et de philosophie*, de Pope, 1742, 2 vol. in-12. VII. *Traité mathématique sur le bonheur*, 1741, in-12. VIII. *L'Union de la religion et de la politique*, de Warburton, 1742, 2 vol. in-12. La roideur et la sécheresse se font un peu sentir dans la copie et dans l'original. IX. *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de sa majesté britannique sur les possessions et les droits respectifs des deux couronnes en Amérique*, Paris, imprimerie royale, 1755, in-4°. M. de La Galissonière eut part à ces *Mémoires*.

X. *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, Paris, 1770, 4 vol. in-12.

SILIUS-ITALICUS (Caius), poète latin, né à Rome, où il fut élevé avec soin, et à ce qu'on croit originaire d'Espagne, exerça d'abord avec succès la profession d'avocat. Domitien, qui l'aimait, le fit consul. Parvenu à l'âge de 75 ans, au commencement du règne de Trajan, il se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter la douleur d'un ulcère incurable qui le tourmentait. Le parti d'abréger sa vie de cette manière n'était point étranger aux Romains, qui, d'après les principes des stoïciens, n'y voyaient qu'un acte de fermeté et de résolution. On prétend qu'il avait sous Domitien fait le métier de délateur. C'est une tache ineffaçable. Sa fortune était assez considérable. Il possédait une maison qui avait été à Cicéron, et une autre où était le tombeau de Virgile; mais il n'avait ni l'éloquence du premier, ni la verve du second. Pline remarque que Silius s'étant retiré dans la Campanie, à cause de sa vieillesse, ne quitta pas sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avénement à l'empire. On estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté, et Silius d'avoir osé la prendre. Le tombeau de Virgile était pour lui un lieu sacré, et il le respectait comme un temple. Il célébrait tous les ans le jour natal de ce poète avec plus de joie et de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un paysan, et il en fit l'acquisition. Silius est connu par un poème latin sur la deuxième guerre punique. Cette production ressemble à une gazette par la faiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Son principal mérite est d'avoir écrit avec assez de pureté, et d'avoir semé çà et là quelques détails intéressans. On l'a appelé le *Singe de Virgile*. Il rappelle à tout moment son modèle par les expressions et par les tours qu'il prend chez lui, et presque jamais par le talent et le génie. Non-seulement on ne trouve rien dans Silius qui puisse entrer, même de loin, en parallèle avec les second, quatrième, sixième, et neuvième livre de l'Énéide; non-seulement il n'offre aucun morceau à mettre à côté des épisodes de Pygmalion et de Sychée, de Polydore, d'Hélénus et d'Andromaque, de Polyphême, de Cacus, etc.; mais on n'y trouve pas même de ces vers qui se gravent pour toujours dans la mémoire. S'il y en a quelqu'un, il n'est pas de lui. On prendrait Silius pour un poète latin des siècles modernes, tant il est plein de centons de Virgile, et tant sa manière générale est formée sur celle de ce poète. C'est même ce dernier trait qui caractérise le plus particulièrement Silius. Ovide, dans ses Métamorphoses, imite des détails de Virgile, comme Virgile en a imité d'Homère; mais Virgile et Ovide, au milieu de leurs imitations, conservent leur manière propre. Silius n'a point de manière à lui: il est Virgile ou il n'est rien. Son poème fut trouvé par Le Pogge dans une tour du monastère de Saint-Gall, durant la tenue du concile de Constance. La première édition de Silius-Italicus est de Rome, 1741, in-folio. Il y en a deux de cette date; mais on fait plus de

cas de celle qui a été revue par Pomponius, que de celle qui a été revue par l'évêque d'Aléria. Les meilleures sont celles d'Alde, 1723, in-8°; et d'Utrecht, 1717, in-4°, par Drakenborch. Nous devons à Lefèvre de Villebrune une nouvelle édition de ce poème, corrigée et augmentée d'un fragment, sous ce titre : *C. Silii italici de bello punico secundo, poëma ad fidem veterum monumentorum castigatum, fragmento auctum*, etc., un vol. in-12, Paris, 1781; de plus, une traduction française avec le texte latin, en 3 vol. in-12, Paris, 1781.

SILLERY (Nicolas Fabio Brulart), sieur de Puisieux et de Sillery, né dans la Touraine, en 1655, évêque d'Avranches, et ensuite de Soissons, trouva dans cette dernière ville une Académie naissante, à laquelle il donna des leçons et des modèles. L'Académie française et celle des inscriptions lui ouvrirent leurs portes. Il mourut en 1714. On a de ce prélat: I. Plusieurs Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres. II. *Des Réflexions sur l'éloquence*, Paris, 1700, in-12, en forme de lettres au P. Lami, imprimées dans le recueil des Traités sur l'éloquence de la Martinière. III. *Des Poésies latines et françaises* manuscrites. IV. *Des Traités de morale* et des *Commentaires*, aussi manuscrits.

SILLERY (Nicolas de), seigneur de Sillery et de Paisieux en Champagne, était cousin de Pierre Brulart, secrétaire d'état sous Henri III, mort en 1608, à 73 ans. Nicolas fut conseiller au parlement en 1573, maître des requêtes quelques années après, ambassadeur en Suisse en 1589, 1595 et 1602; président à mortier au parlement de Paris en 1595; plénipotentiaire à Vervins en 1598; enfin ambassadeur en Italie l'an 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, et pour en conclure un autre avec Marie de Médicis. Le roi eut tant d'impatience de récompenser les services de ce ministre, que, pour lui donner les sceaux en 1605, il les ôta au grand Pompone de Bellièvre. Après la mort de celui-ci, Sillery fut chancelier en 1607. Son crédit, toujours puissant sous Henri IV, diminua considérablement sous Marie de Médicis. Le jour de l'assassinat de ce bon prince, la reine, qui le rencontra, lui dit avec exclamation : « Le roi est mort! » — « Madame, répondit Sillery, votre majesté m'excusera; les rois ne meurent point en France. » Le pouvoir du chancelier déclina de jour en jour. La fortune se joua dix ans de Sillery, tantôt chassé de la cour, tantôt rappelé, toujours incertain de son sort. On lui ôta les sceaux au mois de mai 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623. Averti par des amis sûrs qu'on allait les lui redemander, il les remit en janvier 1624. On lui fit dire, peu de temps après, de se retirer dans sa terre de Sillery. Cet ordre fut un coup de foudre pour lui. Il mourut à Sillery le 1er octobre 1624, âgé de 80 ans. Sillery était un homme fin et délié, toujours sur ses gardes, qui aimait la gloire et l'argent. On disait à la cour qu'il ne réglait ses liaisons que sur ses intérêts. Voici sous quels traits le peignit un jour Henri IV, dans un entretien familier où il traça à ses courtisans le portrait de ses différens

ministres: «Sillery est d'un naturel patient et complaisant, merveilleusement souple, adroit et industrieux dans toute la conduite de sa vie. Il a l'esprit très-bon; il est assez versé dans toutes sortes de sciences et d'affaires de sa profession; il n'est pas même ignorant des autres. Il parle assez bien, déduit et présente fort clairement une affaire. Il n'est point homme pour faire des malices noires, mais il ne laisse pourtant pas d'aimer grandement les biens et les honneurs, et de s'accommoder à tout pour en avoir. Il n'est pas d'humeur à hasarder jamais légèrement sa personne ni sa fortune pour celles d'autrui. Ses vertus et ses défauts étant ainsi compensés, il m'est facile d'employer utilement les premières, et de me garantir des dommages des autres.» —Mémoires de Sully, livre 26. — *Voy.* Bellièvre.

SILLÉUS, ambassadeur d'Oboda, l'un des rois d'Arabie, à Jérusalem, étant venu pour traiter de plusieurs affaires importantes avec Hérode-le-Grand, conçut de l'amour pour Salomé sa sœur, et la demanda à ce roi en mariage. Hérode la lui accorda, à condition qu'il se ferait juif. Le prince arabe refusa cette condition; mais Salomé, étouffant la voix de l'honneur, épousa clandestinement son amant. Silléus, de retour dans son pays, attenta aux jours du roi son maître et fit périr aussi plusieurs seigneurs arabes pour monter sur le trône. Mais les crimes de cet ambitieux étant parvenus aux oreilles d'Auguste, cet empereur le fit punir du dernier supplice.

SILLI (Aimée de La Fayette, épouse de François de), seigneur de Lonvay et de Fay, gentilhomme de la chambre du roi François Iᵉʳ, son premier valet-tranchant, bailli-capitaine de Caen et de Châtelle, lieutenant de cent hommes d'armes de la compagnie du duc d'Alençon, son chambellan, et gouverneur des pays et duché d'Alençon et comté du Perche, mort le 22 novembre 1524, après s'être distingué dans les guerres d'Italie sous Louis XII. La baillive de Caen accompagna Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, en Espagne. Elle y agit si utilement pour les intérêts du roi prisonnier, que ce prince lui donna la baronnie d'Aigle, confisquée sur le seigneur de ce nom, qui avait suivi le connétable de Bourbon. Marguerite de Valois, devenue reine de Navarre par son mariage avec le roi Henri de Navarre, fit Aimée de La Fayette, toujours connue sous le nom de baillive de Caen, gouvernante de sa fille Jeanne, depuis reine de Navarre. Cette illustre élève doit faire juger bien avantageusement des talens de la gouvernante.

SILLY (Madeleine de.) *Voy.* Fargis.

SILO ou ZILO (Adam), né à Amsterdam en 1670, et mort nonagénaire, était un mécanicien ingénieux et un bon peintre de marines. Il s'occupa aussi de constructions navales, et le czar Pierre Iᵉʳ fut son disciple dans cette partie. Il fournit les tuyaux pour les eaux de Marly et de Fontainebleau. Dans ses momens de loisir il s'amusait à faire des violons excellens, des télescopes, des lunettes d'approche, etc.

SILOÉ (Diégo), architecte espagnol du quinzième siècle, né à Tolède, fit bâtir la *cathédrale de Grenade*, ainsi que le *monas-*

tère et l'église de Saint-Jérôme dans cette même ville. On lui attribue encore la construction de *l'hôpital royal* et de quelques autres édifices.

SILURE, roi des Scythes, est célèbre par un trait curieux qu'on trouve dans Plutarque. Etant près de la mort, il fit apporter un paquet de dards, et les donna à ses 80 enfans pour le rompre. Chacun en particulier, après l'avoir essayé, avoua qu'il ne pouvait en venir à bout. Silure le prit à son tour, délia le paquet, et brisa chaque dard l'un après l'autre; leur montrant par-là que, s'ils étaient toujours unis, ils seraient invincibles; mais que, s'ils se séparaient une fois, il serait très-aisé de les vaincre.

SILVA. Il y a eu de ce nom (François), peintre et statuaire, mort en 1641; un autre, sculpteur (Augustin), et son petit-fils (François), dit *le Jeune*, mort à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1737; enfin, un sculpteur et architecte (Charles François) mort à Milan en 1726, à 65 ans.

SILVA (Jean-Baptiste), médecin, né à Bordeaux, le 13 janvier 1684, d'un père de la religion juive, qui exerça la médecine avec distinction pendant 64 ans. Son fils prit le même état, et abandonna sa religion. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devait sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris, le 19 août 1742, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin-consultant du roi. Il laissa une fortune considérable, et quelques écrits: I. *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12. II. *Dissertations* et *Consultations de MM. Chirac et Silva*, 3 vol. in-12. Plein d'esprit et de gaîté, Silva était fort au-dessus de ses livres. Les agrémens de son caractère contribuèrent à ses succès autant que son savoir et sa sagacité. On a des Mémoires pour servir à sa Vie, par Bruhier, docteur en médecine, Paris, 1747.

SILVA. *Voyez* Sylva.

SILVAIN (Flavius Silvanus), fils de Bonitus, capitaine gaulois. Ses services militaires l'élevèrent sous le règne de Constance, au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les barbares. Il était occupé à les repousser lorsque ses ennemis le calomniaient à la cour, et lui supposaient le dessein de se faire élire empereur. Comme il connaissait le caractère soupçonneux de Constance, il se crut perdu; et dans cette idée, il accepta le titre d'auguste, que ses soldats lui donnèrent en juillet 355. Ursicin, envoyé avec une armée contre lui, feignit de le reconnaître pour son prince légitime, et après l'avoir endormi par cet artifice, le fit poignarder dans une chapelle. Silvain ne porta qu'environ un

mois la pourpre, dont il était digne par ses vertus. Il supportait tranquillement les fatigues de la guerre, et joignait à une valeur réfléchie une douceur et une politesse qui le faisaient aimer de tous les militaires. La plupart de tous ses officiers furent punis de mort ; mais Constance épargna son fils, et lui laissa les biens de sa famille.

SILVAIN. *Voyez* SILAS et MARÉCHAL.

SILVANI (GÉRARD), architecte et sculpteur florentin, né en 1579, mort en 1675, embellit sa patrie d'un grand nombre de superbes ouvrages. Ce fut lui qui éleva, dans la rue Guelfonda, le palais *Riccardi*. Il avait été chargé par le grand-duc de réparer la cathédrale de Florence ; mais le projet ne fut pas exécuté. En général, il excella dans cet art; il cultiva aussi la sculpture par amusement. Son fils, Pierre-François SILVAIN, eut aussi de la réputation. Son principal ouvrage est l'*Eglise des pères de l'Oratoire*, dont la place avait été donnée par Pierre de Cortone.

SILVATICUS (MATTHIEU), de Salerne, qui florissait dans le 14e siècle, a écrit des *Pandectes de médecine*, le premier ouvrage de ce genre imprimé à Naples, en 1474, gr. in-fol., sous Ferdinand d'Aragon. Le livre de Silvaticus fut réimprimé dans la suite à Venise en 1511, in-folio. Il mourut en 1340. — SILVATICUS (Benoit), né en 1575, d'une des plus illustres familles de Padoue, se fit recevoir docteur en médecine dans sa ville natale, et occupa bientôt la chaire extraordinaire de Pratique. Il devint par la suite premier professeur, et remplit cette place avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. On a de lui : *De lithotomiâ, sive de calculi sectione consultatio, consiliorum et responsionum centuriæ* IV, Patavii, 1656, in-folio; Genevæ, 1662, 1736, in-folio. — SILVATICUS (Jean-Baptiste), docteur en médecine, né à Milan, mort en 1621, obtint une chaire à Pavie, où il devint professeur primaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Tractatus duo*. II. *De materiâ turgente*. III. *De aneurismate*, Vicentiæ, 1595, in-4°. IV. *Galeni historiæ medicinales*, Hanoviæ, 1605, in-folio. V. *De frigido potu post medicamentum*, Mediolani, 1586, in-4°.

SILVECANE (CONSTANT DE), né à Lyon, y devint prévôt des marchands, en 1669, et publia, en 1690 une Traduction de Juvénal avec des Notes.

SILVÈRE, pape, natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Agapet Ier, en 536, par les soins du roi Théodat. Peu de temps après, ayant été accusé d'intelligence avec les Goths, il fut envoyé en exil à Patare en Lycie, par Bélisaire, qui fit ordonner à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'empereur Justinien ayant appris les outrages qu'on faisait à ce pape, ordonna qu'on le rétablit sur son siége; mais l'impératrice Théodora, qui de nouveau noircit le pontife, le fit conduire dans l'île Palmaria, où il mourut de faim, en juin 557. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime.

SILVESTRE (SAINT), pape après Saint Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au

concile d'Arles pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus et Vincent, prêtres de l'Église de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Il mourut le 31 décembre 335. Silvestre siégea 21 ans et 11 mois. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si long-temps l'Église. On lui attribue plusieurs établissemens et réglemens. Les *Actes* de ce Saint sont apocryphes. On dit qu'il fut envoyé en exil sur le mont Soracte, du temps de Constantin, et qu'à son retour il baptisa ce prince et le guérit en même temps de la lèpre; mais les agiographes d'Anvers, au 21 de mai, Baronius, et surtout Noël Alexandre, Sec. 4, p. 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails. C'est le premier pape que l'on peint avec la mitre. Les donatistes publiaient qu'étant prêtre sous Marcellin, il avait livré les saintes Écritures, et offert de l'encens aux idoles; calomnie qui, selon Saint Augustin, ne mérite aucune réfutation.

SILVESTRE II, pape, appelé auparavant Gerbert, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé au monastère d'Aurillac, où il fit profession. Ses lumières et son mépris pour l'ignorance de ses confrères excitèrent bientôt leur jalousie. Pour avoir la paix, il quitta son monastère, et se retira en Espagne auprès de Borelle, duc de Barcelonne, auquel son abbé le recommanda. Ce prince le mena avec lui en Italie. C'est dans ce voyage qu'il se fit connaître de l'empereur Othon, qui lui donna l'abbaye de Bobio. Cette nouvelle dignité, en procurant de grands biens à Silvestre, lui fit encore de plus grands ennemis au dedans et au dehors. Il fut chassé de son abbaye par ses religieux; il alla en Allemagne et devint précepteur d'Othon III. S'étant rendu ensuite auprès d'Adalberon, archevêque de Reims, il fut chargé de l'école de cette ville. Une bibliothèque nombreuse, rassemblée à grands frais, lui fournit de nouveaux moyens de s'instruire, et de donner des instructions plus lumineuses à ses disciples. « Nous enseignons, dit-il dans une de ses lettres, ce que nous savons, et nous apprenons nous-mêmes ce que nous ne savons pas. » Il assure en même temps qu'en étudiant l'art de bien dire, il s'applique aussi à l'art de bien vivre. Hugues Capet le choisit pour précepteur de son fils Robert. Ce fut pour le récompenser de ses soins qu'il le fit élire archevêque de Reims, en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais, celui-ci ayant été rétabli, en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira en Italie, où il obtint l'archevêché de Ravenne, à la prière d'Othon III. Enfin, le pape Grégoire V étant mort, l'ambitieux et adroit bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999. Il mourut en 1003. Gerbert, un des plus savans hommes de son siècle, possédait les mathématiques, qu'il avait apprises des Sarrasins d'Espagne, et les sciences les plus abstraites. Ses connaissances, rares pour le temps où il vivait, firent croire aux simples qu'il avait employé la magie pour parvenir à la tiare. Mais avec la protection de l'empereur, il ne fallait à Gerbert d'autres prestiges que ses talens et ses intrigues.

C'est la réflexion du P. Longueval. Cet historien ajoute que Gerbert, devenu pape, se montra aussi zélé pour maintenir les droits et l'honneur du Saint-Siége, qu'il avait marqué de vivacité pour les combattre lorsqu'il fut déposé de l'archevêché de Reims par l'autorité du pape. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, et divers autres ouvrages, qui déposent en faveur de son érudition. On y distingue un *Discours* pour servir d'instruction aux évêques, où il parle contre la simonie avec une force qui fait penser qu'il ne craignait pas qu'on lui reprochât cet odieux trafic. On a désigné les trois siéges qu'il occupa, par un vers singulier :

Transit ab R. Gerbertus ad R., fit papa regens R.

Les trois R marquent les siéges de Reims, de Ravenne et de Rome. Il fut le premier Français qui monta sur la chaire de Saint-Pierre. On découvrit son tombeau, en 1648 dans la basilique de Latran. Il était revêtu de ses habits pontificaux, la tiare en tête, et paraissait en entier conservé ; mais, dès qu'on voulut y toucher, tout s'en alla en poussière ; il ne resta que son anneau et une croix d'argent.

SILVESTRE (François), pieux et savant général des dominicains, était d'une illustre famille de Ferrare ; ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. De bons Commentaires sur les livres de Saint Thomas contre les Gentils, dans le tome 9ᵉ des Œuvres de ce saint docteur. II. Une Apologie contre Luther. III. La *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue*, religieuse.

SILVESTRE (François), écrivain français, refugié en Hollande, a traduit le *Flambeau de la Mer*, de Van Loon, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol.

SILVESTRE de Prierio. *Voy.* Mozzolino.

SILVESTRE (Dominique de), poète florentin du 14ᵐᵉ siècle, issu d'une famille obscure, s'illustra par ses talens. Il a décrit dans un ouvrage en prose les îles de toutes les mers. On a encore de lui sept Eglogues, et plusieurs Poésies latines. Il paraît qu'il mourut vers 1407.

SILVESTRE (le comte Camille), savant littérateur, né à Padoue, le 14 juin 1645, fit ses cours de belles-lettres et de philosophie à Rovigo, ancienne patrie de ses aïeux. De retour à Padoue, il occupa les premières dignités de l'Etat, sans négliger les lettres et les arts. La plupart des universités d'Italie le mirent au nombre de leurs membres. Il possédait une grande collection de marbres antiques, de vases, de médailles, qui attiraient chez lui une foule d'amateurs. Il mourut le 6 janvier 1719. Il ne nous reste de lui que plusieurs Dissertations sur les objets de curiosités antiques.

SILVESTRE (le comte Charles), fils du précédent, né à Rovigo, le 4 octobre 1681, fit ses études sous le P. Minorelli, dominicain. Il mourut le 14 avril 1754. Nous avons de lui : I. *La vie de Louis Celius de Rovigo*. II. *Lettre sur une inscription antique*. III. *Explication d'un marbre antique*. IV. *Lettre sur la ville de Rovigo*. V. *La vie de Do-*

minique Giorgi, etc.

SILVESTRE (Israel), graveur célèbre, né à Nanci, en 1621, mourut à Paris, en 1671. Gilles Silvestre, son père, originaire d'une bonne famille d'Ecosse, passa dans le commencement du seizième siècle, en Lorraine, où il épousa la sœur de Claude Henriet, premier peintre du duc de Lorraine. Israël Silvestre, élevé, pour ainsi dire, dans l'atelier de Henriet, montra du goût pour le dessin, s'en occupa dès l'enfance, et reçut des leçons de son oncle. Le jeune élève copiait avec une précision rare les modèles qu'il avait sous les yeux, et ses premiers essais d'après nature et en composition furent si surprenans, que son maître sentant l'insuffisance de son mérite pour lui continuer ses leçons, détermina son père à l'envoyer à Paris pour se perfectionner. Israël Silvestre s'attacha particulièrement au dessin et à la gravure. Sa manière de dessiner fut d'autant mieux reçue, qu'avant lui personne n'était encore arrivé dans ce genre à un aussi haut degré de perfection. En effet, il dessinait à la plume avec une pureté et une finesse telles, qu'on peut comparer ses dessins à ceux de Jacques Callot. Il parvint à mettre tant de goût et d'intelligence dans les diverses vues et paysages qu'il entreprenait de graver que Louis XIV l'employa pour dessiner et graver les maisons royales. C'est en se distinguant ainsi dans l'art du dessin qu'Israël Silvestre acquit cette grande réputation qui, depuis, fit l'illustration de toute sa famille. Il fut honoré du titre de maître à dessiner du grand-dauphin, gratifié d'une pension et d'un logement au Louvre. Il fit successivement deux voyages en Italie, d'où il rapporta un grand nombre de vues et de dessins qu'il a gravés. Enfin son œuvre consiste en plus de sept cents pièces, parmi lesquelles on remarque le *Carousel* qui eut lieu en 1662, et qui se compose de 101 planches; *Les plaisirs de l'île enchantée*, qu'il a gravés en 7 planches, méritent également d'être cités, ainsi que les vues de *Paris*, entre autres celle prise du Pont-Neuf : sa grande *Vue de Rome*, en quatre feuilles; celles du *Campo Vaccino* et du *Colisée* passent pour les gravures les plus rares de toutes celles qu'il a mises au jour. Israël Silvestre a eu deux fils. — Louis, peintre de paysages et Charles François, qui a gravé quelques paysages d'après son frère. Tous deux furent élèves de leur père; mais, desirant se perfectionner dans l'art de peindre, l'un et l'autre reçurent des leçons de Charles Le Brun et de Parocel, peintre de batailles. On a un *Recueil de vues des plus belles villes, palais, châteaux, maisons de plaisance, de France, d'Italie*, etc., dessinées et gravées par Israël Silvestre, Paris, 1750, 4 vol. in-fol. oblong.

SILVESTRE (Charles-Nicolas), graveur, petit-fils d'Israël Silvestre, fut maître à dessiner des enfans de France. On a de lui *Ubalde* et *le Chevalier Dunois, allant chercher Renaud*, d'après Lemoine. C'est son meilleur morceau. Cet artiste mourut en 1767, à 67 ans.

SILVESTRE (Louis), *Parisien*, né à Paris en 1677, fut élève de Le Brun et de Boullongne. Son heureux génie se développa sous ces habiles maîtres. Ses premiers essais annoncèrent un des plus

forts dessinateurs de son temps. Son tableau de réception à l'Académie royale, représentant la *Création poétique de l'Homme;* et celui de *Saint Pierre guérissant les malades à la porte du Temple* (qu'on voyait à Notre-Dame de Paris), furent de bonne heure les présages de son talent. Ses principaux ouvrages sont à Dresde, où le roi de Pologne l'attira, en 1727. Ce souverain l'honora de lettres de noblesse, de la qualité de son premier peintre, de celle de directeur de son Académie royale de Dresde, et le gratifia de pensions considérables. Après un séjour d'environ 24 ans en Saxe, Silvestre revint en France. Il fut nommé directeur de l'Académie, distinction qui lui fut confirmée plusieurs fois par la compagnie. Le roi lui accorda un logement aux galeries du Louvre, et une pension de mille écus. Il mourut le 14 avril 1760, âgé de 85 ans.

SILVESTRE (Jacques-Augustin), né à Paris, le premier août 1719, de Charles-Nicolas Silvestre, suivit avec avantage la carrière de ses pères. Avec des dispositions extraordinaires, le jeune Silvestre franchit rapidement les premières difficultés du dessin, il fut nommé, dès l'âge de 14 ans, maître à dessiner des pages du roi. Son aptitude au travail le rendit tellement habile, que son père, affaibli par les infirmités de la vieillesse, ne craignit pas de se faire remplacer par son fils dans la place de maître à dessiner des enfans de France, qu'il occupait depuis la mort de son père. Le jeune Silvestre, dont les talens et la douceur étaient également recommandables, sut bientôt se concilier l'estime des employés supérieurs chargés de l'éducation des jeunes princes, et même il fut assez heureux pour inspirer à ses élèves le goût des beaux-arts, que plusieurs d'entre eux ont conservé toute leur vie. Après l'éducation complète des princes, il sollicita un congé et passa en Italie, où il fit des études sérieuses, d'après les chefs-d'œuvre de l'antiquité et les tableaux des grands maîtres. C'est ainsi qu'il perfectionna un art auquel il avait donné toutes ses affections. A son retour de Rome, il fut reçu avec distinction par les artistes les plus distingués, et il reprit ses fonctions honorables, qu'il continua jusqu'en 1790. Jamais on ne poussa plus loin la bonté et l'oubli de soi-même. Jacques-Augustin Silvestre, sans cesse occupé du bonheur des autres, termina sa longue carrière avec le calme de l'homme juste et sans reproche. Il mourut à Paris, le 10 juillet 1809.

SILVESTRI (Gui-Posthume), de Pesaro, né en 1479, impliqué dans les affaires politiques et militaires de son siècle n'en cultivait pas moins la médecine, et surtout la poésie latine. Ses deux livres d'Elégies, imprimés à Bologne, en 1524, sont extrêmement rares. Il est mort à Capranica en 1521.

SILVIA. *Voy.* Rhea-Sylvia.

SILVIUS. *Voy.* Sylvius.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.





